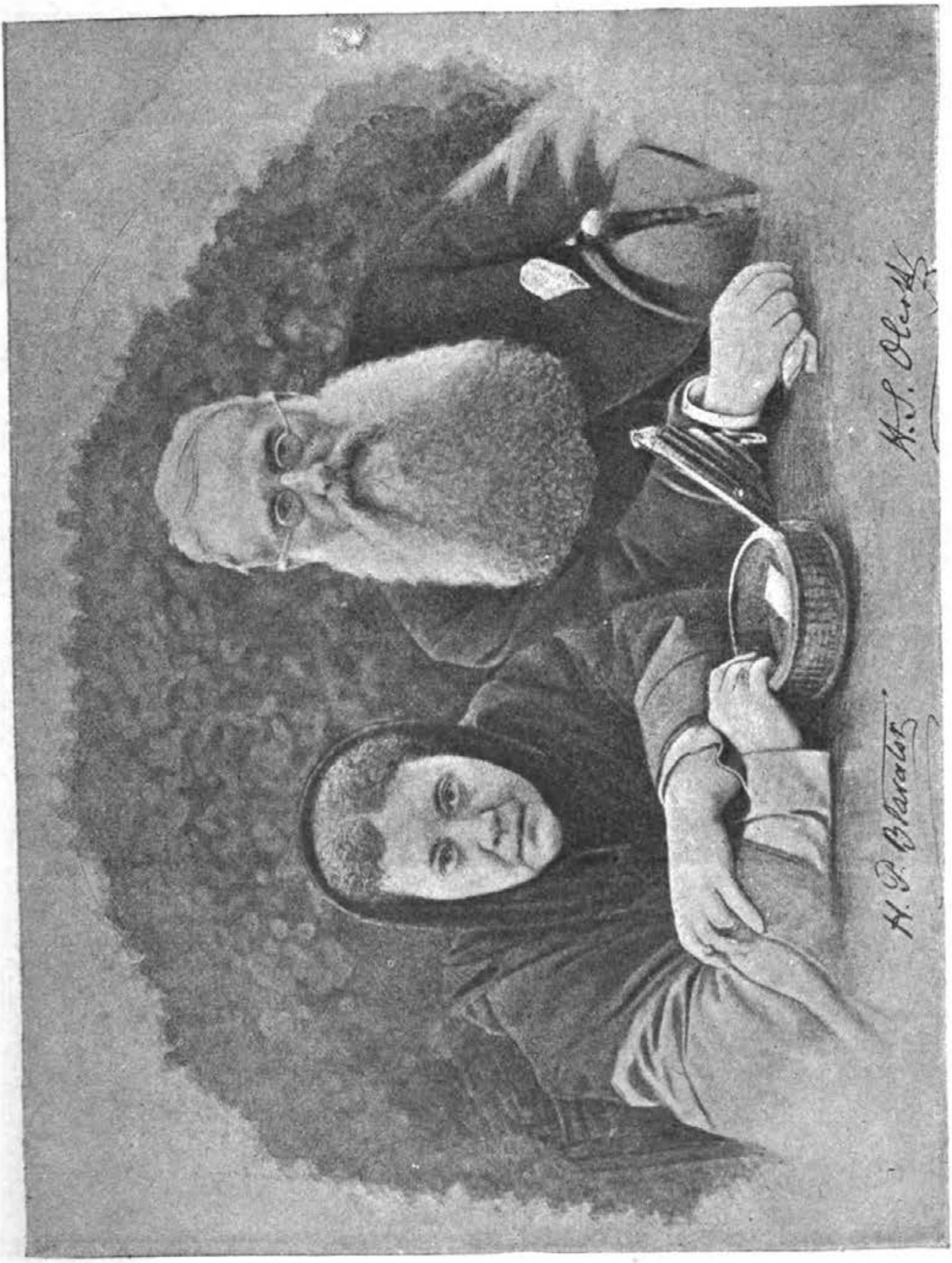
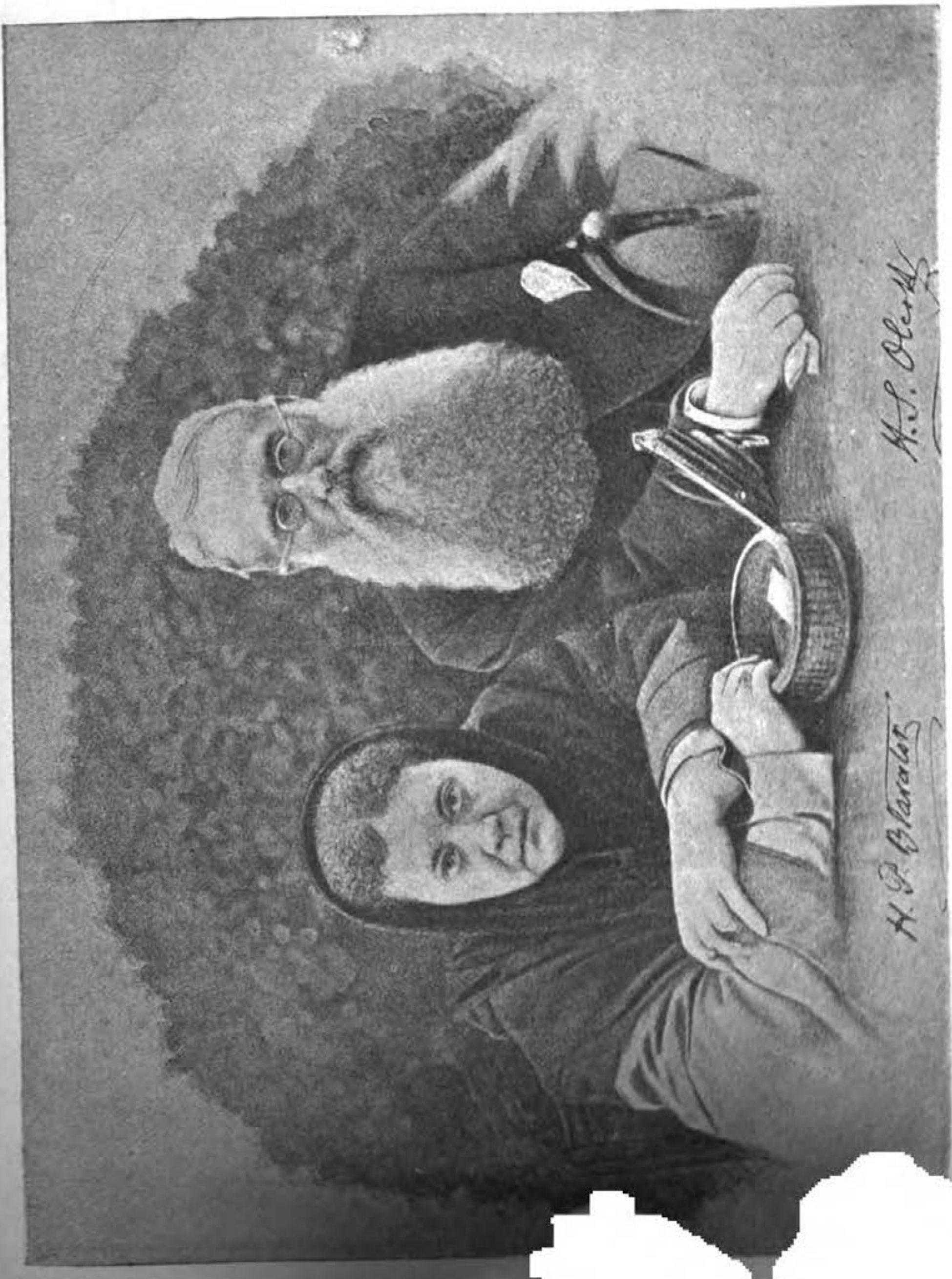
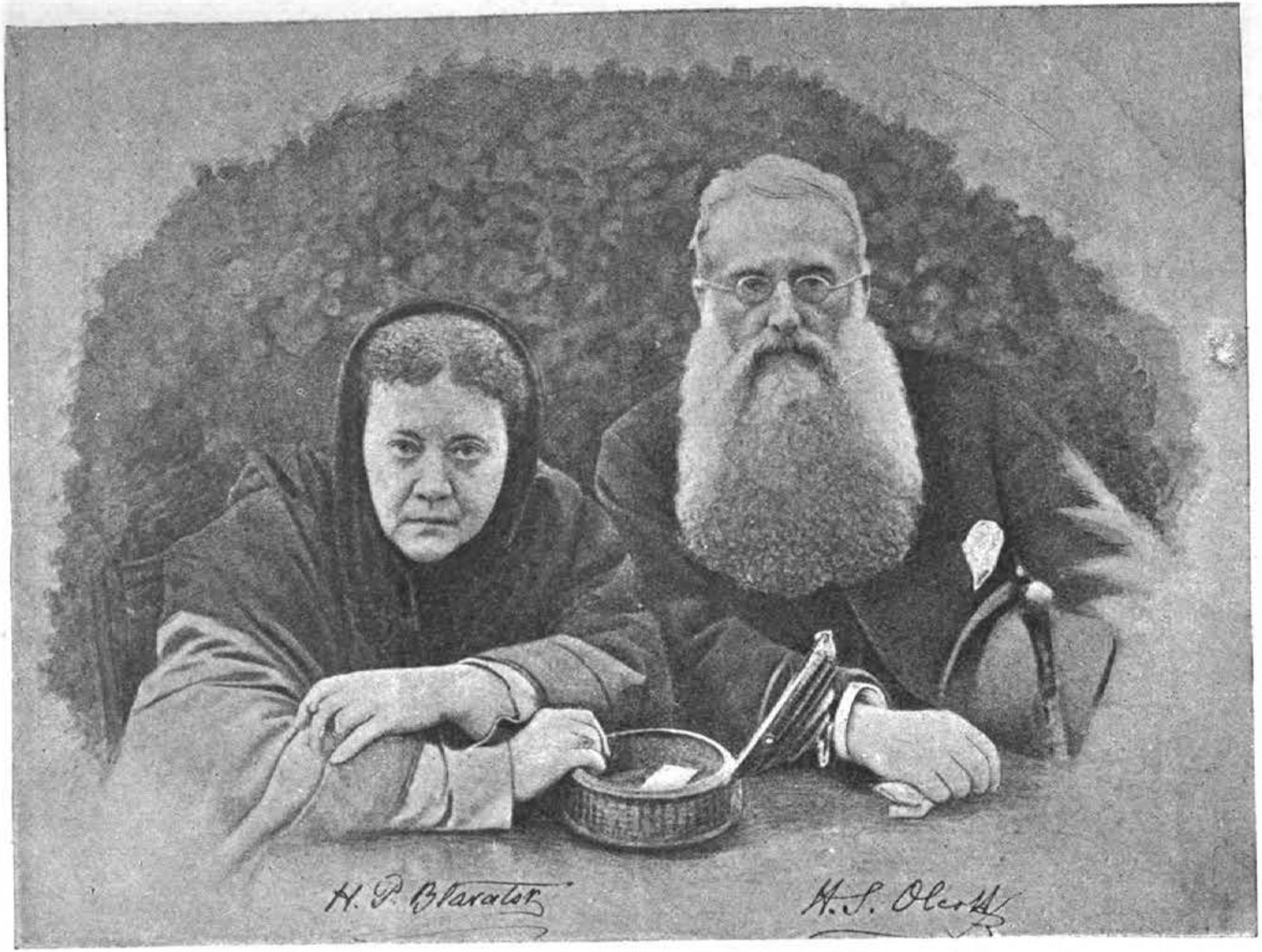
REVUE

THÉOSOPHIQUE


H. P. Blavatsky
H. S. Olcott


H.P. Blavatsky
H.S. Olcott


H. P. Blavatsky
H. S. Olcott

REVUE THÉOSOPHIQUE

Rédacteur en Chef :

H.-P. BLAVATSKY

Directrice :

Comtesse GASTON D'ADHÉMAR

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 11

—

1891

TABLE DES MATIÈRES

DIRECTRICE :

RÉDACTEUR EN CHEF :

COLLABORATEURS :

COLLABORATEURS (*Suite*) :

Fr. Lambert	Sagesse des Egyptiens (*La notion de Dieu et sa symbolique*, IV, 28. *Psychologie*, VI, 21. *Réincarnation*, VII, 21).
Dr Mac-Nab	La Soi-Connaissance (X, 149).
Marcus de Vèze	Les Anciens Mythes de l'Inde (*Garoudha*, IX, 116. *Ganéça*, X, 167. *Brahmâ*, *Vishnou*, *Çiva*, *Lakshmi*, *Krishna*, *Bouddha*, XI, 215).
Eugène Nus	Dogmes Nouveaux (VI, 36). La Kabbale (VIII, 5).
J. Péladan	Fragments du sixième volume de la *Décadence Latine* (V, 7).
Papus	Le sens du cachet de la Société Théosophique (I, 23). Les sept principes de l'homme au point de vue scientifique (V, 13).
Le Président de l'Hermès	A ceux qui viennent (VII, 1).
Carl Rehbinder	Magie dans le Cameron (III, 30).
Abbé Roca	Le Vatican Royal (X, 170).
Rouxel	La Philosophie Kabbalistique (VIII, 84; IX, 128).
Comte Léon Tolstoi	Partout où est l'amour, là est Dieu (XII, 270).

THÉOSOPHIE A TRAVERS LE MONDE

Balzac, *Le Chemin qui mène au ciel* (VII, 43). — E. Burnouf, *Extrait de la « Science des Religions »* (VIII, 92). — Philostrate, *Apollonius de Tyane*, (IX, 138). — *Extrait du Path* (X, 187). — *Extrait de la Préface de Pope* (X, 188).

BIBLIOGRAPHIE :

Œuvres analysées: *les Origines et les Fins* (I, 45); *Chez nos Ancêtres*, de Jean Revel (II, 41); *la Théorie des Tempéraments*, de Polti et Gary (III, 42); *Un caractère*, de Léon Hennique (III, 44); *Les Mirifiques Innovations du très ingénieux Selectin*, par Giraud et Montière (IV, 45); *Etre*, par Paul Adam (IV, 46); *Les Grands Initiés*, par Ed. Schuré (V, 44); *le Tarot des Bohémiens*, par Papus (VI, 43); *la Victoire du Mari*, par J. Péladan (IX, 141); *la Méthode conscientielle*, par Léon de Rosny (X, 182); *Uranie*, par C. Flammarion (XI, 234); *le Poème de la Reine*, *Maternité royale*, *Alexandre III*, par Saint-Yves d'Alveydre (XII, 282); *la Chanson des Couleurs*, par Fabre des Essarts (XII, 282). *les Sociétés Secrètes musulmanes*, par Napoléon Ney (XII, 294) etc.

Analyses signées: Rouxel, *Baleni* (de A. Pioda); J. Marcus de Vèze, *l'Or et la Transmutation des métaux* (de Tiffereau.)

NOUVELLES DIVERSES :

Comptes rendus des séances de la S. T. Hermès (II, 46; III, 47; IV, 48; V, 48; IX, 143; X, 190; XII, 285). — Dîners végétariens (III, 45; XI, 238). — Cours de Sorbonne (IV, 46; V. 47). — Le Saint-Simonisme; le *Matin* du 9 mars; la S. T. au Japon (I, 48). — Merveilleuse découverte d'un canal à travers l'Isthme (II, 44), — Congrès spirite (III, 36; VIII, 48). — La Paix (III, 48). — Nécrologies (V, 48; IX, 48). — La découverte des sources au moyen de la baguette divinatoire; Renseignements théosophiques; Notre premier volume (VI, 47), — Fraternitas; Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle Adam; le colonel Olcott au Japon (VII, 46). — Le *Lotus*; Congrès des Sciences Ethnographiques, Conférence Lermina (VIII, 95). — Congrès magnétique; Cours de magnétisme; Conférences de Théosophes (IX, 144). — Musée des Religions; Conférences Levallois (X, 188). — Le Groupe d'Études ésotériques (XI, 239; XII, 287). — La Crémation; La Société d'Altruisme; Prime gratuite (XI, 238). — A Londres (XII, 285).

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

AVANT-PROPOS

Ce que nous avons l'ambition de faire connaître au lecteur par la fondation de cette revue, c'est une science, vieille comme le monde, et pourtant nouvelle pour notre Occident, si riche qu'il puisse être d'ailleurs en fait de science.

Quant à celle dont nous parlons, elle est demeurée longtemps ensevelie au fond de quelques sanctuaires de l'Inde et du Thibet ; et si nous sommes à même de la connaître, c'est grâce à l'initiative d'une femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur ; Madame Blavatsky, avec un dévouement sans exemple, au prix des plus grands sacrifices, a voué sa vie à la propagation de la Théosophie parmi ses frères d'Occident. L'étude de cette science est d'un intérêt si vif que, dans les romans les plus émouvants, dans les drames les plus poignants, on ne trouverait pas des émotions pareilles à celles que l'on éprouve à suivre l'Etre, depuis sa séparation du Non-Etre (Dieu) dans la grandiose descente qu'il effectue à travers ses métamorphoses, ses pèlerinages, ses douleurs et ses martyres, pour remonter, par une aussi sublime évolution, à son point de départ, mais riche de la connaissance de sa propre nature, et doué de l'immortalité glorieuse et de la puissance d'un Dieu.

Dans cet incomparable voyage, les yeux de l'âme saisissent dans son ensemble l'unité féconde et vaste des complexités du grand univers et analysent dans leurs plus délicates affinités les degrés de parenté qui relient toutes choses entre elles.

Du reste, cette évolution et cette involution de l'Etre, telle est la vérité que l'on retrouve cachée dans toutes les religions du globe ; les dogmes, les mystères et les symboles ne sont que des voiles — qui, aujourd'hui, s'écartent pour ceux qui cherchent, et qui, en s'entr'ouvrant, laissent voir la destinée finale de l'homme.

. . . .

Comment se fait-il que celui qui est entré avec un peu de bonne volonté dans ces études s'y attache presque infailliblement ? C'est que, même chez qui n'y prend qu'un intérêt tout littéraire, elles élèvent l'esprit, ennoblissent le cœur et l'élargissent au sentiment de charité, sentiment qui finit presque toujours par se traduire en œuvres, car il agite ceux dont il s'est emparé du désir ardent et inextinguible d'améliorer, dans la mesure de leurs forces, le sort de la grande victime volontaire, de l'humanité souffrante !

L'humanité tout entière, n'est-ce pas l'indomptable Prométhée, cet être divin que tous les cultes nous montrent attaché au supplice consenti pour réaliser son puissant rêve d'immortalité ?

Ce symbole général se reproduit dans l'histoire, partout où un souvenir reconnaissant s'attache à ces noms qui forment les couronnes des peuples, noms de sages, de héros, de martyrs et de chercheurs. Aussi, ce même symbole est-il naturellement la première clef des allégories et des mystères, comme il est la clef des sciences elles-mêmes.

La Théosophie a pour mission de combattre le matérialisme, fléau de la civilisation moderne, et qui doit certainement disparaître, comme un mauvais rêve, devant les premiers rayons de l'Idéalisme rajeuni. Notre cause est donc celle de tous les cultes, et loin de leur nuire, elle ne peut que leur infuser une vie nouvelle.

C'est de l'évolution de l'Etre, c'est du grand art de vivre que traitent les études de nos collaborateurs ; qu'on nous permette ici de rendre hommage à leurs talents, déjà illustrés dans les diverses voies de la Théosophie. A côté de leurs travaux, cette Revue s'attachera à publier la traduction des livres et des articles théosophiques parus en Angleterre, dans l'Inde, en Allemagne. Car il existe à l'étranger une littérature très complète sur la Théosophie, surtout depuis l'apparition de la *Secret Doctrine* de H.-P. Blavatsky, ouvrage qui est un véritable monument de science ésotérique.

Nous commencerons par l'A, B, C de cette science, dans le désir de la rendre accessible à tous, et de mettre nos lecteurs à même, en peu de temps, de profiter des œuvres les plus intéressantes qui la concernent.

Dans cette voie de diffusion, nous avons été devancés par des revues de premier ordre, telles que le *Lotus*, sous l'habile direction de M. Gaboriau, l'*Initiation*, de M. Papus, revue traitant de tous les sujets touchant à l'occultisme, à la kabbale, à l'hermétisme, etc., l'*Aurore* de lady Caithness, duchesse de Pomar, qui explique plus spécialement la Théosophie au point de vue catholique, en faisant comprendre la haute portée des symboles et des mystères de cette église. . . . .

Chacune de ces revues a son rôle. Notre effort sera surtout de vulga-iser et de rendre aisément compréhensible la Théosophie dont la *Revue héosophique* sera désormais l'*unique* représentante officielle.

C'est pourquoi nous osons espérer que le lecteur fera bon accueil à iotre *Revue* et qu'elle gagnera quelques partisans de plus à la cause héosophique, à l'effort désintéressé vers la lumière qui, en son nom, se nanifeste en ce moment sur presque tous les points civilisés de la terre.

Comtesse G. d'Adhémar.

LE CYCLE NOUVEAU

Nous ne devons pas inaugurer ce premier numéro d'une Revue théo-ophique orthodoxe et officielle sans donner à nos lecteurs quelques ren-eignements qui nous paraissent absolument nécessaires.

En effet, les idées qu'on s'est faites jusqu'à ce jour sur la Société théoso-hique des Indes, ainsi qu'on l'appelle, sont si vagues et si variées, que eaucoup de nos membres eux-mêmes ont conservé à ce sujet des opinions ort erronées. Rien ne prouve mieux la nécessité de faire bien connaître e but que nous poursuivons dans une Revue dévouée exclusivement à la 'héosophie. Aussi, avant de prier nos lecteurs de s'y intéresser ou même e s'y aventurer, quelques explications préliminaires leur sont strictement ues.

Qu'est-ce que la Théosophie ? Pourquoi ce nom prétentieux, nous emande-t-on tout d'abord ? Lorsque nous répondons que la Théosophie st la sagesse divine ou la sagesse des dieux *(Theo-Sophia)* plutôt que elle d'un dieu, on nous fait cette autre objection encore plus extraordi-aire : — « N'êtes-vous donc point Bouddhistes ? Or, nous savons que les ouddhistes ne croient ni à un dieu, ni à des dieux... »

Rien de plus exact. Mais, premièrement, nous ne sommes pas plus ouddhistes que nous ne sommes Chrétiens, Musulmans, Juifs, Zoroas-riens ou Brahmes. Ensuite, en matière de dieux, nous nous en tenons à méthode ésotérique de l'*Hyponia* enseignée par Ammonius Saccas, 'est-à-dire au sens occulte du mot. Aristote ne l'a-t-il pas dit ? — « L'es-ence divine pénétrant la nature et répandue dans tout l'univers (qui est nfini), ce que le *hoi polloi* appellent des dieux, c'est tout simplement... es premiers principes ; » — en d'autres termes, les forces créatrices et ntelligentes de la Nature. De ce que les Bouddhistes philosophes

admettent et connaissent la nature de ces forces aussi bien que qui que ce soit, il ne s'ensuit pas que la Société, — en tant que Société, — soit Bouddhiste. En sa qualité de corporation abstraite, la Société ne croit à rien, n'accepte rien, n'enseigne rien. La Société *per se* ne peut et ne doit avoir aucune religion, car elle contient toutes les religions. Les cultes ne sont, après tout, que des véhicules extérieurs, des formes plus ou moins matérielles, et contenant plus ou moins de l'essence de la Vérité une et universelle. La Théosophie est en principe la science spirituelle aussi bien que physique de cette Vérité, la véritable essence des recherches déistes et philosophiques. Représentant visible de la Vérité universelle, — puisque toutes les religions et philosophies y sont contenues et que chacune d'elles contient à son tour une portion de cette Vérité, — la Société ne saurait être plus sectaire, avoir plus de préférences ou de partialité qu'une Société anthropologique ou géographique. Ces dernières se soucient-elles que leurs explorateurs appartiennent à telle religion ou à telle autre, pourvu que chacun de leurs membres fasse bravement son devoir?

Si, maintenant, on nous demande, comme on l'a déjà fait tant de fois, si nous sommes déistes ou athées, spiritualistes ou matérialistes, idéalistes ou positivistes, royalistes, républicains ou socialistes, nous répondrons que chacune de ces opinions est représentée dans la Société. Et je n'ai qu'à répéter ce que je disais, il y a juste dix ans, dans un article de fond du *Theosophist*, pour faire voir combien ce que le public pense de nous diffère de ce que nous sommes en réalité. Notre Société a été accusée, à diverses époques, des méfaits les plus baroques et les plus contradictoires, et on lui a prêté des motifs et des idées qu'elle n'a jamais eus. Que n'a-t-on pas dit de nous! Un jour, nous étions une société d'ignares, croyant aux miracles; le lendemain, on proclamait que nous étions nous-mêmes des thaumaturges; notre but était secret et tout politique, disait-on le matin, nous étions des Carbonari et de dangereux Nihilistes; puis, le soir, on découvrait que nous étions des espions salariés de la Russie monarchique et autocratique. D'autres fois, sans transition aucune, nous devenions des Jésuites cherchant à ruiner le Spiritisme en France. Les Positivistes américains voyaient en nous des fanatiques religieux, tandis que le clergé de tous les pays nous dénonçait comme des émissaires de Satan, etc., etc... En dernier lieu, nos braves critiques, avec une urbanité très impartiale, divisèrent les Théosophes en deux catégories : les *charlatans* et les *gobe-mouches*...

Or, on ne calomnie pas que ce que l'on hait ou « que l'on redoute ». Pourquoi nous haïrait-on? Quant à nous redouter, qui sait? La vérité n'est pas

toujours bonne à dire, et nous en disons trop, peut-être, de vérités *vraies*. Malgré tout, depuis le jour de la fondation de notre Société, aux États-Unis, il y a quatorze ans, nos enseignements ont reçu un accueil tout à fait inespéré. Le programme original a dû être élargi, et le terrain de nos recherches et de nos explorations réunies se perd, à l'heure qu'il est, dans des horizons infinis. Cette extension fut nécessitée par le nombre toujours croissant de nos adhérents, nombre qui augmente encore chaque jour; la diversité de leurs races et de leurs religions exigeant de notre part des études de plus en plus approfondies. Cependant si notre programme fut élargi, il n'y fut rien changé quant à ce qui touchait aux trois buts principaux, sauf, hélas! pour celui qui nous tenait le plus à cœur, le premier, à savoir : la Fraternité universelle sans distinction de race, de couleur ou de religion. Malgré tous nos efforts, cet objet a été presque toujours ignoré ou est resté lettre morte, aux Indes surtout, grâce à la morgue innée et à l'orgueil national des Anglais. A part cela, les deux autres objets, c'est-à-dire l'étude des religions orientales, des vieux cultes védique et bouddhiste surtout, et nos recherches sur les pouvoirs latents dans l'homme, ont été poursuivis avec un zèle qui a reçu sa récompense.

Depuis 1876, nous nous sommes vus forcés de dévier de plus en plus de la grande route des généralités, primitivement tracée, pour prendre des voies collatérales qui vont toujours en s'élargissant. Il est arrivé ainsi que, pour satisfaire tous les Théosophes et suivre l'évolution de toutes les religions, il nous a fallu faire le tour du globe entier, en commençant notre pèlerinage à l'aube du cycle de l'humanité naissante. Ces recherches ont abouti à une synthèse qui vient d'être esquissée dans la *Doctrine Secrète*, dont certaines portions seront traduites dans cette *Revue*. La doctrine est à peine ébauchée dans nos volumes; et cependant les mystères qui y sont dévoilés, concernant les croyances des peuples préhistoriques, la cosmogonie et l'anthropologie, n'avaient jamais été divulgués jusqu'à ce jour. Certains dogmes, certaines théories s'y heurtent aux théories scientifiques, surtout à celles de Darwin; en revanche, ils expliquent et éclairent ce qui restait incompréhensible jusqu'à ce jour et comblent plus d'une lacune laissée, *nolens volens*, béante par la science officielle. Mais nous devions présenter ces doctrines telles qu'elles sont ou bien ne jamais aborder le sujet. Celui qu'effraient ces perspectives infinies et qui chercherait à les abréger par les chemins de traverse et les ponts volants artificiellement bâtis par la science moderne au-dessus de ses mille et une lacunes, fera mieux de ne pas s'engager dans les thermopyles de la science archaïque.

Tel a été un des résultats de notre Société, résultat bien pauvre peut-être, mais qui sera certainement suivi d'autres révélations, exotériques ou purement ésotériques. Si nous en parlons, c'est pour prouver que nous ne prêchons aucune religion en particulier, laissant à chaque membre pleine et entière liberté de suivre sa croyance particulière. Le but principal de notre organisation, dont nous nous efforçons de faire une vraie fraternité, est exprimé tout entier dans la devise de la Société théosophique et de tous ses organes. « Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité. » Comme Société impersonnelle nous devons donc prendre cette vérité partout où nous la trouvons, sans nous permettre plus de partialité pour une croyance que pour une autre. Ceci mène directement à une déduction toute logique. Si nous acclamons et recevons à bras ouverts tout chercheur sérieux à la poursuite de la vérité, il ne saurait y avoir de place dans nos rangs pour un sectaire ardent, un bigot ou un cafard, entouré de la muraille chinoise de dogmes dont chaque pierre porte les mots : « On ne passe pas ». Quel poste y occuperait, en effet, un fanatique dont la religion défend toute recherche et n'admet pas de raisonnement possible, alors que l'idée mère, la racine même d'où pousse la belle plante que nous appelons Théosophie, se nomme : Recherche libre et entière à travers tous les mystères naturels, divins ou humains !

Sauf cette restriction, la Société invite tout le monde à participer à ses recherches et à ses découvertes. Quiconque sent son cœur battre à l'unisson avec le grand cœur de l'humanité ; quiconque sent ses intérêts solidaires avec les intérêts de tout être plus pauvre et plus mal partagé que lui ; quiconque, homme ou femme, est toujours prêt à tendre la main à ceux qui souffrent ; quiconque apprécie le mot « Egoïsme » à sa juste valeur, est Théosophe de naissance et de droit. Il peut toujours être sûr de trouver des âmes sympathiques parmi nous. Notre Société, en effet, est une petite humanité spéciale, où, comme dans le genre humain, on trouve toujours son Sosie.

Si on nous objecte que l'athée y coudoie le déiste, et le matérialiste l'idéaliste, nous répondrons : qu'importe ! Qu'un individu soit matérialiste, c'est-à-dire discerne dans la matière une potentialité infinie pour la création ou plutôt pour l'évolution de toute vie terrestre, ou bien spiritualiste, et soit doué d'une perception spirituelle que l'autre n'a pas, en quoi cela empêche-t-il l'un ou l'autre d'être un bon Théosophe ? D'ailleurs, les adorateurs d'un dieu personnel ou Substance divine sont bien plus matérialistes que les Panthéistes qui rejettent l'idée d'un dieu carnalisé, mais qui aperçoivent l'essence divine dans chaque atôme. Tout le monde sait que le Bouddhisme ne reconnait ni un dieu ni des dieux. Et cependant

l'Arhat, pour qui chaque atome de poussière est aussi plein de Swabhavat (substance plastique, éternelle et intelligente, quoique impersonnelle) qu'il l'est lui-même, et qui tâche d'assimiler ce Swabhavat en s'identifiant avec le Tout pour arriver au Nirvana, doit parcourir pour y arriver la même voie douloureuse de renonciation, de bonnes œuvres et d'altruisme, et mener une vie aussi sainte, quoique moins égoïste dans son motif, que le Chrétien béatifié. Qu'importe la forme qui passe, si le but que l'on poursuit est toujours la même essence éternelle, que cette essence se traduise à la perception humaine sous la forme d'une substance, d'un souffle immatériel ou d'un *rien !* Admettons la PRÉSENCE, qu'elle s'appelle dieu personnel ou substance universelle, et confessons une cause puisque nous voyons tous des effets. Mais, ces effets étant les mêmes pour le Bouddhiste athée et pour le Chrétien déiste, et la cause étant aussi invisible et aussi inscrutable pour l'un que pour l'autre, pourquoi perdre notre temps à courir après une ombre insaisissable ? Au bout du compte le plus grand des Matérialistes, aussi bien que le plus transcendant des philosophes, confesse l'omniprésence d'un Protée impalpable, omnipotent dans son ubiquité à travers tous les royaumes de la nature, y compris l'homme ; Protée indivisible dans son essence, sans forme et pourtant se manifestant dans toute forme, qui est ici, là, partout et nulle part, qui est le Tout et le Rien, qui est toutes choses et toujours Un, Essence universelle qui lie, limite et contient tout, et que tout contient. Quel théologien peut aller au delà ? Il suffit de reconnaître ces vérités pour être Théosophe ; car une confession semblable revient à admettre que non seulement l'humanité, — encore qu'elle soit composée de milliers de races, — mais tout ce qui vit et végète, tout ce qui est, en un mot, est fait de la même essence et substance, et animé du même esprit, et que, par conséquent, dans la nature, tout est solidaire au physique comme au moral.

Nous l'avons déjà dit ailleurs, dans le *Theosophist* : « Née aux Etats-Unis d'Amérique, la Société Théosophique a été constituée sur le modèle de la mère-patrie. Celle-ci, on le sait, a omis le nom de Dieu dans sa constitution, de peur, disaient les Pères de la République, que ce mot ne devint un jour le prétexte d'une religion d'Etat ; car, ils désiraient accorder dans les lois une absolue égalité à toutes les religions, de sorte que toutes soutinssent l'Etat, et que toutes fussent à leur tour protégées.

La Société Théosophique a été établie sur ce beau modèle.

A l'heure qu'il est, ses cent soixante-treize branches [173] sont groupées en plusieurs Sections. Aux Indes, ces sections se gouvernent elles-mêmes et subviennent à leurs propres frais ; en dehors des Indes, il y a deux grandes sections, une en Amérique et une autre en Angleterre [*American*

Section et *British Section*]. Ainsi, chaque branche comme chaque membre ayant le droit de professer la religion et d'étudier les sciences ou les philosophies qu'il préfère, pourvu que le tout reste uni par les liens de la Solidarité et de la Fraternité, — notre Société peut s'appeler véritablement la « République de la conscience ».

Tout en étant libre de poursuivre les occupations intellectuelles qui lui plaisent le mieux, chaque membre de notre Société doit cependant fournir une raison quelconque pour y appartenir ; ce qui revient à dire que chaque membre doit apporter sa part, si petite qu'elle soit, en labeur mental ou autrement, pour le bien de tous. S'il ne travaille pas pour autrui, il n'a pas de raison d'être Théosophiste. Tous, nous devons travailler à la libération de la pensée humaine, à l'élimination des superstitions égoïstes et sectaires et à la découverte de toutes les vérités qui sont à la portée de l'esprit humain. Ce but ne peut être atteint plus sûrement que par la culture de la solidarité dans le travail mental. Aucun travailleur honnête, aucun chercheur sérieux, ne s'en retourne les mains vides ; et il n'y a guère d'hommes ou de femmes, si occupés qu'on les suppose, qui soient incapables de déposer leur denier moral ou pécuniaire sur l'autel de la vérité. Le devoir des Présidents de branches et de Sections sera désormais de veiller à ce qu'il n'y ait point de ces frelons, qui ne font que bourdonner, dans la ruche des abeilles théosophiques.

Un mot encore. Que de fois n'a-t-on pas accusé les deux Fondateurs de la Société Théosophique d'ambition et d'autocratie! Que de fois ne leur a-t-on pas reproché un prétendu désir d'imposer leurs volontés aux autres membres ! Rien de plus injuste. Les Fondateurs de la Société ont toujours été les premiers et les plus humbles serviteurs de leurs collaborateurs et collègues ; se montrant toujours prêts à les aider des faibles lumières dont ils disposent, et à les soutenir dans la lutte contre les égoïstes, les indifférents et les sectaires ; car telle est la première lutte à laquelle doit se préparer quiconque entre dans notre Société si peu comprise du public. D'ailleurs, les rapports publiés après chaque Convention annuelle sont là pour le prouver. A notre dernier anniversaire, tenu à Madras, en décembre 1888, d'importantes réformes ont été proposées et adoptées. Tout ce qui ressemblait à une obligation pécuniaire a cessé d'exister, le paiement même des 25 fr. que coûtait le diplôme ayant été aboli. Désormais les membres sont libres de donner ce qu'ils veulent, s'ils ont à cœur d'aider et de soutenir la Société, ou de ne rien donner.

Dans ces conditions et à ce moment de l'histoire théosophique, il est facile de comprendre le but d'une *Revue* dévouée exclusivement à la propagation de nos idées. Nous voudrions pouvoir y ouvrir de nouveaux

horizons intellectuels, y tracer des voies inexplorées menant à l'amélioration du genre humain; y offrir une parole de consolation à tous les déshérités de la terre, qu'ils souffrent d'un vide dans l'âme ou de l'absence des biens matériels. Nous invitons tous les grands cœurs qui voudraient répondre à cet appel à se joindre à nous dans cette œuvre humanitaire. Tout collaborateur, qu'il soit membre de notre Société ou seulement en sympathie avec elle, peut nous aider à faire de cette *Revue* le seul organe de la vraie Théosophie en France. Nous voici en face de toutes les glorieuses possibilités de l'avenir. Voici encore une fois l'heure du grand retour périodique de la marée montante de la pensée mystique en Europe. De tous côtés nous environne l'océan de la science universelle, — la science de la vie éternelle, — apportant dans ses flots les trésors ensevelis et oubliés des générations disparues, trésors qui sont encore inconnus des races civilisées modernes. Le courant vigoureux qui monte des abîmes sous-marins, des profondeurs où gisent les connaissances et les arts préhistoriques engloutis avec les Géants antédiluviens, — demi-dieux, quoique mortels à peine ébauchés, — ce courant nous souffle au visage, en murmurant : — « Ce qui fut, est encore; ce qui est oublié, enterré depuis des œons dans les profondeurs des couches jurassiques, peut reparaître à la surface encore une fois. Préparez-vous. »

Heureux ceux qui entendent le langage des éléments. Mais où vont-ils, ceux pour qui le mot élément n'a d'autre signification que celle que lui donnent la physique et la chimie matérialistes? Est-ce vers des rivages connus que le flot des grandes eaux les emportera, lorsqu'ils auront perdu pied dans l'inondation qui se prépare? Est-ce vers les sommets d'un nouvel Ararat qu'ils se sentiront emportés, vers les hauteurs où il y a lumière et soleil et une corniche sûre pour y poser le pied, ou bien est-ce vers un abîme sans fond, qui les engloutira dès qu'ils voudront lutter contre les vagues irrésistibles d'un élément nouveau?

Préparons-nous, et étudions la vérité sous toutes ses faces, tâchons de n'en ignorer aucune, si nous ne tenons pas, lorsque l'heure sera venue, à tomber dans le gouffre de l'inconnu. Il est inutile de s'en remettre au hasard et d'attendre le moment de la crise intellectuelle et psychique qui se prépare, avec indifférence, sinon avec une pleine incrédulité, en se disant qu'au pis aller la marée nous poussera tout naturellement vers le rivage; car il y a de grandes chances pour que cette marée ne rejette qu'un cadavre. La lutte sera terrible, en tous cas, entre le matérialisme brutal et le fanatisme aveugle d'un côté, et de l'autre la philosophie et le mysticisme, ce voile plus ou moins épais de la vérité éternelle.

Ce n'est pas le matérialisme qui aura le dessus. Tout fanatique d'une

idée qui l'isolerait de l'axiome universel — « il n'y a pas de religion plus élevée que la Vérité » — se verra détacher par cela même, comme une planche pourrie, de la nouvelle arche appelée l'*Humanité*. Balloté sur les flots, chassé par le vent, roulé dans cet élément si terrible parce que cet élément est inconnu, il se verra bientôt engouffré...

Oui, il doit en être ainsi et il ne peut en être autrement, lorsque la flamme artificielle et sans chaleur du matérialisme moderne s'éteindra faute d'aliments. Ceux qui ne peuvent se faire à l'idée d'un Moi spirituel, d'une âme vivante et d'un Esprit éternel dans leur coque matérielle [qui ne doit qu'à ces *principes* sa vie illusoire] ; ceux pour qui la grande vague d'espérance en l'existence d'outre-tombe est un flot amer, le symbole d'une quantité inconnue, ou bien le sujet d'une croyance *sui generis*, résultat d'hallucinations médianimiques ou théologiques, — ceux-là feront bien de se prépaper aux plus grands déboires que l'avenir puisse leur réserver. Car de la profondeur des eaux bourbeuses et noires de la matière qui leur cache de tous côtés les horizons du grand au-delà, monte vers les dernières années de ce siècle une force mystique. C'est un frôlement, tout au plus, jusqu'ici, mais un frôlement *surhumain*, — « surnaturel », seulement pour les superstitieux et les ignorants. L'esprit de vérité passe en ce moment sur la face de ces eaux noires, et, en les divisant, les contraint à dégorger leurs trésors spirituels. Cet esprit est une force qui ne peut être ni entravée ni arrêtée. Ceux qui la reconnaissent et sentent que voici le moment suprême de leur salut, seront enlevés par elle et emportés au delà des illusions du grand serpent astral. Le bonheur qu'ils en éprouveront sera si âpre et si vif, que, s'ils n'étaient isolés en esprit de leur corps de chair, la béatitude les blesserait comme une lame acérée. Ce n'est pas du plaisir qu'ils éprouveront, mais un bonheur qui est un avant-goût de la connaissance des dieux, de la connaissance du bien et du mal et des fruits de l'arbre de la vie.

Mais que l'homme de l'ère présente soit un fanatique, un incrédule ou un mystique, il doit se bien persuader qu'il lui est inutile de lutter contre les deux forces morales actuellement déchainées et en lutte suprême. Il est à la merci de ces deux adversaires, et il n'existe pas de force intermédiaire capable de le protéger. Ce n'est qu'une question de choix : se laisser emporter naturellement et sans lutte sur les flots de l'évolution mystique, ou bien se débattre contre la réaction de l'évolution morale et psychique et se sentir engouffré dans le Maelströom de la nouvelle marée. Le monde entier, à l'heure actuelle, avec ses centres de haute intelligence et de culture humaine, avec ses foyers politiques, littéraires, artistiques et commerciaux, est en ébullition ; tout s'ébranle, s'écroule et tend à se réformer.

Il est inutile de s'aveugler, inutile d'espérer qu'on pourra rester neutre entre les deux forces qui luttent ; il faut se laisser broyer ou choisir entre elles. L'homme qui s'imagine avoir choisi la liberté, et qui, néanmoins, reste submergé dans cette chaudière en ébullition et écumante de matière malpropre que l'on appelle la vie sociale, — prononce le mensonge le plus terrible à son Moi divin, un mensonge qui aveuglera ce Moi à travers la longue série de ses incarnations futures. Vous tous qui hésitez dans la voie de la Théosophie et des sciences occultes, et qui tremblez au seuil d'or de la vérité, — la seule vérité qui soit encore possible, puisque toutes les autres vous ont fait défaut, l'une après l'autre, — regardez bien en face la grande Réalité qui s'offre à vous. C'est aux mystiques seuls que ces paroles s'adressent, c'est pour eux seuls qu'elles ont quelque importance ; pour ceux qui ont déjà fait leur choix elles sont vaines et inutiles. Mais vous, Occultistes, Kabalistes et Théosophes, vous savez bien qu'un mot vieux comme le monde, quoique nouveau pour vous, a été prononcé au commencement de ce cycle, et gît en puissance, bien que non articulé pour les autres, dans la somme des chiffres de l'année 1889 ; vous savez qu'une note, qui n'avait jamais encore été entendue par les hommes de l'ère présente, vient de résonner, et qu'une nouvelle pensée est éclose, mûrie par les forces de l'évolution. Cette pensée diffère de tout ce qui a jamais été produit dans le XIXe siècle ; elle est identique, cependant, avec celle qui fut la tonique et la clef de voûte de chaque siècle, surtout du dernier : — Liberté absolue de la pensée humaine.

Pourquoi essayer d'étrangler, de supprimer ce qui ne peut être détruit ? A quoi bon lutter, lorsqu'on n'a d'autre choix que de se laisser soulever sur la crête de la vague spirituelle jusqu'aux cieux, jusqu'au delà des étoiles et des univers, ou de se laisser entraîner dans le gouffre béant d'un océan de matière. Vains sont vos efforts pour sonder l'insondable, pour arriver aux racines de cette matière si glorifiée dans notre siècle ; car ses racines poussent dans l'Esprit et dans l'Absolu, et n'existent pas, bien qu'elles soient éternelles. Ce contact continu avec la chair, le sang et les os, avec l'illusion de la matière différenciée, ne fait que vous aveugler ; et plus vous pénétrerez avant dans la région des atomes chimiques et insaisissables, plus vous vous convaincrez qu'ils n'existent que dans votre imagination. Pensez-vous y trouver vraiment toutes les vérités et toutes les réalités de l'être ? Mais la mort est à la porte de chacun de nous, prête à la fermer sur l'âme aimée qui s'échappe de sa prison, sur l'âme qui seule a rendu le corps réel ; et l'amour éternel s'assimile-t-il avec les la molécules de la matière qui différencie et disparaît ?

Mais vous êtes peut-être indifférents à tout cela, et alors, que vous

mportent l'amour et les âmes de ceux que vous avez aimés, puisque vous ne croyez pas à ces âmes ? Ainsi soit-il. Votre choix est tout fait; vous êtes entrés dans le sentier qui ne traverse que les déserts arides de la matière. Vous vous êtes condamnés à y végéter à travers une longue série d'existences, vous contentant désormais de délires et de fièvres au lieu de perceptions spirituelles, de passion au lieu d'amour, de la coquille au lieu du fruit.

Mais vous, amis et lecteurs, qui aspirez à quelque chose de plus qu'une vie d'écureuil tournant dans sa roue incessante; vous qui ne sauriez vous contenter de la chaudière qui bout toujours sans rien produire, vous qui ne prenez pas des échos sourds et vieux comme le monde pour la voix divine de la vérité, préparez-vous à un avenir que peu d'entre vous ont rêvé, à moins qu'ils ne soient entrés dans la voie. Car vous avez choisi un sentier qui, plein de ronces d'abord, s'élargira bientôt et vous mènera droit à la vérité divine. Libre à vous de douter d'abord; libre à vous de ne pas accepter sur parole ce qui est enseigné sur la source et la cause de cette vérité, mais vous pouvez toujours écouter ce que dit la voix, vous pouvez toujours observer les effets produits par la force créatrice qui sort des abîmes de l'inconnu. Le sol aride sur lequel se meuvent les générations présentes, à la fin de cet âge de disette spirituelle et de satiété toute matérielle, a besoin d'un signe divin, d'un arc-en-ciel, — symbole d'espérance — au-dessus de son horizon. Car de tous les siècles passés, le XIX[e] est le plus criminel. Il est criminel dans son égoïsme effrayant; dans son scepticisme qui grimace à la seule idée de quelque chose au delà de la matière; dans son indifférence idiote pour tout ce qui n'est pas le Moi personnel, — plus que ne l'a été aucun des siècles d'ignorance barbare et de ténèbres intellectuelles. Notre siècle doit être sauvé de lui-même avant que sa dernière heure ne sonne. Voici le moment d'agir pour tous ceux qui voient la stérilité et la folie d'une existence aveuglée par le matérialisme, et si férocement indifférente au sort d'autrui; c'est à eux de dévouer leurs plus grandes énergies, tout leur courage et tous leurs efforts à une réforme intellectuelle. Cette réforme ne peut être accomplie que par la Théosophie et, disons-le, par l'Occultisme ou la sagesse de l'Orient. Les sentiers qui y mènent sont nombreux, mais la sagesse est une. Les artistes la pressentent, ceux qui souffrent en rêvent, les purs d'esprit la connaissent. Ceux qui travaillent pour autrui ne peuvent rester aveugles devant sa réalité, bien qu'ils ne la connaissent pas toujours par son nom. Il n'y a que les esprits vides et légers, les frelons égoïstes et vains, étourdis du son de leur propre bourdonnement, qui ignorent cet idéal supérieur. Ceux-là vivront jusqu'à ce que la vie devienne un fardeau bien lourd pour eux.

Qu'on le sache bien cependant : ces pages ne sont pas écrites pour les masses. Elles ne sont ni un appel à la réforme, ni un effort pour gagner à nos vues les heureux de la vie ; elles ne s'adressent qu'à ceux qui sont faits pour les comprendre, à ceux qui souffrent, à ceux qui ont soif et faim d'une réalité quelconque dans ce monde d'ombres chinoises. Et ceux-là, pourquoi ne se montreraient-ils pas assez courageux pour laisser là leurs occupations frivoles, leurs plaisirs surtout et même leurs intérêts, à moins que le soin de ces intérêts ne leur constitue un devoir envers leur famille ou autrui ? Personne n'est si occupé ou si pauvre qu'il ne puisse se créer un bel idéal à suivre. Pourquoi hésiter à se frayer un passage vers cet idéal, à travers tous les obstacles, toutes les entraves, toutes les considérations journalières de la vie sociale, et à marcher résolûment jusqu'à ce qu'on l'atteigne ? Ah ! ceux qui feraient cet effort trouveraient bientôt que la « porte étroite » et « le chemin plein de ronces » mènent à des vallées spacieuses aux horizons sans limites, à un état où on ne meurt plus, car on s'y sent redevenir dieu ! Il est vrai que les premières conditions requises pour en arriver là sont un désintéressement absolu, un dévouement sans bornes pour autrui, et une parfaite indifférence pour le monde et son opinion. Pour faire le premier pas dans cette voie idéale, il faut un motif parfaitement pur ; aucune pensée frivole ne doit nous faire détourner les yeux du but, aucune hésitation, aucun doute ne doit entraver nos pas. Cependant il existe des hommes et des femmes parfaitement capables de tout cela et dont le seul désir est de vivre sous l'égide de leur Nature Divine. Que ceux-là, au moins, aient le courage de vivre cette vie et de ne pas la cacher aux yeux des autres ! Aucune opinion d'autrui ne saurait être au-dessus de l'opinion de notre propre conscience. Que ce soit donc cette conscience, parvenue à son développement suprême, qui nous guide dans tous les actes de l'existence ordinaire. Quant à la conduite de notre vie intérieure, concentrons toute notre attention sur l'idéal proposé, et regardons *au delà*, sans jamais jeter un regard sur la boue à nos pieds...

Ceux qui sont capables de cet effort sont de vrais Théosophes ; tous les autres ne sont que des membres plus ou moins indifférents, et fort souvent inutiles.

H. P. BLAVATSKY.

LE BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

D'après SINNETT (1)

INTRODUCTION

Le grand mouvement d'idées inauguré par la *Société théosophique* est d'une importance capitale, et cette importance ne peut échapper à aucun esprit sérieux, avide de vérité, dépourvu des préjugés et des parti-pris qui obscurcissent les âmes fermées et les cerveaux étroits.

Ce mouvement, à la fois social, scientifique, philosophique, métaphysique et religieux, s'adresse à tous les penseurs de bonne foi qui ne sauraient se résigner à végéter dans les petites églises également intolérantes et d'horizon borné du matérialisme contemporain, ou des religions établies, celles-ci ayant perdu le sens de leurs propres dogmes et ne comprenant plus les hauts enseignements enfouis sous la lettre morte.

Il s'adresse, sans s'imposer à personne, à tous ceux qui, suivant la belle expression d'un occultiste : « Las d'apprendre, veulent enfin savoir ».

Et le moment, pour cela, est, on peut le dire, unique.

Le matérialisme, après avoir eu la prétention de succéder aux autres religions, de les enterrer, ainsi que nos plus vivaces aspirations et nos plus nobles instincts, sous sa sèche et brutale négation, laquelle n'explique rien et remplace le Dieu anthropomorphique, un peu enfantin, par une outrecuidante pétition de principe qui confond l'effet avec la cause ; le matérialisme, disons-nous, fils de l'ignorance soi-disant scientifique, — la pire des ignorances, — battu en brèche de toutes parts, commence à s'apercevoir que ses propres armes se retournent contre lui. A mesure que progresse la science, sur laquelle il avait la prétention de s'appuyer, cette science détruit, l'une après l'autre, toutes les pièces de son triste échafaudage branlant de sophismes et de vérités relatives, vues à l'envers, et qui, dès lors, ne formaient qu'un tissu d'erreurs, non dans les faits contingents, mais dans les conséquences tirées et les conclusions prématurées.

Aussi, aujourd'hui, en est-on arrivé peu à peu à douter de son propre doute, et à ne plus croire même à ses plus superbes négations.

Il y a là un état d'esprit caractéristique. Il s'est présenté déjà plusieurs

(1) *Esoteric Buddhism.* Ce volume n'a pas encore été traduit en français.

fois dans l'histoire, mais il n'a jamais duré, parce qu'il produirait la mort et que la mort n'existe pas.

La Théosophie, elle, s'adresse à tous.

Elle s'adresse à ceux qui doutent et à ceux qui nient, comme elle s'adresse à ceux qui croient ou qui voudraient croire.

Aux premiers, elle apporte une synthèse scientifique et des explications des phénomènes de la vie que la science actuelle est incapable de leur fournir; aux seconds, elle apporte des certitudes et des démonstrations de l'ordre occulte, qui feront de leur foi une science véritable et réelle qu'aucune philosophie rationaliste, ou métaphysique religieuse, connue jusqu'à ce jour du monde occidental, n'aurait pu leur donner.

Le malheur, pour nous autres Français, c'est que tous les travaux, tous les enseignements de la Théosophie, ont paru en anglais et n'ont pas été traduits encore dans notre langue, du moins ceux ayant une réelle importance.

C'est cette lacune que vient combler en partie la *Revue théosophique*, et c'est dans ce but que nous présenterons à nos lecteurs, successivement, et autant que possible chapitre par chapitre, non pas une traduction, mais simplement une analyse succinte et un résumé clair et concis de l'ouvrage de M. Sinnett; le *Bouddhisme ésotérique*.

Ce travail s'adresse tout spécialement à ceux qui ne sont pas encore initiés et qui ignorent complètement les nouvelles idées que la Théosophie développe sur la constitution de l'homme et de l'Univers, leur origine, leur évolution dans le passé, le présent et l'avenir, sur cette terre et ailleurs.

C'est comme l'A, B, C d'une science complète, mise à la portée des esprits les plus nouveaux à ces questions, et qui les mènera pour ainsi dire par la main, jusqu'à la Vérité Une à travers des horizons inexplorés, dont l'éblouissante lumière ne s'effacera plus jamais de leur vision mentale.

Nous devons cependant ajouter ceci : c'est que, depuis la publication du *Bouddhisme ésotérique*, ces horizons se sont singulièrement élargis, grâce aux révélations, de plus en plus élevées et de plus en plus vastes, dues aux enseignements, — inspirés des « maîtres », — de Mme H.-P. Blavatsky.

Il ne faut donc pas croire que l'exposé que nous allons faire contienne la vérité complète et soit réellement *ésotérique* (1). — Loin de là ! — La

(1) Voir l'article précédent : *Doctrine secrète;* — INTRODUCTION.

science ésotérique ne s'enseigne pas ainsi tout d'une pièce, et ne livre pas ainsi du premier coup ses trésors divins. On ne soulève, peu à peu, le triple voile d'Isis qu'à force de volonté et à mesure qu'on a développé en soi une spiritualité supérieure qu'aucun de nous ne possède encore.

Mais, tel qu'il est, et il ne pouvait être autrement, avec ses lacunes inévitables, l'ouvrage de M. Sinnett reste une œuvre du plus haut intérêt et prépare merveilleusement l'intelligence à recevoir les vérités plus étendues. Il est même nécessaire de commencer par cette première Étude qui pose le problème en des termes déjà suffisants, pour nous faire entrevoir vaguement la direction et la portée possible de ces enseignements où se réunissent, en une synthèse colossale, la science, la philosophie et la religion.

I

Préliminaires

Jusqu'à ce jour, les vérités ayant trait aux profonds mystères de la vie dans l'Univers, avaient été gardées avec un soin jaloux loin des yeux des profanes. Aussi n'est-il point de recherche littéraire ou scientifique, s'étendît-elle à tous les livres manuscrits de l'Inde, qui pourrait procurer la moindre information exacte sur la Doctrine que nous allons exposer.

Comment cet enseignement est-il venu, enfin, jusqu'à nous ?

Tout ce qu'il est permis d'en dire, pour le moment, c'est que la *Société théosophique* qui l'a reçue, en premier, doit son établissement à certaines personnes qui sont parmi les gardiens de la *Science ésotérique*, et que, sans leur consentement, nul Européen n'aurait jamais connu un mot de cette doctrine, ou, plutôt, de cette science, que nous allons nous efforcer d'analyser dans ses lignes principales.

Le Bouddhisme, plus qu'aucune autre religion, a toujours vécu d'une double existence *exotérique* et *ésotérique*.

La signification de ses doctrines a toujours été fermée pour quiconque ne s'était pas montré digne de l'*Initiation*.

A la foule, on ne livrait que des préceptes de morale et des symboles étendus comme un voile impénétrable sur la Vérité.

Cette vérité n'était connue et n'est connue encore, dans sa totalité, que des *Maîtres*, *Adeptes* ou *Mahatmas*, qui forment une association mystérieuse existant quelque part dans le Thibet.

Pour arriver à cet état spirituel qui constitue l'adepte, il faut avoir développé en soi une quantité de facultés et d'attributs restés si complètement à l'état *latent* dans l'espèce humaine ordinaire, que leur existence

est souvent mise en doute et la possibilité d'un tel développement niée.

Quoi qu'il en soit, le développement de ces facultés intellectuelles, — obtenu par un entraînement spécial et qui demande l'exercice d'une volonté dont l'effort dépasse toutes nos idées, — apporte au fur et à mesure de leur progression, une quantité de connaissances incidentes ayant rapport avec les lois physiques de la nature, et grâce auxquelles le contrôle des vérités métaphysiques et autres devient facile et établit une certitude d'ordre scientifique.

Ces connaissances et l'art de manipuler certaines forces obscures de la nature investissent l'adepte de pouvoirs vraiment extraordinaires, et l'application, en certains cas, très rares, de ces pouvoirs aux choses de la vie courante, produit des résultats qui semblent miraculeux au vulgaire, à quiconque n'a pas reçu, tout au moins, un commencement d'initiation.

La méthode orientale de cultiver la connaissance a toujours été diamétralement opposée à la méthode suivie en Europe, depuis les débuts de la science moderne.

Tandis qu'en Europe, les investigations dans le champ de la nature se font aussi publiquement que possible, l'Asie, elle, étudiait le plus secrètement possible et ne divulguait point ses découvertes.

Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur le mérite ou le démérite de ces deux méthodes différentes. Ce qu'il importe seulement, c'est d'établir que la méthode orientale s'est enfin relâchée, jusqu'à un certain point, de sa sévérité, et que c'est avec le consentement des « Maîtres » qu'il est permis aujourd'hui de connaître et de répandre quelques aperçus de la doctrine que nous mettons sous les yeux du public.

C'est par la *Constitution de l'homme spirituel* que nous commencerons cette série d'études.

Mais la classification des Principes distincts, entrant dans la constitution de l'homme, diffère tellement de celle qui est familière aux esprits européens que nous devons demander, à ceux qui nous lisent, de recevoir, pour l'instant, avec un entendement tout oriental, cette science orientale que nous apportons ici, quitte, ensuite, à examiner, à peser, à discuter.

Suivant nos habitudes européennes, l'élève doit résister tant que sa conviction n'est pas faite ; il ne doit jamais accepter un exposé qui ne serait pas le fruit de sévères expériences. Pas à pas, au fur et à mesure que notre étudiant acquiert des connaissances, il est accoutumé à n'accorder quelque valeur aux faits que lorsqu'il connaît la façon dont ces faits ont été acquis.

2

En Asie, le professeur agit avec ses élèves d'une manière toute différente. Ce n'est pas qu'il dédaigne la nécessité de faire la preuve des enseignements qu'il donne, mais il produit des preuves d'un tout autre genre. Il rend l'élève *capable* d'étudier la nature et de vérifier *par lui-même* les leçons reçues. Il lui fait toucher des régions que la philosophie de l'Europe ne peut entrevoir qu'au moyen de spéculations et de théories.

Dans l'enseignement occulte, le maître ne prend jamais la peine de discuter sur rien ; il dit : « *Ceci est un fait, cela un autre ; voici la clef de la connaissance, allez et voyez par vous-même* ».

De cette façon l'enseignement « par soi-même » est en même temps un enseignement sur parole.

L'enseignement et la preuve ne marchent pas la main dans la main, mais ils se suivent dans un ordre bien réglé.

Ceux qui voudront nous suivre nous-mêmes reconnaîtront que, vu le genre traité ici, il était impossible, pour mener le tout à bien, de commencer par l'*analyse* pour finir par la *synthèse*.

On ne peut, en effet, dans ce genre de connaissance, comprendre les détails qu'après avoir eu une compréhension générale de tout le plan d'ensemble.

II

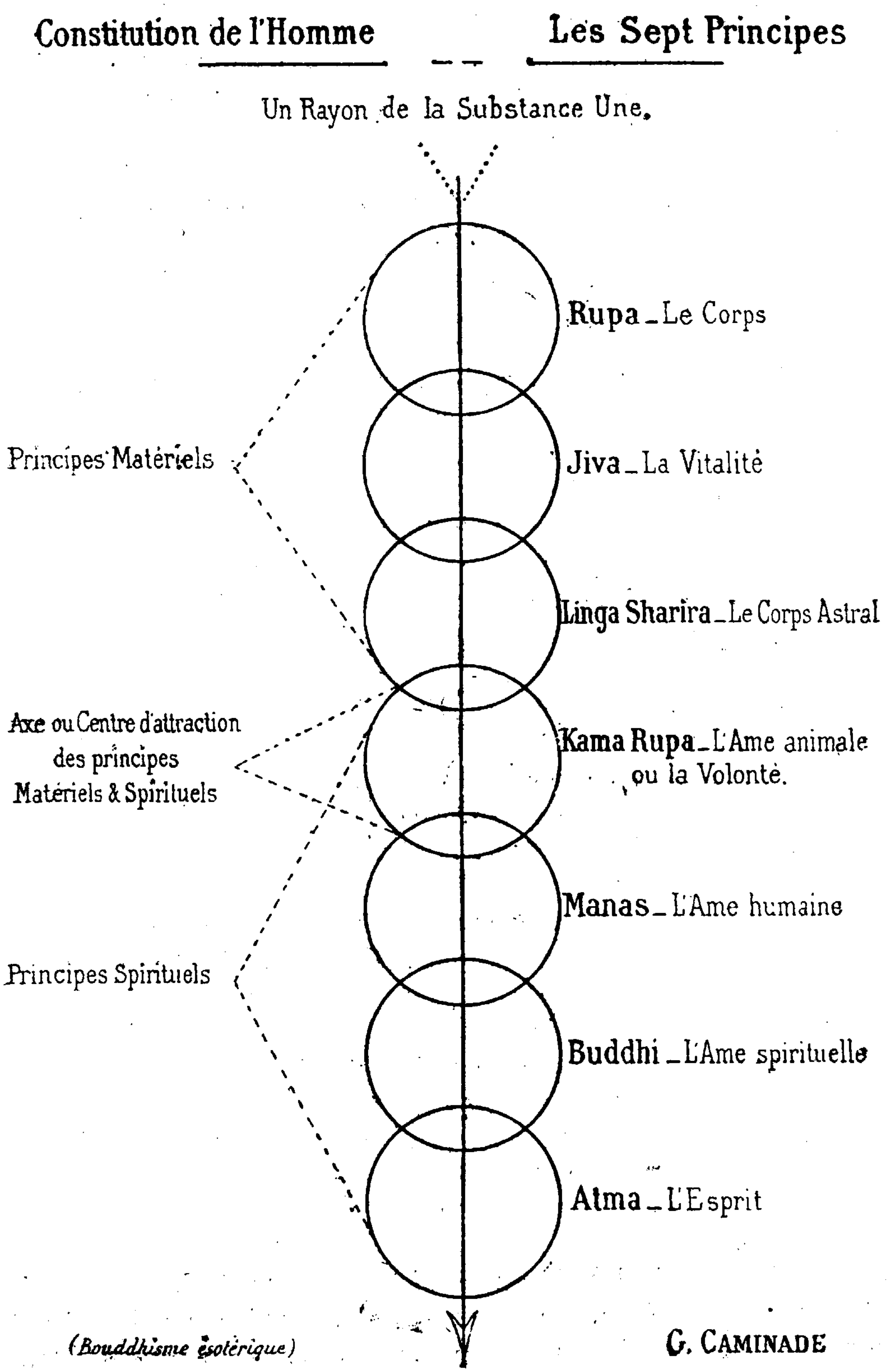
Constitution de l'homme

Sept Principes distincts sont reconnus par la science ésotérique comme entrant dans la Constitution de l'homme.

Les Principes les plus hauts de la série qui constitue l'homme ne sont pas encore développés dans l'humanité, à l'état actuel, mais un homme « parfait » serait doué des éléments suivants, qui, d'après le sanscrit, sont ainsi nommés :

1° Rupa. — *Le corps matériel.*
2° Prana ou Jiva. — *La vitalité.*
3° Linga Sharira. — *Le corps astral.*
4° Kama rupa. — *L'âme animale.*
5° Manas. — *L'âme humaine.*
6° Buddhi. — *L'âme spirituelle.*
7° Atma. — *L'esprit.*

Certainement il serait impossible, même au plus savant professeur de sciences occultes, d'exhiber séparément ces principes et de les montrer aussi distincts les uns des autres, que les éléments d'un corps composé, séparés par une action chimique. Mais la science occulte s'appuie sur d'autres preuves, dont ce n'est pas ici l'instant de parler.



(*Bouddhisme ésotérique*) G. CAMINADE

Il suffit, pour le moment, de dire que la science occulte les considère comme identiques et que, pour elle, tout, dans la nature, est matière. Bien qu'aucune conception de l'univers, des destinées de l'homme et de toute la nature en général, ne soit plus élevée sur le plan spirituel, que celle que s'en est formée la science occulte, cette science est libre de l'illogique erreur qui fait attribuer des résultats *matériels* à une cause *immatérielle.*

Avec la science ésotérique, *matérialisme* et *spiritualisme* ne sont qu'une seule et même chose sous des aspects différents.

L'explication du mystère est tout entière dans ce fait, parfaitement connu des esprits occultes, que, tout étant matière, cette matière se manifeste parfois sous des formes et dans un état tels que nos sens, qui ne sont pas organisés pour répondre à de semblables manifestations, n'en sont nullement frappés.

1° Le premier principe, *Rupa* ou *le Corps,* est de composition absolument terrestre. Les gaz les plus subtils qui entrent jusqu'à un certain point dans sa composition doivent eux-mêmes être placés au dernier plan de la matérialité.

Dans l'état transitoire que nous appelons la Mort, le Corps se décompose pour entrer dans d'autres combinaisons, mais ses molécules sont indestructibles.

2° Le deuxième principe, *Jiva*, la *vitalité*, transforme la matière inerte C'est quelque chose de tout à fait différent des plus fins spécimens de matière placés au dernier degré de l'échelle.

La *vitalité* se présente donc à nous sous un aspect de « *force* » et son affinité pour la matière inerte est telle qu'elle ne peut être séparée d'une masse ou de la moindre particule de matière sans se précipiter pour se combiner avec une autre masse ou avec une autre particule.

Quand le corps de l'homme meurt, la *vitalité* adhère à chaque particule de ce corps, à mesure que ce dernier se décompose, pour aller animer tous les nouveaux organismes qui sont le produit de la décomposition.

Enterrez le corps, sa « vitalité » s'attachera aux végétaux qui naîtront de la décomposition des plus basses formes de l'animalité.

Brûlez ce même corps, et l'indestructible « vitalité » prendra instantanément son envolée vers le corps de planète auquel elle fut originairement empruntée ; elle entrera dans de nouvelles combinaisons conformes à ses affinités.

3° Le troisième principe, *Linga Sharira*, le *corps astral*, est le duplicata éthéré du corps physique, son dessin originel. Il guide la « vitalité » dans son travail sur les particules physiques. C'est le modèle d'après lequel se bâtit le « Corps », ou plutôt, c'est la forme sur laquelle il s'édifie.

Comme il est lui-même animé par les principes plus élevés qui le suivent, son unité ne peut être préservée que par l'union de tout le groupe.

A la mort, il est privé de corps pendant une période assez brève, et même, dans certaines conditions anormales, il peut être temporairement visible aux yeux des vivants.

Dans de telles conditions, il est toujours pris pour le fantôme de la personne morte.

Des apparitions spectrales peuvent encore se produire d'une manière toute différente ; mais ici le « Corps astral », quand il se manifeste comme phénomène visible, n'est plus qu'une agrégation de molécules n'ayant ni vie ni conscience.

A proprement parler, le « Corps astral » ne laisse le corps qu'à la mort, et même, en ce cas, il s'éloigne peu de lui.

Lorsqu'il apparaît comme l'ombre d'un décédé, ce qui est fort rare, il ne peut être vu que près de l'endroit où le corps repose. Dans les cas de *médiumnité spirituelle*, il peut, pour un temps fort court, sortir du corps du *médium* et être visible près du corps vivant, mais alors la vie du médium court le plus grand danger.

Depuis ces dernières années, pendant lesquelles quelques teintes, quelques fragments de science occulte, ont commencé à se frayer un chemin dans le monde, l'expression « Corps astral » s'est appliquée à une forme humaine ayant aussi la pleine jouissance de ses plus hauts principes.

Cette forme a la faculté de pouvoir s'éloigner, ou plutôt de se projeter loin de son corps physique.

Tout adepte vivant possède ce pouvoir. Avec la pleine conscience de ses actes, avec une intuition bien marquée d'agir de telle et telle façon, il peut séparer ce corps éthéré de son corps plus grossier.

Le phénomène de projection du « Corps astral » peut aussi être produit par toute personne mourante, se trouvant, à ce moment, dans certaines conditions.

Donc, retenons bien ceci : les trois plus bas principes, le *Corps*, la *Vitalité*, le *Corps astral*, comme nous le verrons plus tard en détail, sont essentiellement de nature terrestre. Aussi, comme entité personnelle, ils doivent finir, disparaître, bien que les molécules qui formaient cette entité soient, elles, indestructibles.

Ces trois principes ne sont donc plus rien à la mort de l'Homme.

Agrégation de molécules à sa naissance, désagrégation à sa mort.

4° Le quatrième principe, *Kama Rupa*, l'*âme animale*, est le premier de ceux qui appartiennent à la plus haute nature de l'Homme.

On l'appelle aussi le *Corps du désir*, ou le *Véhicule de la Volonté*.

Envisagé sous ce dernier aspect, il devient le point central des sept principes, trois au-dessus, trois au-dessous. C'est l'axe autour duquel les autres évoluent, et, de ce fait, il entraîne la nature de l'homme vers ses parties les plus matérielles, ou l'élève vers ses éléments supérieurs.

Kama Rupa est bien l'*Ame animale*, puisque les animaux la possèdent aussi bien que l'homme.

Chez les premiers, c'est le principe le plus développé, tandis qu'il devient susceptible de progresser dans l'homme, par l'union avec le cinquième principe : l'*Ame humaine.*

« L'Ame animale », qui tient encore une si grande place chez l'homme, est le siège des désirs sensuels, des besoins brutaux ; c'est une force, une puissance qui agit souvent en maître absolu dans l'être humain, qui peut l'élever ou l'abaisser, selon son plus ou moins grand éloignement du cinquième principe, « l'Ame humaine ». Il peut même influencer celle-ci et produire les plus désastreux effets.

5° Le cinquième principe, *Manas*, l'*Ame humaine*, est le siège de la raison et de la mémoire.

Actuellement, l' « âme humaine » n'est ici-bas, pour la grande majorité de l'espèce, que *partiellement développée.*

Ce fait, concernant l'imparfait développement du *Manas*, et à plus forte raison des autres principes supérieurs, il importe de le noter, car il nous est impossible de nous former jamais une idée exacte de la vraie place que l'homme occupe en ce moment dans la nature, tant que nous commettrons la faute de considérer ce dernier comme un être *arrivé au summum de l'évolution.*

Cette faute a les conséquences les plus graves, puisqu'elle empêche les esprits avancés d'anticiper sur les siècles futurs, en cherchant à calculer raisonnablement quel avenir peut être réservé à la race humaine.

6° Le cinquième principe n'étant pas encore développé, il va sans dire que le sixième, *Buddhi*, l'*âme spirituelle*, n'est qu'à l'état d'embryon.

En effet, on peut dire que, en réalité, *nous ne possédons pas encore l'âme spirituelle.* Elle plane sur nous, c'est le but vers lequel notre nature inférieure doit tendre ; c'est le degré de perfection que nous devons de tous nos efforts travailler à atteindre.

7° Le septième principe, *Atma*, l'*Esprit*, n'est autre que l'*Esprit Divin lui-même.*

Pour nous résumer, nous dirons :

1° Que la *Volonté* ou l'*Ame animale* est le véhicule de l'*Ame humaine.*

L'*Ame humaine* le véhicule de l'*Ame spirituelle.*

Et l'*Ame spirituelle* le véhicule de l'*Esprit divin.*

Ou plus justement encore que :

Chacun de ces principes, à partir du quatrième (l'âme animale), est le véhicule de ce que la philosophie Bouddhiste appelle la *Substance une* ou l'Esprit.

2° Que, dans l'animal, la « Substance Une » est concentrée dans le *Kama Rupa*, la *Volonté*. Dans l'homme, elle commence à pénétrer le *Manas*, l'*âme humaine*. Dans l'homme parfait, elle pénètre le *Buddhi*, l'*âme spirituelle*, et quand elle pénètre l'*Atma*, l'*Esprit*, l'homme n'est plus un homme. Il a atteint une condition d'existence tellement supérieure à l'existence actuelle que nous ne pouvons nous en former une idée.

HERMÈS (M. S. T.).

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE HERMÈS

LE SENS DU CACHET DE LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Conférence faite à la réunion générale du 25 février 1889 par le secrétaire correspondant.

Tout groupe initiatique ou même tout initié ancien résumait l'ensemble de ses doctrines dans une figure symbolique. Nous donnons à ces sortes de diagrammes le nom de *pantacles* (1).

Le pantacle est une figure synthétique renfermant en germe toute une série d'enseignements que l'initié (2) doit plus tard développer dans tous leurs détails.

Pythagore et Ezéchiel nous ont transmis de ces sortes de figures que reproduit Eliphas dans ses ouvrages ; les loges maçonniques possèdent pour la plupart des cachets qui sont de véritables pantacles ; enfin nous en trouverons facilement un grand nombre si nous voulons bien nous donner la peine de chercher.

La Société Théosophique possède un très beau pantacle que vous verrez reproduit sur tous les ouvrages et sur toutes les communications qui intéressent ses membres. C'est de ce cachet que nous devons aujourd'hui nous occuper.

(1) Voy. *Traité élémentaire de Science Occulte*, chap. VI.

(2) Nous désignons sous le terme d'*initié* tout chercheur possédant les données élémentaires de la Science Occulte. Il faut se garder de confondre ce terme avec celui d'*adepte*, qui indique le plus haut degré d'élévation auquel l'initié puisse parvenir. Nous avons en Europe beaucoup d'initiés ; je ne pense pas qu'il existe d'adepte comme en Orient.

Il représente, comme vous le savez :

1° A l'extérieur et comme délimitation un serpent qui se mord la queue : l'Οὐροϐορὸς antique ;

2° Dans la bouche de ce serpent, une figure cruciale particulière ;

3° Au centre de la figure, la Croix ansée ;

4° Entre la figure et le Serpent, deux triangles entrelacés formant le *Sceau de Salomon.*

Occupons-nous de ces signes l'un après l'autre.

LE SERPENT

Le premier signe qui se présente à notre étude, c'est l'image de ce serpent mystique que vous retrouverez à l'origine de toutes les cosmogonies.

Si nous voulons connaître le sens élevé de ce symbole, il nous faut remonter à l'origine du caractère hébraïque qui sert à le représenter. Quelques mots d'explication sont ici nécessaires.

Vous n'ignorez pas, messieurs et frères, que la langue hébraïque présente ceci d'admirable que chacune de ses lettres exprime, outre le son de chacune des nôtres, un nombre et une idée.

Le nombre dérive de la position qu'occupe la lettre. L'idée, de sa forme. Chaque lettre est ainsi un véritable hiéroglyphe. Les travaux de Court de Gébelin (1) et surtout de Fabre d'Olivet (2) à notre époque, ceux de Van Helmont fils (3), de Guillaume Postel (4) et de Kircher (5) antérieurement nous édifient complètement à ce sujet.

Si nous considérons la forme du *Samech*, quinzième lettre hébraïque, correspondant exactement à la représentation du serpent cosmogonique (6), nous verrons sans peine que cette lettre affecte en effet la forme d'un serpent enroulé : ס.

Or cette lettre n'est elle-même que la septième lettre, la lettre *zaïn* ז enroulée en forme de cercle (7).

Le *zaïn* désigne hiéroglyphiquement *une flèche.* De là sont venues les idées de mouvement rectiligne, de direction vers un but, attribuées à cette lettre.

---

(1) *Le Monde primitif.*
(2) *La Langue hébraïque restituée.*
(3) Voy. Fab. d'Olivet, *la Langue hébraïque restituée.*
(4) *Origine alphabétique* (latin).
(5) *La Clef des choses cachées* (latin).
(6) *Œdipus Ægyptiacus.*
(7) Ainsi que le prouve le Tarot des bohémiens, sur lequel nous publierons prochainement un volume.

Or, supposons ce mouvement rectiligne à l'origine se transformant progressivement en *mouvement circulaire* et nous aurons le sens et la raison d'être de la transformation de *Zaïn* en *Samech.*

Le Samech désigne donc primitivement le mouvement circulaire, le mouvement enveloppant dans toutes ses acceptions. De cette idée primitive sont dérivées les idées d'*Eternité, de Temps.*

Mais ce serpent représente tous les mouvements fixant les limites dans l'intérieur desquelles se meut librement l'individu. Aussi est-il considéré de même comme la représentation de la *Fatalité*, et aussi de cette force mystérieuse circulant entre tous les êtres, force désignée par les Indous sous le nom d'*Akasa*, par les Kabbalistes sous celui d'*Aour* (8) ; enfin par les Occultistes modernes sous le nom de *Lumière astrale.*

C'est cette force, créatrice par excellence, qui constitue le principe de l'*Amour* dans l'Univers tout entier.

Cet amour se traduit entre les planètes sous le nom d'*attraction*, entre les minéraux sous celui d'*affinité*, enfin entre les êtres animés sous le nom d'*amour.*

Cette force créatrice par excellence, principe et fin des êtres et des choses, correspond à la *lettre principe* par excellence l'*Aleph* א, l'A.

Elle désigne aussi, nous l'avons vu, l'Amour universel, le lien qui doit unir tous les hommes dans une même fraternité sans distinction de race, de croyance et de couleur.

C'est là le premier but de la Société Théosophique.

Laissons de côté, pour l'instant, la figure placée dans la gueule et passons à la description du symbole situé au milieu.

LES DEUX TRIANGLES ENTRELACÉS

Il est inutile, messieurs, que j'insiste longuement sur le sens de cette figure que vous connaissez tous. Vous n'ignorez pas que ces deux triangles représentent les deux courants de l'*involution* et de l'*évolution* en action dans la nature. Cette étude demande à elle seule plusieurs causeries pour être bien développée, aussi n'entre-t-il pas du tout dans mes intentions de traiter en détail ce point de vue.

Le premier symbole, celui du Serpent, nous avait montré la force créatrice universelle en action, force qu'on peut considérer comme l'image de l'action divine.

Ce symbole-ci nous représente la *nature naturante* et la *nature*

(1) Voy. Stanislas de Guaita, *Au Seuil du mystère* (2e édit.).

naturée de Spinoza, figurées respectivement par *le triangle ascendant*, image, par sa direction, du feu, c'est-à-dire *de la Force* et par *le triangle descendant*, image, par sa direction, de l'eau, c'est-à-dire de *la Matière*.

C'est donc la lutte éternelle de la Force et de la Matière (1) que représente ce symbole, lutte se résumant dans la loi universelle de toutes les théogonies :

1[re] STADE. *Matérialisation progressive* ou descente de l'Esprit dans la Matière.

Cycle de Siva, d'Isis, du Fils de Dieu. *Involution*.

2[e] STADE. *Equilibre entre la matérialisation et la spiritualisation*.

Cycle de Vishnou, d'Horus, du Saint-Esprit.

3[e] STADE. *Spiritualisation progressive*. L'Esprit domine de plus en plus la matière.

Cycle de Brahma, d'Osiris, du Père. *Evolution*.

Je ne voudrais pas, messieurs, fatiguer davantage votre attention à ce sujet et je me hâte de présumer ce que nous venons de dire.

Si le premier symbole nous représentait la force divine créatrice, celui-ci figure *la Nature* dont la science antique sondait les mystères.

C'est ainsi qu'est représenté le *second but* de la Société Théosophique.

Le nombre formé par les deux triangles (3+3=6) correspond à la huitième lettre hébraïque qui est le *vô* signe convertible, pouvant devenir l'image de la matière, figurée par le *gnain* (involution) ou l'image de la force, figurée par le *vô* pointé ou spiritualisé : OU (וֹ) (2).

LA CROIX ANSÉE

Au centre du cachet est représentée la croix ansée des Egyptiens, image de l'homme.

C'est l'homme que représente ce symbole et quelques développements sont indispensables à ce propos.

La barre *verticale* de la croix représente les forces actives ou créatrices en action dans l'homme (3), c'est la reproduction du triangle ascendant de la Nature.

La barre *horizontale* représente les forces passionnelles ou destructrices, en action dans l'homme, c'est la reproduction du triangle descendant de la Nature.

Enfin le cercle placé au-dessus de cette croix répond à la tête de l'homme,

(1) Voyez pour développement F. Ch. Barlet, *Initiation*.
(2) Voy. Fab. d'Olivet, *la Langue hébraïque restituée*.
(3) Voy. le *Traité élémentaire de Science occulte*.

et il indique la création par lui-même de son immortalité, secret très insigne dévoilé par Wronski (1).

Si nous nous rappelons que les deux barres de la croix représentent les deux courants de la Nature, il nous sera facile de voir que le cercle placé au-dessus représente le courant Divin figuré par le serpent symbolique.

Le symbole de l'homme réunit donc en lui ceux du Divin et de la Nature et par suite l'homme, ainsi figuré, est bien le *microcosme* ou petit monde, synthèse et résumé de *macrocosme* ou grand monde.

Nous comprenons aussi pourquoi Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, et après lui l'initiation martiniste enseignent que le nombre quatre est celui de l'homme.

L'homme représente donc *le point de résolution* des deux centres de forces ; mais aussi l'être capable de transformer ces forces *en divin*, ainsi que l'indique le cercle qui surmonte la croix, le créateur sur terre.

Cette faculté de la création relative correspond au sens attribué en hébreu à la treizième lettre de l'alphabet le *mem*, l'M.

De plus, l'étude de l'homme et le développement du divin (6e et 7e principes) latents en lui forment le troisième but de la Société Théosophique.

LA FIGURE CRUCIALE PLACÉE DANS LA GUEULE DU SERPENT

Si le *petit cercle* placé sur la *grande croix* représente l'influence du Divin dans l'Humain, *la petite croix* placée dans *le grand cercle* représentera l'influence de l'Humain dans le Divin, la participation de l'homme aux actes divins, c'est-à-dire le retour de la Matière (involution) à l'Esprit universel (évolution) par l'intermédiaire de l'Homme.

RÉSUMÉ

Si nous rapprochons toutes ces données, nous tirerons facilement les conclusions suivantes :

Le premier symbole (Serpent) correspondant à l'A; le deuxième (Sceau de Salomon) à l'U ; le troisième (croix ansée) à l'M, l'ensemble de la figure représente le mot mystique de l'Inde :

AUM

De plus, chacun de ces symboles correspond à un des buts de la Société (chacun des buts répondant aussi à une des lettres mystiques) et l'ensemble du symbole représente bien la Société Théosophique dont tous les

(1) Wronski, *Messianisme ou réforme absolue et définitive de savoir humain*, 2e vol. Introduction.

membres doivent être unis dans l'accomplissement des trois buts élevés qu'elle s'est proposé.

Je pourrais, messieurs et frères, entrer dans bien d'autres considérations à propos de ce symbole, vous montrer la correspondance de chacun de ces quatre signes avec l'une des lettres du nom mystique de la Kabbale *iod, hé, vau, hé ;* mais je dois me borner au point de vue strictement théosophique et ne veux pas abuser davantage de la bienveillante attention que vous avez bien voulu me prêter jusqu'ici.

PAPUS (M. S. T.)

L'ART DIVINATOIRE CHEZ LES CHALDÉENS

Depuis les temps les plus reculés, la Chaldée a été considérée comme le berceau des sciences occultes. Il est du moins certain que chez presque tous les peuples du bassin de la Méditerranée, la plupart des traditions et des pratiques soit astrologiques, soit magiques, peuvent être rapportées à une origine chaldéenne.

C'est ainsi que dès les premiers temps de l'empire, Rome était devenue un foyer de magie et d'astrologie, grâce aux mages et aux devins de la Chaldée accourus en grand nombre dans la capitale pour exploiter le goût de l'occultisme prodigieusement développé dans toutes les classes de la société romaine. La vieille science augurale des Romains se trouvait reléguée au second plan et éclipsée par l'éclat nouveau des prestiges venus d'Asie. Les premiers Césars furent parmi les plus fervents adeptes des arts magiques. Personne n'ignore la passion de Néron pour l'occultisme. Conquérir la puissance magique fut le rêve de sa vie. Ambition malheureuse pourtant, car il eut beau consulter les maitres de la science, et leur promettre honneurs et richesses en échange du don ardemment convoité, il dut en fin de compte reconnaître qu'il lui manquait la quantité essentielle : il n'était pas né magicien. Autrement dit, le tempérament n'y était pas.

Plus tard, avec le triomphe du christianisme, commença une ère désastreuse pour les ministres de l'occultisme. Constantin édicta en 321 des mesures sévères contre les pratiques de la magie. Après lui, Constance décréta la peine de mort contre quiconque consulterait « les astrologues, les augures, les Chaldéens, ou les mages afin de connaître l'avenir ». Les mêmes mesures furent renouvelées par Théodose et par Honorius. C'est à cette époque que les magiciens et les devins, traqués dans Rome, se répandirent dans les provinces, et jusqu'aux extrémités les plus occiden-

tales de l'Empire. Petit à petit, leur science dégénéra entre les mains des disciples ignorants et ne survécut plus que dans un certain nombre de pratiques et de formules conservées dans les grimoires du moyen âge, et ayant perdu toute espèce de sens pour les sorciers inconscients qui en faisaient usage.

A propos de ces formules, nous rappellerons un fait assez peu connu et qui n'est pas sans intérêt comme exemple d'une tradition persistant quoique incomprise à travers une longue durée de siècles. Les personnes curieuses de ces matières se sont pendant longtemps demandé ce que pouvaient signifier certaines expressions constamment reproduites dans les grimoires de sorcellerie encore en usage dans quelques parties reculées de nos campagnes. Les mots en question n'appartenaient, en effet, à aucune langue connue. On avait fini par admettre que c'étaient des syllabes sans signification, destinées uniquement à frapper les imaginations par leur apparence mystérieuse. Or, lorsqu'à la suite des progrès accomplis de nos jours par les études orientalistes, on eût retrouvé la langue sacrée des Chaldéens, l'accadien, on reconnut avec étonnement que ces formules incompréhensibles n'étaient autre chose que des mots accadiens doués d'un sens parfaitement clair et déterminé. N'est-ce pas une chose étrange de voir au XIXe siècle, au fond de la Bretagne ou de la Gascogne, des paysans à peu près illettrés employer d'une façon mécanique et inconsciente les formules de conjuration usitées par les mages contemporains du roi Sargon ?

Jusqu'à ces derniers temps, nous ne possédions sur la science occulte des Chaldéens que des renseignements de seconde main fournis par les écrivains grecs et romains. Lorsque les fouilles entreprises successivement par M. Botta et par Sir A. Layard sur l'emplacement de Ninive, eurent mis à jour les restes grandioses du palais de Sargon Ier, on eut l'heureuse fortune de découvrir une véritable bibliothèque composée de milliers de briques crues recouvertes d'écritures cunéiformes. Et il se trouve que la plupart de ces antiques documents se rapportaient aux arts magiques. Depuis lors, une laborieuse phalange de savants s'est consacrée à la tâche de déchiffrer ces inscriptions. Les résultats déjà acquis permettent de se former une idée des grandes lignes de la science chaldéenne ainsi que de certains procédés en usage chez les astrologues et les devins de cette contrée. Un intéressant résumé de ces découvertes a été publié, il y a peu d'années, par M. François Lenormant dans le savant travail intitulé : *les Sciences occultes en Asie*. L'ouvrage comprend deux volumes : l'un traite de la Magie, et l'autre de la divination et de la science des présages chez les Chaldéens.

Ce dernier travail est celui dont nous voudrions donner aujourd'hui une idée aux lecteurs de la *Revue théosophique*.

Parmi les documents découverts à Ninive, M. Lenormant cite en première ligne la table des matières d'un livre comprenant vingt-cinq tablettes formant autant de chapitres, quatorze sur les présages terrestres favorables ou défavorables, et onze sur les augures célestes ou l'astrologie.

En laissant de côté l'astrologie qui ne rentre pas dans le cadre de la présente étude, nous voyons que les intitulés des divers chapitres se rapportent principalement aux présages fournis par le vol des oiseaux, les songes et les phénomènes atmosphériques. Malheureusement nous ne possédons pas les textes correspondant aux titres des chapitres. Par contre, on a recueilli au British Museum un grand nombre de débris de texte provenant d'un autre grand ouvrage composé, suivant toute apparence, sous Sargon Ier.

Parmi les textes déjà déchiffrés, plusieurs nous donnent des indications précises sur l'aruspicine ou science des présages fournis par l'examen des entrailles des victimes. On y voit qu'une grande variété d'animaux étaient sacrifiés à ce genre de divination. On interrogeait le cœur, ou le foie, ou les entrailles des bœufs, des ânes, des chiens, des chevaux, des lions, etc. Voici un échantillon des conclusions qu'on pouvait tirer de l'examen des intestins d'un âne :

Si, dans les intestins d'un âne, à droite, il y a comme des empreintes, inondation ;
Si, dans un âne, les intestins à droite sont tordus et noirs, le dieu produira de l'accroissement dans le pays du Seigneur ;
Si, dans un âne, les intestins à gauche sont tordus et noirs, le dieu ne produira pas d'accroissement dans le pays du Seigneur ;
Si, dans un âne, les intestins à droite sont tordus et... Bin (le dieu de l'atmosphère) arrosera le pays du Seigneur ;
Si, dans un âne, les intestins à gauche sont tordus et... Bin n'arrosera pas le pays du Seigneur.

Les naissances extraordinaires ou monstrueuses constituaient un ordre de phénomènes auquel les Chaldéens attribuaient une grande importance.

Voici quelques exemples d'interprétations déchiffrées par M. Oppert.

Si une femme met au monde un enfant :

Qui a les oreilles d'un lion, il y aura un roi puissant dans le pays ;
A qui l'oreille droite manque, les jours du seigneur atteindront à la vieillesse ;
A qui les deux oreilles font défaut, il y aura deuil dans le pays et le pays sera amoindri ;
Qui a l'oreille droite petite, la maison de l'homme sera ruinée ;
Qui a l'oreille droite monstrueuse, il naîtra un androgyne dans la maison de l'homme.

Si une reine enfante :

Un androgyne, la royauté sera abattue ;
Un enfant dont les dents soient déjà sorties, les jours du seigneur seront prolongés ;
Deux jumeaux mâles, ce sera un bon augure pour le roi ;
Un fils et une fille en même temps..... le pays sera agrandi ;
Un enfant qui ait six doigts au pied droit, l'ennemi opprimera ;
Un enfant qui ait six doigts aux deux pieds, le seigneur dominera le pays ennemi.

Pour ne pas excéder les limites que nous nous sommes tracées dans cet article, nous nous abstiendrons d'énumérer les divers présages heureux ou néfastes que fournissaient les naissances monstrueuses chez différentes espèces d'animaux, juments, chiennes, brebis, etc.

Il est question à diverses reprises, dans les textes dont nous parlons, de coupes divinatoires. Bien que nous n'ayons pas d'explications précises sur ce genre de divination, tout nous porte à croire qu'il s'agit d'une pratique encore en usage chez les Arabes sous le nom de Mendal. On choisit un enfant ou une vierge, et on lui commande de concentrer son attention sur un récipient rempli d'eau, le tout avec accompagnement de formules magiques et de fumée d'encens. Lorsque le tempérament du sujet s'y prête, des visions apparaissent au bout d'un temps plus ou moins long à la surface de l'eau comme dans un miroir, et le voyant décrit ce qui se passe au loin. MM. William Lane, de la Borde, et Barker ont publié d'intéressantes relations au sujet de cette forme d'hypnotisme. Souvent au lieu d'un vase rempli d'eau on se sert comme miroir d'encre versée dans la paume de la main du sujet.

Il nous reste à parler d'un genre de divination secondaire connu sous le nom de bélomancie, c'est-à-dire divination par les flèches. On mêlait ensemble un certain nombre de flèches sans pointes ni pennes, sur chacune desquelles était écrit un mot ou un nombre significatif, et puis on tirait au hasard une flèche qui fournissait la réponse à la question posée. Ce genre de divination était surtout employé lorsqu'on voulait adresser au destin une question simple, pour savoir, par exemple, quelle route il convenait de prendre, quel point d'une ville ou quel ennemi il fallait attaquer d'abord. Un passage d'Ezéchiel nous représente Nabuchodonosor employant ce procédé :

« Le roi de Babylone s'est arrêté sur le carrefour, à la tête des deux routes ; il a mêlé les flèches, il a interrogé les idoles. » (XXI, 26.) Ces pratiques s'étaient conservées chez les Arabes jusqu'à l'époque de Mahomet.

Par ce qui précède, nos lecteurs peuvent se faire une idée générale de ce qu'était l'art divinatoire chez les Chaldéens. Pour plus de détails nous les

renvoyons au remarquable ouvrage de M. F. Lenormant. Du reste, le déchiffrement des textes cunéiformes de la bibliothèque palatine de Ninive se poursuit activement, et bientôt, sans doute, de nouvelles publications viendront enrichir le trésor de nos connaissances relatives à cette lointaine et prestigieuse civilisation, dont la science de notre époque, après tant de siècles d'oubli, aura eu l'honneur de soulever les premiers voiles.

ADAR.

RÉSUMÉ DE LA « DOCTRINE SECRÈTE »

(Nous croyons ne point déplaire à nos lecteurs en leur offrant ci-dessous un admirable résumé du livre de H.-P. Blavatsky, résumé dû à la plume d'un des écrivains anglais les plus distingués.)

La Doctrine secrète

Le premier volume de l'ouvrage de Mme Blavatsky, attendu depuis si longtemps, est enfin offert au public. Le sujet dont traite ce livre, c'est la Cosmogenèse, à laquelle se rattachent une multitude d'autres sujets, mythologiques, symboliques, scientifiques, etc., qui touchent directement ou indirectement aux problèmes soulevés par l'auteur. Tous ceux qui admirent la vigueur intellectuelle et l'érudition qui caractérisent *Isis unveiled* (1) et justifiaient un succès signalé par la vente de plus de soixante mille exemplaires, tous ceux-là accueilleront avec bonheur le nouvel ouvrage de Mme Blavatsky. L'intérêt extrême qu'on éprouve pour cette exposition toute récente de l'occultisme oriental est bien naturel, car ces doctrines n'ont pas seulement l'avantage d'être claires et séduisantes au suprême degré, mais elles renversent, pour peu qu'elles soient vraies, les positions les plus importantes de la science et de la psychologie modernes.

Dans ce nouveau volume, la phraséologie de sphynx, les énigmatiques sous-entendus et la vague mysticité d'*Isis*, sont éclairés par une théorie lumineuse, complète, sur les origines cosmiques et la grande évolution planétaire.

Convaincu comme je le suis que cette masse d'érudition doit former le noyau de la philosophie religieuse de l'avenir, je me propose de soumettre aux lecteurs de la *Secular Review* un court résumé de ce livre monumental. L'auteur favorisé de la *Doctrine secrète* n'entend point la donner comme une révélation. A notre avis, cependant, elle a tous les

(1) Ouvrage célèbre du même auteur.

titres à cette appellation, car c'est bien la première fois qu'une théorie si complète de l'évolution cosmique a été présentée à la pensée occidentale. Il ne lui manque plus que la confirmation par des preuves irréfutables. Aussi ce titre de révélation ne serait-il définitivement acquis que si nous connaissions le second volume, qui doit contenir l'histoire secrète de l'origine de l'homme et de l'ethnologie primitive (1). Il se peut bien que les grandes vérités si longtemps cachées par l'ésotérisme des allégories religieuses et le mystère de la chambre d'initiation puissent être découvertes éparpillées qu'elles sont ici et là parmi les recueils d'emblèmes hiéroglyphiques, les manuscrits et dans la littérature sacrée de tous les pays du monde; tels sont les faits et ils témoignent indubitablement de l'influence universelle qui fut autrefois l'apanage de la « Religion de la Sagesse ». Mais à Mme Blavatsky est dû le mérite suprême d'avoir lié ensemble les preuves isolées et d'en avoir fait un tout merveilleux, en admettant même que notre écrivain n'ait été qu'un simple compilateur. D'ailleurs, il serait inexact, malgré ses modestes affirmations, de limiter ses travaux à cette sphère d'action; c'est en corps de doctrine que la science lui a été communiquée, pendant son long séjour au Thibet, par un adepte instructeur, membre d'une des écoles d'ésotérisme occulte encore existantes. Le monde occidental est appelé à profiter aujourd'hui de l'aperçu qui lui fut communiqué là-bas des doctrines archaïques.

Cet ensemble est présenté avec une érudition de la nature la plus variée et la plus compréhensive, grâce au grand savoir qui permet à l'auteur de deviner des correspondances et des parallélismes dans les endroits les plus dissemblables. C'est ainsi que nous trouvons la même doctrine fondamentale dans les Védas et les Puranas, dans le Bhaghavad-Gita, dans certaines parties de la Bible, ainsi que dans les Eddas de la Scandinavie et même parmi les superstitions des Peaux-Rouges de l'Amérique.

Quelle que soit la religion, nous trouvons toujours ce contraste « des paraboles pour la multitude » et « des mystères du royaume des cieux pour les disciples », c'est-à-dire pour les initiés. La raison d'être de cette infusion de la philosophie d'Orient dans la pensée d'Occident est bien simple; la grande confrérie des initiés dont le noyau se trouve au Thibet a vu que le temps est arrivé de se départir des vieilles règles, qui restreignaient toute connaissance des mystères de l'Etre supra-terrestre aux seules personnes ayant passé par les épreuves voulues.

(1) Depuis la publication de cet article, le second volume a paru en librairie, et le vœu exprimé par M. Fawcett s'est accompli.

Ainsi que le dit le *Lucifer* (1) : « Une crise s'était produite ; pour y remé-
« dier il était absolument nécessaire de mettre à la portée de notre
« génération la doctrine ésotérique... La religion, en Orient et en Occi-
« dent, s'éteignait depuis longtemps sous la poussière accumulée par le
« sectarisme et par la science affranchie... Pour mettre le comble à ce
« désordre, le monde fantôme de l'Hadès ou de Kama loka (2) avait fait
« irruption dans plus de dix mille salles de spiritisme. Rien ne pourrait
« empêcher l'humanité tout entière de disparaître dans cette mer d'igno-
« rance, sinon quelques vérités fondamentales de la science ésotérique. »

Les ouvrages les plus importants qui contiennent les instructions données par les initiés sont : l'*Isis unveiled*, l'*Esoteric Buddhism* et la *Secret Doctrine*. Pour connaître la manière étrange et romanesque dont l'impulsion fut donnée, nous renvoyons le lecteur aux livres de M. Sinnett : *Incidents de la vie de Madame Blavatsky* et *le Monde occulte*.

La *Secret Doctrine* commence par citer sept pages de stances, recueillies dans un « livre très vieux », le livre de Dzyan, dont le manuscrit fait partie de la littérature secrète des écoles d'adeptes du Thibet. Il contient des annales d'une importance immense, et dont quelques extraits forment comme la colonne vertébrale où s'attachent les deux parties du livre : Cosmogenèse et Anthropogenèse. La sublimité de ces stances, même sous la traduction, brille d'un incomparable éclat, mais plus incomparable encore est la philosophie qu'elles contiennent. Il faut les lire *in extenso* pour les apprécier. La quantité des sujets traités dans la *Doctrine secrète* est telle qu'il faudrait un volume pour lès exposer en détail. Je dois donc me contenter, pour le présent, de donner un aperçu sur les origines cosmiques, au moins dans ce qu'elles offrent de compréhensible sans préparation spéciale.

1° Il existe une Réalité absolue qui est la Connaissance absolue, l'Espace et la Durée absolus, en même temps que le Mouvement.

C'est incompréhensible, *cela existe* comme la seule réalité nécessaire. Voilà tout.

2° Cette *seule Réalité* a deux aspects : Esprit et Matière, dont la dualité est essentielle à tout Univers manifesté.

3° L'Esprit est la source d'où découle toute subjectivité ; la Matière est le *Substratum* de tout monde objectif.

4° Pendant « une nuit de Brahma », c'est-à-dire une dissolution universelle de toute chose dans le Non-Être, — l'Être absolu, — l'Esprit et la

(1) Revue théosophique anglaise.
(2) Etat intermédiaire entre le ciel et la terre.

Matière se dissolvent dans le Nirvana, la seule et unique Réalité. Il y a ainsi des cycles de manifestations cosmiques (Mahamanvantaras) et de dissolutions (Pralayas).

La *Doctrine secrète* s'ouvre avec la description d'une période d'Evolution universelle (ou grand Manvantara), après un Pralaya universel.

5° L'Esprit universel se réveille ; la Matière primordiale non différenciée devient une objectivité abstraite. Avec le réveil de l'Esprit universel, les Dhyan-Chohans (c'est-à-dire la hiérarchie d'âmes humaines des mondes antérieurs classés dans des grades différents d'avancement) sont évolués par son souffle et commencent une nouvelle existence.

Ils exercent des fonctions importantes dans l'évolution cosmique (1).

Dans son ensemble, l'univers est « le fils de la Nécessité », ni l'Esprit universel, ni la Matière primordiale, n'ayant une activité indépendante. Ce ne sont que des aspects de la grande Réalité inconnue, qui « ne se connaît pas elle-même ». Le pourquoi de l'être manifesté est insaisissable.

6° L'Idéation clairvoyante de l'Esprit conçoit le « plan de l'Univers » instantanément et supraconsciemment, comme un tout harmonieux. Les détails d'arrangement cosmique sont réglés par les Dhyan-Chohans. Cette idéation de l'Esprit donne naissance à *Fohat* (2), « le lien qui relie la pensée subjective à la matière objective ». Fohat imprime sur la matière inerte et primordiale le cachet divin, qui lui donne l'impulsion nécessaire pour la transformer d'une abstraction en une substance, contrôlée par les « Lois de la Nature » et prête pour le travail d'évolution. La causation matérielle date de cette impulsion fohatique ;

7° La matière primordiale fertilisée par Fohat, avec toutes les « promesses et potentialités », passe maintenant en pleine objectivité. Elle développe six protyles (3) ; l'espace et la durée sont ses deux aspects ;

8° Un des protyles les plus grossiers, celui de notre plan actuel de perception, devient atomique et donne naissance aux *éléments* de chimie. Nous avons la nébulosité diffuse du Brouillard de Feu ; sous l'impul-

(1) C'est-à-dire dans la formation des systèmes solaires et dans l'origine et l'évolution de l'homme.

(2) « *Fohat* est le cheval, et la pensée est le cavalier », disent les stances. *Fohat* est ainsi une espèce de Force, de Volonté schopenhauérienne, saturée de l'intelligence organisatrice de l'esprit universel. C'est la source de la Force et elle sépare la matière en protyle et éléments, avec toutes leurs merveilleuses potentialités, d'accord avec le plan du monde conçu dans le champ de l'idéation cosmique. — Pour tout dire, c'est le lien qu'on cherche depuis si longtemps entre l'Esprit et la Matière.

(3) Nom dont se sert M. Crookes pour spécifier la substance homogène du monde, de laquelle sont sortis les soixante-dix éléments de chimie (*Genèse des éléments*). Le protyle est analogue au protoplasma de la biologie.

sion fohatique, le noyau de ce « Brouillard de feu » s'agrège, et ensuite se développe sous forme de soleils, de planètes et de satellites.

Ainsi la théorie de Laplace, qui dit les planètes formées d'anneaux détachés des soleils centraux, est erronée. Leur origine est indépendante : ce sont des comètes, les soleils étant simplement de « grands frères ». La sélection naturelle détermine quelles sont les planètes qui doivent survivre (1) ;

9° Mais, outre les myriades de systèmes solaires qui émaillent « l'étendue visible du ciel », il y a d'autres plans de matière plus élevés, chacun avec ses aspects objectifs appropriés à sa nature. « L'éther de la science est un point de vue du plan de matière immédiatement adjacent à notre entourage visible. » L'étendue de ces « univers invisibles » peut être déduite de ce fait qu'il n'y a pas moins de cinq autres protyles dont il faut tenir compte ;

10° L'Esprit universel est obligé de faire un « pélerinage » sur tous les globes physiques, spirituels, maintenant évolués. C'est à dire qu'il se manifeste dans des myriades de rayons, ou unité consciente, qui sont obligés de passer par toutes les phases d'expérience, avant d'atteindre au bonheur suprême du Nirvana. Une suite de renaissances presque illimitées attend chaque unité.

11° Cette loi de renaissance est essentielle.

Antérieurement à son pèlerinage autour de la chaîne des mondes, l'unité monadique « ne se connaît pas ». Elle fait partie de l'esprit universel et elle se trouve complètement dépourvue de toute apparence de conscience réflective. Mais, après avoir présidé à d'innombrables incarnations de son aspect inférieur, ayant ainsi accumulé une expérience des plus vastes, l'unité monadique s'arrache enfin à toute renaissance future, car elle est arrivée à la *connaissance d'elle-même* ;

12° J'écris renaissance de son « aspect inférieur » avec intention, car cette conscience qui se sert du cerveau comme véhicule, n'est pas notre véritable *ego*. C'est une simple réflexion de sa lumière, emprisonnée et conditionnée par notre organisme. Le Moi-Divin de l'homme est « à sa

(1) Les comètes, qui ont survécu dans la lutte pour l'existence causée par la collision ou par l'absorption des plus petites par les plus grandes, deviennent planètes. Une théorie pareille a été avancée par Carl Du Prel dans sa *Lutte pour l'existence dans les cieux*. Suivant lui, toutes les planètes qui avaient des orbites irréguliers, ont quitté le système solaire, ou ont été absorbées par le soleil. Cette élimination des mondes naissants par sélection naturelle est, pense-t-il, une raison suffisante pour expliquer les vides laissés dans notre système. Il accepte cependant la théorie nébulaire *in toto* et attribue l'arrangement actuel du groupe solaire « au travail sans but des forces physiques ».

personnalité cérébrale ce qu'estl e soleil par rapport à la flamme vacillante d'une torche. Le véritable but de l'incarnation est la centralisation de notre connaissance dans sa glorieuse lumière. Avant d'arriver à cette fin, un long et douloureux pèlerinage du moi inférieur, dans des renaissances continuelles (dont les conditions sont réglées par le Karma) est inévitable (1). Comme chantent les stances : « Ceci est un cercle à présent, « dit laFlamme (le Moi supérieur et divin) à l'Etincelle (sa réflexion ter- « restre ou sa personnalité), tu es moi-même, mon image et mon ombre. « Tu es mon vêtement et tu es mon véhicule en ce jour. « Sois avec nous » « (Nirvana) quand tu redeviendras Moi-Même et d'autres, toi-même et moi, « (grâce à l'universalité de l'être conscient auquel on arrive en perdant « le « sens de la séparation). »

Je suis obligé de terminer ce court résumé, si court qu'il constitue presque un travestissement du sujet présenté à notre examen. Des matières si intéressantes, telles que la chaîne planétaire, les dieux dhyaniques, la substantialité des forces, la nature de l'atome, la doctrine si frappante des « Vies de feu », etc., etc., sans parler de l'immense masse de détails, qu'il faut laisser de côté....

Plusieurs de ces points ne pourraient pas être discutés dans une revue et ne sont intelligibles que comme parties complexes d'un système complexe, qu'il faut connaître dans son ensemble. Qu'il suffise de dire que nous ne connaissons aucun livre, signalé depuis un demi-siècle, plus séduisant ou plus important que celui-ci.

E. DOUGLAS FAWCETT.

(*Traduit de l'anglais*, par la COMTESSE D'ADHÉMAR.)

---

(1) « Commençant son long voyage immaculé », écrit Mme Blavatsky, « s'enfonçant de « plus en plus dans la matière grossière..., le Pèlerin (unité monadique), après avoir lutté « et souffert sous toutes les formes de la vie et de l'être, est arrivé au fond de la vallée « de matière, et n'a qu'à moitié parcouru son cycle, alors qu'il s'est identifié avec l'hu- « manité collective... Afin de pouvoir s'élever, le dieu est maintenant obligé de gravir « la route montueuse du Golgotha de la vie... C'est le martyr de l'existence consciente... « Comme Visvakarmam, il est obligé *de se sacrifier à lui-même* afin de pouvoir racheter « toutes les créatures et de pouvoir ressusciter avec elles de la pluralité dans l'unité... « l'état incompréhensible, absolu, et le bonheur parfait de Paranirvana » (p. 268, 1re partie, 1er volume).

LA DOCTRINE SECRÈTE

SYNTHÈSE DE LA SCIENCE, DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

Gently to heav, kindly to judge.
SHAKESPEARE.

Depuis que la littérature théosophique a fait son apparition en Angleterre, il est devenu usuel de donner à ses doctrines le nom de « Bouddhisme ésotérique ». Et, une fois l'habitude prise, comme dit un vieux proverbe basé sur l'expérience journalière, « l'erreur descend un plan incliné, tandis que la vérité doit grimper laborieusement ».

Les vieilles banalités sont souvent les plus sages. L'esprit humain ne peut guère s'empêcher de pencher de côté ou d'autre, et on se forme souvent des opinions arrêtées avant d'avoir examiné un sujet sous tous ses aspects. Ceci s'applique à la double erreur courante (*a*) de limiter la Théosophie au Bouddhisme (*b*), de confondre les principes de philosophie religieuse prêchés par Gautama, le Bouddha, avec les doctrines esquissées à grands traits dans « Bouddhisme ésotérique ». On pourrait à peine imaginer rien de plus erroné, et cette erreur est une arme excellente entre les mains des ennemis de la Théosophie ; car, d'après la pointe d'un savant et éminent Pali, il n'y avait dans le volume en question « ni ésotérisme ni Bouddhisme ». Les vérités ésotériques présentées dans l'ouvrage de M. Sinnett cessaient d'être ésotériques du moment qu'elles étaient publiées : on n'y trouvait pas non plus la religion de Bouddha, mais seulement quelques principes d'une doctrine jadis occulte, principes aujourd'hui complétés de beaucoup d'autres, élargis et expliqués dans les présents volumes. Encore ceux-ci, tout en révélant plusieurs points fondamentaux de *la Doctrine secrète de l'Orient*, ne soulèveront-ils qu'un coin du sombre voile. Car nul, — pas même le plus grand des adeptes vivants, — n'aurait le droit ni le pouvoir, en eût-il le vouloir, de jeter au hasard, dans un monde moqueur et sceptique, ce qui a été si bien caché durant des siècles, durant des æons.

Le *Bouddhisme ésotérique* fut un livre excellent avec un titre malheureux, qui pourtant ne voulait rien dire de plus que celui du présent ouvrage, la *Doctrine secrète*; et si ce titre a été malheureux, c'est parce que les gens ont toujours l'habitude de juger les choses d'après

leurs apparences plutôt que d'après leur sens ; et parce que cette conception erronée s'est répandue à tel point que la plupart des membres même de la Société théosophique en ont été victimes. Dès le début, cependant, ce titre souleva les protestations des Brahmines et de bien d'autres ; et, pour me justifier moi-même, je dois ajouter que *Bouddhisme ésotérique* ne me fut présenté qu'en volume et complet, et que j'ignorais entièrement la manière dont l'auteur se proposait d'écrire le mot « Boudhisme ».

La faute revient à ceux qui, étant les premiers à signaler le sujet à l'attention publique, négligèrent de faire remarquer la différence entre *Bouddhisme*, — le système moral et religieux prêché par W. S. Gautama, et nommé d'après son titre de Bouddha, c'est-à-dire d' « Eclairé », — et *Budha*, sagesse ou science (*Vidya*), la faculté de connaître, de la racine sanscrite « Budh », *savoir*. Nous-mêmes, Théosophes de l'Inde, sommes les vrais coupables, bien qu'à cette époque nous ayons fait notre possible pour corriger l'erreur. (V. le *Theosophist* de juin 1883). Il était facile d'éviter ce nom déplorable ; il n'y avait qu'à altérer l'orthographe du mot, et à s'entendre pour écrire et prononcer « Boudhisme » au lieu de « Bouddhisme ». Encore ce dernier terme n'est-il pas épelé ni prononcé correctement, car on devrait dire : « le Bouddhaïsme », et appeler ses fidèles « les Bouddhaïstes ».

Cette explication est indispensable au début d'une œuvre comme celle-ci. La « Religion-Sagesse » est l'héritage de toutes les nations du monde, bien qu'il soit déclaré dans *Bouddhisme ésotérique* (Préface de l'édition originale) que « il y a deux ans (c'est-à-dire en 1883) ni l'auteur *ni aucun autre Européen vivant*, ne connaissait l'alphabet de la science ici présentée pour la première fois sous une forme scientifique », etc... Cette erreur doit s'être glissée là par inadvertance. Car l'auteur actuel connaissait tout ce qui est « divulgué » dans *Bouddhisme ésotérique*, — et bien autre chose — plusieurs années avant qu'il ne fût devenu de son devoir (en 1880) de communiquer une faible portion de la Doctrine secrète à deux gentlemen *européens*, dont l'un était l'auteur de *Bouddhisme ésotérique* ; et sûrement l'auteur actuel a le privilège indiscutable, bien que, selon elle, assez équivoque, d'être Européenne, par naissance et par éducation. De plus, une partie considérable de la philosophie exposée par M. Sinnett fut enseignée en Amérique, avant même la publication d'*Isis dévoilée*, à deux Européens et à mon collègue le colonel H.-S. Olcott. Des trois maîtres qu'a eus ce dernier, l'un était un initié Hongrois, le second un Egyptien, le troisième un Hindou. Par permission spéciale, le colonel Olcott a fait connaître de diverses manières quelques-uns de ces

enseignements ; si les deux autres n'en ont pas fait autant, c'est simplement parce qu'on ne le leur a pas permis, le temps de leur œuvre publique n'étant pas encore arrivé ; tandis qu'il était arrivé pour d'autres, comme le prouvent les livres si intéressants de M. Sinnett. Il est important par-dessus tout de bien se persuader qu'aucun livre théosophique n'acquiert la moindre valeur additionnelle du fait que son auteur se réclame d'une autorité quelconque.

Etymologiquement, *Adi* et *Adhi Boudha*, l'*Un* (ou le premier) et la « Sagesse suprême », est un terme employé par Aryâsanga dans ses traités secrets, et actuellement par tous les mystiques bouddhistes du Nord. C'est un mot sanscrit, un nom donné par les Aryens primitifs à la divinité inconnue ; le mot « Brâhma » ne se trouve pas dans les Védas ni dans les ouvrages primitifs. Le sens est sagesse absolue, et Fitzedward Hall traduit « Adi-Bhûta » par « la cause primordiale et incréée de tout ». Des siècles inouïs doivent s'être écoulés avant que l'épithète de Bouddha ne se fut pour ainsi dire humanisée au point que le terme put s'appliquer à des mortels et finalement s'approprier à celui dont les vertus et la science sans rivales lui valurent le titre du « Bouddha de la sagesse immuable ». *Bodha* veut dire la possession innée de l'intellect ou « entendement » divin ; « Bouddha, » son acquisition par l'effort et le mérite personnels ; tandis que *Buddhi* est la faculté de connaître le canal par lequel la connaissance divine atteint l' « *Ego* », le discernement du bien et du mal, ainsi que « la conscience divine » ; et l' « âme spirituelle », qui est le véhicule d'Atma. « Quand *Buddhi* absorbe (détruit) notre *Ego*-ïsme avec tous ses *Vikaras*, Avalokiteshwara se manifeste à nous, et Nirvana, ou *Mukti*, est atteint » ; *Mukti* est la même chose que Nirvâna, la délivrance des entraves de la Maya ou *illusion*. « Bodhi » est aussi le nom d'un état particulier de trance, appelé *Samadhi*, durant lequel le sujet atteint le comble de la connaissance spirituelle.

Imprudents, ceux qui par haine du Bouddhisme, et par réaction, du « Boudhisme », haine aveugle et bien mal venue à notre époque, en nient les doctrines ésotériques (qui sont aussi celles des Brahmines), simplement parce que ce nom est associé à des principes que leur qualité de Monothéïstes leur fait considérer comme nuisibles. *Imprudents* est le vrai nom à leur appliquer. Car seule la philosophie ésotérique est capable de supporter les attaques répétées, dans notre âge de matérialisme grossier et illogique, contre tout ce que l'homme estime de plus cher et de plus sacré, dans sa vie spirituelle intérieure. Le vrai philosophe, l'étudiant de la Science Esotérique, perd entièrement de vue les personnalités, les croyances dogmatiques et les religions spéciales. Bien plus, la philosophie

ésotérique réconcilie toutes les religions, dépouille chacune de ses vêtements extérieurs, humains, et montre qu'elle a la même racine que toutes les autres grandes religions. Elle prouve la nécessité d'un principe divin absolu dans la nature. Elle ne nie pas plus la Divinité que le soleil. La philosophie ésotérique n'a jamais rejeté « Dieu dans la nature », ni la Divinité comme Ens absolu et abstrait. Seulement elle refuse d'accepter aucun des dieux des religions dites monothéistes, dieux créés par l'homme à son image et ressemblance, caricatures sacrilèges et pitoyables de l'Eternellement Inconnaissable. En outre, les archives que nous voulons mettre sous les yeux du lecteur embrassent les doctrines ésotériques du monde entier depuis le commencement de notre humanité, et l'occultisme bouddhiste n'y occupe que sa place légitime, rien de plus. En réalité, les portions secrètes du « *Dan* » ou « *Jan-na* » (1) « *Dhyan* » de la métaphysique de Gautama, — toutes grandes, qu'elles apparaissent à qui ignore les doctrines de l'antique Sagesse-Religion, — ne sont qu'une très faible partie du tout. Le réformateur hindou bornait ses enseignements à l'aspect purement moral et physiologique de la Religion-Sagesse, à l'éthique et à l'*Homme* seulement. Quant aux choses « invisibles et incorporelles », au mystère de l'Etre en dehors de notre sphère terrestre, le grand Maître n'y touchait pas dans ses conférences publiques, réservant les vérités cachées pour un cercle choisi de ses Arhats. Ceux-ci recevaient l'Initiation dans la fameuse grotte Saptapana (la grotte *Sattopani* de Mahavansa) près du mont Baibhar (le Webhâra des manuscripts en Pali). Cette grotte était à Rajagriha, l'ancienne capitale de Mogadha ; c'était la grotte *Cheta* de Fa-hian, comme le soupçonnent quelques archéologues (2).

Le temps et l'imagination humaine firent bon marché de la pureté et de la philosophie de ces doctrines, dès qu'elles furent transplantées hors du cercle secret et sacré des Arhats, au cours de leur œuvre de prosélytisme, dans un sol moins préparé que l'Inde pour les conceptions métaphysiques, c'est-à-dire une fois qu'elles furent transportées en Chine, Japon, Siam et Burmah. On peut voir comment a été traitée la pureté primitive de ces grandes révélations en étudiant quelques-uns des systèmes bouddhistes soi-disant « ésotériques » de l'antiquité sous leurs modernes vêtements,

(1) *Dan*, devenu en phonétique chinoise et tibétaine *ch'an*, est le nom général des écoles ésotériques et de leur littérature. Dans les vieux livres, le mot *Janna* est défini comme « la réforme de soi-même par la méditation et la connaissance », une seconde naissance intérieure. De là, Dzan, phonétiquement *Djan*, le « Livre de Dzyan ».

(2) M. Beylor, ingénieur en chef, de Buddhagaya, et archéologue distingué, fut, croyons-nous, le premier à faire cette découverte.

non seulement en Chine et en général dans les contrées bouddhistes, mais même dans plus d'une école du Thibet, abandonnée aux soins de Lamas non initiés et d'innovateurs mongols.

Le lecteur est donc prié de se bien pénétrer de l'importante différence qui existe entre le Bouddhisme orthodoxe, c'est-à-dire les enseignements publics de Gautama le Bouddha, — et son *Boudhisme* ésotérique. La Doctrine secrète, cependant, ne différait en aucun point de celle des Brahmines initiés de son temps. Le Bouddha était un enfant du sol Aryen, un Hindou de naissance, au Kshatrya et un disciple des « deux fois nés » (initiés Brahmines) ou Dwijas. Les doctrines ne pouvaient donc différer des leurs, car toute la réforme bouddhiste consistait simplement à révéler une partie de ce qui avait été gardé secret pour tout le monde en dehors du « cercle enchanté » des ascètes et des initiés des temples. Incapable de dire *tout* ce qu'il avait appris — à cause de ses serments, — le Bouddha, bien qu'il enseignât une philosophie bâtie sur la trame de la science ésotérique, n'en donna au monde que le corps matériel ou l'*extérieur*, et en réserva l'*âme* pour ses élus. (Voir aussi le vol. II). Plusieurs sinologues, ont entendu parler de la « Doctrine-Ame. » Aucun ne semble en avoir compris le vrai sens et l'importance.

Cette doctrine était conservée secrètement dans le sanctuaire — trop secrètement, peut-être. Le mystère qui enveloppait son dogme et aspiration suprême — Nirvana — a tellement éprouvé et irrité la curiosité des savants qui l'ont étudié, qu'incapables de le résoudre d'une manière logique et satisfaisante en défaisant le nœud gordien, ils l'ont coupé par la déclaration que Nirvana voulait dire annihilation absolue.

Vers la fin du premier quart de ce siècle, un genre à part de productions littéraires apparut dans le monde, dont les tendances s'affirmèrent plus distinctement d'année en année. Soi-disant basées sur les recherches savantes des sanscritistes et des orientalistes en général, elles passaient pour scientifiques. On faisait dire aux religions, mythes et emblêmes des Hindous, des Egyptiens et autres nations anciennes, tout ce que les symbologistes voulaient y voir, et on faisait souvent passer la forme grossière et *extérieure* pour leur sens *intérieur*. Des ouvrages, très remarquables par leurs déductions et spéculations ingénieuses, *in circulo vicioso*, les conclusions préétablies changeant généralement de place avec les prémisses comme dans les syllogismes de plus d'un savant en transcrit et en Pali, — parurent en rapide succession, inondant les bibliothèques de dissertations sur le culte phallique et sexuel, bien plus que sur le vrai symbolisme, et toutes mutuellement contradictoires.

Telle est peut-être la vraie raison pour laquelle il est permis qu'une

esquisse de quelques vérités fondamentales de la Doctrine secrète des âges archaïques naisse aujourd'hui à la lumière, après de longs millénaires du silence et du secret les plus profonds. Je dis « quelques vérités » à dessein, car ce que nous devons continuer à passer sous silence ne pourrait être dit en cent volumes comme celui-ci, et ne peut être transmis à notre présente génération de Loducéens. Mais même le peu qui est donné maintenant vaut mieux qu'un silence complet sur ces vérités vitales. Le monde contemporain, dans sa course folle vers l'inconnu, — qu'il est trop prêt à confondre avec l'inconnaissable, toutes les fois que le problème élude l'embrassement de la physiologie — est en progrès rapide sur le plan inverse, sur le plan matériel de la spiritualité. Il est devenu maintenant une vaste arène, une véritable vallée de discorde et de lutte incessante, une nécropole où sont enterrées les plus hautes et les plus saintes aspirations de notre Âme-Esprit. Dans chaque génération nouvelle, cette âme se paralyse et s'atrophie de plus en plus. « Les aimables infidèles et libertins accomplis » dont parle Greely, se soucient peu de la renaissance des sciences mortes du passé; mais il y a une bonne minorité d'étudiants sérieux qui ont droit à apprendre les quelques vérités qui peuvent leur être données maintenant; *maintenant*, bien plus que voilà dix ans, quand furent publiés « Isis dévoilée » ou même les tentatives postérieures pour expliquer les mystères de la science ésotérique.

Une des plus grosses et aussi des plus sérieuses objections contre la correction de l'ouvrage entier et la confiance qu'il mérite viendra à propos des *Stances* préliminaires : « Comment peut-on vérifier les déclarations qu'elles contiennent? » A vrai dire, si une grande partie des œuvres sanscrites, chinoises et mongoles, citées dans les présents volumes sont connues de quelques orientalistes, l'ouvrage principal, auquel sont empruntés les stances, n'est pas en la possession des bibliothèques européennes. Le livre de Dzyan (ou « Dzan ») est entièrement inconnu de nos philologues, ou du moins ils n'en ont jamais entendu parler sous le nom actuel. C'est là, naturellement, un grand écueil pour ceux qui suivent dans leurs recherches les méthodes prescrites par la science officielle; mais pour les étudiants de l'Occultisme, et pour tous les vrais Occultistes, ceci sera de peu d'importance. Le corps principal des doctrines données se trouve éparpillé dans des centaines et des milliers de manuscrits sanscrits, les uns déjà traduits — et défigurés, comme d'habitude, — les autres attendant encore leur tour. Tout savant a donc l'occasion de vérifier les déclarations faites ici, et de contrôler la plupart des citations. On trouvera quelques faits nouveaux (nouveaux seulement pour l'Orientaliste profane) et des passages cités des commentaires, — difficiles à suivre jusqu'à leur

source. Plusieurs des doctrines, en outre, ont été jusqu'à présent transmises oralement : dans tous les cas cependant, il leur est fait allusion dans les volumes presque innombrables de la littérature des temples, Brahmanique, Chinoise et Tibétaine.

Quoiqu'il en soit, et quoique la critique malveillante réserve à l'auteur, un fait est bien certain. Les membres de plusieurs écoles ésotériques — dont le siège est au-delà des Himalayas, et dont on peut trouver des ramifications en Chine, au Japon, dans l'Inde, au Thibet et même en Syrie, sans compter l'Amérique du Sud, — prétendent avoir en leur possession la *somme totale* des œuvres sacrées et philosophiques manuscrites et imprimées : tous les ouvrages, en un mot, qui ont jamais été écrits, en quelque langue ou caractère que ce soit, depuis qu'a commencé l'art d'écrire ; depuis les hiéroglyphes idéographiques jusqu'à l'alphabet de Cadmus et au Dévanagari.

Il a été affirmé dans tous les âges que depuis la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie (voir *Isis dévoilée*, vol. II. p. 27), toute œuvre d'un caractère qui aurait pu conduire le profane à découvrir finalement et à comprendre quelques-uns des mystères de la science secrète, a été recherchée avec diligence par les efforts combinés des membres des Fraternités. Il est ajouté, par ceux qui savent, qu'une fois découverts, tous ces ouvrages ont été détruits, sauf trois copies qu'on a soigneusement mises à l'abri. Dans l'Inde, le dernier de ces précieux manuscrits fut trouvé et caché sous le règne de l'empereur Akbar (1).

Il est encore prétendu que tout livre sacré de ce genre, dont le texte n'était pas suffisamment voilé de symbolisme, ou ne contenait aucune allusion directe aux anciens mystères, a été d'abord soigneusement copié en caractères cryptographiques capables de défier l'art du meilleur et du plus adroit des palæographes, puis détruit également jusqu'à la dernière copie. Durant le règne d'Akbar, quelques courtisans fanatiques, voyant avec déplaisir la curiosité profane du roi pour les religions des infidèles, aidèrent eux-mêmes les Brahmanes à cacher leurs manuscrits. Tel était Badàoni, qui avait *une franche horreur* de la manie d'Akbar pour les religions idolâtres (2).

(*A suivre.*)

---

(1) Le professeur Max Müller montre que ni séductions ni menaces d'Akbar ne purent extorquer aux Brahmanes le texte original du Véda, et se vante que les Orientalistes européens ont ce texte (Conférence sur la « Science de la Religion, » p. 23). Il est fort douteux que l'Europe possède le *texte complet*, et l'avenir peut réserver des surprises désagréables aux Orientalistes.

(2) Monts Karakorum, Thibet occidental.

BIBLIOGRAPHIE

LES ORIGINES ET LES FINS. *Cosmogonie sous la dictée de trois dualités différentes de l'espace.* — Librairie des sciences psychologiques, 1, rue Chabanais.

Félicitons hautement M. Eugène Nus du courage avec lequel il couvre de l'autorité d'un nom connu dans presque toutes les branches littéraires, voire même philosophiques, ce livre étrange à la vérité et dont les théories étaient bien faites pour donner de l'hésitation à un cerveau moins indépendant et moins sûr, par expérience, de la stabilité parfaite de son équilibre.

L'auteur de la préface de cette singulière Genèse était d'ailleurs moins capable d'en être troublé qu'aucun autre. Où les lecteurs s'effareront peut-être, M. Nus ne s'est point laissé tromper à des apparences, et il a su reconnaître d'anciens amis de sa pensée, des esprits familiers de son laboratoire intellectuel.

« Je la recommande, dit-il en parlant de cette œuvre, à ceux qui cherchent plus loin que le visible et le tangible d'aujourd'hui, la solution des mystères de l'âme, et j'appelle, sur cette production spirite, l'attention des savants penseurs qui nous apportent, du fond de l'Asie, l'enseignement des vieux sanctuaires. *Ils y trouveront sous d'autres noms et dans une autre forme, le Parabrahm, les Dhyan-Choans*, la descente de l'esprit dans la matière, et son retour à l'unité à travers les stages de la vie, par le fait permanent d'une solidarité qui, si elle n'est pas la loi de la création, est une belle création de la créature... »

Oui, certes !

Quant aux différences profondes qui séparent le Spiritisme de la Théosophie, l'un des buts de la *Revue Théosophique* est de les établir. Pour le moment, quelle que soit l'origine de ces communications, nous ne pouvons nous empêcher d'en admirer la profondeur hardie; la source semble trouble par endroits, mais elle n'en continue pas moins à couler, et, peu après, purifiée, réflète de nouveau l'éternelle Doctrine.

Ce que ces « *trois mères de familles lyonnaises ont obtenu, par l'écriture mécanique, en superposant leurs mains les unes sur les autres* » a été dicté dans un ordre remarquablement sévère et pourtant sous une forme aérienne en quelque sorte : on n'y trouve nulle trace du lourd pédantisme assez à la mode en métaphysique. Et cependant, merveille ! chaque page fait penser, chaque ligne contient son idée nouvelle, chaque mot a sa raison d'être. Les titres, ponctués de points suspensifs, ont un peu de la bizarrerie de l'*Aurora* de Jacob Bœhme ou du *Colloque entre Monos et Una* de Poe; mais il suffit de passer devant ces dragons inquiétants pour en trouver l'explication bien justifiée, après le seuil : l'idée, nouvelle, a voulu cette forme nouvelle. Et cette apparente étrangeté est la condition indispensable pour rendre intelligibles, clairs, aussi clairs et aussi intelligibles que du Voltaire, les redoutables problèmes que les Trois Dualités exposent dans les diverses parties de cette dictée, dont voici les subdivisions :

Première partie. — *Les Origines.* — *Etude des Fluides. Application de Fluides.*

Deuxième partie. *Organisation physique et morale de la planète. Les Fins* Questionnaire.

C'est de cette dernière partie qui résume, sous la forme de l'unité, ce que l première expose sous celle du ternaire, dans l'histoire, et la seconde, sous cell de la dualité, en prophétie, c'est de cette dernière partie que nous allons tirer en le copiant presque textuellement, le résumé de cette genèse.

Pour les mystérieux professeurs qui nous la communiquent, l'idée de Dieu e celle d'Infini sont équivalentes ; dans l'infini se meuvent toutes les forces créa trices, innombrables dualités, ou couples sans nombre, dont une partie est l vouloir, l'autre aspiration ou idéale ; réunies, ces deux parties doivent être pou voir. Il y a des degrés dans l'infini, mais il est impossible de les gravir tous ; le dualités du premier y forment deux flammes distinctes, et c'est pour arriver à s'unir qu'elles se lancent dans l'espace et l'emplissent de créations. Ces dualités sont nées de fluides moins épurés, tels qu'en rejettent les unités à chaque degr franchi dans l'immense ascension. Quant à l'espace... c'est l'immensité circons crite en quelque sorte par l'incandescent et resplendissant foyer : l'infini.

En se lançant à travers l'espace, dans chaque dualité, le vouloir avance réso lument, mais l'idéal, qui pourtant sollicita le départ, éperdu, veut retourner au cieux primitifs. D'où choc ; d'où subdivision ; d'où la dispersion, sous l'aiguillon de la douleur, des innombrables parcelles dans tous les sens, à la recherch (consciente) des éléments nécessaires pour reconstituer leurs dualités respec tives. C'est alors qu'elles attirent par leurs chaudes lueurs les mornes atomes qui roulent inconscients dans la nuit de l'espace.

Ces atomes sont les résultantes des scories laissées dans l'espace à chaqu étape progressive des personnalités animées par les parcelles ou groupements de parcelles, suivant leur degré intellectuel. Pour ce qui est des parcelles envahies par les atomes, elles forment de petits groupes isolés, lumineux, qu rencontrent d'autres groupes pareils en route comme eux dans l'espace ; il en résulte des groupements entre parcelles de dualités différentes, car la peur empêche ces parcelles de distinguer leurs dualités respectives et elles ne songent qu'à se presser les unes contre les autres pour se resserrer par le nombre. Ces masses forment des mondes lumineux dont le rayonnement attire dans d'effrayantes proportions les atomes de l'espace ; elles veulent se dégager elles éclatent et forment des mondes gazeux. Telle fut la terre à ses débuts.

Dans cette ébullition, les parcelles s'efforcent longuement, douloureusement pour animer la matière. Elles furent le fameux principe vital auquel la science attribue l'évolution de la matière ; l'orgueil retarda beaucoup d'entre elles dans les règnes inférieurs, tandis que les plus actives commencent déjà à retrouver, dans le règne humain, des groupements de même dualité. Mais que de labeurs pour cela ! toutes nos douleurs !... Dès que la loi solidaire s'est fait comprendre d'elles et a reconstitué les dualités primitives, celles-ci commencent dans les

mondes fluidiques leur travail de pénétration : elles produisent, au mélange gradué de leurs flammes respectives, une lueur uniforme plus éclatante et plus pure, qui caractérise le degré de leur unité. Ce travail donne accès dans les mondes essentiellement fluidiques qui se rapprochent de l'infini ; les dualités, maintenant unités, s'élancent dans le deuxième degré de l'infini, elles traversent le premier degré, d'où elles étaient parties, pour y laisser ces bribes de fluide incomplètement épuré qui doivent former les dualités nouvelles et vont... Mais la révélation de ce travail de l'infini n'est accessible qu'aux unités du deuxième degré de cet infini !

Cette RÉVÉLATION n'est que la résultante sympathique d'un groupement de parcelles assez considérable pour pouvoir de l'éther où plane ce qui est reconstitué de leur dualité, expliquer à leurs sœurs de l'espace ce qu'elles comprennent ou perçoivent. Cette résultante sympathique donne la raison d'être des inexplicables sympathies éprouvées souvent par les incarnés ou parcelles en travail d'animation de la matière, par la possibilité, pour l'incarné, de se rencontrer avec des groupements de parcelles de sa dualité, ou avec des sœurs de l'espace qui, dans la même cosmologie, se sont déjà connues en poursuivant le même but, la conquête de leur unité.

Mais la personnalité ne se perd-elle point ? Non, *rien ne se perd ;* chaque personnalité de l'espace *peut* revêtir la forme ou PÉRISPRIT (ce n'est point le corps matériel) sous laquelle elle a vécu. (Ceci n'est-il pas comme une fusion de l'évhémérisme et du paganisme pur dans l'antiquité, des phénomènes dits spirites et de la doctrine ésotérique de nos jours ?)

Viennent alors, après une étude sur le Périsprit, diverses explications, dont l'une, bien touchante, à propos de ce mystère décourageant des brèves existences d'enfants, a aussi ceci de curieux que, communiquée *à des mères de famille*, elle semble indiquer un lien sympathique entre elles et ces dualités de l'espace. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer aux théosophes la gradation analogique qui existe entre ces dualités, les Higherself de M. Sinnet et les Dhyan-Chohaus que rappelle M. Nus ; du reste, on pourrait rapprocher de cela bien des théories encore, aussi bien celle qui a eu tant de vogue et que lança jadis le divin Aristophane à la table d'Agathon, que les pages d'Éliphas Lévi sur la lumière astrale et la magie, que les théories de Laplace et de l'auteur d'*Eureka !*

L'espace nous manque, et pour exposer la charpente logique, si solide et si complète de ce petit livre, et pour faire connaître les belles applications scientifiques et sociales qui s'y rattachent. Nous avons relu plusieurs fois *les Origines et les Fins*, nous y avons trouvé, à chaque, bien des trésors, nous relirons, plus d'une encore, ce traité, à la fois clair et résumé. Et qui l'aura feuilleté nous approuvera, — nous en sommes bien sûrs, — et nous imitera.

Dualités, ou qui que vous soyez, merci du présent que vous nous avez fait !

NOUVELLES DIVERSES

Le Saint-Simonisme. — Il est curieux de noter l'histoire des diverses sectes qui ont préparé l'avènement de la Théosophie sur les divers points du globe.

En France, le Saint-Simonisme auquel appartinrent plusieurs des hommes les plus remarquables du siècle, Augustin Thierry, Auguste Comte, le fondateur du positivisme, Félicien David, etc., — et sans chercher si loin le père du président actuel de la République, — le Saint-Simonisme qui ne fit pas que du bruit, puisqu'il fit, entre autres œuvres, les travaux préparatoires du percement de l'isthme de Suez, le Saint-Simonisme mérite une attention particulière des collaborateurs au mouvement actuel, dont il fut le précurseur.

Or, nous apprenons de source certaine que les documents qui le concernent (confessions réciproques, etc.) sont actuellement déposés à la Bibliothèque de l'Arsenal d'où ils ne doivent sortir au jour qu'en l'an 1894, c'est-à-dire en la trentième année qui aura suivi la mort d'Enfantin.

A cinq ans donc d'ici de curieuses révélations...

Le « Matin » du 9 Mars.— « C'est demain qu'aura lieu la fête d'enfants organisée daus l'hôtel de M. Cernuschi. L'invitation est ainsi conçue : « Monsieur et Madame X... sont invités à amener leur petite famille à la matinée costumée qui aura lieu le dimanche 10 mars, *devant le Bouddha*, chez M. H. Cernuschi, 7, avenue Vélasquez (parc Monceau)... », etc.

La Société Théosophique au Japon. — Après avoir assisté et pris part aux rites de Bouddha et reçu une admonestation du grand prêtre, le colonel Olcott vient de quitter Ceylan pour le Japon, où l'appelle en mission un prince royal, désireux de voir combattre la propagande biblique et allemande par un réveil du culte national. Le Bouddhisme, comme on le sait, est la religion de cette extrémité de l'extrême Orient qui sera demain, pour la civilisation en marche, l'extrême Occident.

Le Gérant : GEORGES POLTI.

Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, rue de la Préfecture, 6

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

SIGNAL DE DANGER

> « *Les Initiés sont sûrs de venir dans la compagnie des Dieux.* »
>
> (SOCRATE, dans le *Phédon*).

Dans le premier numéro de la *Revue Théosophique*, au début de la belle conférence faite par notre frère et collègue, l'érudit secrétaire-correspondant de la S. T. *Hermès*, nous lisons en note (note 2, p. 23) :

« Nous désignons sous le terme d'*Initié* tout chercheur possédant les données élémentaires de la Science occulte. Il faut se garder de confondre ce terme avec celui d'*Adepte* qui indique le plus haut degré d'élévation auquel l'Initié puisse parvenir. Nous avons en Europe beaucoup d'Initiés ; je ne pense pas qu'il existe d'Adepte comme en Orient. »

Etrangère au génie de la langue française, ne possédant même pas sous la main un dictionnaire d'étymologie, il m'est impossible de dire si cette double définition est autorisée en français, excepté dans la terminologie des Francs-Maçons. Mais en anglais, comme d'après le sens que l'usage a sanctionné parmi les théosophes et les occultistes aux Indes, ces deux termes ont un sens absolument différent de celui que leur a donné l'auteur; je veux dire que la définition donnée par M. Papus au mot *Adepte* est celle qui s'applique au mot *Initié*, et *vice-versa*.

Je n'aurais jamais pensé à relever cette erreur, — aux yeux des théosophes, du moins, — si elle ne menaçait à mon avis de jeter

dans l'esprit des abonnés de notre *Revue*, une confusion for regrettable pour l'avenir.

Employant, — comme je le fais la première, — ces deux qualificatifs dans un sens tout à fait opposé à celui que leur prêtent les Maçons et M. Papus, il en résulterait certainement des *quiproquos* qui doivent être évités à tout prix. Comprenons-nous d'abord nous-mêmes, si nous voulons être compris de nos lecteurs.

Arrêtons-nous à une définition fixe et invariable des termes que nous employons en théosophie ; car autrement, au lieu de l'ordre et de la clarté, nous n'apporterions dans le chaos des idées du monde des profanes qu'une confusion encore plus grande.

Ne connaissant pas les raisons qui ont décidé notre savant confrère à employer les termes susdits de la manière qu'il fait, je me contente de m'en prendre aux « Fils de la Veuve » qui en font usage dans un sens tout à fait inverse du sens véritable.

Tout le monde sait que le mot « Adepte » nous vient du latin *Adeptus*. Ce terme est dérivé de deux mots — *ad* « du » ou « de », et *Apisci*, « poursuivre » (sanscrit, *âp*).

Un *Adepte* serait donc une personne versée dans un art ou dans une science quelconque, l'ayant acquis d'une manière ou d'autre. Il s'ensuit que cette qualification peut s'appliquer aussi bien à un adepte en astronomie, qu'à un adepte dans l'art de faire des pâtés de foies gras. Un cordonnier comme un parfumeur, l'un versé dans l'art de faire des bottes, l'autre dans l'art de la chimie, — sont des « adeptes ».

Il en est autrement pour le terme d'*Initié*. Tout *Initié* doit être un adepte dans l'occultisme; il doit le devenir avant d'être initié dans les Grands Mystères. Mais tout adepte n'est pas toujours un Initié. Il est vrai que les *Illuminés* se servaient du terme *Adeptus* en parlant d'eux-mêmes, mais ils le faisaient dans un sens général: — *e. g.* dans le septième degré de l'ordre du Rite de Zimmendorf. Ainsi, on employait les termes *Adoptatus*, *Adeptus Coronatus* dans le septième degré du Rite suédois ; et, *Adeptus Exemptus* dans le septième degré des Rose-Croix. Ceci était une innovation du moyen-âge. Mais aucun véritable *Initié* des Grands (ou même des Petits) Mystères, n'est appelé dans les ouvrages classiques *Adeptus*, mais *Initiatus*, en latin, et Epopte « ἐπόπτης, » en grec. Ces mêmes

Illuminati ne traitaient d'*initiés* que ceux de leurs frères qui étaient plus instruits que tous les autres dans les mystères de leur Société. Ce n'était que les moins instruits qui avaient nom *Mystes* et *Adeptes*, attendu qu'ils n'avaient encore été admis que dans les degrés inférieurs.

Passons maintenant au terme « initié ».

Disons d'abord qu'il y a une grande différence entre le verbe et le substantif de ce mot. Un professeur *initie* son élève aux premiers éléments d'une science quelconque, science dans laquelle cet élève peut devenir adepte, c'est-à-dire versé dans sa spécialité. Par contre, un adepte de l'occultisme est d'abord *instruit* dans les mystères religieux ; après quoi, s'il a la chance de ne pas succomber pendant les terribles épreuves initiatiques, il devient un INITIÉ. Les meilleurs traducteurs des classiques rendent invariablement le mot grec ἐπόπτης par cette phrase : « Initié dans les Grands Mystères » ; car ce terme est synonyme de *Hiérophante*, ἱεροφάντης, « *celui qui explique les mystères sacrés* ». *Initiatus* chez les Romains était l'équivalent du terme *Mystagogus* et tous deux étaient absolument réservés à celui qui, dans le Temple, initiait aux plus hauts mystères. Il représentait alors, figurativement, le Créateur universel. Nul n'osait prononcer ce nom devant un profane. La place de « l'Initiatus » était à l'Orient, où il se tenait assis, un globe en or suspendu au cou. Les Francs-Maçons ont essayé d'imiter le Hiérophante-*Initiatus* dans la personne de leurs « Vénérables » et *Grands-Maîtres* des Loges.

Mais l'habit fait-il le moine ?

Il est à regretter qu'ils ne s'en soient pas tenus à cette seule profanation.

Le substantif français (et anglais) « initiation » étant dérivé du mot latin *initium*, commencement, les Maçons, avec plus de respect pour la lettre morte *qui tue*, que pour l'esprit qui vivifie, ont appliqué le terme « initié » à tous leurs néophytes ou candidats, — aux *commençants*, — dans tous les degrés de la maçonnerie, — les plus élevés comme les plus inférieurs.

Pourtant, ils savaient mieux que personne que le terme *Initiatus* appartenait au 5e et au plus haut degré de l'ordre des Templiers ; que le titre d'*Initié dans les mystères* était le 21e degré du

chapitre métropolitain en France; de même que celui d'*Initié dans les profonds mystères* indiquait le 62e degré du même chapitre. Sachant tout cela, ils n'en appliquèrent pas moins ce titre sacré et sanctifié par son ancienneté, à leurs simples candidats, — les bambins, parmi les « Fils de la Veuve ». — Mais, parce que la passion pour les innovations et les modifications de tout genre fit accomplir aux maçons ce qu'un occultiste de l'Orient regarde comme un véritable sacrilège, est-ce une raison pour que les Théosophes acceptent leur terminologie ?

Nous autres, disciples des maîtres de l'Orient, nous n'avons rien à voir avec la maçonnerie moderne. Les vrais secrets de la Maçonnerie symbolique sont perdus, — comme Ragon le prouve fort bien, d'ailleurs. La clef de voûte, la pierre centrale de l'arche bâtie par les premières dynasties royales des Initiés, — dix fois préhistoriques, — s'est trouvée ébranlée depuis l'abolition des derniers mystères. L'œuvre de destruction, ou plutôt d'étranglement et d'étouffement commencée par les Césars, a été achevée finalement, en Europe, par les Pères de l'Eglise. — Importée, encore une fois, depuis, des sanctuaires de l'Extrême-Orient, la pierre sacrée fut lézardée et enfin brisée en mille morceaux.

Sur qui faire retomber le blâme pour ce crime ?

Est-ce sur les Francs-Maçons, — les Templiers surtout, — persécutés, assassinés et violemment dépouillés de leurs annales et de leurs statuts écrits ? — Est-ce sur l'Eglise, qui, s'étant approprié les dogmes et rituels de la maçonnerie primitive, tenait à faire passer ses rites travestis pour la seule VÉRITÉ et résolut d'étouffer cette dernière ?

Toujours est-il que ce ne sont plus les maçons qui ont *toute* la vérité, — soit qu'on jette le blâme sur Rome ou sur l'insecte *Shermah* (1), du fameux temple de Salomon que la maçon-

(1) D'après une tradition juive, les pierres qui ont servi à bâtir le temple de Salomon (un symbole allégorique pris à la lettre, dont on a fait un édifice réel), n'ont pas été taillées ni polies de main d'homme, mais par un ver, nommé *Samis*, créé par Dieu, à cet effet. Ces pierres furent transportées miraculeusement sur le lieu où devait s'élever le temple et cimentées ensuite par les anges qui élevèrent le temple de Salomon. Les maçons ont introduit le *Ver Samis* dans leur histoire légendaire et l'appelent « l'insecte Shermah ».

nerie moderne revendique comme base et origine de son ordre.

Pendant des décades de milliers d'années, l'arbre généalogique de la science sacrée que les peuples possédaient en commun, fut le même, — puisque le temple de cette science est UN et qu'il est bâti sur le roc inébranlable des vérités primitives. Mais les maçons des deux derniers siècles ont préféré s'en détacher. Encore une fois, et appliquant, cette fois-ci, la pratique à l'allégorie, ils ont brisé le *cube*, qui s'est divisé en douze parties. Ils ont rejeté la vraie pierre pour la fausse, et quoi qu'ils fissent de la première, — leur *pierre angulaire*, — ce ne fut certes point selon l'esprit qui vivifie, mais *selon la lettre morte qui tue*.

Est-ce encore le Ver Samis (*alias* « l'insecte Shermah »), dont les traces sur la pierre rejetée avaient déjà induit en erreur les « bâtisseurs du Temple », qui rongea les mêmes lignes? — Mais, cette fois, ce qui fut fait, le fut en connaissance de cause. — Les bâtisseurs devaient connaître le total (1) par cœur, à voir les *treize* lignes ou *cinq* surfaces.

N'importe ! — Nous autres, fidèles disciples de l'Orient, nous préférons à toutes ces pierres une pierre qui n'a rien à faire avec toutes les autres mômeries des degrés maçonniques.

Nous nous en tiendrons à l'*eben Shatijah* (ayant un autre nom en sanscrit), le cube parfait qui, tout en contenant le *delta* ou triangle, remplace le nom du Tetragrammaton des Kabalistes, par le symbole du *nom incommunicable*.

Nous laissons volontiers aux maçons leur « insecte » ; tout en espérant pour eux que la symbologie moderne, qui marche à pas si rapides, ne découvrira jamais l'identité du Ver *Shermah-Samis* avec Hiram Abif, — ce qui serait assez embarrassant.

Cependant, et après réflexion, la trouvaille ne serait pas sans avoir son côté utile et ne manquerait pas d'un grand charme. — L'idée d'un ver qui serait à la tête de la généalogie maçonnique et l'Architecte du premier temple des maçons, ferait aussi de ce

(1) Ce total est composé d'un triange *isocèle biséqué*, — trois lignes, — le bord du *cube* étant la base ; deux carrés *biséqués* diagonalement, ayant chacun une ligne perpendiculaire vers le centre, — six lignes ; — deux lignes droites à angles droits ; et un carré diagonalement *biséqué*, — deux lignes ; — total 13 lignes ou 5 surfaces du cube.

ver le « père Adam » des maçons, et ne rendrait les « Fils de la Veuve » que plus chers aux Darwinistes. Cela les rapprocherait de la Science moderne, laquelle ne cherche que des preuves de nature à fortifier la théorie de l'évolution Héckelienne. — Que leur importerait, après tout, une fois qu'ils ont perdu le secret de leur vraie origine ?

Que personne ne se récrie devant cette assertion, qui est un fait bien constaté. Je me permets de rappeler à MM. les maçons qui pourraient lire ceci, qu'en ce qui touche la maçonnerie *ésotérique*, presque tous les secrets ont disparu depuis Elie (Elias) Ashmole et ses successeurs immédiats. S'ils cherchent à nous contredire, nous leur dirons, comme Job : « C'est votre bouche qui vous condamne et non pas moi, et vos *livres* témoignent contre vous ». (XV, 6).

Nos plus grands secrets furent jadis enseignés dans les loges maçonniques, dans l'Univers entier. Mais leurs grands maîtres et *Gourous* périrent l'un après l'autre ; et tout ce qui resta inscrit dans des manuscrits secrets, — comme celui de Nicolas Stone, par exemple, détruit en 1720 par des frères scrupuleux, — fût mis au feu et anéanti, entre la fin du XVIIe siècle et le commencement du XVIIIe, en Angleterre, de même que sur le continent.

Pourquoi cette destruction ?

Certains frères, en Angleterre, se disent à l'oreille, que cette destruction fut la suite d'un pacte honteux passé entre certains maçons et l'Eglise. Un « frère » âgé, grand kabaliste, vient de mourir ici,+ dont le grand-père, maçon célèbre, fut l'ami intime du comte de Saint-Germain, lorsque ce dernier fut envoyé, dit-on, par Louis XV, en Angleterre, en 1760, pour négocier la paix entre les deux pays. Le comte de Saint-Germain laissa entre les mains de ce maçon certains documents concernant l'histoire de la Maçonnerie, et contenant les clefs de plus d'un mystère incompris. Il le fit à condition que ces documents deviendraient l'héritage secret de tous ceux de ses descendants qui seraient maçons. Ces papiers ne profitèrent qu'à deux maçons, d'ailleurs : au père et au fils, celui qui vient de mourir, et ne profiteront plus à personne, en Europe. Avant sa mort, les précieux documents furent confiés à un Oriental (un Indou) qui eut pour mission de les remettre à une

certaine personne qui viendrait les chercher à Amritsa — ville de l'Immortalité. On se dit en secret aussi que le célèbre fondateur de la loge des Trinosophes, J. M. Ragon, fut aussi initié à beaucoup de secrets, en Belgique, par un Oriental, — et il y en a qui assurent qu'il connut dans sa jeunesse Saint-Germain. Ceci expliquerait peut être pourquoi l'auteur du « Tuileur général de la Franc-Maçonnerie », ou *Manuel de l'Initié*, affirma qu'Elie Ashmole fut le vrai fondateur de la Maçonnerie moderne. Personne ne savait mieux que Ragon l'étendue de la perte des secrets maçonniques, comme il le dit bien lui-même :

« Il est de l'essence et de la nature du maçon de chercher la lumière partout où il croit pouvoir la trouver » annonce la *circulaire* du Grand Orient de France. « En attendant », ajoute-t-il, « on donne au maçon le titre glorieux d'enfant de la lumière et on le laisse enveloppé de ténèbres ! » (*Cours philosophique*, etc., p. 60.)

Donc, si, comme nous le pensons, M. Papus a suivi les maçons dans sa définition des termes *Adepte* et *Initié*, il a eu tort, car on ne tourne pas vers les « ténèbres », lorsqu'on est soi-même dans un rayon de lumière. La théosophie n'a rien inventé, rien dit de neuf, ne faisant que répéter fidèlement les leçons de la plus haute antiquité. La terminologie, introduite, il y a quinze ans, dans la S. T. est la vraie, car dans chaque cas ses termes sont une fidèle traduction de leurs équivalents sanscrits, presque aussi vieux que la dernière race humaine. Cette terminologie ne pourrait être modifiée, à cette heure, sans risquer d'introduire dans les enseignements théosophiques un chaos aussi déplorable que dangereux pour leur clarté.

Rappelons-nous surtout ces paroles si vraies de Ragon :

« *L'Initiation eut l'Inde pour berceau.* Elle a précédé la civilisation de l'Asie et de la Grèce : et en polissant l'esprit et les mœurs des peuples, elle a servi de base à toutes les lois civiles, politiques et religieuses. »

Le mot *initié* est le même que *dwija*, le Brâhme « deux fois né ». C'est-à-dire que l'initiation était considérée comme naissance dans une nouvelle vie, ou, comme dit Apulée, c'est « la résurrection à une nouvelle vie, » *novam vitam inibat...* »

A part ceci, la conférence de M. Papus sur le cachet de la Société Théosophique est admirable, et l'érudition qu'il y montre est fort remarquable. Les membres de notre Fraternité lui doivent de sincères remerciements pour des explications aussi claires et justes qu'elles sont intéressantes.

H.-P. Blavatsky.

Londres, mars 1889.

LES CLASSIQUES CHINOIS

I. — LE YIH-KING

Les plus anciens monuments de la littérature chinoise sont les cinq *King*, classiques ou livres sacrés, qui nous ont été transmis par les soins de Confucius et de ses disciples, et dont certains remontent à une formidable antiquité ; le respect de la tradition et des ancêtres est un trait distinctif du caractère chinois : « L'homme est un enfant né à minuit; quand il voit lever le soleil, il croit qu'hier n'a jamais existé, » écrit un auteur, et un autre ajoute : « Si les anciens étaient des anges, nous sommes des hommes, et s'ils étaient des hommes, nous sommes des ânes ».

Le plus estimé des *King*, et le plus important au point de vue de l'occultisme, est le *Yih-King* ou *Traité des Transformations*. Le terme *Yih*, qui veut dire changement, mutabilité ou impermanence et qu'il ne faut pas confondre avec Y, l'unité primordiale, a été employé par certains docteurs taoïstes pour désigner le Chaos; mais dans le *Yih-King* il indique le cercle des permutations entre les forces de la nature représentées par les changements de place des lignes composant les Hexagrammes.

Ces soixante-quatre emblêmes, formés chacun de six traits superposés, sont attribués à l'empereur antédiluvien *Fou-Hi* (3082 av. J.-C., d'après Klaproth et Rémusat; 2,852 d'après d'autres), qui en trouva l'idée dans le ciel étoilé, et particulièrement peut-être dans les bandes parallèles de la voie lactée ; d'autres racontent qu'un dragon ailé, certains disent une énorme tortue, sortit devant lui du fleuve *Ho*, et que le sage construisit ses figures d'après le dessin formé par les écailles du monstre. La tortue *(Kwei)*, qui passe pour concevoir par la seule méditation, et le dragon *(Lung)*, qui

personnifie la sagesse sont, avec la licorne et le phœnix, les quatre animaux symboliques *(Seu-Ling)*, les types de toutes les créatures à carapace, à écailles, à poils et à plumes.

Aux hexagrammes est attaché un sommaire explicatif, le *Thouan*, attribué à l'empereur *Wan* ou *Wen-Wang*, qui vivait vers 1143 av. J.-C., et un commentaire plus détaillé, le *Yao* ou *Tcheou*, composé par son fils, le prince de *Kau* ou *Tsheou-Kong*. Enfin, il y a sept *Kouan* ou appendices, appelés aussi les dix ailes, et dont il est fort questionné que Confucius soit l'auteur. Malgré ces commentaires et les travaux des Sinologues, le *Yih* demeure incompréhensible pour le profane. Quelques savants l'ont traduit sans chercher à l'interpréter, d'autres le considèrent comme un recueil d'enfantillages, d'autres enfin comme le lexique d'une langue primitive. Les Chinois modernes y voient un traité de divination, et en même temps une sorte de cryptogramme renfermant toutes les lois de l'univers, et, à les en croire, jusqu'au secret de nos plus brillantes découvertes scientifiques ou industrielles. L'opinion la plus raisonnable est que ce document nous vient d'une époque trop reculée pour nous être compréhensible. C'est peut-être un écho de la quatrième race que nous a transmis la vénération conservatrice des Chinois. Il est probable que les figures étaient accompagnées primitivement d'un texte perdu, et possible que ni *Wan* ni *Kau* ni même Confucius n'en aient connu le véritable sens. Enfin le *Yih* ayant échappé presque par miracle au grand autodafé littéraire qui eut lieu à la fin du IIIe siècle av. J.-C. sur l'ordre du tyran *Khin*, on peut supposer que certains commentaires qui auraient permis de le comprendre ont péri ou ont été retirés de la circulation.

Les appendices nous apprennent du moins comment ont été composées les figures de *Fou-Hi* : « Dans le *Yih*, il y a le *Thai-Ki*, qui a produit les deux E (formes élémentaires) ; les deux E ont produit les quatre *Hsiang* (symboles), qui, à leur tour, ont produit les huit *Koua* » (trigrammes) (1). *Thai-Ki* (2) veut dire grand faîte, comble ou limite, le principe suprême ou

(1) 3e appendice, 1, 10. Voyez la traduction anglaise des *King*, dans la collection Max-Muller.

(2) *Wang-Pi*, célèbre commentateur mystique du *Yih*, né en 226 sous la dynastie des *Wéi* et mort à vingt-quatre ans, et que l'on considère comme le fondateur de la philosophie divinatoire moderne, définit le *Thai-Ki* en ces termes : « L'existence devant procéder de la non existence, *Thai-Ki* produisit les deux formes élémentaires. *Thai-Ki* est le nom de ce qui ne peut être nommé ; mais comme toutes choses doivent avoir une extrémité, on l'appelle le grand extrême ». Le mot s'emploie, par exemple, pour désigner la poutre qui termine le toit d'un édifice. *Tchouang-Tzeu* appelait le *Tao* prédécesseur du *Thai-Ki*, et le *Thai-Ki*, matière double et non différenciée ; *Kon-Ing-Ta* dit que le *Thai-Ki* est « l'élément primordial et subtil, formant une seule masse chaotique avant la séparation du ciel et de la terre ». Aussi a-t-on voulu donner à ce principe un sens matérialiste

plutôt l'aspect uniquement concevable de l'Absolu, c'est-à-dire l'Absolue, élément unique et horizon de l'éternité. *Thai-Ki* correspond au *Thai-Y* des Taoïstes. L'emblême de ce principe se trouve dans toute maison chinoise ; c'est un tigre soutenant un écusson. *Hu*, le tigre, est l'emblême du principe mâle ou *Yang*, auquel est consacré le nombre 7, car il paraît que le tigre a sept pieds de long et est conçu pendant sept mois, et de plus, les raies de sa fourrure ressemblent aux figures de *Fou-Hi*. Sur l'écusson est représenté un cercle, symbole universellement adopté de l'unité primordiale, et alentour sont distribués les huit trigrammes ou formes primitives des hexagrammes. A l'intérieur du cercle se poursuivent les deux souffles, *Eull-Khi*, le *Yang* et le *Yin* (V. la planche hors texte).

Yang est le principe masculin, actif, chaud, lumineux, l'essence du soleil ou de *Thai-Yang* (le grand mâle) ; *Yin* est le principe passif, froid, obscur, féminin, représenté par la grande femelle, *Thai-Yin*, la lune. Le *Yang* est représenté par une ligne simple, le *Yin* par une ligne divisée : voilà la base de tout le système divinatoire. Ces deux signes sont encore appelés *Kih*, un, le chiffre de la positivité, et *Ngeou*, deux, le chiffre de la négativité ; aussi les nombres impairs appartiennent au ciel, et les nombres pairs à la terre, comme dans tous les symbolismes ; les deux E sont souvent désignés par les termes *Kang*, ligne forte, et *Zau*, ligne faible, et indiquent l'accélération ou croissance, *Toung*, et le ralentissement ou déclin, *Thsing*, c'est-à-dire les deux souffles de la Grande Respiration.

« Jadis, les sages firent le *Yih* de telle sorte que ses figures fussent

(comme à l'Avyaktam des Sankhyas) et, les philosophes *Soung* l'ayant adopté comme principe suprême, les missionnaires ont appelé leur système Ecole Athéo-Politique, terme absolument défectueux, car tous les systèmes chinois sont athées, au sens chrétien du mot, et l'idée de Dieu personnel n'a jamais été introduite dans le Céleste-Empire que par les missionnaires eux-mêmes, on sait avec combien peu de succès ; ils n'ont pas mieux réussi dans leurs efforts pour défigurer les textes archaïques et y retrouver Jéhovah et même Abraham ; mais, grâce à leurs méchantes traductions, l'Occident est resté longtemps ignorant d'une philosophie qui ne le cède pas même en richesse, à la philosophie hindoue. Les expressions de *Kon-Ing-Ta* dénotent un principe neutre, tant céleste ou spirituel que terrestre ou matériel, et lui-même, un peu plus loin, l'identifie avec le *Tao*. Les Néo-Confuciens insistent précisément sur ce point que le *Thai-Ki* est immatériel, et lui donnent pour synonymes tantôt *Li*, esprit, tantôt *Tien*, le ciel, ou *Ti*, la loi, ou enfin *Shin*, l'âme. *Lo-Pi* explique que le *Thai-Ki* est la même chose que *Thai-Y*, et ajoute : « Le *Thai-Y* n'a ni substance ni forme, mais tout ce qui a substance et forme en provient ». D'après *Wang-Tchin-Tzeu*, « avant qu'il y eût *Thai-Ki*, la grande limite, il y avait la raison infinie que *Lien-Ki* appelle *Wou-Ki*, l'illimité, *Lou-Siang-Tchan* identifie le *Wou-Ki* de *Tchéou-Lien-Ki* avec le *Yih* (Chaos). Le principe négatif *Wou-Ki* est identique au *Tao* ; mais de plus, *Tchéou-Lien-Ki* reconnaît deux aspects de *Thai-Ki*, dont le plus immatériel est identique à *Thai-Y*. Il semble y avoir, au sujet de ce terme, une hésitation analogue à celle qui existe à propos de Mulaprakriti, que les Védantins prennent pour la Supermatière, c'est-à-dire pour un principe extrême de la création, tandis que les Occultistes Transhimalayens y voient le principe suprême ou plutôt son seul aspect connaissable.

conformes aux principes secrets de la Nature. Au moyen de lignes, ils illustrèrent la voie du ciel et appelèrent ces lignes *Yang* et *Yin*; ils montrèrent la voie de la terre et appelèrent ces lignes *Kang* et *Zau*; et la voie de l'homme, au moyen des noms *Justice* et *Bonté* » (1). Le *Yih*, comme tous les livres occultes, possède un triple sens, divin, cosmique et humain: « Chaque trigramme embrasse les trois pouvoirs », et par la combinaison des deux E, toutes choses sont produites, préservées et détruites. « De même que le bonheur et le malheur prévalent continuellement aux dépens l'un de l'autre, ainsi le ciel et la terre s'unissent pour nous instruire, le soleil et la lune se suivent pour nous éclairer. Tous les mouvements, sous le ciel, obéissent à cette règle unique. Le soleil disparaît, la lune vient; la lune s'en va, le soleil arrive; ils prennent la place l'un de l'autre, et la lumière est le résultat. Le froid passe et la chaleur augmente; la chaleur diminue et le froid revient, et l'année se complète de ces successions. C'est en se contractant que les larves avancent; c'est en hivernant que les vers et les serpents conservent leur vie... C'est grâce au mélange des influences du ciel et de la terre que s'accomplit la transformation universelle, comme celle des types vivants s'accomplit grâce à la communication de semence entre le mâle et la femelle... Par l'investigation minutieuse de la nature et des raisons des choses, nous découvrons ce qu'elles ont d'insondable et de spirituel, et par là nous apprenons au plus haut point leur application pratique. Quand cette application nous est devenue facile et rapide, et que nous avons obtenu le repos complet de la personnalité, notre vertu se trouve exaltée. Au-delà, on atteint un état qu'il est presque impossible de comprendre... » (2).

Les deux E, pouvant se superposer de quatre manières différentes, donnent naissance aux quatre *Hsiang*, qui sont le grand et le petit *Yang*, le grand et le petit *Yin*. Ce sont aussi les quatre saisons. *Yuen*, le printemps, *Hang*, l'été, *Le*, l'automne, et *Ching*, l'hiver, servent à désigner toute la vie et tout le mouvement des êtres. *Yuen* est le commencement, les semailles, l'enfance; *Hang* est le développement, la floraison, l'adolescence; *Le* est l'adaptation, la fructification, l'âge mûr; *Ching* est la perfection, la moisson, la vieillesse. Ces termes possèdent encore d'autres sens, métaphysiques ou divinatoires. En résumé, nous retrouvons dans *Thai-Ki*, et *Yang* et *Yin* la trinité divine, et dans les quatre *Hsiang* le quaternaire de la manifestation ou, encore une fois, les sept principes de la doctrine occulte.

---

(1) 5e app., 4.
(2) 3e app., II, 5, 32, 33, 31, 43.

Les diagrammes, par une nouvelle combinaison avec *Kang* et *Zau*, produisent les huit trigrammes. Tout d'abord sont formés *Khien* et *Khouan*, le père et la mère, le ciel et la terre, la *Force* et la *Soumission*. « Toutes choses doivent leur origine à *Khien* et leur naissance à *Khouan* (1)... *Khien* et *Khouan* peuvent être considérés comme la porte du *Yih* ; ils en sont le secret et la substance... *Khien* représente ce qui est de nature *Yang*, *Khouan* ce qui est de nature *Yin*. Tous deux s'unissent suivant leurs qualités ; le résultat est représenté matériellement par *Kang* et *Zau*, et les phénomènes du ciel et de la terre nous deviennent visibles... Nous attribuons à *Khien* la production des ressemblances, esquisses ou ombres des choses, à *Khouan* la production de leurs formes spécifiques. Car le mouvement et le repos, *Toung* et *Thsing*, sont leurs qualités régulières. Dans le ciel existent, parfaites, les diverses figures ; sur terre existent, formés, les divers corps (2) ».

Khien et *Khouan* existent sous deux formes, l'une latente et l'autre active. « Voyez *Khien* : dans son état de repos il est absorbé en soi-même ; quand il exerce sa puissance motrice, il va droit en avant. Voyez *Khouan* : dans son état de repos, elle est concentrée et contenante (enveloppante ou douée de capacité) ; quand elle exerce sa puissance motrice, elle développe ses ressources ; ainsi leur action productive se manifeste sur une large échelle. » (3) Tous deux se représentent indifféremment par des trigrammes ou des hexagrammes, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la fois au monde des principes et à la manifestation. Il nous est facile de reconnaître Punusha et Prakriti, à cheval sur l'Horizon de l'éternité.

De ces principes primordiaux émanent les six autres *Koua*, qui dans le système de *Fou-hi* représentent très probablement les éléments, dont le nombre se serait ensuite réduit à cinq. Il peut être intéressant pour un occultiste de rapprocher de ce fait l'histoire d'Aditi, qui elle aussi avait huit fils, et qui se présenta devant les dieux avec sept seulement. Du premier rapport entre le père et la mère naît *Kan*, le fils aîné, qui a pour attributs les montagnes, ces os de la terre, et pour qualités le repos, la solidité, la *Fermeté* ; du second rapport naît la fille aînée, *Sun*, le vent, le bois, la *Flexibilité* ; viennent ensuite *Khan*, l'eau du ciel, la lune, le péril, la *Difficulté*, et *Li*, le feu, le soleil, la lumière, l'éclat, l'élégance, l'*Intelligence* ; enfin *Kan*, le fils cadet, personnifiant le tonnerre, la *Mobilité*, et

(1) 3e app., I, 1, 30, 45, 77.
(2) 1er app., I, 1 ; II, 1, 2.
(3) Id. I, 34.

Tui, la fille cadette, représentent l'eau de la terre, l'océan et le *Plaisir*. Le passage suivant a une tournure toute cabalistique: « *Ti* (l'esprit législateur), s'avance dans *Kan*; il exerce et équilibre ses qualités dans *Sun*; elles se manifestent l'une à l'autre dans *Li*; c'est dans *Khouan* que se dépense pour lui la plus grande activité; il se réjouit en *Tui;* il lutte dans *Khien*; il est réconforté et se repose dans *Khan*, et complète l'œuvre de l'année en *Kan*. » (1) Il faut dire que l'ordre des huit *Kouas* varie ainsi que leur sens, suivant qu'on leur applique la clef métaphysique, astronomique, météorologique, phallique ou divinatoire. Ils désignent entre autres choses les huit points principaux de la rose des vents.

Par la superposition, le redoublement et les combinaisons de ces mystérieux trigrammes sont produits les 64 hexagrammes qui forment la base du *Yih* et symbolisent toutes les transformations et opérations de la Nature. Bien des Orientalistes se sont demandé pourquoi *Fou-Hi* s'était arrêté à ce nombre et n'avait pas multiplié indéfiniment ses figures: la réponse se trouve dans le rôle que joue le carré en symbolisme occulte. Nous avons expliqué ailleurs comment l'unité primordiale représentait pour la myopie de notre humaine pensée le point où semblent s'intersecter en perspective les deux limites parallèles de l'existence, le grand faîte au-delà duquel l'être ne se distingue plus à nos yeux du non-être. De cette possibilité d'envisager l'absolu sous deux aspects, il résulte que la Divine Trinité, *Thai-Ki*, *Yang* et *Yin*, ne peut se réfléchir dans la manifestation que sous la forme d'un quaternaire: nous avons alors sept principes métaphysiques, dont le suprême peut être compté deux fois, et donnant naissance aux huit *Koua*, dont les deux premiers ne sont que les aspects d'un même principe. *Thai-Ki*, *Yang*, *Yin* et les quatre *Hsiang, Yin-Yang* et les cinq éléments, *Khien-Khouan* et leurs six enfants représentent donc, sur les plans divin, cosmique et terrestre, la même chose qne les sept Purusha, les sept Fohat, les sept Prakriti ou les sept émanations et manifestations du macrocosme; et les 64 hexagrammes de *Fou-Hi* correspondent aux 49 flammes d'Agni, dont nous avons donné une table néo-pythagoricienne (Voir le *Lotus*, sept. 1888, et comparer avec la « Doctrine Secrète », Vol. I, pp. 289-92.). Seulement, au lieu de disposer ces figures en carré, les Chinois les écrivent aussi en cercle, pour indiquer qu'il n'y a pas de solution de continuité dans la nature: on peut voir des exemples de cette disposition dans l'écusson du *Thai-Ki*, dans la boussole géomantique et dans les symboles de *Tcheou-Lien Ki*.

(1) 5° app .8.

TABLEAU COMPARATIF DES PRINCIPAUX SYSTÈMES MÉTAPHYSIQUES DES CHINOIS

Doctrine Taoiste	Doctrine Classique — Principes Métaphysiques :	Cosmiques :	Terrestres :	Doctrine Soung
TAO [Wou] [Yeou] [Hiouan]				
THAI-Y YANG YIN KHI	THAI-KI YANG YIN	YANG YIN	KHIEN KHOUAN	THAI-KI LI KHI YANG YIN
Les 5 Éléments : Chouei Houo Kin Mou Thou	Les 4 Hsiang : Yuen Lé Hang Ching	Les 5 Éléments: Chouei Houo Kin Mou Thou	Les 6 Kouas : Kan Sun Khan Li Kan Tui	Les 5 Eléments Chouei Houo Kin Mou Thou

(A suivre.)

LA DOCTRINE SECRÈTE

SYNTHÈSE DE LA SCIENCE, DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

(Suite)

En outre, dans toutes les grandes et riches lamaseries, il y a des cryptes souterraines et des caves-bibliothèques, taillées dans le roc, toutes les fois que le *Gonpa* et le *Lhakhang* sont situés dans les montagnes. Au-delà du Tsaydam occidental, dans les solitaires défilés du Kouen-lun (1)

(1) Badâoni écrivait dans son ***Muntakhab at Tawarikh*** : « Sa Majesté chérissait les recherches dans les textes de ces infidèles (qui ne peuvent être comptés, tant ils sont nombreux, et qui ont une quantité infinie de ***livres révélés***)... Comme ils (les Sramanas et les Brahmines) surpassent les autres hommes instruits, dans leurs traités de morale ou de sciences physiques et religieuses, et atteignent un haut degré dans leur ***connaissance de l'avenir***, puissance spirituelle et perfection humaine, ils ont produit des preuves basées sur la raison et le témoignage, et inculqué leurs doctrines si fermement,

il y a plusieurs de ces cachettes. Le long de la crête de l'Altyn-Toga, dont le sol n'a encore été foulé par aucun pied européen, il existe un certain village perdu dans une gorge profonde. C'est un petit paquet de maisons, hameau plutôt que monastère, avec un temple pauvre d'aspect, gardé, seulement par un vieux lama, vivant en ermite dans le voisinage. Les pèlerins disent que les galeries et salles souterraines de ce temple contiennent une collection de livres trop nombreux, s'il faut en croire les comptes rendus, pour trouver place même au Musée Britannique (1).

Il est probable que tout ceci provoquera un sourire de doute. Mais que le lecteur, avant de nier la véracité de ces récits, s'arrête et réfléchisse aux faits suivants et bien connus. Les recherches collectives des Orientalistes et, spécialement, les travaux accomplis dans ces dernières années par les étudiants de la philologie comparée et de la science des religions, les ont conduits à s'assurer de ce qui suit : Un nombre immense, incalculable de manuscrits et même d'ouvrages imprimés, *dont on connaissait l'existence, ne peuvent plus se retrouver*. Ils ont disparu sans laisser derrière eux la moindre trace. Si c'étaient des ouvrages sans importance, on aurait pu les laisser périr au cours naturel du temps, et leurs noms mêmes se seraient effacés de la mémoire humaine. Mais il n'en est pas ainsi, car, cela est maintenant prouvé, la plupart contenaient les véritables clefs d'œuvres encore existantes, et *entièrement incompréhensibles*, pour la plus grande partie de leurs lecteurs, sans ces volumes additionnels de commentaires et d'explications. Telles sont par exemple les œuvres de Lao-tse, prédécesseur de Confucius (2).

---

u'actuellement personne ne pourrait soulever un doute dans l'esprit de sa Majesté, ussent les montagnes crouler en poussière ou le ciel se déchirer en lambeaux. » Cette œuvre « fut tenue secrète et ne fut pas publiée jusqu'au règne de Jahangir » (*Ain i Akbari*, traduit par le Dr Blochmann, p. 104, note).

(1) Selon la même tradition, les régions maintenant désolées et privées d'eau de Tarim, véritable désert au cœur du Turkestan, étaient jadis couvertes de cités riches et florissantes. A présent, à peine quelques vertes oasis en parsèment la solitude morte. Une d'entre elles, poussée sur le tombeau d'une vaste cité avalée et enterrée par le sol sablonneux du désert, n'appartient à personne, mais est souvent visitée par des Mongols et des Bouddhistes. La même tradition parle d'immenses séjours souterrains, de larges corridors remplis de stèles et de cylindres. Ce peut être une vaine rumeur, et ce peut être un fait positif.

(2) Si nous tournons les yeux vers la Chine, nous trouvons que la religion de Confucius est fondée sur les cinq *King* et les quatre livres *Shu*, considérablement étendus eux-mêmes et entourés de volumineux commentaires, sans lesquels les lettrés même les plus savants, ne s'aventureraient pas à explorer *la profondeur de leur canon sacré* (*Conférence sur la science de la religion*, p. 185, Max Müller). Mais ils ne l'ont pas explorée, et c'est ce dont se plaignent les Confucianistes, comme le disait en 1881, à Paris, un membre très savant de ce corps.

On dit qu'il écrivit 930 livres sur l'éthique et les religions, et 70 sur la magie, *mille en tout.* Son grand ouvrage cependant, le *cœur* de sa doctrine, le « Tao-Te-King » ou Ecriture Sainte des Taosse, ne contient, comme le montre Stanislas Julien, « qu'environ 5,000 mots » (Tao-Te-King, p. XXVII), à peine une douzaine de pages, et pourtant le professeur Max Müller trouve que « le texte est inintelligible sans commentaires, et M. Julien a été obligé de consulter pour sa traduction plus de soixante commenteurs », dont les plus anciens, paraît-il, écrivaient vers l'an 163 B. C., pas avant. Pendant les quatre siècles et demi qui ont précédé cette époque des *plus anciens* commentateurs, on a eu largement le temps de voiler la vraie doctrine de Lao-tse aux yeux de tous, sauf de ses prêtres initiés. Les Japonais, chez qui se trouvent aujourd'hui les plus instruits des prêtres et fidèles de Lao-tse, ne font que rire des bévues et hypothèses des sinologues européens ; et la tradition affirme que les commentaires auxquels ont accès nos savants d'Occident, ne sont pas les *vraies annales occultes*, mais des voiles intentionnels, et que les vrais commentaires, aussi bien que presque tous les textes, ont depuis longtemps disparu aux yeux du profane.

Si nous passons à l'ancienne littérature des religions sémitiques, à l'Ecriture Chaldéenne, la sœur aînée et l'institutrice sinon la source de la Bible Mosaïque, et le point de départ du Christianisme, que trouvent les savants ? Pour perpétuer la mémoire des anciennes religions de Babylone ; pour rappeler le vaste cycle d'observations astronomiques des mages Chaldéens, pour justifier les traditions de leur littérature splendide et éminemment occulte, que reste-t-il à présent ? — Rien que quelques fragments, *attribués* à Bérose.

Encore ceux-ci sont-ils presque sans valeur, même comme fil pour retrouver le caractère des choses disparues, car ils ont passé par les mains de Sa Révérence l'évêque de Césarée, — qui s'était constitué lui même censeur et éditeur des archives sacrées des religions d'autrui, -- et sans doute portent jusqu'à ce jour la marque de sa plume éminemment véridique et digne de confiance. Car quelle est l'histoire de ce traité sur la religion jadis si grande de Babylone ?

Ecrit en grec par Bérose, un prêtre du temple de Bel, pour Alexandre le Grand, d'après les annales astronomiques et chronologiques conservées par les prêtres de ce temple et embrassant une période de 200,000 ans, ce traité est maintenant perdu. Dans le premier siècle avant J.-C., Alexandre Polyhistor en fit une série d'extraits perdus aussi ; Eusèbe se servit de ces extraits pour écrire son *Chronicon* (270-340 ap. J.-C.). Les points de ressemblance, presque d'identité, entre les Ecritures des Juifs

et celles des Chaldéens (1), rendaient ces dernières fort dangereuses pour Eusèbe, dans son rôle de défenseur et de champion de la foi nouvelle qui avait adopté les Écritures Juives, et, avec elles, une chronologie absurde. Il est à peu près certain qu'Eusèbe n'épargna pas les tables synchroniques égyptiennes de Manéthon, à tel point que Bunsen (2) l'accuse d'avoir mutilé l'histoire de la façon la moins scrupuleuse. Et Socrate, historien du cinquième siècle, et Syncellus, vice-patriarche de Constantinople (VIIIe siècle), le dénoncent tous deux comme un contrefacteur impudent et désespéré.

Est-il donc vraisemblable qu'il ait été plus tendre envers les annales Chaldéennes, qui menaçaient déjà la nouvelle religion si inconsidérément acceptée ?

A l'exception de ces fragments plus que douteux, toute la littérature sacrée des Chaldéens a disparu aux yeux profanes aussi complètement que l'Atlantis perdue. Quelques faits qui étaient contenus dans l'histoire de Bérose sont donnés dans la seconde partie du second volume, et peuvent jeter une grande lumière sur la véritable origine des Anges Déchus, personnifiés par Bel et le Dragon.

Passant maintenant à la plus vieille littérature aryenne, le Rig Véda, et suivant strictement ici les données des Orientalistes eux-mêmes, l'étudiant verra que, bien que le Rig Véda ne contienne qu'environ 10,580 vers, ou 1,028 hymnes », qu'en dépit des Brâhmanas et de la masse des gloses et commentaires, il n'est pas encore, jusqu'à ce jour, compris correctement. Pourquoi ? Évidemment parce que les Brâhmanas « les traités scholastiques les plus anciens sur les hymnes primitifs », *demandent eux-mêmes une clef*, que les Orientalistes n'ont pu réussir à se procurer.

Que disent les savants de la littérature bouddhiste ? La possèdent-ils en entier ? Assurément non. Nonobstant les 325 volumes du *Kanjur* et du *Tanjur* des Bouddhistes du Nord, dont chaque volume, paraît-il, « pèse de quatre à cinq livres », rien, en vérité, n'est connu du Lamaïsme. Pourtant, on dit que le canon de l'église du Sud contient 29,368,000 lettres dans le Saddharma Alankara (3) ou, sans compter les traités et commentaires, cinq ou six fois plus de matière que la Bible », celle-ci, d'après l'expression du professeur Max Müller, ne pouvant se vanter que de 3,567,180 lettres.

(1) Points remarqués et prouvés seulement maintenant, grâce aux découvertes de Georges Smith (voir son *Compte rendu Chaldéen de la Genèse)*, et qui, par la faute de ce contrefacteur arménien, ont induit toutes les *nations civilisées*, pendant plus de 1,500 ans, à accepter les dérivations juives comme une *Révélation Divine et directe* !

(2) Bunsen : *La place de l'Egypte dans l'histoire*, vol. I, p. 200.

(3) Spence Hardy : *Légendes et Théories des Bouddhistes*, p. 66.

Encore à propos de ces « 325 volumes » (il y en a en réalité 333, le *Kanjur* contenant 108 volumes, et le *Tanjur* 225) « les traducteurs, au lieu de nous fournir des versions correctes, les ont entrelacées de leurs propres commentaires, afin de justifier les dogmes de leurs diverses écoles » (1). De plus, « d'après une tradition conservée par les écoles bouddhistes, par celles du Sud comme par celles du Nord, le canon bouddhiste comprenait à l'origine 80 ou 84,000 traités, mais la plupart furent perdus, et il n'en resta que 6,000 », dit le professeur à ses audiences. « Perdus » comme toujours, pour les Européens. Mais qui peut être tout à fait sûr qu'ils sont perdus aussi pour les Bouddhistes et les Brahmines ?

Etant donné le caractère sacré, pour les Bouddhistes, de chaque ligne écrite sur le Bouddha ou sa « bonne loi, » la perte de 76,000 traités semble miraculeuse. Si le cas avait été *vice-versa*, quiconque connaît la manière dont les choses se passent admettrait que, sur ces 76,000, cinq ou six mille traités *aient pu être détruits* durant les persécutions ou les émigrations de l'Inde. Mais comme il est bien prouvé que les Bouddhistes Arhats, afin de propager la foi nouvelle au-delà du Kashmir et des Himalayas, commencèrent leur exode religieux dès 300 ans avant notre ère (2), et atteignirent la Chine en l'an 61 après J.-C., époque où Kashyapa, sur l'invitation de l'empereur Ming-ti, y alla pour faire connaître au Fils du Ciel les doctrines bouddhistes, il semble étrange d'entendre les Orientalistes parler d'une telle perte comme si elle était vraiment possible. Ils ne semblent pas admettre pour un moment la possibilité que les textes puissent n'être *perdus* que pour l'Ouest et *pour eux-mêmes* ; ou que les peuples asiatiques aient eu l'audace sans égale de garder leurs annales les plus sacrées hors de l'atteinte des étrangers, et aient refusé de les livrer à la profanation et à l'abus de races, même si hautement leurs « supérieures ».

Grâce aux nombreuses confessions et aux regrets exprimés par presque tous les Orientalistes (voir, par exemple, les Conférences de Max Müller), le public peut se sentir assez sûr (a) que les étudiants des religions anciennes ont vraiment bien peu de données pour bâtir des conclusions finales, comme ils en ont l'habitude, au sujet des vieilles religions, et (b) que ce manque de données ne les empêche pas le moins du monde de dogmatiser. On pourrait s'imaginer que, grâce aux nombreuses annales de la théogonie égyptienne et des mystères, conservées dans les classiques et

(1) *Bouddhisme au Thibet*. p. 78.

(2) Lassen (*Ind Althersumkunde*, vol. II, p. 1072,) montre un monastère bouddhiste érigé dans la chaîne des Kailas en 137 avant J.-C., et le général Cunningham, plus tôt encore

nombre d'anciens auteurs, les rites et les dogmes de l'Égypte des Pharaons devraient au moins être bien compris ; mieux, en tous cas, que les philosophies trop abstraites et le panthéisme de l'Inde, puisqu'avant le commencement du siècle actuel l'Europe n'avait pour ainsi-dire, aucune idée de la religion et du langage de ce pays ; le long du Nil et sur toute la surface de l'Égypte, il y a jusqu'à ce moment des religions qui disent éloquemment leur propre histoire, et on en exhume de nouvelles chaque année et chaque jour. Pourtant il n'en est pas ainsi. Le savant philologue d'Oxford, lui-même, avoue la vérité en disant : « Bien que... nous voyions les pyramides encore debout, et les ruines des temples et des labyrinthes avec leurs murs couverts d'inscriptions hiéroglyphiques, et des étranges peintures de dieux et de déesses..... Que sur des rouleaux de papyrus, qui semblent défier les ravages du temps, nous ayons même des fragments de ce qu'on peut appeler les livres sacrés des Égyptiens ; cependant, bien qu'on ait déchiffré beaucoup de choses dans les annales de cette race mystérieuse, le ressort principal de la religion égyptienne et l'intention originelle de son culte cérémonial *sont loin de nous être révélés complètement* (1). » Ici encore les mystérieux documents hiéroglyphiques sont restés, mais les clefs qui seules pouvaient les rendre intelligibles ont disparu.

Néanmoins, ayant trouvé qu' « il y a un lien naturel entre le langage et la religion » ; et, en second lieu, qu'il y avait une religion aryenne *commune* avant la séparation de la race aryenne ; une religion sémitique commune avant la séparation de la race sémitique ; une religion touranienne commune avant la séparation des Chinois et des autres tribus appartenant à la classe touranienne ; n'ayant découvert, au bout du compte, que « trois anciens centres de religion » et « trois centres de langage », et bien qu'entièrement ignorant de ces religions et langages primitifs comme de leur origine, le professeur n'hésite pas à déclarer « qu'une *base vraiment historique* pour un traitement scientifique de ces principales religions du monde a été obtenue ».

Un « traitement scientifique » du sujet n'est pas une garantie pour sa « base historique » ; et avec la rareté des données qui sont à sa portée, aucun philologue, même parmi les plus éminents, n'est justifié à donner

(1) Nos grands égyptologues connaissent si peu les rites funèbres des Égyptiens et les marques extérieures de différence sexuelle faites sur les momies, qu'ils se sont laissé aller aux erreurs les plus comiques. Il n'y a qu'un an ou deux, on en découvrit une de ce genre à Boulaq-Caire. La momie de ce qu'on croyait la femme d'un Pharaon sans importance, s'est transformée, grâce à une inscription trouvée sur une amulette pendue à son cou, en celle de Sésostris — le plus grand roi d'Egypte !

ses propres conclusions pour des faits *historiques*. Sans doute, l'éminent Orientaliste a prouvé, à la complète satisfaction du monde, que, d'après la loi phonétique de Grimm, Odin et Bouddha sont deux personnages différents, bien distincts l'un de l'autre, et il l'a prouvé *scientifiquement*. Lorsque, pourtant, sans prendre le temps de respirer, il saisit l'occasion de nous dire qu' « Odin était adoré comme la divinité suprême durant une période bien antérieure à l'âge du Véda et à Homère » (*Compar. théol.*, p. 318) ; cette déclaration n'a pas la moindre « base historique ». Il asservit l'*histoire* et les *faits* à ses propres conclusions, ce qui peut être très scientifique, mais est loin du but de la vérité actuelle. En ce qui concerne les Védas et leur chronologie, les vues opposées de divers philologues et Orientalistes éminents, de Martin Haug à M. Max Müller même, sont une preuve évidente que la théorie ne peut s'appuyer sur aucune base *historique*, « l'évidence intrinsèque » étant plus souvent un feu follet qu'un phare bon à suivre. Et la science moderne de la Mythologie comparée n'est pas davantage en mesure de démontrer que les savants auteurs, — qui, depuis un siècle environ, ont insisté qu'il a dû y avoir « des fragments d'une révélation primitive, accordée aux ancêtres de toute la race humaine..., fragments conservés dans les temples de Grèce et d'Italie, — avaient entièrement tort. Car c'est là ce que tous les Initiés et Pandits de l'Est ont proclamé au monde de temps à autre.

Tandis qu'un prêtre cingalais éminent nous a assuré, comme un fait connu et certain, que les traités sacrés les plus importants du canon bouddhiste étaient emmagasinés en des pays et des endroits *inaccessibles aux pandits européens*, feu Swam Dayanand Sarasvati, le plus grand sanscritiste hindou de son temps, a affirmé la même chose à certains membres de la Société Théosophique, en ce qui concerne les anciens ouvrages brahmaniques. Nous avons fait rire le saint et savant homme en lui disant que le professeur Max Müller avait déclaré aux auditeurs de ses conféćences » que « la théorie d'une révélation primordiale et préternaturelle accordée au père de la race humaine, ne trouve aujourd'hui qu'un petit nombre d'adhérents. » Sa réponse en disait long : « Si M. Moksh Mouller (c'est ainsi qu'il prononçait son nom) était un Brahmine, et venait avec moi, je pourrais le mener à une grotte *gupta* (crypte secrète) près d'Okhee Math, dans les Himalayas, où il découvrirait bientôt que ce qui a traversé le Kalapani (les eaux noires de l'Océan) de l'Inde en Europe, ne sont que *les fragments des copies rejetées de quelques passages de nos livres sacrés*. Il existait une « révélation primordiale » et elle existe encore ; et elle ne sera jamais perdue pour le monde, mais y reparaîtra ; seulement les Mlechchhas devront attendre ».

Pressé de questions sur ce point, il n'en voulut pas dire davantage. Ceci se passait à Meerut, en 1880.

(*A suivre.*)

LE BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

D'après SINNETT (1)

LE DÊVAKAN

(Travail lu à la séance générale de la S. T. HERMÈS, le 25 mars 1889)

Après avoir exposé, d'une façon tout à fait sommaire et bien incomplète, la théorie de la *Constitution de l'homme*, il nous paraît plus logique et plus naturel d'étudier immédiatement la question du *Dêvakan*, et d'analyser ce que deviennent les principes supérieurs de l'homme, *post mortem*, — avant d'aborder la *chaîne planétaire* et de suivre l'humanité à travers les *rondes* qu'elle accomplit successivement sur chaque planète, pendant la durée d'un Manvantara (2) ou jour de Brahma.

Lorsque nous connaîtrons le sort réservé aux plus hauts principes de l'homme à sa mort, c'est-à-dire, pendant la période qui suit et qui précède chacune de ses réincarnations, il sera temps d'aborder le sujet qui traite de l'*évolution humaine* et d'entreprendre ce long voyage à travers les mondes de notre chaîne planétaire, où s'élabore, comme en un creuset sublime, l'*Ego divin* renfermé en chacun de nous et dont le développement peut *seul* nous assurer l'immortalité.

Essayons donc, dès à présent, de considérer les destinées naturelles de chaque monade humaine dans l'intervalle qui sépare la fin d'une vie objective, ou incarnée, du commencement d'une autre vie également objective et incarnée.

Mais, nous devons prévenir, qu'ici, comme pour la Constitution de l'homme, c'est un simple squelette de la doctrine que nous allons exposer.

Notre intention n'est pas de démontrer quoi que soit, ni de forcer la conviction. — Dans la science occulte, c'est à l'élève de s'assimiler, par un effort constant de la volonté et une méditation sérieuse incessante, les lambeaux de vérité mis à sa portée. — L'enseignement est une graine;

(1) Voir le premier numéro de la *Revue théosophique*.
(2) *Manvantara*, ou période d'activité de l'univers manifesté.

— cette graine contient l'arbre ; — c'est à la terre fertile où elle tombera d faire sortir l'arbre de la graine.

Il ne s'agit donc pas de vous apporter une science toute mâchée et qu vous n'ayez qu'à retenir avec votre mémoire. — Il s'agit simplement d soulever quelques coins du voile qui recouvre la vérité, d'entr'ouvrir l porte qui mène sur la voie. — Mais, ensuite, à vous d'aller, par vo propres efforts, jusqu'à la vérité entière ; à vous de suivre la voie, si vo yeux peuvent s'accoutumer aux éblouissantes clartés, si vos forces vou permettent de surmonter et de vaincre successivement les obstacles san cesse renaissants dont la voie est barrée devant les pas du néophyte.

La vérité, la foi, la connaissance, se doivent conquérir et n'appar tiennent qu'à ceux qui savent les prendre de force.

A la mort, d'après M. Sinnett, les trois principes inférieurs, *Rupa* ou l corps terrestre, *Jiva* ou la vitalité simplement physique, puis *Linga-Sha rira*, ou le corps astral, sont définitivement abandonnés par les principe supérieurs.

Le *Corps* retourne aux éléments dont il est formé ; la *Vitalité* court ani mer d'autres groupements passagers de molécules, et le *Corps astral* s désagrège à son tour plus ou moins rapidement.

Le quatrième principe, *Kama-Rupa*, ou l'âme animale, siège de l volonté et du désir, s'échappe pour passer dans un monde supérieur, qu fait immédiatement suite au nôtre, supérieur seulement au point de vu de la spiritualité, car ce monde est encore attaché à la terre, fait parti de la terre, se trouve mêlé à son atmosphère. *C'est un lieu réel, — l plan astral* ou *Kama-Loka.*

Là, se produit un nouveau phénomène, des plus difficiles à faire com prendre et que la grossièreté des termes que nous sommes obligés d'em ployer et qui ne s'appliquent que très imparfaitement à ces nouvelle idées, risque beaucoup de défigurer, malgré tous nos efforts et toutes no précautions pour ne pas trahir la pensée de l'auteur.

Le quatrième principe, ou *Ame animale*, est le véhicule, on se le rap pelle, de *Manas* ou l'*Ame humaine.*

Quant aux sixième et septième principes, ils n'existent guère che l'homme actuel qu'à l'état embryonnaire et ne se sont point développés sauf chez les *initiés* des plus hauts grades.

Mais l'*Ame humaine* ou Manas, a deux aspects, l'un inférieur, l'autr supérieur. *D'une part*, *Manas* subit les attractions du quatrième princip ou âme animale, *d'autre part*, ce qu'il y a de meilleur et de plus élev en lui, de plus spirituel, en un mot, s'attache au sixième principe ou *Buddhi.*

Il s'établit donc là une sorte de lutte et même de séparation.

Les parties inférieures de l'âme humaine, ses aspirations les plus basses, ses instincts les plus grossiers, ses impulsions les plus terrestres, restent avec le quatrième principe, s'y attachent et flottent avec lui dans le Kama-Loka, tandis que les plus nobles éléments, — ceux (ne l'oublions pas, car c'est d'une importance capitale), — qui constituent réellement le *Véritable Ego* de la personnalité qui vient de quitter la terre, — par conséquent son état de conscience, son immortalité, — les éléments supérieurs, disons-nous, les seuls qui subissent l'attraction du sixième et du septième principe, atteignent les conditions de vie spirituelle que nous allons décrire.

Cette vie spirituelle est l'*Etat Dêvakanique*, et le *Dêvakan* répond en partie à ce que les religions ordinaires appellent le *Ciel* ou le *Paradis*. Cependant il en diffère essentiellement, ainsi que nous allons voir.

M. Sinnett nous dit en propres termes : « Ce qui survit d'un mortel dans le *Dêvakan*, ce n'est pas seulement la *Monade individuelle*, — cette *Monade* qui traverse toute la chaîne des existences, à qui tout ce qui vit doit sa vie ; cette *Monade* qui survit à tous les changements, lesquels se succèdent pendant la période d'évolution à travers les formes, — (si longue qu'elle comprend une éternité), — cette *Monade*, enfin, qui seule est éternelle ; — non, ce qui survit encore en Dêvakan, c'est la propre *self-conscience*, de la personnalité désincarnée, — avec quelques différences, pourtant, que nous signalerons plus tard.

En somme, ce qui entre en Dêvakan, c'est notre *individualité* elle-même, dans tout ce qui constitue nos aspirations les plus hautes, nos affections les plus tendres, nos goûts les plus élevés.

Donc, ce qui passe de nous à *la vie subjective* du *Dèvakan*, c'est l'essence de la *self-conscience*, de notre dernière personnalité terrestre.

Ici, l'on doit bien comprendre et retenir la différence qui sépare la *personnalité* de l'*individualité*.

La *personnalité*, c'est cette forme passagère et transitoire, à jamais disparue à la mort, que l'*Ego* revêt à chaque incarnation nouvelle.

L'*individualité*, au contraire, est la longue ligne de vie autour de laquelle s'enroulent toutes nos existences successives, comme les grains d'un chapelet s'attachent tous au même fil, du commencement à la fin.

C'est toujours la même ligne particulière, et jamais une autre. Donc ce qui est *individuel* et ne *meurt jamais*, c'est cette ondulation vitale qui part du *Nirvâna* pour y retourner, après une série d'épreuves et de transformations pendant la durée d'un *Manvantara*.

Et cette ondulation vitale, répétons-le, toujours la même, au milieu de

tous ces changements, revient à son point de départ, après avoir accompli ses longues tournées à travers le côté *objectif* de la matière.

« Celui, nous dit encore M. Sinnett, citant le colonel Olcott, qui, par une suite d'incarnations et de réincarnations, touche enfin heureusement au terme de cette chaîne de naissance et devient *Bouddha*, ou celui qui arrive à atteindre cet heureux état par un entraînement bien compris qui le met en possession du développement complet des facultés psychiques, celui-là, alors, est arrivé à la *pleine conscience*, et dans l'une des naissances qui précède la grande victoire, il peut contempler toutes ses vies passées, lesquelles, comme un immense panorama, déroulent devant lui le spectacle varié des scènes les plus diverses dont elles furent la cause. »

Le *Dêvakan* lui, n'est que l'état de repos et de récompense qui succède aux luttes, aux douleurs et aux travaux de chacune de nos existences transitoires.

Le *Dêvakan n'est pas un lieu*, — C'EST UN ÉTAT; — aussi l'a-t-on appelé le monde des *effets*, en opposition à la vie terrestre, qui est le monde des *causes*, puisqu'en réalité nous recueillons, dans l'état dêvakanique, le résultat des efforts que nous avons faits et du développement psychique auquel nous avons atteint.

Si l'*état dêvakanique* est *incompatible* avec les sensations et les goûts *purement sensuels* de la dernière personnalité, il ne s'ensuit pas que les seules pensées et les seules aspirations d'un caractère *métaphysique* persistent dans cet état nouveau. Loin de là! *Toutes les sensations* produites sur un plan supérieur, trouvent en Dêvakan leur sphère de développement.

Tout ce que nous avons rêvé, pourvu que notre rêve soit élevé et légitime, s'y trouve réalisé; tous ceux que nous avons aimés, de l'amour le plus tendre et le plus passionné, sont là près de nous et ne nous quittent plus.

Les êtres qui nous sont plus chers que nous-mêmes, les choses, les connaissances acquises, tout, en Dêvakan, vient satisfaire à tous les besoins élevés de notre esprit et de notre cœur et combler toutes les aspirations de l'âme.

En un mot, c'est l'heure de la moisson, et chacun y moissonne ce qu'il a semé pendant le cours de son existence terrestre.

C'est un état *purement subjectif*, à la vérité, mais pour l'être qui en ressent les bienfaisants effets, cet état de jouissances élevées et raffinées est aussi réel que le sont la table sur laquelle nous écrivons, le fauteuil sur lequel nous étendons nos membres fatigués.

Car il ne faut pas oublier que, pour les Occultistes, le monde visible où nous nous mouvons, n'est qu'une *illusion passagère* des sens, ce que les Hindous appellent la *Maya*. D'où il suit que le nom de *Réalité* appartient mieux aux sensations éprouvées dans le Dêvakan, qu'aux sensations ressenties en ce bas monde, avec une augmentation prodigieuse d'intensité, et, par conséquent, de réalité, pendant la durée de l'état dêvakanique.

Ce n'est pas un état subjectif d'isolement, puisque l'âme, pure et dégagée des liens du corps, se retrouve là au milieu de tout ce qu'elle a aimé et désiré ; sans qu'il reste place pour le moindre trouble, ou la moindre souffrance.

C'est une vie d'effets et non pas de causes, nous le répétons.

Ce n'est plus l'heure du travail productif, mais l'heure où l'on touche ses gages. Le moment de la responsabilité est passé.

Mais si tout est paix et bonheur en *Dêvakan*, l'intensité et la durée des jouissances varie selon les individus.

Malgré l'infériorité actuelle de notre état de développement moral et psychique, il est bien peu d'hommes ne comptant pas à leur actif, au sortir de la vie terrestre, quelque atôme d'idéalité, quelque aspiration intellectuelle, qui ne puissent produire quelques effets en *Dêvakan*, effets toujours appropriés à la cause, comme longueur et comme intensité.

Pourvu que nous ayons eu un seul instant d'idéalité, cet instant portera ses fruits ; cette seule note tirée des accords de la lyre de la vie, se continuera, se répercutera en une harmonie prolongée ; car, c'est en Dêvakan que toutes nos aspirations sans but apparent, toutes nos espérances trompées, se trouveront pleinement réalisées, les *rêves* de la vie *objective* devenant les *réalités*, et les *réalités conscientes* de la vie *subjective*.

« *C'est là le côté vrai des choses*, côté que nous cachent les voiles de la *Maya*, ou grande illusion terrestre. *C'est là* que les *Initiés* qui possèdent le secret de pouvoir pénétrer jusqu'aux plus profonds Arcanes de la Nature, ont appris tout ce que cachent de décevant et de trompeur les apparences de la matière. »

Mais, il n'y a qu'une LOI, ne l'oublions jamais.

Aussi, de même que l'existence physique se divise en plusieurs périodes, de même la vie dêvakanique a ses périodes de croissance, d'intensité, puis de graduel épuisement, où l'état de conscience s'affaiblit. Arrive l'oubli complet, non pas la mort, suivi d'une nouvelle incarnation, ou renaissance physique. Renaissance dans une nouvelle personnalité, reprise du travail, nouvel enfantement de nouvelles causes qui auront leurs effets dans un autre temps dêvakanique.

Les eaux du Léthé sont bues.

On peut objecter que cette existence dêvakanique n'est qu'un rêve. Voici la réponse.

« Là, l'amour, cette puissance créatrice, place l'image aimée en face de l'amant qui désire sa présence, et cette image est toujours là prête à répondre au moindre appel pour combler les désirs du cœur aimant... Deux âmes aimantes, désincarnées, l'une et l'autre en Dêvakan, ressentiront séparément les joies qui leur reviennent de plein droit; mais, en outre, elles prendront une part des félicités de chacune. Cette douce sensation qu'on éprouve à partager les joies d'un être adoré, sera, pour l'une et pour l'autre, aussi vive que si elles éprouvaient ce bonheur sur terre.

Seulement, on le comprend bien, il ne peut y avoir là rien qui ressemble à une *union corporelle*; un *corps matériel* ou *Mayavi-Rupa*, étant aussi *invisible* aux sens spirituels, que le corps spirituel l'est à nos sens physiques.

Si de deux êtres s'étant aimés, l'un reste vivant sur la terre et ne peut avoir qu'en rêve le sentiment de ses relations avec l'âme envolée, bien qu'au réveil il devienne, la plupart du temps, *inconscient* de ces relations, l'être dêvakanique, lui, conservera toujours, sans interruption, le sentiment et les joies de la possession spirituelle de l'être aimé, puisqu'il n'aura à subir, à aucun instant, la séparation qu'imposent les liens du corps à celui sur qui ils pèsent durant cette vie terrestre.

En *Dêvakan*, notre *Ego* est devenu une *Entité* toute mentale, toute spirituelle, et ce qui, pour lui, dans la vie grossière des sens, était une illusion, un rêve, un produit de l'imagination, devient dans ses nouvelles conditions, la *Réalité* elle-même, cent fois plus réelle que la *fausse réalité* dont nous sommes dupes ici bas.

La Réalité des choses est produite par leur effet sur nous.

Donc, toute chose, en cet état, est absolument vraie et réelle.

De tout cela résulte qu'il y a une infinie variété de manières d'être dans le *Dêvakan*, s'appliquant à l'infinie variétés des mérites dans l'espèce humaine.

« Le *Ciel* atteint par une individualité est exactement adapté à ses capacités, car le *Ciel* est sa propre création, l'œuvre de ses aspirations et de ses facultés. »

Mais nous ne pouvons en dire davantage sur ce sujet. Ceux qui ne sont pas *initiés* ne comprendraient point.

Tout ce que nous ajouterons, c'est que la durée de l'état dêvakanique, si variable qu'elle soit, selon le mérite de chacun de nous, ne peut être de

moins de 1,500 ans, au minimum, et que le séjour en *Dêvakan*, qui paie un riche *Karma*, s'étend parfois à d'énormes périodes de temps.

HERMÈS (M. S. T.).

PAR LES PORTES D'OR

FRAGMENT DE PENSÉE

Chacun a une philosophie à soi, sauf le vrai philosophe. Le plus ignorant des rustres se fait une vague notion de l'objet de sa vie, et une idée très claire des moyens les plus faciles et les plus sûrs pour l'atteindre. L'homme du monde est souvent, sans le savoir, un philosophe de première classe : il traite l'existence d'après certains principes bien nets, et refuse de laisser les désastres du sort démolir la position où il s'est établi. L'homme de pensée et d'imagination a moins d'assurance, et se trouve constamment incapable de formuler ses idées sur ce sujet de la vie humaine, le plus intéressant pour l'humaine nature. Le philosophe véritable est celui qui, loin de prétendre à ce titre, a reconnu le mystère de l'existence insoluble pour l'ordinaire pensée; ainsi le vrai savant confesse son ignorance complète des principes cachés sous la science.

Est-il aucun mode de réflexion, aucun effort d'esprit, pouvant permettre à l'homme de saisir les grands principes qui sont évidemment les causes de la vie humaine? A cette question, nul penseur commun ne peut répondre. Néanmoins, les âmes sincères de ce monde, hantées par cette obscure conscience d'une cause sous-entendue aux effets visibles, d'une loi qui règle le chaos, d'une harmonie sublime qui parcourt les dissonances, soupirent après la vision de l'invisible et la connaissance de l'inconnaissable.

A quoi bon désirer attendre ce qui, aussi longtemps que resteront fermés les yeux intérieurs, restera au-delà de toute espérance? Ne vaudrait-il pas mieux rassembler les fragments que nous avons sous la main, et tenter d'en reconstituer une forme pour cette colossale énigme?

CHAPITRE PREMIER

LA RECHERCHE DU PLAISIR

I

Nous connaissons tous cet austère persécuteur que l'homme appelle malheur, et qui le poursuit, le fait semble tout d'abord assez étrange, non pas d'une manière vague ou incertaine, mais avec une méthode positive

et une constante obstination. Sa présence est intermittente : autrement nous ne pourrions vivre; mais sa persévérance est sans relâche. Toujours le fantôme du désespoir est debout derrière l'homme, prêt à le toucher de son doigt terrible, dès qu'il se sent trop longtemps satisfait. Qu'est-ce donc qui a donné à ce spectre lugubre le droit de nous hanter depuis l'heure de notre naissance jusqu'au moment de notre mort, d'être constamment à notre porte, de la tenir entr'ouverte, avec sa main impalpable, mais horriblement réelle, prêt à entrer dès qu'il le juge à propos ? Le plus grand philosophe du monde finit par succomber à cet ennemi : et celui-là seul est un philosophe, au sens raisonnable du mot, qui, le reconnaissant irrésistible, s'attend à souffrir tôt ou tard, comme tous les autres. La peine et la détresse sont part de l'héritage humain : quiconque décide que rien ne le fera souffrir, ne fait que se draper dans un égoïsme lourd et glacé; ce manteau peut le garantir de la peine, il l'isole aussi du plaisir. Si nous pouvons trouver aucune paix sur la terre ou aucune joie dans la vie, ce n'est certes pas en fermant les portes du sentiment, qui donnent accès aux régions les plus élevées et les plus vives de notre existence. La sensation, telle que nous l'obtenons par le corps physique, nous fournit tout ce qui nous pousse à vivre dans cette forme. Il est inconcevable qu'aucun homme voulût se donner la peine de respirer, si cet acte ne lui procurait un sentiment de satisfaction. Il en est de même de tous les actes et de tous les instants de notre vie : nous vivons parce qu'il nous plaît d'avoir la sensation même de la douleur. La sensation est ce que nous désirons. Autrement nous demanderions l'ivresse aux eaux profondes de l'oubli, et la race humaine s'éteindrait d'un accord unanime. Si telle est la vérité de la vie physique, il doit en être de même pour la vie des émotions, de l'imagination, des sensibilités, de toutes ces formations fines et délicates qui, avec le merveilleux mécanisme du registre cérébral, composent l'homme intérieur ou subtil. La sensation est leur plaisir : une série infinie de sensations est leur vie; détruisez la sensation, qui leur fait désirer la persévérance de l'expérience vitale, tout disparaît. Aussi l'homme qui essaye d'oblitérer le sens de la douleur, qui veut rester égal, devant le plaisir comme devant la souffrance, s'attaque à la racine même de la vie et détruit l'objet de sa propre existence. Et, si loin que puissent nous mener nos raisonnements actuels ou nos facultés intuitives, cette vérité doit s'appliquer à toutes les conditions d'existence, même au Nirvâna tant désiré des Orientaux, qui, s'il est un état et non pas une annihilation, ne peut consister qu'en une sensation infiniment plus subtile et plus exquise. Or l'expérience de la vie, d'après laquelle nous pouvons actuellement juger, nous enseigne que sensation plus subtile

veut dire sensation plus vive : c'est ainsi qu'un homme doué de sensibilité et d'imagination sent davantage, en conséquence de l'infidélité ou de la fidélité d'un ami, que ne peut sentir par l'intermédiaire des sens l'homme de la nature physique même la plus grossière. Il est donc clair que le philosophe qui refuse de sentir ne se laisse aucun refuge, pas même le lointain et fuyant asile du Nirvâna. Il ne peut que se refuser à lui-même son héritage de vie, autrement dit, son droit à la sensation. S'il lui plaît de sacrifier ce qui le rend homme, il devra se contenter d'une pure inaction de conscience, c'est-à-dire d'une condition en comparaison de laquelle la vie de l'huître est une débauche perpétuelle.

Mais nul n'est capable d'accomplir cet exploit. Le fait que l'homme continue à exister prouve clairement qu'il désire encore la sensation, et qu'il la désire sous une forme si positive, si active, que ce désir doit être gratifié dans la vie physique. Il semblerait plus pratique de ne pas s'en faire accroire avec le masque du stoïcisme, de ne pas prétendre renoncer à ce dont rien ne peut nous décider à nous séparer. N'y aurait-il pas une politique plus virile et plus prévoyante à embrasser, pour la résoudre, la grande énigme de l'existence, à s'en emparer solidement pour lui demander son propre mystère ? Si l'on voulait prendre la peine de réfléchir aux leçons que nous ont apprises le plaisir et la douleur, on pourrait en deviner long sur la chose étrange qui cause ces effets; mais on se détourne bien vite de l'étude de soi, et l'homme est peu enclin à analyser très profondément la nature humaine. Il doit pourtant y avoir une science de la vie aussi intelligible qu'aucun système des écoles : il est vrai que cette science est inconnue ; son existence est seulement soupçonnée et indiquée par un ou deux de nos penseurs les plus avancés. Le développement d'une science n'est que la découverte de ce qui existe déjà; la chimie est actuellement, pour le garçon de ferme, aussi magique et ausssi invraisemblable que la science de la vie peut l'être pour l'homme de sens commun. Il peut et doit y avoir du moins quelque visionnaire qui perçoive la croissance de ce jeune arbre, comme les premiers expérimentalistes des laboratoires virent évoluer de la nature, à l'usage et au profit de l'homme, le système des connaissances actuellement acquises.

II

Bien des gens cherchent à se débarrasser du fardeau de la vie par le suicide : un bien plus grand nombre s'y essayeraient, s'ils pouvaient être convaincus qu'ils trouveront l'oubli par ce moyen. Celui qui hésite avant de boire le poison, craignant de n'aboutir qu'à un changement de mode d'existence, ou peut être qu'à une misère pire de forme et d'activité,

en sait plus long que les âmes assez folles pour se précipiter brutale-ment dans l'inconnu, confiantes en sa tendresse. Les eaux de l'oubli son une toute autre chose que les eaux de la mort ; le genre humain ne peu s'éteindre par la mort tant que continue à opérer la loi de naissance L'homme revient à la vie physique comme l'ivrogne à la bouteille, san savoir pourquoi, sinon qu'il désire la sensation produite par la vie comme l'autre désire la sensation produite par le vin. Les véritable eaux de l'oubli dorment bien au-delà de notre conscience ; nous ne pou-vons les atteindre qu'en cessant d'exister dans cette conscience ; en ces-sant d'exercer la volonté qui nous remplit de sens et de sensibilités.

Pourquoi la créature humaine ne rentre-t-elle pas dans ce vaste sein d silence dont elle est sortie, afin d'y reposer en paix, comme repose le fœ-tus avant d'être atteint par la poussée de vie ? Parce qu'elle est affamé de plaisir et de douleur, de joie et de tristesse, de colère et d'amour. L malheureux soutiendra qu'il ne désire pas la vie ; il prouve le contraire e vivant. Personne ne peut le forcer à vivre : l'esclave des galères peut êtr enchaîné à son aviron, sa vie ne peut être enchaînée à son corps. Notr superbe mécanisme est aussi inutile qu'une machine dont les feux son éteints, lorsque cesse la volonté de vivre ; cette volonté, que nous mainte-nons résolument et sans pause, nous permet d'accomplir des tâches qu autrement nous rempliraient d'épouvante : celle, par exemple, d'aspire et de rejeter le souffle. Nous nous acquittons sans nous plaindre, d'effort herculéens de ce genre, afin de pouvoir exister au milieu de sensation innombrables.

Bien plus ; nous sommes contents, pour la plupart, d'aller devant nou sans objet ni dessein, sans la moindre intelligence d'un motif ou la moindr idée d'une direction quelconques. Un jour, cependant, l'humanité com-mence à s'apercevoir qu'elle marche à l'aventure : un jour lui vien l'obscure conscience qu'elle travaille tout le temps sans se douter du bu auquel tendent ses efforts immenses ; alors descend sur le XIXe siècle l désespoir de la pensée. Perdu, égaré, désespéré, l'homme devient scep-tique à force de désillusion et de lassitude : il pose une question à laquell aucune voix ne semble devoir répondre, en se demandant si cela vau bien la peine de respirer pour des résultats inconnus et apparemmen inconnaissables. Inconnaissables, le sont-ils donc ? ou pour simplifier l problème, n'est-il pas possible de deviner leur direction ?

III

Née de la tristesse et du découragement qui nous semblent inoculés à l'esprit du siècle, cette question, après tout, doit avoir été posée d'âge e

âge. Sans doute, en remontant attentivement dans l'histoire, nous la verrions toujours revenir à l'heure où la fleur de la civilisation s'est pleinement épanouie et où ses pétales commencent à se relâcher. L'humanité a atteint l'apogée de sa nature partielle. Voyez les Égyptiens, les Romains, les Grecs ; à peine avaient-ils gravi la colline de la difficulté, qu'ils ont vu s'échapper et retourner à l'abîme le rocher qu'ils venaient de rouler jusqu'au sommet. Pourquoi ce labeur inutile ? Cette tâche incessante et incessamment défaite ne suffit-elle pas pour produire un accablement et un dégoût inexprimables ? Voilà pourtant ce que nous voyons faire à l'humanité, aussi loin qu'atteigne notre connaissance bornée de l'histoire. Il y a un point culminant auquel elle parvient par ses efforts immenses et concentrés : alors éclot l'abondante et brillante floraison de toute sa nature intellectuelle, mentale et matérielle : le comble de la perfection sensuelle est atteint : et puis, sa fermeté se relâche, son pouvoir diminue, et elle retombe, de découragement et de satiété, à la barbarie. Pourquoi l'homme ne sait-il pas se maintenir sur le sommet, et, contemplant les montagnes de l'au-delà, se résoudre à escalader ces hauteurs nouvelles ? Parce qu'il est ignorant : ayant entrevu une grande clarté dans la distance, il ferme ses yeux éblouis, et retourne se reposer à l'ombre du versant familier de sa colline. Il y a cependant, de temps à autre, quelqu'un d'assez brave pour regarder fixement cette lueur et y déchiffrer une forme vague. Aux poètes et aux philosophes, aux penseurs et aux docteurs, à tous ceux qui sont « les frères aînés de la race », il est arrivé d'entrevoir ce spectacle, et certains d'entre eux ont reconnu dans l'inquiétante clarté, les contours des portes d'or.

Ces portes nous admettent au plus intime de la nature humaine ; là est l'autel de vie dont l'homme est prêtre ; de là lui vient son pouvoir vivifiant. Qu'il soit possible de pénétrer dans ce sanctuaire, de rares exemples suffisent à le prouver. Platon, Shakespeare et quelques autres parmi les forts, ont passé par ces portes, et au moment d'entrer, ils nous parlaient un langage voilé ! Une fois le seuil franchi, le héros ne parle plus à ceux qui restent de l'autre côté ; et même les paroles prononcées par lui au dehors sont si pleines de mystère, si voilées et si profondes, qu'à ceux-là seulement qui le suivent de près est visible la lumière qu'elles renferment.

IV

Ce que désire l'homme, c'est de savoir comment échanger la douleur contre le plaisir, ou comment régler la conscience, de telle sorte que la sensation la plus agréable soit la sensation éprouvée. Aucun effort mental

peut-il nous révéler cette méthode ? Le problème mérite tout au moins d'être considéré.

Celui qui concentre suffisamment ses pensées sur un sujet quelconque finit tôt ou tard par en obtenir l'éclaircissement : et l'individu favorisé de cette illumination, est appelé un génie, un inventeur, un inspiré. Il ne fait pourtant que couronner le grand œuvre mental d'inconnus qui l'entourent ou l'ont précédé de longue date, et sans lesquels il n'eût point obtenu les matériaux dont il dispose. Il n'est pas jusqu'au poète qui n'ait besoin, pour se nourrir, d'une tourbe de versificateurs, et qui ne représente l'essence de la puissance poétique des temps actuels ou antérieurs. Nul individu n'est séparable de son espèce.

Si donc, au lieu d'accepter l'inconnu comme inconnaissable, tous les vivants, d'un même accord, tournaient vers lui leurs pensées, les portes d'or ne resteraient pas aussi inexorablement fermées. Il ne faut, pour les ouvrir, qu'une main forte. Le courage d'entrer, c'est le courage de sonder sa propre nature sans crainte et sans honte. C'est dans la partie raffinée de la nature humaine, dans son essence, dans son parfum, qu'il faut chercher la clef. Et que trouve-t-on après avoir ouvert ces portes immenses ?

Des voix, éparses dans le long silence des âges, ont répondu à cette question : ceux qui sont entrés ont laissé leurs paroles, comme un legs, à leurs semblables, et ces paroles renferment des allusions à ce qui nous attend au-delà. Mais le sens caché sous les mots n'est lisible qu'à ceux qui désirent aller de côté. Les savants, ou plutôt les scholiastes, lisent les livres sacrés des diverses nations, la poésie et la philosophie laissées par les esprits éclairés, et ne trouvent dans tout cela que la pure matérialité. L'imagination, glorifiant les légendes de la nature ou exagérant les pouvoirs psychiques de l'homme, leur suffit à expliquer tout ce que contiennent les bibles de l'humanité.

Ce qui peut se trouver sous les mots de ces livres peut se trouver en chacun de nous-mêmes ; il est impossible de découvrir, dans la littérature ou par aucun canal de la pensée, quelque chose qui n'existe pas en l'homme qui étudie. Cette vérité banale est évidente pour tout étudiant sérieux : mais il faut s'en souvenir spécialement en ce profond et obscur sujet ; car l'homme croit facilement que rien ne peut exister pour autrui là où lui-même ne trouve que le vide.

En lisant, il est un fait dont on ne tarde pas à s'apercevoir. Nos devanciers n'ont pas trouvé que les portes d'or conduisent à l'oubli : au contraire, le seuil franchi, la sensation devient pour la première fois réelle. Mais elle est d'un genre nouveau, d'un ordre qu'il nous est impossible d'apprécier sans quelque fil indicateur. Sans doute l'étudiant peut saisir ce

fil, s'il veut se donner la peine de parcourir toute la littérature qui nous est accessible. On acquiert vite la conviction qu'il existe des livres et des manuscrits mystiques, mais qu'ils restent ignorés, tout simplement parce que personne n'est prêt à en lire la première page. La route doit continuer tout droit : nous la voyons aller de l'ignorance épaisse à l'intelligence et à la sagesse ; il est assez naturel qu'elle se prolonge vers la connaissance intuitive et l'inspiration. Nous possédons quelques rares fragments de ces dons précieux; où donc est le tout dont ils doivent faire partie ? Un voile, mince mais apparemment infranchissable, nous le cache, comme il a caché toute science, tout art, tous les pouvoirs de l'homme, jusqu'à ce que celui-ci ait eu le courage d'arracher ce rideau. Cette audace ne vient que de la conviction. Une fois qu'on croit à l'existence de ce qu'on désire, on l'obtient à n'importe quel prix. La difficulté consiste donc dans l'incrédulité. Il faut qu'une grande vague de pensée et d'attention s'élève vers les régions inconnues de la nature humaine, pour que ses portes s'ouvrent et que ses glorieux horizons soient explorés.

Qu'à tout hasard l'épreuve vaille d'être tentée, est admissible pour quiconque s'est posé la triste question du XIX[e] siècle : la vie vaut-elle d'être vécue ? Assurément, pour éperonner l'homme à de nouveaux efforts, il suffit du soupçon qu'au-delà de la civilisation, au delà de la culture mentale, au delà de l'art et de la perfection mécanique, il y a une porte encore par laquelle on entre dans les réalités de la vie.

V

Lorsqu'on se croit arrivé à la fin, parvenu au but ; lorsqu'on s'imagine n'avoir plus rien à faire; au moment même où l'on ne se voit d'autre alternative que de manger, de boire et de dormir, en un mot, de vivre à son gré comme les bêtes vivent au leur, ou de choisir le scepticisme, c'est-à-dire la mort ; alors précisément, si l'on veut se donner la peine de regarder, les portes d'or sont là devant nous. Quand l'homme porte en lui la culture du siècle ; quand il se l'est assimilée au point d'en être l'incarnation ; alors il est qualifié pour le grand pas très possible, et cependant tenté par très peu de ceux-là même qui y sont aptes. Cela, en partie à cause des difficultés qu'entraîne l'effort, mais bien plus encore faute de comprendre que c'est vraiment dans cette voie qu'il faut chercher le plaisir et la satisfaction.

Certains plaisirs font appel à certains individus ; chacun sait que dans telle ou telle couche de sensations il trouvera ses suprêmes délices : toute sa vie s'oriente vers ce point, assez naturellement, comme le tournesol va vers le soleil, comme le nénuphar s'appuie sur l'eau. Hélas ! cet homme

est obligé de lutter tout le temps contre une chose terrible et faite pour l'oppresser jusque dans l'âme. A peine a-t-il atteint son bonheur qu'il le perd de nouveau et doit se remettre à sa recherche; bien plus, il ne l'atteint jamais ; car le plaisir l'élude au moment suprême. Et cela, parce qu'il s'efforce de saisir l'impalpable, et de satisfaire la soif de son âme pour la sensation, par le contact avec les objets extérieurs. Comment ce qui est au dehors peut-il donner satisfaction ou même plaisir à l'être intérieur, à ce quelque chose qui règne au dedans et qui n'a pas d'yeux pour la matière, pas de mains pour toucher les objets, pas de sens pour percevoir ce qu'il y a par delà ses murailles magiques : frontières enchantées qui d'ailleurs n'ont pas de limites. Car l'âme est partout; on la trouve en toutes choses vivantes, et aucune partie de l'univers ne peut se concevoir sans elle, si l'on doit regarder cet univers comme un ensemble cohérent. Or, à moins de garantir cet axiome de début, on perd son temps à chercher l'objet de la vie. En vérité, la vie n'a pas de sens, à moins qu'elle ne soit universelle et cohérente, à moins que nous ne maintenions notre existence en raison de ce fait que nous sommes part de ce qui est, non en raison de notre propre être.

Un des facteurs les plus importants de notre progrès est la reconnaissance, la profonde et complète reconnaissance de cette loi d'unité et de cohérence universelles. La séparation qui existe entre individus, entre mondes, entre les divers pôles de l'univers et de la vie; la chimère physico-mentale appelée espace ; tout cela, c'est le cauchemar de l'imagination humaine. Le premier enfant venu sait que les cauchemars existent, et existent uniquement pour tourmenter ; l'important est de pouvoir distinguer entre les fantaisies cérébrales qui nous appartiennent en propre, et les fantasmagories de la vie quotidienne qui intéressent également nos semblables. Cette règle est valable encore en un cas plus large : cela ne regarde personne autre que nous-mêmes que nous vivions dans un cauchemar d'horreur imaginaire, que nous nous croyions isolés dans l'univers et capables d'action indépendante, tant que nous n'avons d'autres associés que ceux qui font partie du rêve. Mais lorsque nous désirons converser avec ceux qui ont essayé, poussé et ouvert les portes d'or, il devient nécessaire et même essentiel de savoir discerner, et de ne pas transporter dans notre vie les confusions de notre sommeil. Sans quoi nous sommes comptés parmi les fous, et nous retombons dans l'ombre où il n'y a d'autre ami que le chaos. Ce chaos a suivi tous les efforts de l'humanité écrits dans l'histoire ; quand la civilisation a fleuri, la fleur se fane et meurt, puis l'hiver et la nuit la font disparaître. Et il doit fatalement en être ainsi tant que l'homme se refusera à tenter l'effort qui lui permettrait de

istinguer entre les fantômes de la nuit et les formes actives du jour. Si pourtant nous avons le courage de résister à cette tendance réactionaire, de nous tenir fermes sur la hauteur atteinte et de lever le pied pour hercher une nouvelle marche, pourquoi ne la trouverions-nous pas? Il 'est rien qui puisse faire supposer que le sentier s'arrête à un point onné, sauf la tradition qui a déclaré qu'il en était ainsi, tradition que humanité a acceptée et embrassée pour excuser son indolence.

VI

L'indolence est, de fait, le fléau de l'humanité. C'est par pure paresse ue le paysan irlandais et le bohême cosmopolite demeurent dans la rasse et la misère : c'est pour la même raison que le mondain vit content es plaisirs sensuels. Les vins fins, la bonne chère, les scènes brillantes t bruyantes, les belles femmes et un superbe entourage, tout cela n'est as meilleur pour le raffiné, pas plus satisfaisant comme objet final de ouissance, que les rudes amusements et les gratifications grossières du ustre ne le sont pour cet être sans éducation. Il ne peut y avoir d'objet nal, la vie, sous toutes ses formes, n'étant qu'une vaste série de gradaions délicates. Celui qui décide de s'arrêter au point qu'il a atteint dans a culture, et qui se prétend incapable d'aller plus loin, ne fait cet aveu ue pour excuser sa nonchalance. On peut dire, certes, que le bohémien st satisfait de sa crasse et de sa misère, et que dès lors il vaut l'homme e plus civilisé. Mais il n'est satisfait qu'autant qu'il est ignorant; dès que a lumière entre dans cet esprit confus, l'être entier se tourne vers elle. l en est de même au niveau supérieur, sauf qu'il est plus difficile de énétrer l'esprit et de laisser entrer la lumière. Le paysan irlandais aime on whisky, et, tant qu'il peut s'en procurer, s'inquiète peu des grandes lois orales et religieuses qui sont censées gouverner les hommes et les endre tempérants. Le gourmand cultivé n'aime que les goûts subtils et s saveurs parfaites; mais il n'est pas moins aveugle que le dernier paysan n ne voyant rien au delà de pareilles gratifications. Comme le rustre, il st trompé par un mirage qui opprime son âme; il s'imagine, parce qu'une ois il a obtenu une joie sensuelle qui lui a plu, se donner la satisfaction uprême par une répétition infinie; il finit, hélas, par arriver à la folie. Le ouquet du vin préféré pénètre son âme et l'empoisonne, n'y laissant place our d'autres pensées que celles du désir sensuel. Il est dans le même tat désespéré que celui qui meurt de boisson. Quel bien l'ivrogne a-t-il btenu de sa folie? Aucun: la douleur a fini par absorber complètement le laisir, et la mort vient terminer cette agonie. Châtiment final de l'ignoance prolongée d'une loi naturelle, aussi inexorable que celle de la gravi-

tation : une loi qui défend à l'homme de rester tranquille. La même cou de plaisir ne peut être deux fois goûtée ; la seconde fois elle doit conte un grain de poison ou une goutte de l'élixir de vie.

Le même argument tient bon et la même loi opère vis-à-vis des plais intelligents. Nous voyons des hommes, la fleur intellectuelle de leur âg des hommes qui ont dépassé et dominé leurs compagnons, entrer un jo dans une aire fatale de la pensée ; cédant à l'indolence innée de l'âme, commencent à s'illusionner eux-mêmes, et cherchent à se consoler par répétition. Alors la stérilité vient : la vitalité manque ; malheureux dés pointement trop souvent réservé aux grands hommes qui viennent franchir le milieu de leur vie ! La chaleur du printemps, la vigueur jeune intellect, ont triomphé de l'inertie interne, les ont excité à escalad les hauteurs philosophiques et à remplir leurs poumons mentaux de l' libre des montagnes. Bientôt a lieu la réaction physique ; le mécanisme cé bral perd sa puissante impulsion et commence à se détendre, simpleme parce que la jeunesse du corps va finir. Les voici assaillis par le gra tentateur de notre race, qui, éternellement posé sur l'échelle de la v attend ceux qui ont pu grimper jusque-là, pour leur verser dans l'orei la goutte empoisonnée. Dès ce moment, toute conscience s'obscurc l'homme s'effraye de sentir disparaître pour lui les potentialités de la vi il recule en toute hâte vers l'échelon familier à son expérience, et là, rassure en touchant un accord bien connu de passion et d'émotion. trop nombreux sont ceux qui s'attardent alors, effrayés de tenter l'i connu, mais contents de faire vibrer sans trêve l'accord qui répond plus facilement, et de s'assurer par ce moyen que la vie brûle encore eux-mêmes. A la fin cependant leur destin est le même que celui du gou mand ou de l'ivrogne. Le charme perd chaque jour de son pouvoir, tand que le mécanisme qui sent perd sa vitalité. L'homme s'efforce en vain faire revivre l'excitation et la ferveur de jadis en frappant la note av plus de violence, en embrassant plus fort la chose qui le fait sentir, vidant la coupe fatale jusqu'à sa lie empoisonnée. Alors il est perdu : folie s'abat sur son âme comme elle tombe sur le corps de l'ivrogne. Po lui la vie n'a plus de sens, et il se précipite sauvagement dans les abîm de l'insanité intellectuelle. Un homme de moindre valeur qui commet cet grande folie obsèdera les autres en s'attachant sottement à sa pens familière, en foulant obstinément l'aire battue qu'il affirme être le b final. Le nuage qui l'entoure est aussi fatal que la mort même, et des ge jadis assis à ses pieds se détournent avec tristesse ; ils sont obligés relire ses premières paroles pour se rappeler sa grandeur.

VII

Comment remédier à cette misère et éviter cette perte d'efforts ? Existe-
:-il un remède ? Autant demander s'il y a une logique dans la vie. Or, s'il
n'existait pas une loi qui rende l'existence possible, nous ne pourrions
amais arriver qu'au chaos et à la folie.

En vidant la première coupe du plaisir, l'homme se sent pénétré de
cette joie inexprimable qui vient avec les sensations nouvelles. La goutte
le poison qu'il y mêle la seconde fois, et qui doit se doubler et se tripler,
s'il persiste en sa folie, jusqu'à ce que la coupe entière soit empoisonnée,
c'est le désir aveugle de répéter et d'aviver la sensation ; désir qui, sui-
vant toute analogie, ne peut mener qu'à la mort. L'enfant devient homme;
l ne peut se raccrocher à son enfance, en répéter ni en aviver les
plaisirs, qu'au prix fatal de l'idiotisme. La plante enfonce ses racines et
élève ses vertes feuilles, puis fleurit et fructifie ; si elle ne pousse que des
racines ou des feuilles, si elle s'arrête constamment dans son développe-
ment, le jardinier la considère comme une chose inutile qu'il doit
arracher.

En choisissant la route de l'effort, en refusant de laisser peser sur son
âme le sommeil de l'indolence, on trouve, dans chaque plaisir que l'on
goûte, une joie nouvelle et meilleure ; quelque chose d'indéfini et d'infini
qui nous éloigne de plus en plus de l'état où la pure sensualité est tout ;
une essence subtile qui est l'élixir de vie et rend l'homme immortel. Celui
qui l'a goûtée, et qui refuse de boire à moins qu'elle ne soit dans la coupe,
sent s'élargir la vie et voit grandir le monde devant ses yeux attentifs. Il
reconnaît l'âme dans la femme qu'il aime, et la passion devient la paix ;
il découvre dans sa pensée les qualités supérieures de la vérité spirituelle,
au delà de la sphère d'action de notre mécanisme mental ; alors, au lieu
d'entrer dans l'aire battue des lieux communs intellectuels, appuyé sur
le large dos de l'aigle de l'intuition, il prend son essor dans l'air pur où
les grands poètes ont trouvé leurs inspirations. Dans son propre pouvoir
de sentir, de jouir de l'air frais et du soleil, de la nourriture et du vin, du
mouvement et du repos, il sent les facultés de l'homme subtil, de cette
chose qui ne meurt pas, ni avec le corps ni avec le cerveau. Plaisirs de
l'art, de la musique, de la lumière et de la beauté : sous ces formes aux-
quelles les hommes s'attachent jusqu'à n'y trouver que des formes, il
entrevoit la splendeur des portes d'or ; il les franchit, pour trouver au
delà la vie nouvelle qui enivre et rend fort, comme l'air vif des mon-
tagnes vivifie par sa force même. S'il a su, goutte à goutte, augmenter
dans sa coupe la proportion d'élixir, il est capable de supporter cet air

intense, d'y respirer et d'y vivre. Désormais, qu'il meure ou vive, en forme physique, également il avance; il éprouve des joies nouvelles et meilleures, plus parfaites et plus satisfaisantes, avec chaque souffle aspiré et expiré.

CHAPITRE II

LE MYSTÈRE DU SEUIL

En entrant dans une phase nouvelle de la vie, il faut évidemment laisser quelque chose à la porte. L'enfant qui devient homme met de côté les choses puériles. Ces paroles et plusieurs autres montrent que saint Paul avait goûté l'élixir de vie et était en route vers les portes d'or. La coupe du plaisir déborde à chaque goutte du divin breuvage que l'on y verse car la nature traite ses enfants généreusement, et notre verre est toujours plein jusqu'au bord. S'il nous plaît de goûter la bonne et vivifiante essence, il nous faut éliminer quelque chose de nos parties les plus grossières et les moins sensitives : et cela chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, afin que la dose de vie augmente régulièrement. Pour réussir sans restrictions, nous devons être notre propre maître d'école reconnaître constamment que nous manquons de sagesse, être prêts à toutes les austérités et, ne pas hésiter à employer la baguette contre nous-mêmes. En réfléchissant sérieusement, on comprendra que celui-là seul a des chances pour franchir les portes d'or, qui possède en lui-même et tout à la fois les potentialités du voluptueux et du stoïque. Il doit savoir éprouver et évaluer les plus minimes parcelles de toutes les joies que peut donner l'existence, et en même temps être capable de se refuser tout plaisir sans souffrir du sacrifice. Cette double faculté, une fois développée, il peut commencer à tamiser ses plaisirs, à enlever de sa conscience ceux qui appartiennent exclusivement à l'homme d'argile. Leur déblaiement découvre une rangée de plaisirs plus raffinés. Pour attaquer ces derniers de manière à découvrir l'essence de vie, la méthode du philosophe stoïque n'est pas suffisante. Le stoïque, ne voulant pas reconnaître la joie dans le plaisir, perd l'une en se refusant l'autre. Le vrai philosophe, qui a étudié la vie elle-même sans laisser enchaîner sa pensée par aucun système, sait qu'il y a l'amande sous la coque : au lieu de broyer toute la noix comme un pachyderme sans délicatesse, il brise l'enveloppe, la jette, et obtient l'essence. Toute émotion, toute sensation se prête à ce traitement : sans quoi elles ne pourraient faire partie essentielle de la nature humaine, ni aider à son développement. Qu'il y ait, en avant, puissance, vie, perfection, et que notre route vers ce but soit semée tout le long, des moyens de l'atteindre, ne peut être nié que par qu

refuse de reconnaître la vie à part de la matière. Cette position mentale est si absolument arbitraire qu'il est inutile de l'attaquer ou de s'en défendre. De tout temps, l'invisible a pesé sur le visible, l'immatériel a écrasé la matière ; de tout temps, les signes et les gages de ce qui existe au delà de la matière ont attendu d'être essayés et pesés par les hommes matériels. Ceux qui ne veulent pas agir ainsi ont choisi arbitrairement leur lieu d'arrêt, et il n'y a rien à faire qu'à les laisser tranquillement fouler l'aire qu'ils prennent pour le champ de l'activité culminante de l'existence.

II

Nul doute qu'on doive faire sa propre éducation, si l'on veut percevoir ce qu'il y a par delà la matière, comme on doit faire sa propre éducation afin de percevoir ce qu'il y a dans la matière. On sait que l'enfance est un long procédé d'ajustement : l'enfant doit apprendre à se servir de ses sens et comprendre le rapport de chacun avec son département spécial ; exercer des organes difficiles et compliqués bien qu'imparfaits, et les appliquer à la perception du monde matériel. S'il a l'intention de vivre, il travaille sérieusement et sans hésitation. Certains enfants, nés à la lumière terrestre, se contractent devant elle : ils se refusent à entreprendre cette tâche immense, qui doit être accomplie pour que la vie soit possible dans la matière. Ceux-là retournent au rang des êtres qui ne sont pas nés : nous les voyons abandonner leur instrument compliqué, leur corps, et se faner dans le sommeil. La grande masse humaine est dans le même cas, lorsqu'elle a triomphé, conquis et joui dans le monde de matière. Les individus de cette foule, en apparence si puissante et si confiante dans sa démarche accoutumée, sont des enfants en présence de l'univers immatériel. Et nous les voyons de toutes parts, à chaque jour et à chaque heure, refuser d'y entrer, se rejeter dans les rangs des habitants de la vie physique, se rattacher à la conscience qu'ils connaissent et comprennent. Le rejet intellectuel de toute connaissance purement spirituelle est la marque la plus frappante de cette indolence, dont les penseurs de tout ordre sont certainement coupables.

Il est naturel que l'effort initial soit pénible : ce doit être évidemment une affaire de force autant que d'activité volontaire. Mais il n'est d'autre moyen d'acquérir cette force ou de l'employer une fois acquise, que d'exercer sa volonté. On s'attendrait vainement à naître avec de grandes possessions. Dans le royaume de vie, il n'y a point d'hérédité, sauf du propre passé de l'homme, qui doit accumuler ce qui est à lui. Vérité évidente pour quiconque observe la vie sans se laisser aveugler par les préjugés : et même en dépit de ses préjugés, il est impossible à un homme sensé de

ne pas comprendre ce fait. C'est de là que nous vient la doctrine de la punition et du salut, éternels ou durant de longs âges après la mort, enseignement étroit et exposition peu intelligente de cet axiome, que l'homme moissonnera ce qu'il aura semé. Swedenborg vit le fait si clairement dans son grand esprit, qu'il le concréta, en en faisant une finalité par rapport exclusif à notre existence particulière ; ses préjugés l'empêchaient de comprendre que l'action fut encore possible, alors même qu'il n'y a plus de monde sensuel sur lequel agir. Il était trop dogmatique pour l'observation scientifique, et ne voulut pas voir que, comme le printemps suit l'automne et le jour la nuit, ainsi la naissance doit succéder à la mort. Il alla bien près des portes d'or : il dépassa le pur intellectualisme, mais pour s'arrêter rien qu'un pas plus loin. Le coup d'œil qu'il avait pu jeter sur l'au-delà lui sembla une révélation de l'univers ; et sur son fragment d'expérience, il bâtit une théorie qui contint toute la vie : il refusa de reconnaître que le progrès fût possible au delà ou en dehors de cet état ; toujours le sentier battu et rebattu. Mais Swedenborg se tient au premier rang dans la foule de ceux qui ont témoigné que les portes d'or existent et peuvent être aperçues des hauteurs de la pensée ; et de leur seuil, il nous a envoyé une faible houle de sensation.

III

Pour qui comprend le symbole des portes d'or, il devient évident qu'elles sont la voie unique pour sortir de la vie sous la forme actuelle pour entrer dans la région où nous deviendrons le fruit dont la virilité est la fleur. La nature est la meilleure des mères pour ceux qui ont besoin d'elle : jamais elle ne se fatigue de ses enfants, jamais elle ne désire en voir diminuer le nombre. Elle ouvre tout grands ses bras amis à la foule immense de ceux qui désirent naître et habiter dans des formes. Et tant que continue leur désir, elle continue son sourire de bienvenue. Pourquoi donc refermerait-elle ses portes sur personne ? Alors qu'une vie dans son sein n'a pas apaisé la centième partie de la soif de l'âme pour la sensation qu'elle y trouve, pourquoi cette âme s'en irait-elle ailleurs ? Sûrement, les graines du désir poussent là où le semeur les a semées. C'est sur cette vérité strictement raisonnable et apparemment évidente que l'esprit indien a basé sa théorie de réincarnation, de naissance et renaissance dans la matière ; cette théorie est devenue partie si intime de la pensée des Orientaux, qu'ils n'ont plus besoin de sa démonstration. L'Hindou en est sûr, comme l'Occidental est sûr qu'aujourd'hui n'est qu'un des nombreux jours dont se compose une vie humaine. Cette certitude des Orientaux, quant aux lois naturelles qui gouvernent la grande

ague de l'existence de l'âme, est une simple habitude acquise par la pensée. Nombre de gens ont l'esprit fixé sur des sujets considérés dans l'Ouest comme indispensables. Cest ainsi que l'Orient a produit les grandes fleurs de la croissance spirituelle de l'humanité; c'est sur les traces mentales d'un million d'hommes que Bouddha franchit les portes d'or : et c'est parce qu'une grande foule se pressait autour du seuil, qu'il fut capable de laisser après lui des paroles prouvant que ces portes peuvent s'ouvrir.

BIBLIOGRAPHIE

Chez nos Ancêtres, par Jean Revel. — Charpentier, 3 fr. 50

Le monde en est au positivisme; mais il est évident que l'esprit humain ne s'arrêtera pas plus ici qu'il ne l'a fait ailleurs. Quel sera le dogme de demain ?... Pour prévoir l'évolution de l'ensemble, le plus pratique est, je pense, de l'étudier dans ses parties les plus précoces ou les plus hâtivement mûries. — M. Jean Revel, positiviste et instruit, part en Orient, et nous dit ses impressions à mesure qu'elles naissent; et nous, nous assistons à l'éclosion progressive de nouveaux modes de penser en cet inconnu, sous le soleil de Palestine, d'Egypte et d'Aden.

... Monsieur Jean Revel, vous commencez par traiter bien mal Jérusalem la sainte! et les sensations que vous datez, à la page 1, du *Café du Jourdain*, n'ont rien, à dire vrai, de la mystique beauté que notre imagination prête aux lieux sacrés de Sion. Avec un mépris impitoyable, et trop bien justifié, hélas! vous décrivez les grotesques rivalités des diverses entreprises religieuses qui se coudoient, en la ville-mère des révélations exclusivement exactes... Au reste, le choix ne manque pas..

Mais voici, — ô Voltairien, ô Boulevardier, — qu'une germination se fait en vous, à votre insu. Des idées, rares, hardies, succèdent aux premiers sarcasmes (réminiscences un peu banales), et s'encadrent vraiment bien dans cette Galilée « revêtue de plantes, d'arbustes, et toute fleurie ». — Vous avez eu sur la Cène un aperçu bien vif, sur cette *prise de nourriture* où vous retrouvez, physiologiste rêveur, cet éternel mystère d'assimilation, d'endosmose, qui fait la base de la vie et du mouvement, incompréhensibles transmutations. — A la page suivante, je lis : «... la division du christianisme....répond aux trois disciples de Jésus : *Pierre* (catholicisme), — *Jacques* (protestantisme), — *Jean* (Grécisme) ».

Et désormais les passages frappants vont se multiplier. L'âme à son tour s'est mise en route...

Véritable Occidental et d'abord frappé des aigres discordances qui ont assailli ses oreilles, M. Jean Revel commence cependant, dans le silence des plaines de Judée, à sentir les *ressemblances* qui unissent, malgré eux, les cultes, frères ennemis.

Je n'aime pas, au point de vue psychologique, son Jésus; c'est de l'école Renan; après le lyrique passionné d'hier, le tendre pasteur est à la mode; chez les laïcs comme chez les jésuites, cette interprétation me fait peine. Le Christ (*le plus beau*, mais aussi *le plus grand* parmi ceux qui l'entouraient), ne tombe pas avec cette facilité dans le champ microscopique de l'analyse. L'interprétation de Michel-Ange devrait faire songer.

Passons donc cette idylle, tout charmants qu'en soient quelques détails, et lisons plutôt la page profonde, à propos des croisades, sur le sens *réel* des enthousiasmes et des efforts humains.

Cependant, à comparer les cultes présents, notre penseur remonte plus haut, au-dessus de ces miasmes, et déjà le bouddhisme traverse sa pensée. — Le voyage continue...

Egypte; autre influence de climat: en même temps que le style devient, d'ironique ou de sentimental, plus calme et plastique, plus *objectif* en quelque sorte, les pensées quittent la Religion pour la Science. Bien belle page sur la pyramide de Chéops, que l'auteur a gravie.

Les questions humaines se pressent sur la vieille terre des sphynx. Alors, parmi les doutes fatigués de l'Européen, se lève, — comme au jour et à l'heure indiqués, dans la brume d'avril, un rayon du soleil, — quelques paroles d'un compagnon de route, jusque là à peu près silencieux, d'un Hindou, membre de la Société Théosophique. Il a beau dire, le Parisien; les opinions de Djaïpour le troublent plus qu'il ne veut l'avouer, — et il suit l'Hindou à Aden, où il assiste à une réunion de la Société Théosophique. Nous engageons nos lecteurs à lire le discours d'un Mahatma qui s'y trouve.

Malheureusement, il reste au fond de l'esprit de M. Jean Revel bien des préjugés encore qui l'éloignent, eux seuls, de la théosophie. Je ne citerai entre autres que la grosse erreur de croire Nirvâna synonyme de *Néant*. — Aussi emporte-t-il une angoisse au cœur. « La porte de l'Extrême-Orient est retombée — et les grandes visions ont disparu. » L'Asie Mineure, Constantinople, la Grèce ne l'en consoleront pas. Et d'ailleurs, pour comprendre celle-ci, n'eût-il pas fallu pousser jusqu'aux Indes, — au moins en pensée?

Qu'il est amer d'observer les vestiges d'une race qui fut *heureuse* et de ne savoir comment l'égaler! Mais, ayons courage: ce sentiment de la

nature, auquel notre monde se cramponne et qui nous a arrachés aux griffes très orthodoxes, nous ramène tout doucement à l'éternelle tranquillité, — et, d'ici peu, *Jean Revel* reprendra en lui-même les théories de *Djaïpour*. — G. P.

BALENI *(Eclairs)*, di Alfredo Pioda, f. 2. S. Firenze, tipogr. Barbera, 1889.

Le profane qui lirait ces poésies, sans lire d'abord la préface, n'y comprendrait pas grand'chose. Nous allons donc tâcher de résumer cette préface, afin d'initier le lecteur à la philosophie de laquelle s'est inspiré M. Pioda et de donner la clef de ses vers.

Qu'est-ce pour nous, mortels, que le monde? Tout ce qui tombe sous nos sens se réduit à des formes; or, les formes ne sont que des illusions passagères; donc le monde n'est qu'illusions.

Toutefois, derrière ces formes se cache quelque chose de plus réel, quoiqu'il échappe à nos sens; ce quelque chose, c'est la pensée.

Nous ne savons pas ce qu'est la pensée en soi; mais tout le monde convient qu'elle se manifeste comme une force, et l'on ne se divise que lorsqu'il s'agit de déterminer le champ de ses manifestations.

Pour les matérialistes, ce champ est la matière; pour les spiritualistes, c'est l'âme; pour les théosophes, c'est la matière, l'âme et l'esprit, trois aspects de l'être qui répondent à trois ordres de choses.

Celui qui jette une idée dans le domaine public, y lance donc une force, laquelle produit des vibrations qui, pour les matérialistes, se répandent dans le monde physique, pour les idéalistes dans le monde intellectuel, et pour les théosophes dans le monde physique, intellectuel et spirituel à la fois.

L'idée est donc quelque chose de moins illusoire et de plus universellement admis que la forme. Mais quel est son principe?

Nous voilà obligés d'admettre, au-dessus des idées de Platon, des atômes de Démocrite, du verbe de saint Jean, de la monade de Leibniz, du noumène de Kant, de la volonté de Schopenhauer, de l'inconscient de Hartmann, de l'inconnaissable des positivistes, l'Absolu, le Parabrahm des bouddhistes.

L'Absolu est la seule réalité essentielle; cachée dans l'intime des choses, cette entité n'est perceptible que par l'intime de nous-mêmes, par voie d'intuition.

Cette intuition, à l'aide de laquelle nous pouvons nous élever vers le monde des Idées et vers l'Absolu, est latente en nous tous, et plus ou moins susceptible de développement. Dans les conditions actuelles, nous pouvons donc avoir des perceptions passagères des mondes supérieurs.

Ce sont ces perceptions passagères, ces *éclairs*, qui font l'objet du livre de M. Pioda.

L'auteur s'est proposé de dessiner les principales lignes de la Doctrine théosophique, qui est la clef du Monde occulte. *L'Espace*, *la Vie*, *l'Amour*, qui sont trois aspects ou manifestations d'une seule Entité, l'Absolu, l'Inconnaissable, du sein duquel nous sortons et dans le sein duquel nous nous perdrons dans une nuit de béatitude, d'où *l'Espérance*, tels sont les sujets que chante M. Pioda.

Je dis « chante » car, en effet, la cadence de ces vers nous remue, nous élève en quelque sorte vers les sphères éthérées. Je crois que celui même qui lirait ces poésies sans les comprendre, éprouverait cette sensation. Pour s'en convaincre, il suffirait de lire les premières stances de *Speranza*.

Nous engageons vivement M. Pioda à continuer ses travaux poétiques ; maintenant qu'il a mis « l'eau à la bouche » il ne faut pas nous laisser mourir de soif. Après les *Eclairs*, il faut frapper le rocher *Ensophique* et en faire sortir des *Etincelles*. — Rouxel.

Le Tarot d'Osvald Wirth et le nouveau livre de Papus

Ce mois-ci, doit paraître enfin un modèle de jeu de tarots, corrigé et convenablement dessiné, que nous devons au travail de M. O. Wirth. Tous les occultistes, c'est-à-dire tous ceux qui connaissent la valeur des vingt-deux arcanes primitifs, auront quelque plaisir d'apprendre qu'ils peuvent s'en procurer un exemplaire digne de confiance, chez Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts (prix : 5 francs).

Cette publication coïncide avec l'achèvement et l'impression du livre dont notre ami Papus a déjà fait connaître, à quelques privilégiés, des fragments capables d'exciter leur curiosité au plus haut point. Dès l'apparition de ce nouvel ouvrage, nous en publierons l'analyse.

NOUVELLES DIVERSES

Au moment où, à la suite de la malheureuse issue de l'affaire du Panama, la question d'une entreprise rivale, par le Nicaragua, est agitée devant le Congrès des États-Unis, il est peut-être bon de parler d'une découverte faite il y a quelque vingt-trois ans. Cette découverte nous enseigne qu'il y a eu sur la terre d'autres hommes habiles que nous, d'autres hommes hardis et persévérants. C'est

l'éternel recommencement de l'histoire : Suez eut aussi des prototypes, égyptiens et romains.

« **Merveilleuse découverte d'un canal à travers l'Isthme.** — Le *Courrier de la Nouvelle Orléans* publie, en français, une description d'un canal souterrain qui, d'après son dire, vient d'être découvert et qui relie les océans Pacifique et Atlantique. Nous le publions pour l'usage des crédules et des incrédules.

« Un médecin français établi à Vera-Pax, qui non-seulement exerçait la médecine, mais exploitait des propriétés agricoles d'une étendue considérable, faisait des excavations en vue de creuser un canal qui pût porter ses produits jusqu'à la mer. Il a découvert au fond de la baie de Honduras l'ouverture d'un canal monumental, ayant 75 mètres de large et courant en ligne droite vers le sud-ouest. Les parois étaient construites en pierres énormes et grossièrement taillées.

« Ces deux murs, construits parallèlement, ont été suivis à la distance de plusieurs lieues. Arrivés au pied des montagnes où le volcan de Fuego est maintenant en pleine activité et après avoir fait couper des arbres énormes qui obstruaient l'entrée, ils ont passé sous une voûte de 100 mètres de haut et de la même largeur que le canal. Rien, dans les anciennes structures cyclopéennes de la Grèce, ne peut donner une idée équivalente à la maçonnerie colossale des murs de cette voûte.

« Le canal est rempli d'eau salée ayant 20 mètres de profondeur. Notre intrépide compatriote n'a pas hésité à s'embarquer avec plusieurs Indiens dans une pirogue qu'il avait fait porter à cet endroit et, dix-huit heures après, — si l'on peut croire son récit, — il est entré dans le Grand Océan (le Pacifique) entre le Guatémala et le San-Salvador, par une grotte naturelle, immense, appelée, par les pêcheurs de cette côte, la *Bouche du Diable*. C'est cette superstition qui les avait empêchés de jamais y entrer.

« Toute la partie voûtée de cette structure était éclairée par des jours percés jusqu'à la surface extérieure, et, dans toute son étendue, le canal est navigable pour les plus grands bateaux. Alexandre de Humboldt a déjà parlé d'édifices américains, dont l'architecture indiquait une très haute antiquité et révèle une civilisation étrange ; mais ses savantes descriptions ne donnent nulle idée d'une construction pareille. »

Dîner de l'Hermès. — Le 23 mars a eu lieu, chez Lavenue, boulevard Montparnasse, le premier dîner mensuel fondé par le bureau de la Société Théosophique l'*Hermès*.

M. le comte d'Adhémar avait bien voulu accepter la présidence de ce repas fraternel et exclusivement végétarien, auquel assistaient, en outre des membres et associés de l'*Hermès*, présents à Paris, quelques invités choisis parmi les personnes qui s'intéressent au mouvement théosophique.

Ce repas s'est passé de la façon la plus charmante, grâce à la conversation spirituelle et instructive de son président, qui a raconté quelques-unes de ses impressions de voyage à travers l'Amérique et notamment parmi les *Marmous ;*

puis la conversation a pris une tournure générale et s'est appliquée à des sujets occultes du plus haut intérêt scientifique, phénoménal et métaphysique.

Enfin le président de l'*Hermès* s'est fait l'interprète de tous les convives, en remerciant M. le comte d'Adhémar de la bonne grâce avec laquelle il voulait bien prêter son concours à ce repas mensuel destiné à réunir et à grouper tous ceux qui, de près ou de loin, sont favorables au développement de la Société Théosophique et en comprennent l'importance.

A onze heures, on se séparait en se donnant rendez-vous pour le mois prochain.

Voici le menu de ce repas végétarien, que plus d'un nouveau venu, à sa grande surprise, a trouvé, non seulement suffisant, mais excellent :

MENU
Potage à la Normande
HORS D'ŒUVRES
Pommes de terre à la Duchesse
Timbale de guiochys au parmesan
Salsifis frits
Haricots panachés
Salade de laitue aux œufs
Parfait
DESSERTS

La Société Théosophique « Hermès ». *Séance générale* du 25 mars 1889. — Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos Frères, dispersés en province, que jamais la vitalité de l'*Hermès* ne s'était affirmée d'une manière aussi brillante et aussi puissante que dans notre dernière *Réunion générale*. Les membres de l'*Hermès*, dont le nombre augmente sans cesse, suivent avec le plus louable empressement les enseignements donnés dans les Réunions générales et chacun d'eux déploie un zèle du meilleur augure, pour contribuer, dans la mesure du possible, à cet enseignement mutuel. Pour tout dire d'un mot, les séances de notre Société sont devenues de véritables *communions fraternelles* en Esprit de Vérité. — Nous remercions donc vivement ici tous nos membres associés et titulaires de leur dévouement et de leur bonne foi dans la poursuite de notre Idéal.

La *Séance générale* du 25 mars a débuté par une analyse du DÊVAKHAN d'après le *Bouddhisme ésotérique* de *Sinnett ;* étude lue par le Vice-Président et que le lecteur trouvera (1) dans le corps de la Revue. Puis le Secrétaire-Correspondant prenant la parole, fait un exposé des plus substantiels de l'Unité des *Théogonies*, en les suivant, à travers les âges et les nations, sous leurs différents aspects et leurs symboles variés.

Notre Frère Secrétaire touche, dès le début de son étude, le sabéisme comme point connu le plus reculé des conceptions Théogoniques. Il nous montre dans cette première conception trois *Principes* (le Soleil, la Lune et les astres ou la

(1) Voir page 21, sqq.

erre) que nous devons toujours, par la suite, retrouver en même nombre, mais us des aspects différents, dans toutes les Théogonies. En effet, traversant nde, nous y trouvons Brâhma, Vishnou, Civà, comme après, en Egypte, apparaissent Osiris, Isis et Horus. En Grèce, la Conception orphique se résout en piter, Junon et Vulcain. Moïse, lui, confie au peuple juif la science de cette rsistante Trinité, dont les termes sont alors Iod, Hé, Vau, que Pythagore traira dans sa Théogonie chiffrée par les nombres 1, 2, 3, et que le divin Platon nfermera dans ce ternaire : Ame de la tête, — âme de la poitrine, — âme du ntre. Saint Jean continuant la tradition nous transmettra les trois *Principes* ta, Verbum, Lux ou le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Il n'est pas jusqu'aux alchimistes, tant décriés mais si peu compris, qui aient leur *Trinité* composée du sel, du soufre et du mercure.

Puis, à ce point de l'évolution, nous voyons les Francs-Maçons revenir au béisme et condenser leurs conceptions dans ces trois *Principes*, Soleil, Lune, umanité. La science actuelle elle-même subit la même *Loi* en offrant à l'étude s modernes la Force, la Matière et l'Attraction universelle. En appliquant ces *rincipes* aux sciences, l'orateur fait voir, en physique, la Force, la Matière et Attraction, comme en chimie, le Sel, la Base et l'Acide. Enfin, suivant la théorie litique de Fabre d'Olivet, ce grand méconnu et calomnié, il fait voir dans le onde, correspondant au Passé, au Présent et à l'Avenir, les trois *Principes* du estin — de la Volonté — et de la Providence, qui, transportés par d'Olivet sur le an politique, sont en concordance avec ce que nous nommons les Conservaurs, les Démocrates et les Ministériels.

Que représentent donc, dans le monde et depuis des temps si reculés, ces *ois Principes ?* Ils représentent, d'après notre orateur, les *Principes* d'*Activité* de *Force*, de *Passivité* ou de *Matière*, puis un Principe intermédiaire ou *eutre* et d'inertie équilibrant les deux autres.

Nous regrettons de n'offrir à nos lecteurs qu'une analyse si succinte d'une nférence qui a profondément intéressé nos frères en Théosophie et en Occulsme, mais l'espace nous est mesuré.

Pour terminer la séance, un de nos membres associés a lu un travail des plus téressants sur la Théosophie. *Qu'est-ce que la Théosophie ?* est une question mple en apparence, mais en réalité d'une grande importance.

Voici, en quelques mots, les vues de notre Frère sur cette question.

La principale objection que l'on adresse aux théosophes, c'est de ne pas se nformer aux procédés et aux méthodes de recherches et de démonstrations *ientifiques*. « Vous posez, leur dit-on, des principes *a priori* et par conséquent bitraires. Partant de là, vous en déduisez des conséquences, qui, même supposées d'une logique rigoureuse, n'ont aucune valeur scientifique, puisqu'elles chent par la base. »

Bref, pour nos adversaires, la théosophie est une doctrine *théologique* plutôt e *scientifique* ; elle s'adresse à la *foi* plus qu'à la *raison* ; elle peut amuser les ns naïfs, elle peut convenir aux hommes d'imagination et de tempérament poéque ; mais, en un siècle comme le nôtre, elle ne peut être prise en considération

par le savant, qui n'admet (ou du moins qui prétend n'admettre) que le raisonnement inductif reposant sur des faits positifs, authentiquement constatés.

M. R. s'est attaché à démontrer que le principe fondamental de la théosophie, — principe indiqué par l'étymologie du mot, — est le résultat d'inductions rigoureuses, basées sur des faits positifs et admis comme tels par les savants de tou les temps et de tous les pays. Cette thèse a été exposée avec tant de méthode e de clarté qu'il nous est facile de la résumer en quelques lignes.

1° Il y a trois sources des connaissances humaines: la nature, la tradition écrit et la leçon orale. Quoiqu'il ne faille pas dédaigner le livre et la leçon, c'est toujours, en dernière analyse, à la nature qu'il faut les ramener, comme criterium

2° Entre tous les êtres qui composent l'Univers, l'homme est celui duquel tout observation doit partir et auquel elle doit aboutir. Comme l'a dit Saint-Martin la saine philosophie veut que l'on explique les choses par l'homme, et no l'homme par les choses. Cette étude de l'homme, par la méthode baconnienne conduit le conférencier à reconnaître trois principes constitutifs dans la natur humaine.

3° Passant ensuite de l'homme aux choses, M. R. montre rapidement que le trois principes se retrouvent dans toute la nature.

4° Puis, en vertu de l'axiôme hermétique (et aussi aristotélique) : que le supérieur et l'inférieur sont semblables, l'analogie le conduit à admettre au-dessus d l'homme une série indéfinie d'êtres que nous ne voyons pas, mais dont la réalit nous est expérimentalement démontrée par les phénomènes du spiritisme et, e un mot, de la magie.

5° Enfin, au sommet de cette échelle, la même analogie nous fait entrevoi l'*Etre des êtres*, Dieu-Sagesse. De là le nom de *Théosophie* à la science qu embrasse toute la chaîne des êtres, autant que l'esprit humain peut l'embrasser Mais au lieu, comme la théologie, de s'épuiser en efforts stériles pour détermine les attributs de Dieu, ce qui reviendrait à définir l'infini, la théosophie se born à constater sa nécessité. Elle reconnait, avec Platon, qu'on ne peut dire de Die que des choses vraisemblables ; et avec saint Bernard, qu'il est ridicule de cher cher le Très-Haut au-dessous de ce que l'homme peut penser. Nous arrivons par induction, de la Nature à Dieu ; mais nous ne pouvons procéder par déductio de Dieu à la Nature. De sorte, conclut le conférencier, que le catéchisme théo sophique pourrait définir Dieu : Une induction indéductible.

Pour le Secrétaire des séances :
G. C. (M. S. T.)

Millénaire. — Les Théosophes d'Occident envoient leurs vœux de prospérit à la Doyenne des journaux et revues, la *Gazette de Pékin*, qui célèbre en 188 la millième année de son existence.

Le Gérant : Georges POLTI.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 3. 21 Mai 1889.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LE PHARE DE L'INCONNU

I

Il est dit dans un vieux livre sur les études occultes :

« La *Gupta Vidya* (Science secrète) est une mer attrayante, mais houleuse, et pleine d'écueils. Le navigateur qui s'y risque, s'il n'est sage et riche d'expérience acquise (1), sera englouti, brisé sur les mille récifs sous-marins. De grandes vagues, couleur de saphir, rubis et émeraude, des vagues pleines de beauté et de mystère le recouvriront, prêtes à porter les marins vers d'autres et nombreux phares qui brillent dans toutes les directions. Mais ce sont de faux phares, des feux follets allumés par les fils de *Kâlya* (2), pour la destruction de ceux qui ont soif de la vie. Heureux ceux qui demeurent aveugles à la lumière de ces feux trompeurs; plus heureux ceux qui ne détournent jamais leurs regards du seul vrai phare, dont la flamme éternelle brûle solitaire au milieu de l'abîme des eaux de la Science sacrée. Nombreux sont les pèlerins qui désirent s'y plonger ; bien rares les nageurs vigoureux qui atteignent le Phare. Pour y arriver, il faut cesser d'être un nombre, et être devenu *tous les nombres*. Il faut oublier l'illusion de la séparation et n'accepter que la vérité de l'individualité collective (3). Il faut voir par l'ouïe, entendre avec les yeux (4), lire le langage de l'arc-en-ciel et avoir concentré ses *six* sens dans le septième (5).

. . . .

(1) Sous la direction d'un *gourou* ou maître.

(2) Le grand serpent vaincu par Krishna et chassé de la rivière de Yanuma dans la mer, où le serpent Kâliya prit pour femme une espèce de Sirène dont il eut une nombreuse famille.

(3) L'illusion de la *personnalité* du *moi*, à part et placée par notre égoïsme au premier plan. En un mot, il faut s'assimiler l'humanité entière, vivre par elle, pour elle et dans elle, en d'autres termes, cesser d'être « un » pour devenir « tous » ou le *total*.

(4) Expression Védique. Les sens, en comptant les deux sens mystiques, sont, sept dans l'occultisme; mais un Initié ne sépare pas plus ses sens l'un de l'autre qu'il ne sépare son unité de l'Humanité. Chaque sens contient tous les autres.

(5) Symbologie des couleurs. Le langage du prisme, dont « les sept couleurs *mères* ont chacune sept fils », c'est-à-dire quarante-neuf teintes ou « fils » entre les sept, les-

Le « Phare » de la Vérité, c'est la Nature sans le voile de l'illusion des sens. Il ne peut être atteint avant que l'adepte ne soit devenu maître absolu de son moi personnel, capable de contrôler tous ses sens physiques et psychiques, à l'aide de son « septième sens », grâce auquel il est doué ainsi de la vraie sagesse des dieux — *Theo-sophia*.

Inutile de remarquer que les profanes, — les non initiés, *au dehors du temple*, ou *pro-fanes*, — jugent les « phares » et le « Phare », ci-dessus mentionnés, en sens inverse. Pour eux, c'est le Phare de la vérité Occulte qui représente l'*ignis fatuus*, le grand feu follet de l'illusion et de la bêtise humaines, et ils considèrent tous les autres comme les écueils bienfaisants qui arrêtent les exaltés à temps, sur la mer de la folie et de la superstition.

« N'est-ce point assez », — nous disent nos bienveillants critiques, « que le monde soit arrivé, à force « d'*ismes* », à celui de *théosophisme*, qui n'est que *fumisterie transcendante*, sans que celui-ci nous offre encore de la magie réchauffée du moyen âge, avec ses grands sabbats et son hystérie chronique ? »

Halte-là, messieurs. Savez-vous seulement, pour parler ainsi, ce que c'est que la *vraie* magie, ou les Sciences occultes ? Vous vous êtes bien laissé gorger en classe de la « Sorcellerie *diabolique* » de Simon le magicien et de son disciple *Ménandre*, d'après ce bon Père Irénée, le trop zélé Théodoret et l'auteur inconnu de *Philosophumena*. Vous vous êtes laissé dire, d'un côté, que cette magie venait du diable ; de l'autre, qu'elle n'était que le résultat de l'imposture et de la fraude. Fort bien. Mais que savez-vous de la vraie nature du système pratiqué par Apollonius de Tyane, Jamblique et autres *mages ?* Et que pensez-vous de l'identité de la théurgie de Jamblique, avec la « magie », des Simon et des Ménandre ? Son vrai caractère n'est dévoilé qu'à demi par l'auteur du livre *de Mysteriis* (1). Néanmoins, ses explications convertirent Porphyre, Plotin et d'autres, qui, d'ennemis qu'ils étaient de la *théorie ésotérique*, devinrent ses plus fervents adhérents. La raison en est fort simple. La vraie Magie, dans la théurgie de Jamblique, est à son tour identique avec

quelles teintes graduées sont autant de lettres ou caractères alphabétiques. Le langage des couleurs a donc cinquante-six lettres pour l'*initié* (ne pas confondre avec l'*adepte*, voir mon article « Signal de Danger »). De ces lettres chaque septenaire s'absorbe dans sa couleur mère, comme chacune des sept couleurs mères est absorbée finalement dans le rayon blanc, l'Unité divine symbolisée par ces couleurs.

(1) Par Jamblique qui l'écrivit sous le pseudonyme du nom de son maître, le prêtre égyptien Abammon. Il est intitulé en grec :

Ἀβάμμωνος διδασκάλου πρὸς τὴν Πορφυρίου πρὸς Ἀνεβῶ ἐπιστολὴν ἀπόκρισις, καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἀπορημάτων λύσεις.

la gnose de Pythagore, la γνῶσις τῶν ὄντων, la *science des choses qui sont*; et avec l'extase divine des *Philalèthes*, « les amants de la Vérité ». Or, on ne doit juger de l'arbre que par ses fruits. Quels sont ceux qui ont témoigné du caractère divin et de la réalité de cette extase appelée aux Indes *Samâdhi* (1)? C'est une longue série d'hommes, qui, s'ils avaient été chrétiens, eussent été canonisés ; non sur le choix de l'Eglise, qui a ses partialités et ses prédilections, mais sur celui des populations entières et de la *vox populi*, qui ne se trompe presque jamais dans ses appréciations. C'est d'abord Ammonius Saccas, surnommé le *theodidaktos* « enseigné par Dieu » ; le grand maître dont la vie fut si chaste et si pure, que Plotin, son élève, perdit à tout jamais l'espoir de voir jamais aucun mortel qui lui fût comparable. C'est ce même Plotin qui fut pour Ammonius ce que Platon fut pour Socrate, c'est-à-dire un élève digne des vertus de son illustre maître. C'est Porphyre encore, l'élève de Plotin (2), l'auteur de la biographie de Pythagore. Dans la pénombre de cette gnose divine dont l'influence bienfaisante a radié jusqu'à nos jours, se développèrent tous les mystiques célèbres des derniers siècles, tels que Jacob Boëhmen, Emmanuel Swedenborg et tant d'autres. Mme Guyon est le sosie féminin de Jamblique. Les Quiétistes chrétiens, les Soufis Musulmans, et les Rose-Croix de tous les pays, s'abreuvèrent aux eaux de cette source inépuisable, la Théosophie des Néo-Platoniciens des premiers siècles de l'ère chrétienne. La gnose précéda cette ère, car elle fut la continuation directe de la *Gupta Vidya* et de la Brahmâ-Vidya (« connaissance secrète » et « connaissance du Brahmâ) des Indes de l'antiquité, transmise par la voie de l'Égypte; comme la théurgie des Philalèthes est la continuation des mystères Égyptiens. En tout cas, le point de départ de cette magie *diabolique*, c'est la Divinité suprême ; son terme et but final, l'union de l'étincelle divine qui anime l'homme avec la Flamme-mère, qui est le *Tout Divin*.

Ce but est l'*ultima thule* des théosophes qui se vouent entièrement au service de l'humanité. En dehors de ceci, ceux qui ne sont pas encore prêts à tout sacrifier, peuvent s'occuper des sciences transcendantes, telles que le Mesmérisme et les phénomènes modernes sous toutes leurs formes.

(1) Samâdhi, un état de contemplation abstraite, définie par des termes sanscrits dont chacun demande une phrase entière pour l'expliquer. C'est un état mental ou, plutôt, spirituel, qui ne dépend d'aucun objet perceptible et pendant lequel le *sujet* vit, absorbé dans le domaine de l'esprit pur, *dans la Divinité*.

(2) Le citoyen de Rome pendant vingt-huit ans, l'homme si honnête que l'on tenait à honneur de le faire tuteur des orphelins des plus riches patriciens. Il mourut sans s'être jamais fait un ennemi pendant ces vingt-huit ans.

Ils en ont le droit, d'après la clause qui spécifie, comme un des buts de la Société Théosophique « l'étude des lois inconnues de la nature, et *des pouvoirs psychiques latents dans l'homme* ».

Les premiers sont peu nombreux, — l'altruisme absolu étant un *rara avis* même parmi les théosophes modernes. Les autres membres sont libres de s'occuper de ce qui leur plait. Malgré cela, en dépit de la franchise de leurs *allures* qui n'ont rien de mystérieux, nous sommes constamment mis en demeure de nous expliquer; de persuader le public que nous ne tenons pas de sabbat, que nous ne fabriquons pas de manches à balai pour l'usage des théosophes. Ceci devient parfois grotesque. Quand ce n'est pas d'un nouvel « isme », d'une *religion* tirée des profondeurs d'un cerveau détraqué, ou de fumisterie, que nous sommes accusés, c'est d'exercer les arts de Circé sur les hommes et les bêtes. Les quolibets et les railleries pleuvent sur la Société Théosophique dru comme grêle. Elle reste cependant toujours debout, depuis quatorze ans que cela continue : elle a la vie dure, vraiment !

II

Après tout, les critiques, qui ne jugent que d'après l'apparence, n'ont pas tout à fait tort. Il y a théosophie et théosophie : la vraie théosophie du *théosophe*, et celle du membre de la Société de ce nom. Que sait le monde de la vraie théosophie ? Comment peut-il juger entre celle d'un Plotin, et celle des faux frères ? Et de ceux-ci, la Société possède plus que sa part légitime. L'égoïsme, la vanité et la suffisance de la majorité des hommes sont incroyables. Il y en a pour qui leur petite *personnalité* constitue l'univers entier, hors de laquelle point de salut. Faites remarquer à l'un d'eux, que l'alpha et l'oméga de la sagesse ne sont pas limités par la circonférence de son cerveau, que son jugement ne pourrait marcher de pair avec celui du roi Salomon, et aussitôt vous vous rendez coupable à ses yeux d'*anti*-théosophie. Vous avez commis le blasphème contre l'Esprit qui ne vous sera point pardonné, ni dans ce siècle, ni dans celui qui est à venir. Ceux-là disent : « la théosophie, c'est moi ! » comme Louis XIV disait « l'État, c'est moi ». Ils parlent de fraternité et d'altruisme, et n'aiment, en réalité, que ce qui n'aime personne — eux-mêmes, — en d'autres termes leur petit « moi ». Leur égoïsme leur fait imaginer que seuls ils représentent le temple de la Théosophie, et qu'en se proclamant au monde eux-mêmes, ils proclament la théosophie. Hélas ! les portes et les fenêtres de ce « temple » ne sont qu'autant de canaux par où pénètrent, mais ne sortent presque jamais, les vices et les illusions des médiocrités égoïstes.

Ceux-là sont les termites blancs de la Société Théosophique qui en ngent les fondements, et lui sont une menace perpétuelle. On ne respire rement que lorsqu'ils la quittent.

Ce n'est pas eux qui pourraient jamais donner une idée correcte de la éosophie pratique, encore moins de la théosophie transcendante qui cupe l'esprit d'un petit groupe d'élus. Chacun de nous possède la culté, le sens intérieur, connu sous le nom d'*intuition*; mais combien res sont ceux qui savent le développer! C'est cependant le seul qui uisse faire voir les hommes et les choses sous leurs vraies couleurs. 'est un *instinct de l'âme* qui croît en nous, en proportion de l'usage que ous en faisons, et qui nous aide à apercevoir et à comprendre tout fait éel et absolu avec plus de clarté que ne le ferait le simple exercice de os sens et de notre raisonnement. Ce qu'on appelle le bon sens et logique ne nous permet de voir que l'apparence des choses, ce qui st évident pour tous. L'*instinct* dont je parle étant comme une projection e notre conscience perceptive, projection qui s'opère du subjectif à objectif, et non *vice versa*, éveille en nous les sens spirituels et les force agir ; ces sens s'assimilent l'essence de l'objet ou de l'action que nous xaminons, nous les représentent tels qu'ils *sont*, et non tels qu'ils araissent à nos sens physiques ou à notre froide raison. « Nous commen-ons par l'*instinct*, *nous finissons par l'omniscience* », dit le professeur . Wilder, notre plus vieux collègue. Jamblique a décrit cette faculté, t certains théosophes ont pu apprécier toute la vérité de sa des-ription.

« Il existe, dit-il, une faculté dans l'esprit humain qui est immensément upérieure à toutes celles qui sont greffées sur nous, ou engendrées. Par lle nous pouvons atteindre à l'union avec des intelligences supérieures, ous trouver transportés au-delà des scènes et de la vie de ce monde, et artager l'existence supérieure et les pouvoirs surhumains des habitants élestes. Par cette faculté nous nous trouvons libérés finalement de la omination du Destin *(Karma)*, et devenons, pour ainsi dire, les arbitres e notre sort. Car, lorsque les parties les plus excellentes en nous se rouvent remplies d'énergie, et que notre âme est emportée vers des ssences plus élevées que la science, elle peut se séparer de ces conditions ui la retiennent sous le joug de la vie pratique journalière ; elle échange a vie actuelle pour une autre vie, et renonce aux habitudes convention-elles qui appartiennent à l'ordre extérieur des choses, pour s'abandonner t se confondre avec cet autre ordre qui règne dans l'existence la plus levée... »

Platon a exprimé cette idée en deux lignes : « La lumière et l'esprit de

la Divinité sont les ailes de l'âme. Elles l'élèvent jusqu'à la communion avec les dieux, au-dessus de cette terre, avec laquelle l'esprit de l'homme est trop prêt à se salir... Devenir comme les dieux, c'est devenir saint, juste et sage. Tel est le but pour lequel l'homme fut créé, tel doit être son but dans l'acquisition de la science. »

Ceci est la vraie théosophie, la théosophie intérieure, celle de l'âme. Mais, poursuivie dans un but égoïste, elle change de nature et devient de la *démonosophie*. Voici pourquoi la Sagesse Orientale nous apprend que le *Yogi* Indou qui s'isole dans une forêt impénétrable, ainsi que l'hermite chrétien qui se retire, comme aux temps jadis, dans le désert, ne sont tous deux que des égoïstes accomplis. L'un, agit dans l'unique but de trouver dans l'essence une et nirvanique refuge contre la réincarnation ; l'autre dans le but de sauver son âme, — tous les deux ne pensent qu'à eux-mêmes. Leur motif est tout personnel ; car, en admettant qu'ils atteignent le but, ne sont-ils pas comme le soldat poltron, qui déserte l'armée au moment de l'action, pour se préserver des balles ? En s'isolant ainsi, ni le Yogi, ni le « saint », n'aident personne autre qu'eux-mêmes ; ils se montrent, par contre, profondément indifférents au sort de l'humanité qu'ils fuient et désertent. Le Mont Athos contient peut-être quelques fanatiques sincères. Cependant, même ceux-là, ont déraillé inconsciemment de l'unique voie qui peut les conduire à la vérité, — la voie du Calvaire, où chacun porte volontairement la croix de l'humanité et pour l'humanité. En réalité, c'est un nid de l'égoïsme le plus grossier. C'est à leurs pareils que s'applique la remarque d'Adams sur les monastères : « Il y a des créatures solitaires qui semblent avoir fui le reste de l'humanité pour le seul plaisir de rencontrer le diable en tête-à-tête. »

Gautama, le Bouddha, ne passa dans la solitude que juste le temps qu'il lui fallut pour arriver à la vérité, qu'il se dévoua ensuite à proclamer mendiant son pain et vivant pour l'humanité. Jésus ne se retira au désert que pour quarante jours et mourut pour cette même humanité. Apollonius de Tyane, Plotin et Jamblique, menant une vie de singulière abstinence et presque d'ascétisme, vivaient dans le monde et *pour* le monde. Les plus grands ascètes et *Saints* de nos jours ne sont pas ceux qui se retirent dans des localités inabordables ; mais ceux qui, bien qu'évitant l'Europe et les pays civilisés où chacun n'a plus d'oreilles et d'yeux que pour soi, pays partagés en deux camps de Caïns et d'Abels, passent leur vie à voyager en faisant le bien et tâchant d'améliorer l'humanité.

Ceux qui regardent l'âme humaine comme étant l'émanation de la divinité comme une parcelle ou rayon de l'âme universelle et ABSOLUE, comprennent mieux que les chrétiens la parabole des *talents*. Celui qui cache l

alent qui lui est donné par son « Seigneur » dans la terre, perdra ce alent, comme le perd l'ascète qui se met en tête de « sauver son âme » lans une solitude égoïste. Le « bon et fidèle serviteur » qui double sont apital, en moissonnant pour *celui qui n'a pas semé*, parce qu'il n'en avait as les moyens, et recueille là où le pauvre n'a pas répandu le grain, agit n véritable altruiste. Il recevra sa récompense, justement parce qu'il a ravaillé pour un autre, sans aucune idée de rémunération ou de reconaissance. C'est le théosophe altruiste; tandis que le premier n'est que 'égoïste et le poltron.

Le phare sur lequel les yeux de tous les théosophes bien pensants sont ixés, est celui qui a été de tout temps le point de mire de l'âme humaine mprisonnée. Ce phare, dont la lumière ne brille sur aucune des eaux errestres, mais qui a miroité sur la sombre profondeur des eaux primorliales de l'espace infini, a nom pour nous, comme pour les théosophes rimitifs, — « Sagesse divine ». C'est le mot final de la doctrine ésotéique; et, dans l'antiquité, quel est le pays ayant eu droit d'être appelé civiisé que n'ait possédé son double système de SAGESSE, dont une partie tait pour les masses, et l'autre pour le petit nombre, l'éxotérique et 'ésotérique? Ce nom de SAGESSE, ou comme on dit parfois, la « religion e la sagesse » ou *théosophie*, est vieux comme la pensée humaine. Le itre de *sages*, — les grands prêtres de ce culte de la vérité, — en fut le preiier dérivé. L'épithète se transforma ensuite en celle de *philosophie* et es *philosophes*, — les « amants de la science » ou de la sagesse. C'est à 'ythagore qu'on doit ce nom, ainsi que celui de *gnosis*, du système de γνῶσις τῶν ὄντων « la connaissance des choses qui sont » ou de l'esence cachée sous l'apparence extérieure. Sous ce nom, si noble et si corect dans sa définition, tous les maîtres de l'antiquité désignaient l'agrégat es connaissances humaines et divines. Les sages et *Brachmânes* des Indes, s mages de la Chaldée et de la Perse, les hiérophantes d'Egypte et e l'Arabie, les prophètes ou *Nabi* de la Judée et d'Israël, ainsi que les hilosophes grecs et romains, ont toujours classifié cette science à part en eux parties, l'ésotérique, ou la vraie, et l'*éxotérique*, masquée sous le ymbolisme. Jusqu'à ce jour, les Rabins juifs désignent sous le nom de *Mercavah*, le corps ou le véhicule de leur système religieux, celui qui contient les sciences supérieures, accessibles aux initiés seuls, et dont il n'est ue l'écorce.

On nous accuse de mystère et on nous reproche de tenir secrète la héosophie supérieure. Nous confessons que la doctrine que nous nommons *gupta vidya* (science secrète) n'est que pour le petit nombre. Mais quels sont les maîtres dans l'antiquité qui ne gardaient pas leurs enseigne

ments secrets, de peur de les voir profaner ? Depuis Orphée et Zoroastre, Pythagore et Platon, jusqu'aux Rose-croix et aux Francs-Maçons plus modernes, ce fut une règle constante que le disciple devait gagner la confiance du maître avant de recevoir de lui le mot suprême et final. Les religions les plus anciennes ont toujours eu leurs grands et leurs petits mystères. Les néophytes et les catéchumènes prêtaient un serment inviolable avant d'être acceptés. Les Essènes de la Judée et du Carmel en faisaient autant. Les *Nabi* et les *Nazars*, (les « séparés, » de l'Israël), comme les *Chelas* laïques et les *Brahmâcharyas* des Indes, différaient de beaucoup entre eux. Les premiers pouvaient et peuvent être mariés et rester dans le monde tout en étudiant les documents sacrés jusqu'à certaines limites ; les seconds, les *Nazars* et les Brahmâcharyas, ont toujours été *voués* aux mystères de l'initiation. Les hautes écoles de l'Esotérisme étaient internationales, quoique exclusives ; à preuve Platon Hérodote et d'autres, allant se faire initier en Égypte ; tandis que Pythagore, après avoir visité les Brâhmes aux Indes, se rendit à un sanctuaire égyptien et finalement se fit recevoir, selon Jamblique, au mont Carmel Jésus suivit la coutume traditionnelle, et se justifia de sa réticence en repétant le précepte si connu :

> Ne donnez point les choses saintes aux chiens,
> Ne jetez point vos perles devant les pourceaux,
> De peur que ceux-ci ne les foulent sous leurs pieds,
> Et que les chiens, se retournant, ne vous déchirent...

Certains écrits antiques, connus d'ailleurs des bibliophiles, personnifien la SAGESSE, qu'ils représentent comme émanant d'AIN-SOPH, le Parabrahm des kabalistes juifs, et en font l'associée et la compagne du dieu manifesté. De là son caractère sacré parmi tous les peuples. La sagesse est inséparable de la divinité. Ainsi nous avons les *Védas* émanant de la bouche du Brahmâ indou (le *logos*) ; Bouddha vient de *Boudha* « Sagesse » intelligence divine ; le *Nebo* babylonien, le *Thot* de Memphis, l'Hermès des Grecs étaient tous des dieux de la sagesse ésotérique.

L'Athêna grecque, la Mêtis et la Neitha égyptiennes sont les prototypes de la Sophia-Achamoth, la sagesse féminine des gnostiques. Le *Pentateuque* samaritain appelle le livre de la *Genèse Akamauth*, ou « Sagesse », de même que deux fragments de manuscrits fort antiques « la Sagesse de Salomon » et « la Sagesse de *Iasous* (Jésus) ». Le livre appelé *Mashalim* ou « Discours et proverbes de Salomon », personnifie la sagesse en l'appelant « l'auxiliaire du (Logos) créateur », en ces termes (Je traduis *verbatim*) :

I(*a*)*HV*(*e*) *H* me posséda, dès son commencement (1),
Mais la *première émanée* dans les éternités.
J'apparus dès l'antiquité, la primordialité. —
Dès le premier jour de la terre;
Je suis née avant le grand abîme.
Et lorsqu'il n'y avait ni sources ni eaux,
Lorsque le ciel se bâtissait, j'étais là.
Lorsqu'il traça le cercle sur la face de l'abîme,
J'étais là avec lui Amun.
J'étais ses délices, jour après jour.

Ceci est exotérique, comme ce qui a rapport aux dieux personnels des nations. L'INFINI ne peut être connu de notre raison, qui ne fait que distinguer et définir; — mais nous pouvons toujours en concevoir l'idée abstraite, grâce à cette faculté supérieure à la raison, — l'*intuition*, ou l'instinct spirituel dont je viens de parler. Les grands initiés ayant la rare faculté de se mettre dans l'état de *Samadhi*, — que nous ne pouvons traduire qu'imparfaitement par le terme *extase*, un état où l'on cesse d'être le « moi » conditionné et personnel, pour devenir un avec le TOUT, — sont les seuls qui peuvent se vanter d'avoir été en contact avec l'*infini* : mais pas plus que les autres mortels ils ne pourraient définir cet état par des paroles...

Ces quelques traits de la *vraie* théosophie et ses pratiques, sont ébauchés, pour un petit nombre de nos lecteurs qui sont doués de l'intuition voulue. Quant aux autres, ou bien ils ne nous comprendraient pas, ou bien ils riraient.

H.-P. BLAVATSKY.

BOUDDHISME & CHRISTIANISME

Dans l'Eglise catholique, il se fait en ce moment un mouvement d'une portée incalculable pour l'avenir de cette Eglise. Ce mouvement n'a fait que s'accentuer depuis l'apparition de la *Mission des Juifs*, du marquis de Saint-Yves d'Alveydre. Ce livre célèbre, écrit par un véritable maître de la science ésotérique judéo-chrétienne, a eu pour résultat de mettre, pour ainsi dire, le feu aux poudres.

(1) JHVH, ou Jahveh (Jehovah) est le *Tetragrammaton*, par conséquent le Logos émané et le créateur; le TOUT, sans commencement ni fin ou AIN-SOPH, — ne pouvant ni créer, ni désirer créer, en sa qualité d'ABSOLU.

Depuis son apparition, c'est une véritable explosion de pensées sublimes, d'aspirations vers l'Idéal, vers la Vérité, qui s'échappent de l'âme de bien des enfants de l'Eglise catholique et romaine, aspirations longtemps comprimées par la règle de fer des dogmes de cette Eglise. Le clergé lui-même commence à s'insurger contre l'esprit étroit et l'interprétation toute matérielle des textes de ses Evangiles et rappelle la signification ésotérique de ses symboles.

Une preuve éclatante de ce que nous venons d'avancer se trouve dans le livre intitulé *le Monde Nouveau*, par M. l'abbé Roca, — qui nous fait assister à une évolution complète de l'esprit religieux en Occident, dont les idées se rapprochent beaucoup de celles d'Orient. Ce livre est la dernière et la plus belle manifestation de toutes ces pensées en ferments, qui ont pu enfin y trouver un corps et une forme assez parfaite pour s'y incarner, — et un prêtre assez courageux pour leur donner l'autorité de sa parole. Aussi saisissons-nous avec empressement cette occasion qui nous permet d'offrir toutes nos félicitations à ce nouvel apôtre qui voit haut et qui voit loin, et qui, s'il parvient à se faire écouter, fera reconstruire l'Eglise du Christ sur les hauteurs sublimes d'où les hommes l'ont forcée de descendre.

Il n'est que temps, hélas ! que Rome écoute sa voix qui lui rappelle que l'évolution est non seulement une Loi naturelle, mais aussi une Loi spirituelle ; que l'Eglise, sous peine de disparaître, doit se transformer dans sa forme et dans son esprit. Pour cela, rien ne lui manque ; elle compte parmi ses fidèles des intelligences hors ligne, des hommes doués d'une hauteur de vue et d'un dévouement sans pareil. Elle est riche en traditions, en manuscrits, en littérature occulte, — pour ne parler que de la bibliothèque du Vatican qui renferme une véritable mine d'or en fait de livres et de parchemins traitant de toutes les questions qui peuvent l'éclairer sur son passé, sur le sens ésotérique de ses symboles et l'origine spirituelle de ses dogmes et de ses mystères.

Si ce trésor lui est resté intact à travers les siècles, ce n'est certes pas l'effet du hasard ; c'est la Providence qui l'a voulu et qui a mis ainsi entre les mains du chef de l'Eglise tout ce qu'il lui fallait pour préparer l'avènement du « Cycle nouveau ».

Tous les véritables amis de la grande Eglise d'Occident ont été consternés par les mesures répressives qu'elle a prises ces jours-ci contre l'abbé Roca. Elle a mis son livre à l'Index et elle lui a interdit la célébration de ses Mystères, en le repoussant de ses autels. Ici, au risque de déplaire au bon, érudit et courageux abbé, nous sommes forcés de faire une comparaison entre la religion du Christ, *telle qu'on la comprend*

ujourd'hui, et celle de Bouddha, — comparaison qui ne sera malheureuement pas à l'avantage de la première.

Le mouvement qu'inaugure l'abbé Roca au sein de l'Eglise catholique st identique à celui que la Théosophie a pour but vis-à-vis de toutes les eligions, mais surtout du Bouddhisme. L'esprit de ce dernier est tellement large, tellement éclairé que, loin de renier cette interprétation ésoérique de ses doctrines, il lui prodigue tous ses encouragements, car il y reconnu de suite la Vérité fondamentale d'où était sortie sa belle et randiose religion.

L'Eglise catholique, au contraire, a si bien perdu le sens de ses symoles, de ses dogmes, de ses mystères, qu'elle ne voit qu'un ennemi là où lle devrait reconnaître un sauveur. Rien ne pourra mieux marquer le ontraste entre l'esprit des deux Eglises Bouddhiste et Catholique, dont ous faisons la comparaison plus haut, que la lettre suivante écrite par 'abbé Roca à Sa Grandeur l'évêque de Perpignan, et que nous ferons uivre par un article d'un nouveau journal (*The Buddhist*, n° 4, dixième 'ura Durutu, 2432 AD de Bouddha) qui se publie à Colombo, île de 'eylan.

« Monseigneur,

« Le dernier numéro de la *Semaine religieuse* du Diocèse de Perpignan 26 janvier 1889) porte l'exécution de votre menace : vous m'avez frappé e *suspense* publiquement, sans même attendre le résultat de mon recours u Pape, dont vous étiez pourtant bien informé.

« Vous avez cru sans doute remplir un devoir. Je voudrais pouvoir vous n féliciter ; je ne puis que prier Dieu de vous tenir compte de votre intenion, car, pour ce qui est du fait en lui-même, je le tiens pour déploable et désastreux. Il va causer un scandale énorme aux yeux des rédaceurs et des lecteurs des *Nouvelles Revues*, où j'écris moi-même, et dans ous les milieux scientifiques où je ne suis pas un inconnu, où l'on travaille omme moi à rétablir l'accord entre la *Religion* et la *Science*, en décourant ce qui se cachait providentiellement de vérités divines, *physiologiues* et *sociales*, sous la lettre canonique de nos Saints Livres, de nos)ogmes, de nos Symboles, de nos Sacrements et de nos Rituels.

« Que faire maintenant ? Ah ! l'épreuve est terrible, et notre tâche vient 'être rendue très délicate et fort difficile ! Réussirai-je à faire entendre aison à mes amis, à les persuader que cette malencontreuse condamnaion n'atteint pas notre enseignement, qu'elle ne regarde en rien le Chrisianisme *transcendental*, dont le fonds éternel se dévoile à notre époque, t que de pareils arrêts ne portent pas plus contre nos écrits, que ne por-

tèrent, contre les découvertes de la Science positive, les décrets de ces mêmes Congrégations romaines, quand elles contraignaient Copernic, Galilée, Bacon, Malebranche, Newton, Leibnitz, Descartes, tous les Pères de la Civilisation moderne, à s'incliner sous leur férule et à signer des rétractations de la force, par exemple, de celle-ci: « Moi, Galilée, dans la « 69e année de mon âge, ayant devant les yeux le Saint Évangile que je « touche de ma main, j'abjure, je maudis et je déteste l'*erreur* et l'*hérésie* « *du mouvement de la Terre* ». **L'hérésie du mouvement de la Terre !**

« Cette Terre cessa-t-elle de tourner pour leur donner raison? — Non, non, Monseigneur, pas plus que ne s'arrêtera la radieuse évolution dont nous signalons aujourd'hui la *loi positive* et les *phénomènes religieux et sociaux.*

« Les Prophéties s'accompliront toutes, ne vous en déplaise, Monseigneur ; les Normes de la vie universelle, dont nos Dogmes sont l'expression parabolique, suivront leurs cours, la Civilisation nouvelle aboutira pleinement, le Saint Évangile triomphera dans toute sa beauté, le Christ règnera spirituellement sur tous les peuples régénérés, et la Famille humaine se groupera tout entière dans le *Bercail unique* promis à la Terre par le Rédempteur-Libérateur de notre race.

« Les Congrégations romaines se trompaient évidemment quand elles poursuivaient de leurs anathèmes les initiateurs du nouvel Ordre de Choses. On le reconnaît aujourd'hui ; on en convient dans Rome même, puisqu'on y laisse le Père Secchi parler, sans qu'on l'inquiète, comme parlait Galilée en 1633, en encourant les rigueurs de l'Inquisition.

« Comment se peut-il qu'après tant d'expériences, toutes si lamentables, on recommence le même jeu, dans ces mêmes Congrégations, contre les *Nouvelles Sciences*, alors pourtant que celles-ci, non moins expérimentales sur le plan moral que ne l'étaient les premières sur le plan physique, sont appelées visiblement à glorifier notre Dogme et à le transfigurer, en le faisant passer de la *lettre qui tue à l'esprit qui vivifie*, et de la forme *mystique* à la forme *rationnelle ?*

« Mon Dieu, mon Dieu! ce qui me désole, ce n'est pas le préjudice qu'on a voulu me causer ; c'est le mal immense, incalculable, qui peut en résulter pour la véritable Église de Jésus-Christ, *Une*, *Sainte*, *Catholique* et *Apostolique*. Il est vrai que cette Église est garantie par des promesses indéfectibles. Il n'y a donc pas à trembler pour elle ! Mais faudra-t-il, désormais, Seigneur Dieu ! que pour servir fidèlement la Sainte Institution des Apôtres, nous nous retournions, tous, contre l'Institution romaine, qui s'est *juxtaposée*, pour ne pas dire *superposée*, à l'œuvre sainte

du Rédempteur?... On nous pousse à cette douloureuse extrémité, et j'en suis navré !

« L'Eglise *catholique romaine*, comme l'indique sa double qualification, « englobe *deux institutions* différentes : le *catholicisme* et le *romanisme* « — *l'idée évangélique* et *l'idée cléricale*, — le *christianisme* et l'*Ultra-* « *montanisme*, — le *Pontificat spirituel* et la *Papauté temporelle.* Le « *romanisme* enveloppe le *catholicisme*, le ronge, l'épuise, le déshonore, « et le stérilise, comme le lierre parasite recouvre un arbre, l'enlace et « l'étouffe en lui dérobant sa sève nourricière. » — *(Le Christ, le Pape et la Démocratie, p. 10.)*

« C'est pour n'avoir pas fait cette distinction que Phocius, Luther, Calvin, Lamennais et tant d'autres se séparèrent de Rome. Et c'est pour la même raison que s'est produite, de nos jours, la grande apostasie qui va jetant de plus en plus hors de nos temples les peuples latins eux-mêmes, sans excepter la France, cette fille aînée de l'Église que nos premiers évêques saluaient du nom de *soldat du Christ* et de *Foudre de Dieu :* « *Miles Christi, Fulmen Dei !* »

Nous ne donnerons pas dans cette erreur, nous, Monseigneur. Nous ne nous séparerons pas de vous, ni des autres successeurs des Apôtres. Je l'affirmais naguère à Léon XIII, en ce qui me concerne : « Quoi qu'on fasse, « Très Saint-Père, et quelle que soit contre moi l'issue de cette déplorable « affaire, je donne l'assurance à Votre Sainteté que rien au monde ne me « détachera de la *Chaire de Pierre*, ni du sein de l'Église qui fut marquée « des 4 notes indélébiles de Nicée. Avec la grâce de Dieu, je resterai pour « le temps et pour l'éternité, ce que firent, du plus indigne des rachetés, « les deux sacrements de *Baptême* et d'*Ordre*, je veux dire un *membre* « *vivant du Corps social du Christ* et un *ministre* ou *serviteur dévoué de* « *ce même Corps*, qui est *l'Humanité régénérée.*

Je disais au Pontife dans la même lettre : « Je crois de toute mon âme, « Très Saint-Père, à l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, mais seule- « ment quand il parle *ex cathedra*, *dans les conditions nettement fixées*, « et *sur les matières exactement déterminées* par le *Memorandum* des « Évêques Suisses et par le savant ouvrage de Mgr Fessler, secrétaire « général du dernier Concile, traitant *de la vraie et de la fausse infailli-* « *bilité des papes.* »

Et j'ajoutais ceci : « Je demeure persuadé, Très Saint-Père, que dans « mon cas particulier le Pontife spirituel n'est pas moins étranger aux per- « sécutions dont je suis l'objet, que ne l'a toujours été la Chaire infaillible « de Pierre, dans toutes les condamnations dont furent frappés, le long « des âges, tant de savants et tant de saints. »

Et à vous-même, Monseigneur, j'avais l'honneur de déclarer par écrit il y a peu de jours, « que je ne cesserais jamais de faire profession ouvert « de la fidélité la plus absolue aux *Principes* sacrés de la *Foi tradition-* « *nelle*, tels qu'ils sont contenus dans nos trois Symboles catholiques e « tels qu'ils sont définis *canoniquement* dans nos dix-huit Conciles œcu « méniques. »

« Je prie tous les théologiens de France et de Navarre, joints à ceux de congrégations romaines, de m'expliquer comment on a pu condamner u prêtre qui marche à la lumière immarcessible de ces *principes*. Pourtant il serait très facile d'en donner la raison. Elle est si simple que toute âm droite la trouvera, sans que j'aie besoin d'en dire davantage. Si les docteur et les scribes de l'ultramontanisme ne la divulguent pas, cette raison, c'es qu'elle est inavouable. N'importe ! tout le monde la comprendra.

« Monseigneur, j'avais eu l'honneur de prévenir Votre Grandeur que s vous frappiez, vous me mettriez dans l'obligation de défendre, non pa certes ma misérable personne dont je fais très peu de cas, mais les Principes éternels du pur Christianisme, et que, pour cela, j'aurais à faire de révélations foudroyantes. Est-ce que Votre Grandeur en aurait douté Auriez-vous pris mes paroles pour un ridicule essai d'intimidation ? Peut être aurais-je dû être plus explicite, vous dire, par exemple, quelle sources d'informations j'ai puisé dans bien des bibliothèques publiques e privées, particulièrement dans celles de l'Espagne, cette terre classique d fanatisme, et surtout dans la plus précieuse de toutes, la fameuse *Colombina* de la Cathédrale de Séville, dont j'ai si longtemps secoué les vieille poussières.

« Peut-être aussi aurais-je dû vous informer que je n'ignore pas les acte du *Concilium quorandum Episcoparum*, *Bononiœ congregatum*, *quo de ratione stabiliendœ romanœ ecclesiœ Julio III Pont-Max, datum est*

« Longtemps on s'était flatté de l'espoir d'avoir fait disparaître de partou toute trace de ces étranges délibérations. Il n'en est rien. Ces pièces exhumées par le bibliographe Antoine-Alexandre Barbier, furent publiée par Joh. Wolphius, plus tard par Llorente, dans ses *Monumenta*, et, dan son n° de janvier 1829, la *Revue des Archives du Christianisme* en reproduisit quelques extraits. Enfin, en 1870, une copie complète en fut remis à mon vénérable ami le P. Gratry, je sais par qui et dans quel but. Terrifi par cette révélation, le célèbre Oratorien manqua de courage dans cett circonstance ; mais ce courage, Monseigneur, d'autres l'auront, s'il le faut pour la plus grande gloire de N. S. et Maître Jésus-Christ, et pour l triomphe de son *Corps social*, la très sainte Église catholique universelle intégrale, autant vaut dire l'Humanité nouvelle.

« Il est temps que le Jugement se fasse, et vous savez, Monseigneur, que l'après les prévisions même de saint Pierre ce *Jugement* commencera par la Maison de Dieu : *Tempus est ut incipiat Judicium a domo Dei.* I Petr. IV. 17.)

« Je prie Votre Grandeur, Monseigneur, d'agréer les hommages qui sont lus, quand même, à votre auguste personne, comme évêque, tel quel, de a Sainte Église de Jésus-Christ.

« L'ab. ROCA.

« Château de Pollestres, près Perpignan, le 5 février 1889. »

Nous faisons des vœux pour que l'abbé Roca ne se laisse pas découra-er par la persécution si peu chrétienne dont on l'accable dans ce moment; nais qu'il se rappelle toujours les paroles de Monseigneur le cardinal Gui-ert, archevêque de Paris, lorsque celui-ci lui disait, en le bénissant : Vous *pourriez avoir raison...* »

Nous ne comprenons pas que l'évêque qui a condamné l'abbé Roca ait osé prendre sur lui plus que n'osa le Cardinal ministre d'Etat de sa Sainteté Léon XIII, Monseigneur Jacobini. L'abbé Roca lui offrant un our de briser sa plume, à condition qu'il en prendrait la responsabilité evant Dieu, le Cardinal lui répondit : « *Je m'en garderai bien !!* »

Que nos lecteurs comparent tout ce qui précède avec la scène que nous llons décrire d'après le journal cité plus haut :

« Notre vénéré président fondateur, le colonel Olcott, a quitté ces rivages, n route pour sa mission au Japon, le jour qui a suivi la pleine lune. Son lépart a été tout à fait impressionnant. Il s'est trouvé (sans qu'il y eût ien de concerté d'avance) que le Très Révérend Grand Prêtre Sumangala rêchait ce soir-là à la salle théosophique. Et le vieux colonel et son jeune compagnon, M. Dhammapala Hevavytarana, entrèrent dans la salle et rirent solennellement le Pansil avant de partir. Le Grand Prêtre, après voir cité le verset Pâli qu'il avait choisi comme texte, adressa quelques paroles cordiales d'adieu aux voyageurs avant de commencer son sermon :

« Un jour que notre Seigneur Bouddha désirait envoyer quelqu'un prêcher sa Loi aux nations étrangères, un Arahat, nommé Punna Thero, qui était connu pour sa bonté et pour sa résignation, s'offrit pour cette mission; notre Seigneur lui dit :

« — Supposez que, lorsque vous prêcherez aux nations étrangères et barbares, les gens au lieu de vous écouter avec reconnaissance vous méprisent et vous insultent; quels seraient alors vos sentiments envers eux ? »

Punna Thero répondit :

« — Seigneur, je leur serais reconnaissant pour m'avoir seulemen
« insulté, mais ne m'avoir pas bousculé ni frappé.

« — Mais supposez qu'ils se mettent à vous bousculer et à vous frap-
« per ; alors quoi ?

« — Seigneur, je leur serai encore reconnaissant, quoiqu'ils m'aien
« frappé, pour ne pas m'avoir blessé avec des armes.

« — Mais, s'ils vous blessaient avec des armes, alors quoi ? demand
« notre Maître.

« — Seigneur, je leur serais encore reconnaissant, bien qu'il
« m'eussent blessé, pour ne m'avoir point tué.

« — Et enfin s'ils vous tuaient, quels seraient vos sentiments ?

« — Seigneur, je leur serais encore reconnaissant, après m'avoir bless
« si grièvement, de ne m'avoir pas laissé me débattre dans l'agonie e
« appeler la mort en vain. »

Alors notre bienheureux Seigneur dit : « Allez et prêchez, et réussis-
« sez dans votre œuvre, car vous êtes vraiment fait pour porter m
« LOI chez les infidèles. »

« Certes, le colonel Olcott n'est pas encore un Arahat, et les gen chez qui il va prêcher ne sont pas des infidèles ; ce sont des bouddhistes, des disciples du glorieux Seigneur auquel nous obéissons, quoiqu'ils n'aient peut-être pas eu la bonne fortune de conserver la Doctrin aussi pure et aussi exempte d'influence étrangère que nous autres habitants de cette île privilégiée. Mais cependant le colonel Olcott possèd beaucoup des qualités qui distinguèrent jadis Punna Thero. Il a souven été insulté, sa noble activité a été incomprise, mais il a montré qu'i savait rendre le bien pour le mal et traiter ses adversaires les plu acharnés avec bonté et tolérance. Lui seul pouvait entreprendre et mene à bonne fin cette œuvre de propagande en faveur du bouddhisme ; il es donc heureux que nos frères japonais aient connu le bien qu'il a fait à notre religion et l'aient sollicité de leur venir en aide.

« Et son compagnon, M. Dhammapala Hevavitarana, qui, à un âge où les jeunes gens ne pensent d'ordinaire qu'à leurs plaisirs a consacré s vie entière au service de notre glorieuse religion, est digne de partager l grand honneur de son œuvre et d'être le premier Cingalais qui aura foul le sol du Japon.

« Le dernier conseil que j'aie à leur donner avant leur départ à la poursuite de leur nouvelle œuvre est celui-ci : dans quelques dangers ou quelques difficultés qu'ils puissent se trouver, qu'ils n'oublient jamais les trois joyaux qu'ils ont pris pour talismans et comme guides, et dans lesquel

s puisent leur force : le SEIGNEUR, la LOI, et l'ORDRE. Et je les charge e tenir présentes à leur esprit les paroles de notre Maître :

> Maîtrisez l'envie des autres par la douceur,
> Maîtrisez les méchants par la bonté.

« J'invoque sur leur tête la bénédiction des Dêvas (1) et je vous demande tous de les accompagner de vos meilleurs vœux.

« La salle était remplie à l'excès, mais l'assemblée s'est levée d'un seul ccord, et c'est ainsi avec la bénédiction solennelle du plus grand prêtre e l'église du Sud et suivis des souhaits de leur frères bouddhistes que otre président et son jeune compagnon sont partis pour l'œuvre qu'ils nt été chargés d'entreprendre. »

Si l'on pouvait prédire l'avenir des deux églises d'après leur esprit si pposé, — l'une si ouverte au progrès contemporain, si tolérante aux dées nouvelles, qui ne sont après tout qu'une forme rajeunie des érités éternelles, — l'autre si fermée à toute évolution, à toute manifes-ation qui a pour but de lui prouver que ses enfants sont devenus des ommes et ont besoin de connaître la vérité, on serait tenté de rappeler 'antique dicton : *que la lumière nous vient toujours d'Orient.*

Comtesse G. d'Adhémar.

LA DOCTRINE SECRÈTE (2)

SYNTHÈSE DE LA SCIENCE, DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

(Suite)

Sans doute, le tour joué, au siècle dernier, à Calcutta, au colonel Wil-ord et à sir William Jones par les Brahmines, était un peu cruel. Mais il tait bien mérité, et nul n'était plus à blâmer dans l'affaire que les mis-ionnaires et le colonel Wilford eux-mêmes. Les premiers, d'après le émoignage de sir William Jones en personne (V. *Asiatic Researches*

(1) Les anges de l'église catholique.

(2) Tous les droits et privilèges de reproduction ou de traduction, *totales ou partielles*, nt été donnés à la comtesse d'Adhémar par la cession que H.-P. Blavatsky lui a juridi-quement faite de son ouvrage en France.

vol. 1, p. 272), étaient assez sots pour soutenir que « les Hindous, aujour d'hui même, étaient presque chrétiens, parce que leur Brahmâ, Vishnu e Mahesa n'étaient autre chose que la trinité chrétienne (1). » C'était une bonne leçon. Elle a rendu les Orientalistes doublement prudents ; peut être même a-t-elle rendu certains d'entre eux trop timides, et peut-être l réaction a-t-elle fait revenir trop loin, en sens contraire, le pendule de conclusions préétablies. Car « ce premier approvisionnement sur le march Brahmanique », fait pour le colonel Wilford, a évidemment créé chez le Orientalistes actuels le besoin et le désir de déclarer que presque tous le manuscrits sanscrits archaïques sont assez modernes pour justifier pleine ment les missionnaires à se prévaloir de l'occasion. Et ils s'en prévalen jusqu'à plein pouvoir de leurs facultés mentales, témoin certaine tenta tive récente et absurde pour montrer que toute l'histoire de Chrishna, dan les Purânas, est un plagiat des Brahmanes à la Bible !

Mais les faits cités par le Professeur d'Oxford, dans ses lectures sur l *Science de la Religion*, au sujet des interpolations maintenant célèbre faites au bénéfice primitif et à la douleur subséquente du colonel Wilfor ne s'opposent en rien aux conclusions qui s'imposent à quiconque étudi la Doctrine secrète. Car si les résultats montrent que ni le *Nouveau* n même le *Vieux* Testament n'ont rien emprunté aux religions plus ancienne des Brahmanes et des Bouddhistes, il ne s'en suit pas que les Jui n'aiënt pas emprunté tout ce qu'ils savaient aux annales Chaldéenne plus tard mutilées par Eusèbe. Quant aux Chaldéens, ils devaient assu rément leur science première aux Brahmanes, car Rawlinson montre dan la primitive mythologie de Babylone une influence indubitablement véd que ; et le colonel Vans Kennedy a depuis longtemps et avec raiso déclaré que la Babylonie fut dès l'origine le siège des études sanscrite et brahmaniques. Mais il faut croire que toutes les preuves de ce genr perdent leur valeur devant la dernière théorie élaborée par le Professeu Max Müller.

Tout le monde connaît cette théorie ! Le code des lois phonétiques e maintenant devenu un dissolvant universel pour toute identification connexion entre les dieux de plusieurs nations. Ainsi, bien que la mère d Mercure (Boudha, Thot-Hermès, etc.) fut Maïa, la même que celle d Bouddha (Gautama), Maya, — et celle de Jésus, Maya encore (illusion, c

(1) Voir Max Müller, *Introduction à la Science de la Religion*. Conférence sur l *Fausses analogies en Théologie comparée*, pp. 208, 296 et suivantes. Il s'agit ici de l'adroi fabrication (sur des feuillets insérés dans de vieux manuscrits Pûraniques), en sansc correct et archaïque, de tout ce que les Pandits avaient entendu dire au colonel W ford au sujet d'Adam et d'Abraham, de Noë et de ses trois fils, etc., etc.

[M]arie est *Mare*, la mer, symbole de la grande illusion) — pourtant ces [t]rois personnes n'ont et ne peuvent avoir aucun rapport, depuis que Bopp [a] « établi son code des lois phonétiques ».

Dans leurs efforts pour réunir les nombreux écheveaux de l'histoire non [é]crite, nos Orientalistes font un pas bien hardi en niant à priori tout ce [q]ui ne s'arrange pas avec leurs conclusions spéciales. Ainsi, tandis qu'on [d]écouvre tous les jours l'existence, reculée dans la nuit des temps, de [s]ciences et d'arts importants, on refuse à quelques-unes des nations les [p]lus anciennes la simple connaissance de l'écriture, et on traite leur cul[t]ure de barbarie. Pourtant les traces d'une immense civilisation, même [d]ans l'Asie Centrale, peuvent encore se trouver. Cette civilisation est [i]ncontestablement préhistorique. Et comment pourrait-il exister une civi[li]sation sans une littérature de forme quelconque, sans annales ou chro[n]iques? Le sens commun devrait suffire à remplacer les anneaux brisés [d]ans l'histoire des nations disparues. La muraille gigantesque et sans [in]terruptions des montagnes qui bordent tout plateau du Tibet, depuis le [c]ours supérieur de la rivière Khuan-Khé jusqu'aux collines de Kara-[K]orum, a vu une civilisation qui a duré des milliers d'années, et pourrait [d]ire au genre humain d'étranges secrets. Il fut un temps où les parties [o]rientales et centrales de cette région, — le Nan-Schayn et l'Altyne-Taga, — étaient couvertes de cités qui pouvaient bien rivaliser avec Babylone. [T]oute une période géologique a passé sur la terre depuis la dernière heure [d]e ces cités, comme le témoignent les monticules de sables mouvants, et le [s]ol maintenant stérile et mort des immenses plaines centrales du bassin de [T]arim, dont les bords seuls sont superficiellement connus des voyageurs. A l'intérieur de ces plateaux de sable il y a de l'eau; on y trouve de fraîches [et] florissantes oasis, où aucun pied européen ne s'est encore aventuré, dont [nu]l n'a foulé le sol maintenant dangereux. Parmi ces verdoyantes oasis il y [e]n a qui sont entièrement inaccessibles à tout profane, fût-il un natif voya[g]eur. Les ouragans peuvent « déchirer les sables et balayer des plaines en[tiè]res » ils sont impuissants à détruire ce qui est au delà de leur atteinte. [B]âtis profondément dans les entrailles de la terre, les magasins souterrains [so]nt en sûreté; et comme leurs entrées sont cachées dans ces oasis, il n'y a [gu]ère lieu de craindre qu'elles soient découvertes, lors même que plusieurs [ar]mées envahiraient les solitudes sablonneuses où

> Pas un étang, pas un buisson, pas une maison ne sont en vue,
> Et les chaînes montagneuses, comme un écran déchiqueté,
> Entourent la platitude aride du désert sec et brûlé.

Mais point n'est besoin d'envoyer le lecteur à travers le désert, alors [q]ue les mêmes preuves d'une ancienne civilisation se trouvent dans les

parties comparativement peuplées de la même contrée. L'oasis de Tchertchen, par exemple, située à environ 4,000 pieds au-dessus du niveau de la rivière Tchertchen-D'arya, est entourée dans toutes les directions par les ruines de villes et cités archaïques. Il y a quelque trois mille êtres humains qui représentent les reliques d'environ cent nations et races éteintes, — dont les noms mêmes sont actuellement inconnus de nos ethnographes. Un anthopographe se trouverait plus qu'embarrassé pour les classer, les diviser et les subdiviser ; d'autant plus que les descendants respectifs de toutes ces races et tribus antédiluviennes sont eux-mêmes aussi ignorants au sujet de leurs propres ancêtres, que s'ils étaient tombés de la lune. Quand on les questionne sur leur origine, ils ne savent pas d'où leurs pères étaient venus, mais ils ont entendu dire que leurs hommes primitifs étaient gouvernés par les grands génies de ces déserts. Ceci peut être mis sur le compte de l'ignorance et de la superstition ; étant donnés pourtant les enseignements de la Doctrine secrète, la réponse peut être basée sur une tradition primordiale. Seule la tribu de Khoorassan prétend être venue de ce qui est actuellement connu comme l'Afghanistan, longtemps avant l'époque d'Alexandre, et corrobore cette théorie par des contes et des légendes.

Le voyageur russe, le colonel (actuellement général) Prjevalsky, a trouvé, tout près de l'oasis de Tchertchen, les ruines de deux cités énormes, dont la plus ancienne, d'après la tradition locale, fut détruite il y a trois mille ans par un héros géant ; et l'autre par les Mongols au xe siècle de notre ère. « L'emplacement des deux cités est maintenant couvert, grâce aux sables mouvants et au vent du désert, de reliques étranges et hétérogènes, de porcelaine brisée, d'ustensiles de cuisine et d'ossements humains. Les natifs trouvent souvent des monnaies de cuivre et d'or, de l'argent fondu, des lingots, des diamants, des turquoises, et ce qui est plus remarquable, du verre brisé... ». « On trouve aussi des cercueils fait d'un bois ou matériel quelconque impérissable, contenant des corps embaumés et en un splendide état de conservation... Toutes les momies mâles sont celles d'hommes grands et fortement bâtis, avec de longs cheveux ondulés... On a trouvé un caveau dans lequel douze cadavres étaient assis. Une autre fois dans un cercueil à part, nous avons découvert une jeune fille. Ses yeux étaient fermés par des disques dorés et les mâchoires solidement retenues par un anneau doré qui passait sous le menton et sur le sommet de la tête. Elle était vêtue d'un étroit habit de laine, son sein était couvert d'étoiles dorées, et on avait laissé ses pieds nus. » (Extrait d'une conférence par N. M. Prjevalsky). Le fameux voyageur ajoute que tout le long de la route, sur la rivière Tchertchen

s entendirent des légendes au sujet de vingt-trois villes ensevelies depuis es âges par les sables mouvants des déserts. La même tradition existe ır le Lob-nor et dans l'oasis de Kerya.

Les traces d'une telle civilisation, et les traditions de ce genre, nous onnent le droit de croire d'autres légendes affirmées par les natifs éduqués ; instruits de l'Inde et de la Mongolie, quand ils parlent de bibliothèques ımenses retirées du sable, ainsi que de diverses reliques de l'ancienne ience magique, qui ont toutes été mises en sûreté.

Récapitulons. La Doctrine secrète était la religion universellement pandue dans le monde ancien et préhistorique. Les preuves de sa diffuon, les annales authentiques de son histoire, une chaîne complète de ocuments montrant son caractère et sa présence en tous pays, ainsi que nseignement de tous ses grands adeptes, existent jusqu'à ce jour dans s cryptes secrètes de bibliothèques appartenant à la Fraternité occulte.

Cette affirmation acquiert de la vraisemblance si l'on considère les faits ivants : la tradition que des milliers d'anciens parchemins ont été sauvés rs de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie; les milliers d'œuvres nscrites qui ont disparu aux Indes sous le règne d'Akbar ; la tradition iiverselle en Chine et au Japon que les textes véritables, ainsi que les ux commentaires qui seuls les rendent compréhensibles, le tout s'élent à plusieurs milliers de volumes, sont depuis longtemps hors d'atteinte s mains des profanes; la disparition de la vaste littérature sacrée et culte de Babylone ; la perte de ces clefs qui seules pourraient résoudre mille énigmes des annales hiéroglyphiques de l'Egypte ; la tradition lienne que les commentaires véritables et secrets qui seuls rendent le da intelligible, bien qu'ils ne soient plus visibles aux yeux profanes, neurent accessibles à l'initié, cachés dans des souterrains et des cryptes crètes ; et, parmi les Bouddhistes, une croyance identique en ce qui ıcerne leurs livres occultes.

Les Occultistes affirment que tous ces documents existent, à l'abri des ins spoliatrices des Occidentaux, et reparaîtront dans un âge plus airé, pour lequel, d'après les termes de feu Swami Dayanund Sarasti, « les Mlechchhas (proscrits, sauvages, ceux qui sont en dehors de la ıère de la civilisation aryenne) devront attendre ».

Car ce n'est pas la faute des initiés si ces documents sont maintenant dus pour le profane; et leur conduite n'a pas été dictée par l'égoïsme, par le désir de monopoliser la science vivifiante et sacrée. Il y a cernes portions de la Science secrète qui pendant des âges incalculables ; dû rester cachées aux regards profanes; mais c'était parce que découir à la multitude non préparée des secrets d'une importance aussi

effrayante, serait revenu au même que de donner à un enfant une chandelle allumée dans un magasin à poudre.

Nous pouvons esquisser ici la réponse à une question qui s'est fréquemment élevée dans l'esprit des étudiants, lorsqu'ils rencontrent de affirmations comme celle-ci :

« Nous pouvons comprendre, disent-ils, la nécessité de cacher à l foule des secrets comme le Vril, ou cette force qui détruit les rochers découverte par J. W. Keely, de Philadelphie, mais nous ne pouvons comprendre quel danger il pourrait y avoir à révéler une doctrine puremen philosophique, comme par exemple l'évolution des chaines planétaires.

Le danger était celui-ci : Des doctrines comme celle de la chaîne plantaire, ou des sept races, donnent immédiatement une clef de la nature se tuple de l'homme, car chaque principe est en corrélation avec un plan, un planète et une race ; et les principes humains sont, sur chaque plan, e corrélation avec les forces septuples occultes — celles des plans supérieu possédant un pouvoir effrayant. De sorte que toute division septénai donne de suite la clef de terribles puissances occultes, dont l'abus caus rait un mal incalculable à l'humanité ; clef qui peut-être n'en est pas u pour la génération actuelle — spécialement pour les Occidentaux, prot gés par leur aveuglement même, par leur ignorance matérialiste et le incrédulité à l'occulte ; — mais qui néanmoins aurait eu une valeur rée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, pour des gens pleineme convaincus de la réalité de l'occultisme, et à l'entrée d'un cycle de dégr gation qui les rendait mûrs pour l'abus des pouvoirs occultes et la sorc lerie de la pire espèce.

Les documents étaient cachés, il est vrai, mais la science elle-même son existence actuelle n'avaient jamais été traitées comme un secret p les Hiérophantes du temple, où les *Mystères* avaient toujours été employ comme une discipline et un stimulant de la vertu. Ce sont là de très vieill nouvelles, révélées bien des fois par les grands adeptes depuis Pythago et Platon jusqu'aux Néo-Platoniciens.

C'est la nouvelle religion des Nazaréens qui opéra un changement pire, dans la politique des siècles.

De plus, il y a un fait bien connu, et très curieux, qui a été affirm l'auteur par une respectable autorité attachée pendant des années à u ambassade russe, — à savoir qu'il existe dans les bibliothèques impérial de Saint-Pétersbourg plusieurs documents prouvant que, même à l'époq récente où la Franc-Maçonnerie et les sociétés secrètes des Mystiques f rissaient librement en Russie,— c'est-à-dire à la fin du dernier et au comme cement du présent siècle, plus d'un Mystique russe alla chercher au Tib

en passant par les monts Ourals, la science et l'initiation, *dans les cryptes inconnues de l'Asie centrale.* Et plus d'un revint après des années, avec une riche provision de renseignements qu'il n'aurait pu se procurer nulle part en Europe.

Nous pourrions citer plusieurs cas, et mettre en avant des noms bien connus, si ce n'était qu'une telle publicité pourrait ennuyer les survivants des familles de ces récents initiés. Quiconque veut s'assurer de ce fait n'a qu'à consulter les Annales et l'histoire de la franc-maçonnerie dans les Archives de la métropole russe.

H. P. BLAVATSKY.

LE BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

D'après SINNETT (1)

LE KAMA-LOKA

(Travail lu à la séance générale de la S. T. HERMÈS, le 29 avril 1889)

Après avoir indiqué les principes constitutifs de l'homme et fait connaître dans notre travail sur le Dêvakhan la destinée réservée à ses plus hauts principes, après la mort, nous sommes encore loin d'avoir épuisé cet important sujet, et le terrain que nous allons aborder aujourd'hui serait absolument incompréhensible, si nous avions suivi, dans cet exposé, un ordre différent.

Nous sommes, maintenant, préparés à l'intelligence de ce qui nous reste à dire sur les conditions toutes particulières où se trouvent les principes inférieurs, lorsque le réel *Ego*, ou *self-conscience*, a passé dans l'état Dêvakhanique.

Un court résumé nous paraît ici nécessaire.

N'oublions pas que l'être humain est composé de sept principes, qui sont :

1° Les principes matériels, à savoir, *Rupa*, — le corps ; — *Jiva* ou *Prana*, — la vitalité ; — *Linga-Sharira*, — le corps astral ; — et que ces trois principes, d'essence absolument terrestre, se désagrègent et disparaissent à la mort ;

2° Un *principe de transition*, axe ou centre d'attraction des principes

(1) Voir les numéros 1 et 2 de la *Revue Théosophique*.

matériels et spirituels, à savoir *Kama-Rupa*, — l'âme animale, ou siège du désir et véhicule de la volonté ;

3° Les *principes spirituels*, constituant l'immortalité, — à savoir : *Manas*, — l'âme humaine ; — *Buddhi*, — l'âme spirituelle ; — *Atma*, — l'Esprit.

Ce sont ces principes supérieurs, — dont les deux derniers n'existent encore dans l'humanité actuelle qu'à l'état de puissance et de possibilité future, — qui survivent réellement et entrent dans le Dêvakhan, dont nous avons exposé la théorie, lors de notre dernière réunion générale.

Mais, entre la terre et le Dêvakhan, il y a un monde intermédiaire, bien connu de la Science Occulte, et qui a reçu d'elle le nom de *Kama-Loka*.

Ce monde, ou, plutôt cette sphère, entoure notre terre, à laquelle il est encore très intimement lié.

C'est là qu'après la mort séjournent, pour un temps plus ou moins long, *Linga-Sharira*, ou le corps astral, — qui est le duplicata éthéré et généralement invisible à nos yeux, du corps terrestre, — et *Kama-Rupa*, ou l'âme animale, siège des désirs purement physiques et des souvenirs purement terrestres.

D'après ce que nous avons dit précédemment de l'état Dêvakhanique on doit parfaitement comprendre qu'une grande partie des souvenirs, des pensées, des désirs qui accompagnent notre personnalité durant son court séjour ici-bas, sont, par leur nature même, incompatibles avec la vie toute spirituelle que nous devons connaître dans le Dêvakhan.

Il y a donc tout un ordre de souvenirs émanés de la matière, lesquels persistent après la mort du corps et lui sont encore si étroitement unis, qu'ils restent attachés à ses principes éthérés, mais non supérieurs, et en suivent la destinée ultérieure.

De même que la dissolution sépare du corps ce que nous appelons improprement l'âme, de même cette dissolution continue son œuvre de séparation sur les éléments constitutifs de l'âme vraie, puisque c'est par le fait de cette dissolution que le cinquième principe, ou *âme humaine*, peut être séparé, soit du quatrième principe *Kama-Rupa* (ou âme animale), pour se joindre aux principes supérieurs et monter en Dêvakhan, soit du sixième principe (ou âme spirituelle, *Buddi*), et rester dans le Kama-Loka entraîné par le poids de l'âme animale.

M. Sinnett ajoute en propres termes :

« Selon sa nature, il faut, ou que cette âme humaine se laisse assimiler par le quatrième ; ou que, forte et victorieuse, elle gravisse les hauteurs et atteigne le sixième principe, *Buddhi*, et qu'elle passe, avec le germe de cette âme divine, dans les régions supérieures, ou état Dêvakhanique, —

état dans lequel elle est presque complètement séparée des attractions de la terre. »

Nous disons *presque* complètement, car elle conserve encore certaines affinités avec les aspirations spirituelles de cette terre, et peut, quelquefois même, les attirer à elle.

Mais c'est là un mystère, dont le secret est réservé aux initiés.

Quant à l'âme animale (Kama-Rupa) ou quatrième principe, elle n'a pas d'attractions supérieures.

Elle ne s'échappe pas de l'atmosphère, elle reste, en un mot, dans le Kama-Loka.

C'est là que réside une grande partie, — quoique variable dans sa grandeur, — de ce qui a constitué l'homme terrestre.

Dans cet être composé, qui s'appelle l'homme, il y a une foule d'éléments : — Sensations ardentes, désirs violents, souvenirs et réminiscences d'un certain ordre peu élevé sur le plan de la spiritualité. — Tout cela n'a rien à faire avec les hautes aspirations, les sentiments nobles, les affections épurées ; — tout cela est d'essence physique, appartient à cette vie, est passager comme elle ; tout cela accompagne le quatrième principe, lequel, ne l'oublions pas, bien que survivant, pour un temps, à la dissolution du corps physique, après la mort, est, comme ce corps, de nature terrestre et destiné à périr.

Avec le temps, le quatrième principe et le fruit des occupations matérielles de toute une vie, se dispersent, s'évanouissent, retournent se perdre dans la vie universelle d'où ils sont émanés, de même que le corps rend à la terre les éléments divers qu'il en a reçus.

Où donc, dira-t-on, est la *conscience* de l'individu que le souffle de la mort vient de disséminer ainsi ?

En Dêvakhan, — répondrons-nous !

Mais, pour ceux qui ne sont pas encore *entraînés* par l'exercice de l'étude des sciences occultes, il se présentera ici une grave difficulté provenant de ce fait qu'un semblant de conscience reste attaché à la portion astrale, ou quatrième principe, uni encore à une partie, — la partie inférieure, — du cinquième principe, ou âme humaine, demeurés ensemble en Kama-Loka.

La conscience individuelle, dira-t-on encore, ne peut être séparée, se trouver à la fois ici et là, en Kama-Loka et en Dêvakhan.

Rien de plus juste, si l'on entend la conscience réelle ; aussi, ce qui demeure attaché à la *Coquille astrale*, — expression par laquelle les Occultistes désignent souvent cette portion inférieure de l'homme qui flotte dans le *Kama-Loka*, — n'est-il qu'une fausse ressemblance de la conscience,

sans aucune identité avec la conscience vraie, — laquelle, au contraire, bien loin au-delà et à jamais séparée de ces restes qui ne lui sont plus rien, développe et sent s'accroître ses forces dans le plan de spiritualité qu'elle a atteint.

La *Coquille astrale*, au contraire, composée, répétons-le bien, pour éviter toute confusion : — de *Linga-Sharira* (ou corps astral), *de Kama-Rupa*, ou l'âme animale et des éléments inférieurs de *Manas*, ou l'âme humaine, ne peut plus générer une idée, ni s'en assimiler de nouvelles ; toute initiative, tout mouvement de progrès lui sont interdits.

Ce qui survit dans ces « restes » et peut faire croire, parfois, à un semblant de conscience, c'est l'*impulsion volitive* qu'ils ont reçue à l'époque de la vie terrestre.

Le quatrième principe, en effet, qu'on appelle ordinairement siège du désir et de la volonté, n'est pas la volonté ; il n'est que l'instrument par lequel la volonté se manifeste, — c'est-à-dire son *Véhicule*.

L'impulsion qui fait agir ici-bas ce quatrième principe — (Kama-Rupa, l'âme animale),— vient des principes supérieurs, et cette impulsion peut se conserver encore, pendant un certain temps, après la mort, de même que le balancier d'une pendule continue ses oscillations de plus en plus courtes, même après que le grand ressort qui meut l'horloge s'est brisé.

Le quatrième principe, une fois séparé de ses principes supérieurs, ne peut donc point s'adapter aux conditions d'une existence permanente ; il est appelé à se dissoudre peu à peu, avec plus ou moins de rapidité, selon les circonstances, — et les apparences de conscience fugitive et incertaine qu'il peut encore présenter, sont nécessairement passagères.

On comprend qu'il est fort difficile de donner clairement, dans nos langues occidentales peu faites pour de semblables idées, l'analyse des principes invisibles et subtils qui composent l'homme, et que la matérialité des images que nous sommes obligés d'évoquer devant nos yeux est un écueil inévitable.

En sanskrit, tout cela devient clair, car les noms sanskrits donnés aux principes supérieurs indiquent nettement que ces principes ne sont que les *Véhicules* de la substance UNE, laquelle diffère absolument de l'organisation moléculaire séparable des principes inférieurs.

« La substance UNE, c'est l'union de toutes les influences de l'Esprit, « le souffle par lequel tout s'anime, tout se meut, tout vit, sent, pense, « comprend, aime, pour répondre ensuite à la force attractive qui, des « parties éparses, doit entretenir le Tout. »

Mais ni notre langage actuel ne se prête à exprimer ces choses, ni notre

faible développement intellectuel, à l'heure présente, ne peut arriver à en soupçonner même l'éclatante et écrasante grandeur.

Donc, quelle que soit la force de volonté manifestée par le quatrième principe, du vivant de l'homme, cette force ne peut durer longtemps après la mort. Elle va toujours en diminuant.

Seulement, dans certaines conditions anormales, ce quatrième principe peut reprendre partiellement et momentanément la vie, et ce fait explique, non pas *tous* les phénomènes, mais de nombreux phénomènes de la *Médiumnité spirituelle.*

La *Coquille astrale*, que les Occultistes appellent aussi l'*Elémentaire,* qu'il ne faut pas confondre avec l'*Elemental*, dont nous parlerons tout à l'heure, — l'Elémentaire donc, ou *Coquille astrale*, peut être attiré par le courant magnétique d'un médium, courant qui le galvanise et lui redonne un semblant d'existence et de conscience.

Aussi, le plus souvent, dans les séances spirites, est-ce à une simple conscience automatique empruntée au médium lui-même qu'on a affaire.

Supposons une personne morte avec un violent désir non satisfait, — désir ayant rapport aux préoccupations terrestres, — quelque fait, par exemple, à communiquer à une personne vivante.

Tant que les molécules du quatrième principe sont encore assez étroitement associées, et cette association peut persister pendant de longues années, l'impulsion volitive infusée dans ce quatrième principe n'a besoin que de quelques instants de galvanisation qui rappelle en lui une vie factice, pour manifester cette impulsion.

Cette galvanisation se produit, cette vie factice se réveille, par le contact avec le cinquième principe, ou *Manas*, du médium, et ce qu'on appelle, en langage spirite, une *Communication*, très claire et très nette, peut ainsi avoir lieu, à l'aide d'une ardoise et d'un crayon, ou de coups frappés par une table.

Telle est l'explication de beaucoup de phénomènes et de révélations spirites, — non pas de *tous*, néanmoins.

La science occulte est bien loin de dire, en effet, que tous les phénomènes spirites soient à ranger dans une même catégorie et qu'ils ne soient dus qu'à une seule classe d'agents.

A côté des « Elémentaires », dont nous nous occupons spécialement ici, il y a les « Elémentals », ou créatures semi-intelligentes de la *lumière astrale* et qui appartiennent à un royaume de la nature bien différent de celui auquel nous appartenons nous-mêmes ; mais c'est là une question que nous ne pouvons traiter ici, car la connaissance des « Elémentals » et de leur façon d'agir, est tenue scrupuleusement secrète, à moins

qu'on n'ait atteint un certain degré d'initiation dans la science occulte.

Le motif pour lequel la science occulte est enveloppée de tant de restrictions et de mystères provient de ce fait qu'il serait, non seulement dangereux, mais *criminel*, de confier certaines connaissances et les pouvoirs qui en résultent à ceux qui n'ont pas subi l'entraînement nécessaire pour être initiés, et qui, par conséquent, n'ont donné aucune garantie de leur valeur morale personnelle et du bon usage qu'ils pourraient faire de ces pouvoirs extraordinaires.

Donc, à côté des « Elémentaires », Coquille astrale, quatrième principe, -- il y a dans le *Kama-Loka*, des « Elémentals », et aussi une autre classe d'*Entités astrales* dont nous devons parler, afin, non pas d'épuiser le sujet, mais d'en dire à peu près tout ce qu'il nous est permis d'en dire.

Nous connaîtrons ainsi superficiellement les conditions *variées* par lesquelles les créatures humaines passent en sortant de cette vie, avant d'être appelées à en recommencer une autre.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que du cas normal où l'on meurt de sa mort naturelle.

Mais une mort anormale, c'est-à-dire violente, par suicide ou par accident, comporte des conditions anormales également.

Les lois de l'univers différencié sont immuables. Aussi les effets qui suivent une mort violente ne peuvent être semblables à ceux qui suivent une mort naturelle.

Dans le premier cas, les principes sont fermement unis ensemble, pour une durée de vingt, quarante, soixante ans, peut-être. Dans le second cas, l'usure naturelle des liens facilite, au contraire, la séparation des principes qui, par l'arrêt progressif et prévu de la machine vitale, se trouvent prêts à accomplir les voyages qu'ils doivent faire chacun de son côté. C'est l'histoire du fruit mûr et du fruit vert.

Chez le fruit mûr, le noyau sera facilement extrait de la pulpe qui l'entoure et en sortira net, comme la main sort du gant. — Chez le fruit vert, il faut arracher le noyau, et rien ne peut empêcher qu'une certaine portion de la pulpe reste adhérente à sa surface.

C'est là ce qui se produit, en cas de mort soudaine et prématurée, — soit suicide, soit accident. — La question morale et philosophique n'a rien à voir ici. — Cela regarde le *Karma*, dont nous parlerons dans notre prochaine étude.

En réalité, l'*Elémentaire* qui se trouve ainsi jeté brusquement dans le *Kama-Loka*, n'est point une simple *Coquille astrale*, comme celle dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent, tant qu'il s'est agi de la mort

naturelle ; mais, moins le corps de chair, c'est bien la personne elle-même tout entière qu'un tourbillon vient d'arracher à la terre.

Strictement parlant, *elle n'est point morte du tout.*

Dans de telles circonstances, la *descente est facile.* — Arrachés de là vie en pleine sève, dans toute l'ardeur des passions terrestres ; attachés par mille et mille liens, qui n'ont pas eu le temps de se dénouer, à tous les appétits de la vie ; dominés par les désirs qui les animaient et qui les ont suivis, — pour ces êtres le danger est extrême. — Ils ne peuvent guère, à moins d'avoir été dès cette vie terrestre des héros et des saints, s'éloigner de son atmosphère, où ils cherchent incessamment à rentrer dans la vie par tous les moyens possibles. — (De là les *Incubes* et les *Succubes.*)

Et cet état, plus ou moins cruel, plus ou moins pénible, dure aussi longtemps qu'aurait duré normalement leur existence physique, si le fil n'en avait été rompu violemment, et, répétons-le, prématurément.

Cependant, ceci ne s'applique qu'aux suicidés qui ont mis fin à leur vie pour échapper aux pénalités des lois humaines ou à leurs remords.

Les lois de la nature ne sont jamais violées en vain, et la punition s'attache toujours à la transgression.

Cela s'applique encore à ceux qui ont péri à l'improviste dans le paroxysme des passions les plus brutales et les plus égoïstes.

Quant à ceux qui n'ont engendré sur la terre que des affinités pures et élevées, et à ceux qui sacrifient leur vie à quelque noble cause, ou à quelque sentiment dévoué, de même que pendant la suite de leur vie, ils eussent su se tenir loin du crime ou des mauvaises actions, ils savent se tenir à l'abri des courants grossiers de la terre et attendent, dans le repos et l'oubli, l'heure où aurait sonné, normalement pour eux, la délivrance des liens de la chair.

Pour en avoir fini avec le *Kama-Loka*, il nous reste à nous occuper d'un dernier ordre d'Entités qui s'y trouvent occasionnellement.

Nous voulons parler de ces êtres, hommes ou femmes, qui n'ont jamais possédé le moindre atome de spiritualité, bonne ou mauvaise, qui est le seul élément avec lequel le sixième principe, *Buddhi*, l'âme spirituelle, le véritable *Ego*, peut finalement s'unir. Ne trouvant rien qui l'attire dans une semblable personnalité, le sixième principe s'en éloigne à jamais, et bien avant même que la mort n'arrive.

En ce cas, ce qui survit d'une semblable personnalité est promptement entraîné dans le courant de ses destinées futures, qui n'ont rien à voir, ni avec la terre, ni avec le Dêvakhạn. — Ces destinées ressortissent à la *huitième* sphère, car il y a une huitième sphère ou planète, en connexion avec la terre. — Cette huitième sphère, en dehors de la révolution

cyclique, sans qu'il nous soit permis de la désigner davantage et d'en parler plus au long, est une impasse de laquelle on peut dire qu'aucun voyageur ne revient.

Les conditions d'existence et leur suite sur cette huitième sphère ne sont révélées qu'aux seuls initiés.

Tout ce que nous pouvons ajouter, c'est que cette dégradation si totale et si complète de la personnalité, qui peut seule faire tomber dans la huitième sphère, est un fait des plus rares. — Il y a bien peu d'êtres, en effet, qui n'aient quelque chose, si petit que ce soit, que les plus hauts principes ne puissent attirer à eux, et qui ne sauve de l'entière destruction cette page de vie que l'on vient d'écrire.

En somme, le *Kama-Loka*, sauf pour les « Elémentals », n'est et ne peut-être qu'une demeure passagère, une sorte d'antichambre où l'on attend, avant de passer dans d'autres états.

HERMÈS (M. S. T.).

MAGIE DANS LE CAMERON

Communiqué par Carl REHBINDER

Au risque de passer pour un détraqué ou un fou, dit un rédacteur de la *Pall Mall Gazette* (1), je veux, dans l'intérêt des sciences occultes, raconter quelques-unes de mes impressions dans l'Afrique occidentale. Elles serviront à démontrer que tout l'incroyable des histoires et des romans, depuis le temps des anciens Egyptiens, des Hindous, de Moïse jusqu'à *Etrange histoire* de Bulwer et *Elle* de Rider Haggards, que tout ce que nous considérons comme des mythes purement et simplement, comme les productions de la fantaisie poétique, arrive réellement: oui, la réalité, dans cette simple relation, laisse bien loin derrière elle les prodiges *pensés* de la Magie.

Il y a plus de trente ans que je rencontrai dans le Cameron une femme, appelée Subè, de la race d'Obiyah (qu'on nomme vulgairement Obi). Elle habitait une grotte au pied de la montagne et était connue loin à la ronde comme sorcière. De même que sa taille dépassait la mesure commune, son

---

(1) Numéro du 8 janvier 1889.

ìge, au dire des indigènes, excédait les limites les plus reculées de l'existence humaine. Et, à vrai dire, au-dessus de la stature et de la souplesse juvénile du corps, son visage ridé et momifié de gorille donnait l'impression qu'elle existât ainsi depuis la création du monde. Elle formait sa coiffure de dents de requin, de boucles de métal et de queues de lynx ; sur le sommet, elle portait la tête d'un énorme serpent, dont la peau desséchée et divisée pendait de droite et de gauche jusqu'à terre. Son sein était couvert d'une large étoffe écarlate et garnie de plusieurs rangées d'objets qui semblaient des perles, mais des perles grosses comme des noix italiennes ; ce n'étaient pourtant pas des perles ; cet éblouissant éclat, grâce à un blanchissement spécial, avait été donné à des intestins humains, insufflés, serrés à intervalles réguliers, et gonflés ainsi en petites boules. Les extrémités étaient parées d'ornements pareils à ceux que portent les femmes hindoues. Les vêtements étaient faits avec des peaux de bêtes de la montagne et avec des peaux de chèvres A la main, elle tenait l'instrument de sa puissance, la « baguette magique », qui était simplement un roseau creux, fermé d'un bout, long d'environ quatre pouces et large d'un, marqueté de molaires humaines, qu'à la blancheur, à la conservation parfaite des couronnes tournées en dehors, on eût facilement prises pour des morceaux d'ivoire. Lorsque la magicienne ne tenait pas cet instrument dans sa main droite, elle le poussait par le bout fermé, dans une poche de côté. Le surprenant, dans le bâton, était quelque chose, dont je ne pus jamais pénétrer l'origine : une légère fumée bleue, pareille à celle d'une cigarette, qui s'échappait de l'ouverture du roseau, encore qu'il fût totalement froid, et, selon toute apparence, vide.

Je n'oublierai jamais le jour où cette femme me donna pour la première fois la preuve de ses miracles. Les procédés des magiciens indiens et des derviches arabes m'étaient déjà connus, pour y avoir jadis assisté en personne, si bien que je m'attendais à trouver dans ce spectacle une distraction, mais non pas certes un étonnement. Et pourtant, c'est ce dernier que j'éprouvai... Quand j'ouvris les yeux, que, sur l'injonction de Subè, j'avais fermés, je vis ma sorcière, haute de six pieds, et qui devait bien peser pour le moins cent cinquante livres, debout sur le plat de ma main étendue, sans que je sentisse la plus légère pression (1). Pour la seconde fois, elle me demanda de fermer les yeux un moment. Quand je les rouvris, elle avait disparu. Tandis que je la cherchais du regard, un caillou roula tout près de moi, je levai les yeux, et je la vis sur la pointe

(1) Ceci et tout ce qui suit revient manifestement à l'hypnose.

d'un roc, à une hauteur de cinq cents pieds. Ma première idée, fut, naturellement, que c'était une autre personne, vêtue comme Subè. Je le dis à un des indigènes qui m'entouraient, et, là-dessus, il lui cria quelque chose dans sa langue. Sans le moindre effort, non point par bonds, mais avec des pas tranquilles, elle commença à se mouvoir sur la pente de la montagne, et avança, ou plutôt flotta, comme apportée par un parachûte, peu à peu, jusqu'à revenir devant mes pieds.

Comme elle semblait être impuissante sans sa baguette, j'ai toujours pensé que cette baguette était remplie d'une matière chez nous inconnue grâce à laquelle elle pouvait opérer cette résistance aux lois ordinaires de la nature (1). En général, de tout ce que je lui vis faire, rien ne pouvait, à proprement parler, être appelé surnaturel. C'est-à-dire qu'elle semblait seulement tenir les forces naturelles en son pouvoir, — oui, et comme le prouve le fait précédent, en abolir les lois, mais non pas les bouleverser. Elle pouvait, par exemple, par l'attouchement de son bâton et au moyen de quelques paroles prétendues magiques, rattacher un bras fraîchement coupé à son moignon, au point qu'on n'y vit plus trace de blessure; mais, lorsque je la mettais au défi de remettre à notre quartier-maître l'avant-bras qu'il avait perdu depuis plusieurs années, elle avouait franchement qu'elle n'en était pas capable. Elle disait: « Le bras est mort, je n'ai pas de puissance ». Et, en effet, sur rien d'inanimé elle ne pouvait commander. Comme je lui avais vu changer un crapaud en serpent, je lui demandai la transformation d'une pierre en un écu; mais elle fit encore la même réponse : « elle est morte ». En revanche, sur tout être vivant, elle paraissait avoir un pouvoir étrange, immédiat, terrorisant. Comme, une fois, en ma présence, en chuchotant une malédiction d'un air mauvais, elle tendait son bâton sur un guerrier, celui-ci dépérit à vue d'œil : les muscles se mirent à se dessécher, et, au bout de deux minutes, il ne restait guère plus, de cet homme grand et vigoureux, qu'un squelette. La baguette ne fit pas une opération moins rapide ni moins redoutable sur une femme avec qui la sorcière avait une fois eu querelle. La victime s'engourdit toute droite, devint raide et froide, se transforma enfin en une statue de pierre, au sens littéral du mot, comme je m'en assurais en la frappant sur tout le corps avec mon revolver, ce qui produisit le même son que si j'eusse cogné contre du marbre (2). Il en résulta, pour moi, la disparition d'une grande partie de mes doutes au sujet de l'histoire de la femme de Loth métamorphosée en statue de sel. — Subè fit sur mo

(1) Apparemment la baguette était garnie d'une fourrure hypnogène.
(2) La femme était simplement en catalepsie hypnotique.

une impression particulière avec le tour de force suivant. Elle vida hors d'une calebasse de l'eau, dont j'avais préalablement constaté la parfaite pureté, dans une petite fosse qu'elle creusa de ses propres mains dans la terre meuble. M'agenouillant et fixant le regard sur l'eau, je devais y voir l'image de chaque personne dont j'aurais d'abord dit le nom à Subè. Il se produisit alors un cas remarquable. Je choisis le nom d'un ami, *Lewis* (1), qu'elle répéta trois fois pour le mieux retenir. Mais, dans sa conjuration, elle se trompa de prononciation, et dit « *Louise* ». Quand se fut dissipée la vapeur brillante qu'avait produite le mouvement de sa baguette et que je pus voir dans l'eau, j'y aperçus la claire image d'une autre personne qui m'est chère et qui semblait exécuter un morceau devant une grande assemblée. Je dis à ma magicienne qu'elle s'était trompée. Mais elle s'obstinait à vouloir que le nom fût Louise. Enfin, je réussis à lui donner la prononciation exacte, et j'aperçus effectivement la personne souhaitée, comme elle était tranquillement assise, à la mode américaine, les pieds plus haut que la tête, fumant la pipe et lisant une lettre. — J'ai à peine besoin d'ajouter que je notai toutes ces circonstances, le jour et l'heure. J'eus, par la suite, la preuve que, dans les *deux* cas, ce que j'avais vu, s'accordait pleinement, aussi bien pour la question du temps que pour les autres détails de la situation, avec la réalité.

Malheureusement, la place me manque pour continuer mon récit; du reste, j'en aurais pour une heure à décrire les prodiges de Subè. Et je n'ai pas, en général, raconté les plus étonnants, parce qu'à moi-même, qui en ai été témoin, ils me semblent incroyables.

(Traduit du SPHYNX, *par* POLTI. — *Avril 1889;* VII, 40.)

LES CLASSIQUES CHINOIS

I. — LE YIH-KING

(Suite)

« Le principe sur lequel a été construit le *Yih* est d'accord avec celui du ciel et de la terre. Aussi le sage, levant les yeux, contemple les brillants phénomènes des cieux, et baissant la tête, examine les arrangements

(3) Prononcer *Louiss.*

terrestres : alors il connaît les causes de l'obscurité et de la clarté. Il remonte au commencement des choses, et les suit jusqu'à leur fin : alors il sait ce qu'on peut dire de la mort et de la vie.

« Il comprend comment l'union de la substance (*Zing*) et du souffle (*Khi*), forme les corps, et comment le départ de l'esprit (*Hwun*), produit leurs changements de constitution. Il connaît le caractère du principe expansif (*Shin*) et du principe contractile (*Kwei*).

« Une sympathie s'établit entre lui, le ciel et la terre, de sorte qu'il devient incapable d'agir en opposition avec eux. Sa science embrasse toutes choses, et sa conduite est utile à toutes les créatures ; c'est pourquoi il ne tombe pas dans l'erreur. Il agit comme l'exigent les circonstances sans être entraîné par leur courant, il se réjouit des cieux et connaît leurs lois ; c'est pourquoi il n'a pas d'anxiétés. Il demeure ferme dans sa position, pratiquant la bienveillance et la générosité ; c'est pourquoi il peut aimer sans réserve.

« Le *Yih* lui montre, comme un moulage ou un modèle, les transformations du ciel et de la terre, sans erreur possible ; et par une continuelle adaptation il complète la nature de toutes choses sans exception. Il connaît le cours du jour et de la nuit : son opération est comme celle des esprits, indépendante du lieu, et les changements qu'il produit ne sont restreints à aucune forme...

« Les noms donnés aux diagrammes et aux lignes n'ont pas beaucoup d'importance, mais les catégories qu'ils renferment sont vastes. Les mots sont indirects, mais justes ; le sujet parait exposé simplement, mais un principe secret est sous-entendu. Le but du livre est d'aider les hommes à se conduire dans les cas douteux, en vue des récompenses et des châtiments ; de leur apprendre le respect en présence du va-et-vient des lignes dans les affaires extérieures et intérieures ; de leur montrer la nature et les causes des calamités et des soucis. Commençant par prendre note des explications données, nous raisonnons pour en déduire les principes vers lesquels elles tendent, et par là nous trouvons que le *Yih* fournit une règle constante et modèle. Seulement il faut des hommes qualifiés pour qu'un pareil résultat s'obtienne. »

Nous venons de rencontrer un des termes qui ont le plus embarrassé les Sinologues, le mot *Kwei-Shin* : il n'est pas de mot plus généralement employé peut-être dans la philosophie chinoise, soit en parlant de l'univers, soit en parlant de l'homme. Graphiquement et étymologiquement, le terme *Kwei* contient les idées de principe contractile, d'une tête de démon sur des jambes d'homme, et de ruse ou d'astuce, tandis que le terme *Shin* implique les idées d'extension et de divinité. Le sens de *Kwei-Shin* varie

suivant qu'on parle du Macrocosme ou du Microcosme, de l'homme vivant ou de l'homme mort.

Les *Kwei-Shin* sont d'abord, suivant l'expression de Visdelou, « le systole et le diastole de la nature », la cause de la croissance et du déclin universels, le principe positif ou expansif et le principe négatif ou contractile. Dans le *Yu-Lui* et le *Hwoh-Hwan*, Confucius explique que *Shin* et *Kwei* sont le *Hwun* et le *Peh* de la substance primordiale, l'animus et l'anima de l'univers. Au chapitre 97 de l'histoire des *Han*, *Tching-Hiouen* s'exprime en ces termes : « Le *Shin* du *Yang* et du *Yin* s'appelle *Khi* et *Zing* : celui des affections et de la nature s'appelle *Hwun* et *Peh* ». Autrement dit, les *Kwei-Shin*, dans l'homme, sont la même chose que le *Hwun* (ou *Houen*) et *Peh* des Taoïstes, et dans la nature, ils sont la contrepartie subtile des forces du plan matériel, *Yin* et *Yang*. Le dictionnaire impérial explique que le *Hwun*, âme du principe *Yang*, est la même chose que *Shin*, tandis que le *Peh*, âme du principe *Yin*, est identique à *Kwei* : que *Shin* est le *Ling* ou efficacité du *Yang*, *Kwei* le *Ling* du *Yin*. D'après *Tchang-Tzeu*, les *Kwei* sont le *Shin* du *Yin*, et les *Shin* sont le *Shin* du *Yang*. Nous lisons dans le commentaire *Wang-Ta-Shuen* : « Les *Kwei-Shin* n'ont pas de forme : on les regarde et on ne les voit pas ; ils n'ont pas de son : on les écoute et on ne les entend pas. Cependant rien n'est produit sans *Khi*, et *Khi* est la plénitude de *Shin* ; rien n'est produit sans *Peh*, et *Peh* est la plénitude de *Kwei*. C'est pour cela que l'homme est appelé un aggrégat de *Kwei-Shin*... Toutes les productions et transformations du ciel et de la terre s'opèrent par les *Kwei-Shin* : c'est par eux que le sang s'échauffe et dépérit, que les fleurs éclosent et se fanent, que les êtres vivent et meurent. » Un autre commentateur écrit : « Ce ne sont pas les choses et les êtres *(Wou* et *We)* qui ont existé d'abord, et ensuite les *Kwei-Shin* : mais ceux-ci ont existé les premiers, et ensuite les choses, et dès que les choses ont existé, aucune d'elles n'a pu être séparée de ses *Kwei-Shin*. Les *Kwei-Shin* sont au milieu des choses, et en forment pour ainsi dire les os. Les *Kwei-Shin* sont les hôtes, et les choses sont les invités. » Ainsi les *Kwei-Shin* sont en général toutes les forces qui dominent la matière ; dans le macrocosme, ils représentent le double et le triple de l'homme, de tous les êtres et de toutes les choses, les puissances astrales et spirituelles, les présences invisibles du ciel et de la terre, les dieux et les démons.

Dans l'homme vivant, les *Kwei-Shin* représentent l'âme toute entière, avec sa double tendance vers l'esprit et vers la matière, c'est-à-dire l'ensemble des principes que les Taoïstes primitifs appelaient *Hwun* et *Peh*, et que les Taoïstes postérieurs ont divisé en trois parties, *Ling-Hwun*,

l'âme spirituelle, résidant dans la tête, *Kio-Hwun*, l'âme sensitive, résidant dans la poitrine, et *Cheng-Hwun*, l'âme végétative, résidant dans le ventre. Après la mort, une séparation s'opère dans l'âme sensitive, le cœur ou mental *(Sin)*, dont les parties supérieures s'attachent à *Hwun*, les parties inférieures à *Peh*; ce qui est céleste monte et s'étend, et devient *Shin*, un dieu, une entité dévakhanique : ce qui est terrestre descend et se contracte, et devient *Kwei*, un démon, un habitant de Kama-Loka.

Dans la quintuple division de Confucius, *Hwun* est l'esprit, et *Kwei-Shin* l'âme (Buddhi, Manas supérieur et inférieur, et Kama-Rupa) : les deux pôles de la constitution matérielles sont *Zing* et *Khi* : *Zing*, le semen, la partie la plus raffinée de la matière corporelle, est un terme général indiquant la substance ; *Khi*, employé dans le même sens par les Taoïstes, signifie souffle : d'après la définition du dictionnaire impérial, c'est « ce qu'on inhale et exhale, ce qui entre et sort ». Toutefois le sens de ce mot s'est élargi progressivement jusqu'à embrasser non plus seulement le principe vital, mais aussi les parties astrales de la constitution humaine, et on lui a accolé le principe de la forme, *Hing* (le Linga-Sharira). D'après *Kang-he*, « *Hing* est l'habitation de la vie, et *Khi* en est l'origine (autrement dit, le Linga-Sharira est le véhicule de Prana) ; l'expansion et la contraction de *Khi* constituent *Shin* et *Kwei*; *Peh* s'attache au corps, *Hwun* s'attache à *Khi* ». Un commentateur dit même que la pensée n'est qu'un aspect supérieur de la force : « Ce que nous appelons discernement et conscience, dans l'âme humaine, provient de *Khi* ». Citons enfin le passage suivant de Mencius, qui contient en germe la théorie de la guérison par la foi ou Thérapeuthie mentale : « La volonté *(Tcheu* ou *Che)* commande à l'esprit vital *(Khi)* ; l'esprit vital pénètre et anime le corps *(Thi)*. La volonté est première et maîtresse, l'esprit vital lui est subordonné. C'est pourquoi je dis : maintenez ferme votre volonté, et ne violentez pas votre force vitale. Si l'intelligence *(Sin)* est abandonnée à elle-même, elle devient l'esclave du principe vital ; si l'esprit vital est abandonné à son action individuelle, alors il trouble l'intelligence. Supposons par exemple qu'un homme tombe la tête la première ou fuie avec précipitation : dans les deux cas, l'esprit vital est agité, et ses mouvements désordonnés réagissent sur l'intelligence... L'esprit vital a un tel caractère qu'il est souverainement grand et souverainement fort : il n'a pas de limites et rien ne peut l'arrêter. Si on le dirige selon les principes de la droite raison, et qu'on ne lui fasse subir aucune perturbation, alors il remplira l'intervalle qui sépare le ciel et la terre ». Ici encore, *Khi* semble désigner à la fois le principe vital et le corps astral. Les *Soung* l'emploieront exclusivement dans ce sens de pro-
…le animé ou éther vivant ; *Li* et *Khi* correspondront alors exactement

à Purusha et Prakriti, à Jod et Hévé, à la conscience et à la nature

En résumé, le terme *Shin* exprime tout ce qui dans la nature humain tend à s'élever, et le terme *Kwei* tout ce qui tend à descendre : car d'aprè Confucius même, ce composé possède encore un sens plus matériel, e s'applique au principe purement astral. Dans le *Li-Ki*, sect. 8, il est di qu'après la mort les os et la chair retournent à la terre, tandis que *Kh* monte et s'étend. Le commentateur ajoute que *Khi* se manifeste alors sou forme de lumière, de vapeur ou d'odeur, et devient *Zing-Ling*, une substanc éthérée capable de produire sur les vivants un sentiment d'oppression e de mélancolie, et qu'à cette essence subtile on a donné le nom honorifiqu de *Kwei-Shin*, pour permettre au peuple d'en comprendre la nature. Nou croyons que dans cette dernière acception, *Kwei-Shin* ou *Zing-Ling* signifi une portion du corps astral, animée par le principe vital et constituan un spectre ou fantôme (1).

Enfin le corps s'appelle durant la vie *Chen-Thi* ou simplement *Thi*, e après la mort, *Po*, le cadavre, ou *Jou-Kia*; l'esprit libéré de sa prison s'ap pelle aussi *Jou-Hwun*.

Le commentateur résume la substance du *Yih-King* en disant qu'il con tient la voie du ciel *(Tien)*, de la terre *(Ti)* et de l'homme *(Jin)*. Cett division est le pivot de la métaphysique confucienne proprement dit Dans les trois catégories toutes choses sont renfermées, et à chacune pr side une puissance spirituelle : *Tien-Ti*, *Gin-San*, *Zay*, sont la divinit l'esprit planétaire et l'homme idéal. Ainsi, longtemps avant que la scienc n'eût éveillé l'homme du sommeil des âges superstitieux, l'antiquité ava proclamé sa noblesse et sa responsabilité de créateur ; la religion de

(1) Notre philosophie occulte enseigne qu'il y a trois sortes de doubles, pour employ le mot au sens le plus large : L'homme a son double proprement dit ou ombre, auto duquel est bâti le corps physique du fœtus, l'homme futur. L'imagination de la mèr ou un accident qui affecte l'enfant, affectera aussi ce corps astral. L'astral et le physiq existent tous deux avant que l'esprit ne soit développé pour l'action, et que l'Atma s'éveille ; ceci a lieu à l'âge de sept ans, et alors vient la responsabilité attachée a êtres sensitifs et conscients. Ce double naît avec l'homme, meurt avec lui, et ne pe guère se séparer du corps durant la vie : bien qu'il lui survive, il se désintègre « *pa passu* » avec le cadavre. C'est ce qu'on voit parfois sur les tombeaux, dans certaines co ditions atmosphériques comme une forme lumineuse de la personne morte. Au point vue physique c'est, durant la vie, le double vital de l'homme, et après la mort, seul ment les gaz qui s'échappent du corps en décomposition. Mais, au point de vue de s origine et de son essence, c'est quelque chose de plus. Ce double est ce que no sommes convenus d'appeler le Linga-Sharira, mais que, pour plus de commodité, proposerai d'appeler Corps Protéen ou Plastique... parce qu'il peut prendre toutes sort de formes. » Le second double, appelé Kama-Rupa après la mort, est durant la vie Mayavi-Rupa ; le troisième est le Karana-Sharira, corps causal ou Karmique, le cor Devachanique (Voir les dialogues entre les deux directrices de Lucifer, n° Déc. 88).

lettrés, qui dans l'univers n'avait pas trouvé de place pour l'enfer, avait assigné à l'homme celle qui lui convient, entre les difficultés terrestres qu'il doit vaincre, et les célestes lois auxquelles il doit se soumettre pour exister. Bien plus, l'univers même n'était qu'un homme immense, et avait été formé du démembrement de l'Adam-Kadmon ou être primitif. *Pan-Kou*, l'embryon, le premier né du chaos *(Hoen-Tun)*, appelé aussi *Yu-Chi*, ordonnateur du monde, et « souverain des trois pouvoirs », avait de son souffle créé le vent et les nuages, de sa voix le tonnerre, de ses yeux le soleil et la lune, de ses quatre membres et de ses cinq extrémités les quatre quartiers du globe et les cinq grandes montagnes. « Son sang donna naissance aux rivières, ses muscles et ses veines aux stratifications, sa chair à la glèbe, ses cheveux et sa barbe aux constellations, sa peau et ses poils à la verdure et aux arbres, ses dents et ses os aux métaux, sa moëlle aux pierres précieuses, sa sueur à la pluie ; enfin de ses parasites, fécondés par le vent, naquit l'espèce humaine. » De deux jusqu'à 96 millions d'années s'étaient écoulées entre la naissance de *Pan-Kou* et la mort de Confucius. Trois grandes périodes se partageaient cet énorme laps de temps : d'abord le règne du ciel, dont les êtres avaient des corps de serpents ; puis le règne de la terre, composé de monstres au visage de femme, au corps de dragon et aux pieds de cheval ; enfin le règne de l'homme, dont les espèces primitives, d'après les dessins des encyclopédies, se rapprochaient beaucoup du singe : on les représentait aussi avec un visage d'homme et un corps de serpent. L'humanité actuelle s'était développée par un progrès lent et des tâtonnements continus de la nature. Les vieilles estampes représentent naïvement ce travail d'enfantement par des êtres fantastiques, possédant des jambes, des bras ou des cous à ressort, qu'ils allongent pour passer les rivières ou saisir les fruits des arbres. Mais peu à peu, l'homme apprenant à se servir de son intelligence, ces formes se seraient atrophiées et la nature aurait produit son chef-d'œuvre, l'homme jaune aux yeux bridés ; et pour témoigner de ses maladroits efforts, il ne resterait que les singes, les nègres et les barbares aux cheveux roux (les *Kwei* ou Européens). De très anciens lexicographes rapportaient encore que jadis les femmes enfantaient par l'opération du ciel, et même *Fou-Hi* le premier personnage historique, serait né d'une vierge mère aux formes étranges. Successeur direct des dieux qui auparavant régnaient sur la terre inculte, c'est lui qui rassembla les Chinois, leur enseigna la pêche la chasse et l'art d'élever les troupeaux, leur apprit à se servir du feu et des vêtements, constitua les lois de la famille et inventa les instruments de musique. Les trois premiers de ses diagrammes représentent entre autres choses ces trois *Hoang* ou æons fabuleux.

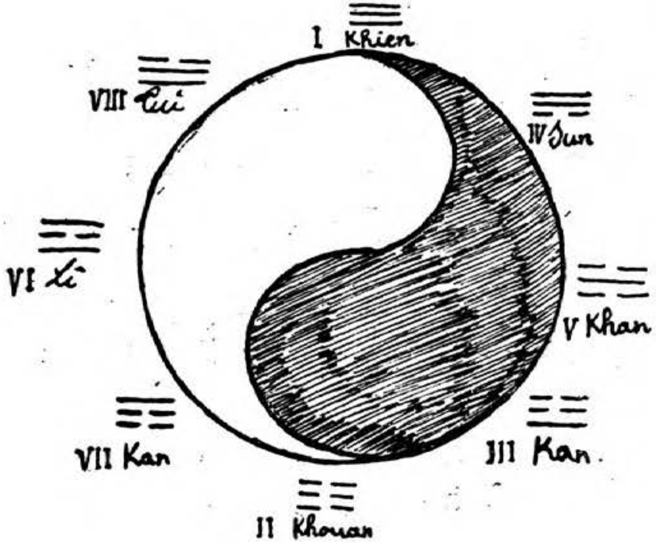
II

La Chine est fabuleusement riche en traditions, mythes et légendes, plus riche peut-être qu'aucune autre nation du monde, et les contes Taoïstes entre autres sout de purs recueils d'occultisme. Mais ses documents vraiment historiques sont contenus dans le *Shou-King* ou classique par excellence, recueil d'archives s'étendant du XXIV[e] au VII[e] siècle av. J.-C. On peut y rattacher comme appendice le *Choun-Tsiou*, autre chronique d'événements allant de 721 à 480 av. J.-C., que l'on traite généralement comme un livre à part. Il est probable qu'un certain nombre au moins de ces récits sont symboliques en même temps qu'historiques.

Un chapitre intéressant du *Shou* est la Sublime Doctrine, enseignée par *Khi-Tzeu* au roi *Wou*, et contenant « le grand plan » d'après lequel la nation devrait être gouvernée. Ce plan renferme neuf divisions. Il y a d'abord les cinq éléments avec les cinq saveurs qui leur correspondent : l'eau, dont la faculté est d'imbiber et de descendre, a le goût salé; le feu, dont la nature est de flamber et de monter, répond à l'amer; au bois correspond l'acide, au métal le piquant, à la terre le sucre. Viennent ensuite les cinq facultés humaines que l'emperenr doit cultiver : le maintien, qui doit être respectueux et grave; la parole, raisonnable et ordonnée; l'esprit perspicace; la vue claire, qui rend savant, et l'ouïe subtile, qui rend prudent. La troisième catégorie renferme les huit objets de son gouvernement : la nourriture et la richesse publiques, les cultes, l'instruction et les travaux publics, la justice, l'armée et l'étiquette envers les hôtes étrangers. Puis viennent les cinq observations périodiques auxquelles le Fils du Ciel doit présider, la perfection à laquelle le souverain doit tendre, les trois vertus, justice, sévérité et indulgence, qu'il doit pratiquer suivant les cas. La septième catégorie lui donne, pour l'examen des cas douteux, sept pronostics obtenus au moyen de quarante-neuf manipulations des bâtons magiques; la huitième lui recommande d'examiner le cours des jours, des mois et des saisons, et d'observer les cinq phénomènes, pluie, soleil, chaleur, froid et vent. Enfin la neuvième énumère les cinq félicités humaines, longévité, richesse, santé d'esprit et de corps, amour de la vertu, accomplissement de la volonté céleste; et les six calamités, le malheur qui raccourcit la vie, la maladie, la pauvreté, la détresse d'esprit, la hardiesse au mal et la faiblesse pour le bien. En résumé, ce passage, auquel on a parfois cherché à attribuer un sens métaphysique analogue à celui des catégories de Kanada ou d'Aristote, nous semble

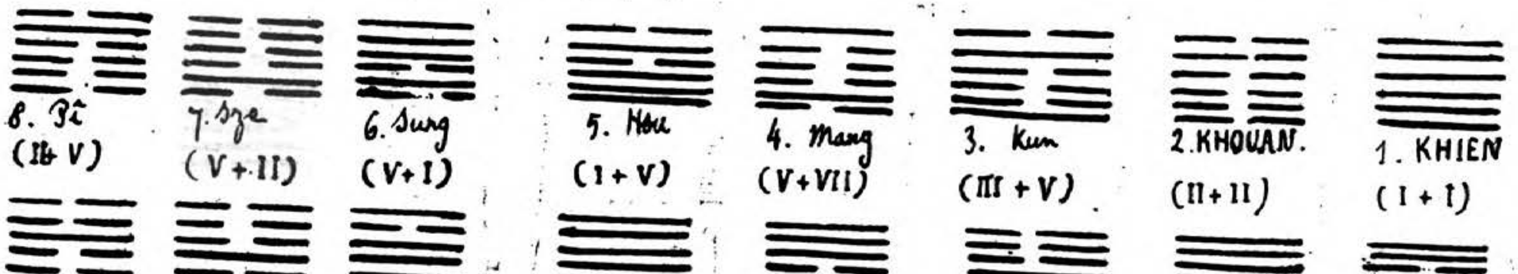
Principes positifs :

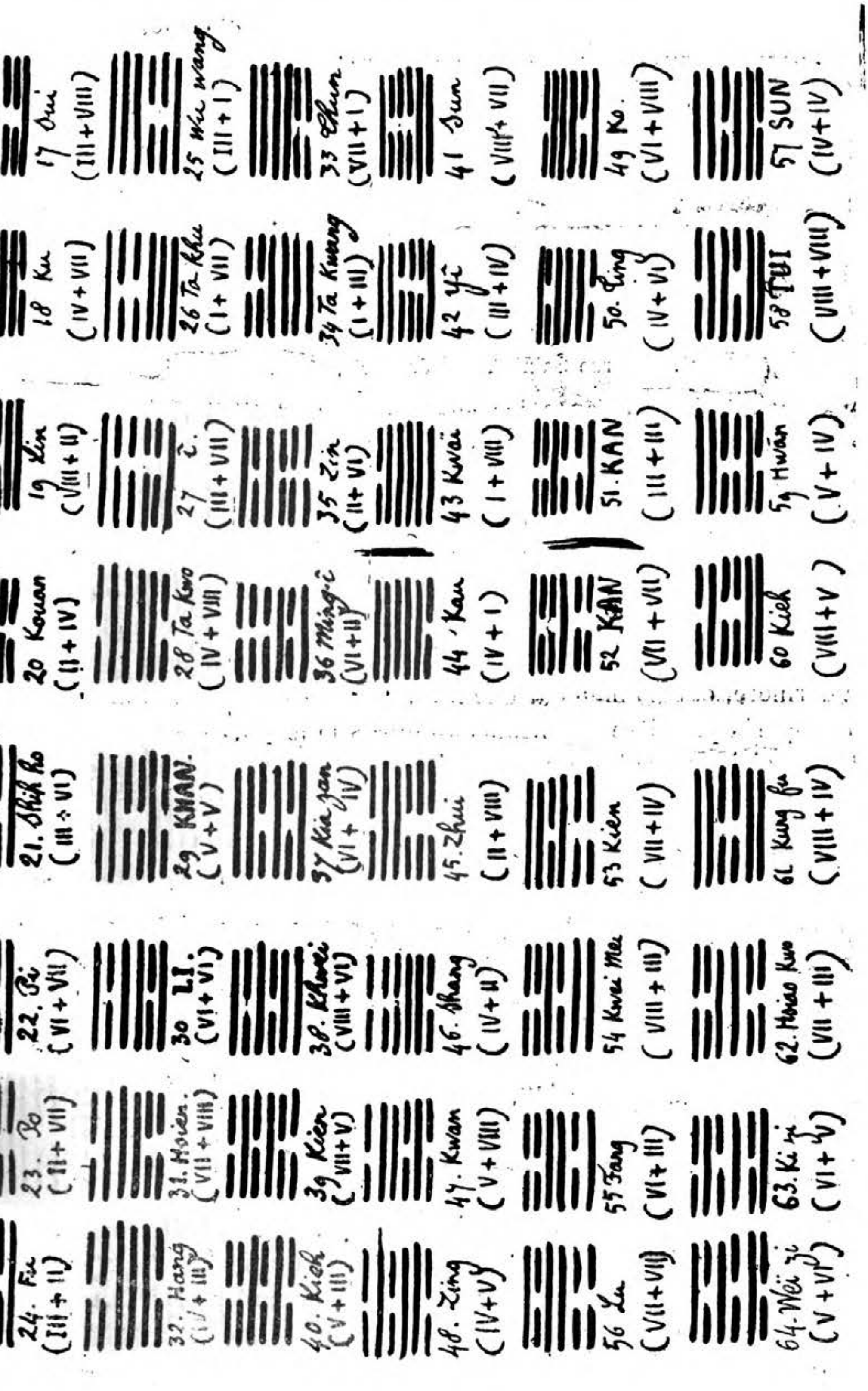
I. KHIEN, le ciel, le père.
III. KAN, les montagnes.
V. KHAN, la pluie
VII. KAN, le tonnerre



Principes négatifs :

II. KHOUAN, la terre, la mère
IV. SUN, le vent
VI. LI, le feu
VIII. TUI, l'eau terrestre.




17 Sui (III+VIII)
18 Ku (IV+VII)
19 Lin (VIII+II)
20 Kouan (II+IV)
21. Shih ho (III+VI)
22. Pi (VI+VII)
23. Po (II+VII)
24. Fu (III+II)
25 Wu wang (III+I)
26 Ta Khu (I+VII)
27 I (III+VII)
28 Ta Kwo (IV+VIII)
29 KHAN (V+V)
30 LI (VI+VI)
31. Hsien (VII+VIII)
32. Hang (IV+III)
33 Thun (VII+I)
34 Ta Kwang (I+III)
35 Zin (II+VI)
36 Ming i (VI+II)
37 Kia jan (VI+IV)
38. Khwei (VIII+VI)
39 Kien (VII+V)
40. Kieh (V+III)
41 Sun (VIII+VII)
42 Yi (III+IV)
43 Kwai (I+VIII)
44 Kau (IV+I)
45. Zhui (II+VIII)
46. Shang (IV+II)
47. Kwan (V+VIII)
48. Zing (IV+V)
49 Ko (VI+VIII)
50. Ting (IV+VI)
51. KAN (III+III)
52 KAN (VII+VII)
53 Kien (VII+IV)
54 Kwei Mei (VIII+III)
55 Fang (VI+III)
56 Lu (VII+VI)
57 SUN (IV+IV)
58 TUI (VIII+VIII)
59 Hwan (V+IV)
60 Kieh (VIII+V)
61 Kung fu (VIII+IV)
62. Hsiao Kuo (VII+III)
63. Ki zi (VI+V)
64. Wei zi (V+VI)

implement l'esquisse des devoirs du parfait monarque antique, devoirs ociaux et physiques, intellectuels, astronomiques et magiques.

AMARAVELLA [M. S. T.]

BIBLIOGRAPHIE

LA THÉORIE DES TEMPÉRAMENTS ET LEUR PRATIQUE, par *Polti et Gary*. Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts, 1889.

Mes relations très intimes avec les auteurs de ce petit livre rendront eut-être suspects mes éloges; mais d'autre part les critiques, venant de oi, n'auraient pas la moindre vraisemblance : en qualité d'ami, j'ai dû faire outes mes réserves avant l'impression de ce résumé d'une méthode dès ongtemps familière à notre groupe, et si la *Théorie des tempéraments* a aru sous sa présente forme, c'est qu'il a bien fallu que toutes nos objecons fussent tombées ou qu'on en eût tenu compte. Ayant donc à choisir ntre l'accusation d'hypocrisie et celle d'orgueil, pour moi et pour eux, je réfère la dernière, et suis bien sûr que MM. Polti et Gary seront de mon pinion, quoique la première soit beaucoup plus à la mode.

La mode !... ah ! pauvre livre, vous n'y sacrifiez guère, et plus d'une de os phrases sonne bizarrement à nos oreilles. . Comme on voit bien que ous n'avez pas été écrit pour être lu, ni composé pour être écrit ! Et de it, ils ne songeaient guère plus à votre naissance, vos deux auteurs, que eux amoureux passionnés ne pensent à l'enfant de plus tard, aux générations sans nombre qu'ils lancent sur la voie des siècles : c'était la satisction de comprendre tous les êtres et d'unir dans l'observation toutes les héories du passé, qui entraînaient les deux amis dans des coins et des ecoins encore vierges de cette société, si curieuse qu'elle soit enfin 'elle-même. Je redirais bien volontiers les nuits passées tout entières à iscuter et à échafauder, les longues chasses aux types humains, les expéiences *in animis vilibus* et *excelsis*, si je ne craignais d'empiéter sur leur ilence tranquille à cet égard et de me laisser aller à un lyrisme — inutile.

Mais j'y songe, ô lecteur, vous voulez peut-être un résumé du livre ?... 'en suis désolé, mais *je ne puis*. Des journées d'observations ont été conensées en des lois, des lectures innombrables comparées et réduites à eur unité invisible, et ce labeur de cinq ans était une montagne de apiers; sur notre prière (à W***, à Papus, à moi et à quelques autres), n *résuma* cela en quarante-deux pages, si synthétiques que beaucoup

éclarent n'y voir que des énigmes, et que même l'un des deux auteurs vouait, avec un sourire à double entente, ne pas pouvoir toujours comrendre complètement le sens de tel ou tel alinéa. Pour ma part, j'ai vu nez lui un gros cahier dans le style concis, familier à MM. Polti et Gary, ntitulé *Médecine morale*, qui était lui-même un résumé de travaux bien plus onsidérables et dont la seule trace dans la présente brochure est le suiant paragraphe :

« Sachez obvier aux mauvais effets d'une évolution *précipitée*, *retardée* *inégalement accomplie*. Ceci est la *Médecine de l'âme*. »

Ces deux lignes évidemment n'offrent pas le moindre intérêt à qui n'a as étudié l'évolution telle que l'expose le commencement du quatrième dernier chapitre de l'ouvrage. Il en est d'ailleurs ainsi tout du long : il ut tout prendre (et même plus, surtout plus) ou tout laisser.

Si vous prenez tout, la simplicité de l'ensemble vous apparaîtra déploablement systématique. Cet aspect est fatalement celui d'un travail longuement mûri, refait cent fois et si compact. Aussi les auteurs, qui e l'ignorent nullement, indiquent-ils, pas à pas, toutes les preuves et outes les expériences à réunir. A vous de voir.

Les quelques lignes qui servent de préface disent un peu cela.

Le premier chapitre sur la *Classification humaine* expliquerait, par xemple, quelques lacunes que les meilleures de nos romanciers actuels emplacent difficilement, à force d'intuition, dans la crasioristique médiale ; qui lit avec soin ce qui concerne le planétisme, a également la notion e ce qui manque à l'invention chez M. Dumas fils, planétaire avoué (préce de l'*Ami des femmes* etc.,) et chez d'autres planétaires plus ou moins onscients. Ce qui concerne l'animalisme contient, dans le même ordre idées, d'étranges révélations sur bien des œuvres de l'Antiquité et de la enaissance, tant littéraires que plastiques, philosophiques, etc. Rien de out cela n'a satisfait nos chercheurs, qui, cependant, voient profond dans ous ces systèmes.

Alors apparaît la seule œuvre originale en physiognomonie qui ait été crite depuis Lavater et Gall. Le deuxième chapitre : *les Quatre éléments*, n donnent la base, trop simple presque à notre gré, mais qui, je vous l'asure, a pris du temps et coûté de la peine avant d'arriver à cette simplité... antique. Qu'il nous suffise de dire que dans les quatre dessins qui accompagnent, *il n'y a pas un seul* petit détail qui ne soit schématique t rigoureusement calculé (cheveux, direction de l'œil, etc., etc.)

Troisième chapitre : *les Combinaisons*. — C'est déjà de la pratique qui comnence. Demandez à M. Polti, à M. Gary ou à l'un de leurs amis la *formule* 'une personne et allez la dire à un autre qui ne connaisse pas cette per-

sonne : vous en apprendrez, que je crois, assez long, et d'assez secret détails; télégraphiquement au moins, il faut avouer que cela peut être utile

Quatrième chapitre : *Les Lois.* — Mieux encore ! Voici la destinée, le grandes lignes de la vie toutes tracées par la *loi d'évolution* et la *loi de complémentaires* combinées.

« Amis, brisez l'écorce : elle n'est pas vide..... » Cela est probable, ca il est visible que la vie, que les œuvres de plus tard et les actions de deux auteurs sortent en ce moment de ce germe fécond, et que nous autre aussi nous en recevons l'impulsion, de la force, de la foi, une science.

UN CARACTÈRE, par *Léon Hennique.* — Tresse, Palais-Royal, 1889.

Les voici donc, enfin, ces livres désirés et qu'on n'osait prédire!

Pionniers de la science positiviste, comme les appelle l'un des plu grands d'entre eux, les écrivains naturalistes investissent enfin cet contrée, surnaturelle hier, où l'élan du siècle nous emporte tous mai tenant. *Le Rêve*, ce *Sonnet* superbe de quatorze chapitres, atteigna récemment à cette hauteur, et des occultistes méditent encore su l'étrange, vraiment bien étrange coïncidence, qui amène les lois de com position de l'auteur des *Rougon-Macquart* à s'identifier d'une façon étroite avec les symboles numériques, tels qu'ils sont exposés dans d livres qu'il n'a peut-être jamais ouverts. Reprenez le *Rêve* sur le rayon votre bibliothèque et voyez avec moi : I, le *Consultant* du Tarot, l'h roïne, Angélique ; II, *Domus, Gnosis*, comme dit Eliphas Lévi, la maiso des Hubert et la Légende Dorée; III, l'*Idée*, ainsi que le savent tous l théosophes et occultistes du monde, voire les scholastiques et les h géliens : et c'est le Rêve lui-même, l'imagination de l'étrange Angéliqu et il contient *en virtualité* tout le reste, tout l'avenir; IV, au contrair est le fait, la matérialisation (nombre des éléments, etc.) : à Angéliq apparaît le fiancé de son désir ; V, *Ecce*, dit Eliphas, la Réunion principe mâle (impair) et du principe femelle (pair), — est effectivement première rencontre des deux jeunes gens, et contient la formule mêm Je vous aime; VI, conflit d'idées (3 contre 3, — les Horaces et les C riaces de la légende, etc.) : taquineries, méchancetés, heurts des angl des deux natures pourtant complémentaires ; mais VII est l'idée régla le fait, c'est la réalisation, le char triomphal : ce qu'imagine Angélique réalise sur l'instant, et l'âme demeure toute-puissante; VIII, *la Loi* : pr cession du Miracle où apparaît la redoutable puissance de Monseigneu IX, *Sagesse* : Hubertine (la Minerve de ce groupe), convainc Ang lique; X, « sceptre paternel », *iod*, autorité : Monseigneur inflêchissabl

I, *Force :* Amour désespéré, sans but, immense ; XII, *le Supplicié volon-*
ire des figures du Tarot : Angélique sacrifie son amour et sa vie au
voir ; XIII, Arcane sinistre et profond de la mort et de la résurrec-
on : Angélique *meurt et ressuscite* par les deux vouloirs de Monsei-
neur, le Dieu de ce petit monde ; XIV, enfin, qu'on exprime par l'eau
rsée d'une urne dans l'autre, *la Métamorphose*, est la disparition :
Tout n'est que rêve. Et au sommet du bonheur, Angélique avait disparu
ins le petit souffle d'un baiser ».

Que serait-ce si nous entrions plus avant dans l'analyse et l'étude de
t incroyable livre !

Mais parlons de la plus récente conquête du haut Idéalisme, tel que
vait laissé oublier l'exotérisme chrétien, tandis que l'occultisme en
pétait avec foi les secrètes traditions, tel que l'ont fait relever peu à peu
agnétisme et spiritisme, tel que vient le formuler invariablement, au
om de l'éternel Orient, la Théosophie. *Un Caractère* est bien l'épithète
ule applicable au héros de l'œuvre de M. Léon Hennique, de l'ex-colla-
orateur aux *Soirées de Médan*, de l'audacieux auteur de *la Dévouée*.
andis que notre siècle se remue maladivement, se contredit deux et trois
is dans chacune de ses générations, se repent de ses fautes en en com-
ettant d'autres, et s'est à peine dégagé de ses prétentions pratiques du
ébut, par le lyrisme, qu'il retombe dans la torpeur et les sourdes fermen-
tions d'une espèce d'âge ingrat, — un être, *un caractère* est isolé de
s tourbillons et, sans se heurter à aucune arche, suit le grand cours de
race, et prépare demain avec hier, — fou aux yeux du commun ambiant,
logique et, par conséquent, tranquille...

L'Atavisme est la pensée dominante du livre. Le « grand siècle » repa-
ît ainsi par-dessus « l'ère des révolutions ». Un même être se réincarne
our aimer le marquis de Cluses en aïeul, après l'avoir aimé époux.
rosper Lucas aboutissant à Allan-Kardec !... Cette simple idée, nue-
ent exposée, fera bondir ; lisez, vous aurez grande surprise : où finit
bservation ? où commence le rêve, la folie ? Cherchez, cherchez bien...
'art est habile, n'est-ce pas ? D'abord, — évidemment, — une étude d'un
élire spécial, un chapitre à ajouter au Dr Moreau ; mais... quoi ?... Ces
émoins, ces coïncidences ?... Que veut dire cela ?... cela a l'air vraisem-
lable, sur ma foi !... loin de tourner au vaporeux, de se fondre en roman-
que fantaisie, tout se précise, les visions sont plus denses et nettes que
s réalités ! quoi ! c'est le vrai, à cette heure, qui paraît vague, brumeux,
evant l'éclat de plus en plus intense et naturel de ces révélations !
mpossible ! le mot va venir, l'énigme va s'expliquer ; l'auteur par un
our adroit, excessivement adroit, rare, va faire tout revenir dans l'ordre

habituel de nos pensées... l'imprudent! ce sera, s'il continue, bien difficil Mais, en attendant, comment arrive-t-il à une telle évidence de descri tion ?...

Inutile d'attendre après un prodigieux escamotage, lecteur. C'est bie la route d'un inconnu *réel* que nous suivons ; le marquis *n'est pas* u malade ; sa Thérèse *vit bien* avec lui, non seulement dans les songes s le fond du grand siècle reparu, mais *dans la veille* ; sa Thérèse, attir par le désir désespéré du malheureux, *se réincarne bien* pour lui facilit sa tâche, et les paroles, les regards de la petite fille *répondent bien* a questions posées. L'idéalisme n'est pas folie, non plus que l'idée u délire ; tout n'est que rêve, rêve est bien tout ; l'imagination gardée lib et pure ne peut être que le miroir, nécessairement, de ce monde infini, doivent se trouver les infinies combinaisons... Le rêve ne sort pas Tout, n'excède pas le Tout... — et des lois règlent les coïncidences à br délai entre ses audaces et les découvertes de notre savoir ; en effet, co posé de nos souvenirs les plus vifs, le rêve, le rêve libre d'*un caractè* bien indépendant, bien dégagé de la gangue retardataire, est une créati précédant de très près les découvertes amenées par *les mêmes élémen* mis au service de notre logique et de nos recherches purement raisonnée L'Idéal et l'Action progressent côte à côte.

Devant les clartés qui sortent de cette belle étude, l'âme fortifiée de f se fait humble. On comprend alors bien l'union de nos diverses facultés ; o voit si clairement que notre savoir a dû être en d'autres mains qu'en le nôtres! les paroles de l'Orient retentissant à la même heure, les Aryen des bords de l'Atlantique regrettent leur orgueil, et se retournent ve l'antique patrie, vers la Métropole de leur civilisation, vers l'Inde, à l'hi toire dix fois préhistorique.

NOUVELLES DIVERSES

Congrès spirite et Spiritualiste International de 1889.—A la suite d'un première séance préparatoire, tenue le 24 avril 1889 au siège de la *Société d'étude psychologiques*, 1, rue Chabanais, et à laquelle étaient représentés trente-quatr groupes *spirites* et *spiritualistes*, il a été décidé qu'un Congrès Internationa serait tenu à Paris du 8 au 15 septembre, et il a été nommé une Commissio exécutive.

Dans la même séance, cette Commission exécutive nomma un Bureau charg de l'organisation du *Congrès*

Ce Bureau, composé de MM. *le Dr Chazarain*, Président ; — *Leymarie* e *Arnould*, Vice-Présidents ; — *G. Delanne*, *J. Papus*, *G. Caminade*, Secrétaires

ngin, Secrétaire-comptable ; — *J.-C. Chaigneau*, Trésorier ; — *Baissac*, *Warsawsky*, *Smyth* et *Lacroix*, Traducteurs-Interprètes, — s'est réuni le jeudi 31 ril et après discussion a arrêté définitivement les termes de l'*Adresse* dont us donnons le texte ci-après :

CONGRÈS SPRIITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL DE 1889

Le 24 avril 1889, quatre-vingts délégués, représentant plus de trente-atre groupes spirites et spiritualistes (Spirites, Théosophes, Kabbates, Philantrophes, Swedenborgiens, Théophilantrophes,) se sont réis pour constituer la COMMISSION EXÉCUTIVE qui doit organiser le CONÈS SPIRITUALISTE, lequel s'ouvrira à *Paris*, *le 9 septembre 1889*, et se minera le 15.

Quatorze Revues et Journaux Spirites et Spiritualistes prêtent, dès intenant, leur concours à la *Commission exécutive*.

Le CONGRÈS affirmera les deux points fondamentaux suivants :

1° LA PERSISTANCE DU *moi-conscient* APRÈS LA MORT, AUTREMENT DIT *mmortalité de l'âme;*

2° LES RAPPORTS ENTRE LES VIVANTS ET LES MORTS ;

Toutes les questions qui divisent seront écartées.

Nous voulons affirmer dans le futur CONGRÈS que nous sommes des ns de progrès, amis de la Vérité, de la libre recherche, qui reconssent dans l'homme un *élément immortel*, négation absolue des doces *néantistes*.

Cet *élément* est la base fondamentale sur laquelle doit s'étayer l'union tous les Spiritualistes, Philosophes, Théosophistes, Spirites, Swedenrgiens et Théophilanthropes.

Nous faisons un pressant appel à tous les Spirites et Spiritualistes, à s les groupes, journaux et revues dévoués à nos idées, pour donner la s grande publicité à cette Adresse, en les engageant à nous envoyer, ns le plus bref délai, leur adhésion au siège de la *Commission*, 1, rue abanais, Paris.

Nous les prions également de transmettre à la *Commission exécutive* travaux, mémoires et remarques relatifs aux questions qui peuvent éresser le CONGRÈS, et cela avant le 15 août. Tous les Directeurs et dacteurs de journaux Spirites et Spiritualistes font de droit partie de Commission exécutive, ainsi que tous les délégués de groupes qui se ont fait inscrire avant la même date (15 août).

Le Bureau de la Commission exécutive :
Docteur CHAZARAIN, *Président*, etc., etc.

Nota. — Une souscription étant ouverte pour couvrir les frais du NGRÈS, nous espérons que tous les journaux amis voudront bien centra-

liser les fonds envoyés par leurs lecteurs, lesquels fonds seront ensuite transmis, avec la liste des souscripteurs, à la *Commission exécutive* du CONGRÈS SPIRITE ET SRIRITUALISTE INTERNATIONAL, *1, rue Chabanais, à Paris.*

C'est par le groupement des efforts individuels que nous arriverons à un résultat digne de l'œuvre entreprise (1).

En conséquence, la REVUE THÉOSOPHIQUE ouvre une souscription dans ses colonnes et se charge de recevoir les dons de ses abonnés, de ses lecteurs et de ses amis.

Les membres de la SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE D'ADYAR, les membres fondateurs titulaires et associés de la S. T. HERMÈS, sont invités, par les membres du Bureau de la société, à envoyer également leur offrande au siège de la *Revue Théosophique*, *10*, *rue Lesueur*, *Paris*, qui publiera dans son prochain numéro la liste de tous les souscripteurs.

La *Revue Théosophique* s'inscrit dès aujourd'hui pour une somme de 50 fr.

G. C. (M. S. T).

* * *

Société théosophique Hermès. — Le 29 avril dernier s'est tenue la réunion générale mensuelle de la S. T. Hermès.

L'ordre du jour comportait une étude du Kamaloka (d'après le *Bouddhisme ésotérique* de Sinnett) que nos lecteurs pourront lire dans le présent numéro de la REVUE THÉOSOPHIQUE, puis un exposé des phénomènes spirites et des théories qui les expliquent, et enfin, un travail fort substantiel de M. E. S. sur l'Astrologie.

A la suite de la séance plusieurs invités, venus comme simples auditeurs, ont demandé leur admission dans la Société. G. C. (M. S. T.)

* * *

La Paix. — Encore une impulsion généreuse que le monde moderne aura due aux centres dits mystiques. Une « Association internationale pour la Paix et l'Arbitrage », n'est-ce pas la réalisation même de la pensée de Gautama, qui ne vint pas apporter *l'épée*, mais l'union universelle, entre les hommes, entre tous les êtres ? Partout se répand la bonne parole et des individualités comme Gladstone, Émilio Castelar, Jules Simon, Frédéric Passy, Léon XIII, lui donnent l'autorité de leurs noms. Un journal international, LE DÉSARMEMENT, vient d'être fondé. Toute notre sympathie lui est d'avance acquise, et si nos efforts peuvent aider à la réalisation de son œuvre, nous les offrons avec joie; le jour de la réussite de l'œuvre de la paix sera celui de l'avénement de la Théosophie.

(1) Pour plus amples détails, voir la *Revue Spirite*, numéro 9 de mai 1889.

Le Gérant : GEORGES POLTI.

Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, rue de la Préfecture, 6

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LE PHARE DE L'INCONNU

(Suite)

III

Nos aimables critiques savent-ils toujours ce dont ils se moquent? Ont-s la moindre idée du travail qui s'opère dans le monde entier et du chan-ement mental produit par cette théosophie qui les fait sourire? Le progrès ccompli par notre littérature est évident, et grâce à certains théosophes ıfatigables il devient manifeste aux plus aveugles. Il y en a qui sont ersuadés que la théosophie est la philosophie et le code, sinon la religion, e l'avenir. Les rétrogrades, amoureux du *dolce farniente* du conserva-sme, le pressentent : de là toutes ces haines et persécutions, appelant à ur aide la critique. Mais la critique, inaugurée par Aristote, a dévié loin e son programme primitif. Les anciens philosophes, ces ignares sublimes ı matière de civilisation moderne, quand ils critiquaient un système ı une œuvre, le faisaient avec impartialité, et dans le seul but d'améliorer de perfectionner ce qu'ils dépréciaient. Ils étudiaient le sujet d'abord et ınalysaient ensuite. C'était un service rendu, accepté et reconnu comme l, de part et d'autre. La critique moderne s'en tient-elle toujours à cette gle d'or? Il est bien évident que non. Il sont loin, nos juges d'aujour-hui, même de la critique philosophique de Kant. La critique basée sur l'im-ɔpularité et le préjugé a remplacé celle de la « pure raison » ; et l'on finit ar déchirer à belles dents tout ce que l'on ne comprend pas, et surtout ce ue l'on ne tient pas le moins du monde à comprendre. Au siècle dernier, — âge d'or de la plume d'oie, — celle-ci mordait bien parfois, tout en rendant ıstice. La femme de César pouvait être soupçonnée : elle n'était jamais ɔndamnée avant d'être entendue. Dans notre siècle de prix Montyon et de tatues publiques pour celui qui inventera le projectile de guerre le plus

meurtrier; aujourd'hui que la plume d'acier a remplacé son humble pr
-décesseur, les crocs du tigre du Bengale ou ceux du saurien terrible d
Nil feraient des incisions moins cruelles et moins profondes que ne le fa
le bec d'acier du critique moderne, presque toujours absolument ignorar
de ce qu'il déchire si bien en lambeaux!

C'est une consolation peut-être, que de savoir que la majorité de n
critiques littéraires, transatlantiques ou continentaux, sont des ex-écr
vassiers qui ont fait *fiasco* en littérature et qui se vengent maintenant d
leur médiocrité, sur tout ce qu'ils rencontrent sur leur route. Le petit vi
bleu insipide et falsifié devient presque toujours très fort vinaigre. Ma
heureusement, les *reporters* de la presse en général, — les affamés d'ém
luments en espèces, — que nous serions désolés de priver de leurs hon
raires, même à nos dépens, — ne sont pas nos seuls ni nos plus dangereu
critiques. Les cagots et les matérialistes, — les brebis et les boucs d
religions, — nous ayant placés à leur tour sur leur *index expurgatoriu*
nos livres sont exilés de leurs bibliothèques, nos journaux sont *boycotté*
et nous-mêmes sommes livrés à l'ostracisme le plus absolu. Telle âm
pieuse qui accepte *à la lettre* tous les miracles bibliques, suivant ave
émotion les recherches ichthyographiques de Jonas dans le ventre de s
baleine, comme le voyage transéthéré d'Elie s'envolant en Salamandr
dans son chariot de feu,— traite néanmoins les théosophes de *gobe-mouche*
et de *fripons*. Tel autre, — âme damnée de Hœckel, — tout en montran
une *foi aussi aveugle* que le cagot, dans sa croyance en l'évolution d
l'homme et du gorille d'un ancêtre commun, — vu l'absence totale d
toute trace dans la nature d'un lien quelconque, — se pâme de rire en trou
vant son voisin qui croit aux phénomènes occultes et aux manifestation
psychiques. Avec tout cela, ni le cagot, ni l'homme de science, pas mêm
l'académicien admis au nombre des « Immortels », ne saurait nous expli
quer le plus petit des problèmes de la vie. Le métaphysicien qui étudi
depuis des siècles le phénomène de l'être dans ses premiers principes, e
qui sourit de pitié en écoutant les divagations théosophiques, — serait bien
embarrassé de nous expliquer la philosophie ou même la raison d'être du
rêve. Qui d'eux nous informera pourquoi toutes les opérations mentales
— excepté le *raisonnement* qui se trouve seul comme suspendu et paralysé
— fonctionnent pendant nos rêves avec une force et une activité auss
grandes que pendant nos veilles? Le disciple d'Herbert Spencer renver-
rait celui qui lui poserait la question carrément — au biologiste. Celui-ci
pour qui la digestion est l'*alpha* et l'*oméga* de tout rêve, ainsi que l'*hys-
térie*, ce grand Protée aux mille formes, qui agit dans tout phénomème
psychique, ne réussirait pas à nous contenter. L'indigestion et l'hystérie

effet, sont deux sœurs jumelles, deux déesses, à qui le physiologiste oderne élève un autel pour s'en faire le grand prêtre officiant. Ceci le garde, pourvu qu'il ne se mêle pas des dieux de ses voisins.

Il suit de tout cela que le chrétien qualifiant la théosophie de « science audite » et de fruit défendu; l'homme de science ne voyant dans la étaphysique que le « domaine du poète timbré (Tyndall) »; le *reporter* y touchant qu'avec des pincettes empoisonnées; et le missionnaire l'associant avec l'idolâtrie de « l'Indou *anuité* », — il s'ensuit, disons-nous, e la pauvre *Theo-Sophia* est aussi mal partagée qu'elle l'était lorsque s anciens l'appelaient la VÉRITÉ, — tout en la reléguant au fond d'un its. Même les Kabalistes « Chrétiens » qui aiment tant à se mirer dans s eaux sombres de ce puits profond, quoiqu'ils n'y voient que la reflexion leurs propres visages qu'ils prennent pour celui de la Vérité, — même s Kabalistes nous font la guerre !... Tout cela, cependant, n'est pas une ison pour que la Théosophie n'ait rien à dire pour sa défense, et faveur; ur qu'elle cesse de plaider son droit à être entendue, et que ses rviteurs loyaux et fidèles négligent leur devoir en se confessant ttus.

La « Science maudite », dites-vous, Messieurs les ultramontains? Vous vriez vous rappeler, cependant, que l'arbre de la science est greffé sur rbre de vie ? que le fruit que vous qualifiez de « défendu », et que vous oclamez depuis dix-huit siècles la cause du péché originel qui amena la rt dans le monde, — que ce fruit, dont la fleur s'épanouit sur une nche immortelle, fut nourri par ce même tronc, et qu'il est ainsi le seul i puisse nous assurer l'immortalité. Vous ignorez enfin, Messieurs les balistes, — ou désirez l'ignorer, — que l'allégorie du paradis terrestre est ille comme le monde, et que l'arbre, le fruit et le péché, avaient une nification bien plus philosophique et profonde que celle qu'ils ont ourd'hui — que les secrets de l'initiation sont perdus...

Le protestantisme et l'ultramontanisme s'opposent à la Théosophie, nme ils se sont opposés à tout ce qui ne venait pas d'eux; comme le vinisme s'opposa au remplacement de ses deux fétiches, la Bible et le bbat juifs, par l'Évangile et le dimanche chrétiens; comme Rome s'opsa à l'enseignement séculaire et à la Franc-Maçonnerie. La lettre rte et la Théocratie ont eu leur temps, cependant. Le monde doit rcher et se mouvoir sous peine de stagnation et de mort. L'évolution ntale marche, *pari passu*, avec l'évolution physique, et toutes deux vancent vers la VÉRITÉ UNE, — qui est le cœur du système de l'Humaé, comme l'évolution en est le sang. Que la circulation s'arrête un ment, et le cœur s'arrête avec, et c'en est fait de la machine humaine!

Et ce sont les serviteurs du Christ qui voudraient tuer ou, du moins, paralyser la Vérité à coups de la massue qui a nom : — *la lettre qui tue*. Mais le terme est là. Ce que Coleridge a dit du despotisme politique s'applique encore plus au despotisme religieux. L'Eglise, à moins qu'elle ne retire sa lourde main, qui pèse comme un cauchemar sur la poitrine oppressée des millions de croyants *nolens volens*, et dont la pensée reste paralysée dans les tenailles de la superstition, l'Eglise ritualistique est condamnée à *céder sa place à la religion* et à — périr. Bientôt elle n'aura plus que le choix. Car, une fois que le peuple sera éclairé sur la Vérité qu'elle lui voile avec tant de soin, il arrivera de deux choses l'une : ou bien elle périra *par* le peuple ; ou autrement, si les masses sont laissées dans l'ignorance et l'esclavage de la lettre morte — elle périra *avec* le peuple. Les serviteurs de la Vérité éternelle, dont ils ont fait un écureuil tournant sur sa roue ecclésiastique, se montreront-ils assez *altruistes* pour choisir des deux nécessités la première ? Qui sait !

Je le dis encore : seule la théosophie bien comprise peut sauver le monde du désespoir, en reproduisant la réforme sociale et religieuse une fois déjà accomplie dans l'histoire par Gautama, le Bouddha : une réforme paisible, sans une goutte de sang versé, chacun restant dans la croyance de ses pères s'il le veut. Pour le faire, il n'aurait qu'à en rejeter les plantes parasites de fabrication humaine qui étouffent en ce moment toutes les religions, comme tous les cultes du monde. Qu'il n'en accepte que l'essence — qui est une dans toutes : c'est-à-dire l'esprit qui vivifie et qui rend immortel l'homme en qui il réside. Que chaque homme, enclin au bien, trouve son idéal, une étoile devant lui pour le guider. Qu'il la suive et ne dévie jamais de son chemin ; et, il est presque certain d'arriver au « phare » de la vie, — la VÉRITÉ : peu importe qu'il l'ait cherchée et trouvée au fond d'une crèche ou d'un puits...

IV

Moquez-vous donc de la science des sciences avant d'en connaître le premier mot. On nous dira que c'est le droit littéraire de Messieurs nos critiques. Je le veux bien. Il est vrai que si on ne parlait toujours que de ce que l'on sait, on ne dirait que ce qui est vrai, et — ce ne serait pas toujours aussi gai. Lorsque je lis les critiques écrites sur la théosophie, les platitudes et les railleries de mauvais goût sur la philosophie la plus grandiose et la plus sublime du monde, dont un aspect seulement se retrouve dans la noble éthique des Philalèthes, — je me demande si les Académies d'aucun pays ont jamais compris la théosophie des philosophes d'Alexandrie mieux qu'elles ne nous comprennent ? Que sait-on, que peut-on savoir de

la théosophie universelle, à moins d'avoir étudié avec les maîtres de la sagesse? Et comprenant aussi peu Jamblique, Plotin et même Proclus, c'est-à-dire la théosophie des IIIe et IVe siècles, on se pique de juger la néo-théosophie du XIXe siècle!

La théosophie, disons-nous, nous vient de l'extrême Orient comme la théosophie de Plotin et de Jamblique et même les mystères de l'antique Egypte. Homère et Hérodote, en effet, ne nous disent-ils pas que les anciens Egyptiens étaient des « Ethiopiens de l'Est » *venus de Lanka ou Ceylan* d'après la description? Car il est bien reconnu que ceux que les auteurs classiques appellent *Ethiopiens de l'Est* n'étaient qu'une colonie d'Aryas à peau fort brune, les Dravides de l'Inde du Sud qui apportèrent avec eux en Egypte une civilisation toute faite. Ceci se passait dans des âges préhistoriques que le baron Bunsen nomme *pre-Ménites* (avant Menès), mais qui ont une histoire à eux dans les vieilles *annales* de Kalouka-Batta. En dehors, et à part, des enseignements ésotériques, qui ne se livrent pas au public railleur, les recherches historiques du colonel Vans Kennedy, le grand rival sanscritiste aux Indes du Dr Wilson, nous montrent que la Babylonie pré-Assyrienne était le foyer du Brahmanisme, et du sanscrit comme langue sacerdotale. Nous savons aussi, si l'*Exode* est à croire, que l'Egypte avait, bien avant l'époque de Moïse, ses devins, ses hiérophantes et ses magiciens, c'est-à-dire avant la XIXe dynastie. Pour en finir, Brügsh-Bey voit, dans beaucoup des dieux de l'Egypte, des émigrés d'au-delà de la mer Rouge — et des grandes eaux de l'Océan Indien.

Qu'il en soit ainsi ou autrement, la théosophie descend en directe ligne du grand arbre de la GNOSE universelle, arbre dont les branches luxuriantes, s'étendant comme une voûte sur le globe entier, ombrageaient à une époque, — que la chronologie biblique se plaît à nommer antédiluvienne, — tous les temples et toutes les nations. Cette gnose représente l'agrégat de toutes les sciences, le *savoir* accumulé de tous les dieux et demi-dieux incarnés jadis sur la terre. Il y a des gens qui veulent voir en ceux-ci les anges déchus ou l'ennemi de l'homme; ces fils de Dieu qui, voyant que les filles des hommes étaient belles, les prirent pour femmes et leur communiquèrent tous les secrets du ciel et de la terre. A leur aise. Nous croyons aux *Avatars* et aux dynasties divines, à l'époque où il y avait, en effet, « des géants sur cette terre », mais nous répudions entièrement l'idée des « anges déchus » ou de Satan et de son armée.

« Quelle est donc votre culte ou croyance? » nous demande-t-on. « Qu'étudiez-vous de préférence? »

« La VÉRITÉ », répondons-nous. La vérité partout où nous la trouvons; car, comme Ammonius Saccas, notre plus grande ambition serait de

réconcilier tous les différents systèmes religieux, d'aider chacun à trouve la vérité dans sa croyance à lui, tout en le forçant à la reconnaître dan celle de son voisin. Qu'importe le nom si l'essence est la même? Plotin Jamblique et Apollonius de Tyane avaient, dit-on, tous les trois les don merveilleux de la prophétie, de la clairvoyance et celui de guérir, quoique appartenant à trois écoles différentes. La prophétie était un art cultiv aussi bien par les Essènes et les *B'ni Nebim* parmi les Juifs que parmi le prêtres des oracles des païens. Les disciples de Plotin attribuaient à leu maître des pouvoirs miraculeux; Philostrate en faisait autant pour Apollonius, tandis que Jamblique avait la réputation d'avoir surpassé tous le autres Eclectes dans la théurgie théosophique. Ammonius déclarait qu toute la Sagesse morale et pratique se trouvait dans les livres de Thot ou Hermès le Trismégiste. Mais « Thoth » signifie « un collège », école o assemblée, et les ouvrages de ce nom, selon le *theodadiktos*, étaien identiques avec les doctrines des Sages de l'extrême Orient. Si Pythagor puisa ses connaissances aux Indes (où jusqu'à ce jour il est mentionn dans les vieux manuscrits sous le nom de *Yavanâcharya*, le « maîtr grec ») (1), Platon acquit ses connaissances dans les livres de Thoth-Hermès. Comment il se fit que le jeune Hermès, le dieu des bergers surnommé « le bon Pasteur », qui présidait aux modes de divination et d clairvoyance, devint identique avec Thoth, (ou Thot) le Sage déifié, e l'auteur du *Livre des Morts*, — la doctrine ésotérique seule pourrait l révéler aux Orientalistes.

Chaque pays a eu ses sauveurs. Celui qui dissipe les ténèbres de l'ignorance à l'aide du flambeau de la science, nous découvrant ainsi la vérité mérite autant ce titre de notre gratitude que celui qui nous sauve de l mort en guérissant notre corps. Il a réveillé dans notre âme engourdie l faculté de distinguer le vrai du faux, en y allumant une lumière divin jusque-là absente et il a droit à notre culte reconnaissant, car il es devenu notre créateur. Qu'importe le nom ou le symbole qui personnifi l'idée abstraite, si cette idée est toujours la même et la vraie! Que c symbole concret porte un nom ou un autre, que le sauveur auquel on croi s'appelle de son nom terrestre, Krishna, Bouddha, Jésus ou Asclépios surnommé aussi « le dieu sauveur » Σώτηρ, nous n'avons qu'à nous souveni d'une chose : les symboles des vérités divines n'ont pas été inventés pou l'amusement de l'ignorant ; ils sont l'*alpha* et l'*oméga* de la pensé philosophique.

(1) *Yavana* ou « l'Ionien » et *achârya* « professeur ou maître ». Le nom est un compos de ces deux mots.

La théosophie étant la voie qui mène à la vérité, dans tout culte comme dans toute science, l'occultisme est, pour ainsi dire, la pierre de touche et le dissolvant universel. C'est le fil d'Ariane donné par le maître au disciple qui s'aventure dans le labyrinthe des mystères de l'être; le flambeau qui l'éclaire dans le dédale dangereux de la vie, l'énigme du Sphinx, toujours. Mais la lumière versée par ce flambeau ne peut être discernée qu'avec l'œil de l'âme réveillée ou nos sens spirituels; elle aveugle l'œil du matérialiste comme le soleil aveugle le hibou.

N'ayant ni dogme ni rituel, — ces deux n'étant que l'entrave, le corps matériel qui étouffe l'âme, — nous ne nous servons jamais de la « magie cérémoniale » des Kabalistes occidentaux; nous en connaissons trop les dangers pour jamais l'admettre. Dans la S. T., tout membre est libre d'étudier ce qui lui plaît, pourvu qu'il ne se hasarde pas dans des régions inconnues qui le mèneraient sûrement vers la *magie noire*, la sorcellerie contre laquelle Eliphas Lévi met si franchement son public en garde. Les sciences occultes sont un danger pour celui qui ne les comprend qu'imparfaitement. Celui qui s'adonnerait à leur pratique, tout seul, courrait risque de devenir fou. Or, ceux qui les étudient feraient bien de se réunir en petits groupes de trois à sept. Les groupes doivent être impairs pour avoir plus de force. Un groupe tant soit peu solidaire, formant un seul corps uni, où les sens et perceptions des unités se complètent et s'entr'aident, — c'est-à-dire l'un suppléant à l'autre la qualité qui lui manque, — finira toujours par former un corps parfait et invincible. « L'union fait la force. » La morale de la fable du vieillard léguant à ses fils un faisceau de bâtons qui ne doivent jamais être séparés, est une vérité qui restera toujours axiomatique.

(A suivre.) H.-P. BLAVATSKY.

LE CHRIST, LE BOUDDHA, JÉHOVAH

Autant nous sommes heureux, en notre qualité de *théosophe*, de voir l'effort qui veut relever les dogmes jusqu'à leurs premiers principes et par conséquent jusqu'à l'unité du Vrai éternel, autant nous sommes peinés de voir parfois des questions de sectes arrêter ce généreux élan et faire méconnaître par une école les meilleures dispositions de sa voisine. Ce sont à faiblesses inhérentes à la condition humaine; nous y sommes tombés

comme autrui, nous y tomberons peut-être demain... Pour l'instant, nous croyons devoir prévenir quelques occultistes contre un danger qu'ils courent, et qui est sur le point de détruire l'harmonie qui devrait régner entre nous. Nous les prions de nous écouter.

D'où vient la répugnance des ésotéristes du christianisme à nous entendre, à croire à la valeur des vérités que possède l'Orient? Ici, certainement, nous ne rencontrons plus les méfiances du positivisme envers toute méditation religieuse, ni de la petite cléricaillerie envers tout examen des symboles. Les hommes dont nous parlons s'occupent, et avec bonheur, d'études semblables, sinon identiques, à celles qui font le sujet de nos recherches ; et il nous semble qu'ils peuvent soupçonner quelque parenté entre l'occultisme oriental et celui de la Kabbale, rien qu'en retrouvant le *Sceau de Salomon* à l'Exposition actuelle, sur les pavillons d'Extrême-Orient, où nous n'avons certainement pas été les mettre. Non, ce qui fait répondre *Raca* à nos avances, c'est qu'il semblerait condamnable à nos frères d'admettre que la vérité complète ait pu exister en dehors de la Tradition dite judéo-chrétienne, et que Notre Seigneur Jésus-Christ ait eu un frère aîné dans le temps, Bouddha. Alors que celui-ci vient pour le sauver (non pas pour le remplacer), car Jésus, qui agonise depuis 1800 ans, se trouve en ce moment en danger de mort.

Sont-ce les Romains, les Latins, les Païens qui sont cause de son supplice, est-ce le sceptique Pilate ? Non, c'est Caïphe, c'est le Juif, c'est le Sémite fanatique et incapable d'abdiquer le temporel.

L'Eglise est double, vous a-t-on dit avec raison. Et pourquoi double sinon parce qu'elle a deux buts à cette heure, deux conduites, deux dogmes enfin, l'Ancien et le Nouveau.

L'Eglise vit de leur harmonie, essaie-t-on de vous faire croire... Et nous, nous osons affirmer qu'elle se meurt du Judéo-Christianisme. L'Evangile a été enté sur la Bible hébraïque... comme le Sauveur sur la Croix juive. Mais qu'était donc Jésus? direz-vous. *Ce n'était pas un Sémite*, répondrons-nous. Il suffirait pour s'en convaincre de songer à ceci : quand un grand homme naît dans un peuple, il en représente les aspirations, et tôt ou tard apparaît comme la synthèse des énergies contenues dans les hérédités et le milieu animique où il surgit : tôt, il est adoré de son vivant ; tard, s'il a été persécuté pendant son existence, un jour vient où on lui rend l'hommage qui lui était dû pendant sa vie. Et voyez comme les Juifs auraient traité leur plus grande Individualité, pendant la vie, et après. Non certes, judaïsme et christianisme sont loin de se faire suite.

Mais qu'était Jésus, enfin ? Jésus était Aryen, d'inspiration à coup sûr, et peut-être même de race. Et les preuves ne manqueront pas à ce que

nous venons d'avancer. Voyez l'origine de Jésus : Ce n'est pas un citoyen de Jérusalem, mais un natif de Nazara (aujourd'hui Nazareth), de cette Galilée, l'ancienne *Olla podrida* des nations idolâtres que les Juifs avaient trouvées établies là avant eux; de cette race si méprisée, si antipathique, si étrangère au peuple juif, que le prophète Nathaniel demandait avec dédain, au commencement de la carrière du Christ : *Est-ce que quelque chose de bon peut sortir de Nazareth ?* (1).

L'enfant nait, et c'est d'Orient que viennent les Rois Mages pour l'adorer et annoncer la bonne nouvelle au peuple juif dans la personne d'Hérode. Il grandit et ce n'est pas un conducteur de peuples, un homme pratique et guerrier, mais un rêveur, un doux philosophe. Certes, le petit charpentier mystique de M. Renan ne sera pas le Messie attendu par la Nation où la Providence l'a ainsi jeté, germe de vie, pour briser la dure écorce ; ce n'est pas lui le Roi conquérant de la terre. Aucun des Hébreux de bonne race ne voudra le reconnaître, et ils auront raison ; le Messie d'Israël est bien encore à naître, comme l'enseignent les rabbins. Jésus revenu d'Egypte, où s'est passée sa première jeunesse, ira-t-il recevoir la Tradition juive ? Non, il ira recevoir le baptême de l'essénien saint Jean-Baptiste ; et les Essènes étaient les convertis des Missionnaires bouddhistes qui s'étaient répandus en Egypte, en Grèce, et même dans la Judée pendant le règne d'Asoka (2). « Il est évident que c'est aux Essènes qu'appartient l'honneur d'avoir eu comme membre et comme disciple le réformateur Nazaréen Jésus, bien qu'il ne fût pas tout à fait d'accord avec eux sur plusieurs points d'observances extérieures. Ce qu'était Jésus, aux yeux des Juifs, peut être trouvé dans le Codex Nazaræus « Jésus est *Nébu*, le faux Messie, le destructeur de la vieille « religion orthodoxe », dit le *Codex* (3). Il est le fondateur de la secte des nouveaux Nazaréens, et comme les mots l'impliquent clairement, un sectateur de la doctrine bouddhiste : en hébreu le mot *Naba* signifie inspiration, et il est le même que le mot *Nébo*, dieu de la sagesse. Mais

(1) Saint Jean.

(2) « Selon Pline, des Missionnaires bouddhistes se sont établis sur les bords de la Mer Morte, des siècles avant son époque *per sæculorum millia* (*a*) ; ils ont été les premiers à établir des communautés monastiques et à inculquer l'observation stricte aux règles conventuelles, comme ils ont été les premiers à fortifier et populariser les vertus sévères si bien représentées par la vie de Çakya-Mouni, et qui, antérieurement, n'étaient exercées que dans les cas isolés de philosophes bien connus et de leurs disciples, vertus prêchées deux ou trois siècles plus tard par Jésus-Christ » (*b*).

(3) Norberg, *Onomasticon*, 74.

(a) Voir Movers, p. 183.

(b) H.-P. Blavatsky, *Isis Unveiled*.

Nébo est aussi Mercure, et Mercure est Bouddha dans le Monogramme hindou des planètes (1). Les Talmudistes disent aussi que Jésus était inspiré par Mercure (2). » L'Evangélisation commence ; écoutez les paraboles : ce ne sont pas des prophéties aux images énormes et heurtées, c'est de la poésie, c'est de l'hindouisme tout pur, et des phrases de Çakya-Mouni renaissent sur les lèvres du Nouveau Sauveur.

« Bon Maître, que faut-il que je fasse pour gagner la vie éternelle ? demande un homme à Jésus. — Garder les commandements, qui sont : tu ne tueras pas ; tu ne commettras pas l'adultère, tu ne voleras pas, tu ne porteras pas faux témoignage, » répond-il (Matth. XIX, 16-18). — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour obtenir possession de Bodhi ? (la connaissance de la vérité éternelle) demande un disciple bouddhiste à son maître ; que faut-il faire pour devenir Upasaka ? — Garder les commandements, qui sont : tu ne commettras pas de meurtre, ni de vol, ni l'adultère, ni le mensonge, répond le maître. (Pittakatayan, l. III, vers. pali).

Non-seulement l'enseignement du Christ répète dans ses termes mêmes celui du Bouddha, mais il rompt définitivement avec la Loi de Jéhovah à qui il jette un solennel défi, qui ne sera que trop bien entendu, hélas ! « Un homme ne met pas une pièce de drap neuf dans un vieux vêtement, « car la déchirure ne deviendrait que pire... Et les hommes ne mettent « pas davantage du vin nouveau dans les vieilles bouteilles, car les bou- « teilles périraient ; mais ils mettent du vin nouveau dans de nouvelles « bouteilles, et tout est conservé. » Dans quelles particularités, demande Madame Blavatsky (3) trouve-t-on de la ressemblance entre le Dieu colère, jaloux, vindicatif d'Israël avec le Dieu de merci prêché par Jésus, — *son* père qui est au Ciel et le père de toute l'humanité ? Ce Père seul est le Dieu d'esprit et de pureté, et le comparer avec le dieu inférieur et capricieux du Sinaï est une erreur. Jésus a-t-il jamais prononcé le nom de Jéhovah ? A-t-il jamais placé *son* Père sur la même ligne que ce sévère et cruel Juge ; son Père de bonté, d'amour et de justice que le Génie juif de vengeance ? Jamais. Depuis le jour mémorable où il a prêché son sermon sur la Montagne, un abîme incommensurable s'est creusé entre son Dieu et cette autre divinité qui a fulminé ses commandements du haut du Mont Sinaï. Le langage de Jésus n'est pas équivoque ; il implique non seulement la rébellion, mais un défi au « Seigneur Dieu » mosaïque : « Vous

(1) Par une coïncidence curieuse, tandis que nous traduisions ces lignes, M. Ely Star disait, dans son article, pour des raisons toutes différentes et de pure logique : « *La Croix ou Mercure...* » (V. plus loin.)

(2) Alph. de Spire : *Fortalicium Fidei*, II, 2 ; — H. P. Blavatsky : *Isis Unveiled*.

(3) *Isis Unveiled*.

avez entendu, nous dit-il, qu'il a été dit : « Œil pour œil et dent pour dent ». *Mais moi je vous dis* qu'il ne faut pas rendre le mal ; mais quiconque vous soufflette sur la joue droite, il faut lui tendre l'autre aussi. Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton voisin et tu haïras ton ennemi ». *Mais moi je vous dis :* Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du mal et qui vous persécutent (Matth. V). » Jésus a payé de sa vie sa révolte contre Jéhovah, contre ses enseignements et ses lois. Le sémitisme l'a tué, et sur sa tête sacrée a ironiquement inscrit : I. N. R. I. *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.*

Son crime accompli, croyez bien que le sémite ne va pas lâcher prise. Ne pouvant pas détruire l'œuvre de Jésus-Christ, il va tenter de s'en emparer ; de là viennent les premières luttes entre Pierre et Paul. « Dans l'épître aux Chrétiens de la Gallo-Grèce, en Phrygie, saint Paul se borne à combattre les sectateurs des rites du Mosaïsme ; il y montre que le Mosaïsme n'est qu'une institution élémentaire calculée pour l'enfance du genre humain, et il met à prouver cette manière de voir une chaleur qui a pu devenir plus tard, pour quelques gnostiques, le motif de leur antipathie pour les codes, les idées et les institutions du Judaïsme (1). »

La Circoncision n'est abandonnée qu'après de longs combats et bien à regret ; car c'était le signe de victoire de la tradition sémitique. Mais décidément il est dit que le nouveau culte se séparera tout à fait de la Loi. Son évolution naturelle l'entraîne hors des matérialités juives et ismaélites, et il se rapproche de plus en plus des formes bouddhiques.

Lisez l'abbé Huc, et vous serez stupéfait de l'identité des deux cultes. Voici les termes dans lesquels le marquis de Saint-Yves s'exprime à ce sujet : « Il m'est doux de pouvoir rendre ici justice à la parfaite loyauté avec laquelle le Père Huc, de la Compagnie de Jésus, a osé dire dans ses livres de voyageur la pure et simple vérité.

« Ce consciencieux abbé n'a pas craint d'indiquer l'étroite similitude des rites bouddhistes et de ceux des rites catholiques et grecs.

« La crosse épiscopale, la mitre, la dalmatique, le chapeau rond que les Lamas portent en voyage, la messe, le double chœur, la psalmodie, les exercices, l'encensoir avec ses cinq chaînettes, la manière de bénir, la main droite levée sur la tête des fidèles, le rosaire, la discipline et les retraites, le culte des saints, le jeûne, les litanies, la tonsure, les reliques, le confessionnal : tels sont les points de ressemblance qui ont pu frapper l'éminent et excellent abbé.

(1) Matter, *Histoire critique du Gnosticisme*, 1828, p. 130.

« Mais son livre relatant ses voyages au Thibet a eu les honneurs de l'index, et le pauvre homme a été récompensé de ses peines et de sa grande valeur en se voyant rayé, à Rome, de la liste des missionnaires. »

Enfin une métaphysique splendide, union complète de tous les cultes, va couronner l'édifice : C'est la Gnose, sœur de la Kabbale, sœur de l'Esotérisme d'Orient et des Mystères grecs..... Mais l'esprit sémitique veille toujours ; les Gnostiques sont dispersés, chassés, traqués, du jour où le Christianisme s'empare du trône, c'est-à-dire du jour où l'esprit juif s'est emparé de l'Eglise nouvelle..... Ah ! Jéhovah ! toi dont Jésus a contredit hardiment les enseignements, toi dont il n'a jamais voulu dire le nom néfaste, *Démiourgos* aux yeux des maîtres de la Gnose, dieu de race, rabaissement de l'idéal à la conception d'une nation étroite, usurpateur qui as voulu remplacer l'Innommé, le Dieu Inconnu, le Chaos, le Bythos, le Parabrahm, l'Ain-soph, que ta domination va amener encore de massacres, de persécutions ! Aujourd'hui encore « l'analyse nous montre dans notre société contemporaine deux choses essentielles ; l'idée d'un Dieu personnel chez les croyants, et chez les philosophes, la disparition à peu près complète de la charité ! L'élément juif a repris le dessus, et l'élément bouddhique du christianisme s'est voilé (1) ». De nouveau le sang marque tous les pas de ce Dieu digne des Nemrods. Les sémites avaient tué Jésus, ils le volent. Sur son œuvre, ils impriment leur marque indélébile que vous retrouvez dans le mahométisme comme dans le judaïsme : esprit d'exclusion, fanatisme féroce, atrophiant les plus hautes facultés de l'homme. Une maladie d'irritation gagne l'Europe, à l'introduction de ce germe antipathique. Et, par la terrible logique des destinées, ceux qui ont dénaturé l'Evangile en y ajoutant l'Ancien Testament subissent la persécution à laquelle ils ont apporté des autorités. Jamais, avec l'Evangile seul en main, un chrétien n'eût osé donner le signal des crimes qui se sont commis grâce aux livres que rejetaient les Gnostiques, et qui furent inspirés par un Dieu vindicatif et cruel, si contraire à celui de Jésus.

Est-ce à dire que nous répudions les races sémitiques de l'union des peuples ? Assurément non ! Nous protestons seulement contre l'esprit de ces races et leur domination sur les nôtres. Jamais le bouddhisme ne prêtera la main à l'étrange emploi que font de leur doctrine les chrétiens, dans les troubles anti-sémitiques qui agitent en ce moment une partie de l'Europe, comme en font foi ces quelques passages du journal *le Matin*, du 27 avril 1889 :

---

(1) Burnouf, *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1888.

« Le socialisme chrétien se sert plus ou moins d'une arme redoutable, l'anti-sémitisme.

« Jusque dans ces derniers temps, l'alliance de ces deux éléments était plutôt morale qu'effective. On ne saurait plus en dire autant aujourd'hui.

«... La race juive, entrée dans la bourgeoisie, en est devenue un des plus fermes soutiens. C'est donc elle l'ennemi qu'il faut détruire.

« ...C'est ainsi que le socialisme chrétien et l'antisémitisme se donnent la main.

« ...On verra au prochain congrès catholique se produire des théories antisémites.

« ...Le P. Eickhorne, fanatique remuant, est encore plus révolutionnaire et socialiste que le prince de Lichtenstein. Il descendra dans la rue un jour. En attendant, sa participation aux derniers troubles ne fait doute pour personne. On m'a affirmé que c'est lui qui a fait distribuer aux grévistes deux pains par jour. »

C'est un véritable service que le bouddhisme rendrait non seulement aux chrétiens, mais aux juifs eux-mêmes, en arrachant au christianisme le germe morbide, qui leur est dû; le fanatisme, né de l'Ancien Testament, une fois évanoui, la persécution n'aurait plus de raison d'être. L'Europe devrait une fois de plus de la reconnaissance à la mémoire de Gautama, dont le marquis de Saint-Yves loue la religion en ces termes: « C'est très certainement à la pure diffusion morale et à la haute intellectualité de ce culte que l'Europe doit, comme je l'ai déjà dit, de n'avoir pas été engloutie par des millions d'Asiatiques impitoyablement menés à la conquête du monde par quelque Nemrod résumant tous les autres (1). » Quoique l'esprit des deux cultes, bouddhique et chrétien, soit devenu aujourd'hui si opposé, leur identité a été établie par toute l'ethnologie, à commencer par les travaux des missionnaires pour finir par ceux des philologues; il y aurait aveuglement à vouloir nier davantage. Le bouddhisme, qui admet, qui implique la science, ne se refuse pas à voir. D'ailleurs, les travaux de ces dernières années, tout en réduisant à l'unité les deux cultes, ont fait d'autant mieux ressortir les différences des biographies de Jésus et de Bouddha.

« Quant à la vie de Çakya et à celle de Jésus, dit M. Burnouf (2), elles offrent le plus frappant contraste. Jésus aussi avait prêché la charité et la douceur, mais il ne trouva en retour que la haine, les conspirations, la trahison et le dernier supplice. Des mages étaient venus, disait-on, lui

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs.*
(2) *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1888.

rendre hommage à sa naissance; des bergers l'avaient adoré; Siméon avait reconnu en lui le Messie; un ascète essénien lui avait donné le bain d'initiation. Mais il prêchait une doctrine « toujours combattue » par les Juifs; les prêtres de Jérusalem, les princes d'Israël, les femmes de la Cour, les pharisiens eux-mêmes, dont les doctrines se rapprochaient de la sienne, enfin le peuple juif, ne virent en lui qu'un blasphémateur et un ennemi. Sa vie fut abrégée, sa prédication ne dura que trois ans après lesquels il succomba. Le Bouddha prêcha en pays ami une réforme morale, dont le caractère social ne se montra pas aussitôt. La carrière de Jésus a tous les caractères d'un apostolat en pays ennemi. » Et la situation est symboliquement la même aujourd'hui au point de vue spirituel qu'elle a été dans l'histoire. « Je tremble vraiment, dit M. l'abbé Roca (1), pour le Vatican royal et pour les congrégations papales. Cette synagogue romaine semble avoir pris à tâche de renouveler, à l'égard du Christ-Esprit, toutes les aberrations, toutes les sottises, tous les attentats de la Synagogue juive à l'égard du Christ-Chair. Les prêtres ultramontains repoussent le *Christ-Social* absolument comme les prêtres aaronites repoussèrent le *Christ-Homme*. Et il n'est pas sûr, disait un Archevêque, que je nommerai s'il le faut, « il n'est pas sûr que si le *Christ-Esprit* venait à nous tomber « sous la main, il fût mieux traité sur la place de Saint-Pierre de Rome « que ne fut le *Christ-Chair* sur le Calvaire de Jérusalem ».

Ainsi donc, nous les en adjurons, que tous les occultistes chrétiens accueillent en bonne part nos paroles très sincères : Votre culte se trouve entre deux tendances : l'une veut l'entraîner vers le judaïsme, l'autre vers le bouddhisme. Cette dernière vous rendrait le Gnosticisme qui est l'essence même du Christianisme et la plus admirable synthèse qu'on puisse trouver de toutes les spéculations Cosmologiques et Théosophiques qui avait formé la partie la plus considérable des anciennes religions de l'Orient, et que les nouveaux platoniciens avaient adopté également en Occident.

L'autre tendance vous a déjà donné le protestantisme... Oui, souvenez-vous : C'est en prétendant élaguer le Nouveau Testament et en rendant à l'Ancien son importance que s'est produit le Schisme du Nord, et les signes du judaïsme n'ont pas tardé à apparaître : pharisaïsme, iconoclastie, fanatisme; et la sombre fureur des têtes-rondes de 1648 a son écho dans le piétisme farouche des Prussiens d'aujourd'hui, à qui le Dieu des batailles prêche encore une fois la conquête et l'extermination...

Nous en attestons toute votre symbolique gnostique, vous êtes nos

(1) L'*Étoile* du mois de mai 1889.

frères, et nous venons bien réellement relever votre foi et vous aider à éliminer de votre culte tous les germes de mort qu'y avait déposés un peuple dont le Dieu n'était pas certainement celui de vos pères.

Comtesse G. D'ADHÉMAR.

PAR LES PORTES D'OR (1)

(Suite)

CHAPITRE III

L'EFFORT INITIAL

Il est facile de s'apercevoir qu'il n'y a pas un point dans la vie ou l'expérience d'un homme, où il soit plus près que partout ailleurs de l'âme des choses. Cette âme, essence sublime, qui remplit l'air d'un brillant reflet, est là, derrière les portes qu'elle colore de sa propre couleur. Mais il ne peut y avoir de sentier spécial qui y conduise, et l'on peut s'en convaincre en réfléchissant que cette âme doit, par sa nature même, être universelle. Les portes d'or ne mènent à aucun endroit spécial : elles s'ouvrent pour laisser sortir d'un endroit spécial. L'homme les passe quand il se débarrasse de ses délimitations. Il peut crever la coquille qui le tient dans l'obscurité, déchirer le voile qui le cache à l'éternel, en un point quelconque, là où ce lui est le plus facile. Et le plus souvent ce point sera là où il s'attend le moins à le trouver. Les gens s'en vont à la recherche d'une échappée avec le secours de leurs esprits, et établissent des lois arbitraires et limitées quant au moyen d'atteindre ce qui, pour eux, est l'inaccessible. Beaucoup ont espéré passer au moyen de la religion : au lieu de cela, ils ont formé pour leur pensée et leur sentiment une place forte si bien marquée et fixée, que de longs âges semblent insuffisants à les faire sortir de l'ornière. Certains ont cru qu'à l'aide du pur intellect on pouvait trouver une voie ; et à ceux-là nous devons la philosophie et la métaphysique qui ont empêché la race de s'enfoncer absolument dans la sensualité. Mais le destin de l'homme qui s'efforce de vivre par la seule pensée, est d'habiter au milieu des fantaisies et de vouloir les faire

(1) Voir numéro 2 de la *Revue Théosophique*.

prendre à autrui pour un aliment substantiel. Grande est notre dette aux métaphysiciens et transcendantalistes; mais celui qui les suit jusqu'à l'amère fin, oubliant que le cerveau n'est qu'un des organes à notre service, se trouvera établi là où la roue monotone de l'argument semble tourner à jamais sur son axe, sans pourtant aller nulle part ni porter aucun fardeau.

La vertu (ou ce qui semble tel à chacun, c'est-à-dire son propre et spécial type de moralité et de pureté), est tenue pour la voie du ciel par ceux qui la pratiquent. Ce peut être la voie du ciel du moderne sybarite, éthiquement voluptueux. Il est aussi facile de devenir gourmand de vie pure et pensée noble, que de goûts, scènes ou sons agréables. La gratification est le but du vertueux aussi bien que de l'ivrogne; même si sa vie est un miracle d'abstinence et de sacrifice, il suffit de songer un instant pour voir qu'en poursuivant cette voie en apparence héroïque, il ne fait que poursuivre le plaisir. Pour lui le plaisir prend une forme charmante parce que ses gratifications sont celles de douce saveur, et il lui plaît mieux de donner de la joie aux autres que de se réjouir lui-même à leurs dépens. Mais la vie pure et les hautes pensées ne sont pas plus des fins en soi que tout autre mode de jouissance; et celui qui s'efforce d'y trouver le contentement doit intensifier et continuellement répéter son effort; et toujours en vain. Celui-là est en vérité une plante verte aux feuilles magnifiques; mais il faut plus que des feuilles. S'il persiste aveuglément dans son effort, croyant avoir atteint son but alors qu'il ne l'a pas même perçu, il se trouve en ce lieu aride où le bien est fait par force, où l'acte de vertu est sans l'amour qui devrait briller au travers. Il est bon qu'un homme mène une vie pure comme il est bon qu'il ait les mains propres; autrement il devient répugnant. Mais la vertu comme nous la comprenons maintenant ne peut, pas plus qu'aucune autre partie de notre constitution, avoir de relation spéciale avec l'état au-delà de celui auquel nous sommes limités. L'esprit n'est pas un gaz créé par la matière, et nous ne pouvons créer notre avenir par l'usage forcé d'un agent matériel à l'exclusion des autres. L'esprit est la grande vie sur laquelle repose la matière, comme ce monde de pierre repose sur l'éther libre et fluide; toutes les fois que nous pouvons briser nos barrières, nous nous trouvons sur ce rivage merveilleux où Wordsworth vit un jour la lueur de l'or. Quand nous arrivons là, tout le présent doit disparaître indistinctement; la vertu et le vice, la pensée et le sens. Naturellement aussi il doit être vrai qu'un homme moissonne ce qu'il a semé; il n'a pas le pouvoir d'emporter avec lui la vertu, qui est de la vie matérielle : cependant l'arome de ses bonnes actions est un sacrifice beaucoup plus agréable que l'odeur du crime et de la cruauté. Mais il est

néanmoins possible que, par la pratique de la vertu, il se condamne à une ornière, à un mode unique et immuable de vie dans la matière, et qu'il s'y enchaîne si solidement qu'il soit impossible de concevoir la mort même comme assez puissante pour le délivrer et le jeter sur le large et glorieux océan, pour soulever en sa fureur l'inexorable et pesant loquet de la porte d'or. Et parfois, l'homme qui a péché si profondément que sa nature entière est blessée et noircie par le feu sauvage de la gratification égoïste, se trouve finalement si absolument consumé et carbonisé que de la vigueur même de la passion jaillit la lumière. Il semblerait plutôt possible pour un tel homme d'atteindre tout au moins le seuil des portes, que pour le simple ascète ou philosophe.

Mais il ne sert pas à grand'chose d'atteindre le seuil des portes si on est incapable de les franchir. Et c'est là tout ce à quoi le pécheur peut prétendre par la dissolution qui s'opère en lui-même à la vue de son âme. Du moins, cela semble tel et inévitable, parce que sa condition est négative. L'homme qui soulève le loquet de la porte d'or doit le faire avec sa forte et propre main : doit être absolument positif. Nous pouvons le voir par analogie. Dans toutes les autres circonstances de la vie, dans chaque pas en avant, dans tout développement nouveau, l'homme doit exercer sa volonté la plus dominante pour pleinement réussir. Et même, dans bien des cas, quoiqu'il ait eu toutes les facilités, et qu'il ait fait usage de sa volonté jusqu'à un certain point, il échoue complètement à obtenir ce qu'il désire, faute de la résolution finale et inconquérable. Aucune éducation au monde ne fera d'un homme une gloire intellectuelle de son âge, lors même que ses pouvoirs seraient grands. Car à moins qu'il ne désire positivement saisir la fleur de perfection, il ne sera qu'un aride savant, un marchand de mots, une célébrité de la pensée mécanique, une simple roue de mémoire. Tandis que l'homme qui a en lui cette qualité positive s'élèvera en dépit des circonstances adverses, reconnaîtra et saisira la marée de pensée qui est sa nourriture naturelle, et se dressera enfin comme un géant à la place qu'il désirait atteindre. Nous voyons cela en pratique tous les jours, dans tous les chemins de la vie. Aussi ne semble-t-il pas possible que l'homme qui n'a réussi qu'à passer à travers les passions, qu'à briser la partie dogmatique et étroite de sa nature, franchisse ces grandes portes. Mais comme il n'est pas aveuglé par le préjugé, comme il ne s'est pas astreint à un sentier battu de la pensée, comme il n'a pas embourbé la roue de son âme dans une des profondes ornières de la vie, il semble, si la volonté positive naissait seulement en lui, qu'il pût quelque jour, — non désespérément éloigné, — lever la main vers le loquet.

Sans doute, la tâche dont nous parlons est la plus dure qui nous ait

jamais été présentée dans la vie. Débarrasser un homme de tous les préjugés, de toutes les pensées cristallisées, de toutes les délimitations — et pourtant développer en lui la volonté positive ! Cela ressemble trop à un miracle ; car dans la vie ordinaire, la volonté positive est toujours associée avec les idées cristallisées. Mais bien des choses qui semblaient trop miraculeuses pour être accomplies l'ont été cependant, même dans l'étroite expérience de la vie donnée à notre humanité actuelle. Tout le passé nous montre que la difficulté n'est pas une excuse au découragement, encore moins au désespoir ; autrement le monde aurait été privé des nombreuses merveilles de la civilisation. Considérons donc la chose plus sérieusement après avoir accoutumé nos esprits à l'idée qu'elle n'est pas impossible.

La grande difficulté initiale est celle d'attacher notre intérêt à l'invisible. Pourtant cela se fait tous les jours, et nous n'avons qu'à observer la manière dont cela se fait pour guider notre propre conduite. Tout inventeur attache fermement son intérêt à l'invisible : et son succès ou son échec dépend entièrement de la fermeté de cet attachement : le poète qui regarde ses heures de création comme le but de sa vie, voit ce qui est invisible, et entend ce qui n'a pas de son.

Probablement, cette dernière analogie contient le fil qui peut nous guider au succès dans ce voyage vers le havre inconnu, d'où il est bien vrai qu'« aucun voyageur ne revient ». Il peut servir aussi à l'inventeur et à tous ceux qui atteignent au-delà du niveau mental et psychique ordinaire de l'humanité. Ce fil est contenu dans ce mot : — Création.

II

L'esprit ordinaire attribue souvent au mot « créer » le sens d'évoluer quelque chose de rien. Telle n'est évidemment pas sa signification. Nous sommes mentalement obligés de fournir à notre Créateur un chaos dont il puisse tirer les mondes. Le laboureur, ce type du producteur social, a besoin de matériaux ; il lui faut la terre, le ciel, la pluie et le soleil, plus des semences pour mettre dans la terre ; de rien il ne peut rien produire. Du vide, la nature ne peut sortir ; il y a un matériel, au-delà, derrière ou dedans, dont elle est formée par notre désir d'un univers. C'est un fait évident que les semences, et la terre, l'air et l'eau qui les font germer, existent sur tous les plans d'activité. Si vous causez avec un inventeur, vous découvrirez que, bien au-delà de ce qu'il est en train d'exécuter, il perçoit toujours d'autres choses à faire, qu'il ne peut exprimer en paroles, parce qu'il ne les a pas encore attirées dans notre monde d'objets actuels. Cette connaissance de l'invisible est encore plus définie chez le poète, et encore moins expressible jusqu'au moment où il touche cet invisible avec une

partie de la conscience qu'il a en commun avec les autres hommes. Mais c'est juste en proportion de son génie qu'il vit davantage dans cette autre conscience à l'existence même de laquelle l'homme ordinaire refuse de croire; conscience qui habite un univers plus grand, qui respire un air plus vaste, qui regarde un ciel et une terre plus larges, et cueille les graines de plantes géantes.

C'est ce lieu de conscience que nous devons atteindre. Il n'est pas réservé aux seuls hommes de génie, comme le prouve ce fait que des martyrs et des héros l'ont découvert et habité. Il n'est pas réservé aux hommes de grand génie : mais il ne peut être trouvé que par les hommes de grande âme.

Il n'y a pas là lieu de nous décourager. La grandeur dans l'homme est populairement considérée comme quelque chose d'inné. Cette croyance doit résulter d'un manque de pensée, d'un aveuglement aux faits de la nature. La grandeur ne peut s'atteindre que par la croissance; cela nous est démontré continuellement. Même les montagnes, même notre ferme globe, sont grands en vertu du mode de croissance spécial à cet état de matérialité : l'accumulation des atômes. A mesure que la conscience inhérente dans toutes les formes qui existent passe dans des formes plus avancées de la vie, elle devient plus active, et, dans la même proportion, elle acquiert le pouvoir de croître par assimilation au lieu d'accumulation. Envisageant l'existence de ce point de vue spécial (où il est vraiment difficile de se maintenir longtemps, parce que nous sommes habitués à regarder la vie en plans et à perdre de vue les grandes lignes qui les traversent et les relient), nous nous apercevons immédiatement qu'il est raisonnable de supposer qu'à mesure que nous avançons au-delà du point où nous en sommes, le pouvoir de croissance par assimilation deviendra de plus en plus grand, et se changera sans doute en une méthode encore plus rapide, facile et inconsciente. L'univers est, de fait, plein de magnifiques promesses pour nous, si seulement nous voulons bien lever les yeux et voir. Lever les yeux et voir ! c'est là le premier besoin et la première difficulté ; tant nous sommes aptes à nous contenter facilement de ce que nous voyons à portée de nos mains. C'est la caractéristique essentielle de l'homme de génie qu'il est relativement indifférent au fruit à sa portée, et qu'il a faim de celui qui est bien loin sur les collines. Il n'a nullement besoin du sens de contact pour exciter son désir. Il sait que ce fruit éloigné, aperçu sans le secours de ses sens physiques, est un aliment plus subtil et plus fort que tous ceux qui s'offrent à lui. Et comme il est récompensé ! Quand il goûte ce fruit, comme la saveur en est puissante et douce, et comme une nouvelle sensation de vie se précipite en lui ! Car

en reconnaissant cette saveur il a reconnu l'existence des sens subtils, ceux qui nourrissent la vie de l'homme intérieur. Et c'est par la force de cet homme intérieur, et par sa force seule, que le loquet des Portes d'or peut être soulevé.

Au fait, c'est seulement par le développement et la croissance de l'homme intérieur que l'on peut commencer à percevoir même l'existence de ces portes et de l'endroit où elles mènent. Tant que l'homme se contente de ses sens grossiers et s'inquiète peu de ses sens subtils, les portes restent littéralement invisibles. De même que, pour le rustre, le portail de la vie intellectuelle est comme une chose non créée et non existante, ainsi pour l'homme de sens grossiers, lors même que sa vie intellectuelle est active, l'au-delà est non créé et non existant; et cela tout simplement parce qu'il n'ouvre pas le livre.

Pour le serviteur époussetant la bibliothèque d'un savant, les volumes fermés n'ont pas de sens; ils ne semblent même pas contenir une promesse, à moins qu'il ne soit lui-même un savant, de plus qu'un domestique. On peut regarder durant toute l'éternité l'extérieur de livres fermés, par pure indolence — l'indolence mentale, qui est l'incrédulité, et dont à la fin on apprend à s'enorgueillir; on appelle cela scepticisme, et on parle du règne de la raison. Cet état n'est pas plus fait pour justifier l'orgueil, que celui du sybarite oriental qui ne veut même pas soulever ses aliments vers sa bouche; lui aussi est « raisonnable », puisqu'il ne voit pas la valeur de l'activité, et en conséquence ne l'exerce pas. Il en est de même du sceptique; le dépérissement suit toujours la condition d'inactivité, qu'elle soit mentale, psychique ou physique.

(A suivre.) AMARAVELLA [M. S. T.].

LE BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

D'après SINNETT (1)

LE KARMA

Étude lue à la séance générale de la S. T. HERMÈS, le 30 mai 1889

Après avoir étudié, dans notre travail sur le Dêvakan, les états de vie *subjective* traversés par les plus hauts principes de l'homme, après sa

(1) Voir les numéros 1, 2, et 3 de la *Revue Théosophique.*

mort, et après avoir considéré les destinées naturelles de l'Ego humain, dans l'intervalle qui sépare deux existences *objectives*, nous devons donner quelques éclaircissements sur le *Karma*. Car c'est, au commencement d'une nouvelle incarnation, le *Karma* que nous avons créé dans l'incarnation antérieure de notre *Ego supérieur* ou *divin*, c'est, disons-nous, le *Karma* qui va déterminer le genre de *personnalité* que notre *individualité* assumera en revenant sur la terre, c'est, en un mot, le *Karma* qui décide *où* et *comment* le revenant doit naitre. Et d'abord qu'est-ce que le *Karma* ?

Ce mot possède un double sens.

Premièrement, il signifie la *loi de Causalité éthique* (ce qu'un homme sème il le récolte) ;

Deuxièmement, il désigne le *doit* et *avoir* ou la balance du *mérite* et du *démérite* de chaque individu.

C'est cette loi du *Karma* — inflexible mais d'une justice absolue — c'est elle, selon la façon dont l'homme a vécu et pensé, qui détermine les joies et les douleurs de chaque incarnation, de sorte que ce qu'on appelle *la chance* est en réalité du *mérite* — un mérite acquis dans une existence antérieure.

Nous venons de donner une définition aussi *occidentale* que possible du *Karma*; voici maintenant ce qu'en dit M. Sinnett :

« *Karma* est une expression collective qui dénomme un *groupe d'affinités bonnes* ou *mauvaises* générées par l'être humain durant sa vie terrestre, et dont le caractère s'imprime pour ainsi dire, dans chaque molécule du *cinquième principe* (l'âme humaine) auquel il reste inhérent pendant toutes les périodes de changement que ce dernier traverse, depuis le moment où il sort de la vie objective jusqu'à ce qu'il y entre. »

Remarquons, en passant, que cette doctrine semble être une de celles qui ont une notion juste d'une autorité subjective ou spirituelle supérieure qui résume tous les actes de la vie d'un homme et opère la balance de ses bonnes et de ses mauvaises actions, avant de juger en dernier ressort sur l'ensemble général des cas.

Maintenant, si nous avons bien compris que ce qui constitue le *Karma* est fixé dans les éléments personnels du *cinquième principe* (l'âme humaine), nous saisirons clairement que ce *Karma* peut se réfléchir aujourd'hui sous le masque de la *personnalité* d'un sage et demain sous le masque de la *personnalité* d'un artisan, et ainsi de suite tout le long de la chaine des naissances d'une *individualité* ou *Monade humaine* et cela sans autre solution de continuité que les repos devakaniques jusqu'au retour en Nirvâna.

Après chaque période de repos des principes supérieurs ou spirituels de l'homme en Dêvakan, c'est donc *Karma* qui donne à l'âme humaine l'impulsion directrice vers les affinités qui la sollicitent.

Ainsi les énergies les plus grossières, celles qui ne peuvent opérer que sur un champ matériel très dense, trouvent un champ pour leurs manifestations dans la vie physique qui va suivre le repos dêvakanique, et la nouvelle personnalité qui recommencera l'expérience de la vie est, à chaque nouvelle existence, le produit de ce faisceau d'énergies, car nous savons déjà que, seules, les activités morales et spirituelles trouvent leur sphère d'effets en Dêvakan.

Un homme, par exemple, fut de son vivant un grand philosophe, mais, en même temps, il fut égoïste et mauvais ami. Dans une nouvelle naissance cet individu pourra être d'une intelligence plus grande encore, mais l'homme sera alors encore plus misérable du côté moral ; car c'est dans cette nouvelle naissance qu'il doit récolter les fruits du Karma généré par l'ancienne personnalité.

Et, vu les tendances prédominantes de l'ancien homme, il ne peut être autre que ce qu'il va être.

La moisson des aspirations élevées s'est faite en Dêvakan, car la période intermédiaire entre les deux naissances physiques ne peut, dans ce plan de la nature si bien conçu et si bien exécuté, être un temps d'inconscience ou d'insensibilité.

Pour s'en convaincre il suffit de savoir que les causes produites par les énergies mentales et spirituelles étant bien plus grandes, bien plus importantes, bien plus puissantes que les causes déterminées par une impulsion physique, les effets produits par les causes leur seront naturellement proportionnels soit en bien, soit en mal.

Ainsi Bacon, qu'un poète a appelé : le plus brillant, le plus sage, le plus méprisable des hommes, peut, dans sa prochaine incarnation, revenir comme le plus grand avare, comme le premier usurier du monde. Avec ces horribles défauts il peut être doué, néanmoins, de capacités intellectuelles extraordinaires ; et pourtant, quelque grandes que soient ces dernières, elles ne pourront point fournir un champ propre au développement de cette ligne de pensée poursuivi par le fondateur de la philosophie moderne. Mais l'attorney général, l'ingrat ami, le lord-chancelier malhonnête, en un mot tous les vilains côtés de l'homme se trouveront à l'aise dans cette *personnalité* du prêteur d'argent, sous la peau de ce nouveau Shylock. Où donc, alors, l'incomparable penseur pour qui l'étude des problèmes les plus ardus de la nature fut « le premier et le dernier amour » où donc ce « géant intellectuel de sa race », une fois dépouillé de sa basse matière, où donc ira-t-il ?

Les effets d'une si magnifique intelligence doivent-ils être réduits à néant ? — Certainement non ! — Ces qualités morales et spirituelles trouveront aussi un milieu convenable à leur expansion. Ce milieu sera le Dêvakan.

Mais sachons bien aussi qu'il y a une variété infinie de manières d'être en Dêvakan, s'appliquant exactement aux variétés infinies du *Karma* dans l'espèce humaine, et n'oublions pas qu'*Avitchi* en est la contre-partie. Les degrés sont incommensurables qui composent l'échelle traversant *Kama-loka*, *Rupa-loka* et *Arupa-loka*.

L'état de Dêvakan et d'Avitchi forment les nombreuses subdivisions de *Rupa* et d'*Arupa*, c'est-à-dire que de tels états varient non seulement en degré ou dans les différentes manières d'être de l'entité subjective en ce qui touche la forme, la couleur, etc., mais qu'ils sont composés d'une infinité d'échelons où l'intensité de sensation se trouve en raison directe de la progression spirituelle, depuis le plus bas état de *Rupa* jusqu'au plus haut et au plus exalté d'Arupa-loka. C'est pourquoi l'étudiant doit bien se mettre dans l'esprit que *personnalité* est synonyme de restriction, et que plus est égoïste et plus est étroite en lui l'idée de personne, plus dans ce cas il adhère aux plus basses sphères de l'existence, plus longtemps il s'attache sur le plan des égoïstes relations sociales. Et ce n'est pas en Dêvakan que l'on peut exiger le paiement des dettes contractées par les mauvaises actions ; mais, si d'un côté la nature sait se montrer débitrice fidèle, de l'autre elle est créancière impitoyable. Avec elle tout se paie : ce qu'elle doit et ce qu'on lui doit; aussi ne se contente-t-elle pas de pardonner ici et là, selon la fantaisie du moment, les fautes commises ou de condamner injustement à des supplices éternels, les fauteurs d'un instant.

Le *Karma* du mal peut être grand ou petit, mais il opère à l'heure dite avec autant de certitude et de précision que le *Karma* du bien.

C'est dans la naissance qui suit le Dêvakan ou en Avitchi que se règlent les vilains comptes. Ce dernier et triste état n'est atteint que par des natures exceptionnelles.

Pendant que le commun des hommes moissonnent les fruits portés par leurs mauvaises actions, dans la réincarnation suivante, les criminels exceptionnels, les aristocrates du mal ont Avitchi en perspective ; c'est-à-dire une condition de misères subjectives qui est complètement l'opposé de Dêvakan.

Avitchi est l'état de la plus idéale spiritualité du mal au point de vue terrible, quelque chose ressemblant à l'état de Lucifer si bien décrit par Milton.

Comme nous l'avons déjà dit, l'entité humaine rentre en scène accouplée, unie avec les affinités bonnes et mauvaises engendrées pendant la

dernière existence et qui ont survécu, affinités dont le groupement s'appelle généralement Karma.

C'est là ce qui explique les inégalités de la vie. Les conditions dans lesquelles nous entrons dans cette vie sont la conséquence de l'usage que nous avons su faire du lot de conditions qui composait notre bagage lors de notre dernière naissance. Ceci n'empêche pas le développement d'un nouveau *Karma* bon ou mauvais ; mais, quel qu'il soit, il sera la résultante de l'usage que nous saurons faire du nouveau lot de conditions dont nous disposons.

Ce que nous venons de dire ne doit pas porter à supposer que chaque événement de la vie courante qui nous apporte joie ou douleur, soit le résultat de l'ancien *Karma*.

Beaucoup d'entre eux peuvent être la conséquence immédiate des actes de la vie actuelle ; la nature aimant assez à payer comptant.

Mais les grandes inégalités de la vie, en ce qui regarde le lieu de l'arrivée ou plutôt le point de départ d'où chaque homme commence son plus ou moins pénible voyage sur terre, sont les conséquences manifestes du vieux *Karma*.

Le *Karma!* c'est par lui que se trouve le moyen d'entretenir ces mille et mille variétés de conditions de l'espèce humaine.

En résumé : L'*homme subjectif* du Dêvakan est créé par la *personnalité* que l'*Ego* animait lors de la dernière vie terrestre ; et l'*homme objectif* qui rentre dans la vie physique n'en est pas moins créé par cette *même personnalité*.

Le mal que les hommes font leur survit ; et si l'on considère de quelle façon opèrent les affinités, on comprendra comment, dans une vie, le manque de moralité d'un homme peut le faire naître aveugle ou estropié, en dehors de toutes circonstances locales.

C'est là, du reste, une question que nous nous proposons de traiter ultérieurement en développant la doctrine du *Karma*, bien que nous ne soyions pas à même d'expliquer par quel enchaînement moléculaire des affinités supérieures, ce qui constitue le *Karma* est fixé dans les éléments permanents de l'*âme humaine*.

Mais la science ordinaire non plus ne peut expliquer ce qui force la molécule d'oxygène à se séparer de la molécule d'hydrogène avec laquelle elle fut liée dans la goutte de pluie, pour s'attacher à une autre molécule en tombant sur une barre de fer.

Cependant, c'est un fait, la tache de rouille est engendrée.

HERMÈS (M. S. T.).

LE DÊVAKAN (1)

La Théosophie nous enseigne que l'état Dêvakanique est l'existence subjective menée, entre deux incarnations, par la Monade humaine, après une période de purification, plus ou moins longue, passée en Kama-Loka, le Monde des désirs et le séjour des Ombres.

Le repos du Dêvakan dure plusieurs siècles; puisque, nous dit-on, il s'écoule environ 1,500 ans, pour l'homme de développement moyen, depuis le moment de la mort jusqu'au commencement d'une nouvelle vie incarnée. Ce repos, suite conséquente de la vie matérielle et objective, est une illusion comme cette vie objective elle-même ; illusion qui se dissipera lorsque l'homme aura réussi à s'affranchir des misères de la réincarnation.

Parmi les âmes qui n'ont point de période Dêvakanique (bien que ce sujet touche aux plus grands mystères de la vie d'outre-tombe), se trouvent entre autres, les « Nirmanakayas », Initiés de haut grade, qui, libérés de la vie mortelle et de ses mirages, se sont aussi élevés, au-dessus des illusions du Dêvakan ; — les Occultistes sur la route de l'Adeptat qui, afin de ne pas perdre de temps, réduisent leur repos entre deux incarnations à une période de sommeil qui devient de plus en plus courte, jusqu'au jour où ils renaissent pour ne plus mourir ; — enfin, les âmes des personnes dont la vie terrestre s'est terminée par une mort violente, de quelque nature qu'elle soit, et dont l'état en attendant leur prochaine incarnation, dépend entièrement de leurs préoccupations dominantes durant la période finale de leur existence en ce monde, des circonstances de leur mort et de leur degré de développement spirituel.

La terre étant la demeure de l'homme physique ; Kama-Loka, celle de la Triade formée par les Principes supérieurs, il se fait à la mort un partage entre les différents Eléments qui constituent l'Etre humain — et le résultat de ce partage décide, pour ainsi dire, du degré d'avancement atteint par l'homme durant sa vie active. De cette façon, la *personnalité*,

(1) Les membres du bureau de la S. T. *Hermès*, dans le but de resserrer les liens entre les diverses branches de la *Société Théosophique*, ont jugé que le meilleur moyen était de mettre à l'étude les points principaux de la doctrine, en faisant appel aux lumières de tous leurs frères répandus dans le monde entier.

Le premier sujet choisi avait été le Dêvakan.

Parmi les nombreuses communications qui nous sont venues des divers points du globe, il en est une, due à un membre associé de l'*Hermès*, habitant l'étranger, qui nous a paru tout à fait remarquable, et nous croyons être à la fois agréables et utiles à nos lecteurs en publiant ce travail.

qui peut être considérée comme un vêtement usé et déposé pour toujours à la fin de chaque incarnation, est détruite; tandis que l'*individualité* seule persiste à travers toutes les personnalités qui servent à la faire progresser. La Triade qui parvient en Dêvakan se compose de l'âme spirituelle douée d'individualité par les Eléments supérieurs de l'âme humaine et unie au Rayon Divin d'Atman, l'Esprit Universel.

De même que l'âme est animale, humaine, et spirituelle, le « Double » de l'homme a trois aspects: le plus matériel disparaît avec le corps mortel; le moyen survit pendant quelque temps comme entité indépendante dans le monde des Ombres; le troisième est immortel et vit pendant toute la durée d'un Manvantara, à moins que Nirvana ne vienne mettre fin à son existence séparée. Ce troisième aspect du « Double » est appelé en Orient « Corps Karmique » ou « Corps de Causalité » (Corps Causal », parce qu'il dure pendant toutes les incarnations dans le monde des causes ») ; et par les Védantins « Karanophadhi » (Véhicule de l'Ame ?), de Karana cause.

Comme Manas, l'Intelligence ou l'Ame humaine se compose de deux éléments dont le plus matériel, le Manas Inférieur (ou Manas lunaire) est attiré vers Kama, le siège des passions, tandis que le plus immatériel, le Manas Supérieur (ou Manas solaire) est attiré vers Buddhi, l'Ame spirituelle, — et que ces deux aspects d'un même principe se séparent à la mort, le second « Double » Mayavi-Rupa (Forme d'Illusion) subit également une division ou une purification. L'Aspect de Mayavi-Rupa qui, pendant la vie, sert de véhicule à la pensée (Thought-power), s'attachant au Manas uni à Buddhi, est complètement absorbé par le « Corps Karmique » de l' « Ego ». L'âme rencontre son Dieu Atman, l'Esprit, aux portes du Paradis (1), pour former la Triade Atma-Buddhi-Manas. Manas devient ainsi, Manas-Tayasi », la *radieuse* ou brillante intelligence; mais cette gloire qui provient de l'union de l'âme humaine avec l'âme spirituelle, ne dure que pendant la période Dêvakanique et son intensité dépend du degré de développement spirituel de l'entité. Un être de dispositions très matérielles ne possédera pas du tout cette gloire, parce que, en lui, le principe supérieur de Manas n'aura pas su s'élever vers Buddhi.

Quant à l'aspect des éléments de désir de la forme d'illusion, absorbant, après la mort, toute la vitalité astrale de la personnalité, ainsi que les impressions de la vie matérielle qu'il a menée en possession du corps physique, il devient le fantôme ou l'Ombre, Kama-Rupa (Bhout, en Orient)

(1) Khordah-Avesta, cité dans l'*Isis Unveiled*.

et vit d'une existence plus ou moins longue, mais temporaire, en Kama-Loka.

On nous dit qu'il se passe, en moyenne, de vingt à trente ans avant que le partage qui s'effectue entre les divers principes humains dans les différentes phases de Kama-Loka, soit complètement terminé. Mais d'après le degré de spiritualité ou de matérialité de l'entité cette période de désagrégation peut durer beaucoup moins de temps ou infiniment davantage.

Pour la Monade parvenue en Dêvakan, après s'être purifiée des éléments matériels de sa dernière personnalité, commence : soit une période de lucidité parfaite, soit une série de rêves confus, soit enfin un profond sommeil sans rêves, semblable à l'anéantissement. Ceux qui n'ayant pas cru à une continuité de vie consciente après la mort, ont borné toutes leurs aspirations au monde terrestre, ne peuvent pas réaliser ce qui n'existe pas pour eux ; et leur repos Dêvakanique, quelle que soit sa durée, sera un sommeil sans rêves dont ils ne se réveilleront que pour commencer une nouvelle incarnation.

Car si pendant la vie matérielle, les rêves du sommeil sont souvent l'empreinte des préoccupations de l'âme pendant l'état de veille, l'existence Dêvakanique est également le résumé et la continuation de ce que l'on a cru et espéré pendant la vie objective. C'est un état qui peut être appelé la *création* même de l'âme qui s'y trouve dans son monde idéal tel qu'elle se l'est composé, et tel qu'elle l'a rêvé ; les meilleures aspirations y sont réalisées et les affections du cœur y sont satisfaites, car l'âme y retrouve ceux qu'elle a aimés sur la terre. Et il s'agit de personnes qui se trouvent encore dans la vie objective et qui, par conséquent, ne peuveut pas avoir conscience de cette association d'esprit (qui n'a absolument rien de matériel ni de personnel et qui ne peut exister qu'entre les principes les plus élevés des différentes entités) pour l'habitant, du Dêvakan c'est néanmoins une réalité aussi réelle, plus réelle même que les relations d'affection dans la vie matérielle.

L'habitant du Dêvakan rêve ; et ses rêves sont lucides ou confus, suivant l'état de lucidité ou de confusion de son âme ; mais ses rêves sont peuplés des êtres qu'il aime et remplis des aspirations qu'il a ressenties dans les meilleurs moments de sa vie.

Enfin Dêvakan est l'état dans lequel la Monade « est nourrie du blé de la justice divine » ; non pas dans le sens qu'elle y subisse les conséquences de ses actions — car les fautes commises durant la vie incarnée sont du domaine de Karma-Némésis, et ne sont expiées que pendant les incarnations futures. Mais l'âme recueille dans le Dêvakan les fruits de ce qu'elle est devenue ; et ses sensations dépendent de sa capacité à comprendre ce

qui est spirituel et à pouvoir en jouir. Il résulte de là que le Dêvakan es adapté à tous les degrés de développement que l'on puisse imaginer e formé de toutes les nuances possibles commençant dans le Kama-Lok (monde des formes) vers l'Arupa-Loka (monde où les formes cessen d'exister), depuis les phases de la spiritualité *la plus matérielle*, jusqu'au sphères les plus éthérées que l'âme puisse atteindre avant d'être arrivé au Nirvana.

Karma, après avoir infligé les peines de la rétribution à la Monad humaine pendant la vie objective, est la mère qui, durant le sommeil d Dêvakan, guérit et console, accordant au pauvre « Pèlerin » qui a sou fert et qui souffrira encore, par sa faute et par celle des autres, toute l mesure de repos et de bonheur qu'il est *capable* de goûter. Voilà pourquoi bien que cette période soit illusoire comme tout le reste, l'état Dêvaka nique étant l'état le plus immatériel auquel puisse atteindre la Monad aussi longtemps qu'elle n'est pas affranchie de la réincarnation, c'est bie aussi le plus grand degré de *réalité* que nous puissions concevoir.

Le Dêvakan a, comme la vie physique, sa phase de croissance, so apogée, sa période de déclin, suivie, pour chaque entité, d'un somme pendant lequel l'âme, d'abord en connaissance de soi-même, perd ensuit ses souvenirs pour tomber dans une profonde léthargie à la fois finale e préparatoire, dont elle ne se réveille que pour renaître à la vie matérielle

H. DE K. (M. S. T.)

Ouvrages consultés : *Isis Unveiled*, *Secret Doctrine*, *Esoteric Buddhism* *Five years of theosophy*, *Lucifer*, *the Path*.

SAGESSE DES ÉGYPTIENS

I. LA NOTION DE DIEU ET SA SYMBOLIQUE

Les anciens Égyptiens sont, dans l'histoire du monde, la grande énigme Près de deux mille ans s'efforcent à la résoudre, et, au jour présent encore où l'on peut cependant lire les inscriptions monumentales qui faisaien l'étonnement des générations passées et les remplissaient d'une crainte respectueuse, aujourd'hui qu'on sait que, là où l'on supposait tracés le secrets profonds d'une science disparue, il n'y a bien souvent que les titre interminables de rois, aujourd'hui que l'on a réuni, en des recherches, de

uilles et de miraculeuses découvertes, un étouffant entassement de cuments, encore aujourd'hui on est bien loin de la solution de l'énigme ; ieux même, on se trouve devant une quantité peut-être plus considérable questions laissées sans réponse.

« On connaît, dit Bunsen (1), l'attrait que l'étude de la Sagesse et des tiquités des Egyptiens exerçait sur les plus grands esprits des Hellènes, comment, depuis Hérodote, ils cherchèrent à pénétrer sous les bizarres rmes des dieux et le culte des animaux jusqu'à ces fêtes et ces cérémoes dans lesquelles un esprit plus profond et plus parent se révélait à eux. Egypte déjà leur venait le *Sphinx* dont la méditative et troublante ;ure humaine les inquiétait et les poussait à analyser le mystère de la vie imale. »

L'intelligent peuple grec avait la plus haute opinion de la Sagesse des êtres égyptiens, et ceux qui faisaient voile d'Hellas pour les rives du l afin de s'instruire, et retournés chez eux consolidaient cette opinion, ssaient pour les meilleurs et les plus distingués du peuple. Avec admition ils nommaient les Egyptiens : « Les plus sages de tous les hommes », entre toutes les races la plus éclairée » et Platon savait bien ce qu'il ait lorsque, dans son *Timée*, il mettait ces paroles dans la bouche du ux prêtre de Saïs : « O Grecs, vous n'êtes que des enfants, parmi vous l'est point de vieillards, car vous êtes nouveau-nés à la vie intellecelle et ne possédez aucune des sciences grisonnantes. » D'après de tels noignages, on croirait que la science de nos jours, qui est pourtant arrie à lire les inscriptions des monuments, partage l'enthousiasme des ellènes. Nullement ! Ce que la contrée du Nil nous a conservé dans ses igraphes monumentales est rédigé de telle sorte que, pour comprendre qui concerne la science et la religion, une connaissance parfaite des tions antiques sur Dieu et la Nature serait préalablement nécessaire. obscurs symboles et de mystérieuses personnifications recouvrent le ns plus profond ; le chercheur le reconnaît, — mais où peut-il trouver clef qui lui ouvrira la porte de la mystique et sombre salle ? Il est devant s trésors que recouvrent des étendues qui se mesurent par milles carrés, il convoite un seul morceau de papyrus qui détienne le secret qui fend ce trésor. Il reconnaît que sous l'innombrable quantité des formes vines se cache la croyance en un Dieu ; mais la manière dont s'unissait monothéisme le vêtement panthéiste ou polythéiste dont il s'envelopit, le système d'après lequel procédaient les prêtres égyptiens, combien

(1) **Bunsen**, *La place de l'Egypte dans l'histoire du Monde*, 1884, vol. I, p. 92.

de milliers de siècles les plis de l'étoffe restèrent drapés de la mêm manière, c'est là la plus pénible partie de ses recherches. Sans doute, il a des savants qui se font la tâche très facile, traitent des formes symbo liques des dieux avec leurs attributs incompréhensibles pour nous comm « de simples images démoniaques » et établissent qu'il n'y a point à parle d'une antique science égyptienne, « que les mystères des prêtres n'étaien pas précisément profonds et que le moindre philosophe grec, qui se bâtis ait son système à lui, était infiniment au-dessus des prêtres Egyptiens (1) Il n'est pas donné à tout le monde d'admirer la grande intelligence de Grecs et d'attribuer à ces mêmes Grecs une telle folie et une telle puér lité qu'ils « ne pouvaient considérer, sans parti pris, les histoires ingénieuses des dieux », et qu'en dépit de la nullité de celles-ci le respe qu'ils avaient pour les Egyptiens « resta intact encore après une connai sance plus intime de la vieille contrée, s'accrut même de siècle e siècle (2) ». Nous avons une meilleure opinion de la puissance de disce nement des Hellènes. En face de si savantes considérations, rappelon ce que répondait Origène à Celse qui rejetait sans les comprendre l dogmes chrétiens : « Il semble se conduire exactement comme un homn qui alla en Egypte, où les Sages ont coutume de beaucoup philosoph sur les écrits de leurs prédécesseurs au sujet des questions divine tandis que les laïcs se pavanent dans quelques mythes qu'ils ont reçu mais dont ils ne comprennent point la signification, et qui crut avo appris toute la Sagesse égyptienne après avoir été dans les écoles d laïcs, alors qu'il n'avait fréquenté aucun prêtre et d'aucun n'avait p apprendre les mystères ».

Nous ne sommes exactement, en dépit de la meilleure volonté d monde, que des laïcs devant la défunte science sacerdotale, et nous po vons croire que, pour la lecture des inscriptions hiéroglyphiques, maxime de Gœthe s'applique bien toujours à nous :

« Quand la pierre du Sage entre leurs mains serait,
« A la pierre le Sage encore manquerait. »

Ceci ne frappe pas juste pour notre situation seulement vis-à-vis de Sagesse égyptienne, mais bien encore vis-à-vis de la doctrine secrète tous les peuples, à commencer par les *disciplina arcana* des Hébreux. la Kabbale a offert des correspondances de tant de sortes avec tout ce q se trouve dans les textes de la haute Egypte qu'elle pourrait à juste tit

(1) Erman, *Les Egyptiens*, 1re volume, Introduction.
(2) *Idem.*

ètre appelée à devenir comme le passe-partout de l'égyptologie, service auquel celle-ci pourrait alors répondre en fournissant une assise à une histoire, encore à écrire, de la Kabbale.

En ce qui concerne la conception divine, l'unité de Dieu, qui est toujours ncompréhensible pour les hommes et dont l'existence ne peut être saisie le nous que selon qu'elle apparaît dans la création, et en ce qui concerne a façon dont la divinité en se dévoilant apparaît en une série de neuf attri-outs ou personnifications, une concordance remarquable règne entre les lonnées ésotériques des Egyptiens et celles des Juifs. Sur la Kabbale, *Schelling* (1) dit : « J'ignore quelle opinion est au juste adoptée, dans les ivres de science ou autres, au sujet des vues qui règnent dans les écrits composés selon la philosophie juive ou *Kabbale*; mais je me fais fort de dé-nontrer, malgré une connaissance aussi superficielle de cette philosophie, qu'elle renferme les ruines et les restes, très défigurés si l'on veut, mais es restes enfin, de ce dogme antique qui est la clef de tous les systèmes eligieux, et que les juifs n'ont pas tout à fait tort de donner la Kabbale pour la tradition d'une science qui, en dehors de celles existantes et révé-ées (et précisément, par cela, notoires) dans les dogmes écrits, offre un ystème syncrétique, mais secret, mais non livré à la foule, et incommuni-able ». Ce point de vue, dès qu'il commence à être appliqué aux Egyptiens, rouve sa sanction parmi leurs monuments. La théologie égyptienne est appuyée sur une base monothéiste. L'unité, l'indivisible Monade divine n'a pas de nom particulier, et ses propriétés sont tracées de la façon la plus digne :

« Dieu est unique et seul, et nul n'est près de lui. » — « Dieu est un esprit. » — « Il était, alors que rien n'était encore, et créa ce qui est, après que lui-même était. » — « Dieu est éternel et sans bornes. » — « Dieu est caché et nul n'a vu sa face. » — « Il est caché pour les dieux et les hommes. » — « Nul homme ne sait son nom. » — « Dieu est la vérité. » — « Dieu est la vie. » — « Dieu est père et mère. » — « Il est le créateur de sa face et le sculpteur de son corps. » — « L'Un qui se multiplie par myriades. » — « Le Créateur du Ciel, de la Terre et de l'Abîme. » — « Ce qui sourd de son cœur existe dès lors, et à sa parole s'avance dans la réalité jusqu'à l'éternité. » — « Le Ciel cache son esprit, la terre son visage et l'abîme renferme son mystère. » — « Dieu est miséricordieux à ses adorateurs. » — « Il entend la prière de celui qui gît dans les chaînes, il est miséricordieux à qui l'appelle, protège l'anxieux contre le superbe, et c'est lui le Juge entre le puissant et le misérable (2). »

(1) *Les divinités de Samotrace*, p. 188.
(2) Henri Brugsch, *Religion et Mythologie des anciens Egyptiens*; Leipzig, 1888, p. 96, sqq.

Cet Un, Inconcevable, que la Kabbale nomme AINSOPH, est la cause de la création. Sa manifestation est la lumière-dieu, RA-TUM, la plus haute divinité pour la créature; de lui prend naissance une double série de neuf Dieux : la grande et la petite série, dont les Dieux divers sont compris comme les « Membres du Corps de Dieu ». Dans la Kabbale, la Manifestation d'Ainsoph s'appelle : « La blanche Lumière », AJIN, etc., et, en effet, le dernier mot signifie littéralement « Rien », de même que le nom TUM exprime une négation. D'AJIN émanent les neuf Séphiroth, noms ou attributs divins, qui se rassemblent en total dans une dixième Séphira. Ce total de la dixième, forme l'« homme divin », l'ADAM KADMON, à l'image duquel l'homme a été créé.

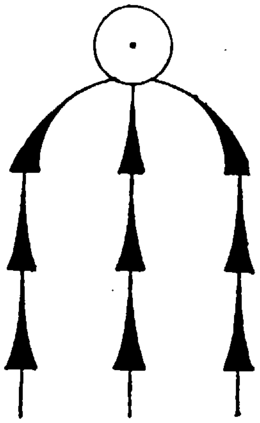
Sur la petite série de neuf Dieux, les monuments restent opiniâtrement silencieux. Si mes conjectures ne m'égarent pas, elle formerait une *hiérarchie universelle* née de RA, une couronne de dieux, à reconstituer par analogie à la Kabbale et dont on pourrait chercher les divers membres dans les trois triades capitales d'Egypte : Amon-Muth-Chonsu, Ptah-Sochet-Imhotep, Osiris-Isis-Horus; à tout le moins ces triades de la haute, de la basse Egypte et du reste du pays offrent de nombreuses concordances de signification avec les dénominations particulières des neuf Séphiroth; le dieu Thot qui est nommé *Shotep-nuteru*, « celui-là qui unit harmonieusement les divinités », paraît répondre à la dixième Séphira, qui, elle aussi, forme l'harmonie qui règne entre les autres Séphiroth.

Traiter ici ce sujet m'entraînerait trop loin, mais, pour achever, il est bon de faire encore attention à l'hiéroglyphe au moyen duquel on écrit dans les textes ésotériques le mot « Dieu » *paut*. Il est formé du disque solaire, signe du dieu lumière RA et de l'hiéroglyphe *mes* (trois rameaux placés l'un sous l'autre), qui a le sens de « sortir, naître, émaner ». De la combinaison des deux signes résulte le sens de « naître hors de Ra » et puisque les trois branches ont de plus trois bourgeons, le sens du signe *paut* s'élargit jusqu'à : « Naissance d'une série de neuf hors de Ra ». Indubitablement nous avons dans cette image un symbole qui représente la même idée que précédemment l'*Arbre Kabbalistique*, dans lequel on pouvait voir l'emblème de l'émanation des dix Séphiroth hors de la Séphira supérieure, KETHER (la Couronne).

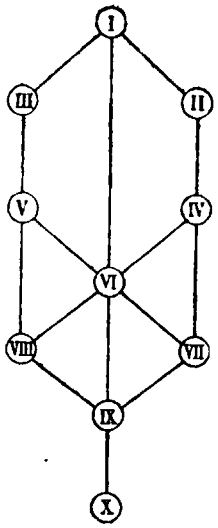
Il résulte déjà de cela une vraisemblance intime à ce que la petite série des neuf dieux concerne un ordre métaphysique de l'univers et dérive de RA, puisque la grande série de neuf Dieux se rapporte à l'ordre physique et que le dieu TUM y préside.

RA et TUM ne sont pas *deux* dieux-lumières, mais le *Dieu-Lumière* considéré de deux points de vue. Son nom de RA se rapporte au monde supra-

nsitif et son nom de TUM au monde sensitif. TUM fait rayonner de sa opre substance les principes premiers : principe de temps, principe ›space, principe de matière, principe de force (souffle, esprit) (1). Cette éculation philosophique de l'ancienne Egypte, qui jugeait ainsi étroite-›nt liés l'origine du monde sensitif et le commencement de la différencia-›n en temps, espace et causalité, justifie une fois de plus la haute opi-›n qu'en avait l'antiquité classique. Quant à la *grande série de neuf*, à quelle préside TUM, et formée d'après Brugsch (2), de Schu, Tafmut, ›b, Nut, Osiris, Isis, Set, Nephtys et Horus, elle semble une personni-ation des forces naturelles dans le monde physique, œuvre de TUM.



L'hiéroglyphe *paut.*



L'arbre kabbalistique.

L'origine de la lumière jaillissant hors de la pensée créatrice de l'Un ›scur, qui voulait se manifester, est le point initial de toute spéculation éosophique de la Sagesse sacerdotale. La Lumière, née, crée tous les ›eux qui président à un monde supérieur typique, et au monde des phé-›mènes. A l'infinité des phénomènes de ces deux mondes préside une finité de divinités supérieures et inférieures, qui toutes peut-être sont à ›ncevoir comme de réels, de spirituels êtres uniques, mais qui au fond ›ivent être considérés avec l'ensemble de la création comme découlant une Unité supérieure, d'où ils viennent et où, aussi, ils retourneront.

(1) Le professeur Dunichen de Strasbourg fut le premier qui rectifia l'idée qu'on se isait chez nous qu'il s'agissait par là des éléments eau, feu, air et terre, et exposa les remiers principes, tels qu'ils sont indiqués ici.
(2) Même ouvrage, p. 52.

Nous avons en conséquence devant nous, dans un polythéisme apparent, un monothéisme avec la teinte de panthéisme indiquée, mais non pas un panthéisme pur, car Dieu sans le monde peut exister et non le monde sans Dieu. Les dieux sont des attributs personnifiés ; mais le mot : « Dieu n'est pas la somme de ses attributs » n'a pas seulement de valeur en Kabbale, mais en a tout autant pour la Science égyptienne. — Pour la preuve d'un monothéisme égyptien, le professeur *Brugsch* donne d'après les monuments toute une anthologie de documents justificatifs (dont j'ai cité plus haut quelques-uns) et conclut : « que les Egyptiens reconnaissaient certainement l'unité d'un Etre spirituel et éternel, qui existait dès le commencement et appela la création finie à la vie par sa volonté et sa parole ; mais qu'ils faisaient de cet être, après l'achèvement de la création, comme une âme du monde dans le monde et en pénétraient toutes les parties de ce monde, c'est-à-dire tous les membres du corps cosmique. La puissance créatrice et conservatrice de cette âme du monde se répandait dans une suite d'émanations de degrés plus ou moins élevés, lesquelles étaient désignées comme des divinités et comprenaient en elles la substance même de la mythologie. Sortis de la racine et du tronc d'une pure idée de Dieu, se formèrent les branches et les rameaux d'un arbre mythologique, dont le feuillage — une langue imagée, mythique — les recouvrait de sa luxuriante et impénétrable épaisseur. »

Une aussi pure et haute conception de la divinité, à laquelle se joignait une morale également haute et pure pour le cœur et d'amour sans calcul pour le prochain, répond aux demandes que nous étions en droit de faire sur les Egyptiens en voyant d'autre part leur civilisation sur une hauteur qui provoquait et justifiait à la fois l'admiration et la louange sans restriction des autres peuples de l'antiquité. La religion et la métaphysique des habitants de la sainte contrée du Nil, qui resta la même dans ses fondements, depuis les temps les plus reculés de la construction des Pyramides jusque sous les dominations grecque et romaine, qui eut par conséquent une durée de plus de quatre mille ans et qui pouvait être citée, dans les plus antiques époques, comme un système complet, appartient précisément aux productions métaphysiques de ces peuples, de qui Schopenhauer (1) a dit : « Que ceux qui se tenaient plus près que nous de l'origine de la race humaine et de celle de la nature organique, avaient aussi d'une part, une énergie plus grande des facultés intuitives, et d'une autre une direction plus droite de l'esprit, grâce auxquelles ils étaient suscep-

(1) « *Le monde comme représentation et volonté* », t. II, p. 177.

tibles d'une conception plus pure et plus immédiate de l'essence de la nature et se trouvaient en mesure de satisfaire d'une façon plus digne aux besoins métaphysiques. »

FRANZ LAMBERT.

(*Sphynx* de janvier 1889.)

CONFERENCE SUR L'ASTROLOGIE

Faite à la Société l'*Hermès*, par Ely STAR (*avril 1889*).

MESSIEURS ET FRÈRES,

Permettez-moi, tout d'abord, de vous exprimer mes bien sincères remerciements pour l'honneur que vous m'avez fait en voulant bien m'admettre parmi vous, et puis, en ce moment, pour la bienveillante attention que vous daignez me prêter.

Il est peut être téméraire à moi d'aborder si vite la place réservée aux orateurs, moi qui, dans le domaine de l'occulte ai tant à apprendre encore;... j'avoue que je ne pensais pas être sitôt convié à prendre la parole, et je crains bien, sur le terrain difficile que je vais aborder, que mes descriptions aient à redouter plus d'une glissade, malgré les incessantes études auxquelles je me livre depuis plusieurs années ; car je sens bien que les conclusions qui doivent servir de base à ma méthode, sont encore, dans mon cerveau, à l'état de chrysalide.

La Science Astrologique, — car c'est d'elle que je vais avoir l'honneur de vous entretenir, — soit qu'on l'envisage au point de vue purement astronomique, ou au point de vue Kabbalistique, offre certainement à l'opérateur d'innombrables difficultés, tant au point de vue théorique qu'à celui de sa mise en œuvre.

Ayant étudié plus spécialement la méthode Kabbalistique ou Onomantique, qui diffère de la première en ce que l'opérateur fait intervenir dans ses opérations le nom et le prénom du consultant, il nous a tout d'abord fallu trouver le moyen rationnel, logique, de traduire en nombres ce nom et ce prénom, car cette opération est la base de toutes les autres. Or, Christian, dans l'*Homme Rouge des Tuileries*, aussi bien que dans son histoire de la *Magie*, conseille de calculer le nom familial tel quel, puis de traduire en latin le prénom quelconque, sauf cependant ceux dérivés du grec et de l'hébreu, qui doivent, selon lui, être rétablis dans leur langue-mère avant leur traduction chiffrée.

Il ne nous a pas fallu moins de deux années pour infirmer cette méthode manifestement arbitraire, et la remplacer par celle-ci, au moins plus plausible : *ne point traduire les noms et prénoms; mais hien les calculer avec leur alphabet propre, hébreu, chinois, grec, russe, teuton ou latin*, et cela d'après leur numération particulière.

Cette première difficulté vaincue, et ne pouvant admettre, comme l'a fait Christian, que les clés de l'Astrologie judiciaire pussent servir pour l'Onomantique, il nous a fallu rechercher la signification intrinsèque de chaque signe zodiacal, comme de chacune des sept planètes ; circonscrire les questions à poser dans un horoscope ; étudier le rôle que doivent jouer les sept planètes et les douzes signes du zodiaque vis-à-vis de consultant ; classer dans les trois mondes de la Kabbale les présages obtenus, et cela, au point de vue subjectif ou objectif; enfin, assigner aux soixante dix-huit lames hermétiques du tarot leur place réelle dans la nouvelle méthode Astro-Onomantique ; car, nous pouvons presque l'affirmer, ni Junctin de Florence, ni Ptolémée de Péluze, ni Julius Firmicus Maternus, ni Albumazar, ni Morin de Villefranche, ni Auger Ferrier, ne résolvent, dans leurs ouvrages spéciaux, aucun des problèmes précités. Eriger un Horoscope d'après la ou les méthodes de ces divers auteurs, sans analyser le pourquoi de chaque chose, sans demander à chaque présage obtenu son extrait de naissance, nous semble une besogne peu sérieuse, et ce n'est point ainsi que nous comprenons la science ; or, plutôt que d'accepter aveuglement un système tout fait, mais au travers duquel nous ne voyons pas clair, nous avons cru devoir préférer la reconstitution lente, mais sûre, d'une méthode dont chaque élément nous est connu, et dont l'ensemble repose sur les grandes et belles lois d'harmonie que nos revues sur l'occulte diffusent actuellement.

Puis, même en respectant l'exactitude et le bien fondé des procédés anciens, dont nous ne doutons point et dont nous ne voulons certes pas faire la critique, qui nous assure que leur fonctionnement serait encore exact aujoud'hui?... La précession des équinoxes, et les divers autres mouvements des parties de notre système sidéral, ne changent-ils pas imperceptiblement mais incessamment le point qu'occupait le soleil dans tel ou tel signe zodiacal à l'équinoxe du printemps ?... Première difficulté ; d'autre part, les professeurs de l'astrologie judiciaire étaient-ils ou non des Adeptes ? C'est-à-dire connaissaient-ils la Science Cosmogonique dans toute son intégralité? Si cela n'est pas, leur système n'aurait plus sa raison d'être, depuis Galilée ; dans le cas contraire, il resterait encore, pour l'application raisonnée de leur méthode, à élucider les difficiles questions que nous avons exposées tout à l'heure. Il nous fallait à tout prix sortir de

cette impasse ; et c'est alors que nos études sur l'occulte, favorisées par les excellents conseils de notre frère Papus, et grâce aux auteurs qu'il nous désigna, nous permirent d'asseoir définitivement les bases d'une méthode de divination dont les résultats ne peuvent être erronnés, car ils émanent de principes immuables.

L'inestimable ouvrage : la *Cosmogonie de Moïse*, par Fabre d'Olivet, en nous initiant à la loi du *Cosmos*, nous révéla du même coup l'évolution et l'involution des individualités du « Macrocosme » ; puis la clé du langage, dans sa triple acception phonétique, mimique et lumineuse, ou active, mixte et passive ; il nous mit sur la voie de la signification intrinsèque des hiéroglyphes planétaires que nous dévoilerons tout à l'heure. Les nombres nous furent expliqués *par leur nom même*, en langue hébraïque ; enfin, la valeur hiéroglyphique ou symbolique des vingt-deux lettres de l'alphabet sacré, que ce savant auteur dévoile si brillamment, nous livra définitivement la clé du *tarot*, lequel joue un si grand rôle dans notre méthode actuelle.

Presque au même moment de nos études, il nous fut donné, d'une manière toute providentielle, d'étudier les *Harmonies de l'Etre*, par Lacuria ; ouvrage splendide, où sont exposées avec une clarté rare, les diverses facultés humaines, leur genèse, leurs fonctions, et leurs rapports réciproques, se mouvant tantôt dans le ternaire, tantôt dans le septenaire qui en est le complet développement.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ces symboles en parlant des planètes. Et maintenant, que l'on sait quelle route nous suivons, et quels sont les phares qui nous éclairent dans nos études, nous allons donner quelques explications sur nos procédés personnels.

Avant de commencer, disons franchement que nous ne venons pas exposer une méthode toute faite, mais seulement indiquer les jalons qui peuvent conduire au but; en exposant à la critique aussi éclairée que bienveillante de nos frères, ce que nous ne considérons que comme de timides ébauches, nous montrerons les matériaux épars taillés par nos soins, mais nous ne nous dissimulons point que l'édifice tout entier est encore à construire, et nous sommes si peu architecte !

*
* *

Comme le dit si judicieusement notre Frère, M. Rouxel, dans son savant article du n° 3 de l'*Initiation* : « les prédictions, en général, ne se réalisent que lorsqu'elles portent sur les choses soumises à la *nécessité*, c'est-à-dire celles qui ne dépendent pas de notre libre-arbitre, et pour celles qui n'y portent pas atteinte ».

C'est aussi notre sentiment. Or, la nécessité, ou fatalité, peut avoir trois causes : une positive, quand elle naît de nos propres fautes; une mixte, quand elle provient du mauvais vouloir d'autrui; une négative, quand elle surgit de circonstances absolument imprévues, et qui sortent d'un autre domaine, car tout est compensations. Nous aurons donc, dans ce premier développement de notre théorie, à compter avec les trois mondes de la Kabbale : la Volonté propre du sujet; la Providence, qui bien souvent nous sert malgré nous ; et la Fatalité proprement dite.

Ceci n'est encore que le côté objectif de cette science; et, comme nous venons de le voir, ce côté est exclusivement régi par la loi du *ternaire*.

Son côté subjectif, lui, est régi par le *quaternaire*, car l'homme, dans le cours de son existence terrestre, désire trois choses, mais en subit une quatrième empruntée au précédent ternaire. Les trois choses auxquelles nous aspirons, et qui ne sont, en somme que « le bonheur » considéré dans son triple rapport avec l'esprit, l'âme et le corps, sont, comme on l'a compris déjà : *le savoir, l'amour et la santé;* mais comme tout se conquiert, les luttes matérielles, affectives et spirituelles, ou si l'on veut : individuelles, familiales et sociales, formeront le quatrième angle de notre quaternaire subjectif.

Voilà le cadre dans lequel se meuvent tous les présages inhérents aux sciences de divination.

Pour les obtenir, les moyens varient à l'infini, mais nous n'avons ici qu'à exposer ceux de l'Astrologie Onomantique.

D'accord avec tous les occultistes occidentaux, Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, nous montre le quaternaire sacré dans l'homme comme dans l'humanité, dans l'Univers créé, comme dans le Créateur. Quatre, nombre de l'homme, se mouvant dans les trois mondes, telle est la clé des douze signes zodiacaux, et des douze Maisons de l'Horoscope.

Chacun connaît, et il serait superflu de les nommer ici, les noms des douze signes ou constellations qui forment le Zodiaque. Au repos, ce dernier est toujours représenté ayant le Bélier, premier des signes, dans la première maison solaire; le Taureau, deuxième signe, en seconde maison, et ainsi de suite.

Or, si nous voulons considérer, d'après ce qui vient d'être dit du quaternaire humain, que l'ensemble du Zodiaque n'est composé que de quatre signes : Bélier, Taureau, Gémeaux, et Cancer, mais répétés trois fois, une fois dans chaque monde, et si nous nous rappelons les quatre phases successives de tout ce qui est, depuis le minéral inerte, jusqu'à l'homme, synthèse de la Création, c'est-à-dire l'*existence*, — qu'il ne nous faut point confondre avec la « Vie » proprement dite, — l'*entretien*, la *production* (ou

reproduction), et la *déchéance* des êtres, étudiés dans le monde *matériel* formé par les quatre premiers signes; dans le monde du *sentiment* formé par les quatre suivants; et dans le monde *intellectuel*, par les quatre derniers, on aura trouvé, non seulement la signification réelle, au point de vue qui nous occupe, de chacun des signes du Zodiaque, mais encore le *lien harmonique* qui relie entre eux les signes de même nature: *feu*, *terre*, *air*, *eau*, symboles des quatre éléments, et de leur triple manifestation.

Voilà la clé des présages fournis par le Zodiaque.

Connaissant la signification des douze signes, il est facile d'inférer de leur pratique : d'après la date de la naissance d'un consultant, qu'un calendrier spécial traduit à première vue en tel ou tel degré de l'une des douze constellations, on peut voir tout de suite, par la nature même de ce signe, et par le décan, c'est-à-dire la planète qui le régit en telle ou telle année, les forces ou les faiblesses physiques, morales, ou intellectuelles dévolues au consultant; ses chances de fortune bonnes ou mauvaises; le degré approximatif qu'il occupera sur l'échelle sociale, et les luttes qu'il aura à subir dans le cours de sa vie. Puis, en mettant en marche la roue Zodiacale, on peut prévoir, pour tel ou tel âge, les événements heureux ou funestes qui, fatalement, menaceraient sa santé, ses affections, ou son honneur. Aidé de plus par les lames du Tarot qui font partie intégrante du Zodiaque (car la *roue d'Ezéchiel*, la *rota* de Guillaume Postel, et le *taro* d'Hermès, ne sont, comme vous le savez, qu'une seule et même chose), il est réellement possible de prévoir l'avénement de certaines phases de la destinée, surtout, quand ce merveilleux instrument de divination se trouve entre les mains de l'une de ces natures étranges, exceptionnellement douées, et dont l'âme se dégageant facilement, communie sympathiquement avec « l'aura » des personnes qui l'entourent, et lit couramment dans la « lumière astrale », ce grand livre sympathique de la Nature, où sont inscrites les pages, — lumineuses ou sombres, — de toute destinée humaine.

*
* *

Ce que nous venons de dire semblerait vouloir impliquer, dans la trinité humaine, un rôle prépondérant à l'*Ame*; ceci demande une explication, car certains auteurs ne sont point d'accord sur ce mot, et le confondent parfois avec celui d'*Esprit*; mais tout malentendu cesse bien vite, lorsqu'on laisse sous-entendre que par l'un ou l'autre de ces termes, on a voulu signaler l'étincelle Divine en nous.

C'est à cette parcelle d'Infini que nous donnons le nom d'âme. Telle que nous la comprenons, l'âme humaine aux trois facultés : sensation' sensibilité, sentiment, est le siège de la conscience que dirige le *libre-*

arbitre, point tellement Divin en nous, que Dieu même n'y peut toucher sans forfaire à son œuvre.

L'Ame, ainsi pressentie, est bien le moteur du grand agent magique, quand le levier tout puissant de la volonté vient mettre en jeu sa puissance créatrice : l'imagination, — ce mobile de tous les phénomènes. — Il faudrait un volume entier pour exposer les innombrables merveilles qui découlent de sa puissance : les idiosyncrasies particulières à certains individus ; les goûts étranges ou dépravés ; les *signes* que la femme imprime inconsciemment sur son fruit dans l'état de grossesse ; les phénomènes non raisonnés de sympathies ou d'antipathies soudaines ; les guérisons instantanées que proclament à son de trompe les feuilles cléricales ; en un mot, toute la Magie cérémonielle, dont les détails seraient déplacés dans cette causerie, sont des manifestations subjectives ou objectives de l'âme humaine.

Les auteurs occidentaux semblent ne reconnaître dans l'homme que trois principes, tandis que les philosophes de l'Orient nous en indiqueut sept. Les deux versions découlent l'une de l'autre, et sont également vraies; *sept* n'est que *trois* complètement épanoui. De même que les trois couleurs, rouge, jaune et bleu, donnent harmoniquement naissance à quatre nuances intermédiaires ; de même que le tétracorde produit en se développant quatre autres notes intervallaires ; de même aussi les trois principes humains, l'esprit, l'âme et le corps, ont entre eux quatre traits d'union qui complètent le septennaire. Nous avons dit tout à l'heure que l'âme a trois moyens d'action, un actif, un passif, un harmonique, mais ni l'une ni l'autre de ces trois parties ne touchent intimement en haut à l'esprit, en bas à la matière; entre le corps matériel et les sensations, côté matériel de l'âme, il y a le corps fluidique que Fourier nomme *corps aromal*, et Allan Kardec le *périsprit* ; entre le sentiment, côté spirituel de l'âme, et la volonté, il y a l'*Imagination*, la puissance créatrice de l'âme; et *la sensibilité*, point central, susceptible de « s'allumer ou de s'éteindre, » pour me servir de la belle expression de Fabre d'Olivet, lorsqu'il dépeint la lettre mystérieuse « Wao » qui, dans l'alphabet hébreu, possède la même faculté.

Or, que cette définition, que nous venons de donner, et que nous ne cherchons nullement à imposer, semble tant soi peu différer de celles que relatent nos revues sur l'occulte, nous faisons à l'avance toutes les concessions que comportent ces délicates études, sachant très bien que les différences, — si tant est qu'elles existent, — ne porteraient que sur la forme, et non sur le fonds de notre exposé. Du reste, nous n'avons rappelé ce septennaire que pour le greffer immédiatement sur les sept planètes que nous allons mettre en jeu.

Pour revenir à nos trois principes que nous avons tout à l'heure attribués à l'Ame et à ses trois manifestations, nous dirons aussi qu'il y a trois planètes fondamentales, pouvant, harmoniquement, donner naissance à quatre autres. Ces trois astres principaux sont : le Soleil, Mercure, et la Lune.

Leur signification propre va nous être révélée par leur configuration ; la première des planètes est le soleil, que nous représenterons par un cercle avec un point au centre : ☉; — la seconde, est la Lune, symbolisée par un croissant : ☽; — et la troisième est Mercure, représenté par une croix : ✝

Le cercle est le symbole de l'expansion, du pouvoir créateur actif ; le croissant lunaire, est le symbole de la matière plastique ; et la croix qui les relie symbolise *toutes les relations*, spirituelles ou matérielles. La réunion des trois signes forme un symbole que nous expliquerons tout à l'heure.

La croix, ou Mercure, — signe convertible, — peut s'allier au soleil, ou bien au croissant lunaire, de différentes manières : sous le soleil, ainsi : ♀ la croix devient l'hiéroglyphe de Vénus ; sur le soleil, ♂ elle deviendra le symbole de Mars. Sur le croissant lunaire, ♄ nous obtiendrons Saturne ; et, placée au-dessous de la lune, la croix symbolisera Jupiter, ♃.

Or, si nous attribuons au soleil sa faculté prédominante, le pouvoir créateur, qui dans l'homme est la volonté ; au croissant lunaire, les instincts ; et à Mercure, les sentiments, nous aurons, pour les quatre nouvelles combinaisons obtenues :

Vénus, la volonté dominant le sentiment.
Mars, le sentiment dominant la volonté.
Saturne, le sentiment dominant les instincts.
Jupiter, les instincts primant les sentiments.

Et ces quatre définitions sont, en effet, rigoureusement justes.

En résumé, il n'y a que six planètes pouvant se synthétiser en une seule : Mercure. C'est le plus puissant de tous les symboles. Avec ses deux paires d'ailes lui donnant accès dans tous les mondes, Mercure est le Protée qui revêt tous les masques, et qui épouse toutes les formes. Les ailes des talons font entendre qu'il peut toucher à toutes les fanges ; celles du pétase, qu'il peut atteindre à tous les sommets. Mercure, c'est l'âme humaine, c'est l'oasis ou le cloaque. Mais, quand obéissant à l'impulsion supérieure, Mercure pénètre dans le domaine spirituel, quand il s'attache définitivement à la lumière, comme nous le montre l'hiéroglyphe de Vénus, ♀, alors devenu un prodigieux aimant, il attire à lui son principe com-

plémentaire, et se l'identifie ; il a dès lors franchi le premier pas dans le radieux domaine de la spiritualité; *deux en un*, il redevient l'ADAM d'avant la chute originelle, et c'est alors que le « Caducée » lui est rendu : il est l'étoile double ; celui que Séraphita nomme l'*ange*, dans le beau roman de Balzac, et que le savant Khunrath nous représente sous les traits d'un glorieux androgyne.

***

Le dernier numéro de la *Revue Théosophique* annonce, pour le 1er septembre prochain, la réunion d'un grand congrès spiritualiste entre Théosophes, Occultistes et Spirites ; nous formons des vœux pour qu'une entente fraternelle se fasse entre ces groupes qui, au fond, n'ont qu'un même Dieu, qu'un même but et qu'un même désir : la connaissance du vrai et la pratique du bien.

C'est surtout dans l'Occulte que l'on reconnaît la justesse et la puissance de cet axiome : « L'Union fait la Force » ; unissons-nous donc dans une étreinte fraternelle, réunissons les rayons épars et si divers de nos connaissances et de nos aptitudes, en une gerbe étincelante de lumière. Conquérants du savoir, et conséquemment de la Liberté, avançons-nous résolument dans le monde entre la double haie formée par ceux qui doutent, et par ceux qui craignent, avec, d'une main, le flambeau qui éclaire, de l'autre, le dictame qui guérit ; et, guidés par cette étoile miraculeuse qui a nom « la solidarité universelle » nous verrons sous peu grossir nos rangs ; les timides, comprenant que la Société théosophique ne touche à aucun Dogme, se rangeront alors sous notre bannière ; d'autre part, les savants officiels, reconnaissant enfin que seule, la Science Occulte peut leur livrer la clé des mystères qu'ils commencent à entrevoir dans le domaine psychologique, viendront aussi tremper leur lèvre à la coupe du savoir vrai ; et bientôt, grâce à cette collectivité lumineuse, les Théosophes d'Occident pourront renvoyer à leurs Frères d'Orient le Rayon qu'ils en ont reçu ; et, passant par-dessus le Sphinx de Giseh, à qui il fera comme une auréole, cet arc-en-ciel béni sera le signe de paix attendu par les générations disparues, comme devant être le gage de paix entre tous les peuples, de fraternité entre tous les hommes de bonne volonté.

Ely STAR (M. S. H.)

LA DOCTRINE SECRÈTE (1)

SYNTHÈSE DE LA SCIENCE, DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

(Suite)

Ces faits corroborent ce qui a été déjà affirmé plusieurs fois, et souvent ˌvec trop peu de discrétion. Au lieu de rendre service à l'humanité, les iolentes accusations d'invention délibérée et d'imposture intéressée, ontre ceux qui affirmaient tel fait aussi vrai que peu connu, n'ont engendré que de mauvais Karma pour les calomniateurs. Mais maintenant le nal est fait, et la vérité ne doit plus être niée, quelles que puissent être les onséquences. Est-ce une nouvelle religion, nous demande-t-on? En aucune açon; ce n'est pas une *religion*, ni une philosophie *nouvelle*; car, nous avons dit, elle est aussi vieille que l'homme pensant. Ces doctrines, mainenant publiées pour la première fois, ont été prudemment révélées à plus 'un initié européen, et enseignées par plusieurs, entre autres feu Ragon.

Plus d'un grand savant a déclaré qu'il n'y avait pas un seul fondateur e religion, Aryen, Sémite ou Touranien, qui ait inventé une nouvelle eligion ou révélé une vérité nouvelle. Ces fondateurs étaient tous des ransmetteurs, non des maîtres originaux. Ils étaient les auteurs de ormes et d'interprétations nouvelles, mais, les vérités sur lesquelles elles-ci étaient basées étaient aussi vieilles que le genre humain. Choisisınt une ou plusieurs de ces grandes vérités, actualités visibles seulement l'œil du vrai, sage et voyant, — parmi le nombre de celles qui furent oraleent révélées à l'homme au commencement, préservées et perpétuées ans l'*Adyta* des temples, par l'initiation, durant les mystères, par transission personnelle, — il révélèrent ces vérités aux masses.

Ainsi chaque nation reçut à son tour quelques-unes des dites vérités, ous le voile de son symbolisme local et spécial; ce qui, au cours du temps, e développa en un culte plus ou moins philosophique, un Panthéon sous déguisement mystique. Confucius, par exemple, un législateur très ncien dans la chronologie historique, bien qu'un sage très moderne dans

(1) Tous les droits et privilèges de reproduction ou de traduction, *totales ou partielles*, ıt été donnés à la comtesse d'Adhémar par la cession que H.-P. Blavatsky lui a juridiıement faite de son ouvrage en France.

l'histoire du monde, est appelé par le docteur Legge (1) : « Un transmetteu certainement, non un créateur » ; et il lui fait dire : « Je ne fais que trans mettre; je ne crée rien de nouveau. Je crois aux anciens ; et par conséquen je les aime (2) » (cité par Max Muller dans la *Science de la Religion*).

L'auteur aussi aime et par conséquent croit les anciens et les moderne héritiers de leur sagesse. Et avec cette double foi, elle transmet mainte nant ce qu'elle a reçu et appris elle-même, à tous ceux qui voudron l'accepter. Quant à ceux qui peuvent rejeter son témoignage, — c'est-à-di la grande majorité, — elle ne leur en voudra pas, car en niant ils ont raiso à leur manière, tout autant qu'elle en affirmant, puisque eux et elle rega dent la Vérité de deux points de vue entièrement différents. D'après l règles de la science critique, l'Orientaliste doit rejeter *a priori* tou déposition qu'il ne peut verifier entièrement par lui-même. Et comment u savant occidental peut-il accepter sur ouï-dire des choses au sujet d quelles il ne sait rien ? A vrai dire, ce qui est donné dans ces volumes e emprunté à l'enseignement oral tout autant qu'aux doctrines écrites. I première livraison des doctrines ésotériques est basée sur les Stances, q sont les Annales d'un peuple inconnu de l'Ethnologie ; il est préten qu'elles sont écrites dans une langue absente de la nomenclature d langages et dialectes avec lesquels la Philologie est familière ; il est qu'elles émanent d'une source (l'Occultisme) répudiée par la Science ; enfin, elles sont offertes par une intermédiaire constamment discrédit devant le monde par tous ceux qui haïssent les vérités gênantes, ou q ont quelque lubie à eux à défendre. Aussi peut-on s'attendre et se so mettre d'avance à ce que ces doctrines soient rejetées. Il ne sera permis aucun de ceux qui s'intitulent « savants » dans quelque département q ce soit de la science exacte, de les prendre au sérieux. Elles seront tourné en dérision et rejetées *a priori* dans le siècle actuel, mais dans ce siè seulement. Car au vingtième siècle de notre ère les savants commencero à reconnaître que la Doctrine Secrète n'a été ni inventée ni exagérée, ma au contraire, a été à peine esquissée ; et enfin, que ses enseignemen sont antérieurs aux Védas (3).

(A suivre.) H.-P. Blavatsky.

---

(1) Lun-Yu (§ I. a.) Schott, *Chinesische Litteratur*, p. 7.
(2) *Vie de Confucius*, p. 96.
(3) Ceci n'est pas une prétention au don de prophétie, mais une simple affirmat basée sur la connaissance des faits. Tous les cent ans, il est essayé de montrer monde que l'occultisme n'est pas une vaine superstition. Une fois qu'il aura été per de laisser la porte un peu entr'ouverte, elle sera ouverte de plus en plus avec cha siècle nouveau. Les temps sont mûrs pour une science plus sérieuse qu'il n'a été per jusqu'ici de révéler, bien que les limites soient encore étroites.

BIBLIOGRAPHIE

s Mirifiques Innovations du très ingénieux Sélectin, par GIRAUD et MONTIÈRE. Nouvelle édition. Plon.

Tous les occultistes connaissent, de nom du moins, les deux auteurs du livre nt nous parlons : le *Voile d'Isis*, pour le dernier, le *Testament d'un Haschi-ien*, pour l'autre, offriraient déjà des raisons suffisantes pour attirer un regard entif sur ce produit de la collaboration de deux esprits qui séparément se sont nifestés si divers et si bien tranchés ; lorsqu'on a eu l'occasion d'étudier res-ctivement deux individualités, il y a un attrait puissant à tâcher de discerner les édités de mélange et de combinaison qui résulteront de leur union. Mais nous voulons pas gâter pour le lecteur le plaisir qu'il aura à faire seul ce travail.

Cependant nous constatons tout d'abord de quelle façon une manière un peu euse mêlée à une autre plus active produit une ironie dont les secousses ont elque chose de *flaubertien*. Cette culbute incessante de la théorie dans la odie rappelle en effet les pages de *Bouvard et Pécuchet*. Mais que ressemblance ne nous aveugle pas : les deux écrivains ont marché, c'est ir, dans l'une des voies ouvertes par Flaubert, mais en somme dans la moins quentée ; ils ne font pas plus un plagiat qu'une *Page d'Amour* n'en est un de *dame Bovary*, ni celle-ci de la *Femme de trente ans.*

C'est une curieuse spécialité que le roman philosophique, et il est étrange que, ti de Balzac sur de telles largeurs, il soit venu s'arrêter en Flaubert pour si gtemps. Le public, nous dit-on, n'aime pas ce genre, n'étant pas encore assez manisé pour offrir à des *Affinités électives*, au cas où il s'en produisît en nce, l'accueil enthousiaste qui fut fait à l'œuvre de Gœthe. *E pur...!*

En tout cas, voici un progrès : une réédition du roman non-seulement philo-hique, mais utopique de MM. Giraud et Montière.

Flanqué du timide Cérière, le bouillant Sélectin renverse un jour, définitivement, gênes sociales qui entravent ses conceptions superbes, filles, mais grandes s, et même un peu émancipées, du positivisme le plus radical et du fourié-ne le plus absolu. Une union libre et qui donne lieu à de bien drôlatiques lications de la dogmatique callipédie moderne permet à Sélectin de fonder un ninistère, dont l'histoire remplit la seconde partie du livre. Comme quoi treprise, phénoménalement abracadabrante, finit par péricliter, c'est ce que ne puis analyser ici. En route, tous les problèmes philosophiques ont été oués, et de leur poussière, plus de parcelles lumineuses qu'on ne l'aurait ont volé sous le souffle de la pensée, réellement élevée, qui préside à ces taisies. La vision d'agonie du pauvre Sélectin, frappé à mort dans son œuvre, un tableau magique de tout ce que le mysticisme a rêvé de plus hardi.

Mais une ironie suprême couronne le tout : Sélectin a imaginé de révéler par mouvement de la main droite ce qu'il découvrirait pendant « le grand coma » l ; et l'ouvrage se termine sur ces paroles de Cérière, attentif et penché sur nourant :

— D'un côté, Sélectin a bien remué ses doigts ; mais d'un autre côté, au lieu remuer seulement la main droite, il a remué les deux mains et la bouche !... suis perplexe ! »

Etre, par Paul Adam. Librairie illustrée, 7, rue du Croissant.

S'il est vrai que la littérature soit l'expression des aspirations d'un peuple, — s'il est vrai que le roman soit actuellement la forme la plus vitale de notre littérature, — il est tout démontré, nous semble-t-il, que les temps modernes entrent dans l'occultisme,— musique en tête..... Tour à tour, chacune de nos écoles défile devant la Théosophie et incline sa bannière devant les mystères retrouvés.

Tout à l'heure, c'était le naturalisme ; maintenant, voici l'école symbolique.

Ceci est de très ancienne magie ; c'est aux beaux temps de la chrétienté seigneuriale que se passe le récit. Mais sous l'exotérisme chrétien, l'ésotérisme éternel scintille à chaque ligne ; fin du chapitre de début :

« L'adoration prosterna les diacres et l'abbé suzerain au seuil du tabernacle où culminait la croix, le quadruple signe sacré, la clef de voûte du temple de Salomon, le très ancien emblême éternellement rédempteur d'Osiris. »

Mahaud est magicienne, fille de mage, et son amour, sa curiosité plutôt pour un inférieur intellectuel, amène la mort de celui-ci,et de son père en même temps; meurtrière de son mari, parricide, infanticide aussi, elle déploie dans la lutte contre l'adversité ses qualités tout énergiques ; mais l'entraînement continue, la magie noire arrive, avec son sabbat, et elle meurt « sur le fagot » ; derrière elle, les élans de sa volonté subsistent encore, destructifs, en ses féaux de jadis, et vont s'éteindre, aux dernières ondulations, dans les sables, là-bas, chez les idolâtres.

Je n'ai pas besoin de vanter le style : quiconque a lu le *Thé chez Miranda*, — dans *Amourette* la descente des boulevards au soir, dans le *Cul-de-jatte* la nuit sous la lune au Musée égyptien, *Ophicléide flamand*, etc., sait quelle merveilleuse plume possède M. Paul Adam. Qu'on se rappelle aussi les fines et aiguës analyses de la première de ces nouvelles, et surtout de *Crescendo*, et l'on se sentira attiré vers le livre amoureusement soigné qui se nomme : « *Etre*. »

Pour le bonheur de nos lecteurs, je leur rapporterai la page suivante :

« Or il advint une nuit que la comtesse, ravagée par d'épouvantables visions, quitta la couche nuptiale où l'époux reposait, et s'en fut rafraîchir sa figure à l'air des galeries. Sin luisait alors parmi l'étincellement du monde épars ; et sa douce clarté rassura l'âme dolente. Certes l'influence de l'Astre voulait bannir les chagrins de la magicienne, car Mahaud sentit la lueur se fondre en caresses tiédissantes sur ses joues. Elle colla le visage à la meurtrière, et le baiser lumineux lui mit au cœur une consolante extase, un frémissement mélodieux où vibra l'harmonie totale de son corps. Longtemps elle insista sous l'étreinte pénétrante de l'Astre. »

NOUVELLES DIVERSES

En Sorbonne.— Ce ne sont pas seulement les lettres et une partie des Sciences qui s'ouvrent à la théosophie ; la philosophie est entamée à son tour....

Comment, ô vénérable Sorbonne, comment vos murs noirs ne s'ébranlent-ils pas aux paroles nouvelles qui y résonnent depuis quelques mois, et point à votre insu, cependant?

Que les occultistes et autres se rendent à deux heures et quart, chaque lundi, . cours de l'Ecole des Hautes-Etudes, où M. de Rosny ne traite pas seulement . bouddhisme, mais de *néo-bouddhisme!* Et non dans des termes vagues ou gers, mais en donnant une attention profonde, sympathique aux dogmes qu'il pose; joignez à cela le style clair, les pensées élevées et les commentaires vants de l'éminent professeur, et vous concevrez quelle fête pour l'esprit c'est e l'heure, trop courte, qu'on peut passer en Sorbonne le premier jour de chaie semaine.

Les aperçus nouveaux ne manquent pas et nous regrettons vraiment que la ace nous manque pour reproduire *in extenso* le cours lui-même, ce qui serait la eilleure des analyses qu'on en pourrait faire. Mais nous relevons surtout ce int important : c'est que l'existence parallèle de deux traditions, l'une *ésotéque*, l'autre *exotérique*, aveuglément niée jusqu'ici, ne fait pas de doute pour . de Rosny qui appuie son opinion sur une érudition invincible. Il fait, entre itres preuves, une étude comparée des « deux écoles bien tranchées, bien disictes » du bouddhisme au Japon et qui « toutes deux ont leurs *monastères* difféents »; celle du *chemin saint* : « c'est la voie ésotérique, disent les textes, que les prits supérieurs ont pour arriver d'eux-mêmes à Bodhi » ; et celle de la *terre re* : « celle que tout le monde peut accepter de confiance ».

D'ailleurs, M. de Rosny croit sincèrement à la nécessité d'un ésotérisme dans e religion qui veut vivre à côté de la science laissée libre et par conséquent évolution perpétuelle; or jamais les recherches d'aucune nature n'ont été inrdites par le bouddhisme. Et il a vécu la plus longue et la plus vaste existence 'aucune religion ait vécu, et pendant ce temps les données astronomiques et ysiques, sur lesquelles reposent involontairement toute métaphysique et tout lte, évoluaient...

Vengeant avec son lumineux bon sens le bouddhisme des accusations fantaites et contradictoires qu'on lui porte, M. de Rosny établit clairement que loin tre une « religion matérialiste », comme certains l'ont voulu baptiser, — elle . pu être mal comprise que parce qu'elle n'offre pas pour l'« autre monde » les nceptions toutes restreintes des « paradis » musulmans ou chrétiens; — que le uddhisme est plutôt un idéalisme, un subjectivisme absolu, puisque ses sectateurs nt parfois jusqu'à nier la réalité de la matière, simple illusion au regard de ce i est éternel; — qu'avec cela ce culte tout rationnel ne repose ni sur le mysre, ni sur le miracle, et que le Bouddha n'a rien du thaumaturge et tout du sage du penseur; — qu'enfin *néant* et *Nirvana* sont deux mots exactement opposés sens. Et d'un mot le professeur met à nu la plaie de la mythologie comparée, tymologie : « Pour elle, qu'est-ce que la géométrie? C'est... l'arpentage! »

Mais ce qu'il faut entendre surtout, c'est l'aveu de l'existence de cette théorie l'évolution et du transformisme depuis un temps si reculé dans la grande igion d'Asie et de la loi des complémentaires, dont nous apercevons à peine, à te heure, les riches conséquences et qui s'unit, pour le bouddhisme, à celle des ractions, dans des profondeurs splendides...

C'est que, pour comprendre ces dogmes incomparables, M. de Rosny ne se ntente pas des « quelques pages » que nous possédons en tout du « nombre odigieux de livres » de la littérature bouddhique, mais il va aux sources mêmes, x pontifes, et corrobore leurs paroles avec celles des grands voyageurs de ce nps.

Telle est, avec la largeur d'esprit du philosophe, l'explication des égards ave lesquels il étudie le *bouddhisme,* ancien et moderne, — et qu'on nous permett d'ajouter : éternel.

*
* *

Société théosophique Hermès. — *Séance générale du 30 mai 1889.* - Quoique fort suivies d'ordinaire par les membres et les amis de l'*Hermès,* le séances de notre société deviennent de plus en plus importantes, et la dernièr Réunion générale a été tout particulièrement remarquable et par le nombre de assistants et par l'intérêt croissant des conférences théosophiques qui alterner d'une façon savante avec l'enseignement occulte.

Après la première partie de l'étude du *Karma* (d'après Sinnett), qui se trouv insérée dans le présent nº de la Revue (1), notre frère correspondant a déve loppé, au milieu de l'attention générale, une brillante théorie des *princip* de l'homme, classés au nombre de sept dans la *doctrine hindoue*, et que l'orateu est arrivé à faire concorder, d'une manière fort rationnelle, avec les nomen clatures ternaires ou quaternaires des autres doctrines occultes.

Notre conférencier a véritablement fait toucher du doigt la place occupé dans l'homme par ces principes, en indiquant dans la *matière*, la *vie* et *volonté*, le jeu de la *sensation*, du *sentiment* et de l'*assentiment*, sur les plans d *corps matériel*, de l'*âme* et de l'*esprit*; le premier agissant par le *besoin*, second par la *passion* et le troisième par l'*inspiration* dans le *corps*, le *cœur* le *cerveau.*

En ces questions de haute métapyhsique, l'orateur a su captiver l'attention d ses nombreux auditeurs et notamment de quelques dames distinguées qui comp tent parmi les plus fidèles adhérentes de l'*Hermès.*

La parole a été ensuite donnée à notre jeune frère G. P. qui a fait une revu des plus substantielles et des plus suggestives de l'*Art antique et moderne* et d *ses rapports avec les sciences occultes*, en y mêlant des vues neuves autar qu'originales et profondes.

*
* *

Dans la séance du Bureau, tenue le 3 juin, le *fonds social et inaliénable de S. T. Hermès* a été constitué, grâce au don généreux d'un de nos plus jeune frères.

Espérons que ce bon exemple sera bientôt suivi par ceux d'entre nous à q leurs moyens de fortune le permettent, et que l'*Hermès,* déjà si forte sur le pla moral et spirituel, acquerra définitivement les ressources nécessaires à son expar sion matérielle.

En effet, nous devons faire observer que, dès à présent, le local de nos réunion générales est devenu beaucoup trop petit.

G. C. (M. S. T.)

(1) Page 20.

Le Gérant : Georges POLTI.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 5. 21 Juillet 1889.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LE PHARE DE L'INCONNU

(Suite)

V

« Les disciples (Lanous) de la loi du *Cœur de diamant* (magie) s'aideront dans leurs leçons. Le grammairien sera au service de celui qui cherche l'âme des métaux (chimiste) » etc., etc. (Catéch. du *Gupta-Vedya.*)

Les profanes riraient, si on leur disait que, dans les Sciences Occultes, un alchimiste peut être utile au philologue et *vice-versa*. Ils comprendront mieux peut-être si on leur dit que par ce substantif (de grammairien, ou philologue), nous voulons désigner celui qui étudie la langue universelle des Symboles correspondants ; quoique seuls les membres de la « Section Ésotérique » de la Société Théosophique puissent comprendre clairement ce que le terme de philologue veut dire dans ce sens. Tout correspond et se lie mutuellement dans la nature. Dans son sens abstrait, la Théosophie est le rayon blanc d'où naissent les sept couleurs du prisme solaire, chaque être humain s'assimilant un de ces rayons plus que les six autres. Il s'ensuivrait que sept personnes, pourvue chacune de son rayon spécial, pourraient s'aider mutuellement. Ayant à leur service le *faisceau* septenaire, ils auraient ainsi les sept forces de la nature à leur disposition. Mais il s'ensuit aussi que, pour arriver à ce but, le choix des sept personnes ayant à former un groupe, doit être laissé à un expert, à un initié dans la Science des rayons occultes.

Mais nous voici sur un terrain dangereux où le Sphinx ésotérique risque fort d'être accusé de mystification. Cependant la Science officielle nous fournit la preuve de ce que nous avançons, et nous trouvons une corroboration dans l'astronomie physique et matérialiste. Le soleil est un, et sa lumière luit pour tout le monde ; elle réchauffe l'ignorant autant que l'adepte en astronomie. Quant aux hypothèses sur l'astre du jour, sa constitution et sa nature, — leur nom est *légion*. Aucune de ces hypothèses n'est la vérité entière, ni même approximative. Souvent, ce n'est qu'une

fiction, bientôt remplacée par une autre. Car, c'est à la théorie scientifique que s'appliquent mieux qu'à toute autre chose dans ce bas monde, ces vers de Malherbe :

> ... Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

Cependant, qu'elles embaument ou non l'autel de la Science, chacune de ces théories peut contenir une parcelle de vérité. Triées, comparées et analysées, ajoutées les unes aux autres, toutes ces hypothèses pourraient fournir un jour un axiome astronomique, un fait dans la nature, au lieu d'une chimère dans un cerveau scientifique.

Ceci ne veut nullement dire que nous acceptions comme une parcelle de la vérité, même tout axiome reconnu comme tel dans les Académies. A preuve, l'évolution et les transformations fantasmagoriques des taches solaires, — la théorie de Nasmyth, à l'heure qu'il est. Sir John Herschell a commencé par y voir des habitants solaires, de beaux anges gigantesques. William Herschell, observant un silence prudent sur ces salamandres divins, partagea l'opinion de Herschell l'aîné, que le globe Solaire n'était qu'une belle métaphore, une *maya* — énonçant ainsi un axiome occulte. Les taches ont trouvé leur Darwin dans chaque astronome de quelque éminence. Elles furent prises successivement pour des esprits planétaires, des mortels solaires, des colonnes de *fumée* volcaniques (engendrées par les cerveaux académiciens, il faut croire), des nuages opaques, et finalement pour des ombres à forme de feuilles de saule *(willow leaf theory)*. A l'heure qu'il est, le dieu *Sol* est dégradé. A les entendre dire, il n'est plus qu'un charbon gigantesque, embrasé encore mais prêt à s'éteindre dans le foyer de notre petit système !

Ainsi des spéculations publiées par des membres de la S. T., lorsque leurs auteurs, tout en appartenant à la fraternité Théosophique, n'ont jamais étudié les vraies doctrines ésotériques. Elles ne seront jamais que des hypothèses à peine colorées d'un rayon de vérité, noyées dans un chaos fantasque et souvent baroque. En les triant à leur taux et en les plaçant l'une à côté de l'autre, on parviendra cependant à en extraire une vérité philosophique. Car, disons-le tout de suite, la théosophie a cela en plus de la Science vulgaire, qu'elle examine le revers de toute vérité apparente. Elle creuse et analyse chaque fait présenté par la Science physique, n'y cherchant que l'essence et la constitution finale et occulte dans toute manifestation cosmique et physique, qu'elle soit du domaine moral, intellectuel ou matériel. En un mot, elle commence ses recherches là où celles des matérialistes finissent.

— C'est donc de la métaphysique que vous nous offrez ? Pourquoi ne pas le dire de suite ? nous objectera-t-on.

Non, ce n'est pas la métaphysique, ainsi qu'on la comprend généralement, quoiqu'elle joue son rôle quelquefois. Les spéculations de Kant, de Leibnitz et de Schopenhauer sont du domaine métaphysique, ainsi que celles d'Herbert Spencer. Cependant, lorsqu'on étudie ces dernières, on ne peut s'empêcher de rêver à Dame Métaphysique se présentant dans le bal masqué des Sciences Académiques, avec son nez postiche. La métaphysique de Kant et de Leibnitz, — à preuve ses monades, — est au-dessus de la métaphysique du jour, comme le ballon dans les nues, est au-dessus d'une citrouille vide dans un champ. Néanmoins, même le ballon, tout supérieur qu'il soit à la citrouille, est trop artificiel pour servir de véhicule à la Vérité des Sciences Occultes. Cette dernière est une déesse peut-être trop franchement décolletée pour être du goût de nos savants si modestes. La métaphysique kantienne a fait découvrir à son auteur, sans le moindre secours des méthodes actuelles ou d'instruments perfectionnés, l'identité de la constitution et de l'essence du soleil et des planètes ; et Kant a *affirmé*, lorsque les meilleurs astronomes, même dans la première moitié de ce siècle, — ont encore *nié*. Mais cette même métaphysique n'a pas réussi à lui démontrer, pas plus qu'elle n'a aidé la physique moderne à la découvrir (malgré ses hypothèses si bruyantes), la vraie nature de cette essence.

Donc, la Théosophie, ou plutôt les sciences occultes qu'elle étudie, sont quelque chose de plus que de la simple métaphysique. C'est, s'il m'est permis d'user de ce double terme, de la *méta*-métaphysique, de la *méta*-géométrie, etc., etc., ou un transcendantalisme universel. La Théosophie rejette entièrement le témoignage des sens physiques, si celui-ci n'a pas pour base celui de la perception spirituelle et psychique. Qu'il s'agisse de la clairvoyance et de la clairaudience le mieux développées, le témoignage *final* de toutes deux sera rejeté, à moins que ces termes ne signifient la φωτὸς de Jamblique, ou l'illumination extatique, le ἀγωγή μαντεία, de Plotin et de Porphyre. De même pour les sciences physiques ; l'évidence de la raison sur le plan terrestre, comme celle de nos *cinq* sens, doivent recevoir l'*imprimatur* du sixième et septième sens de l'*Ego* divin, avant qu'un fait soit accepté par un vrai occultiste.

La science officielle nous écoute dire, et... rit. Nous lisons ses rapports, nous voyons les apothéoses à son soi-disant progrès, ses grandes découvertes, — dont plus d'une, tout en enrichissant le petit nombre des riches, a plongé des millions de pauvres dans une misère encore plus effrayante, — et nous la laissons faire. Mais, trouvant que dans la connaissance

de la matière primitive la science physique n'a pas fait un pas de plus depuis Anaximène et l'école ionienne, — nous rions à notre tour.

Dans cette direction, les plus beaux travaux et les plus belles découvertes scientifiques de ce siècle appartiennent sans contredit au grand savant chimiste, M. William Crookes (1).

Dans son cas à lui, son intuition si remarquable des vérités occultes, lui a rendu plus de services que son érudition dans la science physique. Ce ne sont certainement ni les méthodes scientifiques, ni la routine officielle, qui l'ont beaucoup aidé dans sa découverte de la matière radiante ou dans ses recherches sur le *protyle*, ou la matière primordiale (2).

VI

Ce que les Théosophes qui appartiennent à la science officielle et orthodoxe s'efforcent d'accomplir dans leur domaine à eux, les occultistes ou les Théosophes du « groupe intérieur » l'étudient selon la méthode de l'école ésotérique. Si jusqu'ici cette méthode n'a prouvé sa supériorité qu'à ses seuls élèves, c'est-à-dire à ceux qui se sont engagés par serment à ne jamais la révéler, ceci ne prouve pas encore en sa défaveur. Non seulement les mots *magie* et *théurgie* n'ont jamais été même approximativement compris, mais même le terme *Théosophie* a été défiguré. Les définitions qui en sont données dans les encyclopédies et les dictionnaires sont aussi absurdes que grotesques. Voyez plutôt Webster qui explique le mot *Théosophie* en assurant à ses lecteurs que c'est « un rapport direct, ou communication avec Dieu et les Esprits supérieurs » ; et ensuite, que c'est « l'acquisition des connaissances et des pouvoirs *surhumains et surnaturels* par *des procédés physiques* (!?), comme cela se pratique dans les cérémonies théurgiques des Platoniciens ou les procédés chimiques des philosophes du Feu, en Allemagne ». Or ceci n'est qu'un galimatias insensé. C'est absolument comme si nous disions qu'il est possible de transformer une cervelle fêlée en un cerveau comme celui de Newton et d'y développer le génie mathématique, en faisant cinq lieues par jour sur un cheval de bois.

La Théosophie est synonyme de la *Gnanâ-Vidya*, et de *Brahmâ-Vidya* (3) des Indous, et du *Dzyan* des adeptes trans-himaléens, la science

(1) Membre du Conseil exécutif de la *London Lodge of The Theosophical Society.*

(2) L'élément homogène, non différencié qu'il appelle *méta-élément.*

(3) *Vidya* ne peut se rendre que par le terme grec la *gnose*, le savoir ou connaissance des choses cachées et spirituelles, ou encore la sagesse de Brahm, c'est-à-dire du Dieu qui contient en lui tous les dieux.

des *vrais* Raj-Yogas, qui sont bien plus accessibles qu'on ne le croit. Elle a des écoles nombreuses dans l'Orient. Mais ses branches sont encore plus nombreuses, chacune ayant fini par se détacher du tronc-mère, — la SAGESSE ARCHAÏQUE, — et varier dans sa forme.

Mais, tandis que ces formes variaient, s'écartant davantage, avec chaque génération, de la Vérité-Lumière, le fond des vérités initiatiques resta toujours le même. Les symboles choisis pour désigner la même idée peuvent différer, mais, dans leur sens caché, ils expriment tous la même idée. Ragon, le maçon le plus érudit entre les « Fils de la Veuve, » l'a bien dit. Il existe une langue sacerdotale, le « langage du mystère », et à moins de la bien connaître, on ne peut aller bien loin dans les sciences occultes. Selon lui, « bâtir ou fonder une ville » avait la même signification que de « fonder une religion »; donc, cette phrase, dans Homère, est l'équivalent de celle qui parle dans les Brahmânas, de distribuer le « jus de Soma ». Elle veut dire « fonder une école ésotérique », non pas une « religion », comme Ragon le veut. S'est-il trompé? Nous ne pensons pas. Mais comme un théosophe du cercle ésotérique n'oserait dire ce qu'il a juré de réserver dans le silence, à un simple membre de la Société théosophique, le même Ragon se vit obligé de ne divulguer que des vérités relatives, à ses trinosophes. Néanmoins, il est plus que certain qu'il avait étudié, du moins d'une manière élémentaire, la LANGUE DES MYSTÈRES.

Comment faire pour l'apprendre? nous demande-t-on. Nous répondons: Étudiez et comparez toutes les religions. Pour l'apprendre à fond, il faut un maître, un *gourou;* pour y arriver de soi-même, il faut plus que du génie : il faut être inspiré comme le fut Ammonius Saccas. Encouragé dans l'Église par Clément d'Alexandrie et Athénagore, protégé par les savants de la Synagogue et l'Académie, et adoré des Gentils, « il apprit la *langue des Mystères*, en enseignant l'origine commune de tous les cultes, et un culte commun ». Pour le faire, il n'avait qu'à enseigner dans son école suivant les anciens canons d'Hermès que Platon et Pythagore avaient si bien étudiés et dont ils tirèrent leurs deux philosophies. S'étonnera-t-on si, trouvant dans les premiers versets de l'évangile de saint Jean les mêmes doctrines que dans les trois philosophies susnommées, il en conclut avec beaucoup de raison que le but du grand Nazaréen était de restaurer la sublime science de la vieille Sagesse dans toute son intégrité primitive? Nous pensons comme Ammonius. Les récits bibliques et les histoires des dieux n'ont que deux explications possibles : ou bien ces récits et ces histoires sont de grandes et profondes allégories illustrant des vérités universelles, ou bien des fables bonnes à endormir les ignorants.

Ainsi les allégories, — juives comme païennes, — contiennent toutes des

vérités et ne peuvent être comprises que de celui qui connaît la langue mystique de l'antiquité. Voyons ce que dit à ce propos un de nos théosophes les plus distingués, un Platonicien fervent et un Hébraïsant qui connaît son grec et son latin comme sa propre langue, le professeur Alexandre Wilder (1), de New-York :

« L'idée antérieure des Néo Platoniciens était l'existence d'une seule et suprême Essence. C'était le *Diu*, ou « Seigneur des Cieux » des nations Aryennes, identique avec le Ιαω (*Iao*) des Chaldéens et des Hébreux, le *Iabe* des Samaritains, le *Tiu* ou Tuiseo des Norwégiens, le *Duw* des anciennes peuplades des îles Britanniques, le *Zeus* de celles de Thrace, et le Jupiter des Romains. C'était l'*Etre*, — (Non-Etre), le *Facit*, un et suprême. C'est de lui que procédèrent tous les autres êtres par *émanation*. Les modernes ont substitué à ceci, paraît-il, leur théorie *d'évolution*. Peut-être qu'un jour quelque sage, plus perspicace qu'eux, fondra ces deux systèmes dans un seul. Les noms de ces différentes divinités semblent avoir été souvent inventés avec peu ou point de rapport à leur signification étymologique, mais principalement à cause de tel ou tel autre sens mystique, attaché à la signification numérique des lettres employées dans leur orthographe. »

Cette signification *numérique* est une des branches de la « langue du mystère », ou l'ancienne langue sacerdotale. On l'enseignait dans les « Petits Mystères », mais la langue même était réservée pour les hauts initiés seuls. Le candidat devait être sorti victorieux des terribles épreuves des Grands Mystères, avant d'en recevoir l'instruction. Voici pourquoi Ammonius Saccas, à l'instar de Pythagore, faisait prêter serment à ses disciples de ne jamais divulguer les doctrines supérieures à personne qui ne fût déjà instruit dans les doctrines préliminaires, et prêt pour l'initiation. Un autre sage, qui le précéda de trois siècles, en faisait autant avec ses disciples, en leur disant : qu'il leur parlait « par des similitudes » (ou paraboles) « parce qu'il vous est donné de connaître les mystères du royaume des cieux, mais que cela ne leur est point donné... parce qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils n'entendent pas, et ne comprennent point ».

Ainsi donc, les « similitudes » employées par Jésus, faisaient partie de la « langue des Mystères », le parler sacerdotal des Initiés. Rome en a perdu la clef : en rejetant la théosophie et prononçant son anathème sur les sciences occultes, — elle la perd pour toujours.

(A suivre.) H.-P. BLAVATSKY.

---

(1) Le premier vice-président de la S. T. lorsqu'elle fut fondée.

FRAGMENTS

DU SIXIÈME ROMAN

DE LA DÉCADENCE LATINE [1]

PARSIFAL

C'était la dernière représentation du suprême chef-d'œuvre. Adar, en [q]ui le désir de cette audition devenait maladif, calcula l'harassement [d]'Izel : pendant qu'elle dormait, s'évada de son lit comme d'une prison, et [c]ourut au théâtre.

A peine les cloches de Mont-Salvat eurent-elles tinté dans l'orchestre, [q]u'il respira bruyamment comme la bouffée d'air frais et pur, au sortir [d]'une serre asphyxiante ; et, tandis que les majestueuses harmonies se [d]éroulaient, il se sentait l'âme baignée, lavée. Ses lèvres tuméfiées de [b]aisers se rafraîchirent au réveil de son entendement. Son esprit réagit [v]iolemment contre l'état morbide où la passionnalité l'avait conduit. Izel, [l]e saint sacrement de son cœur se dédorera à l'évocation de Graal ; il [s]entit dans Parsifal, le remède aux vertiges de Tristan : le génie de Wagner, [e]n sa maturité, comme la lance d'Achille, dans sa rouille, guérissait les [b]lessures faites. Comme Amfortas, il se sentit touché au cœur et désen[s]orcelé. Quand le rideau s'ouvrit, le charme de la jeune sorcière des [L]andes, était rompu.

L'aube jette ses rayons sur l'enceinte du Graal ; Gurnemanz, le chef [d]es chevaliers, réveille les pages endormis et, en un récitatif d'une prodi[g]ieuse coloration, il raconte, aux écuyers réveillés, l'histoire du monastère.

Au temps où les Barbares saccageaient la contrée, le roi Titurel reçut, [d]e la main des anges, le vase où coula le sang du divin crucifié et la lance [q]ui le blessa.

Titurel bâtit un temple pour le Graal et forma un corps de chevalerie [s]acerdotale pour l'honorer.

Klingsor, le sorcier, a voulu, vainement, être reçu parmi les initiés : plein [d]e haine, il a construit une forteresse enchantée où s'épanouissent des

---

(1) M. Joséphin Péladan nous a permis de publier ces fragments de son prochain livre, [m]ais à la condition d'y joindre une note qui déclare nettement que, tout en usant à son [g]ré de toutes les terminologies, il entend conserver franches de toute altération ses con[v]ictions de sémite, de kabbaliste, de chrétien catholique ; il garde toute réserve libre [v]is-à-vis du bouddhisme.

femmes-fleurs qui attirent et perdent nombre de chevaliers du Graa
Amfortas, le grand maître de l'ordre, veut ruiner la puissance du mag
noir, mais il s'attarde avec la démone Koundry et Klingsor lui enlève l
lance sainte et le blesse incurablement.

Gurnemanz termine sa longue exposition, en déplorant l'état présen
du Graal où le Saint-Esprit ne descend plus, il explique que Koundry
l'inconsciente, l'âme instinctive, qui fait tantôt le bien, tantôt le ma
suivant qu'elle subit telle influence, est partie pour rapporter, du fond d
l'Asie, le baume qui guérira Amfortas.

Le grand-maître, blessé, est porté sur une civière, on le mène aux eau
du lac miraculeux, quand un trille de mistral, dans l'orchestre, annon
Koundry.

Elle entre, échevelée, couverte de boue, en coup de vent, remet à Gu
nemanz le précieux flacon, et aux remerciements, elle répond par un écl
de rire fou, satanique, qui éclate, malgré elle-même, quand elle est ap
toyée, depuis le jour où elle a ri d'une image du crucifié, puis elle s'a
fale sur un tertre et s'endort de fatigue. Soudain une flèche a sifflé et u
des cygnes du Graal tombe mort. Émoi ! on entoure, on questionne l'in
génu, il ne sait que le nom de sa mère « Dolence du cœur, Herzleide ».

Gurnemanz lui montre le cygne ensanglanté « pourquoi tuer ce qui est bea
et ce qui est doux » reproche-t-il. Alors le jeune sauvage dont le cœur s'ouv
à la pitié qu'il portera jusqu'au messienisme, brise son arc et ses flèche

Qui sait ? pense Gurnemanz, un innocent est attendu pour le relèv
ment, si c'était ce « fol ». — Viens, lui dit-il.

La scène change sans que l'orchestre cesse de tenir l'imagination e
haleine.

C'est le temple, Gurnemanz place Parsifal dans un coin « reste là
regarde ».

Deux tables, en fer à cheval, au milieu un autel, une vaste coupole
pendentifs d'un cintre sévère.

Les chevaliers, casque en tête, en tunique bleue, sur la cotte de maille
le manteau rouge relevé par la large épée, d'un pas rythmé viennen
prendre place. Le dernier, le souffrant Amfortas, le prêtre coupable, q
chaque fois qu'il accomplit le saint mystère, sent son affreuse blessure s
rouvrir. Avec quelle angoisse il monte à l'autel, quelle appréhension
découvrir le Graal.

Quatre pages, semblables à des anges, sont aux quatre angles de l'aute
tenant de grandes buires d'or.

Au commandement de Titurel, le Graal est retiré de sa châsse ; Amforta
l'élève et le sang bouillonne et quatre rayons irradient la consécratio

dans les buires tenues par les pages de chœur : la communion a lieu, mais le Saint-Esprit ne descend pas ; et tristement les moines chevaliers s'en vont. Alors Gurnemanz interroge Parsifal, toujours immobile.

— Oui, c'est bien joli, répond l'ingénu. Gurnemanz hausse les épaules et le jette dehors.

— Hein ? criait Unken à Adar, à la sortie, est-ce beau ? Est-ce assez sublime ? Une œuvre dramatique basée sur ceci : le Saint-Esprit descendra-t-il ? Jamais le spirituel Paris ne comprendra ; mais, en revanche, on peut exécuter cela, au jubé des églises, c'est un mystère. Ah ! si Léon X avait fait jouer de telles œuvres devant lui, au lieu de la Mandragore, Luther, que Dieu damne ! n'eut pas surgi ? On dit que l'art a compromis la papauté ! Sottise, si la papauté avait été plus artiste qu'elle ne l'a été, si elle avait exigé le sublime et le grandiose autour d'elle, elle aurait régné. Elle a été dillettante, spirituelle, raffinée et le joli a porté malheur. Ah ! le joli, l'art de Paris, aberration.

Et sautant à une autre idée.

— Vous êtes ici en cachette, n'est-ce pas, monsieur Adar ?... Elle sait, l'intuitive merveilleuse, que c'est le contre-poison ; le philtre de mort pour l'amour. N'importe, elle saura bien l'emporter sur la vérité, car ce doit être la vérité du cœur, cet amour qui s'appelle charité et qui élève et qui purifie et qui sauve. O divin sorcier Wagner, je suis tout au sexuel, les jours de Tristan, tout à Jésus les jours de Parsifal.

Au deuxième acte, le sorcier Klingsor interroge le miroir magique : d'une voix terrible il ordonne à Koundry de venir recevoir ses ordres et la nomme des noms de Rose d'Enfer, Hérodiade. La Dœmone a une double attraction : l'une, haute, qui la met au service des chevaliers du Graal, l'autre, basse, qui la soumet au gœtiste. On voit monter de terre. l'astralite, le médiateur plastique de Koundry, à l'injonction de Klingsor ; mais celui-ci s'adresse à la perversité, Parsifal est un puceau.

— Un puceau, — répond Koundry, — ah ! je veux bien, cela m'amusera.

La tour du mage noir disparaît et fait place au jardin enchanté. Voici les femmes-fleurs qui entourent et pressent l'ingénu Parsifal « si tu refuses de nous aimer nous nous fanerons, et nous mourrons » ; mais il n'entend rien à leur prière et les repousse doucement : elles disparaissent et voici qu'on l'appelle ; des lianes se dénouent, Koundry, resplendissante, est là, mollement accoudée.

Elle l'apprivoise en lui parlant de sa mère qui est morte : Herzleide, et

les coquetteries tendres n'aboutissant pas, elle invente cette horreur: embrasse-moi comme si j'étais ta mère. Ce baiser est lent, long, plus de deux minutes d'orchestre. C'en est fait de la virginité du héros, quand résonne le motif du Graal. Parsifal se redresse dégrisé. Vainement raisonne le mauvais rire, le héros veut chercher le baume qui guérit les souffrances d'un Amfortas ; car le spectacle que Gurnemanz lui fait voir a lentement porté des fruits en son âme. Koundry est vaincue ; Klingsor survient et dirige la lance sainte contre le héros, celui-ci la saisit au vol et fait avec elle le signe de la croix. Un frac effroyable, le jardin enchanté a disparu ; Parsifal, vainqueur, s'en va élevant l'instrument du divin supplice comme une oriflamme!

Dans l'âme d'Adar, un écroulement s'était fait ; les femmes-fleurs et Koundry unies, c'était Izel. Et dans ce décor de végétation rouge, ce décor inventé à Palerme par le maître, ce décor vivant qui pousse les deux personnages l'un à l'autre et leur fait un boudoir d'aromes et de végétation, il voyait l'alcôve de ses ivresses où son entendement s'énervait en des voluptés qui lui semblaient basses maintenant.

Au paroxysme de vibration amoureuse où Adar était monté, il fallait une détente proportionnelle : saturé de luxure, excédé de baisers, meurtri de caresses, le corps exténué, il éprouve une volonté cérébrale formidable de réactivité.

La musique satanique de *Tristan* avait été l'éperon de son emballement la musique archangélique de *Parsifal* l'abattait à genoux, devant la spiritualité méconnue et transgressée. Izel l'avait entraîné jusqu'à l'épuisement de sa passionnalité : ils avaient, en un mois, fomenté et vécu plusieurs ans de luxure ; le cycle érotique sembla fermé pour Adar, plein de hautaines réflexions.

L'identification de Koundry et d'Izel l'obsédait, la scène de la tentation des femmes-fleurs et ce décor qui se resserre en un alcôve autour du couple, mettait une légende de condamnation sur les inouïs souvenirs d'amour dont son corps était encore brisé.

Le motif du Graal sonnait en lui, aussi éveillant des idées confuses et grandioses de magie et de charité ; des idées où la croix du Templier et la palme du martyr, le poignard vehmique et la prédication dominicaine, le salut du monde et l'ambition individuelle se heurtaient en un concépt de suprême entité boudhique.

Il perçut, mieux qu'à aucune heure de sa vie, l'antinomie désespérante de l'Amour et de la Puissance.

Renoncer à Freia-Izel ou à l'Anneau symbole des potentialités suprêmes. Il hésitait déjà, il désaimait.

Au troisième acte, Gurnemanz est devenu ermite; la chevalerie sainte tombée à des formules exotériques. Titurel est mort, Amfortas est obscuré comme un supérieur de trappistes qui fait bêcher un champ à des êtres prêts à tout pour la charité. C'est le triste endroit où Gurnemanz a aperçu Koundry pour la première fois; elle y revient, disant: « Servir », et elle ne parlera plus.

Bientôt, un chevalier armé de toutes pièces s'avance; dix ans à travers les épreuves, il chercha le chemin qui ramenait au Graal. C'est le Vendredi-Saint, il quitte son armure, fiche la lance en terre, et, ravi en extase, prie à deux genoux.

Gurnemanz reconnait en ce chevalier vierge, l'ingénu du premier acte. « Pourquoi les fleurs resplendissent-elles ainsi, demande Parsifal? — Ce sont les larmes du repentir qui tombent du ciel sur les prés. » Koundry s'est avancée vers Parsifal, en robe de lin, assis au bord de la fontaine: et lors, c'est presque l'Évangile, elle lui lave les pieds et les essuye, comme Madeleine, avec ses cheveux.

Siegfried, après avoir bu le sang du Dragon, entend le langage des oiseaux; après avoir souffert et vaincu l'hydre des appétits, Parsifal entend les voix de la nature; il est messiannissé, il est la vivante charité, il absout Koundry, la tentatrice qui le suit ainsi que Gurnemanz.

Dans le temple du Graal, comme au premier acte, c'est grand deuil. Les chevaliers viennent prendre place; Amfortas, plus désespéré, monte d'abord à l'autel et supplie qu'on le relève de son ministère; les chevaliers lui ordonnent de découvrir le tabernacle, alors le grand prêtre coupable se précipite à bas de l'autel, ouvre frénétiquement sa robe, demandant qu'on le tue et qu'on le délivre.

Mais voici les cloches du mont Salvat qui tintent leur motif en *lætare*. Parsifal, la lance élevée, apparait en Roi de gloire, il touche, avec le fer sacré, la plaie soudainement guérie d'Amfortas.

Koundry s'est traînée humblement, à genoux, jusqu'au pied de l'autel et rend son âme purifiée, tandis que Parsifal y monte et, découvrant le Graal qui flamboie, l'élève, tandis que le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descend dans un flot d'harmonie qui fait, de ce finale, la plus sublime émotion que l'Art ait jamais réalisée!

Adar, exalté, s'écriait, parlant seul :

— Voilà le seul Destin! La Papauté occulte! La Charité Royale.

« Maudit soit l'Amour, et Yseult, et Izel.

— Oh! le chemin de Damas qu'est cette journée, — dit Adar à Unken. — Ceux qui ne vivent pas dans cette intimité de l'esthète avec les Maîtres, particulière à une catégorie de civilisés concevraient mal l'effet d'une

lecture ou d'une audition; une page décide parfois d'une vie: et combien d'amours coupables ou non ont pour berceau le piano banal.

L'Occulte appelle potentialités, des latences de force ignorées souvent de l'être qui les contient et qui se muent de potentialités en puissance d'être; puis en actes.

C'est-à-dire que le Verbe de l'individu contient des sous-Verbes souvent contraires, chacun correspondant à une des tendances du ternaire: Adar, par l'âme, était doué pour l'amour, mais en puissance de devenir sous forme de Charité; et son esprit, satisfait un moment d'un concept tout passionnel, gardait en puissance d'être l'idée d'une ambition magique et militante.

Comme la réaction se proportionnalise toujours à l'action, qu'un excès, pour satisfaire à l'équilibre, repousse l'excessif à l'antipode, Adar descendait du théâtre aussi Parsifal qu'il en sortait Tristan, les autres soirs. Il ne jeta pas un regard au bois, témoin de tant d'extases lunaires; il marchait au bras d'Unken, l'esprit perdu en de nouveaux horizons, quand les deux célèbres critiques d'art, Drouhin et Spicq (1), les deux inséparables érudits, parlèrent au musicien cheminant avec lui et Adar.

— Par la manie munichoise de repeindre les Primitifs, que Dieu maudisse... Si cette autre manie de précéder les auditions classiques d'une leçon, comme on fait maintenant à Paris, venait en Allemagne, le seul homme qui put faire le commentaire d'ouverture de *Parsifal*, serait Sexthental.

— Ah! le Nurembergeois qui a traduit le *Sepher Abahir* dont Rosenroth n'a donné qu'un fragment?

— Celui-là même, un homme étonnant qui connaît son Inde védique comme pas un, il y a vécu quinze années; je l'allai voir pour l'inscription énigmatique qui court sur le collet de la tunique d'un *Christ*, par Léonard,... le Léonard que possède Ritter, le célèbre ingénieur neuchâtelois: il me l'a traduit et puis nous avons causé. Il considère *Parsifal* comme le pendant de la *Flûte enchantée*, qui fut commandée par les Rose-Croix et représente, paraît-il, un cours complet d'initiation magique.

— C'est donc le dernier sorcier, votre docteur Sexthental, — dit Unken.

— Il se dit Mage, on peut entendre sorcier. En tout cas, j'ai vu un dictionnaire venir à lui de son rayon; et son bureau se mettre en ordre tout seul pendant qu'il parlait.

— Vous étiez halluciné.

(1) V. *Vice suprême*, page 121.

— Non pas !

Izel attendait fiévreusement.

— Tu viens de *Parsifal ?* — souffla-t-elle.

— Oui, — répondit Adar.

Et comme le visage de la jeune femme s'assombrissait :

— Écoute, enfant ! L'arc toujours bandé se rompt, l'Amour toujours en fête se blase : j'ai pris un bain de religiosité pour me reposer l'âme de nos fièvres : et je t'arrive aussi tendre, mais plus calme. Ce soir, nous serons frère et sœur, et nous aimerons-nous moins pour cela ? Toute la vie est devant nous : un répit nous prépare à de nouvelles joies.

Alors, Izel lui tendit une lettre où maman Hubert signalait la mise en vente du Château de Mussidan, parc célèbre, belle demeure Louis XIII, à un prix dérisoire, étant donné la proximité de Bordeaux.

— Qu'en penses-tu, Izel ?

— Je pense, Adar, que pour le repos de nos fièvres, comme tu le formules toi-même — et mentalement elle ajoutait : pour leur reprise, mon bel ami — je préfère la campagne seigneuriale à une pérégrination lasse. Je voudrais, enfin, une chambre qui ne fut plus la chambre d'hôtel, un lit ou nul n'eût couché avant nous.

Adar télégraphia qu'il achetait le château Mussidan et son parc.

— Me voici châtelaine — dit Izel en s'endormant pour la première fois calmement; et la fatigue lui cacha la signification des nouveautés d'airs de son aimé mari.

Joséphin PÉLADAN.

S.·. I.·. ℵ

LES SEPT PRINCIPES DE L'HOMME
AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE (1)

A M. Ad. Franck.

Plusieurs causes tendent à rendre les études théosophiques inabordables aux chercheurs européens consciencieux.

Sans vouloir énumérer toutes ces causes, contentons-nous de signaler aujourd'hui les principales.

(1) Conférence faite à la Société Théosophique Hermès par le secrétaire-correspondant.

La première c'est le cadre exclusivement philosophique sur lequel se meut l'argumentation généralement employée par les défenseurs de la doctrine. La seconde c'est l'emploi des mots techniques qui ne sont jamais assez clairement définis.

Peu de questions montrent ces défauts avec plus d'évidence que celle de la constitution de l'homme. Lisez avec soin les nombreux articles écrits sur cette question et vous serez frappés, après cette lecture, du peu de netteté avec laquelle les principes énoncés se classent dans votre esprit.

Vous connaissez sept noms mystiques par lesquels sont définis les sept principes de l'homme ; mais il vous est impossible de vous faire une autre idée de ces principes que celle d'une nomenclature exclusivement philosophique.

Devant ces affirmations métaphysiques, le savant matérialiste hausse les épaules et retourne étudier ce *qu'il peut voir*, considérant tout le reste comme contes de bonne femme. Le savant matérialiste a raison d'agir ainsi et ce n'est pas en l'accusant d'intolérance et d'imbécillité qu'on peut arriver non pas à le convaincre, mais tout au moins à lui faire écouter ce qu'on prétend démontrer.

A tous les arguments invoqués par les théologiens pour prouver l'existence de l'Enfer, du Purgatoire ou du Paradis, le positiviste se contente d'opposer la science en disant : « J'ai la faculté d'apercevoir avec mon télescope une certaine portion de l'Univers, montrez-moi donc où sont logés vos lieux de Pénitence, de Purification et de Béatitude ; nous pourrons alors commencer à nous entendre ».

Il en est exactement de même pour ces fameux principes de l'homme. Au lieu de discuter devant l'Occidental si le 4e principe suivra de préférence le 3e ou le 5e, il est nécessaire avant tout de savoir où ces principes sont logés dans l'homme, *anatomiquement et physiologiquement parlant*.

La démonstration ainsi présentée est assise sur des bases inébranlables et emprunte au Matérialisme lui-même les arguments solides de sa réalité.

Nous allons donc étudier les sept principes de l'homme au *point de vue physiologique* en déterminant exactement ceux que la science actuelle a découverts et localisés ; mais en montrant aussi ceux qui sont du domaine plus élevé de l'esprit quoique en rapport appréciable avec les premiers.

Nous ferons appel pour cette étude aux enseignements de l'occultisme occidental de même qu'à ceux de la physiologie positiviste. La Théosophie ne doit en effet combattre aucune doctrine sous peine de perdre *ipso facto* son caractère essentiel. Elle doit montrer L'UNITÉ de toutes les doctrines dans la Vérité sans vouloir augmenter encore les divergences

d'écoles pour faire prédominer une doctrine de détail sur une autre doctrine de détail. Voilà pourquoi nous cherchons avant tout à « concilier les profondeurs des vues *théoriques* anciennes (révélées par la Théosophie) avec la rectitude et la puissance de *l'expérimentation* moderne (révélée par la Science Positiviste) » (1).

*
* *

IDÉE GÉNÉRALE DE LA CONSTITUTION PHYSIOLOGIQUE DE L'HOMME :

La méthode de la Science Occulte, *l'Analogie* (2), permet de déterminer la constitution physiologique de l'homme en considérant la moindre de ses parties constituantes. Le globule sanguin seul nous donnerait cette loi fondamentale encore inconnue des physiologistes actuels ; cependant, comme l'étude des globules sanguins nous entrainerait dans des considérations d'histologie trop techniques, nous allons prendre comme base d'étude *une phalange*, sûr d'y trouver les principes constituants de l'homme tout entier.

Considérons donc la phalange de notre index qui porte l'ongle (phalangette) et voyons en quelques mots sa construction.

L'anatomie nous enseigne que cette phalange contient des os, des muscles, des vaisseaux sanguins et lymphatiques et des nerfs. Chacun de ces organes est formé de cellules de formes très différentes. Posons donc tout d'abord l'existence *du corps* de notre phalange, corps formé par des éléments matériels variés.

La partie fondamentale, le support de ce corps, est formée par *des os*, sur ces os viennent se greffer *des muscles* qui les mettent *en mouvement*, le mouvement est entretenu par *la vie* de tous les organes situés dans notre phalange.

MOUVEMENT et VIE voilà donc deux termes nouveaux dont il nous faut déterminer l'origine. Commençons par le dernier : la Vie.

Dans l'intérieur ou au pourtour des os, des muscles et des nerfs, rampent les vaisseaux sanguins apportant le sang oxygéné par les artères, emportant le sang désoxygéné par les veines. Que vient faire là ce sang et quel est son but ?

Pour le savoir, mettons à contribution la science expérimentale et empêchons le sang d'arriver à la phalange en liant l'artère. Que se produit-il ?

La phalange se nécrose et MEURT, sans toutefois cesser un instant d'être mue sous l'influence de la volonté. Si la phalange meurt quand on

(1) Louis Lucas.
(2) Voy. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus.

empêche le sang d'arriver, il est clair que le sang est le *siège de la vie.*

Voilà donc deux éléments bien déterminés dans notre phalange.

1° Le corps constituant.

2° La vie grâce à qui l'existence et les fonctions de ce corps persistent.

Nous n'avons pas ici à entrer dans le détail et à démontrer si la vie est une entité réelle ou le résultat chimique de l'oxydation et de la désoxydation de l'hémoglobine. Ces démonstrations nous entraîneraient trop loin. Restons donc à la simple détermination de nos deux premiers éléments : le corps et la vie.

Un dernier élément reste à étudier : *le Mouvement.*

Si le sang n'arrive plus à la phalange, celle-ci meurt, nous l'avons vu ; mais *sans cesser de se mouvoir.* Réciproquement si une *paralysie* vient empêcher les nerfs d'agir, la phalange ne peut plus se mouvoir ; mais *sans cesser de vivre.*

La Vie et le Mouvement sont donc indépendants ; l'une est amenée par les vaisseaux sanguins, l'autre par *les nerfs.*

Les Nerfs placés dans notre phalange sont de deux sortes : les uns *la font mouvoir* sous l'influence de notre volonté, et manifestent à notre conscience ce qui se passe dans la phalange ; ce sont les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs ; les autres *font vivre* cette phalange en faisant contracter les vaisseaux qui apportent le sang et l'emportent ou en permettant aux diverses cellules osseuses, musculaires ou nerveuses d'exercer leurs diverses fonctions, le tout indépendamment de cette volonté et tout à fait à l'insu de la conscience : ce sont *les nerfs vaso-moteurs* émanés du *grand sympathique.* — C'est sous l'influence de ce nerf que des portions de phalange enlevée par une blessure peuvent se reconstituer *dans la forme primitive* ; mais le cadre de notre étude ne nous permet pas d'entrer dans des détails complémentaires à ce sujet.

Contentons-nous de résumer ce que nous avons dit jusqu'ici en montrant :

1° Que la partie matérielle de notre phalange ou CORPS est constituée d'une foule de cellules de formes et de fonctions différentes.

2° Que ce corps de la phalange VIT sous la double influence du sang et des filets nerveux du grand sympathique. La vie est sans cesse apportée par le sang ; mais une partie est en réserve dans les *ganglions du grand sympathique* (1).

(1) Toutes ces données font partie d'un grand travail en cours d'exécution sur l'alliance absolue de la Science occulte et de la Science expérimentale. Nous ne pouvons développer chacune de nos conclusions ici, quoique nous ayons toujours en main les éléments scientifiques nécessaires à ce développement.

3° Que la phalange SE MEUT, sous l'influence de la volonté et se révèle à la conscience par la sensation. La volonté et la sensation sont respectivement transmises par les nerfs moteurs ou centrifuges et les nerfs sensitifs ou centripètes analogues aux artères et aux veines.

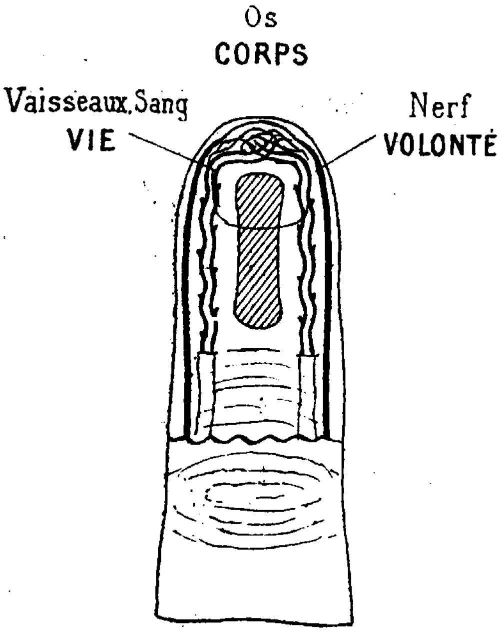
Le Corps,
La Vie,
La Volonté,

Tels sont les trois éléments principaux que nous venons de déterminer dans l'étude de notre phalange — Voyons leur origine. — Nous allons ici énumérer nos conclusions sans développement, sous peine de transformer cette courte étude en un véritable volume.

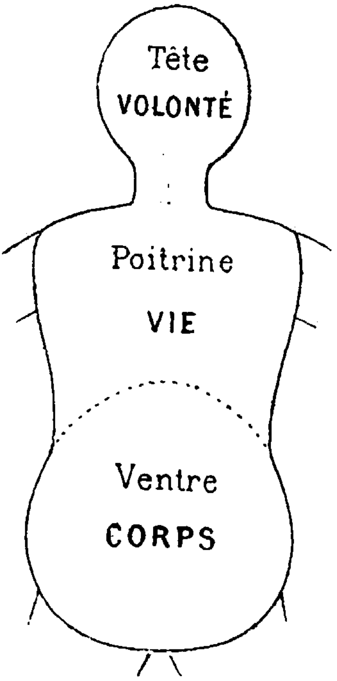
Les éléments nécessaires à la réparation des pertes *matérielles* de l'organisme sont fabriqués dans le VENTRE. On peut dire, en deux mots : Le Ventre fabrique le corps.

La vie nécessaire à la réparation des pertes *vitales* de l'organisme est fabriquée dans LA POITRINE (fonction de respiration). En deux mots : La Poitrine fabrique la vie.

La volonté nécessaire *au mouvement conscient* de l'organisme tire son origine DE LA TÊTE. La Tête fabrique la volonté.



1re phalange de l'index
(schéma)



Les Trois centres de l'Homme
(schéma)

Figure schématique de la constitution physiologique de l'homme.

Voilà donc trois centres, le Ventre, la Poitrine, et la Tête correspondant absolument à nos trois éléments : le Corps, la Vie, la Volonté. La façon d'agir de ces centres doit donc toujours être *analogue*. Voyons si cette déduction est vraie.

*
* *

IDÉE GÉNÉRALE DE LA CONSTITUTION PSYCHOLOGIQUE DE L'HOMME

C'est maintenant que nous allons faire appel à l'occultisme occidental dans la personne d'un de ses plus illustres représentants : Fabre d'Olivet en montrant comment les données anatomiques et physiologiques que nous venons de déterminer, éclairent d'un jour tout nouveau ses données psychologiques. C'est en partant de cette double concordance que nous ferons appel tout à l'heure à l'occultisme oriental pour montrer son unité avec toutes les données précédemment acquises.

Nous avons vu que le corps se manifestait à la conscience par *la sensation*. Par quoi se manifestent à cette conscience les deux autres éléments la Vie et la Volonté ?

La Vie a son siège principal, nous l'avons vu, dans la Poitrine. Or, quand vous avez un chagrin violent ou un amour intense, où vous sentez-vous touché? *au cœur*, vulgairement parlant ; *au grand sympathique* (plexus cardiaque), scientifiquement parlant (1) ; *au corps astral*, ésotériquement parlant ; et là se trouve en effet le siège du SENTIMENT, qui est pour la vie ce que la sensation est pour le corps.

La volonté se manifeste de même à la conscience par la liberté de faire ou de ne pas faire, appelée par Fabre d'Olivet : ASSENTIMENT.

La sensation caractéristique du corps, se manifeste par *le besoin*.

Le sentiment se peint par *la passion*. L'assentiment par *l'inspiration*.

L'homme est donc nécessité, passionné ou inspiré suivant le centre qui se réfléchit à sa conscience. Mais là ne doit pas s'arrêter notre analyse.

La sensation nous cause *du Plaisir* ou *de la Douleur*, suivant la façon dont notre corps est impressionné.

Eh bien, le sentiment nous cause aussi de *l'Amour* ou de *la Haine* suivant la façon dont la vie est impressionnée.

L'assentiment nous révèle aussi *la Vérité* ou *l'Erreur*, suivant la façon dont la Volonté est impressionnée.

La Sensation, le Sentiment et l'Assentiment, n'est-ce pas *une même chose* diversement « colorée » suivant les milieux d'où elle émane ?

(1) Claude Bernard, *la Science expérimentale*.

De même le Plaisir, l'Amour et la Vérité sont *une même chose* con-idérée *positivement* à divers points de vue, comme la Douleur, la Hain t l'Erreur sont cette même chose considérée *négativement* à ces points e vue.

Arrêtons là ces digressions sur le Corps, la Vie et la Volonté, digres-ions que nous pourrions pousser fort loin avec Fabre d'Olivet. Il nous uffit, pour l'instant, d'avoir déterminé l'unité de ces principes triplement ifférents. Nous allons pouvoir en tirer d'importantes conclusions.

Avant de passer à d'autres considérations, il nous faut résumer ce que ous avons dit en trois figures. C'est la même figure originelle: *le triangle* ui sert de base à nos trois schémas pour bien montrer qu'ils expriment , même chose considérée en trois aspects différents, corps, vie ou volonté uivant le cas.

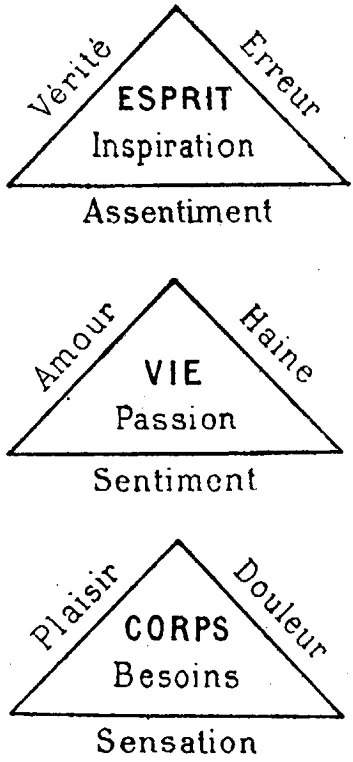


Figure schématique résumant la constitution de l'Homme, d'après Fabre d'Olivet

(Manque la 4e sphère, sphère du libre arbitre)

RAPPORTS DES PRINCIPES ET DES NOMBRES

Le Corps, la Vie et l'Esprit, anatomiquement générés par le Ventre, la oitrine et la Tête, représentent en somme un seul principe diversement olué. Si nous voulions les désigner par *des nombres*, il nous faudrait

trouver trois chiffres représentant l'unité de différents degrés. Or, l'emplo des méthodes de calcul pythagoriciennes, méthodes totalement perdues d nos jours et que nous avons reconstituées un des premiers (1), permet d voir que 1, 4 et 7 représentent bien l'unité à différents degrés. En effet en addition théosophique, 4 = 1 + 2 + 3 + 4 = 10 ; 10 = 1 + 0 = 1 ; 7 = + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 = 28 ; 28 = 2 + 8 = 10 = 1.

Voilà donc 3 nombres : 1, 4 et 7, qui représentent le même nombr 1 diversement considéré. Nous pouvons donc établir un rapport de suit et dire :

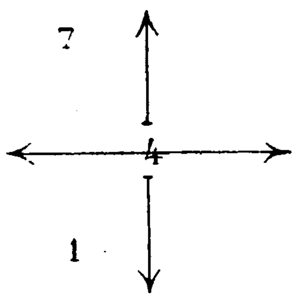
1	représentera	le Corps
4	—	la Vie
7	—	l'Esprit.

Disons tout de suite que ces nombres représentent effectivement l'ordr des 3 principes de l'homme qui portent ces noms d'après l'occultism oriental. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce sujet.

Disons deux mots de ce que deviennent ces principes à la Mort.

LA MORT ET LA RÉINCARNATION

L'essence du principe supérieur, l'Esprit, le porte à *s'élever*, ésotérique ment parlant. L'essence du principe inférieur, le Corps, le porte à *tombe vers la terre* d'où ses principes constituants sont sortis. La Vie joue don le rôle d'un véritable *lien* réunissant en un tout harmonieux le princip qui veut monter et celui qui veut descendre et les forçant tous deux à réa liser un perpétuel équilibre. Les trois flèches suivantes indiquent ces troi particularités de nos principes.



A la mort, chacun des éléments retourne où le poussent ses affinités Le Corps revient à la terre, la Vie se répand dans la Vie Universelle d la Planète et va animer d'autres êtres. Quant à l'Esprit, *il monte* d'autan

1) Voyez Papus, *Traité élémentaire de Science Occulte*, chap. II.

lus haut que la vie de l'être a été plus spirituelle. Ces mots de *monter*, *escendre*, sont des images et rien de plus ; Swedenborg a fort bien vu ue le côté occulte des choses est *en dedans* et n'est pas au-dessus ni au-essous. Nous employons les termes courants pour être clairs, toutes éserves faites d'ailleurs. La Théosophie enseigne de même certains dé-ails au sujet de la transformation *post mortem* des sept principes de homme. Nous n'avons pas à revenir ici sur ces données déjà connues et ous allons revenir sans plus tarder à l'étude de nos trois principes.

L'Esprit, avons-nous dit, monte plus ou moins haut suivant la spiritua-té de l'être. Les Kabbalistes disent en effet que l'amour des choses maté-elles et viles augmente l'affinité de l'Esprit pour la Terre et diminue faculté d'ascension après la mort. Une figure simple va résumer tout la.

Au bas, sur la terre, au-dessus, seront figurées trois couches indiquant hématiquement les différentes régions spirituelles dans lesquelles élévent les Esprits.

Les Esprits sont désignés par une Croix.

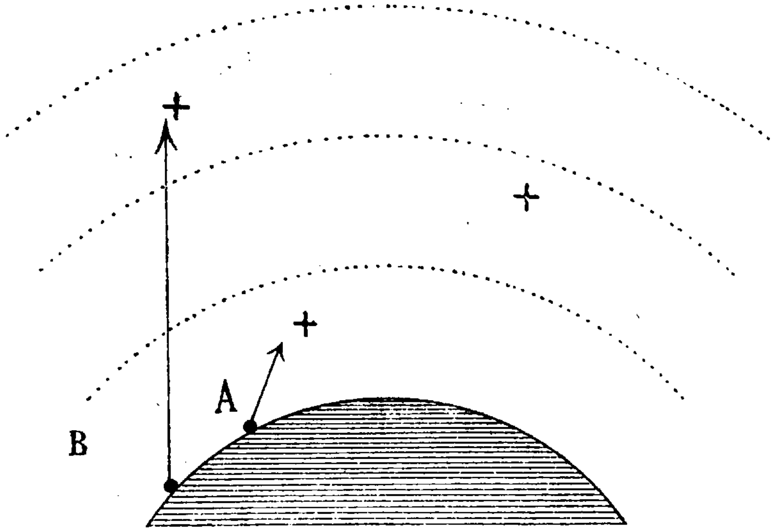


Figure schématique pour l'étude de l'incarnation.

L'INCARNATION.

Cette figure est destinée à éclairer la théorie que nous allons donner de *ncarnation*. Comment se fait-il que l'être qui a eu dans sa vie précédente beau *Karma* (somme des mérites et des démérites) ait dans l'incarnation ivante un beau corps et que, réciproquement, le mauvais riche, le suicidé, l'égoïste ambitieux d'une vie précédente devienne un pauvre au corps chitique dans la vie suivante? C'est ce que va nous montrer cette figure.

La Physiologie étudiée avec les lumières de l'ésotérisme nous enseigne que la première phase de la conception humaine consiste dans la fixation, — sur la matière de ce qui sera le corps futur — de la Vie Universelle. La Vie, universelle dans laquelle, à la mort, s'était répandu le *médiateur plastique* ou la Vie de l'être, va donc encore se *spécifier* pour donner naissance au corps qui naît. L'alliance de la Vie et du Corps produit un véritable foyer d'attraction, une véritable aimantation qui va attirer un des esprits destinés à diriger le nouvel être.

Si les parents de ce nouvel être sont des ivrognes et des êtres inférieurs, physiologiquement parlant, *la force d'attraction* produite par la conception sera *très faible* et ne pourra qu'attirer un des esprits situés dans la région inférieure, c'est-à-dire un être qui a eu un *mauvais Karma* dans l'existence antérieure. Voilà pourquoi cet esprit renaîtra dans un corps rachitique, fils d'ivrognes. C'est là le cas figuré en A sur la figure précédente.

Si au contraire les parents sont des êtres vertueux et supérieurs, la force d'attraction sera considérable et un bel esprit viendra diriger un beau corps. C'est le cas figuré en B.

Mais cet esprit *n'entre jamais complètement* dans l'être. Il reste au-dessus de lui et constitue son *higher-self, son idéal, son Dieu*, ainsi que l'a vu M. Sinnet, et, avant lui, Wronski, ainsi que le fait est égalemen décrit dans les communications spirites intitulées *les Dualités de l'espace* récemment publiées par les soins de Eugène Nus. Si nous voulons don figurer la place occupée par nos trois principes, nous placerons le principe 1 le corps, *dans le Ventre*, le principe 4, la vie, *dans la Poitrine* et le prin cipe 7, l'Esprit, *au-dessus de la tête*. Ainsi :

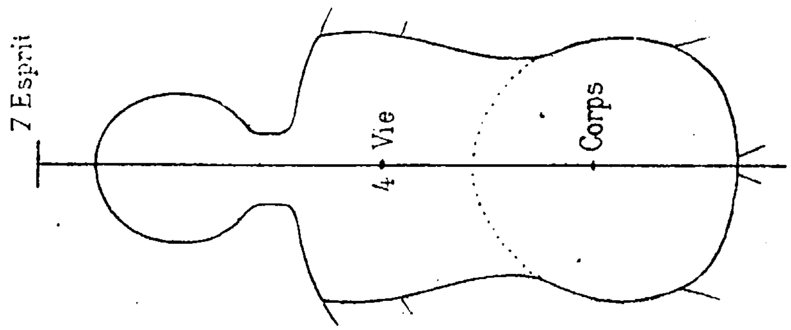


Figure schématique montrant la situation du 7e principe par rapport à l'homme.

LES SEPT PRINCIPES, D'APRÈS L'OCCULTISME ORIENTAL

Nous venons de déterminer les trois principes de l'homme, et nous vous voyons déjà que l'un d'eux, le 7e, échappera à toute analyse matérielle, positive, puisqu'il est hors de l'être. L'analyse de ces principes va nous montrer cependant tous les intermédiaires avec leur localisation physiologique et leurs propriétés.

Analysons d'abord le principe 1, *le Corps*.

Le corps comprend tout d'abord un grand nombre de cellules matérielles qui le constituent à proprement parler. Mais chacune de ces cellules possède en elle-même *une vie propre* indépendante de la vie des autres parties de l'organisme. Ainsi la cellule musculaire a en elle une vie particulière d'où naît sa faculté de contraction. Le globule sanguin apporte incessamment de quoi renouveler cette *vitalité* des cellules fixes, mais il n'en est pas moins vrai que cette vitalité a une existence réelle. Voilà donc deux grandes localisations de la vie.

1° *La Vitalité* située dans chaque cellule de l'organisme ;

2° *La Vie* charriée à travers cet organisme par le globule sanguin. C'est la condensation de cette vie qui produira le *Corps astral*. L'analyse *du corps* nous a donc fait découvrir trois principes :

1. Le Corps lui-même. Le Corps du corps.
2. La Vitalité . . . La Vie du corps.
3. Le Corps astral. . L'Esprit du corps.

Mais ce corps astral tient autant à la vie organique elle-même qu'au corps. En effet, la force vitale du sang ne va-t-elle pas se condenser dans *le grand sympathique* et dans ces innombrables ganglions qui constituent pour elle de véritables réservoirs ? Les plexus nerveux de la Poitrine et du Ventre sont les centres véritables de ce corps astral, mystérieux moteur de notre organisme à l'étude duquel Louis Lucas consacre sous le nom d'*Enormon*, les deux volumes de sa *Médecine Nouvelle* (1). Le centre de direction de la vie organique ou *instinctive* constitue bien le centre de la vie elle-même, c'est ce 4e principe que nous avons déjà étudié sous ce nom et que les Orientaux appellent *l'âme animale*, nom parfaitement justifié par sa localisation spéciale de *l'instinct*.

Dès qu'un ganglion du grand sympathique atteint le cerveau, l'évolution du système nerveux nous démontre la naissance d'une modification particulière de la vie ; la naissance de facultés nouvelles caractérisées chez

(1) Louis Lucas, la *Médecine Nouvelle*, 2 vol. in-8°, 1863.

l'homme où elles atteignent leur plus haut développement, par l'*intelligence*, et la *faculté de raisonner et d'apprendre les sciences*. La localisation de cette faculté est bien dans le cerveau.

Si nous résumons ce que nous avons dit jusqu'ici de la Vie, nous obtiendrons les données suivantes :

3° *Le Corps astral*, qui était l'esprit du corps, mais qui n'est que le *Corps de la vie*, localisé dans le globule sanguin et les ganglions du grand sympathique. Ce principe est donc commun au Corps et à la Vie.

4° *L'Ame animale* ou la Vie en elle-même. *La Vie de la Vie* localisée dans le plexus du grand sympathique.

5° *L'Ame humaine* ou la Vie spiritualisée par l'évolution. *L'Esprit de la vie* localisé dans le cerveau.

Cette faculté merveilleuse dont nous sommes si fiers n'est cependant que la plus inférieure de l'Esprit lui-même. Le savant, pour aussi célèbre qu'il soit, peut, après sa mort, être moins bien traité par son Karma qu'un ignorant vertueux. L'ésotérisme place en effet *la Sagesse* au-dessus de la *Science*; la *Spiritualité* au-dessus de l'*Intellectualité*. Un sage ou être spirituel est celui qui a évolué au 6ᵉ principe, tandis que le savant n'a évolué qu'au 5ᵉ. Où est donc localisé le 6ᵉ principe ?

Il n'est pas localisé, ou du moins il est l'est fort peu, dans les cellules nerveuses du sommet de la tête. A lui s'arrête en effet *la Science* et ses méthodes. Le savant ne peut le comprendre.

L'Occultiste seul peut en saisir toute la portée.

Le 7ᵉ principe est au-dessus de l'être et par suite échappe à notre analyse plus encore que le 6ᵉ. L'Esprit nous apparait donc ainsi formé :

5° Le Corps de l'Esprit; partie la plus inférieure.
L'Ame humaine (Intellectualité, Science).

6° La Vie de l'Esprit.
L'Ame angélique (Spiritualité, Morale) *Devakan.*

7° L'Esprit de l'Esprit.
L'Ame divine (Divinité) *Nirvana.*

Le problème théosophique consiste, ainsi que l'a si bien démontré Wronski, à faire rentrer dans l'être ces 6ᵉ et 7ᵉ principes qui sont hors de lui, à unir l'homme à l'ange et au dieu qu'il porte latents en lui. L'espace nous manque pour étudier l'évolution de ces principes après la mort. Il suffit de se reporter aux écrits théosophiques pour avoir de nombreux détails à ce sujet. Pour ma part, je me contente de résumer toutes ces données en un tableau et une figure.

TABLEAU DES SEPT PRINCIPES DE L'HOMME

(Rapports et localisations)

7 ESPRIT **Inspiration**	7 **L'Ame divine.** *Divinité.*	Esprit de l'Esprit.
	6 **L'Ame angélique.** (Quelques cellules nerveuses élevées; surtout hors de l'être.) *Spiritualité.*	Vie de l'Esprit.
	5 **L'Ame humaine.** (Cerveau) *Intellectualité.*	Corps de l'Esprit. Esprit de la Vie.
4 VIE **Passion**	4 **L'Ame animale.** (Grand sympathique.) *Instinct.*	Vie de la Vie.
1 CORPS **Besoins**	3 **Le Corps astral.** (Globules sanguins et ganglions nerveux.)	Corps de la Vie. Esprit du Corps.
	2 **La Vitalité.** (Vie propre des cellules organiques.)	Vie du Corps.
	1 **Le Corps.**	Corps du Corps.

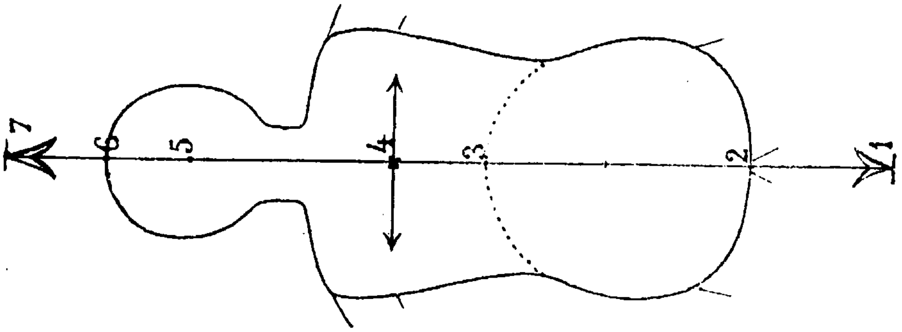


Figure schématique des sept principes de l'homme.

Muni des données précédentes, le lecteur comprendra sans peine le plan sur lequel ce tableau et cette figure ont été construits. Des considérations fort importantes peuvent être tirées de l'étude des sept principes de l'homme; mais la place nous manque et force nous est de renvoyer ces études à un autre article.

PAPUS (M. S. T.)
S.·. I.·. א

PAR LES PORTES D'OR [1]

III. — L'EFFORT INITIAL (*suite*).

Et maintenant cherchons comment surmonter la difficulté initiale d'attacher son intérêt à l'invisible. Nos sens grossiers se rapportent uniquement à ce qui est objectif, au sens ordinaire du mot ; mais dès l'au-delà de ce champ de vie, il y a des sensations plus raffinées qui font appel à des sens plus raffinés. Ici se trouve le fil qui nous conduira vers le seuil que nous cherchions. L'homme, de ce point de vue, ressemble à un centre de nombreux rayons ou lignes ; et s'il a assez de courage ou d'intérêt pour se détacher de la forme de vie la plus simple, le point, — et pour explorer ne fût-ce qu'un peu de ces rayons ou lignes —, tout son être s'élargit et s'épanche immédiatement et inévitablement ; l'homme commence à croître en grandeur. Mais il est évident, si nous acceptons cette illustration comme adéquate, qu'il est suprêmement essentiel de ne pas explorer une ligne avec plus de persistance qu'une autre ; autrement le résultat inévitable sera une difformité. Nous savons tous combien puissante est la majesté et la dignité personnelle d'un arbre de la forêt, qui a eu assez d'air pour respirer, assez de place pour étendre ses racines, et assez de vitalité intérieure pour accomplir sa tâche incessante. Il obéit à la loi parfaitement naturelle de croissance ; et de là vient l'admiration étrange qu'il inspire.

Comment est-il possible d'arriver à reconnaître l'homme intérieur, à observer sa croissance et à l'alimenter ?

Essayons de suivre un peu le fil que nous avons trouvé ; bien que probablement les mots doivent bientôt être inutiles.

---

(1) Voir numéro 2 et 4 de la *Revue Théosophique*.

Chacun de nous doit voyager seul et sans aide, comme le touriste doit grimper seul quand il approche du sommet de la montagne. Aucune bête de somme ne peut l'aider ici ; et là, ni les sens grossiers ni rien qui touche les sens grossiers ne peut lui être d'aucun secours. Mais les mots peuvent encore nous accompagner pour une courte distance.

La langue évalue dans les aliments la douceur ou le piquant. Pour l'homme dont les sens sont de l'ordre le plus simple, il n'y a pas d'autre idée de la douceur que celle-là. Mais une essence plus fine, une sensation de même ordre plus hautement placée, s'atteignent par une autre perception. La douceur sur le visage d'une jolie femme ou dans le sourire d'un ami est reconnue par celui dont les sens intérieurs ont ne fût-ce qu'un faible et élémentaire frisson de vitalité. Pour qui a soulevé le loquet d'or, la source des eaux douces, la fontaine même dont sort toute douceur, est ouverte et devient part de son héritage.

Mais, avant que cette fontaine puisse être goûtée, avant même qu'aucun autre ruisseau puisse être atteint, aucune source découverte, il faut que le cœur soit débarrassé d'un grand poids, d'une barre de fer qui l'oppresse et l'empêche de se soulever dans sa force.

Celui qui a exploré jusqu'à sa source le cours de la douceur, et qui le suit à travers la nature, à travers toutes les formes de la vie, a soulevé ce poids, et s'est élevé lui-même à l'état où il n'y a pas de captivité. Il sait qu'il fait partie du grand tout ; et c'est cette connaissance qui est son héritage. C'est en brisant le lien arbitraire qui l'enchaîne à son centre personnel qu'il atteint sa majorité et devient maître de son royaume. A mesure qu'il s'élargit, à mesure que ses nombreuses épreuves s'étendent le long de ces lignes qui se rencontrent au point où il est incarné, il se découvre en contact avec toute vie, et contenant en lui-même le tout. Et alors il n'a qu'à se laisser aller à la grande force que nous appelons le bien, à la serrer étroitement dans l'embrassement de son âme, pour être emporté rapidement sur les grandes et larges eaux de la vie réelle. Que sont ces eaux ? Dans notre vie présente nous n'avons que l'ombre de la substance. Personne n'aime sans satiété, personne ne boit sans que la soif du vin ne revienne. La faim et le désir assombrissent le ciel, et rendent la terre malveillante. Ce qu'il nous faut, c'est une terre qui produise du fruit de vie ; un ciel qui soit toujours empli de lumière ; — et puisque c'est là ce qu'il nous faut positivement, nous sommes sûrs de le trouver.

(*A suivre.*) AMARAVELLA.

LE BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

D'après Sinnett (1)

LE KARMA (*Fin.*)

(Lu à la Séance générale de la S. T. Hermès, le 1er juillet 1883).

Dans la première partie de cette étude nous avons dit, il doit vous ne ouvenir, que le manque de moralité d'un homme pouvait le faire renaître .veugle ou estropié, en dehors de toutes circonstances locales, et seulenent par la force de l'inéluctable loi du Karma.

Ce fait se peut produire après des milliers d'années, et par le concours .e parents avec lesquels le futur incarné n'eut jamais, antérieurement, le lus petit lien de connexion physique.

La structure défectueuse de cet enfant est, en effet, contenue à l'avance otentiellement, virtuellement, dans l'être qui cherche à s'incarner, et ela par le jeu des affinités.

Mais cet être ne peut venir à l'existence que s'il rencontre une Monade pirituelle disposant d'une âme humaine (4me principe) ou de la portion plus u moins grande de cette âme humaine qui a persisté et que si cette Ionade spirituelle attire (ou aspire) l'être dont nous parlons, dans le nonde des causes, pour recommencer la vie objective.

Dans ces circonstances, l'enfant, qui par son seul fait doit naître mal onformé, est conçu et mis au monde où il causera sa propre souffrance et elle des autres.

Remarquez donc bien que nous sommes ici en face d'un *effet* qui redeient une *cause*.

Voilà l'énigme vivante de l'origine des souffrances physiques et morales, u mal dont toutes les puissances pèsent sur l'Humanité. Que l'Humanité ache et ose vouloir, et, elle pourra, détruisant la chaîne des causes du nal, en abolir tous les effets !

L'explication que nous venons de donner s'applique encore parfaitement ux lois d'hérédité et d'atavisme qu'elle concilie avec le principe des enaissances, car, dit M. Sinnett « c'est par l'assimilation sélective de Karma que les *esprits* se procurent une parenté *appropriée* à leur mérite et aux nécessités potentiellement inhérentes à leur caractère.

(1) Voir les numéros 1, 2, 3 et 4 de la *Revue Théosophique*.

Cela n'explique-t-il pas clairement comment l'enfant reproduit, avec le temps, les singularités morales et mentales de ses antécédents directs et indirects aussi bien que leurs particularités de structure physique?

Donc, pour l'enfant comme pour l'humanité, ainsi que nous le verrons plus tard, le milieu où ils font leur entrée s'adapte parfaitement à l'état de progression qu'ils ont atteint, puisque, pour l'esprit qui se réincarne, la famille qui le reçoit est ce qu'une planète est pour une humanité qui revient, après un Manvantara, prendre pied sur sa surface.

Karma ! Voilà donc bien l'impérieux déterminatif du choix, inconscient il est vrai, mais toujours juste que fait le nouveau-né en trouvant la parenté qui répond à son caractère, à ses besoins, à ses aspirations inférieures, conséquence de son ancienne manière de vivre. Cependant tenons compte de quelques exceptions. Une cause fortuite, accidentelle peut, dès sa naissance, déranger l'organisation d'un enfant, sans qu'il l'ait mérité ; alors ces souffrances imméritées, Karma, toujours présent, en règlera le compte et paiera ce qui est dû, dans les vies qui suivront après et après. Du reste, selon les Adeptes qui l'affirment, ces peines imméritées produisent, dans les existences subséquentes, les meilleurs résultats.

Tout est, ainsi qu'on peut le voir, absolument juste dans ce système de rétribution.

*
* *

En Chimie comme en Mécanique il n'y a pas de petites choses qui soient indifférentes, et la nature répond aux petites causes de même qu'aux grandes. C'est pourquoi nous devons être convaincus que, dans les opérations spirituelles, elle a autant de souci des faibles dettes que des fortes, qu'elle acquitte par les conditions d'existences graduées à l'infini et formant les différents états Devakaniques.

Si nous savons réaliser cette idée de *l'individualité* se perpétuant et se continuant au travers des naissances Karmatiques où la nouvelle *personnalité* se courbe d'abord sous les faits accomplis dans une existence antérieure et subit les suites d'actes oubliés depuis longtemps ;

Si nous savons voir encore cette *individualité* passer entre chaque existence matérielle par une période de paix et de repos où les principes supérieurs trouvent leurs effets ;

Si nous réalisons cela, nous comprendrons la rationalité du système dont l'exquise symétrie ne peut être altérée par ce « bain de l'oubli » que prend *l'individualité* avant de revêtir une nouvelle *personnalité*.

Certains voudront critiquer cet oubli.

Les théosophes, eux, savent qu'il est indispensable à notre entière liberté et ne doit pas venir augmenter les dificultés et diminuer notre res-

ponsabilité dans la nouvelle étude que nous recommençons pour la reproduction des causes ; ce que feraient sûrement nos anciens souvenirs.

On peut objecter encore que cet état de paix, gagné à cet oubli, ne compense pas la perte d'expérience qui s'en suit ni les efforts à faire pour regagner les positions conquises ; mais nous répondrons que la vie devakanique, a justement été le prix de tels efforts, et que le nouveau travail moral et intellectuel auquel nous nous livrons dans notre corps, produira seul la semence qui fournira plus tard la magnifique moisson de résultats spirituels.

* * *

De même que parmi les sciences modernes, la Chimie s'arrête au mot *affinité* sans l'expliquer ; de même voulons-nous faire.

Nous ne démontrerons pas, point par point, par quel changement précis, moléculaire les hautes affinités qui constituent le *Karma* s'emmagasinent dans l'élément permanent du cinquième principe, l'âme humaine.

Nous annonçons leur existence, nous constatons des effets qui ne peuvent s'expliquer rationnellement que par elles, mais ne pouvant les voir à l'œuvre avec les yeux du corps, nous ne pouvons juger d'une manière exacte leur façon d'agir.

Du reste Bouddha déclarait dans son enseignement public que le *Karma* est « un mystère incompréhensible » ajoutant que pour ne point s'égarer sur son sens et en saisir toute la portée, il fallait être initié aux connaissances ésotériques.

* * *

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur cette admirable loi du Karma, sa justice peut paraître idéale et presque absolue, placée en regard des récompenses et des châtiments de bien d'autres religions.

Aussi, qui donc s'étonnerait que cette doctrine ait pu, depuis vingt-trois siècles et plus, attacher, passionner des millions d'individus ?

N'est-elle point pour les esprits droits, pour les cœurs vrais, sincères et meurtris par les combats de la vie, le *sublime lien* qui rattache cette sombre existence, pleine de troubles et de luttes de toutes sortes, à l'autre lumineuse, où tout est paix et joie ?

Georges Caminade, M. S. T. *(Hermès)*.

LA DOCTRINE SECRÈTE (1)

SYNTHÈSE DE LA SCIENCE, DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

(Suite)

Ces derniers (2) n'ont-ils pas été tournés en dérision, rejetés, traités de duperie moderne », il n'y a pas plus de cinquante ans? N'a-t-on pas roclamé à un certain moment que le Sanscrit était une progéniture et un ialecte dérivé du grec, d'après Lemprière et autres savants? Vers 1820, ous dit le professeur Max Muller, les livres sacrés des Brahmanes, des lages et des Bouddhistes étaient à peine connus; on doutait même e leur existence, et il n'y avait pas un seul savant qui pût traduire une gne du Véda... du Zend Avesta, ou... du Tripitaka Bouddhiste. Et aintenant il est prouvé que les Védas sont l'œuvre de la plus haute ntiquité, et que « leur conservation touche au merveilleux ». (Conférence ır les Védas.)

On en dira autant de la Doctrine secrète archaïque, quand des preuves uront été données de son existence irrécusable et de ses annales. Mais es siècles devront s'écouler avant qu'il n'en soit donné beaucoup plus. propos de la perte presque complète pour le monde des clefs des ıystères du Zodiaque, l'auteur remarquait dans *Isis dévoilée*, il y a envion dix ans, que « ladite clef doit être tournée *sept* fois avant que tout le ystème ne soit divulgué. Nous ne lui donnerons qu'un tour, et ainsi nous ermettrons au profane un coup d'œil dans le mystère. Heureux celui qui comprend tout entier! »

On peut en dire autant de tout le système ésotérique. Un tour de clef, rien de plus, a été donné dans « Isis ». Beaucoup plus est expliqué dans es volumes. A cette époque l'auteur connaissait à peine le langage dans quel l'œuvre fut écrite, et la révélation de bien des choses, dont il est aintenant parlé librement, était défendue.

Au siècle vingtième quelque disciple plus instruit et infiniment plus apte era peut-être envoyé par les maîtres de la sagesse pour donner des

(1) Tous les droits et privilèges de reproduction et de traduction, *totales ou partielles*, nt été donnés à la comtesse d'Adhémar par la cession que H.-P. Blavatsky lui a juridiuement faite de son ouvrage en France.

(2) Les Védas. — Voir les numéros 1, 2, 3 et 4 de la *Revue Théosophique*.

preuves finales et irréfutables qu'il existe une science appelée Gupta-Vidya ; et que, comme les sources jadis mystérieuses du Nil, la source de toutes les religions et philosophies à présent connues du monde a été pendant des âges oubliée et perdue par l'humanité, mais est enfin retrouvée.

L'introduction d'une œuvre comme celle-ci ne devrait pas être une simple *Préface*, mais bien un volume ; et un volume qui donnerait des faits, non de simples dissertations, — puisque la Doctrine secrète n'est pas un traité, ou une série de vagues théories, mais contient tout ce qui peut être donné au monde dans ce siècle.

Il serait pis qu'inutile de publier dans ces pages mêmes, ces portions des doctrines ésotériques qui ont maintenant échappé à la réclusion, à moins d'être en mesure d'établir tout d'abord la vérité et l'authenticité, — tout au moins la probabilité, — de l'existence de ces doctrines. Les déclarations que nous allons faire doivent être appuyées de divers témoignages ; entre autres ceux des anciens philosophes, des classiques et même de certains pères de l'Eglise instruits, qui connaissaient ces doctrines parce qu'ils les avaient étudiées, parce qu'ils avaient vu et lu des ouvrages sur le sujet ; quelques-uns même avaient été personnellement initiés aux anciens mystères durant l'accomplissement desquels les doctrines occultes étaient allégoriquement représentées. L'auteur devra donner des noms historiques et dignes de confiance, et citer des auteurs bien connus, anciens et modernes, d'habileté reconnue, de jugement sain, de véracité éprouvée, et nommer aussi quelques-uns des plus avancés et des plus fameux disciples des arts et sciences secrètes, en même temps que parler des mystères de celles-ci, à mesure qu'ils sont divulgués ou plutôt partiellement présentés au public sous leur forme étrange et archaïque.

Comment faut-il s'y prendre pour cela ? quel est le meilleur moyen d'atteindre un tel objet ? C'est la question que nous nous posions sans cesse.

Pour rendre notre plan plus clair, nous pouvons essayer une comparaison. Quand un touriste, venant d'une contrée parfaitement explorée, atteint soudain les frontières d'une *terra incognita*, environnée et retranchée à la vue par une formidable barrière de rochers infranchissables, il n'a pas encore lieu de s'avouer frustré dans ses plans d'exploration. L'entrée de l'au-delà lui est interdite. Mais s'il ne peut visiter en personne la mystérieuse région, il peut trouver moyen de l'examiner d'aussi près que possible. Aidé par sa connaissance des paysages qu'il a laissés derrière lui, il peut obtenir une idée générale et assez correcte de la vue transmurale, en grimpant tout simplement au sommet le plus élevé des hauteurs qui sont devant lui.

Une fois là, il peut regarder à loisir, et comparer ce qu'il aperçoit vaguement avec ce qu'il vient de laisser en bas, à présent que, grâce à ses efforts, il a dépassé la ligne des brouillards et des collines coiffées de nuages.

Un point d'observation préliminaire de ce genre ne peut être offert en ces deux volumes à ceux qui voudraient mieux comprendre les mystères des périodes pré-archaïques contenus dans les textes. Mais si le lecteur veut bien prendre patience, et jeter un coup d'œil sur l'état actuel des croyances et fois de l'Europe, et les évaluer par comparaison avec ce que l'histoire connaît des âges qui ont directement précédé ou suivi le commencement de l'ère chrétienne, il trouvera dans le volume III de cette œuvre tous les renseignements nécessaires.

Nous donnerons dans ce volume une brève récapitulation de tous les principaux adeptes connus de l'histoire, et nous décrirons la décadence des mystères; après quoi la nature réelle de l'initiation et de la science sacrée commença à s'effacer systématiquement et enfin à disparaître de la mémoire des hommes. A partir de cette époque, ses enseignements devinrent occultes, et la magie ne navigua que trop souvent sous les couleurs vénérables, mais souvent décevantes de la philosophie hermétique. De même que le vrai occultisme avait prévalu chez les mystiques durant les siècles qui précédèrent notre ère, ainsi la magie, ou plutôt la sorcellerie, avec ses arts occultes, suivit la naissance du Christianisme.

Malgré leur grandeur et leur zèle, les efforts des fanatiques de ces siècles primitifs ne réussirent pas à oblitérer toutes les traces du travail mental et intellectuel des Païens; mais le même esprit bigot et le même démon de sombre intolérance ont toujours et systématiquement, depuis cette époque, perverti toutes les brillantes pages écrites durant les périodes pré-chrétiennes. Même dans ses annales incertaines, l'histoire a conservé assez de ce qui a survécu pour jeter sur le tout une lumière impartiale.

Que le lecteur s'arrête donc un instant avec l'auteur, au point d'observation choisi. Nous le prions de donner toute son attention à ce millénaire qui a séparé les périodes pré-chrétienne et post-chrétienne, par l'an *Un* de la Nativité. Cet événement, — qu'il soit historiquement correct ou non, — a été néanmoins employé comme un signal pour l'érection de remparts compliqués, destinés à prévenir tout retour possible, et même tout coup d'œil en arrière, vers les religions odieuses du passé; religions haïes et *craintes*, — parce qu'elles jettent une lumière trop vive sur l'interprétation neuve et intentionnellement voilée de ce qu'on appelle aujourd'hui « la Nouvelle Dispensation ».

Les efforts surhumains des premiers pères de l'église pour effacer la Doctrine secrète de la mémoire même de l'homme, ont tous échoué. Jamais la vérité ne peut être tuée; c'est pour cela qu'ils n'ont pas réussi à balayer entièrement de la surface de la terre tous les vestiges de cette antique sagesse, ni à garrotter et baillonner tous ceux qui lui portaient témoignage. Que l'on pense seulement aux milliers, sinon aux millions, de manuscrits brûlés ; aux monuments, avec leurs inscriptions trop indiscrètes et leurs peintures symboliques, réduits en poussière; aux bandes d'hermites et d'ascètes qui de bonne heure ont erré parmi les cités ruinées de l'Egypte supérieure et inférieure, dans les déserts et les montagnes, dans les vallées et les hautes terres, cherchant anxieusement pour les détruire tout obélisque ou pilier, tous rouleaux ou parchemins qui leur pouvaient tomber entre les mains, dès lors qu'ils portaient le symbole du *Tau*, ou tout autre signe que la foi nouvelle avait emprunté et s'était approprié ; et l'on verra clairement comment il se fait qu'il soit resté si peu des archives du passé.

En vérité, les esprits damnés du fanatisme, du Christianisme et de l'Islamisme primitifs et du moyen-âge, se sont plu dès l'abord à habiter dans l'obscurité et l'ignorance; et tous deux ont rendu

> « ..... Le soleil comme du sang, ont fait de la terre une tombe,
> De la tombe un enfer, et de l'enfer même une ombre plus profonde ! »

Ces deux religions ont acquis leurs prosélytes à la pointe de l'épée; toutes deux ont bâti leurs églises sur *des hécatombes de victimes humaines entassées jusqu'au ciel.* Sur la porte du siècle I de notre ère, brillaient ces mots fatals et sinistres : « *Le Karma d'Israël* » : sur le portail du nôtre, le futur voyant pourra discerner d'autres mots, indiquant le Karma de l'HISTOIRE habilement inventée, des évènements pervertis à dessein, des grands hommes calomniés par la postérité, broyés jusqu'à n'être plus reconnaissables entre les deux chars de Jagannâtha, le Bigotisme et le Matérialisme; l'un acceptant trop, l'autre niant tout. Sage est celui qui sait se tenir dans le milieu doré, confiant en l'éternelle justice des choses.

D'après Faigi Diwan, « témoin des discours merveilleux d'un libre-penseur qui appartient à un millier de sectes » : « Dans l'assemblée du jour de la résurrection, quand seront pardonnées les choses passées, les péchés de la Ka'bah seront pardonnés grâce à la poussière des églises chrétiennes ». A quoi le professeur Max Müller réplique : « Les péchés d'Islam *n'ont pas plus de valeur que la poussière du Christianisme. Au jour de la résurrection les Mahométans comme les Chrétiens verront la vanité de leurs doctrines religieuses.* Sur la terre les hommes se battent pour la

religion; au ciel ils découvriront qu'il n'y a qu'une seule religion vraie : l'adoration de l'ESPRIT de Dieu » (1).

En d'autres termes — « IL N'Y A PAS DE RELIGION (OU DE LOI) PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ » — « SATYAT NASTI PARO DHARMAH, » — suivant le motto des Maharajahs de Bénarès, adopté par la Société Théosophique.

Nous avons déjà dit dans la Préface que la *Doctrine Secrète* n'était pas une version d' « *Isis Dévoilée* », comme nous en avions d'abord l'intention. C'est plutôt un volume servant à expliquer l'œuvre précédente : c'en est un corollaire indispensable, bien qu'entièrement indépendant. Bien des choses contenues dans ISIS pouvaient à peine, à cette époque, être comprises des Théosophes. La *Doctrine Secrète* jettera le jour sur plusieurs problèmes laissés sans solution dans le premier ouvrage, et spécialement dans ses pages de début, qui n'ont jamais été comprises.

N'ayant à nous occuper que des philosophies qui rentrent dans nos temps historiques, et du symbolisme respectif des nations tombées, nous ne pouvions, dans les deux volumes d'*Isis*, jeter qu'un rapide coup d'œil sur le panorama de l'Occultisme.

Dans le présent ouvrage sont données la Cosmogonie détaillée, et l'Evolution des quatre races qui ont précédé notre humanité de la cinquième, et les deux gros volumes actuels sont l'explication de ce qui était déclaré rien que sur la première page « d'*Isis Dévoilée* » et dispersé dans quelques allusions semées ça et là au cours de l'ouvrage. Encore dans les présents volumes ne pourrions-nous entreprendre le vaste catalogue des Sciences Archaïques, avant d'avoir disposé le plan de problèmes aussi effrayants que l'Evolution Cosmique et Planétaire, et le développement graduel des mystérieuses humanités et races qui ont précédé notre humanité « adamique ». Aussi, l'effort actuel pour élucider quelques mystères de la philosophie ésotérique n'a, en réalité, rien à faire avec l'ouvrage précédent. Que l'on permette à l'auteur d'expliquer ceci par un exemple.

Le vol. I d'*Isis* commence par une allusion à « un vieux livre » :

— « Si vieux, que nos modernes antiquaires pourraient méditer sur ses pages pendant un temps indéfini, sans pouvoir se mettre d'accord au sujet de la nature du tissu sur lequel il est écrit. C'est la seule copie originale actuellement en existence. Le plus ancien document hébreu sur la science occulte, — le *Siphrah Dzeniouta*, — a été compilé d'après cet

(1) *Conférence sur la Science de la Religion*, p. 257.

autre ouvrage, et cela à une époque où il était déjà considéré comme une relique littéraire. Une de ses illustrations représente l'Essence Divine émanant d'*Adam* (1), sous forme d'arc lumineux s'épanchant en un cercle; puis, ayant atteint le plus haut point de sa circonférence, la gloire ineffable se replie et revient à la terre, apportant dans son tourbillon un type supérieur d'humanité. A mesure qu'elle se rapproche de notre planète, l'émanation devient de plus en plus ténébreuse, et enfin en touchant terre elle est noire comme la nuit. »

(A suivre.) H. P. BLAVATSKY.

LES CLASSIQUES CHINOIS

I. — LE YIH-KING

(Suite)

Un trait dominant du *Shou* est le rôle prépondérant que joue dans les affaires humaines le Ciel ou sa personnification, *Tien-tî*. D'après le dictionnaire *Shou-wan*, composé par *Hou-Shin* sous la dynastie des *Han*, *Ti* veut dire juge ou législateur; et d'après le dictionnaire *Lou-Shou-Khou*, écrit par *Tai-Toung* sous la dynastie des *Soung*, c'est un terme honorifique appliqué aux puissances divines *(Shang-tî)* et aux puissances astrales *(Wou-ti)* qui président aux cinq éléments. D'après *Tchou-tzeu*, *Shang-tî* est un terme général pour tous les esprits *(Shin)* du ciel *(tien)*. Il y a cinq *Shang-tî* présidant chacun à un élément, à une couleur et à une dynastie impériale; ils correspondent aux anges des points cardinaux, aux Lipika qui, dans la croyance hindoue, surveillent les actions des hommes. Quant à *Tien*, c'est d'après le *shou-wan*, un composé formé « par association d'idées », de *ta*, grand et *yi*, un, et signifiant quelque chose d'unique ou d'indivis et de grand. *Ti*, *tien*, *shang-tî* et *shin* sont constamment employés comme synonymes. D'après *Wou-kang*, le caractère *tien* embrasse cinq significations: le *thai-yi*, le ciel et la terre, le *yang*, et le *ying*, les quatre saisons et les *kwei-shin*. En résumé (2), « les Chinois entendent par ce terme général la vertu qui domine et

---

(1) Ce nom est employé ici au sens du mot grec ἄνθρωπος.
(2) P. Longobardi, *Traité sur quelques points de la religion des Chinois*, sect. 16.

gouverne le ciel, qui est en toutes choses et en nous-mêmes ; » et *Tien-tî*, la loi céleste, correspond de fort près au Karma de la doctrine occulte. Dans le premier livre du *Shou*, il est dit que *Tien* ne voit ni n'entend, n'aime ni ne hait, mais accomplit ses opérations rémunératrices par le moyen des êtres. Il est dit encore que « le cœur de *Tien-tî* est le livre où sont écrites toutes les actions des hommes ; » et *Thou-hi*, commentant ce passage, s'exprime en ces termes : « La vertu est comme la faute devant *Tien*; nos mérites et nos péchés sont dans son cœur ». Au chapitre *Yue-ming*, il est écrit que *Tien* seul sait entendre, et le commentaire ajoute : « *Tien* est suprême, simple, juste, esprit, intelligence ; sans regarder, il connaît tout ; non seulement il sait si l'empire est bien ou mal gouverné, si le peuple est heureux ou malheureux ; mais même dans la nuit et dans la solitude, là où personne ne peut voir ni entendre, *Tien* entend tout, voit tout, éclaire tout, examine tout. »

Enfin le *Shi-king* ou Livre des Vers nous avertit que si les méchants ne sont pas punis et les bons récompensés, ce n'est pas que *Tien* soit endormi ou indifférent : car quand sera venu le jour fixé, nul ne pourra lui échapper ni lui résister. Le *Shi* est très important pour l'étude de l'antiquité chinoise. Il contient trois cent cinq poésies ayant trait pour la plupart aux événements ou aux mœurs de leurs époques. La quatrième partie du livre, intitulée « Odes du temple et de l'autel », offre des renseignements précieux pour l'histoire des religions. Mais en général ces compositions sont plus intéressantes à titres de documents qu'au point de vue poétique : la forme y est, mais le sentiment manque. Les Chinois ont toujours été plutôt versificateurs que poètes, plutôt calculateurs que mathématiciens, plutôt argumentateurs que raisonneurs. Fortement épris de la couleur, ils n'ont cependant jamais possédé le sens artistique si fortement développé chez leurs voisins les Japonais ; ceux-ci, d'ailleurs, ne sont guère artistes qu'envers la nature, et la forme humaine n'éveille chez eux qu'une verve humoristique. La plastique est un art qui semble avoir été réservé au cycle européen, et l'expression est l'apanage de notre moyen âge amoureux et chevaleresque.

Toutefois il existait, en Chine, dès la plus haute antiquité, un art d'ordre différent : la théorie de la musique que l'on trouve dans le *Lî-Kî* (1) n'a pas été dépassée par les dissertations des philosophes grecs, et même le plus hardi Fouriériste n'a jamais songé à reconnaître cet art comme un agent

(1) Un des trois rituels chinois traduit en Français par Callery : les deux autres sont le *Kaû-Lî*, traduit par E. Biot, et le *î-li*. Une traduction anglaise des cinq King, par le révérend James Lagge, se trouve dans la collection Max-Müller.

occulte. Le *Lî-Kî*, ou classique des Cérémonies, est à la Chine ce que les lois de Manou sont à l'Inde, un recueil de rites et en même temps de préceptes moraux. Diverses sections traitent de l'étiquette, des sacrifices, de l'éducation etc. ; une des plus importantes est le *Yo-Kî*, ou traité de la musique et du cérémonial, considérés comme facteurs philosophiques et sociaux.

La musique est la production des modulations de la voix, et sa source est dans les émotions produites sur l'esprit par les influences extérieures. Dans la nature humaine, les énergies physiques d'une part et l'intelligence de l'autre ont leurs tendances bien définies, mais il est moins facile d'assigner une règle aux affections diverses, joie, douleur ou colère, qui, excitées du dehors, tendent à se manifester au dehors. Quand l'homme vient au monde sa nature est pure et tranquille, telle qu'il l'a reçue du ciel. A mesure qu'agissent sur lui les stimulants physiques, le désir naît et grandit ; « les choses viennent à lui de plus en plus nombreuses »; sa science croît en même temps que ses sympathies et ses antipathies. Si celles-ci ne sont pas réglées par quelque chose d'intérieur, celle-là l'emportant de plus en plus vers l'extérieur, il ne peut revenir à lui-même. Il se transforme en la nature des innombrables objets qui se présentent à lui. Son principe céleste s'atrophie et meurt, et ses désirs grandissent à mesure qu'il les satisfait. Alors éclatent la licence, l'hypocrisie et la violence. « Le fort presse sur le faible, la majorité est cruelle pour la minorité, le savant exploite l'ignorant, l'audacieux rend la vie dure au timide. Les malades ne sont pas soignés ; les enfants et les vieillards, les orphelins et les solitaires sont négligés ; et le désordre est roi. » Aussi les anciens empereurs, qui étaient intelligents, ont institué la musique et le cérémonial, dans le même but que les lois et les peines : pour s'assimiler l'esprit du peuple et en assurer le gouvernement régulier.

Les airs populaires d'une époque en indiquent l'état social. La note Kung représente le roi, Shang représente les ministres, Kio le peuple, Kih les affaires, Yu les choses ; et leur harmonie est semblable à celle de l'empire.

La musique et le cérémonial ne sont pas destinés à satisfaire les désirs des yeux et des oreilles, mais à apprendre au peuple à régler ses sympathies et ses antipathies, et à demeurer dans le cours normal de l'humanité : c'est une étude approfondie des besoins humains qui leur a servi de base. Les bêtes connaissent le son, mais non ses modulations : le vulgaire connaît les modulations, mais non la musique ; seul l'homme supérieur la peut réellement connaître. Car connaître la musique, c'est connaître les ressorts sacrés du cérémonial, et celui qui possède cette double science possède la

vertu et se connaît lui-même (1). Le style des morceaux de musique est différent, mais leur but est unique : c'est l'amour. La similitude et l'union d'où provient l'affection naturelle, voilà à quoi tend le cérémonial. La bonté est parente de la musique, la justice du cérémonial. La musique vient du dedans et prévient le mécontentement de l'esprit, le cérémonial vient du dehors et empêche les querelles.

La musique est née au grand commencement, le cérémonial lors de l'achèvement de la terre. Leur harmonie est la même que celle du ciel et de la terre ; et c'est de l'harmonie que toutes choses reçoivent leur être. Leurs distinctions sont semblables aux gradations qui existent entre le ciel et la terre, et c'est grâce à cet ordre que les choses se distinguent les unes des autres. La musique vient du ciel, imite le ciel, et manifeste l'influence spirituelle et expansive qui le caractérise ; le cérémonial est réglé d'après les apparences terrestres, vient de la terre, et manifeste l'influence spirituelle et contractile qui la caractérise. Les quartiers du ciel forment un tout, mais les divers caractères des choses terrestres ont permis de leur assigner leurs attributs et fonctions. Dans le ciel sont les signes visibles, sur la terre les choses tangibles. Le souffle de la terre s'élève, celui du ciel descend, et c'est leur mélange qui soutient toutes choses. Dans la sphère visible, il y a le cérémonial et la musique ; dans l'invisible, il y a les agents spirituels. Le cérémonial et la musique pénètrent les vertus des intelligences spirituelles, font descendre les esprits d'en haut et monter ceux d'en bas, et fournissent une sorte de vêtement substantiel aux choses les plus subtiles. Quand des notes mauvaises affectent les hommes, un esprit mauvais s'élève en eux pour répondre à l'appel ; et quand cet esprit mauvais se manifeste, la musique licencieuse en est le résultat. De même, une note juste évoque un esprit juste, qui à son tour se manifeste par une musique harmonieuse. Car la cause et le résultat, le plein et le creux, se correspondent ; et les choses agissent les unes sur les autres d'après leurs natures propres.

« Que le grand homme emploie son cérémonial et sa musique, le ciel et la terre lui répondront en déployant leur brillante influence. Ils agiront dans un accord heureux, et les énergies de la nature, tantôt s'épanchant, tantôt se contractant, procèderont harmonieusement. Les airs francs d'en haut et l'action docile d'en bas pénétreront et nourriront toutes choses. Alors les plantes et les arbres pousseront une végétation luxuriante ; les pampres et les bourgeons s'épancheront ; les tribus à plumes et à ailes

(1) Il y a là un jeu de mots intraduisible, Té, la vertu, et Téh, la compréhension de soi-même, se prononçant de la même manière.

déborderont d'activité; les cornes et les bois du cerf croîtront; les insecte viendront à la lumière et revivront; les oiseaux procréeront et couveront les tribus à poils s'accoupleront et procréeront; les mammifères n'auron pas d'avortements; et les œufs ne seront ni brisés ni stériles. Et tout cel devra être attribué au pouvoir de la musique. »

Dans un autre chapitre du *Li-Ki*, Confucius déclare qu'au-dessus de l musique, des cérémonies et des deuils prescrits par les rites, il y a une mu sique sans bruit à laquelle rien ne résiste, pas même l'esprit et la volonté: u cérémonial sans règles, qui rend l'homme calme et courtois, et le fai avancer tranquillement et continuellement; enfin un deuil sans marques qui consiste en une pitié sympathique étendue à toutes les régions de l terre et même aux générations futures.

Arrêtons-nous encore au chapitre *Li-Yun*, dans lequel il est racont que l'homme a évolué progressivement de l'état sauvage à un état de civi lisation avancée, appelé « l'âge de grande union », mais qu'il a dégénér ensuite jusqu'à l'état actuel. L'homme est le chef-d'œuvre que le ciel e la terre, le *Yin* et le *Yang*, l'âme animale et l'âme intelligente ont enfant de leur union : il est de l'essence la plus subtile et la plus pure des cin éléments. Ceux-ci, distribués dans les quatre saisons, se déplacent e s'épuisent mutuellement et alternativement, comme les cinq saveurs et le cinq couleurs, comme les cinq notes de musique, dont chacune à son tou est le point de départ d'une gamme. « L'homme est le cœur et l'esprit d ciel et de la terre, l'incarnation visible des cinq éléments. Il vit pour joui de toutes les saveurs, pour distinguer tous les tons et se vêtir de toute les couleurs. » L'auteur recherche enfin l'origine du cérémonial et l'a tribue au *Thai-Y*. Par séparation, le *Thai-Y* est devenu ciel et terre : pa révolution, il est devenu *Yin* et *Yang*; par transformation, il est deven les quatre *Hsang*; par distribution, il est devenu les *Kwei-Shin*... » Le autres portions intéressantes du *Li-Ki* sont le *Tchoung-Young* et le *Ta Hio*, qui en ont été détachés pour former deux des *Ssé-Chou* ou des quatr livres de philosophie morale et politique.

Le *Tchoung-Young*, c'est-à-dire l'équilibre stable dans le milieu, es l'œuvre de *Tzeu-Sse*, petit-fils et disciple de Confucius, et contient ce qu'o pourrait appeler la morale métaphysique de son système. Avant la nais sance de l'univers, tout était équilibre ou neutralité ; l'existence univer selle est basée sur les contrastes, et a pour but l'harmonie des extrêmes l'équilibre est donc la racine du monde, l'harmonie en est la loi, la voie De même, avant que la douleur, la joie ou la colère se soient produite dans l'âme, il y a équilibre; lorsque ces sentiments, une fois remués, atteignent leur degré normal, il y a harmonie : l'équilibre est donc

le point de départ de l'homme, l'harmonie est sa règle de conduite.

Si cette voie droite, également éloignée des extrêmes, n'est pas suivie, c'est que les hommes d'une grande science ou d'une forte vertu la dépassent, tandis que les ignorants ou les faibles restent en deçà; il n'y a pas besoin de la chercher au loin, car elle est faite exprès pour l'homme. « Le sage agit suivant les devoirs de son état, sans rien désirer qui lui soit étranger : il ne murmure pas contre le ciel, et n'accuse pas les hommes de ses infortunes. » Il ne cherche pas de principes inabordables à l'intelligence humaine ; il n'opère pas des prodiges pour s'assurer l'admiration de futurs sectateurs : il s'attache à n'être ni vu ni connu des hommes, sans en éprouver aucune peine. La sagesse se résume dans ce précepte admirable mais insuffisant, généralement attribué au Christ : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même ». *Tzeu-Sse* nous expose ensuite la doctrine des trois vertus cardinales, qui sont : la sagesse, la bienveillance et la fortitude, autrement dit la science, l'amour et le pouvoir, ces trois objets de la Théosophie, qui pourtant met l'amour avant la science. Les uns, dit-il, naissent avec la connaissance des cinq devoirs et pratiquent les trois vertus naturellement : d'autres acquièrent la connaissance par l'étude et pratiquent la vertu par intérêt bien entendu : d'autres enfin apprennent au prix d'une pénible expérience et luttent vers le bien par de grands et continuels efforts ; mais une fois la science et la vertu acquises, le résultat est le même. « Le parfait est par lui-même parfait absolu : la loi du devoir est par elle-même loi. Le parfait est le commencement et la fin de toutes choses. Sans la perfection, les êtres n'existeraient pas. C'est pourquoi le sage l'estime au-dessus de tout. Il n'y a que les hommes souverainement parfaits qui puissent connaître à fond leur nature et leurs devoirs, et, en se connaissant eux-mêmes, connaître les autres hommes. La connaissance de l'homme leur révèle les lois de l'être en général. Maîtres de l'avenir, ils deviennent capables d'aider le ciel et la terre, avec lesquels ils constituent dès lors une troisième puissance. « L'homme souverainement parfait ne cesse jamais de travailler au perfectionnement des autres hommes... Réunir le perfectionnement extérieur au perfectionnement intérieur constitue la règle du devoir. » Ici le Christ est dépassé. Mais il y a des degrés dans la perfection, et ces hommes privilègiés sont des exceptions : car « il reste toujours quelque chose d'inconnu qui dépasse les plus nobles intelligences de la terre. » Le second degré de la vertu consiste à donner le bon exemple, « en faisant tous ses efforts pour rectifier ses penchants détournés du bien ».

C'est également sur ce principe que repose le *Ta-Hio* : « Depuis l'homme le plus élevé en dignité jusqu'au plus humble et au plus obscur,

le devoir est égal pour tous : c'est le perfectionnement de soi-même ». Le *Ta-Hio* ou Grande Etude se compose d'un fragment attribué à Confucius, et d'un commentaire de son élève et assesseur *Thseng-Tzeu*. La loi de la grande étude consiste à développer le principe lumineux que nous avons reçu du ciel, à renouveler les hommes, et à placer sa destination définitive dans la perfection, qui est le souverain bien. Se définir un but, former une résolution, tranquilliser son esprit, tels sont les moyens par lesquels on arrive à se former un jugement sur l'essence des choses ; et d'un jugement sain dépend la perfection. En résumé, ces deux livres admirables tendent à établir que le progrès est la loi universelle, et que l'effort, par conséquent, est le devoir de tous les êtres.

La note dominante de la morale de Confucius nous est donnée dans le cinquième des classiques, le *Hsiao-King* ou traité de la Piété Filiale, attribué à *Tcheng-Tzeu*, qui, s'il faut en croire la légende, s'illustra d'une manièté touchante dans la vertu qu'il prêchait. Un jour qu'il ramassait du bois dans la montagne, sa mère eut besoin de lui, et, ne pouvant l'appeler, se mordit à la main : un élancement sympathique avertit le jeune homme, qui s'empressa de retourner à la maison. D'après le *Hsiao*, nous devons respecter nos parents, d'abord parce que nous avons reçu d'eux notre corps, ensuite parce que la piété filiale est la condition essentielle du bon ordre de l'empire, enfin parce qu'elle est une des lois de l'univers. « La piété filiale est la méthode constante du ciel, la vertu de la terre, et le devoir pratique de l'homme. Les anciens rois imitaient les brillantes lumières du ciel et profitaient des avantages de la terre. Au moyen de la piété filiale, ils réglaient tout sous les cieux..... De toutes les créatures, l'homme est la plus noble : de toutes les actions humaines, il n'y en a pas de plus grande que la piété filiale » Le sage insiste sur la nécessité de cette vertu à tous les degrés de l'échelle sociale, en commençant par le fils du ciel, et en descendant par les princes, les ministres et les officiers jusqu'au commun du peuple. » L'empereur est le père de tous ses sujets, et tous ceux-ci sont frères. La piété filiale est ici entendue d'une manière autrement large que ne la comprennent généralement les égoïstes et bourgeois défenseurs de la famille fermée. « La piété filiale de l'homme supérieur est un tribut de révérence à tous les pères qui vivent sous le ciel ; l'exemple qu'il donne de la soumission fraternelle est un tribut à tous les frères aînés ; sa doctrine des devoirs d'un sujet est un tribut à tous les législateurs »... « Durant l'âge d'or, dit le *Lî-Kî*, ce n'est pas seulement leurs propres parents que les hommes aimaient ; ce n'est pas seulement leurs propres fils qu'ils traitaient comme leurs enfants ; l'égoïsme était étouffé dans l'œuf. » La piété filiale n'était qu'un lien d'amour unissant

tous les êtres ; et au-dessus de ces devoirs mutuels, le philosophe enjoignait le service du père et de la mère universels, du ciel et de la terre. « Bien que nous parlions des cieux et de la terre, » dit *Tchou-Hi*, » il n'y a cependant qu'un seul souffle qui les anime. Bien que nous parlions d'individualité et que nous les distinguions les unes des autres, un seul et même souffle les anime toutes en réalité. Mon esprit est le souffle même de mes ancêtres. » Le commentateur des Analectes n'est pas moins explicite : « Mes propres esprits animés sont ceux de mes ancêtres. Ainsi qu'une tige de graminée, quand la plante primitive est morte, pousse sur le côté de nouvelles racines, ainsi le même esprit se conserve depuis les générations passées jusqu'au temps actuel. »

Si tous les corps proviennent d'une même poussière, si tous les souffles retournent au même océan de vie, qui peut dire aujourd'hui si le premier venu ne sera pas un jour la chair de sa chair : et qui pourra dire demain, parmi les informes débris broyés sous la grande meule, quels furent nos pères ou nos mères, nos frères ou nos sœurs, nos époux ou nos bien-aimées ? Combien de fois, en voyant passer un vieillard quelconque, n'avons-nous reconnu avec émotion des rides chères et sacrées ? Combien de mères, privées de leurs enfants, n'ont déversé sur tous les autres le trop plein de leur douloureuse tendresse ? Et pourquoi voulons-nous toujours renfermer l'amour, cette subtile essence, expansive jusqu'à l'infini, dans des vases si précieux et si fragiles ?

AMARAVELLA,

INITIATION

A mon cher A. Arnould.

SCIENCE — AMOUR — POUVOIR

Puisqu'après la tourmente où mon âme obsédée,
Dans le Chaos humain, lyre désaccordée,
Roulait sous des coups furieux ;
Puisque, sous les éclats des fulgurantes nues,
J'ai bu l'Amour divin des Sphères Inconnues
Dans Ton *baiser mystérieux ;*

Puisqu'aujourd'hui le glaive est en ma main d'Athlète,
Puisque Ton *Barde tient la Harpe et* Ton *Poète*
La Lyre aux fils d'airain et d'or ;
Puisque vers Toi *mon cœur a fait jaillir sa flamme*
Et que, selon Ta loi, je suis UN *: Homme-Femme,*
Mon DIEU *pourquoi vivrais-je encore ?...*

Pourquoi n'exhalez-vous le parfum hors du vase,
Et ne ravissez-vous, en leur sublime extase,
Nos âmes prêtes à partir?...
Pourquoi?... Dieux, Demi-dieux, Héros, sacrés Ancêtres,
Pourquoi?... C'est qu'ici-bas, vos Elus sont des Prêtres;
Ils ont des Temples à bâtir!

Georges CAMINADE (M. S. T.)

BIBLIOGRAPHIE

LES GRANDS INITIÉS, *esquisse de l'Histoire secrète des religions*, par **Edmond Schuré**. — Librairie académique Didier, Perrin et Cie, 35 quai des Grands-Augustins.

Un jour, en parlant avec Eckermann des histoires de Scévola et de Lucrèce, le grand Gœthe dit cette phrase singulièrement profonde, vrai cri de l'âme de l'humanité : « Si les Romains étaient assez grands pour inventer de pareilles poésies, nous devrions au moins être assez grands pour les croire vraies... »

Et l'on peut considérer le travail des siècles comme un persévérant effort de toutes les nations pour croire à tous les dogmes d'où rayonne l'idéal, c'est-à-dire pour les comprendre. De ce point de vue rien n'apparaît plus d'illogique dans notre évolution, et le scepticisme y joue le rôle de briseur de liens. Le XVIIIe siècle fit éclater ceux du christianisme, et à cette heure la Sorbonne s'ouvre à la parole bouddhique, — et la *Revue des Deux-Mondes* publie des études comme celle que M. Schuré y fit paraître sur *Krishna,* un des premiers qui joua, mais ne *créa* pas ce beau drame, la Christologie, le Sauveur, que vinrent plus tard reprendre un Bouddha, un Jésus.

Mais certainement, lorsqu'on publia, il y a un an, le *Krishna,* rue de l'Université, on ne pensait point qu'il dût avoir sept frères, si bien légitimés, et d'une parenté un peu trop compromettante. Voici l'ordre dans lequel se succèdent les études de M. Schuré : Rama, Krishna, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus.

Dans une étude préliminaire, « Introduction à la Doctrine Esotérique », l'auteur établit avec la hardiesse simple et l'indépendance tranquille qui lui sont propres ce qu'il a vu dans la longue étude dont il donne aujourd'hui le résultat. Il dit sans arrière-pensée qu'il admire profondément Fabre d'Olivet, cet inconnu pour l'érudition moderne, cette autorité pour les théosophes. Il montre comment les Sciences vont se rencontrer en pleine Théosophie.

RAMA, le « grand Ancêtre » est le centre du Cycle aryen. Rama a été reconstruit en quelque sorte de toutes pièces par quelques chercheurs savants, modestes, méprisés, et n'est rien moins que le héros, le sage guerrier, que proclament comme le plus grand des hommes, sous des noms à peines différents et dans des récits presque semblables, les poèmes primitifs de l'Inde, de la Perse

t les vieux chants de notre Occident gaëlique et scandinave. Qui cela, Rama ? emandent certains...

Krishna. Ici se déploie dans toute son envergure le poète ou plutôt le musi-ien qu'est M. Schuré. C'est l'Inde antique toute entière, avec sa poésie de forêt es incantations enivrantes des âges védique et brahmanique, qui s'élève des uines entassées de l'archéologie et resplendit d'une verdure et d'une jeunesse ncomparables. Il y a un sentiment d'écrasement à voir, au milieu du plus triom-hal paysage que la terre ait jamais produit, l'idée de la Vierge-Mère, de l'Homme-Dieu et de la Trinité, non pas seulement divine, mais cosmique, et à entendre ésonner, dans cet infini lointain des temps, les paroles de la salutation angélique. es textes viennent former d'eux-mêmes la trame du récit, et l'auteur s'essaie nsuite à discerner Krishna, homme, de l'Eternel Sauveur.

Hermès, c'est un prétexte à l'étude de l'initiation en général, et du procédé gyptien plus particulièrement. C'est la réalisation sur l'individu de l'évolution ui entraîne au ciel un Krishna.

Moïse fait la même œuvre, non plus sur un homme, mais sur tout un peuple : Arracher un peuple au joug d'une nation aussi puissante que l'Egypte, le mener la conquête d'un pays occupé par des populations ennemies et mieux armées, le raîner pendant dix, vingt ou quarante ans dans le désert, le brûler par la soif, exténuer par la faim ; le harceler comme un cheval de sang sous les flèches des lélites et des Amalécites prêts à le tailler en pièces ; l'isoler avec son tabernacle e l'Eternel au milieu des nations idolâtres, lui imposer le monothéisme avec une erge de feu et lui inspirer une telle crainte, une telle vénération de ce Dieu nique qu'il s'incarnât dans sa chair, qu'il devînt son symbole national, le but de outes ses aspirations et de sa raison d'être. Telle fut l'œuvre inouïe de Moïse. » Rien d'étonnant si ces assoiffés de Terre Promise restent ensuite les « atten-eurs » imperturbables d'un Messie, les théoriciens d'une reconstruction du Temple, les prophètes et les spéculateurs de l'avenir, et par là les « monétiseurs » 'un présent dont ils ne peuvent pas jouir, harcelés par cette idée de progrès u'ils infusent à toutes les races auxquelles ils touchent.

La conception de M. Schuré diffère cependant de celle du panégyriste des Juifs, e M. Saint-Yves d'Alveydre. Celle-ci a donné « des proportions trop gigantesques t trop légendaires » à son Moïse, dit M. Schuré.

Puis une autre raison l'écarte de l'idéal sémitique de l'auteur de la *Mission des uifs*. M. Schuré n'est pas un Dorien pur, un glorificateur du Principe Mâle bsolu. Sa nature poétique lui donne un penchant vers les principes répudiés de Ionisme.

Le différend pourrait fort bien s'arranger, car la question des Doriens et des oniens est encore à élucider pour plus d'un point. Il nous semble d'abord xcessif de mettre en balance les peuples sémites d'une part et le reste de la ace blanche, infiniment plus nombreux. D'un autre côté, il nous semble singulier 'attribuer le principe Dorien aux Sémites, alors que le nemrodisme (césarisme), gne de l'ionisme, a été dans toute sa splendeur spécialement chez des Sémites.

Il n'y aurait alors de vrais Sémites que les Béni-Israël. Or leur dogme, le dogm mosaïque, sort d'Egypte qui n'est pas sémite. Tout un travail d'éclaircissemen est donc à faire encore.

Quant aux tendances ioniennes, féminines, de M. Schuré, nous les voyon apparaître clairement dans :

Orphée. Elles y apparaissent même, à notre avis, d'une façon exagérée. Nou ne savons si la civilisation grecque doit se rattacher plutôt à l'ionisme ou bie au dorianisme. Mais à coup sûr l'amour est loin d'y avoir joué le rôle qu'il a dar les temps modernes; c'est un fait reconnu. L'idéal plastique est d'ailleurs plus vir que féminin, le goût féminin étant plus ornemaniste. Et l'histoire d'Aglaonice nou gâte le ton grave et chaste de la légende orphique. Dionysos n'est pas Erô et celui-ci même ne ressemblerait en rien à nos Cupidons. Les Bacchantes n nous paraissent pas non plus suffisamment « mises au point ».

Que M. Schuré nous pardonne ces restrictions et croie bien à notre sincéri quand nous donnons pour tout le reste l'aveu d'avoir été émus profondément comme soulevés par la cadence de ses pages.

Pythagore. Aux Mystères de Dionysos s'opposent les Mystères de Delphe à ceux de l'exaltation *subjective*, ceux de l'*objectivité* rayonnante d'Apollon. L Pythie avait promis à Parthénis, mère de Pythagore « un fils qui serait utile à tou les hommes, dans tous les temps ». Jamais, certes, prédiction ne fut plus exact et l'on peut dire que l'âme de Pythagore est l'âme même de ce qui a subsis d'ésotérisme instinctif dans l'esprit d'observation et d'analyse de nos races. Ave lui, nous nous sentons à peine dépaysés : Eschyle est son poète et Phidias so sculpteur. Et dans l'attrait invincible qui nous attire vers l'antique Hellade, sole de nos civilisations, nous rencontrons Pythagore comme un intermédiaire. A relir l'étude de M. Schuré, nous retrouvons les émotions que nous donnèrent jadis le *Vers dorés* commentés par Fabre d'Olivet, le frémissement qui déjà se dégagea du recueil de Sylvain Maréchal, et nous comprenons le prestige de l'αὐτὸς ἔ quand on nous rappelle la vie ou les pensées de celui qui inventa les mathéma tiques, la symbolique des nombres, ésotérisme des précédentes, l'astronom moderne, la physiognomonie et cette esthétique sublime répandue aux temps d Périclès et qui s'appela « analogie ».

Platon est plus beau encore comme travail ; car le théoricien de l'amour, qu l'éleva jusqu'aux hauteurs du beau, en le dégageant de la passion et de l'ind vidualisme, est de tous les antiques Initiés un des plus sympathiques à not auteur. Mais ne vous attendez pas à trouver ici le Platon des classes. Les My tères d'Eleusis sont évoqués pour chasser les conceptions profanes, et écarte toute idée universitaire.

Jésus enfin est le couronnement. Pour la première fois, on a osé montr notre Héros, M. Saint-Yves d'Alveydre avait hésité à ce moment solennel s'était tu. Légitime crainte ! M. Schuré, fort de l'élan donné, parle enfin. Il est bo en vérité, que ces études-ci se fassent et que notre époque laisse à de plus ésot riques d'autres preuves de sa pénétration que les très savants, très utiles, tr

patients, mais aussi bien superficiels travaux des interprètes récents du Christ.
De critique à cette étude, une seule, la même que pour Krishna : ce n'est peut-être pas encore assez du Dieu.

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le *Bulletin des Sommaires*, est un journal d'un genre absolument nouveau. Il contient les sommaires d'un grand nombre de revues et publications spéciales, l'indication des articles curieux des journaux quotidiens, parus dans la semaine. L'envoi en est fait *gratuitement* à toute personne qui le demande. L'administration se charge gratuitement des abonnements aux journaux ; elle envoie les numéros détachés des journaux qu'elle annonce ; elle expédie les articles annoncés, elle rembourse le prix desdits articles et les abonnements à l'édition de bibliophile, en livres. Enfin, elle rembourse en extraits de journaux, la publicité faite.

La collection du *Bulletin des Sommaires* sera plus tard un précieux auxiliaire pour les travailleurs et les chercheurs ; d'autant plus qu'une table systématique, par matière et par auteur permettra d'aller droit aux renseignements désirés.

Nos lecteurs qui voudraient se faire inscrire au service gratuit du *Bulletin des Sommaires* n'ont qu'à adresser une lettre ou une carte postale à M. Limousin, 14, rue Beaunier, Paris.

NOUVELLES DIVERSES

La fermeture du cours de M. de Rosny. — Lundi 24 juin prenait fin le cours de M. de Rosny sur les Religions de l'Amérique et de l'Extrême-Orient.

Le regret qu'en a ressenti l'auditoire n'a été atténué que par la promesse formelle que le cours de l'année prochaine serait exclusivement consacré à la question du bouddhisme, d'une actualité toujours croissante, et que le professeur n'a eu le temps que d'esquisser dans les quelques séances qui lui restaient.

Il commencera par traiter de l'*ésotérisme*, auquel il croit et qu'il prouve, ainsi que nous avons dit. Il en montrera les manifestations dans l'histoire des conciles bouddhiques. Il fera peut-être un parallèle entre l'ésotérisme qui tira du brahmanisme le bouddhisme et celui qui du bouddhisme semble tirer à cette heure le dogme que tous attendent. — Nous aurons peut-être quelques réserves à faire sur la conception trop politique qu'on se fait aujourd'hui des religions ; si un culte est plus durable qu'une politique, c'est qu'il n'est pas comme elle artificielle. C'est ce que M. Schuré fait si bien sentir dans son beau livre. Et nous recommandons *Krishna* à ceux qui doutent de la pérennité et de l'unité de l'ésotérisme.

Puis sera abordé le côté à la mode : l'influence des milieux, tant d'une manière générale sur le développement du culte que dans les détails pratiques sur les conditions favorables à la méditation philosophique. De nombreuses expériences personnelles de M. de Rosny viendront à l'appui.

Nous avons attiré l'attention sur la façon dont la doctrine de Siddharta sortit du brahmanisme. Les liens qui ont subsisté entre les deux religions seront attentivement analysés, dans le but de mettre fin aux nombreuses confusions où nous tombons faute de bien les connaître.

La doctrine des atomes, c'est-à-dire la conception physique; celle des transmigrations, c'est-à-dire la psychologie; celle des Dêvas, ou la théologie; celle du Nirvanâ, ou la métaphysique; voilà de quoi fournir plus d'une leçon retentissante et digne du penseur dont le regard clair aperçoit une grande réforme religieuse et l'attend « avant la fin de ce siècle. »

D'ici onze ans, frères.

*
* *

Société théosophique Hermès. — Lundi 1er juillet a eu lieu la séance générale mensuelle de l'*Hermès*, au milieu d'une affluence d'auditeurs que la chaleur elle-même ne parvient pas à décourager.

Après la lecture de la suite du travail sur la Doctrine du *Karma*, par l'un des Vice-Présidents, et que nos abonnés trouveront dans le corps de la *Revue*, le frère secrétaire-correspondant a fait une brillante conférence sur la *Chaine planétaire*, où il a prouvé, une fois de plus, sa vaste érudition et la merveilleuse clarté de son esprit qui sait rendre facile à saisir, même à ceux pour qui ces questions sont nouvelles, l'exposé des théories les plus élevées et les plus compliquées de la théosophie.

Après lui le frère L..., l'un des secrétaires de l'*Hermès*, a lu un travail plein de vues neuves et d'aperçus ingénieux, où il a, avec un rare bonheur, montré l'application de la méthode *occulte* aux problèmes de l'*Economie sociale*.

A la fin de la Séance, le Président de l'*Hermès* a annoncé que, pendant les mois d'août et de septembre, époque des vacances qui voit tous les Parisiens s'installer à la campagne ou sur les bords de la mer, les séances générales seraient suspendues, pour ne reprendre qu'en octobre.

*
* *

Nécrologie. — Nous avons le regret d'apprendre que notre collaborateur et ami, M. Georges Caminade, M.-S.-T, Vice-président de *l'Hermès* et artiste peintre de talent, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère qui fut un modèle de bonté et de dévoument.

Rien ne peut consoler de semblables pertes, où le cœur est atteint en ses fibres les plus sensibles.

Mais que notre frère sache, du moins, la part que nous prenons tous au malheur qui le frapppe inopinément, et qu'il demande aux vérités enseignées par la *Société Théosophique*, dont il est un des membres les plus dévoués, l'Espérance qui soutient, la Certitude qui relève et fortifie.

Qu'il n'oublie pas que ceux qui se sont aimés ici-bas doivent se retrouver dans l'au-delà, — et que cela dépend de nous.

La Rédaction.

Le Gérant : Georges POLTI.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 6. 21 Aout 1889.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LE PHARE DE L'INCONNU

(*Fin*)

« Aimez-vous les uns les autres » disait ce grand Maître (1) à ceux qui étudiaient les mystères « du royaume de Dieu ». « Professez l'altruisme, préservez l'union, l'accord et l'harmonie dans vos groupes, vous tous qui vous mettez dans les rangs des néophytes et des chercheurs de la Vérité une », nous disent d'autres Maîtres. « Sans union et sympathie intellectuelle et psychique, vous n'arriverez à rien. Celui qui sème la discorde récolte l'ouragan... (2) »

Les Kabalistes savants et ferrés à glace sur le *Zohar* et ses nombreux commentaires ne manquent pas parmi nos membres ni en Europe, ni, surtout, en Amérique. A quoi cela nous mène-t-il, et quel bien ont-ils fait jusqu'à ce jour à la Société pour laquelle ils se sont engagés à travailler dès leur entrée ? La plupart d'entre eux, au lieu de se mettre ensemble et s'entr'aider, se regardent de côté ; — ses membres étant toujours prêts à se moquer l'un de l'autre et à se critiquer mutuellement. L'envie, la jalousie, et un sentiment de rivalité des plus déplorables, règnent, suprêmes, dans une Société dont le but principal est la fraternité ! « Voyez comme ces Chrétiens s'aiment ! » disaient les païens dans les premiers siècles, des pères de l'Eglise, de ceux qui s'entretuaient au nom du Maître qui leur avait légué la paix et l'amour. Les critiques et les indifférents commencent à en dire autant des Théosophes, et ils ont raison. Voyez ce que deviennent nos journaux — tous, excepté le « *Path* » de New-York ; — même le *Theosophist*, la plus vieille de nos publications mensuelles, ne fait, depuis cinq mois que le Président fondateur est parti pour le Japon, que happer de côté et d'autre après les jambes de ses collègues et contemporains

(1) Jésus. — Voir les numéros 3, 4 et 5 de la *Revue théosophique*.
(2) Proverbe siamois et bouddhiste.

théosophiques. En quoi valons-nous mieux que les Chrétiens des premiers Conciles ?

« L'union fait la force. » — Voici donc une des raisons de notre faiblesse. On nous conseille de ne pas laver notre linge sale en public ? Je pense le contraire. Mieux vaut confesser ses imperfections devant le monde, autrement dit, *laver son linge sale à soi, que de salir le linge de ses frères en théosophie*, comme quelques-uns aiment à le faire. Parlons en général, confessons nos fautes, dénonçons tout ce qui n'est pas théosophique, laissons toute personne tranquille ; ceci c'est l'affaire du *karma* de chacun, et les Revues théosophiques n'ont rien à y voir.

Ceux qui veulent réussir dans la théosophie, — abstraite ou pratique, — doivent se souvenir que la désunion est la première condition d'insuccès. Mais qu'une dizaine de théosophes déterminés et unis se groupent. Qu'ils travaillent ensemble, chacun suivant son goût, s'il le préfère, dans telle ou telle autre branche de la science universelle, mais que chacun se sente en sympathie avec son voisin. Ceci ne ferait que du bien même, dans les rangs des simples membres qui ne tiennent pas aux recherches philosophiques. Si un groupe semblable, choisi d'après les règles ésotériques, se formait entre mystiques seuls, s'ils se mettaient à la poursuite de la vérité en s'entr'aidant de leurs lumières réciproques, nous répondons que chaque membre de ce groupe ferait plus de progrès dans la science sacrée, en une année, qu'il ne peut, à lui tout seul, en faire dans dix ans. En théosophie, ce qu'il faut, c'est l'émulation et non la rivalité ; autrement, celui qui se vante d'être le premier arrivera le dernier. Dans la vraie théosophie, c'est toujours le plus petit qui devient le plus grand.

Cependant, la Société théosophique compte plus de disciples *victorieux* qu'on ne pense généralement. Mais ceux-là se tiennent à l'écart et travaillent au lieu de pérorer. Ce sont nos théosophes les plus zélés comme les plus dévoués. En publiant un article, ils oublient leur nom pour ne se rappeler que leur pseudonyme. Il y en a qui connaissent la langue des Mystères à perfection, et tel ancien livre ou manuscrit indéchiffrable à nos savants ou qui ne leur paraît qu'un amas d'erreurs contre la science moderne, est livre ouvert pour eux.

Ces quelques hommes et femmes dévoués sont les piliers de notre temple. Eux seuls paralysent le travail incessant de nos « termites » théosophiques.

VII

Et maintenant, nous croyons avoir suffisamment réfuté, dans ces pages, plusieurs graves erreurs sur nos doctrines et croyances ; celle entre autres

qui tient à voir dans les théosophes, — dans ceux au moins qui ont fondé la Société, — des polythéistes ou des athées. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre ; pas plus que ne l'étaient certains gnostiques qui, tout en croyant à l'existence des dieux planétaires, solaires et lunaires, ne leur offraient ni prières ni autels. Ne croyant pas à un Dieu personnel, *en dehors de l'homme qui en est le temple*, selon saint Paul et autres Initiés — nous croyons à un PRINCIPE impersonnel et absolu (1), tellement au delà des conceptions humaines que nous ne voyons rien de moins qu'un blasphémateur et un présomptueux insensé dans celui qui chercherait à définir ce grand mystère universel. Tout ce qui nous est enseigné sur ce principe éternel et sans pareil, c'est qu'il n'est ni esprit, ni matière, ni substance, ni pensée, mais *le contenant de tout cela*, *le contenant absolu*. C'est en un mot le « Dieu néant » de Basilide, si peu compris même des savants et habiles annalistes du musée Guimet (tome XIV), qui définissent le terme assez railleusement, lorsqu'ils parlent de ce « dieu néant qui a tout ordonné, tout prévu, quoiqu'il n'eût ni raison ni volonté ».

Oui, certes, et ce « dieu néant » étant identique avec le Parabrahm des Védantins, — la conception la plus philosophique comme la plus grandiose, — est identique aussi avec le AIN-SOPH des Kabalistes juifs. Celui-ci est aussi « le dieu qui n'est pas », « Ain » signifiant *non-être* ou l'absolu, le RIEN ou τὸ οὐδέν ἓν de Basilide, c'est-à-dire que l'intelligence humaine, étant limitée sur ce plan matériel, ne peut concevoir quelque chose qui *est*, mais qui n'existe sous aucune forme. L'idée d'un *être* étant limitée à *quelque chose* qui existe, soit en substance, — actuelle ou potentielle, — soit dans la nature des choses ou dans nos idées seulement, ce qui ne peut être perçu par les sens ou conçu par notre intellect qui conditionne toutes choses, n'*existe pas pour nous*.

— « Où donc placez-vous le Nirvana, ô grand Arhat ? demande un roi à un vénérable ascète bouddhiste qu'il questionne sur la bonne loi.

— « Nulle part, ô grand roi ! fut la réponse.

— « Le Nirvana n'existe donc pas ?...

— « Le Nirvana *est*, mais n'existe point. »

De même pour le Dieu « qui n'est pas », une pauvre traduction *littérale*, car on devrait lire ésotériquement le *dieu qui n'existe pas, mais qui est*. Car la souche d'οὐδέν est οὐδ-είς, et signifie « et non quelqu'un », c'est-à-dire que ce dont on parle, n'est point une *personne* ou *quelque chose*,

(1) Cette croyance ne regarde que ceux qui partagent l'opinion de la soussignée. Chaque membre a le droit de croire en ce qu'il veut et comme il veut. Comme nous l'avons dit ailleurs, la S. T. est la « République de la conscience ».

mais le négatif des deux (le οὐδέν, neutre, est employé comme adverbe : « *dans rien* »). Donc le *to ouden en* de Basilide est absolument identique avec l'*En* ou « *Ain*-Soph » des kabalistes. Dans la métaphysique religieuse des Hébreux, l'Absolu est une abstraction, « sans forme ni existence », « sans aucune similitude à rien autre » (Franck, *La Kabbale*, p. 126). Dieu donc est Rien, sans nom, comme sans qualités ; c'est pourquoi on l'appelle Ain-Soph, car le mot *Ain* signifie rien. » (Franck, *La Kabbale*, p. 153, 596.)

Ce n'est pas ce Principe immuable et absolu, qui n'est qu'en puissance d'être, qui émane les dieux, ou principes actifs du monde manifesté. L'absolu n'ayant, ni ne pouvant avoir aucune relation avec le conditionné ou le limité, ce, dont les émanations procèdent est le « Dieu qui parle » de Basilide : c'est-à-dire le *logos*, que Philon appelle « le second Dieu » et le Créateur des formes. « Le second Dieu est la Sagesse du Dieu Un » *(Quæst. et Salut.)* « Mais ce *logos*, cette « Sagesse » est une émanation, toujours ? » nous objectera-t-on. « Or, faire émaner quelque chose de Rien, est une absurdité ! » Pas le moins du monde. D'abord, ce « rien » est un *rien* parce qu'il est l'*absolu*, par conséquent le Tout. Ensuite, ce « second Dieu » n'est pas plus une émanation que l'ombre que notre corps projette sur un mur blanc n'est l'émanation de ce corps. En tout cas, ce Dieu n'est pas l'effet d'une cause ou d'un acte réfléchi, d'une volonté consciente et délibérée. Il n'est que l'effet périodique (1) d'une loi éternelle et immuable, en dehors du temps et de l'espace, et dont le *logos* ou l'intelligence créatrice est l'*ombre* ou le *reflet*.

— « Mais c'est absurde, cette idée ! » entendons-nous dire à tout croyant dans un Dieu personnel et anthropomorphe. « Des deux, — l'homme et son ombre, — c'est cette dernière qui est le *rien*, une illusion d'optique, et l'homme qui la projette qui est l'intelligence, quoique passive dans ce cas ! »

— Parfaitement, mais c'est seulement ainsi sur notre plan, où tout n'est qu'illusion ; où tout paraît à l'envers, comme ce qui est reflété dans un miroir. Or, comme le domaine du seul réel est à nos perceptions faussées par la matière le *non-réel* ; et que, du point de vue de la réalité absolue, l'univers avec ses êtres conscients et intelligents n'est qu'une pauvre fantasmagorie — il en résulte que c'est l'ombre du Réel, sur le plan de ce dernier, qui est douée d'intelligence et d'attributs, tandis que cet absolu, — de notre point de vue, — est privé de toute qualité conditionnelle,

(1) Pour celui du moins, qui croit à une succession de « créations » non interrompues, que nous nommons « les jours et les nuits » de Brahmâ, ou les *manvantaras* et les *pralayas* (dissolutions).

par cela même qu'il est l'absolu. Il ne faut pas être bien versé dans la métaphysique orientale pour le comprendre; et il n'est pas bien nécessaire d'être un paléographe ou un paléologue distingué pour voir que le système de Basilide est celui des Vedantins, quelque tordu et défiguré qu'il soit par l'auteur du *Philosophumena.* Ceci nous est parfaitement prouvé même par le résumé fragmentaire des systèmes gnostiques, que nous donne cet ouvrage. Il n'y a que la doctrine ésotérique qui puisse expliquer tout ce qu'il se trouve d'incompréhensible et de chaotique dans ce système incompris de Basilide, ainsi qu'il nous est transmis par les pères de l'église, ces bourreaux des *Hérésies.* Le *Pater innatus* ou le Dieu non engendré, le grand *Archon* (Ἄρχων), et les deux démiurges, même les trois cent soixante-cinq cieux, le nombre contenu dans le nom d'Abraxas leur gouverneur, tout cela fut dérivé des systèmes Indiens. Mais tout est nié dans notre siècle de pessimisme, où tout marche à la vapeur, voire même la vie, ou rien d'abstrait aussi — et il n'y a pas autre chose d'éternel, — n'intéresse plus que de rares *excentriques*, et où l'homme meurt, sans avoir vécu un moment en tête-à-tête avec son âme, emporté qu'il est par le tourbillon des affaires égoïstes et terrestres.

A part, cependant, la métaphysique, chacun de ceux qui entrent dans la Société Théosophique y peut trouver une science ou une occupation à son goût. Un astronome pourrait faire plus de découvertes scientifiques en étudiant les allégories et les symboles concernant chaque étoile (1) dans les vieux livres sanscrits, qu'il n'en fera jamais avec l'aide seulement des Académies. Un médecin intuitif en apprendrait plus dans les ouvrages de Charaka (2), — traduits en Arabe dans le VIIIe siècle, ou dans les manuscrits poudreux qui se trouvent à la librairie d'Adyar, — incompris comme tout le reste, que dans les livres sur la physiologie moderne. Les théosophes portés vers la médecine ou *l'art de guérir* pourraient consulter plus mal que les légendes et symboles révélés et expliqués sur Asclépios ou Esculape. Car, comme jadis Hippocrate consultant à Cos (3) les stèles votives de la rotonde d'Epidaure (surnommée le Tholos), ils pourraient y trouver les prescriptions de remèdes inconnus à la phar-

(1) Chaque dieu ou déesse des 333,000,000 qui composent le Panthéon Indou, est représenté par une étoile. Comme le nombre des étoiles et constellations connues des astronomes n'arrive guère à ce chiffre, on pourrait soupçonner que les anciens Indous connaissaient plus d'étoiles que les modernes.

(2) Charaka était un médecin de l'époque védique. Une légende le représente comme l'incarnation du Serpent de Vishnou, sous son nom de Secha, qui règne dans Patala (les enfers).

(3) Strabon, XIV, 2, 19. Voyez aussi Pausan., II, 27.

macopée moderne (1). Pour lors, ils pourraient peut-être guérir, au lieu de tuer.

Disons-le, pour la centième fois : la Vérité est une ! Sitôt qu'elle est présentée, non sous toutes ses faces, mais selon les mille et une opinions que se font sur elle ses serviteurs, on n'a plus la VÉRITÉ divine, mais des échos confus de voix humaines. Où la chercher dans son tout intégral, même approximatif ? Est-ce chez les Kabalistes chrétiens ou les Occultistes européens modernes ? chez les Spirites du jour ou les spiritualistes primitifs ?

— « En France », nous dit un jour un ami, — « autant de Kabalistes, autant de systèmes. Chez nous, ils se prétendent tous Chrétiens. Il y en a qui sont pour le Pape jusqu'à rêver pour lui la couronne universelle, — celle d'un Pontife-César. D'autres sont contre la papauté, mais pour un Christ, pas même historique, mais créé par leur imagination, un Christ *politiquant* et *anti-césarien*, etc., etc. Chaque Kabaliste croit avoir retrouvé la Vérité perdue. C'est toujours sa science à lui, qui est la Vérité éternelle et celle de tout autre, rien qu'un mirage... Et il est toujours prêt à la défendre et la soutenir à la pointe de sa plume...

— « Mais les Kabalistes Israélites, lui demandai-je, sont-ils aussi pour le Christ ?

— « Ah bien, ceux-là sont pour *leur* Messie. Ce n'est qu'une affaire de date ! »

En effet, dans l'éternité il ne saurait se trouver d'anachronisme. Seulement, comme toutes ces variations de termes et de systèmes, tous ces enseignements contradictoires ne sauraient contenir la vraie Vérité, je ne vois pas comment MM. les Kabalistes de France peuvent prétendre à la connaissance des Sciences occultes. Ils ont la Kabbale de Moïse de Léon (2) compilée par lui au XIIIe siècle ; mais son *Zohar*, comparé au « Livre des Nombres » des Chaldéens, représente autant l'ouvrage de Rabbi Siméon Ben Iochai, que le *Pimandre* des grecs chrétiens représente le vrai livre du Thoth égyptien. La facilité avec laquelle la Kabbale de Rosenroth et ses textes latins du moyen âge manuscrits et lus d'après le *système* du *Notarion*, se transforment en textes chrétiens et

(1) On sait que tous ceux qui se trouvaient guéris dans les *Asclepieia* laissaient dans le temple des *ex-voto ;* qu'ils faisaient graver sur des stèles les noms de leurs maladies et des remèdes bienfaisants. Dernièrement, une quantité de ces *ex-voto* furent excavés à l'Acropole. Voyez *l'Asclepieion d'Athènes.* M. P. Girard, Paris, Thorin, 1881.

(2) C'est lui qui a compilé le *Zohar* de Siméon ben Iochai, les originaux des premiers siècles ayant été tous perdus ; on l'accusa à tort d'avoir inventé ce qu'il a écrit. Il a collectionné tout ce qu'il put trouver ; mais il suppléa de son propre fonds aux passages qui manquaient, aidé en ceci par les chrétiens gnostiques de la Chaldée et de la Syrie.

trinitaires, ressemble à un effet de féerie. Entre le marquis de Mirville et son ami, le chevalier Drach, ancien rabbin converti, la « bonne Kabbale » est devenue un catéchisme de l'église de Rome. Que MM. les Kabalistes s'en contentent, nous préférons nous en tenir à la Kabbale des Chaldéens, le « Livre des Nombres ». Celui qui est satisfait de la lettre morte, aura beau se draper dans le manteau des *Tanaïm* (les anciens initiés d'Israël), il ne sera toujours, aux yeux de l'occultiste expérimenté, que le loup affublé du bonnet de nuit de la grand'mère du petit Chaperon Rouge. Mais, le loup ne dévorera point l'occultiste comme il dévore le Chaperon Rouge, symbole du profane assoiffé de mysticisme, qui tombe sous sa dent. C'est le « loup » plutôt lui-même qui périra, en tombant dans son propre piège...

Comme la Bible, les livres kabalistiques ont leur lettre morte, le sens exotérique, et leur sens vrai ou l'ésotérique. La clef du vrai symbolisme se trouve à l'heure qu'il est au delà des pics gigantesques des Himalayas, même celle des systèmes Indous. Aucune autre clef ne saurait ouvrir les sépulcres où gisent enterrés depuis des milliers d'années tous les trésors intellectuels qui y furent déposés par les interprètes primitifs de la Sagesse divine. Mais le grand cycle, le premier du *Kaliyuga* est à sa fin ; le jour de la résurrection de tous ces morts peut bien ne pas être loin. Le grand voyant suédois, Emmanuel Swedenborg l'a dit : « Cherchez le *mot perdu* parmi les hiérophantes, dans la grande Tartarie et le Thibet. »

Quelles que soient les apparences contre la Société Théosophique, quelle que soit son impopularité parmi ceux qui tiennent en sainte horreur tout ce qui leur semble une *innovation*, une chose cependant est certaine. Ce que vous regardez, Messieurs nos ennemis, comme une invention du XIXe siècle, est vieux comme le monde. Notre Société est l'arbre de la Fraternité, poussé d'un noyau planté dans la terre par l'ange de la Charité et de la Justice, le jour où le premier Caïn tua le premier Abel. Pendant les longs siècles de l'esclavage de la femme et de la souffrance du pauvre, ce noyau fut arrosé de toutes les larmes amères versées par le faible et l'opprimé. Des mains bénies l'ont replanté d'un coin de la terre dans un autre, sous des cieux différents et à des époques éloignées l'une de l'autre. « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît », disait Confucius à ses disciples. « Aimez-vous entre vous, et aimez toute créature vivante, » prêchait Gautama le Bouddha à ses Arhats. « Aimez-vous les uns les autres » fut répété comme un écho fidèle dans les rues de Jérusalem. C'est aux nations chrétiennes qu'appartient l'honneur d'avoir obéi à ce commandement suprême de leur maître dans toute la force paradoxale ! Caligula, le *païen*, désirait que l'humanité n'eût qu'une tête pour

la décapiter d'un coup. Les puissances *chrétiennes* ont renchéri sur ce désir resté en théorie, en cherchant, et trouvant enfin le moyen de le mettre en pratique. Qu'ils se préparent donc à s'entr'égorger et qu'ils continuent à exterminer à la guerre plus d'hommes en un jour que les Césars n'en tuaient dans une année. Qu'ils dépeuplent des pays et des provinces entières au nom de leur religion paradoxale et qu'ils périssent par l'épée, ceux qui tuent par l'épée. Qu'avons-nous à voir dans tout cela ?

Les théosophes sont impuissants à les arrêter. Soit. Mais il leur appartient de sauver autant de survivants que possible. Noyaux d'une vraie Fraternité, il dépend d'eux de faire de leur Société l'arche destinée, dans un avenir prochain, à transporter l'humanité du nouveau cycle au delà des grandes eaux bourbeuses du déluge du matérialisme sans espoir. Ces eaux montent toujours et inondent en ce moment tous les pays civilisés. Laisserons-nous périr les bons avec les mauvais, effrayés des clameurs et des cris railleurs de ces derniers, soit contre la Société Théosophique ou nous-mêmes ? Les verrons-nous périr l'un après l'autre, l'un, de lassitude, l'autre, cherchant en vain un rayon de soleil qui luit pour tout le monde, sans leur tendre seulement une planche de salut ? Jamais !

Il se peut que la belle utopie, le rêve du philanthrope, qui voit comme dans une vision le triple désir de la Société Théosophique s'accomplir soit encore loin. Une liberté pleine et entière de la conscience humaine accordée à tous, la fraternité régnant entre le riche et le pauvre, et l'égalité entre l'aristocrate et le plébéien reconnue en théorie et pratique, — sont encore autant de châteaux en Espagne, et pour une bonne raison. Tout ceci doit s'accomplir naturellement et volontairement, de part et d'autre ; or, le moment n'est pas encore arrivé, pour le lion et l'agneau, de dormir dans les bras l'un de l'autre. La grande réforme doit avoir lieu sans secousses sociales, sans une goutte de sang versé ; rien qu'au nom de cette vérité axiomatique de la philosophie orientale qui nous montre que la grande diversité de fortune, de rang social et d'intellect, n'est due qu'à des effets du karma personnel de chaque être humain. Nous ne recueillons que ce que nous avons semé. Si l'homme physique de la *personnalité* diffère de chaque autre homme, l'être immatériel en lui, ou l'*individualité* immortelle, émane de la même essence divine que celle de son voisin. Celui qui est bien impressionné de la vérité philosophique que tout *Ego* commence et finit par être le Tout indivisible ne saurait aimer son voisin moins qu'il ne s'aime lui-même. Or, jusqu'au moment où ceci deviendra une vérité religieuse, aucune réforme semblable ne pourrait avoir lieu. L'adage égoïste : « Charité bien ordonnée commence par soi-même », ou cet autre : « Chacun pour soi, Dieu pour tout le monde »,

mèneront toujours les races « supérieures » et *chrétiennes* à s'opposer à l'introduction pratique de ces beaux proverbes païens : « Tout pauvre est le fils du riche », et encore davantage à celui qui nous dit : « Nourris d'abord celui qui a faim, et mange toi-même ce qui reste. »

Mais le temps viendra où cette sagesse « barbare » des races « inférieures », sera mieux appréciée. Ce que nous devons chercher en attendant, c'est d'apporter un peu de paix sur terre, dans les cœurs de ceux qui souffrent, en soulevant pour eux un coin du voile qui leur cache la vérité divine. Que les plus forts montrent le chemin aux plus faibles, et les aident à gravir la pente escarpée de l'existence. Qu'ils leur fassent fixer le regard sur le Phare qui brille à l'horizon, au delà de la mer mystérieuse et inconnue des Sciences théosophiques comme une nouvelle étoile de Bethléem — et que les déshérités dans la vie reprennent espoir.....

H.-P. BLAVATSKY.

PAR LES PORTES D'OR! (1)

CHAPITRE IV

L'EXPLICATION DE LA DOULEUR

I

Regarde dans le cœur profond de la vie, d'où la douleur vient obscurcir l'existence humaine. Elle est toujours sur le seuil, et derrière elle se tient le désespoir.

Que sont ces deux formes décharnées, et pourquoi leur est-il permis d'être constamment nos suivantes ?

C'est nous qui le leur permettons, nous qui le leur ordonnons, comme nous permettons et ordonnons les actions de nos corps ; et aussi inconsciemment dans un cas que dans l'autre. Or, par l'expérience et l'investigation scientifiques, nous avons appris bien des choses au sujet de notre vie physique, et il semble que nous pourrions obtenir des résultats au moins égaux en ce qui concerne notre vie intérieure, par l'adoption de semblables méthodes.

La douleur excite, adoucit, brise et détruit. Considérée d'un point de vue suffisamment éloigné, elle apparaît tour à tour comme remède, scalpel,

(1) Voir numéros 2, 4, et 5 de la *Revue Théosophique*.

arme et poison. C'est évidemment un outil, une chose employée ; ce que nous désirons découvrir, c'est qui l'emploie ; quelle partie de nous est-ce qui demande la présence de cette chose si odieuse pour le reste ?

Le remède est employé par le médecin, le scalpel par le chirurgien ; mais l'arme de destruction est employée par l'ennemi, par quelqu'un qui hait.

Est-ce donc que non seulement nous employons ou désirons employer des moyens au bénéfice de nos âmes, mais qu'encore nous guerroyons en dedans de nous-mêmes et combattons dans le sanctuaire intime ? Cela semble ainsi ; car il est certain que si la volonté de l'homme se relâchait sur ce point, il ne conserverait plus la vie dans cet état où la douleur existe. Pourquoi désire-t-il ce qui lui fait mal ?

A première vue, la réponse semblerait être que l'homme désire le plaisir avant tout, et pour cette raison consent à rester sur le champ de la douloureuse bataille livrée pour sa possession, espérant toujours que la joie remportera la victoire, et le ravira dans son séjour. Ceci n'est que l'aspect extérieur de l'état de l'homme. En lui-même il sait bien que la douleur est la conjointe du plaisir, et, bien que la lutte sévisse toujours, qu'elle ne sera jamais décidée. L'observateur superficiel conclut que l'homme se soumet à l'inévitable. Mais c'est là une erreur qui ne vaut pas la peine d'être discutée. Un peu de pensée sérieuse nous montre que l'homme n'existe pas du tout, sinon par l'exercice de ses qualités positives ; il n'est que logique de supposer que c'est par l'exercice de ces mêmes qualités qu'il choisit un état dans lequel vivre.

Admettant donc l'hypothèse qu'il désire la douleur, comment se fait-il qu'il désire une chose aussi ennuyeuse pour lui-même ?

II

Si nous considérons soigneusement l'homme dans sa constitution et dans ses tendances, il semble croître dans deux directions définies. Il est comme un arbre, qui enfonce ses racines dans le sol tout en élevant ses jeunes branches vers le ciel. Ces deux lignes, qui s'éloignent du point central et personnel, sont pour lui claires, définies et intelligibles. Il appelle l'une le bien et l'autre le mal. Mais, d'après toute analogie, observation et expérience, l'homme n'est pas une ligne droite. Plût au ciel qu'il le fût, et que la vie, — appelons-la progrès, développement, ou de tout autre nom, — consistât simplement à suivre telle ou telle autre route toute droite, comme le prétendent les gens religieux. Toute la question, tout le puissant problème, se trouveraient alors bien facilement résolus. Mais il n'est pas aussi aisé d'aller en enfer que les prédicateurs le déclarent. C'est une tâche aussi dure que celle de trouver son chemin vers la Porte d'or.

Un homme peut se naufrager entièrement dans le plaisir sensuel, — peut dégrader, à ce qu'il semble, sa nature tout entière, — sans réussir à devenir le parfait démon, parce qu'il reste encore en lui l'étincelle de la lumière divine. Il essaye de choisir la large route qui mène à la destruction, et bravement, à corps perdu, il entre dans la carrière. Mais bientôt il s'arrête, étonné de trouver en lui-même quelque tendance inconnue; l'une des nombreuses irradiations parties du centre de son soi. Il souffre, de même que le corps souffre quand il développe des monstruosités qui empêchent sa saine action. Il a créé la douleur, et a rencontré sa propre créature. Il peut sembler que ce raisonnement soit difficile à appliquer lorsqu'il s'agit de la douleur physique ; mais il n'en est plus ainsi si l'on regarde l'homme d'un point de vue plus sublime que celui que nous occupons généralement. Si on le considère comme une puissante conscience formant ses manifestations extérieures d'après ses désirs, il devient évident que la douleur physique résulte d'une difformité dans ces désirs. Il semblera sans doute à bien des esprits que cette conception de l'homme a trop peu de valeur, et implique un saut mental trop grand, en des endroits inconnus où l'on ne peut obtenir de preuves. Cependant, si l'on accoutume son esprit à regarder la vie de ce point de vue, avant peu il n'y en a plus aucun autre d'acceptable ; les fils de l'existence, qui pour l'observateur purement matérialiste semblent irrémédiablement brouillés, apparaissent séparés et redressés, de sorte qu'une nouvelle intelligibilité illumine l'univers. Le Créateur arbitraire et cruel, infligeant douleur et plaisir à volonté, disparaît alors de la scène ; et cela est heureux, car ce personnage n'est vraiment pas nécessaire, et pis encore, n'est qu'un mannequin qui ne peut même pas se pavaner sur les planches sans être soutenu de tous côtés par des dogmatiseurs. Sûrement l'homme vient en ce monde d'après le même principe qui fait qu'il vit dans telle ou telle autre cité de la terre ; en tous cas, si c'est trop de dire qu'il en soit ainsi, on peut bien demander pourquoi il n'en serait pas ainsi. Il n'y a ni pour ni contre qui puisse intéresser le matérialiste ou avoir quelque poids dans une cour de justice. Mais je dois constater en faveur de l'argument, qu'une fois qu'un homme l'a pris sérieusement en considération, il ne peut revenir aux spécieuses théories des sceptiques. Cela équivaudrait à retourner au maillot.

Etant donc accordé pour l'amour de notre raisonnement que l'homme est une puissance consciente qui est son créateur et son juge à lui, et dans qui toute la vie gît en puissance, y compris même le but suprême, — considérons pourquoi il se fait souffrir lui-même.

Si la douleur est le résultat d'un développement inégal, de croissances monstrueuses, d'avancement défectueux en divers points, pourquoi l'homme

n'apprend-il pas la leçon que ce fait devrait lui enseigner, et ne prend-il pas la peine de se développer également ?

Il me semble que la réponse à cette question serait, que c'est là précisément la leçon que la race humaine est en train d'apprendre. Peut-être cette affirmation peut paraître trop hardie à la face de l'ordinaire façon de penser, qui regarde l'homme soit comme une créature de hasard habitant le chaos, soit comme une âme liée à la roue inexorable du char d'un tyran et entraînée au ciel ou à l'enfer. Mais une telle manière de voir n'est autre, après tout, que celle de l'enfant, qui regarde ses parents comme les suprêmes arbitres de ses destinées, comme, de fait, les dieux ou les démons de son univers. A mesure qu'il grandit, il se débarrasse de cette idée; il découvre qu'il n'y a là qu'une question de majorité, et qu'il est lui-même le roi de la vie, ainsi que tout autre de ses semblables.

Il en est de même pour la race humaine. Elle est reine de son monde, arbitre de sa propre destinée, et il n'y a personne qui puisse lui opposer son veto. Ceux qui parlent de Providence et de hasard n'ont pas pris le temps de penser.

(A suivre.) AMARAVELLA.

SCIENCE ET THEOSOPHIE

La théosophie est placée, par nous autres Européens, dans les sciences occultes. Le Nirvana hindou — dont Büchner, dans *Force et matière*, et c'est là une de ses moindres erreurs, fait le synonyme du néant — pénètre peu à peu dans nos idées. Le spiritisme est un acheminement dans ce sens dont ne se rendent pas compte tous les adeptes. Je dis acheminement, car il y a bien des préjugés à faire disparaître, bien des opinions erronées à détruire avant d'en arriver à l'ésotéricisme parfait. La religiosité extrême des siècles passés de l'ère chrétienne et le matérialisme outré du nôtre ont fait place à une sorte de juste milieu qui s'impose et s'affirme chaque jour. La libre pensée n'est, la plupart du temps qu'un vain mot, car elle consiste à vouloir imposer sa façon de penser aux autres. Ce sont les découvertes scientifiques si multipliées de notre époque qui ont produit le scepticisme en sapant, par la base, des phénomènes jusqu'alors inexpliqués et groupés sous le nom de miracles. Je crois que bien souvent cette destruction n'est qu'apparente et fondée sur une explication fausse des faits. Quoiqu'il en soit, la vieille Europe reçoit de l'Inde, plus vieille encore, la lumière, la

oi. Cette science cachée, qui nous vient de l'Orient, nous rend sceptiques et railleurs parfois, troublés et croyants en d'autres moments, mais hésitants toujours. Il s'agit là, en effet, de choses qui nous sont totalement nconnues, de phénomènes inexplicables et inexpliqués. Tout notre entendement est bouleversé. Vivre sans manger, voire sans respirer nous paraît totalement impossible, et cela doit l'être avec la constitution de nos rganes et nos habitudes. Mais il faut tenir compte de la volonté qui onquiert les mondes, qui renverse tous les obstacles et s'augmente, dans les proportions énormes, avec son exercice. L'entraînement joue égalenent un rôle considérable. Montaigne ne raconte-t-il pas, qu'une femme yant pris l'habitude de porter tous les jours son veau le portait encore u'il était devenu bœuf. Mettons de côté la part d'exagération, ici toute llégorique, ne pouvons-nous prendre près de nous, les exemples de Succi et e Merlatti, arrivés par l'habitude à vivre trente et cinquante jours sans nanger? Est-ce que ces faits ne bouleversent pas toutes nos connaissances hysiologiques? Les fumeurs d'opium n'offrent-ils pas des phénomènes nalogues; l'opium, auquel jusqu'ici aucun de nos savants n'a reconnu de ropriétés nutritives, est à peu près leur seul aliment; nous même avons encontré à l'hôpital de la Charité, à Paris, un buveur de laudanum qui en ivait ou à peu près depuis des années. Garçon très intelligent, il pouvait e passer de sommeil — ce n'est plus le pavot de Molière qui fait dormir arce qu'il a des propriétés dormitives — en doublant sa dose.

Notre science est instable et doit l'être, comme toute chose ici-bas, est la condition *sine qua non* du progrès. Il ne nous faut pas, en son om, tout nier de parti pris. Arago — et l'on ne pourra pas m'objecter que cite le premier venu — a écrit avec raison : « Celui qui, en dehors es mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence. »

Sans m'incliner devant l'avis d'Arago, parce que c'est Arago, mais ant de son avis, parce qu'il est dicté par la saine raison, je crois que le oute s'impose devant les faits nouveaux. Douter, c'est ouvrir son esprit à évidence et être prêt à s'incliner devant elle. Il ne faut pas admettre à itrance le principe d'autorité, car on a vu par la philosophie scolastique à uels résultats absurdes arrive le raisonnement guidé par un point de ue constant. Galilée n'avait-il pas raison d'être seul de son avis et de er les connaissances d'alors? Il serait désirable que nous fussions aussi ages et que nous cherchassions à vérifier ce qui nous paraît *abracadabrant*, vant de le rejeter. En matière théosophique, la démonstration est souent impossible, il faut être *adepte*, *initié*.., que sais-je? Ces conditions hoquent de prime abord et soulèvent bien des objections, telles que

celle-ci, par exemple : qu'est-ce que cette lumière qui se cache sous le boisseau ? Existe-t-elle pour se voiler toujours ?

J'avoue que la réfutation, facile jusqu'à un certain point, ne me convainc pas : cette lumière ne se montre que dans des conditions déterminées de vertu humaine, afin que les forces dont elle fait disposer ne soient pas détournées de leur but qui est le perfectionnement de l'homme.

La vertu est une chose que nous sommes plus souvent tentés d'admirer que de suivre, ses charmes ne séduisent que les élus. Aussi la science théosophique restera-t-elle forcément l'apanage du petit nombre. Mais il faut être sincèrement reconnaissant aux vaillants efforts qui essaient de nous la montrer même de loin. Si l'on songe d'ailleurs aux tristes usages que nous faisons de nos découvertes pour nous entre détruire, il est en effet peu désirable que cette arme à deux tranchants, la science théosophique, soit mise en la possession de tous. Il faut, pour son triomphe et celui de la science en général, que, loin de se nier mutuellement, elles marchent la main dans la main, s'aident réciproquement pour le plus grand bien de l'humanité et son perfectionnement moral !

Dr FOVEAU DE COURMELLES.

QU'EST-CE QUE LA THÉOSOPHIE ?

REMARQUES

I

IDÉE GÉNÉRALE DE LA THÉOSOPHIE

Il n'y a dans le monde qu'une vérité, comme il n'y a qu'une religion, une science, une philosophie. Mais la vérité prend des apparences diverses suivant les époques, suivant les climats et suivant les races.

La Théosophie a pour but de consacrer le respect de cette vérité, qui est la base fondamentale de l'univers, et de déterminer en même temps son adaptation spéciale à chaque groupe humain.

De là une Société Centrale et des Branches locales.

II

RELIGION

Le nom de Théosophie exprime l'idée d'une philosophie divine.

1° La Théosophie se place au-dessus de la compétition des intérêts ma-

tériels, ne voulant asseoir son influence que sur la persuasion et sur l'empire de la vérité dans les âmes ;

2° Elle tire sa doctrine d'une source humaine, mais inaccessible au vulgaire. Cette origine est si lumineuse et si haute que tout homme, quel qu'il soit, qui sait en mesurer la grandeur, est pénétré à la fois d'admiration pour notre destinée future et de pitié pour notre petitesse présente ;

3° Cette source doctrinale est en réalité divine, parce que l'intelligence humaine qui a pu s'élever jusqu'à elle a pris rang parmi les forces naturelles supérieures à l'humanité. L'évolution vers ces hautes sphères est réalisée plus ou moins lentement et péniblement par l'effort quotidien et continu de tous les êtres.

La Théosophie guide et soutient cet effort individuel, pour le rendre plus rapide, plus facile et plus fécond.

III

SCIENCE

La science arrivera par la Théosophie à se fondre dans la foi.

Ceux qui n'ont aucune croyance, ceux qui n'ont que des croyances superficielles, ceux qui ont des croyances spéciales (c'est-à-dire les adeptes des diverses religions), que tous viennent à la Théosophie !

Ceux qui ne croient qu'aux propriétés organiques périssables comme les organes comprendront qu'ils n'ont étudié qu'un côté de l'homme ; ils feront alors l'expérience de ce que donne de calme, de force et de clarté, la croyance judicieuse à l'individualité de l'esprit et à sa survivance éternelle.

Ceux dont la pensée est encore flottante entre les doctrines et les dogmes, rencontreront la fermeté et la certitude qu'ils ont en vain cherchées.

Ceux dont l'âme est déjà ouverte aux aspirations supra-terrestres reconnaîtront dans la Théosophie toutes leurs pensées ; ils y trouveront une lumière de plus, la lumière qui chasse la dernière ombre, qui dissipe toute confusion, en éclairant chaque objet sous son véritable jour et à son propre plan.

*
* *

La Théosophie est donc l'agent moteur de l'Humain vers le Divin.

Et c'est parce qu'elle connaît les lois de l'Invisible qu'elle dit à l'Homme :

Sois pour l'Homme un Frère !

RÉSUMÉ DE THÉOSOPHIE

La Théosophie ou la Religion de la Sagesse a existé de temps immémorial. Elle nous donne une théorie de la nature et de la vie fondée sur le savoir acquis par les Sages du passé, plus spécialement par ceux d'Orient, et ses disciples les plus élevés affirment que ce savoir n'est pas quelque chose d'imaginé ou d'induit, mais qu'il est acquis expérimentalement par ceux qui se soumettent aux conditions nécessaires pour l'acquérir. Voici quelques-unes de ses *propositions fondamentales :*

1. L'esprit, dans l'homme, est la seule partie réelle et permanente de son être. Le reste de sa nature étant composé, et toutes choses composées étant soumises à la décomposition, il n'y a dans l'homme que son esprit qui soit permanent.

De plus, l'univers étant un, et chacune des choses qu'il contient étant en relation avec chacune des autres et avec le tout, ce dont on a une parfaite connaissance sur le plan supérieur dont il s'agit, aucun acte, aucune pensée ne peut se produire sans que le Grand Tout en ait la perception. D'où suit que tout est lié par le lien indissoluble de la Fraternité.

2. Au-dessous de l'esprit et au-dessus de l'intellect, il y a un plan de conscience dans lequel les faits sont notés et qu'on appelle communément la nature spirituelle de l'homme ; cette nature est susceptible d'éducation aussi bien que le corps et l'intellect.

3. On ne peut atteindre à l'éducation spirituelle qu'autant que les intérêts matériels, les passions et les exigences de la chair sont subordonnés aux intérêts, aux aspirations et aux besoins de la nature supérieure; et c'est une question de système et de loi établie.

4. Les hommes systématiquement entraînés atteignent une claire vision du monde immatériel et spirituel ; leurs facultés intérieures saisissent la vérité aussi facilement que leurs facultés physiques perçoivent les objets matériels et leurs facultés intellectuelles les objets de la raison ; d'où suit que leur témoignage à l'égard de cette vérité a autant de valeur que celui des savants et des philosophes relativement à la vérité de l'objet de leurs études respectives.

5. Pendant le cours de leur éducation spirituelle, ces hommes acquièrent la perfection de différentes forces de la Nature, inconnues aux autres, et le pouvoir de les diriger, de sorte qu'ils peuvent faire ce qu'on appelle des *miracles*, bien que leurs actes ne soient que l'application rationnelle de leur connaissance plus avancée des lois naturelles.

6. Leur témoignage en faveur de l'existence d'une vérité supersensuelle

appuyé sur la possession de ces pouvoirs, a donc le droit d'être examiné sincèrement par tout esprit religieux.

*
* *

Les principaux points du système exposé par les Sages sont les suivants :

1. L'explication de la cosmogonie, du passé et de l'avenir de la terre et des autres planètes ; celle de l'évolution de la vie à travers les formes minérales, végétales, animales et humaines.

2. Les affaires de ce monde et de ses habitants sont soumises à des lois cycliques, et pendant un cycle donné il n'est pas possible d'atteindre le degré ou la qualité de progrès d'un cycle différent.

3. L'existence d'une substance éthérée répandue dans tout l'univers et appelée Lumière Astrale ou Akaça, qui est le réservoir des événements passés, présents et futurs, et qui garde la trace de tous les effets produits par les causes spirituelles, de tous les actes et de toutes les pensées provenant de la matière et de l'esprit. On peut l'appeler le *Livre de l'Ange du Jugement*.

4. L'origine, l'histoire, le développement et la destinée de l'humanité.

*
* *

Sur l'*Homme*, la Théosophie enseigne ce qui suit :

1. Chaque esprit est une manifestation de l'*Esprit Unique*, et est ainsi une partie du tout. Sa destinée est de passer par une série instructive de faits en s'incarnant, et de se réunir finalement à sa source divine.

2. Son incarnation n'est pas unique, mais répétée, chaque individu se réincarnant pendant de nombreuses existences dans différentes races et différentes planètes, et accumulant les expériences de chaque incarnation pour s'avancer vers la perfection.

3. Entre deux incarnations, quand l'esprit est débarrassé des éléments grossiers agrégés à lui pendant la vie, il y a une période de repos comparatif pendant laquelle l'esprit se prépare à une nouvelle apparition dans la vie matérielle.

4. La nature de chaque incarnation dépend du mérite ou du démérite de la vie ou des vies précédentes, de la façon dont l'homme a vécu et *pensé*; cette loi est inflexible et d'une justice absolue.

5. Le *Karma* [terme à double sens qui signifie la loi de causalité éthique (ce qu'un homme sème, il le récolte) et le doit et avoir ou la balance du mérite et du démérite de chaque individu]. — Il détermine les joies et les douleurs de chaque incarnation, de sorte que ce qu'on appelle la *chance*

est en réalité du mérite, — un mérite acquis dans une existence antérieure.

6. L'évolution jusqu'à la réunion avec la Divinité, comprend une élévation graduelle en pouvoir et en utilité. Les êtres les plus élevés qui soient encore vêtus de chair se nomment Sages, Richis, Frères, Maîtres ; leur importante fonction est de conserver et, quand la loi cyclique le permet, d'étendre le savoir spirituel et son influence dans l'humanité.

7. Lorsque l'union avec la Divinité est effectuée, tous les événements de chaque incarnation reparaissent dans la conscience.

*
* *

Quant au *procédé* du développement spirituel, la Théosophie nous apprend ce qui suit :

1. La condition essentielle de ce développement est d'assurer la suprématie du plus haut élément de la nature humaine, l'esprit.

2. Ce développement est atteint par quatre voies principales :

(*a*) Le déracinement de tout égoïsme et la culture d'une sympathie large et généreuse pour le bien des autres, avec l'*effort* pour produire ce bien.

(*b*) La culture de l'homme spirituel intérieur par la méditation, la communion avec la Divinité et l'exercice.

(*c*) La domination sur les appétits et les désirs de la chair et la subordination délibérée de tous les intérêts matériels aux ordres de l'esprit.

(*d*) Le strict accomplissement de tous les devoirs afférents à la situation qu'on occupe dans la vie, sans désir de récompense, laissant les résultats à la loi divine.

3. Ce qui vient d'être indiqué étant praticable pour tous les hommes qui ont le sentiment religieux, il faut, pour atteindre un plan spirituel supérieur, une éducation spéciale, physique, intellectuelle et spirituelle, par laquelle les facultés internes sont d'abord éveillées, puis développées.

L'Adeptat est une position élevée de l'évolution humaine, qu'on n'atteint que par une laborieuse discipline personnelle et un dur travail prolongé parfois pendant plusieurs incarnations, avec de nombreux degrés d'initiation et d'avancement au delà desquels il y a encore d'autres degrés qui approchent de plus en plus de la Divinité.

*
* *

Quant au *caractère* du développement spirituel, la Théosophie fait les affirmations suivantes :

1. Le développement se produit entièrement *au-dedans* de l'individu, le motif, l'effort et le résultat étant distinctement personnels.

Quoique personnel et intérieur, le développement n'est pas totalement bandonné à l'individu lui-même, puisqu'il n'est possible que par une ommunion étroite avec la Source suprême de toute force.

*
* *

Quant au *degré* d'avancement pendant l'incarnation, la Théosophie souent :

1. Que la simple connaissance intellectuelle de la vérité théosophique st d'une grande valeur parce qu'elle rend l'individu capable d'aller plus aut dans sa prochaine vie terrestre, en lui donnant une impulsion dans le ens de l'élévation.

2. Qu'on gagne encore davantage par une vie de devoir, de vraie piété de bienfaisance.

3. Qu'une plus grande avance encore est obtenue par l'usage continu es moyens de culture spirituelle qui ont été indiqués.

*
* *

On peut ajouter que la Théosophie est le seul système de religion et de hilosophie qui donne une explication satisfaisante aux problèmes suiants :

1. L'objet et l'utilité des autres planètes et la nature de leurs habints.

2. Les cataclysmes géologiques de la terre; l'absence fréquente de pes intermédiaires dans sa faune ; la présence des restes d'architecture des autres vestiges des races perdues à propos desquels la science ordiaire ne fait que de vaines conjectures ; la nature des civilisations éteintes les causes de leur extinction ; la persistance de la sauvagerie et les inéalités dans le développement de la civilisation ; les différences physiques internes des différentes races humaines ; la direction du développement tur.

3. Les contrastes et les concordances des croyances du monde, et la ase commune qui les soutient.

4. L'existence du mal, de la souffrance, de la douleur morale, énigme ndéchiffrable pour le philanthrope et le théologien.

5. Les inégalités de condition sociale ; les contrastes entre la richesse la pauvreté, l'intelligence et la stupidité, l'instruction et l'ignorance, la ertu et le vice ; l'apparition des hommes de génie dans des familles vulaires et autres faits opposés à la loi d'hérédité ; la fréquente hostilité des ilieux aux individus, hostilité qui gâte leur vie, étouffe leurs aspirations paralyse leurs entreprises ; la violente antithèse du caractère et de la

condition ; la surprise des accidents, de l'infortune et de la mort prématurée ; tous problèmes qui ne peuvent être résolus que par la théorie du caprice divin ou par les doctrines théosophiques du Karma et de la Réincarnation.

6. La possession par certains individus de pouvoirs psychiques tels que la seconde vue, la claire-audience, etc., ainsi que les phénomènes de la psychométrie et du statuvolisme.

7. La vraie nature des phénomènes du spiritisme et l'antidote de la superstition et des espoirs exagérés.

8. L'échec des religions conventionnelles dans leurs tentatives d'extension, dans la réforme des abus, dans la réorganisation de la société, dans l'expansion de l'idée de la fraternité, dans l'apaisement des mécontents, dans la diminution du crime, dans l'élévation de l'humanité, et leur inaptitude à faire réaliser par les individus l'idéal qu'elles professent.

***

Telle est l'esquisse du gigantesque programme de la Théosophie.

Cette science nous ouvre ses voies ; à nous de consulter nos forces avant de nous aventurer sur ses âpres chemins ; à nous enfin de voir si nos âmes sont prêtes à mettre en pratique dans notre vie, les hauts enseignements moraux de la Religion Théosophique, en nous armant à jamais de la devise énigmatique du Sphynx :

Savoir, Oser, Vouloir, Se Taire

« Car celui-là seul se maintient au-dessus des autres hommes qui ne prostitue pas à leurs commentaires et leur risée les secrets de son intelligence. La hardiesse unie à l'intelligence est la mère de tous les succès en ce monde. Pour entreprendre, il faut savoir ; pour accomplir, il faut vouloir ; pour vouloir véritablement, il faut oser ; et pour recueillir en paix les fruits de son audace, il faut se taire » (Eliphas Lévi).

***

La Théosophie présente donc trois stades d'intérêt :

1. La curiosité intellectuelle qu'on peut satisfaire par les ouvrages de librairie ordinaires.

2. Le désir de culture personnelle qu'on peut satisfaire en partie par les livres préparés spécialement pour cela, et en partie par les Revues périodiques étudiant la Théosophie (1).

(1) La *Revue Théosophique*, 10, rue Lesueur, Paris.

3. L'identification personnelle avec la Société Théosophique.

Cette société a pris naissance à New-York en 1875 et peu après a trans-orté son siège à Bombay, puis à Adyar (Madras).

C'est là que son centre s'est développé au contact intellectuel de deux randes civilisations, celle de l'antique *Orient* et celle du moderne *Occi-ent*. Bientôt elle s'est étendue de tous côtés ; des milliers d'adhérents se ont groupés autour d'elle dans des Branches locales. Aujourd'hui après uatorze années d'existence, la Société Théosophique compte dans l'Inde, n Europe, en Amérique, en Afrique, en Australie et au Japon près de eux cents Branches ou Sociétés locales.

Son but est triple :

1. Propager le principe de la fraternité universelle parmi tous les ommes, sans distinction de race, de croyance ou de couleur;

2. Favoriser l'étude des littératures, des religions et des sciences propres ux Aryens et aux autres races orientales ;

3. Étudier les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs psychiques e l'homme.

L'adhésion à la première de ces fins est la condition essentielle pour re reçu membre de la Société ; les deux autres sont facultatives.

On peut être membre de la Société Théosophique en général ou appar-nir à une Branche locale. Pour faire partie d'une Branche il faut adresser au secrétaire de cette Branche.

Une seule Branche existe en France, l'Hermès, dont le secrétaire est . G. Caminade, 81, rue Dareau, Paris, à qui l'on peut s'adresser pour us renseignements, en envoyant un timbre pour la réponse.

HERMÈS.

SAGESSE DES ÉGYPTIENS

II. — LA PSYCHOLOGIE

Que la Mort atteigne un être cher à quelque homme instruit, bien mo-erne et scientifiquement formé, celui-ci sait qu'un processus chimique a ommencé à détruire le corps et qu'ainsi toutes les manifestations psy-iiques qui appartenaient à ce corps sont à jamais anéanties. Une per-iasion intime peut bien s'élever en lui, qu'il y a un revoir, un senti-

ment inconnu peut bien commencer à parler en lui doucement, pareil à quelque ancienne légende à demi disparue, d'une survie au delà de la mort; mais il doit renvoyer cette consolation en se résignant, car cela n'est pas « scientifiquement démontré » jusqu'à présent, et quant au fait de la persuasion intime, il se l'explique par une détente nerveuse ou comme un réflexe de la douleur excitée.

Tout autre était l'intuition que se formaient de la mort les peuples qui vivaient sur la limite des temps préhistoriques et à qui n'avaient point été inoculés par éducation d'enseignements semblables aux nôtres. Alors parlait la foi naïve qui observait et de ses observations tirait des conséquences dont l'exactitude était dirigée par la saine intuition naturelle. Les cas de mort, et les questions qui s'y attachent peuvent avoir donné la première occasion de réfléchir sur les manifestations de l'âme, diverses mais intérieurement connues de tous, et de créer ainsi une classification qui s'adaptât à ces questions. Mais les anciens psychologues égyptiens répondaient que de telles questions sortaient de la science pratique de la vie, car construire d'abstraites théories et des hypothèses n'occupa jamais, à ce que montrent les restes des épigraphes, le bon sens de cet admirable peuple.

Sur l'âme de l'homme *vivant*, la vallée du Nil ne nous a malheureusement conservé que très peu d'écrits; il nous manque des récits de ces sortes de faits qui effleurent le domaine du surnaturel; le cas de la possession, dont fut atteinte la princesse Bentrosch est la seule, mais très instructive relation de ce genre, qui nous soit parvenue. Il est donc nécessaire de compléter d'après les faits mystiques qui nous sont connus d'après les enseignements parents des autres peuples, l'image dont les contours nous sont fournis par les textes et les emblèmes funéraires.

Parmi ces enseignements des autres peuples orientaux, un rang élevé est tenu par la kabbale juive, qui le doit à ce qu'elle donne en détail les éléments de l'âme d'une manière analogue en nombre, en ordre et en signification à ce que nous trouvons chez les anciens Égyptiens, mais sans pouvoir apprendre d'eux le sens de ces éléments avec la même netteté que chez les kabbalistes. Nous pouvons donc tout d'abord, avec l'aide de ceux-ci, nous faire une idée claire et intelligible des éléments et les réduire en un schéma psychologique. Sans une étude parallèle de la kabbale l'égyptologie serait bien arrivée, avec le temps, à expliquer exactement les signes séparés des restes mortels et immortels de l'homme, et à les comprendre dans le même sens que les anciens sages de la contrée du Nil. Mais quant au système, d'après lequel ces éléments se groupaient

par un enchaînement logique en un tout, il serait bien perdu pour toujours (1).

L'unité « homme « est d'abord considérée par les kabbalistes comme divisée en trois parties *(Nephesch, Ruach, Neschama)*, laquelle division n'est pas cependant encore suffisante pour donner leur valeur à des distinctions plus délicates, qui la font élargir en un septénaire : 1 *Guph*, 2 *Nephesch élémentaire*, 3 *Nephesch divin*, 4 *Ruach*, 5 *Neschama*, 6 *Chaija*, 7 *Jechida*, dont voici le sens :

1. *Guph*, le corps matériel de l'homme.

2. *Nephesch (vitalis)*, une espèce d'exhalaison, de nature élémentaire, qui a son siège dans les cavités du cœur et pénètre tous les membres, naît avec le corps et lui demeure attachée à tout jamais.

3. *Nephesch (divinus)*, pour ainsi dire la conception divine du corps humain (ne pas confondre avec l'*Adam-Kadmon*, l'homme divin, à l'image duquel le corps, l'âme et l'esprit de l'homme terrestre sont formés). C'est en ce sens que *Nephesch* est pris dans les plus anciens livres de l'Ancien Testament, pour désigner le corps humain, en tant que la vie ne s'en est pas retirée.

4. *Ruach*, siège de la volonté, de la réflexion et du jugement, principe immédiatement supérieur à *Nephesch*, dont il se sert comme d'un instrument. — Dans l'homme divin « Adam Kadmon », *Ruach* correspond au cœur *(Tipheret)*; l'élément correspondant dans le septénaire égyptien s'appelle comme nous verrons : le cœur.

5. *Neschama*, organe de la raison, de l'intelligence. Elle reçoit sa plus haute clarté du principe supérieur, non pas directement, mais par l'intermédiaire de :

6. *Chaija*, qui n'éclaire pas seulement *Neschama*, mais encore *Ruach* et *Nephesch* par des parties spéciales de ses propriétés; elle est un messager et un rayonnement du principe le plus élevé :

7. *Jechida*. L'Unité, qui est liée à l'Un-Absolu divin, comme une parcelle de l'Intelligence Suprême, dirige l'homme comme la manifestation directe de la divinité et l'éclaire dans toutes ses parties, en restant indivisée et indivisible.

Nephesch, *Ruach* et *Neschama* forment un tout, l'âme humaine, dont la plus haute expression se concentre dans *Neschama*, et elles repré-

(1) Dans un précédent mémoire, j'ai déjà esquissé brièvement ce sujet. Qu'il me soit seulement accordé d'y revenir encore une fois ici en précisant et en améliorant (Voyez le « *Sphinx* » livraison de novembre 1887.)

Comp. Knorr de Rosenroth, *Cabbala denudata*, 1re partie, pp. 598 sqq. et aussi 2e partie, pp. 108 sqq.; *Tractatus de anima*, édition Sulzbacher, 1677.

sentent la vie intérieure de l'homme, tandis que les deux dernières parties, les plus élevées, *Chaija* et *Jechida*, viennent du dehors. Néanmoins, en tant que les deux dernières parties apparaissent aux hommes et qu'ensuite leur aspect s'attache à l'être humain, la subjectivité s'ajoute à leur caractère transcendental ; ainsi s'explique qu'elles deviennent parties du total être humain et rentrent dans le septénaire.

Il y a une concordance parfaite entre ces sept principes et les sept désignations qui indiquent dans la littérature égyptienne les divers degrés du corps, de l'âme et de l'esprit ; les voici :

1 *Chat*, 2 *Bas*, 3 *Ka*, 4 *Ab-Hat*, 5 *Ba*, 6 *Chaib*, 7 *Chu*.

1. Chat est le corps humain matériel, dont la vie et la forme évolutive sont les résultats des deux éléments suivants. Comme les Egyptiens croyaient à une résurrection de la chair, ils cherchaient à préserver de la pourriture après la mort le cadavre, en l'embaumant soigneusement, coutume que l'on retrouve jusque dans les plus anciens temps de leur empire.

2. Bas signifie littéralement ardeur vitale, flamme, chaleur, et l'hiéroglyphe par lequel on écrit le mot *Bas* représente un vase ou un cœur, duquel une flamme s'élève. A cela corespond ce que les kabbalistes enseignent sur la partie analogue, Nephesch élémentaire, qu'ils nomment encore « chaleur élémentaire ». Selon Rabbi Moscheh Corduero, c'est une vapeur fumeuse, qui remplit la cavité du cœur et pénètre le corps entier ; elle a par conséquent la forme du corps matériel et peut de son état de subtilité, arriver à ce point de condensation que, projetée du corps par art magique, elle apparaisse comme un *double*. — Après la mort, Nephesch élémentaire reste, comme le germe du corps de résurrection, dans le tombeau près du cadavre, en un obscur état d'assoupissement et s'enfonce, après sa putréfaction, dans les os, principalement dans ceux de la colonne vertébrale « *Luz* » ; d'où son nom de *Habal garmin,* c'est-à-dire souffle des os. Le Sohar en parle comme il suit :

« Cet Habal-garmin, germe du corps de résurrection, est le propre Nephesch élémentaire, qui se sépare depuis le jour de sa naissance jusqu'à jamais de la matière terrestre, mais reste dans et environ le tombeau jusqu'au jour de la résurrection. Ce Nephesch élémentaire, par la puissance duquel est formé le corps, en a par conséquent la forme ; souvent il flotte au-dessus du tombeau et peut être vu de ceux-là dont les yeux sont ouverts » (1).

(1) Molitor, *Philosophie de l'histoire*, vol. III, § 289.

A *Habal-garmin* répond le *Sem* des Egyptiens, « celui qui apparaît », celui qui devient visible » (en copte *Semme*), et l'écriture hiéroglyphique e ce mot *Sem* en met le sens pleinement en lumière dans son analogie avec e que la Kabbale enseigne sur *Habal-garmin* ; c'est-à-dire qu'il suit l'écriure phonétique comme une image explicative : *l'épine dorsale* et puis une *iomie*. C'est pourquoi l'on ne risquera guère de s'égarer si l'on admet ue, pour l'enseignement égyptien, la flamme *Bas* est la substance de « ce ui devient visible » ou *Sem*. La vraisemblance qu'il y a à ce que cette flamme » soit le fantôme ou *double* lui-même, devient à peu près certiıde lorsqu'on lit la conjuration de mort suivante qui provient d'un apyrus démotique de magie (1). — Le génie de la mort *Amsat* y est ıvoqué :

« Parle-moi, Amsat, Dieu des dieux des ténèbres ! Chaque démon; ıaque ombre, qui habite le monde souterrain doit obtenir que ceux qui ont morts s'éveillent à ma voix ; certaines âmes pour vivre, les autres our respirer ! Cette conjuration doit faire jaillir la *Flamme* aujourd'hui einte qu'appelait la conjuration de la grande Isis, alors que par *Sa* (2) lle assignait son époux, que par *Sa* elle réclamait son frère..... Parle, toi..... un million de fois je t'en conjure ! Tu as (même cela) parlé au petit ıfant, dis ce qu'elle a commandé ! Parle : loin de moi, ténèbres ; viens moi, ô Lumière ! » (Flamme.)

« Maintenant fais bien attention », lit-on plus loin « et jusqu'à ce que s Dieux apparaissent pour te parler, ne cesse pas de recommencer (la onjuration). »

3. *Ka* signifie, à proprement parler : celui qui agit, travaille, organise atériellement. Les sens variés que cet élément a dans les textes égypens rendent impossible de traduire *Ka* par un terme précis ; désigner par ı seul mot « l'idée organisatrice du corps de l'homme » et le « reste de la ersonnalité » qui survit à la mort (quelque chose d'assez analogue aux ânes), cela ne nous est pas possible non plus. On pourrait peut-être, uisque la précédente division *Bas* correspond à « corps éthérique », nomer *Ka* « corps astral » ; mais alors on ne pourrait comprendre dans cette xpression la notion de *double*, et il faudrait par conséquent le distinguer e ce que le docteur Carl du Prel entend par « corps astral ». — Chez les gyptiens, le père passait pour le principal intéressé dans la procréation et

(1) G. Maspero, *Recueil des travaux relatifs à l'archéologie égyptienne et assyrienne*; ıris, 1870.

(2) Pour le sens de *Sa*, voyez mon travail dans la livraison du « *Sphinx* » de janer 1887.

non la mère ; car c'est le père qui donne l'idée *Ka*, de l'enfant, tandis que la mère ne fait que copier cette idée dans la matière, au moyen du corps éthérique *Bas* (1) et cela explique comment Osiris sera nommé le type divin de chaque père terrestre, *Ka* (le taureau), tandis que le type maternel, Isis (comme la « vache rouge) » est uni dans la plupart des textes au corps éthérique *Bas*. Le nouveau-né a pour prototype le divin Enfant Horus ; et à son jeune corps est *pour tous les temps* échu, comme une succession maternelle, le *double* élémentaire; et pour héritage paternel, l'idée organisatrice (2) ou corps astral, lui demeure *jusqu'à la mort*. La mort venue, *Ka* reste en relation étroite avec le cadavre jusqu'à la complète dispersion de la personnalité ; mais quand tous les liens entre le mort et le monde de la terre se sont, avec le temps, dénoués, *Ka* retourne, comme le messager de l'unique idée corporelle, dans l'autre monde, qui est celui de la divine idée du tout, de toute créature et du créateur. Dans le livre des Morts se trouve un chapitre où le défunt rencontre, dans son voyage en l'autre monde « *Ka* son *soutien vital* », et le salue. — Si l'idée d'une personnalité survit à la mort, c'est qu'elle a dû exister aussi avant la naissance. Nous avons l'expression logique de la *préexistence de l'idée* dans deux passages de forme très différente qui se rapportent d'une manière remarquable à la question : dans Plutarque et dans le livre kabbalistique du *Sohar*. Plutarque, qui rassembla ce qui touche les traditions égyptiennes parmi les auteurs grecs, écrit :

« La génération de Horus par Isis et Osiris alors qu'ils étaient encore dans le sein de Nut, leur mère, a le sens suivant : avant que ce monde fût apparent et achevé par la pensée divine, déjà la matière primitive, de nature visiblement imparfaite en soi, avait produit hors d'elle la première procréation ; c'est pourquoi ce dieu dut être engendré incomplet dans les ténèbres, et ils le nomment Horus l'ancien, *car il n'était pas le monde, mais seulement un fantôme et un prototype du monde à venir.* »

Dans le *Sohar*, il y a :

« Le Saint, loué soit-il, avait déjà créé et détruit plusieurs mondes avant de créer le monde où nous vivons ; et comme cette œuvre suprême était près de son accomplissement, toutes les choses de ce monde, toutes les créatures de l'univers, dans les temps mêmes où elles devaient exister, se tenaient sous leur véritable forme devant Dieu, *avant* d'entrer dans ce monde. »

---

(1) Plutarque, *Isis et Osiris*, cap. 53.
(2) « Toi mon *Ka* dans mon corps, *sculpteur* et *gardien* de mes membres », lit-on dans le Livre des Morts.

Au *Ka* du mort se rapportait le culte des mânes si développé en Égypte, et il y avait spécialement des Prêtres de Ka pour ménager les relations entre la personnalité du mort et les survivants. Les gens riches avaient même soin de régler de leur vivant des conventions avec les Prêtres de Ka, afin qu'on donnât à leur *Ka* des offrandes pour sa nourriture et sa boisson et qu'on lui assurât la possibilité de manifestations, quand même aucun descendant de leur race ne dût plus exister. De tels traités se signaient déjà du temps de la construction des Pyramides; les rapports avec les morts d'après la voie spirite sont donc d'une immense antiquité. — Il est digne de remarque que ce n'était pas uniquement le *double* visible qui était honoré, mais aussi le principe organisateur *Ka*, auquel on n'attribuait donc pas seulement la production du corps animé, mais encore la forme du défunt. — Quant aux relations spirites, leur pratique était poussée plus loin chez les anciens Egyptiens et d'une manière plus sûre que les préparations dont on use aujourd'hui avec le « medium » dans les cercles spirites. Dans les parois de la chapelle mortuaire on ménageait des niches qui tantôt étaient totalement murées, tantôt communiquaient avec la chapelle par une petite ouverture. Dans ces niches, on plaçait les statues du mort, et les prêtres devaient avoir conçu l'idée de faire venir dans ces statues le *Ka*. Cela sonne sans doute singulièrement à nos oreilles, mais la confirmation d'un tel art chez les Egyptiens se trouve en maint endroit, jusque chez les Pères de l'Eglise chrétienne.

4. Ab ou Hat peut s'exprimer par cœur, centre, volonté. Le cœur, qui correspond au *Ruach* de la Kabbale, est le siège du vouloir, du sentiment et de la faculté de penser. En tant que quatrième principe, milieu du septenaire, c'est en lui que se réunissent les appétits physiques de la partie inférieure et les influences de la partie supérieure, spirituelle, divine. C'est pourquoi le cœur ou la volonté est le centre même de l'être humain, et c'est le cœur qui est pesé, comme la substance du défunt, au jugement de la mort et, selon son poids, attire récompense ou châtiment. De ce centre, la libre volonté de l'homme peut se développer dans le spirituel, le divin, ou bien dans le corporel, le sensuel, et à ces deux directions correspondent les deux noms du cœur dans les textes: *Hat* est nommé le « cœur du dieu *Chephra* », du créateur des phénomènes du monde sensitif; *Ab*, au contraire, le « cœur du Dieu-lumière *Ra* »; mais « cœur de Ra » est aussi l'expression qui désigne le dieu *Thot*, la personnification de la Sagesse divine, le don du logos divin dans l'extase de la mystique supérieure. *Hat* et *Ab* expriment donc bien ces deux directions du vouloir que la philosophie moderne entend par *affirmation* et *négation du désir de*

vivre (1). L'hiéroglyphe « cœur » représente un vase ansé à couvercle, une sorte de boîte à aromates ; et cet hiéroglyphe est bien fait pour faire penser à un symbole du cœur, alors que dans le mythe grec de la boîte de Pandore, il est dit que tout mal se répandit de là sur le monde et qu'au fond ne resta que l'espérance.

5. BA peut être traduit de la manière la plus juste, tout comme l'hébreu *Neschama*, par « âme ». C'est le siège de l'intelligence, du génie. — *Ba* est une substance aérienne qui s'écrit hiéroglyphiquement avec un oiseau (généralement à tête d'homme), le porteur du souffle divin ; c'est l'élément qui était déjà corporifié dans les existences terrestres précédentes et à qui le même sort est réservé dans les futures réincarnations ; c'est l'esprit *humain*, qui reçoit par l'intermédiaire du degré supérieur *Chayb* la lumière de l'esprit *divin*. Avec *Ba* se complètent les éléments qui forment la vie intérieure de l'homme.

6. CHAYB signifie ombre et aussi protection ; c'est une espèce d'ange gardien. — Le philosophe judéo-grec Philon, que l'on compte en partie parmi les Kabbalistes, en partie parmi les Gnostiques, et qui, vivant à Alexandrie, était en tout cas bien informé des dogmes égyptiens, dit qu'il y a deux moyens par lesquels l'homme peut connaître le divin : l'intuition immédiate et médiate. Il nomme la première : connaissance de Dieu « *en lui-même* » ; la dernière : connaissance de Dieu « *par son ombre* ». Philon dit aussi que les êtres intermédiaires ou anges sont à la fois ombre et lumière, ombre de ce qui est *au-dessus* d'eux, lumière de ce qui est *au-dessous* de leur sphère. — A l'instar de Philon, nous pouvons concevoir *Chayb* ou l'ombre comme un médiateur, comme l'ombre du principe le plus élevé, *Chu* (2). Cela est confirmé par le passage : « *Le divin* CHAYB EST *ton garde* » (3).

7. CHU, littéralement le rayonnant, le resplendissant, est le bon démon qui est assigné à l'homme pour l'éclairer, comme on voit dans les écrits hermétiques, sur l'unique intelligence qui disperse les ténèbres et pour allumer en lui la lumière de la vérité, le transcendant « homme dans l'homme ».

Le sens que nous venons de donner à ces sept principes est facile à démontrer par une multitude de preuves tirées des textes funéraires. Mais de leurs signes, d'autres explications encore se laissent déduire :

(1) Que dans le psaume II, 12, le passage : « Dieu me fasse un cœur pur et me rende une ferme volonté » ait en vue une antithèse entre cœur et volonté, dans le sens de *Hat-Ab*, c'est ce que je ne me hasarde pas de décider.

(2) C'est ce que Socrate, en parfait accord avec notre thèse, nomme, non son δαίμων, mais son δαιμόνιον.

(3) *Nuter chayb hir tep-k.* Paul Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique*, p. 201.

Chu, par exemple, n'apparaît pas toujours comme le bon démon de l'homme, pas plus qu'il n'est forcément lié à un être humain, mais au contraire comme un démon indépendant dans le sens même néfaste, c'est-à-dire comme un esprit possesseur, vengeur de crimes. *Chu* est très souvent pris aussi dans le sens du « transfiguré » comme désignation générale du mort.

Pour prouver que les Égyptiens comptaient bien *sept principes*, pas un de plus, pas un de moins et bien dans l'ordre donné, qui est d'accord avec le système de la Kabbale, je veux produire d'autres détails qui se rattachent à ceci et renvoyer à deux images singulièrement significatives et convaincantes. (Voir page 31.)

Dans la première image, on voit, en bas, deux corps *(Chat)* agenouillés; devant eux, deux fois la figure du corps éthérique *(Bas)*. Entre eux, se dressent, tendus en l'air, deux bras, comme les hiéroglyphes de l'idée organisatrice; ils tiennent un croissant lunaire. Comme le croissant lunaire s'appelle *Ab* (et de plus se trouve au milieu — *Ab* — de l'image) il en résulte que nous devons y reconnaître une variante du vase du cœur. (Ces signes répétés ne sont rien de rare, mais se rencontrent au contraire à satiété dans les textes égyptiens.) Le croissant se trouve donc mis ici à la place du cœur *(Ab)*. Au-dessus se voient quatre oiseaux comme symboles de l'âme *(Ba)*, et, plus haut, quatre tablettes hiéroglyphes du mot ombre *(Chayb)*. Oiseaux et ombre sont représentés au sommet, c'est-à-dire supposés émanés ou descendus de *Chu*, et cela se voit à leur situation tournée vers le haut, vers le divin, *Chu*, qui n'est pas spécialement représenté dans cette image, mais simplement suggéré.

Dans la deuxième figure, les sept principes sont présentés au spectateur avec une bizarre ironie. Les hommes représentent *Chat* ; ils sont debout, avec les jambes dans l'action de marcher, c'est-à-dire supposés vivants et portant en eux le principe vital, *Bas*, corps éthérique ou chaleur de la vie, attaché au corps matériel. Les bras levés symbolisent le corps astral *Ka* ; devant eux se tiennent les âmes, *Ba*, sous formes d'oiseaux, et les ombres, *Chaybi*, sous celles d'essaims; au-dessus de l'ensemble plane, indiquée par le disque solaire, la divine lumière de *Chu*. Mais où est le principe mixte, le cœur? — Qu'on remarque que les têtes humaines des deux oiseaux-*Ba* sont réunies par un lien en forme de demi-lune ; et si l'on y regarde de plus près, on verra aussi que le cœur, ce lien, a été représenté entre les deux oiseaux, par l'art du dessinateur satirique inconnu, comme un espace *vide*, en forme de *Vase*.

Safech, déesse du saint Septénaire, à ce qu'il est dit dans le Livre des Morts, construit à l'homme sa maison : septuple donc est la maison, et, de

même que la maison forme un tout, de même le septénaire de l'homme. Seul, l'homme est à la fois immortel et mortel entre tous les êtres qui vivent sur la terre. Mortel par son corps, immortel par sa réelle essence. Tout comme en l'écriture hiéroglyphique, le nombre sept se représente par la réunion d'une triade supérieure et d'une tétrade inférieure, $\substack{III\\IIII}$, de même dans le septenaire humain il y a une triade supérieure, qui forme le transcendental de l'homme, c'est-à-dire : l'homme dans l'homme *(Chu)*, sa manifestation spirituelle *(Chayb)* et sa réalisation dans une longue série d'incarnations successives *(Ba)*. Cette triade supérieure est « l'être en soi » de l'homme, et la tétrade inférieure : *Ab*, *Ka*, *Bas* et *Chat*, ou Volonté, Idée organisarice, Double, et Corps terrestre, compose l'homme mortel du monde sensitif, créé d'après une idée supérieure par le moyen du double éthérique, et lié à la matière terrestre.

D'autres groupements des sept principes peuvent être faits encore dans ce genre ; et même ils sont tous pleins d'enseignements et indispensables pour la pleine compréhension de l'agencement intime de ce système psychologique. Deux de ces groupements sont faciles à démontrer en s'appuyant sur la littérature de l'Égypte ancienne ; ils y portent le nom de *Sahu* (littéralement : associations) et sont même distingués dans les textes par des écritures différentes, de telle façon qu'il faut admettre un *Sahu* spirituel et un corporel. Je reviendrai plus tard en détail sur ce sujet, et veux me contenter, en attendant, de communiquer qu'au *Sahu* spirituel répond la partie *Chu*, *Chayb* et *Ba*, et au *Sahu* corporel la partie *Ka*, *Bas* et *Chat*. Il s'y trouve compris les trois principes supérieurs et les trois inférieurs; et le quatrième principe, mixte, *Ab*, reste entre eux comme un chaînon pour les relier, comme un intermédiaire. En d'autres termes cela signifie que le cœur ou la sphère de la volonté est le pont jeté entre la sphère transcendante, spirituelle, et la sphère physique de la constitution septénaire.

Sahu spirituel	7 *Chu*, Esprit, 6 *Chayb*, Ombre, 5 *Ba*, Ame.
Milieu	4 *Ab*, Volonté.
Sahu corporel	3 *Ka*, Idée organisatrice, 2 *Bas*, Corps éthérique, 1 *Chat*, Corps.

Le seuil sensationnel, où la connaissance transcendante du songe, se rencontre avec la connaissance de l'état de veille, comme Carl du Prel l'enseigne en sa *Philosophie de la Mystique*, est donc situé dans

e principe mixte : *Ab*. — Aussitôt que la volonté et la pensée de l'état le veille succombent ou se délivrent du *Sahu* corporel, *Ab* peut devenir volonté et pensée dans le *Sahu* spirituel. — Quand des phénomènes anormaux se produisent dans la sphère corporelle *et* dans l'intellectuelle, comme par exemple chez les hystériques, il est clair, d'après notre septénaire, que cela doit provenir d'un trouble ou d'une maladie dans la sphère volontaire *Ab* ; car c'est seulement quand celle-ci, comme un chaînon de transition, ne fonctionne plus bien, que la trinité supérieure et l'inférieure, échappant au contrôle de la volonté, complètement désunies, peuvent produire de tels phénomènes : états de somnambulisme et de clairvoyance dans le *Sahu* spirituel, crises et convulsions dans le physique. — Notre antique psychologie s'accorde fort bien avec les remarquables phénomènes de l'hypnotisme : dans la suggestion, l'hypnotiseur agit par sa volonté concentrée sur la sphère volontaire du sujet, que ce soit par la parole, ou que l'ordre soit simplement transmis par la pensée, par la volonté, et il peut ainsi, comme il s'adresse à la sphère mixte, influencer la supérieure et l'inférieure. De même qu'il agit sur *Ka*, principe organisateur, pour produire en *Chat* les curieux cas de la stigmatisation, etc., ou bien des effets salutaires ; de même il agit sur *Ba* et crée la clairvoyance, lorsqu'il fait lire avec les yeux bandés dans un livre fermé, phénomène sur lequel je n'ai aucun doute. Juge-t-on utile de retrouver dans ce septénaire nos désignations usuelles d'esprit, d'âme et de corps, on peut adopter trois groupes de trinités, où l'on compte *Ba*, dans la triade spirituelle et dans l'animique, *Ka* dans l'animique et dans

Figur 1.

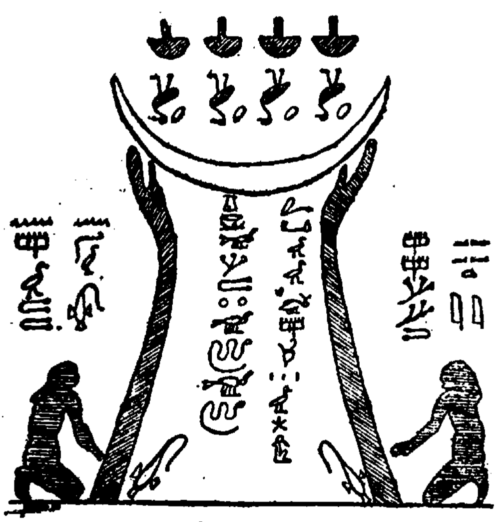


Figure 1.

Figur 2.
Hieroglyphisches Vexierbild.

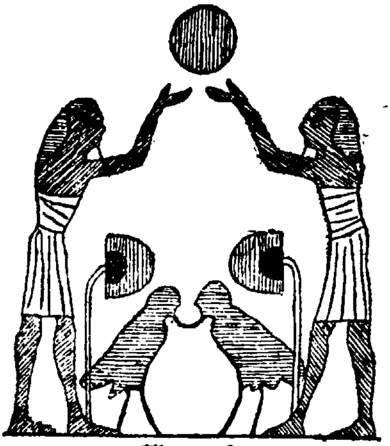


Figure 2.
(Hiéroglyphe satirique.)

la corporelle; cette disposition n'est nullement arbitraire, car le sens de *Ba* et de *Ka* autorise à une double interprétation de ce genre, mais l'éclaircissement de ce point m'entraînerait trop loin. — Nous obtenons ainsi le schéma suivant :

Esprit	7 *Chu*, Esprit divin, 6 *Chayb*, Esprit intermédiaire, 5 *Ba*, Esprit humain,
Ame	5 *Ba*, Ame intellectuelle, 4 *Ab*, Ame volontaire, 3 *Ka*, Ame corporelle,
Corps	3 *Ka*, Corps astral, 2 *Bas*, Corps éthérique, 1 *Chat*, Corps terrestre.

Dans ces trois triades, le haut, le milieu et le bas se comportent toujou comme le père, la mère et le fils. Ainsi s'éclaircit maintenant ce que j n'indiquais pas plus haut: Dans la figure 1, les quatre oiseaux ne sont pa les oiseaux habituels de *Ba* ou de l'âme, mais une autre espèce d'oiseau dont l'image servait, dans les hiéroglyphes, à exprimer le mot « fils » (Sà

FRANZ LAMBERT.

(*Traduit du* SPHYNX *de février* 1889.)

LA DOCTRINE SECRÈTE (1)

SYNTHÈSE DE LA SCIENCE, DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE

INTRODUCTION

(Suite) (2)

Ce « très vieux livre » est l'œuvre originale d'après laquelle fure compilés les nombreux volumes du *Kiu-ti*. Non seulement ce dernie ainsi que le *Siphrah Dzeniouta*, mais encore le *Sepher Jezirah* (3), q

(1) Tous les droits et privilèges de reproduction et de traduction, *totales ou partiell* ont été donnés à la comtesse d'Adhémar par la cession que H.-P. Blavatsky lui a juri quement faite de son ouvrage en France.

(2) Voir les numéros 1, 2, 3 4 et 5.

(3) Rabbi Jehoshua Ben Chananea, qui mourut vers 72 av. J.-C., déclarait ouver ment qu'il avait accompli des « miracles » au moyen du livre de Sepher Jezirah, défiait tous les sceptiques. Franck, citant d'après le *Talmud* babylonien, nomme de

les kabalistes hébreux attribuent à leur patriarche Abraham (!), le livre du *Shu-king*, bible primitive de la Chine, les volumes sacrés du Thoth-Hermès égyptien, les Purânas de l'Inde, le *Livre des Nombres* chaldéen et même le *Pentateuque*, sont tous dérivés de cet unique petit volume. La tradition dit qu'il fut écrit en *Sen-zar*, c'est-à-dire dans le langage sacerdotal secret, sous la dictée des Êtres divins qui le révélèrent aux fils de la Lumière, dans l'Asie centrale, au commencement même de la cinquième race (la nôtre) ; car il fut un temps où ce langage (le *Sen-zar*) était connu des initiés de toutes nations, et compris par les ancêtres des Toltèques aussi facilement que par les habitants de l'Atlantis disparue, qui le tenaient à leur tour des sages de la troisième race, des *Manushis*, lesquels l'avaient appris directement des Devas de la seconde et de la première races. L' « illustration » dont il est parlé dans *Isis* a rapport à l'évolution de ces races et de notre humanité de la quatrième et cinquième races dans le Manvantara ou « Rond » de Vaivasvata ; chaque Rond se compose des Yugas des sept périodes de l'humanité, dont quatre sont maintenant passés dans *notre* cycle de vie, le point moyen du cinquième étant presque atteint. L'illustration est symbolique, comme chacun peut facilement le comprendre, et trouve son application dès le principe. Le vieux livre, après avoir décrit l'Evolution cosmique et expliqué l'origine de tout ce qu'il y a sur la terre, y compris l'homme physique, après avoir donné la véritable histoire des races, de la première à la cinquième (la nôtre), ne va pas plus loin. Il s'arrête court au commencement de Kali Yuga, il y a juste quatre mille neuf cent quatre-vingt neuf ans, à la mort de Khrishna, le brillant « Dieu-Soleil », jadis un héros et un réformateur vivant.

Mais il existe un autre livre. Aucun de ses possesseurs ne le regarde comme très ancien, car il date seulement du commencement de l'âge noir, c'est-à-dire de cinq mille ans environ. Dans neuf ans ou à peu près, finira le premier cycle des cinq premiers millénaires, qui a commencé avec la grande période de Kali-Yuga.

Et alors la dernière prophétie contenue dans ce livre (le premier volume des annales prophétiques de l'âge noir) sera accomplie. Nous n'avons pas longtemps à attendre, et plusieurs d'entre nous verront l'aurore du cycle nouveau, à la fin duquel bien des comptes seront réglés et mis au net entre les races. Le second volume des prophéties est presque prêt ; il a

autres thaumaturges, les Rabbis Chanina et Oshoi. (Voir le *Talmud* de Jérusalem, Sanhédrin, c. 7, etc., et Franck, pp. 55, 56.) Plusieurs des occultistes, alchimistes et kabalistes du moyen âge prétendaient la même chose ; et même le Mage moderne, feu Eliphas Lévi, l'affirme et l'écrit publiquement dans ses livres sur la magie.

été en préparation depuis l'époque de Sankarâchârya, le grand successeur de Bouddha.

Il faut remarquer un autre point important, que l'on rencontre dès le début de la série de preuves en faveur de l'existence d'une sagesse unique, primordiale et universelle, — important tout au moins pour les étudiants de la kabale chrétienne. Les doctrines étaient connues, en partie du moins, par plusieurs des pères de l'Eglise. Il est affirmé, sur une base purement historique, qu'Origène, Synésius et même Clément d'Alexandrie avaient eux-mêmes été initiés aux mystères avant d'ajouter au néo-platonisme de l'école d'Alexandrie celui des Gnostiques, sous le voile chrétien. Il y a plus : quelques-unes des écoles secrètes, — mais, certes, pas toutes, — furent conservées au Vatican, et ont depuis été incorporées aux mystères, sous forme d'additions défigurées faites au programme chrétien primitif par l'Eglise latine. Tel est le dogme maintenant matérialisé de l'Immaculée Conception. Ceci explique les grandes persécutions instituées par l'Eglise catholique romaine contre l'Occultisme, la Maçonnerie et le Mysticisme *hétérodoxe* en général.

L'époque de Constantin fut le dernier tournant de l'histoire, la période de lutte suprême qui aboutit à l'étranglement, par le monde occidental, des vieilles religions en faveur de la nouvelle, bâtie sur leurs cadavres. Dès lors, les vues sur l'extrême Passé, au delà du Déluge et du jardin d'Eden, commencèrent à être fermées, par force et sans pitié, par tous moyens bons ou mauvais, aux regards indiscrets de la postérité. Toutes les issues furent obstruées, toutes les annales sur lesquelles on put mettre les mains furent détruites. Et pourtant il reste assez même de ces annales mutilées, pour nous autoriser à dire qu'elles contiennent toute l'évidence possible de l'existence d'une doctrine-mère. Des fragments ont survécu aux cataclysmes géologiques et politiques, pour dire leur histoire ; et tout ce qui a survécu prouve que la sagesse *maintenant* secrète était jadis l'unique fontaine, la source incessante et inépuisable, dont s'alimentaient tous ses ruisseaux, — les religions postérieures de toutes les nations, de la première à la dernière. Cette période, qui commence avec Bouddha et Pythagore et se termine avec les Néo-Platoniciens et les Gnostiques, est le seul foyer laissé dans l'histoire vers lequel convergent, pour la dernière fois, les brillants rayons de lumière venus des æons du temps passé, sans être obscurcis par la main du bigotisme et du fanatisme.

Ceci explique la nécessité où se trouve constamment l'auteur de rendre compte de faits tirés du passé le plus vénérable et de les appuyer sur des preuves empruntées à la période historique. Il n'y avait pas d'autre

moyen à sa portée, et elle court le risque d'être encore une fois accusée de manque de méthode et d'absence de système.

Mais il faut que le public soit informé des efforts de nombre d'adeptes qui ont vécu dans le monde, de poètes, d'auteurs et de classiques initiés de tous les âges, pour préserver dans les annales de l'humanité le souvenir tout au moins de l'existence d'une telle philosophie, sinon la connaissance de ses articles. Les initiés de 1888 seraient vraiment un mythe incompréhensible, un problème sans solution apparente, s'il n'était prouvé que des initiés comme eux ont vécu à tous les âges de l'histoire. Et on ne peut le prouver qu'en nommant le chapitre et la ligne où il est parlé de ces grands personnages, qui furent précédés et suivis d'une longue et interminable série d'autres Maîtres ès-arts, anté et post-diluviens. Ainsi seulement pourrait-on montrer, d'après des témoignages semi-traditionnels et semi-historiques, que la connaissance de l'Occulte et les pouvoirs qu'elle confère à l'homme, ne sont pas tout à fait des fictions, mais des faits aussi vieux que le monde.

A mes juges, passés ou futurs, je n'ai donc rien à dire, — qu'ils soient de sérieux critiques littéraires, ou ces derviches hurleurs de la littérature qui jugent un livre d'après la popularité ou l'impopularité du nom de son auteur, et qui, en regardant à peine le contenu, s'attachent comme des bacilles au point le plus faible du corps. Je ne daignerai pas non plus remarquer les calomniateurs au cerveau fêlé, — heureusement peu nombreux, — qui, espérant attirer l'attention publique en jetant le discrédit sur tout écrivain dont le nom est mieux connu que le leur, écument et aboient après leur ombre même. D'abord, pendant des années, ils avaient soutenu que les doctrines enseignées dans le *Theosophist*, et résumées dans *Bouddhisme Ésotérique* avaient toutes été inventées par l'écrivain actuel ; maintenant le vent a tourné : ils dénoncent *Isis Dévoilée* comme un plagiat fait à Éliphas Levi (!), Paracelse (!!) et, *mirabile dictu*, au Bouddhisme et au Brahmanisme (!!!). Autant accuser Renan d'avoir volé sa *Vie de Jésus* dans l'Évangile, et Max Müller ses *Livres sacrés de l'Orient* ou ses *Copeaux* dans les philosophies des Brahmines et de Gautama le Bouddha. Mais au public en général et aux lecteurs de la *Doctrine secrète* je puis répéter ce que j'ai toujours dit, en empruntant comme vêtement les paroles de Montaigne : Messieurs, « *je n'ai fait ici qu'un bouquet de fleurs choisies, et n'ai rien fourni de mien que la corde qui les attache* ».

Cassez la corde en morceaux ou déchiquetez-la en ficelles, si bon vous semble. Quant au bouquet de FAITS, vous ne pourrez jamais les détruire : vous pouvez les ignorer, rien de plus.

Nous pouvons terminer par un mot au sujet du premier volume. Dans une introduction à une partie qui traite surtout de Cosmogonie, certains sujets mis en avant peuvent être jugés hors de place ; mais une considération, ajoutée à celles déjà données, m'a conduit à leur choix. Inévitablement, chaque lecteur jugera les déclarations qui seront faites, du point de vue de ses propres connaissances, de son expérience, de sa conscience, de ce qu'il a déjà appris. L'auteur est obligé constamment de tenir compte de ce fait : de là aussi, dans ce premier livre, les fréquentes allusions à des sujets qui, à proprement parler, appartiennent à une partie postérieure de l'ouvrage, mais qui ne pourraient être passés sous silence, de peur que le lecteur ne considérât cette œuvre comme un vrai conte de fée, — fantaisie d'une cervelle moderne.

Le *passé* aidera à comprendre le PRÉSENT et celui-ci à mieux apprécier le PASSÉ. Les erreurs du jour doivent être expliquées et balayées ; pourtant il est plus que probable, — dans le cas actuel il est certain — qu'une fois encore le témoignage des âges et de l'histoire ne laissera d'impression que sur les très intuitifs, autant dire sur un très petit nombre. Mais dans ce cas comme dans tous les cas semblables, le fidèle et le sincère peuvent se consoler en présentant au sceptique saducéen moderne une preuve mathématique et un souvenir de son obstination et de sa bigoterie invétérée. Il existe encore quelque part dans les Archives de l'Académie française, une fameuse loi des probabilités calculée algébriquement par certains mathématiciens au bénéfice des sceptiques. La voici :

Si deux personnes donnent leur témoignage d'un fait, chacune lui communiquant ainsi $\frac{5}{6}$ de certitude, ce fait possédera $\frac{35}{36}$ de certitude; c'est-à-dire que sa probabilité sera à son improbabilité dans le rapport de 35 à 1. Si trois témoignages de ce genre sont réunis, la certitude deviendra $\frac{215}{216}$. L'accord de dix personnes donnant chacune $\frac{1}{2}$ de certitude produira $\frac{1023}{1024}$, etc., etc. L'occultiste peut se sentir satisfait, et ne pas s'inquiéter davantage.

H.-P. BLAVATSKY.

LES DOGMES NOUVEAUX (1)

Nous venons de relire ce livre d'*Eugène Nus*, et nous ne saurions trop dire avec quelle intime satisfaction, car cet ouvrage est certes autant une *bonne action* qu'un *bon livre*. Parler à nos lecteurs du style de l'auteur

(1) Un volume, chez Dentu.

ou de sa façon de tourner le vers nous semblerait presque une injure en même temps qu'une grande violence faites à la sincère et si sympathique modestie de M. Nus.

Mais cependant nous tenons à dire combien est chaude et suggestive dans sa ferme et noble concision la manière, ou mieux le *style* du poète des *Dogmes nouveaux*, et que, sous cette simplicité élevée se voile un véritable *caractère ;* bien plus, un *caractère* de *loyal théosophe.*

Nos lecteurs et nos amis comprendront à la lecture de cette œuvre ce que peut l'inspiration servie par l'intuition et le savoir, le vrai savoir synthétique des Théosophes, non celui des scientistes de la matière.

Ils sentiront, comme nous, l'apaisement se faire dans leur âme, en parcourant des pages d'un souffle caressant et tendre, ou la Foi s'affirmer largement en leur esprit sous la puissante pénétration magnétique du verbe vibrant de l'auteur des *Dogmes*.

Aussi, sera-ce sans secousse et d'eux-mêmes, pour ainsi dire, qu'ils découvriront, en achevant le volume, l'idéale vision hiérarchisée de la *Foi* et de la *Science* équilibrées dans l'*Amour* et montant d'un libre essor vers la *Divinité*. Nous devons vivement remercier M. *Nus* de présenter et d'affirmer ses croyances avec une semblable netteté ; un tel courage, en notre siècle matérialiste, est une vertu que nous serions heureux de voir gagner tous nos F.·. en Théosophie.

Mais, dans sa préface et deux de ses pièces, écoutons parler le chantre des *Dogmes* ; sa voix autorisée n'a pas besoin de nous pour s'imposer.

G. CAMINADE.

*
* *

A ceux qui doutent, et qui voudraient croire ; à ceux qui tremblent, et n'osent espérer ; à ceux qui nient, à ceux qui raillent,

J'offre ce livre.

Moi aussi, j'ai été atteint de cette triste contagion du doute qui trouble les esprits et fausse les consciences, quand l'enseignement religieux n'est plus au niveau des connaissances acquises, de la raison développée.

Moi aussi, j'ai cédé à cette manie de scepticisme, à cette forfanterie d'incrédulité, vaniteuse faiblesse qui s'intitule force, et cache, sous sa moquerie, de secrètes angoisses et des terreurs inavouées.

L'étude et la réflexion m'ont amené à des croyances logiques, à une foi raisonnée.

Les convictions que j'ai acquises, je m'efforce aujourd'hui de les répandre dans l'espoir qu'elles feront un peu de bien.

Sans autre but d'abord que de m'éclairer moi-même, j'ai interrogé les savants, les penseurs, les mystiques, les têtes froides et les cœurs enthou-

siastes. J'ai cherché les concordances de leurs affirmations et de leurs désirs. J'ai rassemblé les rayons épars.

L'œuvre que j'entreprends est donc une synthèse de ce qui a été trouvé, entrevu et rêvé par les grands cœurs et les grands esprits.

C'est la réunion des larges aspirations et des formules élevées qui serviront un jour de base à une foi commune, à un idéal nouveau.

C'est la logique du sentiment, étayée de la logique des faits que révèle la science.

C'est la doctrine impérissable du Christ, dégagée des subtilités scolastiques et des conceptions naïves des anciennes théogonies.

C'est, autant du moins que le comporte l'état présent de l'esprit humain, une notion saine et réfléchie de Dieu, de la vie, de la responsabilité et de l'immortalité de l'Etre, en même temps que l'affirmation religieuse de cette justice universelle, vers laquelle s'acheminent les sociétés de plus en plus éclairées, et qui, seule, peut établir l'ordre vrai sur la terre.

Le trouble jeté dans les esprits par les événements contemporains appelle des publications de ce genre. Je voudrais, pour ma faible part, prouver que les hommes de l'avenir ne bornent pas leur idéal aux améliorations matérielles, et qu'ils ont à cœur de ranimer le flambeau que des mains inhabiles laissent éteindre.

Je voudrais surtout rallier les femmes à la cause du progrès, en leur montrant que, loin de froisser le sentiment religieux, l'idée nouvelle le développe et l'éclaire.

Mars 1861. EUGÈNE NUS.

P. S. Après dix-sept ans, je n'ai rien à changer dans cette préface, pas un mot à rayer dans ces vers. Le temps, la réflexion et l'étude n'ont fait qu'affermir mes convictions.

J'ai donné plus tard dans les *Grands Mystères* (1) le développement complet et méthodique de ma pensée. Vers et prose ne font qu'un et tendent au même but : créer les éléments d'une synthèse religieuse qui mette d'accord les aspirations et les connaissances, la science et la foi, le sentiment et la raison.

Tant que cet accord ne sera pas fait, rien de durable ne se fondera. La haine restera dans les cœurs, l'anarchie dans les consciences, et tous les progrès accomplis pourront s'écrouler en un jour.

Il faut au monde moral un lien et un but. Ce lien et ce but, c'est l'idéal religieux qui les lui donne. Or les anciens dogmes ne nous relient plus,

(1) Un volume, chez Leymarie, 1, rue Chabanais.

et, loin de nous relier, nous séparent. C'est donc cet idéal nouveau qu'il faut trouver.

J'ai cherché, selon mes forces, et je répète ici ce que j'ai écrit en tête des *Grands Mystères* : Sûr que la lecture de ce livre ne peut qu'élever l'âme et agrandir le cœur, je livre avec confiance à l'examen de tous ce que je crois avoir entrevu dans le problème de la vie. E. N.

Février 1878.

LA PLANTE

Dans ce globule noir, que chasse mon haleine,
Dort la plante à venir ; racine, tige et fleurs.
Si petit que mes yeux le distinguent à peine,
Il contient, enfermés dans sa cosse d'ébène,
Les plus riches parfums, les plus fraîches couleurs.

La Nature a caché ses frileuses toilettes
Dans ces humbles réduits que respecte l'hiver :
Ses robes de satin, ses flottantes aigrettes,
Ses colliers de grenat, ses blanches collerettes,
Ses manteaux bigarrés, brodés de velours vert.

Le printemps est venu, ramenant la fauvette,
Dont le buisson voisin balance encor le nid ;
Les germes réveillés sortent de leur retraite,
Et boivent à l'envi, comme l'enfant qui tette,
Le suc vivifiant que la terre fournit.

Tout travaille, et concourt à l'œuvre souterraine :
Les rayons du soleil et les brises de nuit ;
Les mille gouttes d'eau que le nuage égrène ;
Et les tièdes vapeurs dont l'atmosphère est pleine ;
Et la foudre qui gronde, et l'orage qui fuit.

Dans l'air et dans le sol allant chercher la sève,
Le végétal naissant a pris ses deux essors :
La racine s'enfonce, et la tige s'élève ;
Et les rameaux feuillés, dont la forme s'achève,
Complètent à la fois ses membres et son corps.

— Allez, petits enfants, cueillir les pâquerettes !
Et toi, vierge songeuse, au bord des verts sentiers,
Plongeant tes doigts rosés sous les feuilles discrètes,
Dans leurs abris touffus cherche les violettes,
Pour embaumer ton sein des parfums printaniers !

Le moment est venu pour toi, comme pour elles ;
L'heure où le frais bouton voudrait s'épanouir :
Où le cœur, étonné de ses flammes nouvelles,
Et pressentant déjà les transes maternelles,
Ne sait s'il doit pleurer, s'il doit se réjouir. —

Tout est prêt pour aimer. La nature se pare
De ses milliers d'atours, arrosés de senteurs :
Le luxe des jardins fait soupirer l'avare ;
Jusqu'aux pôles glacés, où pâlit la fleur rare,
L'amour allume encore de fiévreuses ardeurs.

— Plante, qui donc a dit que tu n'es qu'une chose,
Que tu ne ressens rien, et que tu ne vis pas ?
Celui-là n'a jamais vu s'ouvrir une rose,
Ni suivi le bourgeon dans sa métamorphose,
Ni senti la forêt le consoler tout bas.

Il n'a pas vu la feuille affaissée et morbide,
Se relever soudain, quand l'orage est passé,
Au rayon qui revient, s'étaler toute humide,
Et, sous l'ardent baiser du ciel qui se déride,
Oublier aussitôt son malaise effacé.

Il n'a pas vu ces fleurs que le soleil attire,
Suivant avec amour les pas du bien-aimé,
Se fermer tristement quand sa lumière expire ;
Ni ces Belles de nuit qui n'offrent leur sourire
Qu'aux astres langoureux, dont le soir est semé.

Ni cette Sensitive, aux allures mystiques,
Dont la fierté s'indigne au toucher le plus doux ;
Dont les rameaux, armés d'aiguillons symboliques,
Défendent sans merci les corolles pudiques,
Et que le chloroforme endort ainsi que nous.

Ni la fille des eaux, la blanche Valisnère
Qui, sur le flot mobile où la suivra l'époux,
S'élance, déroulant son hélice légère,
Redescend fécondée, et cache, tendre mère,
Son bonheur ignoré, loin des zéphyrs jaloux.

Celui-là ne sait pas qu'en une chaîne immense,
Sans lacune et sans fin, l'être à l'être s'unit,
Anneaux entrelacés de la grande Existence ;
Et qu'il demanderait en vain à la science
Où l'animal commence, où la plante finit.

GENÈSE

Quand le Globe futur, entraîné dans l'espace,
Métal en fusion, grand tourbillon de feu,
Sous l'épaisse vapeur qui presse sa surface,
Se refroidit un peu,
On voit bientôt la Vie, en des essais informes,
Du Monde qui commence agiter le limon,
Et se fractionner en des milliers de formes,
Sans famille et sans nom.

C'est l'heure du Chaos, et des choses énormes :
Embryons monstrueux, infusoires géants,
Pêle-mêle, au hasard, immondes et difformes,
Eclosent tout béants.
Les gaz, la terre, l'eau confondent leurs mélanges.
Dans ces amas impurs, d'où l'ordre sortira,
La nature pétrit les ébauches étranges
De tout ce qui sera.

Dans l'onde bouillonnante et les plaines fangeuses,
A la crête des monts, sur les flots noirs dressés,
Naissent, de toutes parts, les plantes tortueuses,
Les monstres cuirassés,
Le Dragon fabuleux et le sombre Vampire,
Effroyables démons dignes d'un tel enfer,
Prennent possession de ce lugubre empire
Qu'illumine l'éclair.

Tout ce monde hideux, épars dans les ténèbres,
Aux éclats de la foudre, au choc des éléments,
Dans ses combats affreux, dans ses amours funèbres,
Unit ses hurlements.
Et, par instants, crevant son écorce mouvante,
Le feu captif, qui roule et fermente à grand bruit,
Volcan improvisé, jette une autre épouvante,
Dans cette horrible nuit.

Parfois un grand déluge et son deuil séculaire
Interrompent la vie, effacent ses travaux ;
Mais c'est pour préparer une nouvelle terre,
Et des moules nouveaux ;

Et les rocs étagés, précieuses archives,
Où les créations s'impriment tour à tour,
Conservent, dans leurs flancs, les pages successives,
Que nous lirons un jour...

Le Globe s'élabore, et les temps se succèdent :
Un vaste continent s'est déjà soulevé ;
Les flots tièdes encor, se retirent, et cèdent
Le sol qu'ils ont couvé ;
Les fleuves écumeux, à travers les vallées,
Creusent des lits profonds à leurs parcours lointains,
Et la mousse gravit les montagnes pelées,
Aux cratères éteints.

L'air s'est purifié, les vapeurs, plus légères,
Ont dégagé le ciel ; le soleil a paru ;
Une flore plus riche a chassé les fougères,
Et l'herbe tendre a crû ;
Et les grands ruminants, dans les plaines nouvelles,
Broutent paisiblement le pâturage amer ;
Et le premier vautour a déployé ses ailes
Dans les champs bleus de l'air.

Va, Globe, suis le cours de tes œuvres sacrées !
Change, efface, reprends ton travail imparfait ;
Et, recevant d'en haut les saisons mesurées
Que le soleil te fait,
Emprunte à ses rayons la lumière et l'arome !
De couleurs, de parfums, ardent à t'imprégner,
Prépare avec amour le splendide royaume,
Où l'Homme doit régner !

Le jour est arrivé : les fruits pendent aux branches ;
Les fleurs parfument l'air ; l'oiseau dit ses chansons
Les agneaux bondissants laissent leurs toisons blanches
Aux ronces des buissons ;
Le chien poursuit déjà la sauvage curée ;
On entend, au désert, la cavale hennir...
L'animal est fini ; la Nature est parée...
Le maître peut venir.

D'où vient-il, le front haut et la démarche altière ?
Désarmé, mais si fort ! souverain et régent,
Il mesure le ciel, et sonde la matière,
D'un œil intelligent...

Etres qui l'entourez, est-il de votre race?
Exprime-t-il en lui vos essors condensés,
Ou, dans une autre sphère, a-t-il laissé sa trace?...
D'où vient-il?... Je ne sais.

Dans les secrets que Dieu nous dévoile à ses heures,
Ce mystère profond reste encore enfoui.
L'esprit humain devant les lois supérieures,
Se détourne ébloui...
Nous la saurons un jour la loi qui nous fit naître,
Dieu mit dans nos désirs la soif de l'inconnu...
Si l'homme ignore encore la source de son être,
Qu'importe! — Il est venu!

Il est venu, posé devant ce grand problème;
Sentant que, fait pour lui, ce monde était son bien;
Mais timide, étonné de tout, et de lui-même,
Et ne comprenant rien...
Et le chaos s'est fait dans son intelligence;
Et, comme en la matière, il produira son fruit.
C'est la commune loi de tout ce qui commence:
L'aurore après la nuit.

Cœur humain, aime donc! cherche, science humaine!
Rencontrez-vous, tous deux, sur le même chemin!
Eclairons l'ignorance, et bannissons la haine;
Prenons-nous par la main.
Aimons! l'intelligence est un don secondaire.
Le voile de l'esprit, l'amour le lèvera.
Que l'homme embrasse l'homme et dise à Dieu: — Mon père!
Le Genre humain saura.

Eugène Nus.

BIBLIOGRAPHIE

Le Tarot des Bohémiens, par **Papus**, 1889. 58, rue St-André-des-Arts. 9 fr.

Il n'est guère d'occultiste en France à qui ne soit connue la figure sympa-ique du vaillant directeur de l'*Initiation*, de M. Papus. C'est certainement une es personnalités les plus curieuses et les plus significatives du mouvement ouveau que celle de l'auteur du *Traité élémentaire de Science occulte* (1), de

(1) En vente 58, rue St-André-des Arts, 4e édition, 3 fr. 50.

cette grammaire, aujourd'hui classique de l'hermétisme, de même que *l'Occultisme contemporain* (1) en forme comme le *De viris illustribus* !... Rien de plus naturel par conséquent que l'attente de tous les travailleurs des sciences nouvelles depuis que l'annonce avait été faite du livre qui vient de paraître. On concevra encore mieux cette attente si l'on se rappelle que la méthode occulte prêchée avec tant de ferveur par notre écrivain et orateur, est l'Analogie et que M. Papus (d'accord du reste avec Postel, Saint-Martin, Eliphas Lévi et tant d'autres) déclarait sans cesse que les lois de cette méthode sont enfermées dans le Tarot.

Je n'entreprendrai pas de résumer ici l'histoire de cet antique jeu de cartes que les Bohémiens colportent du Nord au Midi et de l'Orient à l'Occident de notre continent depuis des siècles et des siècles. Que l'on se reporte au chapitre XXI de l'ouvrage dont nous parlons, si l'on veut voir comment cet antique jeu, parent du Jeu royal de la Vie humaine qu'on jouait du temps des Pharaons, l'est de celui de l'Oie qui mit aux prises Ulysse et le non moins ingénieux Palamède, comme encore du Jeu d'Echecs célébré des vieux poètes indous, de même enfin que de *tous les autres*.

Le nombre des actes, bons ou mauvais, de l'homme est limité, ses passions se comptent, et ses idées, ses orgueilleuses idées, ne peuvent pas davantage échapper à la mesure. Les combinaisons seules sont infinies ; les éléments premiers peuvent toujours se réduire à des abstractions qui permettent de classer ces manifestations différentes. C'est ainsi que l'intersection de deux lignes suffit pour donner un point de départ au métrage de l'univers. Et les Arcanes que mélange d'un air méditatif la tzigane au coin d'un champ ne sont que les figures énergiques et naïves qu'ont revêtues les Idées platoniciennes, auxquelles ne manque qu'une hiérarchie sûre, et les Nombres pythagoriciens, auxquels ne manque qu'une limite, du moins pour l'exotérisme.

Bats tes cartes, Sorcière, Prêtresse de ce Peuple errant plus irréductible encore que le peuple juif. Ton temple n'est pas détruit : il est dans tes mains. Et l'ironie de ta voix est singulière, lorsque tu parles en ton mystérieux langage devant les badauds des races immobiles, et pourtant passagères. Bats tes cartes ; les voici qui passent et repassent, le Pape et la Papesse, l'Empereur et son Impératrice, l'Ermite et l'Amoureux, la Force et la Justice, le Bateleur et le Pendu, la Roue de Fortune et le Char Triomphal, la Maison-Dieu et le vieux Baphometh, la Tempérance et la Mort, et. — mes belles dames —, le Soleil, la Lune et les Etoiles !! Fais virer, sauter, passer, voler, sous les yeux inquiets, et le Roi et sa Dame et le vaillant Cavalier et le Page indécis. Bats tes cartes : deniers, bâtonnets, coupes et couteaux se mélangent, tantôt en rangs serrés, tantôt épars. Les niais qui t'écoutent, tu t'en ris, et c'est pour toi que tu penses, jalouse des vieux, des inaliénables secrets. Que comprendraient-ils, la fillette tremblante que tu fixes de tes malicieux regards et le beau gars de village, sceptique comme un

(1) Même librairie, 1 fr.

nsieur ? Ils sont passés, ils sont lointains, les temps où de blanches statues, des cérémonies incomparables arrêtaient tes pères, stupéfaits, les entraient souvent. Bats tes cartes, bats tes cartes!.... Pourtant quelqu'un que tu ne s pas, derrière toi cligne, lui aussi, des paupières, et rit en silence : Maître pus est gai ; il a vu ce qu'il voulait voir au sortir de ses livres, une sanc- à la méthode occulte. — Et son nouveau manuscrit naît rapidement d'une in sûre.

Nous aussi disposons les emblèmes ! Et dans les combinaisons savantes des tre lettres de la Tétractys sacrée, dans le *Cycle des Révolutions d'Ièvè*, épelons ouveau les fameuses *Guerres d'Iao*, desquelles, disent les philologues, Moïse ait tiré sa Genèse ; *Ars magna* de Raymond Lulle, logique en machine, tu es si la Symbolique et la Fable et l'Histoire réelle. Théogonie, cosmogonie, rogonie, tout art et toute science appartiennent bien à qui « sait manier le ot ».

videmment l'auteur ne prétend pas en être là : il n'a pas la « pierre philo-hale », cette réduction des éléments chimiques en leur unité, ni la « quadra- du cercle » qui est la même chose en langage géométrique, ni le « mouve-t perpétuel », ni, pour tout dire, la prononciation absolue du terme mystérieux. s vous n'en voulez pas tant, n'est-ce pas, avide lecteur ? Et je vous certifie, reste, qu'il y a ici une caverne suffisamment emplie de trésors, et que le « Sé-e, ouvre-toi » qu'on vous livre n'est, pas plus que celui du conte, à aigner.

sept premiers chapitres (le livre est construit sur le plan même du Tarot) blissent, strictement, les lois de haute arithmétique dont les opérations d'un re inconnu de nos mathématiques, sont pourtant au moins aussi vieilles que s principes, et plus qu'elles répandues sur la surface de la terre. La réduc- théosophique, l'addition théosophique, la simplification des nombres en trois es d'après la loi que nous proposons de nommer du nom de celui qui écouverte dans nos temps « loi de Papus », la génération des chiffres et leur ication logique, la concordance de la série kabbalistique et de la série arith-que, et puis l'analyse détaillée de tous les éléments du Tarot, telles sont les ches par lesquelles nous descendons au souterrain.

oici le vestibule : je veux dire l'histoire et la théorie générale du symbo-e ; c'est ici qu'on sent bien que l'auteur ne s'est pas égaré à la suite de que idée systématique, car on voit que la succession des principes par lui its est dans l'ordre même de la numération. C'est donc avec pleine con-ce que nous adoptons la *Loi générale du Symbolisme*. Enfin, nous voici dans ong couloir : à droite, à gauche, l'auteur nous ouvre les arcanes : s'il referme un des sanctuaires trop tôt pour notre avidité savamment tenue en haleine, qu'enfin il faut bien tout voir, ou du moins apercevoir. Du reste, les figures es reviennent de distance en distance, dans de grands tableaux d'ensemble, vementés et profonds. De la triple expression par le chiffre, la lettre et roglyphe, nous emportons le sens de chaque symbole pour les trois mondes.

et son correspondant astronomique. Nous recommandons au lecteur le gra tableau qui résume tout cela à la fin du XIVe chapitre.

Eh quoi, déjà sortir, maître Papus ? — Nous avons bien des choses à vo encore...

Et comme chaque pas est une surprise nouvelle, nous nous laisso (« bien à tort », penserons-nous quand tout sera fini) entraîner à l'air. C'e dans le grand Labyrinthe du monde que nous sommes ; car il s'agit d'en étudi les chemins avec ce que nous avons appris dans l'hypogée. « Regarde au ciel, et les sphères chantent, comme pour les disciples pythagoriciens : leur vo n'est pas forcée, mais une harmonie divine résonne ; l'accord de l'année lunai et de l'année solaire, par les épagomènes, est contenu dans la loi trouvée.

Quand nous sommes à ces hauteurs, un nouveau Dédale vient nous faire co sidérer, de là, les lointains de l'histoire, la longue tradition initiatique : c'est théosophe bien connu, M. Barlet. M. Papus ne reprend la parole que pour intr duire bientôt un second mage, M. de Guaita : c'est la kabbale et l'ésotérisn qui s'élargissent alors devant nous. Le dessinateur des emblèmes, M. Wirt n'est pas oublié non plus dans le tribunal initiatique.

En vérité, pas plus qu'il ne serait possible de s'occuper de magie sans co naître Eliphas Lévi, nul ne pourrait faire désormais de l'occultisme sans le be livre du *Tarot*, à moins de se condamner à retarder éternellement. Tant le p que vient de faire l'ésotérisme est considérable !

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le *Bulletin des Sommaires* est un journal d'un genre absolument nouveau. contient les sommaires d'un grand nombre de revues et publications spéciale l'indication des articles curieux des journaux quotidiens, parus dans la semai L'envoi en est fait *gratuitement* à toute personne qui le demande. L'admini tration se charge gratuitement des abonnements aux journaux ; elle envoie numéros détachés des journaux qu'elle annonce ; elle expédie les articles anno cés, elle rembourse le prix desdits articles et les abonnements à l'édition bibliophile, en livres. Enfin, elle rembourse en extraits de journaux, la publiç faite.

La collection du *Bulletin des Sommaires* sera plus tard un précieux au liaire pour les travailleurs et les chercheurs ; d'autant plus qu'une table sys matique, par matière et par auteur, permettra d'aller droit aux renseigneme désirés.

Nos lecteurs qui voudraient se faire inscrire au service gratuit du *Bulletin d Sommaires* n'ont qu'à adresser une lettre ou une carte postale à M. Limousi 44, rue Beaunier, Paris.

NOUVELLES DIVERSES

La découverte des sources au moyen de la baguette divinatoire. — Le *Sphinx* a déjà publié à ce sujet de curieux articles en août 1886 et en juin 1888. De nouveaux documents lui viennent de tous côtés. Nous extrayons du numéro de ce mois-ci la lettre suivante qui lui est adressée par un correspondant inconnu :

Jusque dans ces derniers temps (où il partit pour le Kentucky) vivait ici à Groundy Connty, Tennessee, un homme du nom de King, qui savait découvrir l'eau au moyen d'une baguette de noyer-hikory. Sa baguette n'indiquait pas seulement la présence de l'eau, mais *le nombre des vibrations* indiquait même à combien de pieds de profondeur l'eau se trouvait.

Il y a un an et demi, King était requis pour indiquer, dans la propriété d'une famille de mes amies, la place la plus propre pour un puits, et désignait comme telle un endroit où l'eau devait être à vingt et un pieds de profondeur. Le puits était indiqué par contact dans la saison la plus sèche ; on devait le faire sortir du calcaire dur. Effectivement, à vingt et un pieds, l'eau était là, et le puits est maintenant un des meilleurs de l'endroit.

Quand une baguette mesure par vibrations la profondeur en pieds, cela fait disparaître toute théorie d'une « perception instinctive » ou d'un « flair » se révélant dans les actions musculaires de la part de celui qui tient la baguette. Chiffres et mesures sont choses où l'instinct n'a rien à faire. Cette baguette, vibrant comme avec intelligence, est bien plutôt un fait qui rappelle les réponses fort exactes des tables tournantes ou des médiums-écrivains.

King cherche et trouve aussi des objets de métal perdus, en attachant à une fourche de sa baguette un morceau du métal à chercher ; il tient l'autre branche de la fourche dans sa bouche et appuie la racine de la baguette contre sa poitrine. King ne fait point un usage professionnel de son pouvoir, mais seulement éventuel, et sans prétendre à un paiement particulier.

Beersheba Springs, Tennessee, 28 février 1889.

O. Plümacher.

*
* *

Renseignements théosophiques. — Un grand nombre de nos lecteurs nous adressent des demandes concernant la doctrine théosophique. La *Revue Théosophique* ayant été fondée dans le but de mettre à même le débutant d'acquérir le plus rapidement possible les notions fondamentales de la théosophie, nous avons fait jusqu'ici tout notre possible pour satisfaire aux questions. Mais afin de rendre la tâche plus facile, voici ce qui a été décidé : que les lecteurs adressent leurs questions à M. Georges Caminade, secrétaire de la S. T. *Hermès*, 81, rue Dareau. Il soumettra ces demandes à une commission

spécialement formée dans ce but et les réponses seront faites de la façon la plus complète et la plus rapide.

*
* *

Notre premier volume. — Avec ce numéro s'achève le premier volume de la *Revue Théosophique*, qui sera d'ici peu mis en vente.

Il contient donc les travaux suivants :

Comtesse G. d'Adhémar. — L'*Avant-propos* du premier numéro ; la traduction du remarquable *Résumé de la « Doctrine Secrète »* de E. Douglas Fawcett ; *Bouddhisme et Christianisme ; le Christ, le Bouddha, Jéhovah.*

H.-P. Blavatsky. — Toute l'*Introduction* de son grand ouvrage : *la Doctrine Secrète.* De plus, trois études : *le Cycle Nouveau, Signal de Danger, le Phare de l'Inconnu.* Le *Theosophist*, de Madras, publie en ce moment une traduction de ce dernier article.

Amaravella. — *Les Classiques Chinois, Par les Portes d'Or.*

Hermès. — Un résumé du *Bouddhisme ésotérique*, de Sinnett, exposant les questions de la *Constitution de l'homme*, du *Dêvakhan*, du *Kama-Loka* et du *Karma.*

Papus. — *Conférence sur le sens du cachet de la S. T. ; les Sept principes de l'homme au point de vue scientifique.*

Lambert. — *La Sagesse des Egyptiens.*

Puis des études d'Adar, *Art divinatoire chez les Chaldéens ;* de Carl Rehbinder, *Magie dans le Cameron ;* d'H. de K., *Le Dêvakhan ;* d'Ely Star, *Conférence sur l'Astrologie ;* de J. Péladan, *Etude sur le Parsifal ;* du Dr Foveau, *Science et Théosophie ;* de G. Caminade, *Qu'est-ce que la Théosophie ;* des vers de MM. Caminade, Nus ; etc.

Enfin la *Bibliographie* et les *Nouvelles* montrent pas à pas les progrès incroyables qu'a faits la Théosophie dans ces six derniers mois. A voir des philosophes comme MM. Franck et de Rosny se mettre à l'étude du mouvement nouveau, des penseurs comme M. Edm. Schuré s'y donner, des romanciers de toutes les écoles comme MM. Hennique, P. Adam, Girault, Montière, Péladan en prendre la cause en main, des poètes célébrer les victoires, les revues naître de tous côtés, toutes les classes s'intéresser, les peuples se répondre, des applications sans nombre se faire de la doctrine nouvelle (voyez les séances de l'*Hermès*), il est impossible de ne pas comprendre qu'en cette année finit le siècle agité de la technique scientifique, qui répondait, d'après la loi d'évolution quaternaire, au xve, au xie, au viie, et qu'au siècle nouveau, qui doit répondre au xvie, au xiie, au viiie, appartiendra en propre la métaphysique des temps de renaissance, la Théosophie.

Le Gérant : Georges POLTI.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 7. 21 Septembre 1889

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

A CEUX QUI VIENNENT

RÉPONSE A QUELQUES QUESTIONS

Dans cette fin de siècle, par suite d'une loi occulte bien connue des initiés, il y a un mouvement marqué de réaction contre la brutalité des affirmations matérialistes, et comme un renouveau des âmes avides de vérités vraies, d'horizons plus vastes, assoiffées de ce besoin d'idéal qui est en nous le plus irréductible des besoins et par là même la plus convaincante et la plus divine des promesses.

Comme l'a dit Balzac, profond génie à qui rien n'échappa, et qui fut non seulement un grand penseur, mais aussi un occultiste, « *un désir constant est une promesse d'avenir* ».

Aussi est-on tout surpris, pour peu qu'on s'occupe de certaines hautes questions, du nombre considérable de gens de toutes les classes, surtout des classes élevées, et de toutes les cultures, — artistes ou savants, poètes ou écrivains, hommes d'âge, jeunes gens, femmes du monde, — qui s'intéressent à ces mêmes questions, qui s'en préoccupent, qui accourent, comme le papillon à la lumière, partout où ils croient voir s'allumer le phare des Éternelles Vérités et de la Connaissance Totale.

Mais c'est en théosophie surtout, ainsi qu'on l'a déjà dit, que, s'il y a beaucoup d'*appelés*, il y a bien peu d'*élus*.

Le *désir de savoir* ne suffit pas, et la simple curiosité est un mauvais guide en ces sentiers ardus et longs qui demandent, pour être parcourus sans découragement, une ferme volonté et bien des vertus que chacun croit posséder, mais qui, pourtant, sont les choses les plus rares de la terre, même chez les meilleurs d'entre nous.

L'erreur générale de ceux qui viennent à nous, c'est de croire que l'on va, d'une part, leur donner, en peu de mots, une science toute mâchée, qu'ils n'auront qu'à retenir avec la mémoire et à répéter ensuite; et, d'autre part, leur enseigner, comme on enseigne des tours de prestidigitation, la

méthode pour obtenir les Pouvoirs extraordinaires, dont ils ont vaguement entendu parler, et dont l'idée les grise par avance.

Aussi, la déception est-elle rapide et prompte.

Quand ils voient qu'Isis ne lève pas ainsi son voile devant le premier venu, que la conquête de la Science occulte est affaire de travail personnel, et que c'est à nous-mêmes qu'il appartient d'acquérir la *Vérité totale*, en la payant d'un prix qui effraie les faibles et irrite les impatients, — la surprise est grande chez la plupart des néophytes.

On veut bien recevoir, mais on ne veut pas donner en échange.

On tient à ses habitudes, on tient à ses passions... On est prêt à tout faire, sauf à sacrifier la plus petite parcelle de son *moi* égoïste.

Les meilleurs et les mieux intentionnés, sauf les exceptions, — car heureusement on en compte plus d'une, — vous disent :

« Mais enfin, pour progresser, pour avancer, que faut-il faire ? »

Et, quand on le leur a dit, on est tout étonné de voir qu'ils n'ont pas compris.

A ceux qui viennent à la Théosophie, notamment à nos amis et à nos Associés de plus en plus nombreux de la S. T. *Hermès*, nous croyons donc devoir faire, une fois de plus, les déclarations suivantes :

La Société théosophique, ainsi que l'indiquent les termes mêmes de son programme, comprend *trois* objets principaux, — deux qui appartiennent au côté *exotérique* de son enseignement, un qui appartient au côté *ésotérique*.

Le premier de ces trois objets est de former le noyau d'une *Fraternité universelle entre tous les hommes, sans distinction de race, de croyance ou de couleur*.

Et nous nous permettrons d'insister tout particulièrement sur ce premier point, car c'est la base absolue de l'enseignement théosophique, qui repose, avant tout, sur le principe de l'*altruisme*, et qui n'admet le travail et l'effort qu'à la condition que notre propre personnalité et nos intérêts matériels n'en soient pas le but ; — que nous ne tentions de progresser et de nous élever qu'avec le désir et la résolution ferme de faire progresser et d'élever les autres.

Ce n'est donc pas d'une simple recommandation métaphysique ou sentimentale qu'il s'agit ici, mais d'un *fait positif et pratique, d'une loi absolue*.

Le second objet, « l'*Étude des littératures, des religions et des sciences des Aryens* et *des autres Orientaux*, n'est pas, non plus, une simple affaire de curiosité, de dilettantisme littéraire, philosophique ou scientifique, n'ayant pour but que d'orner notre esprit d'une nouvelle branche d'érudition.

Le but que poursuit la *Société théosophique* est plus noble et plus fécond, et cette étude, faite avec la patience et la volonté nécessaires, end à démontrer la concordance complète, l'unité réelle et absolue des croyances de toutes les Religions, des aspirations de toutes les philosophies, des rêves et des espérances de l'humanité entière, qui, — croyances, religions, philosophies, soi-disant rêves et espérances, — découlent d'une seule et même source, laquelle a successivement donné naissance à mille petits ruisseaux, ignorant leur propre origine et cherchant leur direction travers les obstacles de terrains divers et souvent ingrats.

En un mot, la Théosophie, si elle était une religion, vous dirait qu'il n'y jamais eu qu'UNE Révélation, — bien antérieure à toutes celles que ous vous figurez connaître, — de même qu'il n'y a qu'UNE vérité ; — et lle affirme que, par cette Étude à laquelle elle vous convie, vous acquerrez ette certitude et vous aurez la preuve de cette affirmation.

C'est ce que savait bien Pythagore, lorsqu'il disait, dans ses *Vers dorés* :

> Rends aux Dieux immortels le culte consacré,
> Garde ensuite ta Foi......

TOUS sont appelés à poursuivre les deux premiers objets, et *tous*, s'ils le eulent, ou si leurs forces ne leur permettent pas d'aller au delà, peuvent en tenir à ces deux seuls points.

Pour cela, on ne demande aucun engagement, aucun acte de foi. — hacun est libre de croire ou de ne pas croire, d'admettre ou de ne pas lmettre. — On ne demande à personne d'abdiquer ou de modifier des onvictions intimes, des croyances ou des opinions particulières.

On ne demande aux adhérents que de travailler et de chercher avec onne foi et bonne volonté, sans parti pris, en respectant l'indépendance s autres, comme les autres respecteront la leur.

Mais tout ceci, c'est, je le répète, la partie purement *exotérique*, celle où ut le monde est appelé, le portique du temple, où la foule, chez les anens, était admise.

Le troisième objet ainsi désigné : *Etudier les lois inexpliquées de la ature et les pouvoirs psychiques de l'homme*, est d'un caractère tout fférent.

Après le Portique, le Temple et le Saint-des-Saints, voilé d'un triple ile.

Ici, n'entre pas qui veut, mais celui-là qui s'en montre digne et prouve 'il est apte, — non seulement par son intelligence, mais aussi et surtout r sa valeur morale et spirituelle, — à commencer l'ascension pénible, montée âpre et rude.

Un petit nombre l'entreprennent; — un plus petit nombre ont le courage et la force de la poursuivre; — bien peu atteignent au but.

Que ceux-là donc qui ont cru qu'on leur ferait des révélations inattendues ou qu'on produirait, devant eux, des preuves phénoménales de certaines assertions, se détrompent.

Le procédé théosophique, la méthode occulte, sont tout différents.

C'est par le *TRAVAIL INTÉRIEUR* que chacun de nous peut et doit arriver à la connaissance de la VÉRITÉ TOTALE.

C'est par l'exercice de la Volonté appliquée à certains objets; c'est par une longue et sévère Hygiène *physique*, *psychique*, *mentale* et *spirituelle*, — dont on ne fait connaître les règles qu'à qui de droit et au fur et à mesure de l'Initiation, — qu'on arrive à certaines hauteurs; et le secret en serait inutile à ceux qui ne possèdent pas le sentiment complet de l'Altruisme, le détachement absolu du Moi égoïste, et une *Volonté* dont l'intensité dépasse de beaucoup les conceptions ordinaires de nos cerveaux occidentaux.

La Volonté poussée à sa dernière puissance, — tel est l'un des secrets de la Science Occulte, — de cette Science qui commence où s'arrêtent les autres sciences et qui les renferme toutes.

Tout doit être conquis par l'effort individuel, *Savoir*, *Pouvoir*, *Immortalité*, et, pourtant, nul de nous *ne peut être sauvé seul.*

Aussi à tous ceux qui viennent assoiffés de Vérité et qui, suivant la belle parole d'un Occultiste, « las d'apprendre, veulent enfin savoir »; — la Société théosophique commence-t-elle par dire :

« Ne croyez pas sur parole,— ce serait de la foi, et la Foi est le couron-
« ronnement de l'édifice, non sa base, parce qu'alors, elle ne s'appelle plus
« la *Foi*, mais la *Certitude*. — Ne croyez donc que ce que vous avez
« compris et vérifié par vous-même. Il ne doit y avoir de Vérité pour vous
« que celle que votre esprit s'assimile, conçoit et *voit*, avec la même évi-
« dence que vous voyez qu'il fait jour en plein midi. »

La théosophie enseigne comme le laboureur sème. — Elle jette la bonne graine. Cette graine ne germe pas dans tous les terrains, et, pour une qui lève, combien qui avortent ou ne développent qu'une herbe chétive et inutile! — Çe qu'on vous dira fructifiera suivant votre aptitude et votre Volonté.

L'Occultisme peut se comparer à une échelle immense dont le premier échelon repose sur le sol et dont le dernier se perd dans l'Infini. — Chacun gravit de ces échelons autant que ses forces le lui permettent; — mais, à nul de nous il n'est accordé de franchir deux échelons à la fois.

Défiez-vous des faux prophètes, de ceux qui prétendent *tout* savoir et

tout vous révéler. — Ceux-là ne savent rien que ce que l'on apprend dans les livres, en fouillant la poussière des Bibliothèques.

Isis ne laisse tomber son voile peu à peu que dans le secret du Sanctuaire, loin des yeux des Profanes, devant les seuls Initiés.

A. A. (M. S. T.)
*Président de l'*Hermès.

LA KABBALE

L'étude suivante est extraite d'un travail que prépare en ce moment M. Eugène Nus, sur les *Idées métaphysiques du jour* :

Kabbalah, en hébreu, signifie ce qui est reçu, ce qui est antérieur, ce qu'on se passe de main en main. Ce mot, paraît-il, avait la même signification en Chaldée, et quelques auteurs pensent que la Kabbale Juive, si fortement empreinte de Magie, que ces deux mots se confondent souvent dans la pensée des profanes, date de la captivité de Babylone. Les purs judaïsants, pénétrés de l'idée que la race d'Israël est l'unique foyer des lumières de ce monde, font remonter à Moïse lui-même l'institution de l'enseignement secret. Sur l'ordre de Jéhovah, le législateur inspiré aurait confié à un petit nombre d'hommes choisis le sens profond des mythes adaptés aux capacités intellectuelles du vulgaire, et cette clef des mystères cosmiques et divins devait se transmettre oralement d'âge en âge, à des disciples éprouvés dans l'ombre du sanctuaire. Enfin d'autres antiquaires font sortir toute cette science cachée du Séminaire de Memphis où Moïse, affirment-ils, avait fait ses études sacrées.

Cette dernière opinion, en ce qui concerne Moïse, me semble la plus vraisemblable. Mais que la Kabbale juive soit venue de Babylone ou de Memphis, reste à savoir comment la Science des Arcanes est éclose en Égypte ou en Chaldée. — Question peu commode à résoudre.

Il y a bien une solution qui tranche toutes les difficultés et qui même a l'avantage d'être approuvée officiellement par les professeurs de nos chaires savantes ; à savoir que la Kabbale, avec tout ce qui en dérive, a été fabriquée de toutes pièces à Alexandrie, dans les jeunes années de notre ère, par une confrérie de néo-platoniciens trempés de Bouddhisme, d'Hébraïsme et de Mysticisme, qui s'intitulèrent Gnostiques, du mot *gnose* sorti de la racine grecque du verbe latin *cognoscere*, qui signifie savoir. On

sait comment l'Orthodoxie naissante, assistée du bras séculier des empereurs byzantins, traita cette première hérésie.

La science orthodoxe de nos jours déclare donc *ex cathedrâ* que l'invention de la Kabbale, de ses recherches occultes et de ses mystérieuses initiations ne remonte pas au delà du deuxième siècle de l'époque chrétienne. Les hymnes d'Orphée, la Table d'Emeraude d'Hermès, le Sohar et le Sepher Jésirah des Hébreux, de même que les Vers dorés de Pythagore auraient été, concurremment avec l'Apocalypse de saint Jean, inventés par les créateurs de l'Occultisme pour faire endosser à des personnages imaginaires, perdus dans la nuit des temps, la responsabilité de leur doctrine.

Y a-t-il là, comme l'affirment les descendants des Gnostiques, un cas de pathologie chronologique analogue à la monomanie de ces braves missionnaires qui déclarent sérieusement que les Védas hindous et les Kings chinois ne sont pas autre chose que des altérations de la Bible ?

Les mariages de déraison conclus à diverses époques entre les idées conçues de parti pris dans les tabernacles officiels, tant laïques que religieux, et la naïve confiance de la foule dans ses professeurs patentés, ont souvent ainsi donné le jour à des opinions biscornues qui, par malheur, ont la vie dure.

Je suis trop ignorant dans ces matières pour décider qui a tort ou raison ; mais je voudrais pouvoir ressusciter un moment quelques bonshommes de l'antiquité dont notre histoire assermentée ne peut contester l'existence, et leur demander l'explication de certains mots qui se sont glissés dans leurs écrits.

« Le bonheur des Initiés ne s'arrêtait pas à cette vie, a dit Hérodote ; il se continuait au delà de la mort. »

« Heureux qui descend sous terre après avoir vu ces choses, chante Pindare. Il connaît les fins de la vie, il connaît la loi divine. »

— Initié à quoi ? demanderais-je à l'historien.

— De quelles choses secrètes et de quelle loi divine parles-tu, Pindare ?

Strabon, Diodore de Sicile, et même Ovide et Virgile pourraient peut-être aussi nous renseigner sur ce point litigieux.

Et sans parler de Platon qui ne refuserait certainement pas de révéler à notre génération ce qu'il est allé chercher en Égypte, Aristote, dont la franchise est bien connue, n'hésiterait pas à nous expliquer le sens de cette lettre qu'il écrivait à Alexandre, en réponse aux reproches adressés par le jeune conquérant à son ancien maître, à propos de secrets révélés par celui-ci au public profane qui devait les ignorer toujours : — « Aristote « au roi Alexandre, salut. — Vous m'avez reproché d'avoir publié mes « leçons acroatiques. Elles sont, en effet, livrées au public, mais non

« véritablement publiées, attendu qu'elles demeurent inintelligibles pour « ceux qui ne reçoivent pas l'explication orale. »

On sait que l'explication orale ne se donnait qu'à un petit nombre d'élus jugés capables et dignes de la recevoir.

A défaut de ces renseignements qui tendraient peut-être à prouver que l'initiation à certains mystères, évidemment philosophiques, vu la qualité de leurs détenteurs, fut antérieure au IVe ou même au Ier siècle du Christianisme, il m'est impossible de me prononcer d'une manière catégorique sur l'origine de la Kabbale.

Pour que les plus aptes que moi qui se trouveront parmi mes lecteurs puissent en juger en connaissance de cause, je dois leur faire connaître, sur cette grave question, l'avis des Occultistes eux-mêmes. Voici donc ce que je lis dans l'avant-propos d'une traduction du Sepher-Jesirah publiée par Papus, l'un des plus érudits et des plus actifs propagateurs de la science secrète occidentale que l'invasion de l'Occultisme hindou contraint de se manifester aujourd'hui :

A la base de toutes les religions et de toutes les philosophies, on retrouve une doctrine obscure, connue seulement de quelques-uns, et dont l'origine, malgré les travaux des chercheurs, échappe à toute analyse sérieuse. Cette doctrine est désignée sous des noms différents, suivant la religion qui en conserve les clefs; mais une étude même superficielle permet de la reconnaître, partout la même, quel que soit le nom qui la décore. Ici le critique montre avec joie l'origine de la doctrine dans l'Apocalypse, résumé de l'Esotérisme chrétien; mais bientôt il s'arrête, car derrière la Vision de Saint-Jean apparaît celle de Daniel, et l'ésotérisme des deux religions, juive et chrétienne, se montre identique dans la Kabbale. Cette doctrine secrète tire son origine de la religion de Moïse, dit l'historien, et, saluant son triomphe, il s'apprête à donner ses *Conclusions*, quand les quatre animaux de la Vision du Juif se fondent en un seul et le Sphinx égyptien dresse silencieusement sa tête d'homme au-dessus des disciples de Moïse. Moïse était un prêtre égyptien, c'est donc en Égypte que se trouve la source de l'Ésotérisme Symbolique, dans les mystères où toute la philosophie grecque, à la suite de Platon et de Pythagore, vint puiser ses enseignements. Mais les quatre personnifications mystérieuses se séparent de nouveau, et Adda Nari, la déesse indoue se dresse et nous montre sa tête d'ange équilibrant la lutte entre la bête féroce et le taureau paisible, avant la naissance de l'Égypte et de ses mystères sacrés. Poursuivez vos recherches, et sans cesse cette origine mystérieuse fuira devant vous; vous trouverez les civilisations antiques si péniblement reconstituées, et quand enfin, las de la course, vous reposerez votre esprit en pleine race rouge, sur la première civilisation qu'a produite le premier continent, vous entendrez le prophète inspiré chanter les habitants divins de l'Orbe supérieur qui révélèrent à ceux-ci le secret symbolique du sanctuaire.

L'occultisme des deux hémisphères est d'accord, on le voit, pour rejeter son point de départ dans des temps inconnus de notre histoire, et Rose-

croix, Martinistes, adeptes de la mystérieuse confrérie H. B. of L., attribuent, comme les Mahatmas du Thibet, à des êtres supra-humains, anges, Dhyan-Chohans, n'importe le nom qu'on leur donne, la révélation de la science occulte aux élus d'une race antérieure.

Cette coïncidence doit faire supposer à nos professeurs que l'Ésotérisme de l'Inde fut également confectionné à Alexandrie, sinon ils seront forcés d'admettre la possibilité d'une tradition venue des bords du Gange et passant par l'Égypte et la Chaldée pour se transmettre à la race d'Israël et arriver jusqu'à nous.

Toute révérence gardée vis-à-vis de ces maîtres, entrons à tout hasard dans cette dernière hypothèse, et, toujours, bien entendu, sous bénéfice d'inventaire, puisqu'il s'agit d'examiner la Kabbale, prenons celle des Kabbalistes.

Constatons d'abord que, si vague que soit cette affirmation commune en Orient et en Occident sur la question d'origine, elle semble établir du moins que les deux branches sortent de la même souche. Nous allons voir si les grandes lignes de chaque système indiquent, comme le dit Papus, que, sous les noms différents qui la désignent, la doctrine est la même partout.

Commençons par interroger le *Sphynx* de la vieille Égypte et l'*Interprète*, *trois fois grand*, des secrets de la vie, *Hermès Trismégiste*, qui a tant besoin, lui-même, d'être interprété.

Tête d'homme, ailes d'aigle, pattes de lion, flancs de taureau, — l'ange, l'aigle, le lion, le taureau qui accompagnent les quatre évangélistes — tête d'homme, science, sagesse ; griffes de lion, courage, audace ; ailes d'aigle, envolée en haut, imagination, intuition ; flancs de taureau, force patiente, persévérance, volonté ; ajoutez à ces quatre emblèmes les mamelles de femme qui représentent le plus pur et le plus saint des amours, voilà le Sphynx allégorique. « Symbole, écrit Papus, de l'unité de la vie, de l'unité de toutes les sciences, de l'unité de tous les cultes, résumant en lui les formes les plus étrangères l'une à l'autre. »

— Le futur initié interroge le Sphynx, poursuit l'auteur du *Traité de Science Occulte*, et le Sphynx parle :

Regarde-moi, dit-il, j'ai une tête humaine dans laquelle siège la science, comme te l'indiquent les ornements de l'initié qui la décorent. La science conduit ma marche dans la vie, mais seule elle est d'un faible secours. J'ai des griffes de lion à mes quatre membres ; je suis armé pour l'action ; je me fais place à droite et à gauche, en avant et en arrière ; rien ne résiste à mes griffes guidées par ma tête ; rien ne résiste à l'audace conduite par la science.

Mais ces pattes ne sont aussi solides, que parce qu'elle sont greffées sur mes flancs de taureau. Quand une fois j'ai entrepris une action, je poursuis mon but laborieusement, avec la patience du bœuf qui trace le sillon.

Dans les moments de défaillance, quand le découragement est près de m'en-ahir, quand ma tête ne se sent plus assez forte pour diriger mon être, j'agite ıes ailes d'aigle ; je m'élève dans le domaine de l'intuition, je lis dans le cœur ı monde les secrets de la vie universelle, puis je reviens continuer mon œuvre ı silence.

En haut la tête et les ailes, la science et l'imagination, la théorie ; en ıs les pattes, instrument d'action, la pratique. Avis à nos chercheurs ıs lois de la nature qui ne fonctionnent qu'avec leurs pattes, dans leurs eliers de dissection et de vivisections. Ceux-là n'ont pas deviné l'énigme ı Sphynx, et ne seront pas couronnés rois de Thèbes.

Les Pyramides aussi, au dire des occultistes, parlent dans le désert, le ·and langage du symbolisme. La base, carrée, représentant le quater-ıire, emblème de la matière, que viennent rejoindre les quatre triangles ırtant d'en haut, — le trinaire, — emblème de l'esprit, 3, l'idée alliée à la forme. Au sommet, le point mathématique, l'unité absolue.

Arrêtons-nous! on ne nous comprendra plus, et comprendrons-nous bien ous-même?

Les Pyramides, au nombre de six, plus les ruines d'une septième, « font pposer, dit un historien de la magie, que les Égyptiens avaient voulu présenter les sept mondes planétaires dont les génies régissent notre ivers et dont Hermès fut le révélateur ».

Les sceptiques pourront mettre en doute l'occultisme des Pyramides nt la construction n'implique pas rigoureusement l'idée du trinaire et du aternaire mystiques chez leurs honorables constructeurs. Mais je crois, ur ma part, le Sphynx dûment atteint et convaincu d'être un affilié de la ıbbale. Il n'est guère permis de supposer que la simple fantaisie d'un ulpteur se soit ingéniée à grouper des éléments si disparates, à seule fin bahir les populations limitrophes, de génération en génération. On a rtainement le droit de soupçonner une pensée dans ces pattes de lion effées sur des flancs de taureau, dans ces ailes qui montent vers le ciel ployées au-dessus de la tête, et sans même parler des emblêmes de l'ini-tion qui ornent cette tête humaine, il est difficile de ne pas admettre e le symbolisme d'une science secrète a passé par là.

Ces quatre allégories égyptiennes adaptées aux figures de nos quatre angélistes feront rêver les âmes chrétiennes, et troubleront peut-être tre clergé en lui révélant des filiations scandaleuses, dont la plupart de membres, même les plus éminents, ne se doutent assurément pas· urs prédécesseurs étaient-ils mieux renseignés, et, après avoir brûlé it de Juifs, leurs ascendants directs, n'ont-ils brûlé tant de sorciers que rce que la religion du Nazaréen avait la Kabbale pour grand-mère ?

A quelle date remonte cette figure du Sphynx, que la tradition nou montre, en des temps plus ou moins fabuleux, posant des charades au passants. devant une porte de Thèbes ?

« Ancien symbole de la race rouge, lisons-nous dans la *Mission de* « *Juifs*, il y a 8600 ans, au commencement du cycle de Ram, le Sphynx d « Giseh, teint en rouge sombre, regardait comme aujourd'hui l'Orient « avec une bouche de deux mètres trente-trois centimètres de diamètr « et le reste à l'avenant. »

Voilà une question tranchée. N'ayons pas l'indiscrétion de demander l'appui des preuves trop convaincantes, et abordons la légende d'Hermè qu'une tradition non moins problématiqne fait remonter bien au-delà d cycle encore plus hypothétique de Ram.

Hermès, dit cette légende, était contemporain et ami d'Osiris.

Si l'on en croit des indices que la science moderne est capable de véri fier, le grand Sage et le grand Roi auraient fonctionné dans ce monde il a plus de vingt mille années.

Diodore de Sicile nous apprend que, pendant une expédition d'Osiri une inondation du Nil ravagea l'Égypte, et que l'époque de ce désast coïncidait avec le lever héliaque de Sirius. Or, les calculs astronomique constatent qu'un observateur placé dans la haute Égypte, pouvait aperc voir ce lever entre l'an 19564 et 19141 avant notre ère. La chronologie d Manéthon, si longtemps reléguée au rang des fables, et certifiée de n jours, assure-t-on, par les briques et poteries trouvées dans les fouilles Égypte et les dates inscrites dans les papyrus du Musée de Turin, assign la même époque à la période d'Osiris. La grand'mère du Christianisme e on le voit, avancée en âge, et, si, réellement, comme d'aucuns le croient l'affirment, c'est une colonie de pasteurs Indiens qui apporta en Égypte semence des connaissances occultes, notre bisaïeule, sur les bords Gange, doit faire remonter ses mois de nourrice à une époque inaccessib aux calculs de ses arrière-petits-fils.

Mais, si l'introduction de l'Occultisme dans la Patrie d'Hermès da d'une émigration venue de l'Inde, comment concilier cette tradition av celle du Sphynx symbolique dressé sur la même terre par la race roug

Attendons qu'un nouvel Œdipe vienne débrouiller ce mystère, et re trons dans le règne d'Osiris, sans trop chercher à démêler la fable l'histoire ; car un nuage plane aussi sur le nom de ce monarque qui est même temps celui de la première personne de la trinité égyptienne, et l' demande encore à la vieille fille du Nil si c'est du Roi qu'elle a fait Dieu, ou du Dieu qu'elle a fait un Roi.

De même ne fouillons pas trop minutieusement dans la personnali

éelle ou fictive d'Hermès Trismégiste ou Hermès Thoth, comme d'aucuns 'appellent, et examinons cette clef de voûte de la Kabbale intitulée *Table l'Emeraude*, sans nous préocuper du secret de sa construction.

« Il est vrai — sans mensonge — très véritable. Ce qui est en bas est comme ce ui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour faire es miracles d'une seule chose.

Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un, ainsi toutes choses sont ées dans cette chose unique, par adaptation.

Le Soleil en est le Père, la Lune en est la Mère, le Vent l'a porté dans son entre, la Terre est sa nourrice. Le père de tout, le Thélème de tout le monde est i ; sa force est entière, si elle est convertie en terre.

Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement, avec grande ndustrie.

Il monte de la terre au ciel et derechef il descend en terre et il reçoit la force es choses supérieures et inférieures. Tu auras par ce moyen toute la gloire u monde et toute obscurité s'éloignera de toi.

C'est la force forte de toute force, car elle vaincra toute chose subtile et pénéera toute chose solide.

Ainsi le Monde a été créé.

De ceci seront et sortiront d innombrables adaptations, desquelles le moyen est i.

C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, ayant les trois parties de philosophie du Monde.

Ce que j'ai dit de l'opération du Soleil est accompli et parachevé. »

On comprend qu'il faut être éclairé par les lumières spéciales de l'Occulsme pour pénétrer à fond le sens de cette synthèse, lumineuse pour les itiés, un peu obscure pour les profanes, quoique laissant entrevoir çà et dans la brume dont elle s'enveloppe à dessein, une métaphysique transndante qui rappelle les grandes échappées des Védas et les déclarations agistrales des maîtres de l'Ésotérisme indou.

Prenons notre tête à deux mains, invoquons Fabre d'Olivet, Christian, agon, Eliphas Lévi, Louis Lucas, Barlet, Papus, de Guaita, tous les 'opagateurs modernes, morts ou vivants, d'une philosophie nouvelle à rce d'être ancienne et tâchons de traduire en style vulgaire cette quinssence de la doctrine qui va, selon ses disciples, concilier tous les sysmes et nous remettre sur le droit chemin.

« *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, pour faire les miracles d'une seule chose* ».

Du premier mot se trouve posée la grande clef de l'analogie qui ouvriit tant de portes, si l'on voulait s'en servir. Ce qui est en haut, c'est le oirituel, ce qui est en bas c'est le matériel, produits de la même force et gis par la même loi, pour faire les miracles d'une seule chose. Les

miracles, c'est tout ce qui EST, dans le visible et dans l'invisible. Qu'y-a-t-il de plus miraculeux que l'existence universelle ?

« *Et comme toutes choses ont été et sont venues d'*UN, *ainsi toutes choses* « *sont nées dans cette chose unique*, *par adaptation* ».

« Il est *un*, procréé de lui-même, nous dira plus tard Orphée et, de cet « *un* toutes choses sont sorties, et il est en elles, et il les enveloppe, et « aucun mortel ne l'a vu, mais lui-même les voit tous ».

La science moderne, spiritualiste ou matérialiste, pessimiste ou optimiste, commence à rejoindre la vieille Kabbale dans la notion de l'unité de force, et, chose curieuse, le mot qu'elle emploie de nos jours pour expliquer la loi de construction des êtres, est justement celui appliqué par Hermès : *adaptation.*

La chose unique d'où tout dérive immédiatement, c'est la force universelle appelée *Thélème* par l'ami d'Osiris. Il paraît que Thélème signifie volonté : que Schopenhauer soit heureux ! Cette force est le produit de l'union du principe actif et du principe passif, mâle et femelle, père et mère, le *Soleil* et la *Lune* dans la langue des hiérophantes. *Le vent qui l'a porté dans son ventre,* c'est l'Ether, Monde astral de l'Occultisme Indou, dans lequel se prépare l'évolution de la vie qui ne se manifestera pleinement que sur *la terre*, monde matériel, *sa nourrice.*

Le *père de tout*, le *Thélème de tout le Monde*, de tout ce qui est, de la vie universelle, *est ici*, — là où le montre la parole du maître. *Sa force est entière*, *si elle est convertie en terre.* La vie complète est à la fois spirituelle et matérielle. Pour manifester toutes ses puissances, elle doit *recevoir sa force des principes supérieurs et inférieurs.*

— « *Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais doucement, avec grande industrie* »....

Ici le nuage se rembrunit un peu. Est-ce de l'alchimie, est-ce de la métaphysique ? S'agit-il du Grand-Œuvre matériel de la transmutation des métaux, ou du travail de l'intelligence humaine qui doit séparer le subtil de l'épais, c'est-à-dire s'élever par l'étude de ce qui est en bas à la conception des choses divines ? Il y a tant de sens et de sous-sens dans cette écriture occulte, qui procède par enveloppes successives, comme l'esprit dans la matière, ou comme l'humble végétal si longtemps adoré en Égypte, lequel ne dût peut-être qu'à cette analogie mystique le culte dont il fut l'objet, que ce langage figuré peut très bien s'adresser en même temps aux chercheurs de la pierre philosophale et aux amants de la Grande Sagesse, chacun appliquant les leçons du Maître à ses études spéciales.

La recommandation d'opérer *doucement*, *avec grande industrie*, semble mieux appropriée aux travaux du laboratoire qu'à ceux de la pensée pure.

Mais la phrase qui suit: « *Il monte de la terre au ciel et de rechef il redescend en terre* », paraît nous ramener à la *chose unique d'où tout dérive*, « agent magique, dit Eliphas Lévi, soumis au tâtonnement des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme, et vivant par deux forces contraires : une force d'attraction et une force de propulsion, ce qui fait dire à Hermès que: « toujours il remonte et descend ».

Si c'est là réellement, ce que la *Table d'Emeraude* a voulu dire, on voit que, sur ce point important des deux mouvements centripète et centrifuge, la physique profane est encore en retard sur la physique sacrée. Et l'on voit aussi pourquoi nos Académies savantes n'ont pas acquis jusqu'à ce jour *toute la gloire du monde, ni éloigné toute obscurité de leurs cénacles.*

Mais, Hermès qui possède le secret de la grande force, puisqu'il a été appelé *Trismégiste, ayant les trois parties de la philosophie du Monde,* — Monde matériel, Monde moral, Monde divin — Hérmès, dis-je, aurait bien dû éloigner l'obscurité de ce paragraphe que j'aurais offert au diable, n'eût été sa vénérable provenance, à moins que l'obscurité ne soit pas ailleurs que dans ma propre cervelle, ce dont je suis prêt à convenir.

Les dernières phrases, si courtes et si larges dans leur style d'oracle, paraissent à mon incapacité également susceptibles d'une double interprétation. La grande recherche alchimiste, elle aussi, a été féconde en *adaptations innombrables*, découvertes en cherchant l'or, et je crois fermement qu'on peut se demander si l'*œuvre du soleil*, — du Soleil qui n'est plus ici le principe mâle, générateur de l'agent magique, mais semble devenu cet agent lui-même, — si cette œuvre *accomplie* et *parachevée,* devant la science de l'Hiérophante, n'est pas à la fois, pour les adeptes, la création qui peuple l'immensité et la mystérieuse poudre rouge éclose dans le matras de verre.

Le fin mot de ce mystère ne se trouve sans doute que sous la dernière pelure de l'Oignon sacré qui ne se dépouille encore pour nous que de son enveloppe la plus grossière.

Le grand âge de la Théosophie Egyptienne ne fait donc pas doute pour les Kabbalistes. Longtemps avant Moïse et Orphée, de l'existence desquels ils ne doutent également pas, la Métaphysique transcendante dont l'enseignement, depuis quelques années, se propage bruyamment parmi nous, était révélée aux initiés dans les Temples du vieil empire.

Nous avons vu le mystère de la création expliqué dans la *Table d'Emeraude*. Voici, sur le même grand problème, une autre formule un peu moins vague et beaucoup plus platonicienne, également attribuée à

Hermès : « *L'Esprit existait avant la nature humide qui est sortie des ténèbres. Tout était confus et obscur, avant que le* VERBE *vînt tout animer.* » (Ce *Verbe*, proche parent du Thélème, que l'on retrouve dans la Triade orphique, le Logos de Platon, fils de l'Esprit ou de l'Idée, anthropomorphisé dans le Christianisme exotérique — *et verbum caro factum est*, — est-ce réellement une tradition égyptienne, ou une création du philosophe grec, introduite dans la religion chrétienne par les néo-platoniciens qui ont mêlé leur alliage aux dogmes de notre religion ? Jusqu'à ce qu'une preuve positive vienne clore le débat, cette question reste posée, ainsi que plusieurs autres, pour occuper inutilement les loisirs de nos professeurs.

« *Salut à toi, l'unique, Dieu illimité, âme du Monde, vieillard toujours rajeuni, éternel voyageur des siècles.*

« — *Je suis ce qui est, ce qui fut, ce qui sera, répond l'interlocuteur invisible.* »

Voilà Dieu, simple et multiple, LUI et TOUT. Qu'est en lui, et par rapport à lui, cette âme humaine qui l'interpelle ?

« — *Sa propre essence, répond Hermès.* »

« *L'âme n'est pas une partie séparée de l'essence divine, comme on sépare une partie d'un tout matériel. Mais elle en est comme une effusion, à peu près comme la clarté du soleil n'est pas le soleil même. Cette âme est un Dieu dans les hommes ; c'est pourquoi l'on dit des hommes qu'ils sont des Dieux, parce que ce qui constitue proprement l'Humanité touche à la Divinité.* »

Ce qui touche dans l'Homme à la Divinité, l'Esotérisme indou nous l'a dit : c'est l'*Atma*, septième principe, pure essence divine.

Mais ne retournons pas vers le Gange ; restons sur les bords du Nil, et reprenons le fil de la tradition occulte un peu noyé dans les brouillards du grand fleuve.

Nous voyons d'abord, à travers la brume, Orphée et Moïse, contemporains et condisciples, quitter en même temps la terre des Pharaons, l'un entraînant son peuple dans le désert, à la recherche de la terre promise, et édifiant en chemin tout un code social, politique et religieux ; l'autre portant au sien, sous une autre forme, les enseignements du sanctuaire.

Si l'occultisme hermétique, par l'entremise de son disciple thrace et de son disciple hébreu, est réellement le père de la civilisation grecque et de la société juive, jamais deux filles plus disparates ne sont sorties du même foyer. Toute la grâce féminine dans l'une, toute la roideur masculine dans l'autre. Ici le sourire épanoui, là-bas les sourcils froncés.

« Jupiter est l'époux et l'épouse divins » fait-on dire à Orphée. Dans la

dualité première, la Grèce a vu surtout l'épouse. Mais rien n'est moins androgyne que le Jéhovah du Sinaï et du Jourdain. C'est le principe mâle dans toute sa roideur hautaine et sombre.

Orphée n'est guère connu du vulgaire que par la fable touchante de sa descente aux enfers, qui voile, si l'on en croit Fabre d'Olivet, une ingénieuse allégorie. Eurydice retrouvée et perdue, — Εὐρυδικη, dérivé de deux mots phéniciens qui signifient clarté, évidence, — symbolise la doctrine de la vraie science, oubliée depuis le cycle de Ram, et qu'Orphée voulait remettre au jour. Mais l'homme avant d'être parvenu à la lumière intellectuelle, ne peut envisager la vérité, sans la perdre. S'il ose la contempler dans les ténèbres de sa raison, elle s'évanouit.

« Longtemps avant Platon, dit Fabre d'Olivet, Orphée révéla le « dogme du Logos et du Verbe, son incarnation, réunion à la matière ; sa « mort, division dans le monde sensible ; sa résurrection et sa transfiguration, retour à l'unité originelle. »

Voilà un symbolisme qui a une forte odeur de fagots. Fabre d'Olivet a bien fait de ne pas venir quelques centaines d'années plus tôt écrire cette phrase dans notre bas monde. Il se serait exposé à finir comme Orphée que les prêtres de Thrace, affirme sa légende, firent mettre en pièces par leurs fidèles. Son Commentateur en a été quitte, de nos jours, pour être mis à l'index de la raison publique par les pieux écrivains de nos confrèries divines et profanes. Aujourd'hui encore, dans tous nos sacrés collèges, on risque fort soi-même, en lui empruntant quelques lignes, de passer pour fou.

Où seront demain les fous et les sages ?

Moïse, qui ne fut pas écharpé et se contenta de faire écharper les autres, eut du moins la consolation d'être à peu près compris de son temps, et de laisser après lui le peuple qu'il avait rêvé. Un assez vilain peuple, il est vrai. Mais, mis en face de son histoire, quel est le peuple qui peut se trouver beau ?

Si Strabon n'a pas été inventé par les Gnostiques d'Alexandrie, ce qu'il raconte à propos de Moïse prouverait peut-être que le législateur juif a bien réellement existé. Le récit fait à l'historien géographe par les prêtres égyptiens n'est pas, il est vrai, tout à fait conforme à la légende vulgaire.

Moïse ou Osarsiph aurait été, selon eux, un simple dissident du culte officiel, s'expatriant pour incompatibilité d'humeur, et allant fonder, sur les confins de l'Egypte, une religion à sa manière.

« Nombre de tribus limitrophes, dirent les prêtres à Strabon, vinrent « grossir ses sectateurs. Ses enseignements et ses promesses les entraî-

« nèrent, et il réussit à créer un nouvel état d'une importance relative.
« Ses successeurs se conformèrent à ses préceptes et marchèrent droit
« dans les voies de la sagesse et de la justice, mais pas pendant long-
« temps. Bientôt cette société dégénéra et passa de l'ignorance à la supers-
« tition et au fanatisme. »

L'exode réduite à ces modestes proportions laisse debout, comme on le voit, la personnalité de Moïse, prêtre d'Osiris, initié aux mystères, et rompant avec les cultes symboliques, pour maintenir dans son dogme farouche la notion de l'unité. A moins que tout cela, pour les besoins de la cause, n'ait été imaginé à Alexandrie, et porté au compte de Strabon, incapable de réclamer.

Mais les néo-platoniciens ont vraiment poussé trop loin la manie de la falsification, s'ils ont aussi fabriqué Pythagore. Là nous ne sommes plus que cinq cents ans avant notre ère, et l'effronterie serait plus grande, car on peut citer des témoins.

D'abord Thalès, Phèrécyde de Syros, et Anaximandre sous qui il fit ses premières études, puis le Pharaon Amasis, près duquel il arriva, muni de lettres de recommandation, et qui le fit admettre à Memphis, aux épreuves de la science sacrée, dans le Temple de Neith-Isis, dont Souchis était grand-prêtre. Enfin Cambyse, roi des Perses, qui, à la connaissance de tous, conquit l'Egypte et saccagea les temples, emmenant ensuite en captivité les prêtres qui les desservaient, et parmi ceux-ci, paraît-il, Pythagore, parvenu, après vingt-deux ans d'épreuves, au plus haut grade de l'initiation.

Interné à Babylone avec l'élite du sacerdoce égyptien, raconte, après Larousse, M. de Saint-Yves qui nous reproduit cette histoire, il dut y connaître le dernier Zoroastre et les chefs de la Synagogue juive également déportés sur le territoire du vainqueur. De plus les Brahmes affirment, d'autre part, qu'il voyagea plus tard dans l'Inde, où de vieux manuscrits le mentionnent sous le nom de Iavanâcharia, le Maître grec.

A tous ces témoignages dignes de foi, ajoutez ceux de Samos, sa patrie, dans laquelle il vint chercher sa vieille mère, après douze ans de captivité ; de la Crète où on le voit avec Epiménide dans les sanctuaires de Jupiter Idéen; d'Elis où on le rencontre aux jeux olympiques; de Delphes où on le trouve avec les Amphictyons ; d'Eleusis où il préside les mystères, et enfin de Crotone où il fonde ses deux Académies, et où il périt, disent quelques-uns, chez son disciple Milon, dans un incendie allumé par les cléricaux de l'endroit, ayant atteint les dernières limites de la vie humaine, et laissant, pour continuer son œuvre, sa veuve Théano qu'il avait épousée à soixante ans... Si tout cela ne suffit pas pour établir l'acte de notoriété d'un philo-

sophe grec, il faut renoncer dorénavant à toute enquête judiciaire et civile.

Reste l'enquête scientifique :

— Est-il vrai que le susnommé Pythagore, déjà accusé d'avoir professé, sans diplôme universitaire, une philosophie qui dépasse de beaucoup les élucubrations de nos Ecoles les plus accréditées, se soit permis, plus de deux mille ans avant Copernic, et vingt-trois siècles avant Newton, d'enseigner à ses élèves la rotation de la terre et la circulation des mondes, mêlant tous les genres, confondant tous les ordres, renversant toutes les méthodes de nos doctes corporations, faisant de la métaphysique avec la géométrie, de la physique avec la morale, et de l'astronomie avec la musique, sous prétexte que tout se tient dans la nature des choses, et que ce qui est en bas est comme ce qui est haut ?

Et-il vrai que, concluant de l'harmonie des sons à l'harmonie des sphères, et considérant notre système planétaire comme une vaste guitare dont toutes les cordes partiraient du soleil, de ce que la plus courte de ces cordes ne pourrait vibrer à l'unisson de la plus longue que si la tension de celle-ci était quadruple de la tension de celle-là, il a inféré que la gravité d'une planète est quadruple de la gravité d'une autre située à une distance double ?

Est-il vrai que, non content d'avoir formulé, à l'aide de procédés si peu sérieux, cette grande loi du carré des distances dont la découverte est un des triomphes de la civilisation actuelle, il a encore reconnu, vraisemblablement par des moyens non moins injustifiables, que la voie lactée est la clarté réunie d'un grand nombre d'étoiles, que chaque étoile est un système solaire composé, comme le nôtre, d'un soleil et de planètes, et que les comètes sont des astres ayant un cours régulier autour du soleil, mais ne paraissant à nos yeux que dans certaines parties de leur orbite, et après un temps considérable ?

Ces faits et quelques autres du même genre semblent à peu près établis par les dépositions des nommés : Plutarque, Diogène Laërce, Lucius Pison, Pline, Proclus, Grégory et consorts, relatées par un plumitif moderne du nom de Dutens.

Il résulterait de ces témoignages que Pythagore et ses inventions n'ont pu être imaginées par les gens d'Alexandrie, puisqu'avant même qu'Alexandrie fut née, les sieurs Aristarque, Héraclite, Anaximène et plusieurs autres, déclarés par leurs historiens membres de l'Ecole pythagoricienne, répétaient à qui voulait les entendre les leçons jadis données par leur maître et puisées par lui, comme l'affirment ses chroniqueurs, dans les antiques régions qu'il avait parcourues.

On a trouvé, en effet, disent des raisonneurs modernes, l'attraction des

corps dans le bagage de la pensée Indoue. L'astronomie chaldéenne et le naturalisme égyptien ne peuvent-ils avoir donné à cette intuition première des formes plus définies, que le génie du *Maître grec*, mathématique et précis, aurait formulées en lois ?

Enfin, objectent encore quelques ergoteurs de notre âge, peut-on vraisemblablement attribuer à un seul siècle, à deux siècles même, si l'on veut, l'éclosion de cette philosophie transcendante et de ces aperçus scientifiques d'une si haute portée, concurremment avec le travail intellectuel que nécessitaient, d'autre part, la confection des Evangiles et la mise en ordre des dogmes compliqués de la religion chrétienne ? — C'est décidément trop de travail pour une seule phase de la vie humaine, et notre espèce n'a pas l'habitude d'accomplir brusquement des sauts si prodigieux.

Quoi qu'il en soit, et d'où qu'elles viennent, il est évident que ces inventions malveillantes n'ont pu se produire en des temps si reculés qu'en vue d'éclipser la gloire de nos savants modernes, et leurs auteurs, quels qu'ils puissent être, se disculperont difficilement de la haute inconvenance qu'ils ont commise en promulguant des vérités astronomiques, physiques, mathématiques et autres, que les maitres de notre époque scientifique avaient seuls le droit de découvrir.

A moins toutefois que ces antiques professeurs ne répondent qu'il n'est pas prouvé que les grands inventeurs modernes n'eussent aucune notion les révélations de la science d'autrefois, et que la filiation des systèmes et des idées, même dans ce qu'on appelle les sciences exactes, quoiqu'elles manquent parfois d'exactitude, peuvent très bien n'avoir pas été inconnues aussi complètement que notre ignorance le suppose.

Des fils, invisibles pour nous, relient peut-être Copernic à Pythagore, et certaines vieilles phrases, inaperçues par les lecteurs vulgaires, peuvent très bien avoir germé, consciemment ou inconsciemment, dans le cerveau des Newton, des Galilée et des Leibnitz.

En tous cas, la forme pythagoricienne est bien fille de l'Occident. Philosophique, scientifique, morale, sa parole est toujours claire. Même ses chiffres symboliques, aussitôt qu'on en a la clef, peuvent être compris par tous.

Fantaisie ou vérité, c'est toujours conforme, on le voit, à l'Ésotérisme de l'Inde.

Mais l'idée de Pythagore ne plonge pas dans les profondeurs du Parabrahm et du Nirvâna. Elle ne s'occupe que des états de la vie. L'univers est un tout animé, dont les intelligences divines, rangées, chacune selon ses perfections, dans leur sphère propre, sont les membres. Le monde universel, produit de l'union des deux principes, actif et passif, est com-

posé de trois mondes particuliers qui s'enchaînent l'un à l'autre, le matériel, l'astral, le spirituel de l'occultisme indou.

Ces mondes se développent en douze sphères concentriques. L'Être ineffable qui remplit ces douze sphères, sans être saisi par aucune, est Dieu. Pythagore conçoit cette hiérarchie spirituelle comme une progression géométrique, et se sert des nombres pour exprimer les facultés des différents êtres, leurs relations et leurs influences. Dieu est le nombre des nombres. C'est la métaphysique expliquée par les mathématiques et l'analogie.

Cette métaphysique, réduite pour les disciples à sa plus simple expression, et les règles de conduite qui en découlent, se résument dans les *Vers dorés* que beaucoup ne connaissent que de réputation.

Pour nos philosophes politiciens et distributeurs de prix Monthyon, je crois utile de reproduire ces préceptes de morale que plusieurs, trop forts en grec pour ne pas les avoir lus, semblent avoir un peu oubliés.

Les Académies patentées en contestent, comme de juste, la paternité à Pythagore.

Mais, quels que soient le Maître ou l'École qui a formulé ces maximes elles sont l'œuvre d'une belle conscience humaine, éclairée sur les hauteurs.

LES VERS DORÉS

PRÉPARATIONS

Rends aux Dieux immortels le culte consacré ;
Garde ensuite ta foi : revère la mémoire
Des Héros bienfaiteurs, des Esprits demi-dieux.

***

PURIFICATIONS

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père.
Choisis pour ton ami, l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa vie,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais ;
Si tu le peux du moins : car une loi sévère
Attache la Puissance à la Nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions : apprends à les dompter.
Sois sobre, actif et sage ; évite la colère.
En public, en secret, ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.

Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis, sont faciles à perdre.
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le Destin,
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les ; et tâche,
Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits ;
Les Dieux, aux plus cruels, n'ont pas livré les sages.

Comme la Vérité, l'Erreur a ses amants ;
Le philosophe approuve, ou blâme avec prudence ;
Et si l'Erreur triomphe, il s'éloigne, il attend.
Ecoute, et grave bien en ton cœur mes paroles :
Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
Crains l'exemple d'autrui; pense d'après toi-même ;
Consulte, délibère et choisis librement.
Laisse les fous agir et sans but et sans cause,
Tu dois, dans le présent, contempler l'avenir.

Ce que tu ne sais pas, ne prétends point le faire.
Instruis-toi : tout s'accorde à la constance, au temps.
Veille sur ta santé : dispense, avec mesure,
Au corps les aliments, à l'esprit le repos,
Trop ou trop peu de soins sont à fuir ; car l'envie
A l'un et l'autre excès s'attache également.
Le luxe et l'avarice ont des suites semblables.
Il faut choisir en tout un milieu juste et bon.

*
* *

PERFECTIONS

Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière
Sans t'être demandé : qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ?
Si c'est mal, abstiens-toi : si c'est bien, persévère.
Médite mes conseils ; aime-les ; suis-les tous ;
Aux divines vertus ils sauront te conduire.
J'en jure par Celui qui grava dans nos cœurs
La Tétrade sacrée, immense et pur symbole,
Source de la Nature, et modèle des Dieux.
Mais qu'avant tout, ton âme, à son devoir fidèle,
Invoque avec ferveur ces Dieux, dont les secours
Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.
Instruit par eux, alors rien ne t'abusera :
Des êtres différents, tu sonderas l'essence ;
Tu connaîtras de Tout le principe et la fin.

Tu sauras, si le Ciel le veut, que la Nature,
Semblable en toute chose, est la même en tout lieu :
En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,
Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus.
Tu verras que les maux qui dévorent les hommes
Sont le fruit de leur choix ; et que ces malheureux
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
Peu savent être heureux ; jouets des passions,
Tour à tour ballotés par des vagues contraires,
Sur une mer sans rive ils roulent, aveuglés,
Sans pouvoir résister ni céder à l'orage.

Dieu ! vous les sauveriez en désillant leurs yeux.....
Mais non : c'est aux humains, dont la race est divine,
A discerner l'Erreur, à voir la Vérité.
La Nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
Homme sage, homme heureux, respire dans le port.
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien ;
En laissant sur le corps régner l'intelligence :
Afin que, t'élevant dans l'Ether radieux,
Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même !

Voilà le fruit moral de l'Esotérisme hellénique. C'est limpide et lumineux, comme l'atmosphère de la Grèce.

En Judée, nous changeons de couleur.

Eugène Nus.

SAGESSE DES ÉGYPTIENS (1)

RÉINCARNATION

La mort, selon la conception de l'antique Égypte, n'est pas une des[truction] de l'homme, mais une dispersion de ses éléments, qui doivent se [r]éunir dans l'au-delà. Si l'on cachait le cadavre dans un endroit bien [g]ardé et rendu inaccessible, si on le défendait contre toute corruption au [m]oyen de l'embaumement ingénieux, c'est qu'on partait de cette idée que [l]es deux principes inférieurs du septenaire, le Corps terrestre et le Corps [é]thérique, demeuraient ensemble dans le tombeau, et que la momie

(1) Voir les numéros 4 et 6 de la *Revue Théosophique*.

devait offrir en quelque sorte une retraite éternelle pour le Corps éthérique et lui servir de demeure comme au germe même du corps de résurrection *(Sem)*. — Le Corps éthérique (ou, comme on peut l'appeler la Flamme vitale) doit dans la conjuration des morts, être ému par le Principe organisateur *(Ka)*, pour qu'il se rende visible aux yeux du conjurateur ; le Théurge n'exerçait donc pas son art magique directement sur le Corps éthérique, mais se servait d'un intermédiaire, le *Ka* organisateur ; celui-ci, qui était encore resté de son côté en relation avec les principes supérieurs de l'âme, pouvait aussi les engager à revenir comme ombre. L'esprit que la pythonisse d'Endor évoqua pour Saül lui fit des prédictions ; mais d'après ce que j'ai établi dans mon précédent article sur la psychologie, une prophétie ne peut être la manifestation d'aucun des trois principes inférieurs ; il faut là la coopération de l'Ame *(Ba)* ; car, seule, elle peut être le messager de la puissance intellectuelle. C'est ainsi, et ainsi seulement, pour les Égyptiens, qu'un phénomène comme celui que nous citons d'après la Bible pouvait être compris et expliqué.

Comme on visait, par de telles conjurations, à un mouvement en retour des parties dispersées et qu'on apportait ainsi un trouble violent à la paix du mort, il n'était pas permis à chacun d'engager le *Ka* à des manifestations spirites, mais réservé à la classe des prêtres de Ka de ménager ces rapports entre morts et vivants et de conserver aussi longtemps que possible un vivant souvenir aux morts d'après des rites spéciaux. Aussi longtemps que le nom d'un mort survivait dans la bouche de la postérité, aussi longtemps, semblait-on croire, la survivance de sa personnalité lui était assurée ; et, en partant de cette idée, on s'explique que ces mêmes termes de *Ba* et de *Ka* servissent pour exprimer le *nom* et la *personnalité*. — Toutefois, avec le cours de longues périodes de temps, Ka aussi se détache de sa connexion avec la momie et le Corps éthérique ; de sorte qu'il ne reste plus, de la trinité corporelle (ou du Sahu terrestre : Ka, Bas, Chat) que les deux derniers, afin qu'après les éons, — quand tout ce qui naquit dans le temps et l'espace sera revenu à l'origine ou se sera élevé jusqu'au Créateur de ce principe premier et quand enfin arrivera le retour (apocatastase) de la chose créée, — afin qu'alors ils célèbrent la résurrection.

Cependant, de la triade du Sahu spirituel, l'Ame *(Ba)* se détache pour de nouvelles incarnations, — selon l'analogie offerte dans le macrocosme par le soleil qui meurt pour renaître au jour suivant. Le jour solaire devient ainsi l'emblême de la vie microcosmique de l'Ame dans une personnalité ou « *nom* » ; et l'année solaire, avec son rythme d'été et d'hiver, est l'emblème de la ronde des renaissances d'une seule et même Ame *(Ba)*.

Le mot *Sahu* signifie littéralement réunion *(congregare)* et veut dire, dans le sens que nous avons ici en vue, un groupement de parties du septenaire. Les monuments connaissent deux sortes de Sahu, l'un spirituel ou céleste, l'autre corporel ou terrestre. Je reconnais, comme j'ai déjà dit, dans le premier, la somme des principes supérieurs; dans le second, celle des principes inférieurs. Du premier descendent les âmes, qui évoluent parmi les réincarnations; au second se rattachent les parties corporelles qui demeurent dans le tombeau et aux alentours. L'écriture hiéroglyphique fait une distinction analogue en donnant au Sahu intellectuel le signe qui appartient à l'esprit Chu et au Sahu corporel une forme de momie (1). — Au *Sahu* se rapporte, dans l'ancien culte égyptien, la « Cérémonie de l'allumage des lumières » dans laquelle « les prêtres horaires d'Anubis venaient derrière le prêtre de Ka juger le mort et lui allumer la lumière, comme ils le faisaient, quand ils jugeaient leur propre Sahu, au jour de l'allumage des lumières dans le temple » (2).

On ne risquera pas de s'égarer beaucoup si, pour interpréter cette cérémonie particulière, on dit que les lumières allumées sont des symboles des migrations successives de l'Ame hors du Sahu spirituel, « comme allumée de lui ». Ainsi, au Sahu spirituel correspondaient les lumières, au corporel les pains distribués dans ces cérémonies. (De même le rôle des *prêtres horaires* correspondait à la vie future de l'Esprit et de l'Ame, et celui des *prêtres de Ka* avait rapport à la stabilité du Corps dans l'espace matériel. Je reviendrai plus loin sur cette distinction.) Un rapprochement semblable entre la lumière et l'âme se relève chez les Juifs.

« Les Kabbalistes disent que l'Ame se partage en étincelles, et que, pour chaque partie, il en est exactement de même que lorsqu'on allume une lumière à une autre; que de même chaque étincelle peut se communiquer à un corps, autant de fois qu'il se trouve de corps pour recevoir une âme (3). »

Les réincarnations dans des cours d'existences toujours nouveaux et leur analogie avec la course quotidienne du Soleil sont clairement expo-

(1) Dans l'exemplaire du *Livre des Morts* qui est à Turin, *Sahu* se trouve indiqué avec la momie neuf fois (chap. 148, col. 13, — 79, c. 9, — 89, c. 5, — 89, c. 7, — 128, c. 8, — 130, c. 12 et 150, c. 24); avec l'image d'un siège, quatorze fois (chap. 9, col. 4, — 73, c. 3, — 78, c. 14, — 78, c. 23, — 78, c. 29, — 118, c. 1, — 119, c. 3, — 124, c. 10, — 125, c. 39, — 144, c. 4, — 147, c. 5, — 147, c. 26, — 159, c. 1 et 161, c. 7); et dans tous ces cas se corrobore par le sens du texte la distinction que je fais entre le *Sahu* « corporel » et l' « intellectuel ».

(2) Voyez Erman dans la *Zeitschrifft f. Ægypt. Sprache*, 1882, n° IV; et Dümichen, *id.*, 1883, n° I.

(3) Eisenmenger, II, page 952.

sées dans le *Sai-an-sinsin, Livre des Respirations*, que l'on donnait au mort comme talisman ainsi que le *Livre des Morts* ou le *Livre des Etapes de l'Eternité*. Je donne ici la traduction libre d'un exemplaire de premier ouvrage, écrit pour un prêtre d'Amon, du nom d'*Hor-sa-Aset* Horus fils d'Isis) ; le lecteur y trouvera la preuve des précédentes assertions (1).

Commencement du Livre des Respirations. — Il fut composé par Isis pour son frère Osiris, afin d'animer son âme et son corps, afin de rendre la jeunesse à tous ses membres divins, afin qu'il fût réuni sur la montagne du Soleil à son père, la Lumière divine ; que son âme s'élève au ciel dans le disque de la lune, que son corps resplendisse sur la voûte du ciel comme la constellation Sahu (c'est-à-dire Orion) (2), et que par là, lui, le prophète d'Amon-Ra, Hor-sa-Aset, prenne une forme de même que dans les campagnes de la Terre divine. Cache ce livre ! cache-le ! Ne communique à personne son contenu. Son éclat est destiné au mort dans l'enfer, afin qu'il revive des vies sans nombre dans le vêtement de l'innocence.

*
* *

Texte : Allons, Osiris Hor-sa-Aset, tu es pur, ton cœur est pur, ta partie antérieure est purifiée, ta partie postérieure nettoyée ; ton intérieur est rempli de matière purifiante. Aucun de tes membres n'est souillé. Osiris Hor-sa-Aset est pur par cette lotion des champs de Notep, au nord des champs de Sanehemu.

Les déesses Uati et Necheb l'ont rendu pur dans la huitième heure de la nuit et dans la huitième heure du jour. Ainsi viens, Osiris Horsaaset, entre dans la Salle de la double Vérité ; tu es purifié de tout péché, de tout crime ; Pierre de Vérité est ton nom.

Allons, Osiris Horsaaset, entre au Duaut (lieu situé à l'extrémité du monde inférieur, d'où Osiris gagne la montagne du Soleil ou horizon), entre dans ta grande pureté. Les deux déesses de Vérité t'ont purifié dans la grande salle. La purification t'a été faite dans la Salle du Dieu de la terre, tes membres ont été rendus purs dans la Salle du dieu de l'air. Tu contemples la manière dont Ra, en tant que Tum (soleil du Soir) se livre au repos. Amon est près de toi pour te donner le souffle, Ptah forme tes membres, et avec Ra tu t'avances à la montagne du Soleil. Ils admettent ton âme sur la barque solaire avec Osiris. Ton âme est divinisée dans la demeure du dieu de la terre, Qeb ; tu es bienheureux à perpétuité et éternellement.

Allons, Osiris Horsaaset ! Ton nom reste, ton corps demeure, ton divin Sahu

---

(1) Les traductions qui, par endroits, diffèrent de celle que nous donnons sont : H. Brugsch, *Sai-an-Sinsin, sive liber metempsychosis*, Berlin, 1851 et P. J. de Horack, *le Livre des Respirations*, Paris, 1877 (*a*).

Voir encore l'analyse de Birch (*Introduction to the Rhind papyri*) et les textes du Louvre (nos 3291, 3166, 3126, 3158, 3121). [Note du trad.]

(2) Que l'on compare aux diverses métamorphoses les passages qui concernent la résurrection dans la Ire aux Corinthiens, XI, 49 sqq : « Il y aussi des corps célestes et des corps terrestres ; mais autre est la gloire des célestes, autre la gloire des terrestres. [illegible] gloire du Soleil, autre la gloire de la *Lune*, autre la gloire des *Etoiles*, » etc.,

germe. Tu n'es repoussé ni au ciel ni sur terre. Ton visage resplendit près de Ra, ton âme vit près d'Amon, ton corps est rajeuni près d'Osiris. Tu es ressuscité pour l'éternité du temps et de l'espace. Ton âme t'offre les offrandes des morts : pain, bière, bœufs, oies, boissons et provisions, aujourd'hui comme toujours ; tu t'avances pour la justification [de l'âme]. Les parties de ton corps sont sur tes os selon tes formes sur terre. Tu te mets à genoux pour boire, tu manges avec ta bouche, et tu reçois les nourritures ainsi que les âmes des dieux. Le dieu Anubis te protège, il te fait le *Sa*. Tu ne seras pas chassé des portes du Duaut. Thot le deux fois grand, le maître d'Hermopolis, s'avance vers toi, et pour toi de ses doigts écrit le livre de résurrection. [C'est pourquoi] ton âme est ranimée à perpétuité et pour toujours. Tu renouvelles ta forme sur terre comme vivant. Tu es divinisé avec les âmes des dieux. Ton cœur est le cœur du dieu du Soleil, tes membres sont les membres du grand Horus (l'ancien Horus). Tu vis éternellement pour le temps et éternellement pour le corps.

Allons, Osiris Horsaaset ! Amon est à ton côté pour te renouveler la vie ; Ap-heru (*l'ouvreur de routes*, une seconde forme d'Osiris) t'ouvre un agréable chemin. Tu vois avec tes yeux, tu entends avec tes oreilles, tu parles avec ta bouche, tu marches avec tes jambes. Ton âme est divinisée dans le ciel pour accomplir toutes les transformations (1) qui te plaisent. Tu causes le souffle du vent dans l'arbre sacré, dans la perséa d'Héliopolis (2). Tu grandis chaque jour et contemples les rayons du dieu du Soleil. Amon vient à toi comme souffle vital ; il te rend la respiration dans ton cercueil. Chaque jour, tu montes sur terre. Le livre de résurrection [écrit] par Thot est ta sauvegarde, car tu ressucites par lui chaque jour (3), et tes yeux contemplent les rayons du disque solaire Dans ta bouche sont les paroles de vérité venues d'Osiris ; les formules de purification sont inscrites sur ton corps. Horus, le vengeur de son père, protège ton corps et divinise ton âme en présence de tous les dieux. L'âme de Ra fait vivre ton âme. L'âme du dieu de l'air gonfle ta narine.

Allons, Osiris Horsaaset ! Dans tout lieu qui te plaît, ton âme de nouveau respire. Tu restes sur le siège d'Osiris, directeur du monde. Ton essence est totalement pure, elle se rend à Abydos. Ton lieu de repos est plein de provisions.

Allons, Osiris Horsaaset ! les dieux de la Haute et de la Basse-Egypte viennent à toi ; tu es guidé jusqu'à la fin des éons. Ton âme vit, tu accompagne Osiris. De rechef, tu respires dans Rosta (lieu du retour). Une magique sauvegarde te vient du Seigneur de Sati et du Grand Dieu (Osiris). Ton corps vit tous les jours dans Tattu et dans Sensur, ton âme vit tous les jours dans le ciel.

« Allons, Osiris Horsaaset ! La puissance de la déesse Sochet te conjure. Horus le magnanime prépare ton sort ; Horus le fort garde ton âme ; Horus le pénétrant protège ton corps. Tu dures en vie, bonheur, force. Tu restes dans ta

(1) *Cheperu*, littéralement : devenirs, existences.

(2) *Srsr* avec le signe du vent ; je traduis par « *souffle du vent* » en rapprochant du copte *schrsch-subvertere*. — De Horrack traduit ce passage : « tu accomplis les réjouissances de la perséa sacrée ».

(3) Ces jours sont les mêmes que les jours macrocosmiques du soleil, lesquels répondent à la durée de la vié humaine.

demeure au pays de Ser. Viens donc, Osiris Horsaaet, apparais dans ta forme, comme image de ton corps, et prends par là possession d'une longue existence. Puisses-tu demeurer en santé. Marche et respire en tout endroit. Le dieu du Soleil brille sur ta maison. Semblable à Osiris, respire encore et vis dans son éclat. Amon-Ra anime ton âme ; il t'éclaire par le livre de résurrection. Sers Osiris et Horus, Seigneur de l'élévation, comme le dieu grand, comme le premier des dieux. Ton beau visage vit dans tes renaissances (ou enfants ?) Ton essence divinisée croît de jour en jour. Viens au grand temple de Mattu et contemple le directeur du monde dans la fête d'Uga. Agréable est ton odeur dans le chœur des hommes pieux, et grand ton nom parmi les Sahu.

Allons, Osiris Horsaaset ! ton âme vit par le livre de résurrection, tu te formes par le livre de résurrection. Tu entres au Duaut où n'est aucun de tes ennemis. Tu es comme une âme divine dans Tattu. Ton cœur t'appartient, il ne t'est pas contraire. Tes yeux t'appartiennent, ils s'ouvrent chaque jour.

Les dieux dans le cortège d'Osiris disent à Osiris Horsaaset : Sers Ra et sers Osiris (c'est-à-dire sur terre et dans l'autre monde) par ton âme qui vit dans l'éternité du temps et de l'espace.

Les dieux qui habitent la maison de l'Osiris Souterrain disent à Osiris Horsaaset : Qu'il lui soit ouvert aux portes de Duaut. Qu'il soit reçu dans l'autre monde et que son âme puisse vivre toujours : elle s'est construit une demeure dans l'autre monde. Que le Ka soit récompensé par son lieu de repos. Qu'il reçoive le livre de résurrection, pour qu'il puisse se ranimer !

***

Prière des morts. — Osiris Souterrain le grand dieu, le maître d'Abydos fasse don des offrandes mortuaires, de pain, de bière, de bœufs, d'oies, de vin, de lait, de gâteaux et de provisions, de toutes sortes de bonnes choses au Ka d'Osiris Horsaaset. — Que ton âme vive, que ton corps prospère, par ordre de Ra lui-même. Qu'il soit comme Ra, sans faute ni dommage, dans l'infini du temps et de l'espace. (Une espèce de litanie suit alors le jugement des morts).

O toi qui t'avances amplement d'Héliopolis ! L'Osiris Horsaaset n'a pas commis de péché.

O puissant du moment sorti de Cherau ! Il n'a pas commis de mal.

O narines flairantes sorties d'Hermopolis ! O mangeur d'ombres sorti de Kerti ! Il ne s'est rien approprié par larcin.

O paire de lions sortie du ciel ! Il ne fit rien de laid [et] ne pécha point par dureté de cœur.

O grimaçant sorti de Roseta ! O regards de flamme sortis de Sechem ! Il ne fit point de bassesse.

O vous, Dieux, qui habitez le Duaut, écoutez les paroles de l'Osiris Horsaaset. Il vient près de vous ; aucune espèce de péché ne lui reste ; aucun dénonciateur ne s'élève contre lui ; il vécut dans la vérité et se nourrit de droiture. Il donna du pain à l'affamé, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui allait nu, il présentait des sacrifices aux dieux et les offrandes funéraires aux glorifiés. Il n'a point été parlé contre lui devant les dieux. Qu'il puisse donc entrer au Duaut, qu'il ne soit pas laissé dehors ! Qu'il puisse servir Osiris et les dieux de Certi. Qu'il puisse chanter les louanges avec ceux qui les chantent, qu'il soit divinisé parmi les purs. Puisse-t-il vivre ! puisse vivre son âme et

puisse-t-elle être admise en tout lieu qu'il lui plaît [à lui] ! Il a reçu le livre de résurrection pour qu'il respire de nouveau avec son âme du Duaut et prenne toutes les formes selon le souhait de son cœur avec ceux de dessous terre. Puisse son âme aller en tout lieu, à son gré, avec la vie accordée sur terre pour l'éternité du temps et de l'espace.

Cet écrit lui est destiné comme livre de résurrection avec les âmes de dieux pour l'éternité du temps et de l'espace.

FIN.

Cet antique écrit nous présente une phraséologie bien insolite, mais, en même temps qu'une haute moralité, s'y expriment avec clarté et netteté l'espoir dans une autre existence et, ce qui nous intéresse particulièrement, le dogme d'une *réincarnation* de l'âme. — Un passage d'Hérodote parle sans doute d'une migration des âmes dans ce sens que l'âme du mort entreprend une ronde parmi les formes animales pour rentrer de nouveau dans un corps humain au bout de trois mille ans. Mais cela tient certainement à un malentendu. Ainsi qu'il est rapporté dans Stobée, le dogme égyptien aura été que l'âme accomplit cette évolution *avant* d'entrer pour la première fois dans un corps humain. Car dans le livre d'Hermès Trismégiste, il est dit au contraire, et répété, qu'une âme d'homme ne peut entrer dans le corps d'un animal privé de raison et qu'une loi divine protège l'âme humaine d'un pareil outrage. De même les douze métamorphoses en animaux et en plantes, desquelles parle le *Livre des Morts*, ne doivent pas être prises au pied de la lettre, mais dans leur rapport symbolique avec les douze heures diurnes et nocturnes, comme l'a démontré le professeur Brugsch. Je veux citer ici de cet auteur quelques lignes d'un chapitre qui a pour titre : *De la métamorphose en Serpent* Sa-to, *fils de la terre*, car il est intéressant au point de vue de son rapport avec la réincarnation et montre également que ces douze métamorphoses sont toutes symboliques ; selon ce chapitre, le Serpent *Sa-to* est l'emblème du corps humain toujours renaissant, où l'âme s'incarne.

« Voici ce que dit l'Osiris *Aufanch* :

« Je suis le fils de la terre, aux nombreuses années, qui meurt et ressuscite quotidiennement. Je suis le fils de la terre, qui habite les limites terrestres ; je meurs, ressuscite, me renouvelle et me rajeunis chaque jour. »

Il n'est pas sans intérêt, certes, de suivre une fois de plus près cet enseignement de la réincarnation et de considérer les vêtements mythiques qu'il prend.

On a comparé les personnalités séparées, dans lesquelles s'incarne l'essence intime, à une rangée de perles, à travers lesquelles l'essence de l'homme passe comme le ruban qui les réunit. Plus belle est la comparai-

son égyptienne à un arbre dont le tronc prend racine dans la terre, s'élève vers le divin soleil et produit rameaux, feuilles et fruits. Cet emblème de l'arbre de la vie trouva de nombreuses représentations chez les Egyptiens (fig. 1), de même que chez les Assyriens (fig. 2) et les Babyloniens (fig. 3) (1).

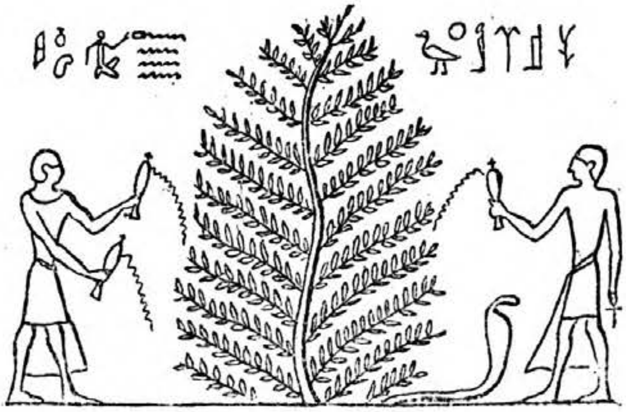


Fig. 1



Fig. 2

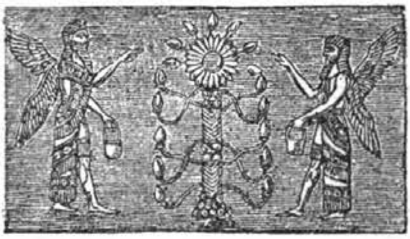


Fig.

Cet arbre, la perséa (ou encore sycomore, pêcher, saule, etc.), était consacré à Isis et considéré comme spécialement sacré. Plutarque, ce témoin consciencieux, écrit : « Parmi les plantes égyptiennes, la perséa d'Isis doit être principalement sanctifiée », et il explique cela dans les termes suivants : « *car son fruit ressemble au cœur et sa feuille à la langue.* » Mais maintenant quel est le sens de cet obscur langage ? Voici comment je me l'explique : comme compagnons du dieu Thot, du Logos, les monuments nomment *Hu* et *Sa*, le langage et la raison. On emploie souvent en parlant d'eux la formule : « *Hu* est dans ma bouche, *Sa* dans mon cœur. » En langage symbolique, qui est celui même de l'Égypte et qui a des analogues sans nombre dans les anciennes légendes, Plutarque dit donc avec d'autres

(1) Remarquez le serpent « fils de la terre ». V. les fig. 1 et 2. — Il semble que les trois images representent toutes une adoration de l'arbre.

termes, pour l'expliquer : car son fruit ressemble à *Sa* et sa feuille à *Hu* ! Alors, par contraction, apparaît le terme *Sahu*, et ces énigmes de Plutarque doivent s'interpréter comme il suit : attendu que la perséa est un symbole du Sahu, elle est spécialement consacrée, comme arbre de la Vie, à Isis, car c'est d'Isis que sort « le devenir, comme une imitation de l'être, » et le Sahu est « un être, d'où le devenir pénètre dans la nature » ; c'est l' « essence » dont la « représentation dans la matière » d'Isis s'applique à la « nature comme à la partie recevant toute procréation (1), » et en outre *Sa* et *Hu* c'est la parole divine, dont la puissance créatrice appelle l'âme humaine ici-bas pour l'existence terrestre. — Quant à savoir si l'arbre sacré est vraiment un emblème du Sahu ou de l'essence universelle, cela ne peut faire l'ombre d'un doute ; souvent il est représenté, lorsque les dieux Amon-Ra, Thot et Safech (comme déesse du chiffre sacré sept) inscrivent les noms d'un pharaon sur ses fruits en forme de cœur, afin d'exprimer la valeur de sa personnalité présente vis-à-vis de l'ensemble de son essence (2). — Les déesses qui se tiennent devant l'arbre comme les doubles formes d'Isis sont Nut et Hathor : Nut est la déesse du ciel, et c'est de son corps que le soleil s'élance quotidiennement ; mais Hathor est, comme maîtresse de l'arbre de vie, la demeure cosmique d'Horus, de laquelle celui-ci sort comme jeune soleil du matin et dans laquelle il retourne le soir, exactement de la façon dont s'effectue la réincarnation de l'homme hors de son Sahu ou de l'emblème de celui-ci, l'arbre de vie. Dans ce sens s'explique également ce passage du *Livre des Morts* (chapitre CIV) : « le dieu du soleil vient du vert sycomore. » Le retour dans le Sahu est souvent exprimé par ces mots adressés au mort : « Tu es devenu l'arbre méri » ou « Tu es devenu l'arbre aschat (3). » Ainsi c'est à peine si un doute pourrait subsister sur le rapport qu'ont le Sahu et le culte de l'Arbre, même si dans les textes, manquaient les lignes suivantes :

Toi (mort), tu arrives à la maîtresse du Sycomore. Implore sa protection magique. Tu es dans la demeure de la vie... Viens à ta mère, qu'elle te donne la liqueur d'ahut, que tu te laves dans cette liqueur de ta mère ! O ta mère ! ô ta mère ! O très grande !... O bonne et infatigable nourrice ! O la bonne protectrice ! O grande mère, dont les enfants ne soulèvent pas leurs voiles (c'est-à-dire que la maîtresse de l'arbre de vie est mystère pour les hommes, qui ne sont pas unis avec elle, comme Sahu, même après la mort ; en d'autres termes,

(1) Plutarque : sur *Isis et Osiris*, chap. LV et LVXIII.

(2) Le lecteur peut trouver des preuves de ceci dans les travaux archéologiques de Champollion et de Lepsius. En ce qui concerne cette inscription des noms, rappelons aussi le *Livre de la Résurrection* où il est dit : « Ton *nom* est grand parmi les Sahu. »

(3) Paul Pierret, *Etudes égyptologiques*, 1873 ; papyrus funéraire du Louvre, n° 3148.

ce sont comme des enfants ignorants qui ne connaissent point encore la source de leur existence.) O grande divinité dans l'au-delà, dans le mystère, dans l'inconnu... O secrète, je ne sais pas le chemin pour t'approcher ; ainsi donc, viens, toi ; prends l'âme de l'Osiris *un tel* ; protège-le de tes deux bras. *Donne-lui le bon souffle de la vie sur cette terre, et comme par un Sahu parfait demeure attachée éternellement à lui* (1) !

Un étroit rapport unit à la doctrine de la réincarnation hors de l'arbre de vie cette légende du Phénix qui, d'Égypte, s'est répandue dans l'Orient tout entier. « Quand les Égyptiens voulaient indiquer quelqu'un qui revient après une longue absence, ils dessinaient le *phénix* » dit *Horapollon*, et ceci est confirmé par le nom même du phénix en égyptien ; *bennu*, qui vient du radical *ben*, c'est-à-dire « tourner », « retourner ». — Les écritures monumentales font voir que le phénix était un symbole de l'âme qui se réincarne périodiquement et qu'autant l'âme que les périodes de ses métamorphoses étaient désignées par le phénix ; d'où il résulta que le phénix devint même la loi naturelle de l'éternelle résurrection, le « principe de tout ce qui existe et existera ». — A Héliopolis se rattachait principalement le culte de l'oiseau mystique. Là se trouvait l'arbre sacré, la perséa, dans le temple du phénix, *hat-bennu*, et aux dieux de ce temple appartenait, comme nous l'apprend un papyrus, d'assembler après la mort de l'homme ses principes immortels disséminés, et de les rattacher au Sahu, — Comme on haranguait la mort par ces paroles : « Tu es le grand Phénix qui naît sur la cime de l'Arbre, dans la grande Salle d'Héliopolis » ; — comme des images nous montrent le Bennu sur un tamarisc dont les branches ombragent le cercueil d'Osiris ; — comme nous lisons encore : « La divinité conserve l'univers en Hat-benben comme Bennu, qui se rajeunit sur la cime de l'Arbre » ; — il en découle suffisamment le rapport qui unit, dans le mythe, le Phénix et l'Arbre de vie par ce sens : « la conservation du monde au moyen de la création perpétuellement nouvelle de la vie (2). »

Deux divinités semblent jouer un rôle dans la réincarnation : ce sont *Shai* et *Rannut*. Elles sont représentées, sur le texte du *Livre des Morts* qui est à Turin, dans le tableau du jugement (et ont été interprétées par Goodwin comme le principe mâle et le principe femelle de la procréation) ; entre leurs sièges, on voit un embryon avec une tête, mais sans

(1) Paul Pierret, *Ibid.* La fin est particulièrement remarquable en ce que la double existence dans l'état d'incarnation et dans celui de Sahu, s'y trouve mentionnée.

(1) C. Wiedeman, *la Légende du Phénix dans l'Egypte ancienne*, dans la *Zeitschrift f. äg. Sprache*, 1878, p. 90.

ıembres (1). Près d'elles, se tient assis *Hika-pu-Chrat*, le jeune Horus, omme symbole de la réincarnation. — Au nom de *Schai* se rattachent les ens de « créateur », « réitérateur », « initiateur », et aussi de « tuer » (2) ou défunt »; c'est donc une espèce d'Osiris. Le mot *Rannut* a rapport aux ées de « être jeune », « fleurir périodiquement », « personnalité (Ka) », rajeunissement perpétuel » (3). Sur les textes, elle s'appelle encore maîtresse du magasin » (4). Dans le mois qui porte son nom a lieu la naisınce d'Horus, le jeune Soleil ; cependant elle n'enfante personne, c'est au ntraire une vierge, et elle semble présider avec *Schai* tant au développeent de la vie embryonnaire qu'à la réincarnation de l'âme dans le corps un nouveau-né.

La doctrine égyptienne de la réincarnation a une base métaphysique. ne sont pas les parties physiques de l'homme, comme Ka etc., qui se incarnent ; c'est l'âme, souffle d'Amon-Ra. Issue de la lumière divine et nouveau attirée vers la lumière divine par un ardent désir, elle accomit sa course prescrite, alternée entre l'action et le repos, à travers les ècles, pareille à une parcelle lumineuse du soleil, mais non point déurvue d'une substance certaine, déliée, pneumatique, — accompagnée effet de *Chaybi* comme d'une émanation du principe spirituel, germée rs de la divinité, de l'humaine perfection. C'est jusqu'à ce point que paissent s'établir l'explication et l'origine de l'âme. Mais si l'on veut pénéer plus profondément le pourquoi et le comment de l'homme, les monuents n'offrent plus aucun point de certitude. On peut s'établir à soiême ces conclusions par analogie avec les systèmes parents de l'Orient avec le mythe grec, et peut-être arriver à supposer qu'à la suite d'une ıte originelle dans le monde des esprits, une race soit descendue depuis fils de Chronos jusqu'aux hommes (le Chronos grec est le dieu égyptien la terre, Qeb), âmes déchues, qui ont à subir leur peine dans des corps restres, mais peuvent, par une longue et persévérante épuration, s'éle- de nouveau jusqu'à l'état de grâce. On peut aussi trouver dans la ́ation elle-même, comme action centrifuge de la divinité se manifestant, motif suprême de la psyché humaine, en ce sens que l'acte de s'efforcer rs l'extérieur d'une façon toujours croissante, et de s'éloigner de plus plus de la source de lumière, créa des êtres spirituels qui aboutirent alement à la matière ; de sorte que le « péché originel » ou « une race

) Chabas, *Mélanges égyptologiques*; Paris, 1862, p. 119.
) *Schai* = tuer.
) Brugsch, *Dictionnaire hiéroglyphique*, 860 sqq.
) Le Talmud fait également s'expatrier l'âme (*Neschama*) hors de son *magasin*, pour pler la terre; voyez Joël, *la Philosophie religieuse du Sohar*, p. 168.

de partisans du dieu de la terre » ne furent en définitive que le vêtement mythique de cette conception.

Cette grande énigme du *Sphinx* n'a pas été résolue jusqu'à ce jour, et ne le sera peut-être jamais. Thot, dieu du savoir, aura bien ouvert sur cela aussi les yeux à ses sages disciples ; mais le rouleau de papyrus, auquel ceux-ci confièrent la revélation, a peut être été consumé dans l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, ou a peut-être servi à quelque rejeton de la race antique comme matière à allumer le feu de son frugal repas.

Espérons toutefois qu'il repose comme un legs à la tardive race barbare, pareil à Osiris dans la profondeur du tombeau, pour qu'enfin, pareil à Horus, répandant la lumière, il « s'élance au jour ».

FRANZ LAMBERT.

Traduit du SPHINX *d'avril 1889.*

PAR LES PORTES D'OR ! (1)

La Destinée, — l'inévitable, — existe il est vraï pour la race et pour l'individu. Mais qui peut la prescrire, sinon l'homme lui-même? Il n'y a rien, au ciel ou sur la terre, qui indique l'existence d'aucun autre prescripteur, sauf l'homme même qui souffre ou jouit de ce qui est prescrit. Nous connaissons si mal notre propre constitution, nous sommes si ignorants de nos fonctions divines, qu'il nous est encore impossible de savoir combien ou combien peu nous sommes nous-mêmes le destin. Mais, en tous cas, nous savons ceci : si loin que puissent aller les preuves de nos perceptions, aucune trace n'a encore été découverte de l'existence d'un prescripteur. Tandis que, si nous prêtons quelque attention à la vie qui nous entoure, afin d'observer l'action de l'homme sur son propre avenir, nous ne tardons pas à percevoir ce pouvoir comme une force actuellement en œuvre. Il est visible, quelque borné que soit notre horizon visuel.

L'homme du monde pur et simple est de beaucoup le meilleur observateur et le plus pratique philosophe en ce qui concerne la vie, parce qu'il n'est pas aveuglé par les préjugés. On trouvera toujours chez lui la croyance que l'homme moissonne ce qu'il a semé. Et, à la réflexion, ceci paraît si évidemment vrai, que, si l'on élargit ses vues sur le sujet jusqu'à

(1) Voir numéros 2, 4, 5 et 6 de la *Revue Théosophique.*

embrasser toute vie humaine, on arrive à comprendre cette terrible Némésis qui semble poursuivre consciemment le genre humain, cette inexorable apparition de la douleur au milieu du plaisir. Les grands poètes grecs la voyaient si distinctement, cette apparition, que nous, observateurs plus jeunes et moins clairvoyants, en devons l'idée à leurs observations qui nous ont été transmises. Il n'est guère vraisemblable qu'une race aussi matérielle que celle qui a grandi sur l'Occident entier, eût jamais découvert par elle-même l'existence de ce terrible facteur dans la vie humaine ; il lui a fallu l'assistance des poètes aînés, des poètes du passé. Et ici nous pouvons remarquer en passant un des avantages marqués de l'étude des classiques ; c'est d'empêcher que les grandes idées et les faits sur la vie humaine, que les superbes anciens mettaient dans leur poésie, ne se perdent absolument, comme cela est arrivé pour leurs arts. Sans doute le monde refleurira, et des pensées plus grandes et des découvertes plus profondes que celles du passé illustreront les hommes de la floraison future. Mais en attendant ce jour lointain, nous ne pouvons trop estimer les trésors qui nous ont été laissés.

Il y a un aspect de la question qui semble à première vue contredire directement cette manière de penser, et c'est la souffrance, dans un corps en apparence purement physique, des êtres muets, — jeunes enfants, idiots, animaux, — et leur besoin désespéré du pouvoir qui vient de quelque sorte de connaissance pour les aider à travers leurs souffrances.

La difficulté qui s'élève ici dans l'esprit vient de l'idée insoutenable que l'âme est séparée du corps. Il est supposé, par tous ceux qui ne s'occupent que de la vie matérielle (et spécialement par les médecins de la chair), que le corps et le cerveau sont une paire d'associés qui vivent ensemble, la main dans la main, et réagissent l'un sur l'autre. Au delà, ne reconnaissant aucune cause, ils n'en veulent admettre aucune. Ils oublient que le cerveau et le corps sont aussi évidemment de simples mécanismes que la main ou le pied. Il y a derrière l'homme intérieur, l'âme qui se sert de tous ces mécanismes ; et ceci est évidemment aussi vrai pour toutes les existences que nous connaissons que pour l'homme même. Nous ne pouvons trouver dans l'échelle de l'être aucun point où la causation de l'âme cesse ou puisse cesser. L'huître doit avoir en elle ce qui lui fait choisir la vie inactive et morne qu'elle mène ; nul autre ne peut choisir pour elle que l'âme qui est derrière, et qui la fait être. De quelle autre manière pourrait-elle être ce qu'elle est, ou même tout simplement être ? A moins que par l'intervention d'un impossible créateur sous un nom ou sous un autre.

C'est parce que l'homme est si paresseux, si peu disposé à prendre ou à accepter la responsabilité, qu'il se rejette sur cet expédient provisoire d'un

créateur. Provisoire, certes, car il ne peut durer que pendant l'activité du pouvoir cérébral particulier qui trouve sa place parmi nous. Quand l'homme laisse derrière lui cette vie mentale, il laisse nécessairement avec elle sa lanterne magique et les plaisantes illusions qu'il a évoquées par son aide. Ce doit être un instant fort peu agréable, produisant un sentiment de nudité dont aucune autre sensation ne peut approcher. Il semblerait plus sage de s'épargner cette désagréable aventure en refusant d'accepter d'irréelles fantasmagories comme des choses de chair et de sang et de pouvoir. Sur les épaules du créateur, l'homme aime à jeter la responsabilité, non seulement de sa capacité au péché et de la possibilité de son salut, mais même de sa vie, même de sa conscience. C'est un pauvre créateur dont il se contente là, qui est satisfait d'un univers de marionnettes et s'amuse à en tirer les fils. S'il est capable de tels plaisirs, il doit être encore dans son enfance. Peut-être en est-il ainsi, après tout ; le dieu en nous est dans son enfance, et refuse de reconnaître son rang élevé. Si vraiment l'âme de l'homme est soumise aux lois de la croissance, du déclin, et de la renaissance comme le corps, alors il n'y a pas à s'étonner de son aveuglement. Mais il n'en est évidemment pas ainsi, car l'âme de l'homme est de cet ordre de vie qui est la cause de la forme et de la figure, sans être elle-même affectée par ces choses, — de cet ordre de vie qui, comme la flamme pure et abstraite, brûle partout où elle est allumée. Elle ne peut être changée ni affectée par le temps, et est, par sa nature même, au-dessus de la croissance et du déclin. Elle se tient dans ce lieu primordial qui est le seul trône de dieu ; dans ce lieu d'où les formes de la vie émergent et où elles retournent. Ce lieu est le centre de l'existence ; il y a là un point de vie permanent, comme au milieu du cœur de l'homme. C'est par le développement régulier de cette flamme, c'est d'abord en la reconnaissant, puis en la développant également sur les lignes d'expériences, nombreuses et divergentes — que l'homme devient enfin capable d'atteindre la Porte d'or et d'en soulever le loquet. Ce procédé est la reconnaissance graduelle du dieu qui est en lui même ; le but est atteint lorsque cette divinité a été rétablie consciemment dans la gloire à laquelle elle a droit.

III

Il est nécessaire que l'âme humaine, afin de s'engager dans ce grand effort pour découvrir la vie véritable, accomplisse tout d'abord une chose, la première chose que fait l'enfant en son désir d'activité dans le corps ; il lui faut être capable de se tenir debout. Il est clair que le pouvoir de se tenir debout, — le pouvoir d'équilibre, de concentration, de droiture dans

l'âme, est une qualité d'un caractère marqué. Le mot qui se présente le plus facilement pour décrire cette qualité est « confiance ».

Rester calme au milieu de la vie et de ses changements, et se tenir ferme au point choisi, est un haut fait que peut seul accomplir l'homme qui a confiance en lui-même et dans sa destinée. Autrement, les formes pressées de la vie, la marée précipitée des hommes, les grands flots de la pensée, doivent inévitablement l'emporter dans leur courant, et alors il perdra pied sur ce lieu de conscience d'où il aurait pu partir pour la grande entreprise. Car il doit être accompli en connaissance de cause et sans pression du dehors, cet acte de l'homme nouveau-né. Tous les grands de la terre ont possédé cette confiance, et se sont tenu fermes à cette place qui était pour eux le seul point solide dans l'univers. Pour chaque homme cette place est nécessairement différente : chacun doit trouver sa propre terre et son propre ciel.

(A suivre.) AMARAVELLA.

LA DOCTRINE SECRÈTE

PROÈME

PAGES D'UNE PÉRIODE PRÉHISTORIQUE

Un manuscrit archaïque — un paquet de feuilles de palmier rendues, par un procédé spécial et inconnu, imperméables à l'eau, au feu et à l'air — est sous les yeux de l'écrivain. En première page se trouve un disque d'un blanc immaculé sur un fond teinté en noir. A la page suivante se trouve le même disque, mais avec un point au centre. L'étudiant sait que le premier représente le Kosmos dans l'éternité, avant le réveil de l'Energie encore assoupie que les systèmes postérieurs appellent l'émanation du Verbe. Le point dans le cercle précédemment immaculé, l'Espace et l'Eternité en Pralaya, indique l'aurore de la différentiation. C'est le point dans l'*Œuf du Monde* (Voir 2e partie l'*Œuf du Monde*), le germe qui deviendra l'Univers, le TOUT, le Kosmos illimité et périodique, ce germe étant latent et actif, périodiquement et tour à tour. Le cercle entier est la divine Unité, dont tout procède, où tout retourne. Sa circonférence — symbole forcément limité, de par les limites même de l'esprit humain, — indique la PRÉSENCE abstraite, à jamais inconnaissable, et son plan, l'Ame universelle, bien que les deux soient un. Cependant la surface du disque est blanche et le fond qui l'entoure est noir : ceci montre clairement que ce plan

est la seule connaissance, quelque indistincte et brumeuse qu'elle puisse être, qu'il soit donné à l'homme d'atteindre. C'est sur ce plan que commencent les manifestations Manvantariques; car c'est dans cette AME que dort, durant le Pralaya, la Pensée Divine (1) où gît caché le plan de toute Cosmogonie et Théogonie future.

C'est la VIE UNIQUE, éternelle, invisible et pourtant omniprésente; sans commencement ni fin, et pourtant régulière dans ses manifestations périodiques, entre lesquelles règne le sombre mystère du Non-être; inconsciente, et pourtant conscience absolue; incompréhensible, et pourtant la seule réalité par soi-même existante; en vérité, « un chaos pour les sens, un Kosmos pour la raison ». Son attribut unique et absolu, qui lui est IDENTIQUE, l'éternel et incessant *Mouvement*, est appelé en langage ésotérique « le Grand souffle » (2); c'est le mouvement perpétuel de l'univers, dans le sens d'ESPACE, espace sans limites et à jamais présent. Ce qui est immobile ne peut être divin. Mais en fait et réalité il n'y a rien d'absolument immobile dans l'âme universelle.

Près de cinq siècles avant J.-C., Leucippe, précepteur de Démocrite, maintenait que l'espace était rempli éternellement d'atomes animés d'un mouvement incessant, qui en temps voulu, lorsque ces atomes étaient agrégés, engendrait un mouvement rotatoire, leurs collisions mutuelles produisant des mouvements latéraux. Epicure et Lucrèce enseignaient la même chose, ajoutant seulement, au mouvement latéral des atomes, l'idée de leur affinité — une doctrine occulte.

---

(1) Il est à peine nécessaire de rappeler encore une fois au lecteur que le terme « Pensée Divine » comme celui d' « Esprit Universel » ne doivent pas être pris dans un sens dont ils ne contiennent pas l'ombre, ni s'interpréter par analogie avec les opérations intellectuelles de l'homme. L' « Inconscient », d'après Von Hartmann, est arrivé au vaste plan de la création, ou plutôt de l'évolution, « par une sagesse clairvoyante supérieure à toute conscience », ce qui en langage védantin voudrait dire Sagesse absolue. Ceux-là seuls qui comprennent combien l'intuition plane au-dessus des lents procédés de la pensée rationnelle peuvent se former une très vague conception de cette sagesse absolue qui dépasse les idées de Temps et d'Espace. L'esprit, tel que nous le connaissons, peut se résoudre en états de conscience, variant en durée, intensité, complication, etc., mais, au bout du compte, tous basés sur la sensation, qui est toujours Maya. En outre, la sensation implique nécessairement des limites. Le Dieu personnel du Théïsme orthodoxe, perçoit, pense et s'émeut; il se repent, et ressent « une grande colère. » Mais la notion de pareils états mentaux implique clairement l'indispensable postulat de l'extériorité des causes d'excitation, pour ne rien dire de l'impossibilité d'attribuer l'immuabilité à un être dont les émotions ondoient avec les événements des mondes sur lesquels il préside. La conception d'un Dieu personnel comme immuable et infini est donc anti-psychologique, et, ce qui est pis, anti-philosophique.

(2) Platon prouve sa qualité d'initié, en disant dans le Cratyle que Θεὸς est dérivé du verbe θέειν, « se mouvoir, courir », comme les premiers astronomes qui observèrent les mouvements des corps célestes appelèrent les planètes θέοι, les dieux. (Voir livre II, *Symbolisme de la croix et du cercle.*) Plus tard, le mot produisit un autre terme, ἀλήθεια « le souffle de Dieu ».

Depuis le commencement de l'héritage humain, depuis la première app
rition des architectes du globe sur lequel nous vivons, la Divinité nc
révélée fut reconnue et considérée sous son unique aspect philosophiq
le Mouvement universel, le frisson du souffle créateur dans la Natur
L'occultisme résume ainsi « l'Existence Unique » : « La Divinité est
arcane, un FEU vivant (ou mobile), et les éternels témoins de cette p
sence invisible sont la Lumière, la Chaleur et l'Humidité, — cette trini
étant la synthèse et la cause de tous les phénomènes de la Nature (1).
mouvement intra-cosmique est éternel et incessant; le mouvement c
mique (celui qui est visible ou peut être perçu) est fini et périodique. Comr
abstraction éternelle, c'est le *Toujours Présent*; comme manifestation
est fini et dans la direction de l'avenir et dans la direction contraire,
deux étant l'alpha et l'oméga des reconstructions successives. Le Kosm
— le NOUMENON, — n'a rien à faire avec les relations causales
monde phénoménal. C'est seulement par rapport à l'âme intrac
mique, au Kosmos idéal dans l'immuable Pensée Divine, que nous p
vons dire : « Il n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin.
En ce qui concerne son corps, ou l'organisation cosmique, bien qu'on
puisse dire qu'il ait jamais eu ou doive jamais avoir une première ou de
nière construction, cependant, à chaque nouveau Manvantara, son orga
sation peut être regardée comme la première ou la dernière de son espè
car il évolue chaque fois sur un plan supérieur...

Nous disions, il y a quelques années :

La Doctrine ésotérique enseigne, comme le Bouddhisme, le Brahmanis
et même la Kabale, que l'Essence une, infinie et inconnue existe de toute étern
et devient tour à tour passive et active en succession régulière et harmonieu
Dans le langage poétique de Manu, ces conditions sont appelées les « jours »

(1) Les nominalistes prétendant avec Berkeley qu' « il est impossible... de se fa
une idée abstraite du mouvement à part du corps qui remue » (*Principes de la conna
sance humaine*. Introd. par. 10) peuvent demander : « Quel est ce corps, producteur
ce mouvement? Est-ce une substance? Alors vous croyez à un Dieu personnel? » e
Nous répondrons plus tard, dans l'Appendice de ce livre ; en attendant, nous réclamo
notre place de conceptionalistes en opposition avec les vues matérialistes de Roscel
sur le Réalisme et le Nominalisme. « Est-ce que la science », demande un de ses me
leurs avocats, Edward Clodd, « a rien révélé qui porte atteinte ou s'oppose aux ancien
paroles où est donnée l'essence de toutes les religions, passées, présentes ou future
agir justement, aimer la pitié, marcher humblement devant son Dieu? » Pourvu q
nous comprenions par le mot Dieu, *non pas le grossier anthropomorphisme qui for
encore la charpente de notre théologie courante, mais la conception symbolique de ce qui
la vie et le mouvement de l'univers;* connaître cela dans l'ordre physique, c'est connaît
le temps passé, présent et à venir, dans l'existence des successions de phénomènes ;
connaître, dans l'ordre moral, c'est connaître ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera, da
la conscience humaine (Voir *la Science et les Emotions*, discours prononcé à So
Place Chapel, Finsbury, London, Déc. 27, 1885.)

les « nuits » de Brahmâ. Celui-ci est « éveillé » ou « endormi ». Les Svabhâvikas ou philosophes de la plus vieille école du Bouddhisme (qui existe encore au Népaul) bornent leurs spéculations à la condition active de cette « Essence », qu'ils appellent svâbhâvat, et pensent qu'il est insensé de théoriser sur la puissance abstraite et « inconnaissable » dans sa condition passive. Aussi sont-ils appelés athées par les théologiens chrétiens et par les savants modernes, aucun de ces derniers n'étant capable de comprendre la profonde logique de leur philosophie. Les théologiens ne veulent pas admettre d'autre Dieu que la personnification des puissances secondaires qui ont façonné l'univers visible, et qui pour eux sont devenues le dieu anthropomorphique des Chrétiens, le mâle, Jéhovah, rugissant au sein des éclairs et du tonnerre. De son côté, la science rationaliste salue les Bouddhistes et les Svabhâvikas comme les « positivistes » des âges archaïques. Si l'on n'envisage que d'un côté la philosophie de ceux-ci, nos matérialistes peuvent avoir raison à leur manière. Les Bouddhistes soutenaient qu'il n'y a pas de Créateur, mais un nombre infini de puissances créatrices, dont l'ensemble forme la substance une et éternelle, dont l'essence est inscrutable, — et ne peut par conséquent être un sujet de spéculation pour aucun philosophe véritable. Socrate refusa toujours de discuter sur le système de l'être universel, et pourtant nul n'eût jamais songé à l'accuser d'athéisme, excepté ceux qui avaient juré sa perte. A l'inauguration d'une période active, dit la Doctrine Secrète, une expansion de cette essence divine a lieu, du dehors au-dedans et du dedans au-dehors, en vertu de la loi éternelle et immuable, et l'univers phénoménal ou visible est le résultat ultime de la longue chaîne des forces cosmiques ainsi progressivement mises en mouvement. De même, en retournant à la condition passive, la divine essence se contracte, et l'œuvre antérieure de la création est graduellement et progressivement défaite. L'univers visible se désintègre, son matériel se disperse ; et seule « l'obscurité » couvre une fois de plus la face de l'abîme. Pour employer une métaphore des livres secrets, qui rendra l'idée encore plus claire, une expiration de « l'essence inconnue » produit le monde ; et une inhalation le fait disparaître. Ce procédé a été en action de toute éternité, et notre univers actuel n'est que l'un d'une série infinie qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin. » (Voir *Isis Dévoilée*, et *Jours et Nuits de Brahma*, dans la seconde partie).

(A suivre.) H.-P. Blavatsky.

Compte rendu des Travaux de la S. T. Hermès

PENDANT L'ANNÉE 1888-89

Messieurs et frères,

La S. T. *Hermès*, dont la première année d'existence se termine aujourd'hui, fut fondée à Paris, en vertu d'une autorisation du colonel Olcott, Président de la Société théosophique, en date du 21 septembre 1888, et la

charte officielle approuvant les statuts lui fut délivrée, le 17 novembre de la même année.

A ce moment critique, M. le colonel Olcott venait de prononcer la dissolution de la Branche *Isis*, et les théosophes français se trouvaient partagés entre deux avis absolument contraires.

Dans une réunion générale, tenue sous la présidence du colonel Olcott, les uns soutinrent qu'il était inutile de fonder une nouvelle branche française de la S. T., tandis que les autres jugeaient utile de maintenir le mouvement théosophique et de lui donner un nouvel élan.

Ceux-ci croyaient qu'il était d'autant plus de leur devoir de reprendre et de tenir haut et ferme le drapeau de la Théosophie en France, que les circonstances rendaient ce devoir plus pénible et plus difficile.

Ils jugeaient que les difficultés n'arrêtent que les timides, et qu'alors même qu'ils dussent succomber dans l'entreprise, un théosophe, pas plus qu'un soldat, n'a le droit d'abandonner le champ de bataille, tant qu'il lui reste une cartouche à tirer, — c'est-à-dire une Vérité à enseigner.

Ils voulaient que la France spiritualiste continuât de se tenir, au moins, au niveau des études et des progrès de nos frères en Théosophie répandus dans le monde entier, et cette joie leur fut donnée de grouper autour de leur opinion un nombre suffisant de théosophes français, pour pouvoir entreprendre cette tâche, dont ils ne se dissimulaient aucune des difficultés, aucun des écueils.

Quelques jours après, ils avaient élaboré les statuts de la S. T. *Hermès*, qui étaient soumis à l'approbation du Président de la Société théosophique et approuvés par lui.

Le premier acte de l'*Hermès*, sur la proposition du Président, qui n'avait accepté ces fonctions qu'à cette condition, fut d'adresser une lettre à Mme Blavatsky, pour réclamer d'elle la direction spirituelle, sans laquelle les travaux de l'*Hermès* n'auraient eu ni portée, ni sanction.

Cette lettre, signée par tous les membres du Bureau, lui fut transmise par notre frère Papus, — secrétaire-correspondant de la nouvelle branche française, — lequel, quelques jours après, transmettait également, à Mme Blavatsky et au colonel Olcott, une lettre de protestation, signée aussi de tous les membres du Bureau, au sujet de certaines attaques personnelles d'un de nos frères contre l'un des chefs de la S. T.

Ce double devoir accompli, et qui prouve bien dans quel esprit comptait marcher et se maintenir l'*Hermès*, le bureau se mit résolument au travail, et l'une de ses premières œuvres fut d'organiser des réunions générales, afin d'y donner aux membres Titulaires et Associés, ainsi qu'à un certain nombre d'amis bienveillants, un enseignement théosophique régulier et suivi.

Dès le début, le succès de ces Séances générales, dépassant de beaucoup nos propres espérances, fut tel, que le local où elles avaient lieu, chaque mois, devenait trop étroit pour contenir les auditeurs, et qu'à la suite de chaque séance un certain nombre de nos invités demandaient à faire partie de l'*Hermès*.

Quelques mois après, Mme la comtesse d'Adhémar, dont nous n'oserions faire l'éloge ici, de peur de blesser sa modestie, prenait la généreuse initiative de fonder la *Revue théosophique* (1), et en ouvrait les colonnes aux travaux de l'*Hermès*, ce qui nous permettait d'entrer en relations régulières avec nos membres de la province et de l'étranger, et d'unir en un seul faisceau nos forces un peu trop éparses au début.

Grâce à la *Revue théosophique*, il nous devenait possible de faire des tirages à part des travaux ou des enseignements les plus importants de l'*Hermès* et de distribuer ainsi gratuitement à nos associés, à nos amis connus et inconnus, un certain nombre de brochures qui allaient porter au loin la propagande théosophique.

Que Mme la comtesse d'Adhémar reçoive tous nos remerciements et l'expression de la reconnaissance de l'*Hermès*, pour le puissant et généreux concours qu'elle a prêté, de la sorte, à l'œuvre commencée.

Cependant les attaques et les critiques, de même que les mauvaises volontés, ainsi qu'il faut s'y attendre chaque fois qu'on entreprend une œuvre de cette nature, ne nous manquèrent point au début, ni même depuis.

Jusqu'ici nous n'y avons point répondu, jugeant que la meilleure manière de prouver qu'on agit, c'est d'agir, et que c'est aux fruits qu'il porte qu'on doit juger l'arbre.

Nous ne répondrions autrement que si nous y étions absolument contraints, car, fidèle à l'esprit et à la lettre des engagements d'honneur pris par quiconque a sollicité de faire partie de la S. T., il nous est cruel d'accuser ou de trouver en faute quelqu'un de nos Frères, et nous espérons toujours, en pareil cas, qu'il comprendra de lui-même qu'on n'a pas le droit de mordre la main qui s'est ouverte pour nous prodiguer les vérités dont elle était pleine, après en avoir fait son profit.

Nous avons donc continué de travailler en silence, et, en sept mois, en plus de toutes les questions traitées dans nos séances particulières de Bureau, nous avons donné 17 conférences, dont voici la liste :

Discours du Président sur le *But de la Société théosophique ;*

(1) La *Revue Théosophique*, 10, rue Lesueur.

L'Esotérisme et l'Exotérisme, par le Secrétaire-correspondant ;
Qu'est-ce que la Théosophie ? par le Vice-président G. C... ;
Le Symbolisme du Pantacle de la S. T., par le Secrétaire-correspon-nt ;
Bouddhisme Esotérique (de Sinnett), — Aperçu général et Constitution l'homme, par le Vice-président G. C... ;
Bouddhisme Esotérique. — Le Dévakan, par le Président ;
L'Unité des Théogonies, par le Secrétaire-correspondant ;
L'Esprit théosophique en Orient et en Occident, par le Frère R... embre associé) ;
Bouddhisme Esotérique. — Le *Kama-Loka*, par le Président ;
Les Phénomèmes Spirites, par le Secrétaire-correspondant ;
L'Astrologie, par le Frère E. S. (membre associé) ;
Bouddhisme Ésotérique. — Le Karma, par le vice-président G. C...
Les Principes du Macrocosme et du Microcosme, par le Secrétaire-rrespondant ;
L'Art antique et moderne et les Sciences occultes, par le frère G. P. embre associé) ;
Bouddhisme Esotérique. — Le Karma (fin), par le vice-président G. C... ;
Là Chaîne planétaire, par le Secrétaire-correspondant ;
La Science Sociale au point de vue occulte, par le frère J. L. (membre ilaire).

Soit, comme nous le disons plus haut, *dix-sept* conférences, en sept is, formant un ensemble méthodique et aussi complet que possible de nseignement théosophique, selon ce qu'il est permis d'en donner publi-ment.

Pour faciliter à nos frères de l'*Hermès* le travail et l'étude, devant la iculté de se procurer certains ouvrages rares et coûteux, un des mbres du Bureau avait songé à fonder et à organiser une *bibliothèque lante* ; mais les circonstances n'ont pas permis de réaliser encore ce jet, que nous n'abandonnons pas, et qui sera, sans doute, réalisé dans ourant de l'année qui commence, — grâce au généreux concours que s espérons des membres en situation de faire quelques sacrifices pour ien de la cause théosophique.

Entre temps, l'*Hermès* a, sur une circulaire, venue de Londres, voté souscription à la *Blavatsky-Lodge* (de Londres), afin de recevoir de centre d'Etudes le compte rendu des travaux qui s'y accomplissent, qui donne le droit au Bureau de l'*Hermès* de poser des questions quelles il sera répondu, sur les points obscurs ou difficiles de la théo-hie.

En outre, et toujours en vue de nous solidariser fraternellement avec le branches étrangères de la S. T., nous avons envoyé à toutes ces branche une circulaire que vous avez tous reçue, proposant l'Étude en commun d diverses questions théosophiques.

Le « Dêvakan » fut la première question mise à l'Étude.

De toutes les parties du monde, — de l'Inde et de l'Amérique notammen — un grand nombre de Présidents de branches de la S. T. s'empressèren d'envoyer leur adhésion à notre idée. — Plusieurs même, après avoi porté la question à la connaissance de leurs Frères, nous adressèrent l résultat des délibérations des Loges. — Ces réponses fort intéressante mais, pour la plupart, en langues étrangères, seront bientôt traduites, e le résumé, dans ce qu'il aura d'instructif, vous en sera communiqué.

L'une de ces réponses, venant d'un des membres les plus avancés e les plus dévoués de l'*Hermès*, habitant l'étranger, a déjà paru dans l *Revue théosophique*, sous la signature H. de K.

Toujours dans le même but, — resserrer les liens de notre union fra ternelle, — le *dîner végétarien mensuel de l'Hermès* fut fondé, et M. l comte d'Adhémar voulut bien en accepter la Présidence. Ces réunion ont été interrompues par les vacances, mais elles seront reprises à l rentrée, sur la demande même de ceux de nos frères qui assistaient a premier banquet.

Enfin, — ce qui prouvera que nos efforts ont commencé à porter quelqu fruit, — on nous écrivait, dernièrement, de New-York, pour nous demande l'autorisation de fonder, dans cette ville, une section de l'*Hermès*.

Nous dûmes décliner cette offre gracieuse, les Statuts de la Sociét mère et nos propres statuts interdisant cette fondation, qui ne peut dé pendre que de M. W.-Q. Judge, secrétaire de la S. T. pour l'Amérique.

Nous ne devons pas oublier, non plus, de rappeler ici le don généreu d'un de nos nouveaux Frères, don que nous avions déjà eu le plaisir d vous annoncer. — Ce frère, M. C. P., l'un des plus dévoués et que nou avons toujours trouvé prêt à tous les sacrifices, versait, le 3 juin 1889 entre nos mains, une somme importante destinée à constituer le fond social inaliénable de la S. T. *Hermès*, — sans compter d'autres sommes qui servirent à alimenter notre caisse pour les dépenses urgentes et nom breuses auxquelles nous sommes astreints.

Qu'il en reçoive tous nos sincères remerciements, car c'est en partie à lui que nous devons aussi d'avoir pu distribuer à tous nos membres e dans le public les tirages à part que nous avons faits des conférences d l'*Hermès*.

Puisse ce frère dévoué servir d'exemple et d'encouragement à tous ceu

entre nous que leur situation met à même d'imiter cette conduite géné-
euse.

Et maintenant que conclure de tout cela, si ce n'est que le mouvement
néosophique qu'on pouvait croire arrêté en France, au moment difficile
e la dissolution de l'*Isis*, a repris un nouvel essor et gagné chaque jour
u terrain dans notre pays, où il a poussé des racines désormais indes-
ructibles !

Que cette constatation soit notre force et notre récompense, Messieurs
t chers frères; qu'elle nous prouve, une fois de plus, que pour démontrer
mouvement il faut marcher, et que nous réussirons, si nous nous rap-
elons toujours, comme c'est notre devoir de gens d'honneur, le respect
û à nos engagements et à nos serments.

Le Président de l'HERMÈS.
(M. S. T.)

LA THÉOSOPHIE A TRAVERS LE MONDE

LE CHEMIN QUI MÈNE AU CIEL

Si vous voulez habituer vos pieds à marcher dans le chemin qui mène au ciel,
chez bien que les commencements en sont rudes. Dieu veut être cherché pour
i-même. En ce sens, il est jaloux, il vous veut tout entier; mais quand vous
ous êtes donné à lui, jamais il ne vous abandonne..... Aucune sentinelle ne défend
s approches de son royaume, vous pouvez y entrer de tous côtés; son palais,
s trésors, son sceptre, rien n'est gardé; il a dit à tous : Prenez-les! Mais il faut
uloir y aller...

Peu de créatures *savent* choisir entre ces deux extrêmes : ou rester ou partir,
la fange ou le ciel. Chacun hésite. La faiblesse commence l'égarement, la
ssion entraîne dans la mauvaise voie, le vice, qui est une habitude, y embourbe;
l'homme ne fait aucun progrès vers les états meilleurs. Tous les êtres passant
ne première vie dans la Sphère des Instincts où ils travaillent à reconnaître
nutilité des trésors terrestres, après s'être donné mille peines pour les amasser.
ombien de fois vit-on dans ce premier monde, avant d'en sortir préparé pour
commencer d'autres épreuves dans la Sphère des Abstractions où la pensée
exerce en de fausses sciences, où l'esprit se lasse enfin de la parole humaine;
ır, la Matière épuisée, vient l'Esprit! Combien de formes l'être promis au ciel
t-il usées, avant d'en venir à comprendre le prix du *silence* et de la solitude,
ont les steppes étoilées sont le parvis des Mondes spirituels!

Après avoir expérimenté le vide et le néant, les yeux se tournent vers le bon
nemin.

C'est alors d'autres existences à user pour arriver au sentier où brille lumière. La Mort est le relai de ce voyage.

Les expériences se font alors en sens inverse : il faut souvent toute une pour acquérir les vertus qui sont l'opposé des erreurs dans lesquelles l'hom a précédemment vécu (1).

Ainsi vient d'abord la vie où l'on souffre, et dont les tortures donnent soif l'amour. Ensuite la vie où l'on aime et où le dévouement pour la créature appre le dévouement pour le créateur, où les vertus de l'amour, ses mille martyr son angélique espoir, ses joies suivies de douleurs, sa patience, sa résignati excitent l'appétit des choses divines. Après, vient la vie où l'on cherche dans silence les traces de la Parole, où l'on devient humble et charitable. Puis la où l'on désire. Enfin la vie où l'on prie.

Là est l'éternel midi, là sont les fleurs, là est la moisson! Les qualités acqui et qui se développent lentement en nous sont les liens invisibles qui rattach chacun de nos *existers* l'un à l'autre, et que l'âme seule se rappelle, car la mati ne peut se ressouvenir d'aucunes des choses spirituelles. La pensée seule a tradition de l'antérieur.

Ce legs perpétuel du passé au présent et du présent à l'avenir, est le sec des génies humains!

La parole, de laquelle je vous révèle ici quelques mots, la terre se l'est par gée (2), l'a réduite en poussière et l'a semée dans ses œuvres, dans ses doctrin dans ses poésies.........

Aux uns la maladie qui nous sépare du monde, aux autres la solitude qui n rapproche de Dieu, à celui-ci la poésie ; enfin tout ce qui vous replie sur vo même, vous frappe et vous écrase, vous élève ou vous abaisse, est un retent sement du Monde Divin. Quand un être a tracé droit son premier sillon, il suffit pour assurer les autres : une seule pensée creusée, une voix entend une souffrance vive, un seul écho que rencontre en vous la parole, chang jamais votre âme. Tout aboutit à Dieu, il est donc bien des chances pour trouver en allant droit devant soi.........

Le silence et la méditation sont les moyens efficaces pour aller dans cette v Dieu se révèle toujours à l'homme solitaire et recueilli. Ainsi s'opérera la sé ration nécessaire entre la Matière qui vous a si longtemps environné de ténèbres, et l'Esprit qui naît en vous et vous illumine, car il fera alors clai votre âme. Votre cœur brisé reçoit alors la lumière, elle l'inonde (3). Vous sentez plus alors des convictions en vous, mais d'éclatantes certitudes. Le P exprime, le Sage médite, le Juste agit; mais celui qui se pose au bord Mondes Divins, prie ; et sa prière est à la fois parole, pensée, action !.........

L'Univers appartient à qui veut, à qui sait, à qui peut prier, mais il faut

(1) Doctrine du *Karma*. (N. d. la R.)
(2) Origine de tous les Cultes provenant de la Vérité Une et absolue. (N. d. la R.
(3) Voir *Lumière sur le Sentier*. (N. d. la R.)

oir, *savoir* et *pouvoir*; en un mot, posséder la force, la sagesse et la foi.........

Pour parvenir à prier ainsi, obtenez un entier dépouillement de la chair, cquérez au feu des creusets la pureté du diamant, car cette complète commuication ne s'obtient que par le repos absolu, par l'apaisement de toutes les temêtes (1).........

Il est une harmonie, et vous y participez! Il est une lumière, et vous la voyez! est uno mélodie et son accord est en vous! En cet état, vous sentirez otre intelligence se développer, grandir, et sa vue atteindre à des distances proigieuses: il n'est en effet ni temps, ni lieu pour l'Esprit. L'espace et la durée ont des proportions créées pour la Matière; l'Esprit et la Matière n'ont rien de ommun.........

Une fois que vous avez éprouvé les délices de l'ivresse divine engendrées par os travaux *intérieurs,* alors tout est dit! Une fois que vous tenez le sistre sur quel on chante Dieu, vous ne le quittez plus.

De là vient la solitude où vivent les Esprits Angéliques et leur dédain de ce i fait les joies humaines........... Ceux qui sont arrivés au point où leurs yeux couvrent la Porte Sainte, et qui, sans jeter un seul regard en arrière, ns exprimer un seul regret, contemplent les mondes en en pénétrant les destires, ceux-là se taisent, attendent, et souffrent leurs dernières luttes; la plus ficile est la dernière, la vertu suprême est la Résignation: être en exil et ne s se plaindre, n'avoir plus goût aux choses d'ici-bas et sourire, être à Dieu, ster parmi les hommes!...........

Ame de toutes choses.... toi que j'aime pour toi-même.... donne-moi ton sence et tes facultés pour que je sois mieux à toi! Prends-moi pour que je ne s plus moi-même. Si je ne suis pas assez pur, replonge-moi dans la fournaise. je suis taillé en faulx, fait de moi quelque soc nourricier ou l'Epée victorieuse! corde-moi quelque martyre éclatant où je puisse proclamer ta parole. Rejeté, bénirai ta Justice. Si l'excès d'amour obtient en un moment ce qui se refuse à durs, à de patients travaux, enlève-moi sur ton char de feu! Que tu m'octroies riomphe ou de nouvelles douleurs, sois béni! Mais souffrir pour toi, n'est-ce un triomphe aussi! Prends, saisis, arrache, emporte-moi! Si tu le veux, ette-moi! Tu es l'adoré qui ne saurait mal faire.

h! les liens se brisent!

sprits purs, troupeau sacré, sortez des abîmes, volez sur la surface des ondes ineuses! L'heure a sonné, venez, rassemblez-vous! Chantons aux portes du ctuaire, nos chants dissiperont les dernières nuées. Unissons nos voix pour er l'aurore du Jour Eternel. Voici l'Aube de la Vraie Lumière! — Pourquoi ouis-je emmener mes amis? — Adieu, pauvre Terre! Adieu! »

H. DE BALZAC.

Extraits de Seraphitus-Seraphita).

Voir la *Baghâvat Gita* (N. d. la R.)

LES FLEURS DE DON FERNAND

Ces fleurs... furent la joie et l'orgueil du parterre,
A leur brillant réveil dans le pâle matin
Et ne donnent, le soir, qu'un regret incertain,
A qui les va cherchant parmi la nuit austère.

Leurs couleurs que le ciel enviait à la terre,
Or, neige, incarnat, tout va bientôt s'être éteint
Et flétri ; tant la loi des mouvements atteint
En un jour chaque point du monde tributaire !

Ces roses, ce matin, se hâtaient à fleurir !
Mais elles n'ont fleuri que pour plus tôt mourir.
Un seul calice fut leur berceau puis leur tombe.

Or, de l'homme, tel est le sort inquiétant.
En un jour, en effet, l'homme naît et succombe,
— Car, écoulé, le siècle est l'égal de l'instant.

CALDERON

(*El Principe Constante*, journée II, Sc.

NOUVELLES DIVERSES

On nous prie d'insérer l'avis suivant, mais comme la *Revue théosophique* n'a ri de commun ni ne peut, de par son programme, rien avoir de commun av aucune entreprise qui ne soit purement didactique, elle offre cette informati au lecteur comme un document : rien de plus, rien de moins.

FRATERNITAS

Une société anonyme par actions, est fondée, sous le nom de *Fraternit* dans le but de construire une maison, non loin du lac Majeur, sur le somm d'une des collines environnant Locarno. La dite maison sera une retraite, u lieu de réunion ; elle sera située dans un pays libre, au milieu d'un air pur, lo du monde. Elle est destinée à accueillir les étudiants en théosophie et en occu tisme, afin qu'ils puissent s'aider mutuellement dans leurs efforts pour men une vie conforme à la fraternité universelle.

La société aura un capital de 50,000 francs, divisé en actions de 500 fr. chacun Celles-ci ne donnent pas d'intérêts à leurs possesseurs, mais le droit d'habiter maison, selon leur gré.

ès que le secrétaire du comité soussigné aura reçu le nombre suffisant de
latures, il invitera les signataires à envoyer leur quote-part. Celle-ci sera
osée à la Banca Cantonale Ticinese, au nom de la société anonyme. Le capi-
ntièrement versé, le comité *ad interim* se charge :
) De construire une maison ou chalet sur le terrain offert à la société par
r A. Pioda.
) De la meubler simplement, mais convenablement.
bs. Un cinquième du capital sera réservé pour les premières dépenses du
age. Ces opérations une fois accomplies, le comité *a. i.* convoquera les ac-
naires en assemblée générale et leur rendra compte des fonds qui lui
nt été confiés. Chacun des actionnaires absents à l'assemblée générale rece-
une copie de ses comptes.
assemblée générale, composée de tous les actionnaires présents ou repré-
és aura les attributs suivants :
) De reviser les comptes présentés par le Comité *a. i.*
D'approuver ou de rejeter les statuts présentés par le même Comité, qui
le droit de proposer une augmentation, s'il y a lieu, du capital social
dmettant un plus grand nombre d'actionnaires.
. L'Assemblée prendra ses décisions à la majorité des voix ;
II. Chaque action donne droit à une voix ;
III. Les actionnaires absents ne peuvent déléguer leur pouvoir qu'à d'autres
nnaires présents ;
V. En aucun cas un actionnaire seul ne pourra réunir entre ses mains
du cinquième des droits de vote qui se trouvent représentés dans l'assem-
générale.
Comité s'adresse à tout le monde, abstraction faite de toute croyance, de
opinion. La maison jouira d'une vue magnifique sur le lac Majeur, les
es et les montagnes du Tessin (Canton).
e possédera une bibliothèque, des salons et un jardin. Elle sera ouverte
l'année. On pourra y suivre le régime végétarien aussi bien qu'autres
nes, selon le gré des pensionnaires.
s prix de la pension, aussi modérés que possible, seront fixés par un
ment.
s bénéfices éventuels de l'administration sont destinés à offrir l'hospitalité
ite ou à des prix réduits, à des personnes s'intéressant au but de la société,
n'ayant pas les moyens de prendre une action.
souscription des actions sera close le 31 décembre de cette année.
dresser au secrétaire du Comité, à Locarno (Suisse).

Signé : La comtesse C. WACHTMEISTER, *F. T. S.* Prés. ;
FRANZ HARTMANN M.D. *F. T. S.* ;
Dr. D. THURMAN, Prof. *F. T. S.* ;
Dr. jur. A. PIODA, *F. T. S.* Secrétaire du Comité.

---

rbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle Adam. — A quelques semaines
stance viennent de mourir deux des plus grands, sinon les plus grands
ains spiritualistes de notre temps ; les journaux vivent encore de disserta

tions sur l'un et sur l'autre. Cependant, un signe caractéristique doit être so gneusement étudié dans toutes les études publiées sur ces deux grands indépe dants. Les côtés politique et religieux de leurs rôles apparaissent comme *poses* nos journalistes, et, comme il faut bien admettre qu'il y a une sincérité où y a un talent, on parle vaguement, au hasard, à la fois d'un travail spécia fait en ligne droite, peu connu, guidé par des conceptions particulières du sty et de la composition, et d'une ténacité d'idéal, jamais abdiquée... Quelque uns, pour expliquer le rapport insaisissable et pourtant réel qu'il y eut entre le méthodes de ces deux solitaires, ont enfin prononcé le mot d'*ésotérisme*... Bie que la Théosophie ait été mêlée à toutes ces considérations, il ne nous appa tient pas de juger ici les œuvres des deux écrivains, de l'idéaliste ni du mystiqu qui viennent de mourir. Mais indiquons aux occultistes combien ces hommes o plus fait, et inutilement, pour le christianisme que celui-ci n'a fait pour eux; c'e la loi, du reste, et toute une génération en a déjà fait la triste expérience; poésie arrivât-elle à galvaniser encore pour quelques années le culte moribon elle ne rencontrerait qu'ingratitude comme toujours.

Mais derrière Villiers de l'Isle Adam se dresse le grand Poe, à qui Bandelai prit la flamme avec laquelle on a réchauffé pour ces quelques années le christianism en France; or Poe, par son exemple, enseigne au contraire la méfiance de qu'il appelait, trop dédaigneusement sans doute, les « cléricailleries ». Il fut, lu l'ésotéricien hardi de l'occultisme de demain.

Ainsi, comprenons que si notre route passe devant les deux tombes nouvelle elle ne doit pas finir là. Déposons nos pieuses offrandes, et marchons. Ne no laissons pas éblouir comme ces deux méconnus, par la fausse synthèse de religion d'Etat et du temporel religieux. Mêler le rouge et le bleu, c'est fai du violet qui les assombrira encore, et non point *créer* la couleur compléme taire, grâce à laquelle nous puissions espérer reconstituer enfin la primiti lumière blanche.

***

Le colonel Olcott à Paris — L'infatigable Président de la Société Théos phique a traversé Paris le 3 septembre, en revenant des Indes en Angleterre. n'a pu que visiter à la hâte quelques amis; mais comme il ne repartira pas po l'Orient avant décembre, il est probable que les théosophes français le reverro encore cette année.

***

Un Initié de plus ? — Plusieurs rapports tendraient à confirmer un br auquel nous n'avions pas d'abord osé croire. Notre frère, M. Damodar, qui éta parti au Thibet, n'avait plus donné de nouvelles, et passait pour mort, soit qu eût succombé dans le voyage, soit qu'il n'eût pu résister aux terribles épreuv physiques et morales qu'il voulait affronter toutes pour atteindre le but de haute ambition.

Or, plusieurs voyageurs affirment déjà l'avoir rencontré, très affaibli, ma plein d'énergie et d'audace. Puisse-t-il vaincre ! Puissions-nous le revoir !

Le Gérant : GEORGES POLTI.

Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 8. — Tome II. 21 Octobre 1889.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

L'ALCHIMIE AU XIXE SIÈCLE

Le langage de la Chimie archaïque ou Alchimie fut de tout temps symbolique, comme celui des vieilles religions.

Nous avons démontré, dans la *Doctrine Secrète*, que toute chose, en ce monde des effets, avait trois attributs ou la triple synthèse des sept principes. Pour être plus clair, disons que tout ce qui est ici-bas a, comme l'homme, trois principes et quatre aspects. Comme l'homme qui est un composé d'un corps, d'une âme rationnelle et d'un esprit immortel, chaque objet dans la nature a son extérieur objectif, son âme vitale et son étincelle divine et purement spirituelle ou subjective. La première proposition ne peut être niée, la seconde ne pourrait guère l'être, logiquement ; car, en admettant l'influence des métaux, de certains bois, des minéraux, poudres et drogues, la Science officielle le reconnaît tacitement. Quant à la troisième, c'est-à-dire la présence de la quintessence absolue dans chaque atome, le matérialisme, qui n'a que faire de l'*anima mundi*, la nie absolument.

Grand bien lui fasse. Le matérialisme étant une preuve indubitable de cécité morale et spirituelle, laissons les aveugles conduire les aveugles et ne nous en occupons pas.

Ainsi que toute chose, chaque science a ses trois principes fondamentaux, et peut être mise en pratique sur tous les trois, ou bien sur un seul. Avant que l'Alchimie existât comme science, c'est sa quintessence qui agissait seule (comme elle le fait encore d'ailleurs) dans les corrélations de la nature et sur tous ses plans. Lorsque parurent sur la terre des hommes doués d'intelligence supérieure, ils la laissèrent agir, et c'est d'elle qu'ils reçurent leurs premières leçons. Ils n'avaient qu'à l'imiter. Pour produire les mêmes effets à volonté, cependant, ils eurent à développer, dans leur constitution humaine, un pouvoir nommé le *Kriyasakti*, en langage occulte. Cette faculté, *créatrice* dans ses effets, n'est en vérité

telle, que parce qu'elle sert d'agent actif à cet attribut, sur un plan objectif. De même que le paratonnerre conduit le fluide électrique, de même la faculté de *Kriyasakti* ne fait que conduire et donner une direction à la Quintessence créatrice. Conduite au hasard, elle tue; dirigée par l'intellect humain, elle crée selon un plan prémédité.

Ainsi naquirent l'Alchimie, la Magie magnétique et bien d'autres branches sur l'arbre de la science occulte.

Lorsque apparurent, à leur tour, les nations qui, dans leur égoïsme et leur vanité féroces, se plurent à se considérer comme infiniment supérieures à toutes les autres passées et présentes; quand le développement du *Kriyasakti* devint de plus en plus difficile et que la faculté divine disparut presque de la terre, ces nations oublièrent peu à peu la science de leurs premiers ancêtres. Elles allèrent plus loin; elles rejetèrent même la tradition de ces aïeux antédiluviens, niant avec mépris la présence de l'esprit et de l'âme dans cette science, la plus vieille sur ce bas monde; des trois grands attributs de la nature, elles n'acceptèrent que la matière ou plutôt son aspect illusoire; car de la vraie matière, ou SUBSTANCE, les matérialistes eux-mêmes confessent ne pas connaître le premier mot; et certes ils ne l'ont jamais aperçue, pas même de loin.

Ainsi naquit la Chimie moderne.

Tout change dans l'effet de l'évolution cyclique. Le cercle parfait devient unité, triangle, quaternaire et quinaire. Le principe créateur, issu de la RACINE SANS RACINES de l'Existence absolue, qui n'a ni commencement ni fin, et dont le symbole est le serpent, ou *perpetuum mobile*, avalant sa queue afin d'arriver à sa tête, est devenu l'*Agoth* des Alchimistes du moyen âge. Le cercle devient le triangle, qui en émane, comme Minerve de la tête de Jupiter. Le cercle représente l'hypothèse de l'absolu; la ligne ou la jambe droite, la synthèse métaphysique; et la gauche, la synthèse physique. Lorsque mère nature aura formé de son corps la ligne horizontale qui réunit les deux lignes, ce sera le moment du réveil de l'activité cosmique. En attendant, *Pourousha*, l'Esprit, est séparé de *Prakriti*, — la nature matérielle, qui n'est pas encore évoluée. Il a des jambes à l'état potentiel, et ne peut encore se mouvoir, et point de bras pour travailler à la forme objective des choses sublunaires. Dépourvu de membres, *Pourousha* ne bâtira que lorsqu'il sera monté sur le cou de *Prakriti*, l'aveugle (1); — alors le triangle deviendra le pentagone, l'étoile microcosmique. D'ici là, il faut que les deux passent

(1) Philosophie de *Sankya* (Kapila).

à l'état de quaternaire et de la croix qui engendre. C'est la croix des mages terrestres, qui font parade de leur symbole défloré : la croix divisée en quatre pièces, et qui peut se lire à volonté « Taro », « Tora », « Ator » et « Rota ». La substance vierge, ou terre adamique, l'Esprit Saint des vieux Alchimistes Rose-Croix, est devenue avec les Kabalistes, — tous valets de la Science moderne, — le Na^2Co, *la Soude*, et le C^2H^6O, l'*Alcohol !*

Ah ! comme tu es tombée des cieux, étoile du matin, fille de l'aube du jour, — pauvre Alchimie ! Tout lasse, tout passe, tout casse, dans notre vieille planète trois fois détraquée ; et cependant ce qui fut est encore et sera toujours, jusqu'à la fin des siècles. Les mots changent, et, vite, le sens en est défiguré. Mais les idées éternelles restent toujours et ne passeront jamais. Sous la « peau d'âne » dont la princesse nature eut à s'affubler, pour tromper les sots, comme dans le conte de Perrault, — le disciple des philosophes de l'antiquité reconnaîtra toujours la vérité, et — l'adorera. La peau d'Ane, il faut le croire, est plus conforme que la Princesse nature toute nue au goût du philosophisme moderne et de l'Alchimiste matérialiste, qui sacrifient l'âme vivante pour la forme morte. Aussi cette peau ne tombe-t-elle que devant le Prince Charmant qui reconnaît l'alliance de mariage dans la bague envoyée. Pour tous ces courtisans qui s'agitent et tournent autour de Dame Nature tout en dépeçant son enveloppe matérielle, — elle n'a que son épiderme à leur offrir. C'est pour cela qu'ils se consolent en donnant des noms nouveaux à des choses vieilles comme le monde, tout en déclarant qu'ils ont fait là des découvertes nouvelles. La nécromancie de Moïse est devenue le Spiritisme moderne ; et la Science des vieux Initiés du Temple, le Magnétisme des Gymnosophistes de l'Inde, le Mesmérisme bienfaisant et curatif d'Esculape, « le Sauveur », ne sont acceptés qu'à la condition de s'appeler *hypnotisme*, c'est-à-dire la *magie noire* sous son vrai nom.

Des faux nez partout ! Mais réjouissons-nous ; plus ils sont faux et longs et plutôt ils sont sûrs de se décoller et de tomber d'eux-mêmes.

Les matérialistes modernes voudraient nous faire accroire que l'Alchimie, ou la transmutation des métaux de basse valeur en or et en argent, n'a été de tout temps que *charlatanisme* pur et simple. D'après eux, ce n'est pas une science, mais une superstition ; — dès lors, tous ceux qui y croient ou prétendent y croire sont des dupes ou des imposteurs. Nos Encyclopédies sont remplies d'épithètes malsonnantes à l'adresse des Alchimistes et des Occultistes.

C'est fort bien, Messieurs les Académiciens. Mais donnez-nous alors des raisons qui démontrent péremptoirement l'impossibilité *absolue* de la transmutation. Dites-nous comment il se fait qu'on trouve une base

métallique, même dans les Alkalis. Nous connaissons des physiciens, fort savants, ma foi, qui prétendent que l'idée de réduire les éléments à leur forme première et même à leur essence primordiale et une, (Voyez plutôt M. Crookes et ses *méta-éléments*) n'est pas aussi bête qu'elle en a l'air. Ces éléments, Messieurs, une fois que vous vous permettez l'hypothèse qu'ils ont existé tout d'abord dans la masse ignée dont la croûte terrestre a été formée, selon votre dire, peuvent bien être dissous de nouveau et arriver, par une série de transformations, à redevenir ce qu'ils ont été. Le tout est de savoir trouver un dissolvant assez fort pour agir et opérer, en quelques jours ou en quelques années même, ce que la nature opère dans la durée des âges. La chimie, et M. Crookes surtout, nous ont suffisamment prouvé qu'il existait une parenté entre les métaux, assez marquée pour indiquer non seulement la même provenance, mais une Genèse identique.

Ensuite, Messieurs les Savants qui faites fi de la Science et vous riez si bien de l'alchimie et des alchimistes, comment se fait-il qu'un de vos premiers chimistes, l'auteur de la Synthèse, M. Berthelot, tout nourri de leurs travaux, ne peut s'empêcher de reconnaître aux alchimistes *une connaissance des plus profondes de la matière* ?

Comment se fait-il encore que M. Chevreul, ce savant vénéré, dont la science aussi bien que le grand âge où il a pu arriver, doué jusqu'à son dernier jour de toutes ses facultés, — ce qui a émerveillé notre siècle avec toute sa suffisance, si peu facile à émouvoir pourtant, — comment se fait-il, dis-je, que celui qui fit tant de découvertes si utiles à l'industrie, ait possédé tant d'ouvrages sur l'alchimie ?

La clef du secret de son grand âge ne se trouverait-elle pas dans ces masses de livres, qui, selon vous, ne sont qu'un amas de superstitions aussi insensées, que ridicules ?

Le fait que ce même grand savant, le doyen de la chimie moderne, prit le soin de léguer, après sa mort, les nombreux volumes traitant de cette « fausse science » à la Bibliothèque du Muséum, — est toute une révélation. Nous n'avons pas entendu dire, de plus, que les luminaires de la Science, attachés à ce sanctuaire, aient jeté au panier ces livres sur l'alchimie comme un fatras inutile, rempli, soi-disant, de rêveries fantastiques, engendrées par des cerveaux malades et détraqués.

Nos savants, d'ailleurs, oublient deux choses — : celle-ci, d'abord, c'est que, n'ayant jamais trouvé la clef du *jargon* des livres hermétiques, ils n'ont guère le droit de décider si ce « jargon » prêche le faux ou le vrai ; cette autre, ensuite, c'est que la Sagesse n'est certainement pas née avec eux, et ne *mourra* pas avec nos sages modernes.

Chaque Science, disons-nous, a *ses trois aspects* ; deux, dans tous les

cas : l'objectif et le subjectif. Sous la première division, nous pourrons classer les transmutations alchimiques, avec ou sans la *poudre de projection ;* sous la seconde, les spéculations de nature mentale. Sous la troisième est caché un sens de la plus haute spiritualité. Or, comme les symboles des deux premières sont identiques de forme, ayant en plus, ainsi que j'ai cherché à le démontrer dans la *Doctrine Secrète*, — sept interprétations, selon que l'on veut en connaître le sens appliqué à l'un des domaines de la nature physique, psychique, ou exclusivement spirituelle, — on comprendra facilement qu'il n'est donné qu'aux grands initiés d'interpréter, correctement, le *jargon* des philosophes hermétiques. Et encore ! comme il existe plus de faux traités alchimiques en Europe que de vrais, Hermès lui-même y perdrait son latin. Qui ne sait par exemple qu'une certaine série de formules peuvent trouver leur application concrète d'une valeur absolue dans l'alchimie technique, tout en différant entièrement de sens, lorsque ce même symbole est employé pour rendre une idée appartenant au domaine psychologique ? Comme le dit fort bien notre feu frère Kenneth Mackenzie, en parlant des Sciences Hermétiques : « Pour l'Alchimiste praticien, dont l'objet était la production d'or au moyen des lois spéciales de son art, l'évolution d'une philosophie mystique était d'importance secondaire, cet art pouvant être poursuivi sans aucune relation directe avec un système quelconque de théosophie ; tandis que le Sage qui s'était élevé à un plan supérieur de contemplation métaphysique, rejetait tout naturellement la partie simplement matérielle de ces études, la trouvant au-dessous de ses aspirations. » (*Royal Masonic Cyclopedia.*)

Il devient ainsi évident que les symboles pris pour guides, lorsqu'il s'agissait de la transmutation des métaux, ont bien peu à faire avec les méthodes que nous appelons maintenant *chimiques*. Une question, d'ailleurs : — Qui de nos plus grands savants oserait traiter d'imposteurs des hommes tels que les Paracelse, les Van Helmont, les Roger, les Bacon, les Boerhave et tant d'autres Alchimistes illustres ?

Or, tandis que Messieurs les Académiciens font fi de la cabale comme de l'Alchimie (tout en puisant dans cette dernière leurs inspirations et leurs meilleures découvertes), les cabalistes et occultistes Européens, en général, commencent à persécuter sous main les Sciences secrètes de l'Orient. En effet, la Sagesse Orientale n'existe pas pour nos Sages de l'Occident ; elle est morte avec les trois mages. Cependant, l'alchimie qui, si l'on cherche bien, se trouvera à la base de toute science occulte, — l'alchimie, disons-nous, leur vient de l'extrême Orient. Il en est qui prétendent qu'elle n'est que l'évolution posthume de la magie des Chaldéens. Nous tâcherons de prouver que cette dernière ne fut que l'héritière de l'Alchimie antédilu-

vienne, d'abord, de l'Alchimie égyptienne, ensuite.— Cherchez son berceau dans l'antiquité la plus reculée, nous dit Olaus Borrichius, qui en savait long sur ce sujet.

A quelle époque remonte l'origine de l'Alchimie? Aucun écrivain moderne ne peut nous le dire au juste. Quelques-uns donnent à son premier adepte le nom d'Adam ; d'autres l'attribuent à l'indiscrétion « des fils de Dieu, lesquels, voyant que les filles des hommes étaient belles, en prirent pour leurs femmes ». Moïse et Salomon sont des adeptes tardifs dans la science, car ils furent précédés par Abraham, qui fut à son tour précédé dans *la Science des Sciences* par Hermès. Avicenna ne nous dit-il pas que la « Table Smaragdine », — le traité le plus vieux qui existe sur l'Alchimie, — fut trouvée sur le corps d'Hermès enseveli depuis des siècles, à Hébron, par Sarah la femme d'Abraham ? Mais « Hermès » n'a jamais été le nom d'un homme ; — c'est un nom générique, comme celui de *Néo-Platonicien*, au temps jadis, ou de « Théosophe » aujourd'hui. Que sait-on, en effet, sur Hermès *Tris-mégistes* « trois fois le plus grand ? » Moins que sur Abraham, sa femme Sarah et sa concubine Agar, que saint Paul déclare être *une allégorie* (1). Hermès était déjà identifié avec le Thoth Egyptien, du temps de Platon. Mais le mot *thoth* ne veut pas seulement dire « Intelligence », il veut dire aussi « assemblée » et *école*. Thoth *Hermès*, en effet, n'est que la personnification de la voix (ou enseignement sacré) de la caste sacerdotale d'Egypte, c'est-à-dire de la voix des Grands Hiérophantes. Et, dirons-nous, s'il en est ainsi, à quelle époque préhistorique a commencé la hiérarchie des prêtres initiés dans le pays de *Chemi ?* Même résolue, cette question ne nous mènerait pas encore au bout de nos problèmes. Car la vieille Chine, non moins que la vieille Egypte, se prétend la patrie de *l'Alkabest* et de l'alchimie physique et transcendentale ; et la Chine pourrait bien avoir raison. Un missionnaire, vieux résident de Pékin, William A. P. Martin, la déclare « le berceau de l'Alchimie ». *Berceau* n'est peut-être pas tout à fait le mot, mais il est certain que l'Empire Céleste aurait le droit de se mettre sur les rangs parmi les plus vieilles écoles des Sciences occultes. En tout cas, c'est de la Chine que l'Alchimie a pénétré en Europe, comme nous allons le prouver.

En attendant, le lecteur a le choix, car un autre pieux missionnaire, Hood, nous assure formellement que c'est au jardin « planté en Héden du côté de l'Orient », que l'Alchimie est née. A l'en croire, elle est l'inven-

(1) Saint Paul l'explique fort clairement ; Sarah représente, selon lui, la « Jérusalem d'en haut » et Agar une « montagne d'Arabie », *Sina,* ayant « rapport à la Jérusalem d'à présent » (*Ep. aux Galates*, IV).

tion de Satan, qui tenta Eve sous la forme du Serpent; mais il oublia de prendre patente; et le brave homme nous le prouve par le nom même. Le mot hébreu, pour Serpent, est *Nahah*, au pluriel *Nahashim*. C'est de la dernière syllabe, *shim*, comme l'on voit, que les mots « chimie » et *Alchimie* ont été dérivés. — N'est-ce pas clair comme le jour et établi d'après les règles les plus sévères de la philologie moderne?

Passons à nos preuves, cependant.

Les premières autorités sur les sciences archaïques, — William Godwin, entre autres, — nous démontrent, preuves à l'appui, que, quoique l'Alchimie ait été fort cultivée presque par tous les peuples de l'antiquité, longtemps avant notre ère, les Grecs n'ont commencé à l'étudier qu'après l'ère chrétienne, et qu'elle ne tomba dans le domaine public que fort tard. Il est bien entendu ici qu'il ne s'agit que des Grecs laics, les non initiés. Car les adeptes des temples Helléniques de la *Magna Græcia* l'ont connue depuis les jours des Argonautes. L'origine de l'Alchimie, en Grèce, date donc de cette époque, comme le récit allégorique de la « Toison d'Or » nous en fournit fort bien la démonstration.

En effet, on n'a qu'à lire ce que dit Suidas, dans son *Lexicon*, à propos de l'expédition de Jason, trop connue pour être racontée ici: — « Δέρας, *deres*, la toison d'or, que Jason et les Argonautes après un voyage sur la mer Noire en Colchide, enlevèrent ensemble avec Médée, la fille d'Æétés, roi d'Æa. Seulement ce qu'ils enlevèrent *n'était point ce que les poètes prétendent, mais bien un traité écrit sur une peau* (σέδμασι), *qui apprenait comment l'or pouvait être fabriqué par des moyens chimiques*. Les contemporains appelèrent cette peau de bélier la *toison d'or*, probablement à cause de la grande valeur des instructions qu'elle contenait. »

Ceci est un peu plus clair et bien plus probable que les divagations érudites de nos mythologues modernes (1), car rappelons-nous que la Colchide des Grecs est l'Imérétie moderne sur la mer Noire; que le *Rion*, la grande rivière qui traverse ce pays, est le Pharsis des anciens, lequel charrie des parcelles d'or encore aujourd'hui, et que les traditions des peuples indigènes qui habitent les côtes de la mer Noire, — tels que les

(1) M. de Gubernatis qui trouve (*Mythol. Zool.*, 1427) que, parce qu'en « sanscrit le bélier est appelé *mesha* ou *meha*, celui qui verse ou qui répand le bélier à la toison d'or des Grecs doit être, par conséquent, « le nuage... *faisant de l'eau* » (nous remplaçons le verbe original); et M. Schwartz qui compare la toison du bélier à la nuit orageuse, nous apprend que « le bélier parlant est la voix qui semble sortir du nuage électrique » (*Ursprung der mythologie*, p. 219, note 1), nous font rire. Ils sont trop pleins de nuages eux-mêmes, les braves savants, pour que leurs interprétations fantastiques soient jamais acceptées par l'étudiant sérieux. Et cependant M. P. Decharme, l'auteur de la *Mythologie de la Grèce antique*, semble partager ces opinions! (H. P. B.).

Mingréliens, les Abhaziens et les Imérétiens, — sont toutes pleines de cette vieille légende de la toison d'or. Leurs ancêtres, disent-ils, ont été tous des « faiseurs d'or », c'est-à-dire ayant possédé le secret de la transmutation qui s'appelle aujourd'hui l'Alchimie.

Toujours est-il que, sauf leurs initiés, les Grecs sont restés ignorants des sciences hermétiques jusqu'aux jours des Néo-Platoniciens (fin du IVe siècle et Ve siècle), et qu'ils ne savaient rien de la *vraie* Alchimie des anciens Egyptiens, dont les secrets ne couraient certainement pas les rues. En effet, dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne, l'empereur Dioclétien publiait son fameux édit, ordonnant la recherche la plus minutieuse en Egypte de tous les livres traitant de la fabrication de l'or, et il en était fait un *autodafe* public. Après cela, il ne resta plus un seul ouvrage d'Alchimie, sur la surface de la terre des Pharaons, nous dit W. Godwin, et pendant deux siècles on n'en entendit plus parler. Il aurait pu ajouter qu'il restait suffisamment de pareils ouvrages dans *l'intérieur* de la terre, sous la forme de papyrus ensevelis avec les momies dix fois millénaires. Le tout, c'est de savoir reconnaître un traité sur l'Alchimie sous la forme d'un conte de fée, semblable à celui de la *toison d'or*, ou d'un « roman » du temps des premiers Pharaons. Mais ce n'est pas la sagesse secrète enfouie sous l'allégorie des papyrus qui introduisit l'Alchimie, ni les sciences hermétiques, en Europe.

L'histoire nous apprend que l'Alchimie était cultivée, en Chine, plus de seize siècles avant notre ère, et que jamais elle n'avait été plus florissante qu'à l'époque des premiers siècles du Christianisme. Or, c'est vers la fin du IVe siècle, et lorsque l'Orient ouvrait ses portes au commerce avec les races latines, que l'Alchimie pénétra, encore une fois, en Europe. Byzance et Alexandrie, les deux principaux centres de ce commerce, furent subitement inondés de traités sur la transmutation, alors que l'on savait que l'Égypte n'en possédait plus un seul. D'où vinrent donc ces traités pleins de recettes pour faire de l'or et prolonger la vie humaine? Ce n'est certes pas des sanctuaires d'Egypte, puisque ces traités égyptiens n'existaient plus. — Nous affirmons que la plupart n'étaient que des interprétations plus ou moins correctes des histoires allégoriques des Dragons verts, bleus et jaunes, et des tigres roses, symboles alchimiques des Chinois.

Tous les traités que l'on trouve maintenant dans les bibliothèques publiques et les Musées d'Europe ne sont que les hypothèses risquées de certains mystiques de tous les âges, restés à moitié route sur le chemin de la grande Initiation. Or il n'y a qu'à comparer quelques-uns des traités dits « hermétiques » avec ceux qui ont été apportés de la Chine dernièrement, pour reconnaître que Thoth Hermès, ou plutôt la science de ce

nom, est innocente de tout cela. Et il en résulte que tout ce que l'on sut sur l'Alchimie, au moyen âge et de là au XIX[e] siècle, a été importé en Europe de la Chine et transformé ensuite en écrits hermétiques. La plupart de ces écrits ont été fabriqués par les Grecs et les Arabes, dans les VIII[e] et IX[e] siècles, refabriqués au moyen âge, et restent incompris au XIX[e]. Les Sarrazins, dont la plus fameuse école d'Alchimie se trouvait à Bagdad, tout en apportant avec eux des traditions plus anciennes, en avaient perdu le secret eux-mêmes. Le grand Geber mérite plutôt le titre de Père de la Chimie moderne que celui de l'Alchimie hermétique, quoique ce soit à lui qu'on attribue l'importation de la Science Alchimique en Europe.

La clef des secrets de Thoth-Hermès gît bien ensevelie dans les cryptes initiatiques du vieil Orient seul, depuis l'acte de vandalisme commis par Dioclétien.

(A suivre.) H.-P. BLAVATSKY.

LES DIEUX

L'homme a une triple nature, la physique, l'astrale et la spirituelle. Il est formé de trois éléments généraux, la matière physique, la lumière astrale, l'esprit. Chacune des natures de l'homme se nourrit de la substance qu'elle trouve dans son milieu ; l'homme physique vit de matière physique, l'homme astral vit de matière astrale et l'homme spirituel vit de la substance spirituelle. Toute vie se compose de deux phénomènes : assimilation et désassimilation, intégration et désintégration.

Nos sens, normalement, ne nous mettent en rapport qu'avec la matière physique, ce qui nous porte à croire que tout l'homme est formé de cette matière, et cette croyance a donné naissance au matérialisme. Ce n'est pas qu'au fond le matérialisme ait complètement tort; il se trompe moins sur la valeur du principe qu'il attribue à la Nature que sur l'étendue qu'il donne à ce principe. Quand le matérialisme, au lieu de se confiner dans le domaine matériel avec lequel nos sens physiques nous mettent en rapport, comprendra mieux la Nature, il ne tardera pas à se mettre d'accord avec l'idéalisme.

Au bout du compte, quand on sonde les opinions des hommes, on y trouve ceci : est matière ce qui tombe sous les sens humains ; est non-matière tout ce qui, existant, échappe à la perception dont nos sens sont

des conditions déterminantes. Les gens pressés de fixer leurs conceptions dans des mots nomment *esprit* ce qu'ils conçoivent comme n'étant pas matière, et, dès lors, pour eux, l'univers se trouve partagé en deux portions: la matière et l'esprit.

C'est là une opinion courante dans la grande majorité des hommes. Cette opinion n'approche la vérité que de fort loin; mais, dans tous les genres de connaissance, nous commençons par les conceptions vagues, nuageuses, indéfinies, et ce n'est qu'avec la réflexion que nous parvenons à préciser graduellement les notions dont nous peuplons les vastes champs de notre esprit, encore déserts pour la plus grande partie, malgré le naïf orgueil qui nous pousse à nous considérer comme des hommes de grand savoir, nous, les fils du siècle des lumières. En fait de lumières, chaque siècle a celles qu'il est capable d'allumer et les hommes des âges futurs riront bien des pauvres lumignons intellectuels que nous prenons pour des soleils radieux.

La matière qui tombe sous nos sens, qui nous fournit des perceptions, n'est pas la seule qui existe; il nous est facile de le comprendre en voyant notre matière disparaître du champ de notre perception. Nous percevons seulement certains états de la matière; il en est d'autres qui échappent à nos sens sans être pour cela moins réels que ceux dont nous avons connaissance par perception. Quand de la vapeur d'eau passe à l'état d'oxygène et d'hydrogène, elle ne cesse pas pour cela d'être de la matière; elle est seulement dans un nouvel état qui ne peut pas faire l'objet de notre perception au moyen de nos sens physiques actuels. Ceux qui croient inconsciemment que la portée de nos sens détermine le contenu de l'univers, attribuent à la constitution humaine une importance qu'elle n'a pas. En fait, la constitution humaine contient des aptitudes à percevoir certains états de la matière; mais comme nous ne voyons rien dans ces états qui puisse nous faire croire qu'ils sont seuls dignes d'être perçus, pour peu que nous réfléchissions, nous sommes forcés d'admettre qu'en face des états de la matière qui nous sont inconnus, il peut bien y avoir des capacités de perception analogues à celles dont nous sommes doués. L'analogie, guide de l'intuition, nous dit encore davantage. Si la conscience humaine est un appareil de perception pour certains états de la matière seulement, tandis que d'autres états sont pour elle impercevables, la conscience qui perçoit ces autres états au même degré que la conscience humaine perçoit ceux avec lesquels elle se trouve en rapport; cette autre conscience a aussi autour d'elle un monde invisible, lequel est précisément constitué, au moins en partie, par les états de la matière qui forment notre monde sensible. Il suit de là que, parmi les êtres qu'en occultisme on

comme *élémentaux*, il y en a qui jouent dans le monde invisible exactement le même rôle que nous, hommes, jouons dans le monde visible, et qui, par conséquent, ont une valeur identique à la nôtre. Il faut en conclure que si les occultistes du passé ont attribué aux hommes une valeur prépondérante dans l'univers, en les déclarant seuls doués d'un esprit immortel, c'était uniquement pour se conformer aux préjugés religieux et éviter que l'Eglise les ramenât à son opinion par l'argument qu'elle trouvait fort commode au temps de sa toute puissance et dont l'emploi ne demandait pas un grand déploiement d'intelligence : le bûcher.

Il n'y a pas que l'homme qui soit capable de percevoir les états de la matière que nous connaissons ; les capacités de perception entrant dans la constitution de l'être humain sont répandues dans tous les animaux, une partie de ces capacités existe même dans les plantes et même, ajoute l'occultisme, dans les objets que nous appelons inanimés. L'analogie nous commande de conclure qu'il en est de même à l'égard des états matériels qui constituent le monde invisible et que, dans ce monde, il se trouve des minéraux, des plantes et des animaux possédant la faculté de le percevoir en commun avec nos congénères de là-bas.

Il est évident que dans l'oxygène et l'hydrogène, formés de matière à nous inconnues, et que prend l'eau quand elle quitte notre monde sensible et franchit le seuil du monde invisible, il existe encore quelque chose qui existait en eux lorsqu'ils constituaient l'eau sur notre plan matériel. Cela nous fait comprendre immédiatement que les deux mondes ont des éléments communs.

L'étude du développement des êtres vivants nous conduit à cette notion que les facultés de perception se sont graduellement développées en eux, que la matière est devenue pour eux de plus en plus percevable ; d'un autre côté le télescope et le microscope nous montrent clairement que, pour nous, elle peut le devenir davantage, et comme notre ignorance de la constitution intime des corps nous apprend que nous sommes encore fort loin d'avoir épuisé les possibilités de perception de la matière, nous pouvons admettre sans témérité que les hommes acquerront un jour des facultés de perception que nous ne possédons pas encore ; en attendant, cela nous permet de comprendre que, si notre capacité de percevoir atteignait les éléments de la matière communs tant à ceux de ses états qui constituent notre monde qu'à ceux qui constituent le monde invisible, nous pourrions percevoir au moins une partie de celui-ci qui entrerait alors dans le domaine de notre perception ordinaire.

Dans tous les êtres vivants qui peuplent notre monde, nous constatons une infériorité générale par rapport à nous, et cette constatation a inspiré

à l'homme l'idée de sa valeur transcendante à l'égard des animaux, puis, par extension vaniteusement fantaisiste, à l'égard de tout ce qui peut exister dans l'univers. Pourtant certains animaux ont des capacités de perception plus étendues et plus délicates que les nôtres ; mais ils ne savent pas faire autant usage de leurs perceptions que nous savons le faire des nôtres ; l'usage que nous savons faire de nos perceptions est le résultat de ce que nous appelons l'intelligence humaine.

Nous savons trop pertinemment que nos facultés de percevoir la matière sont bornées et nous ne voyons pas logiquement pourquoi il n'y aurait pas des êtres possédant des facultés de la percevoir plus étendues que les nôtres. Ce qui est aussi fort borné en nous, c'est l'usage que nous savons faire de nos perceptions, et rien autre chose que l'orgueil humain ne peut nous induire à croire qu'il n'y a pas d'êtres possédant des aptitudes supérieures aux nôtres à faire usage des perceptions que leur fournit la matière. Nous voyons déjà cette différence parmi les hommes ; l'usage que font de leurs perceptions un ingénieur et un paysan sans instruction n'est pas le même.

A l'égard des êtres qui perçoivent la nature davantage que nous et qui savent faire un meilleur usage de leurs perceptions, nous sommes exactement dans la situation des animaux par rapport à nous.

L'analogie nous a conduits à conclure que, dans le monde invisible, il existe des êtres du même degré que nous, qui sont là-bas les hommes que nous sommes ici. Nous avons aussi trouvé que notre matière et la leur ont des éléments communs pouvant être l'objet de perceptions pour des êtres plus développés qu'eux et nous ne le sommes. Ainsi des êtres développés à un degré suffisant peuvent percevoir à la fois notre monde sensible et sa contre-partie invisible, tout aussi matérielle que lui, comme un seul monde qui est en rapport avec eux d'une façon que nous ne pouvons pas soupçonner. Que sont ces êtres à notre égard ? Tout simplement des dieux comme nous en sommes pour les fourmis.

Si nous voulons aller plus loin encore, nous n'avons qu'à revenir au principe de l'Analogie : *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*, ce principe étant le fil directeur de l'intuition dans le labyrinthe de l'univers.

De même que pour nous il existe un monde invisible, il en existe un aussi pour ces êtres supérieurs dont nous venons de concevoir l'existence et que nous pouvons appeler des dieux inférieurs ; dans leur monde invisible, il y a aussi, comme dans le nôtre, des êtres du même degré qu'eux ; de plus les inductions qui nous ont servi à établir leur existence peuvent aussi servir à établir l'existence d'un autre ordre d'êtres supérieurs qui sont pour eux ce qu'eux-mêmes sont pour nous.

On peut monter ainsi indéfiniment, si cela fait plaisir, ou s'arrêter à un oint quelconque pour déclarer qu'il n'y a plus rien au-delà, — rien, cepté l'Absolu qui n'est pas un dieu et par quoi tout existe, depuis les eux du rang le plus élevé jusqu'au plus infime insecte, jusqu'à la moindre à la plus grossière des parcelles de matière.

GUYMIOT.

POURQUOI JE DEVINS THEOSOPHE (1)

Le mot progrès implique nécessairement l'idée de changements, et tout angement rationnel qui s'opère, d'accord avec la loi d'évolution, est un gne certain de vie intellectuelle.

Personne ne songe à blâmer l'enfant ou l'adolescent qui laisse les bes du premier âge où les tuniques de l'école devenues trop étroites.

L'esprit croît comme le corps; pour la santé de l'un et de l'autre, il ut que rien ne les entrave et que le vêtement intellectuel s'adapte, mme le vêtement physique, aux phases de développement que traverse premier dans la marche du temps.

Quelques membres, appartenant au grand parti de la libre-pensée et gardant sans doute le piétinement sur place et la pétrification de l'idée mme une preuve de grande force intellectuelle, ont lancé d'amères repro- es contre nous, à l'occasion de notre adhésion à la société d'études phi- ophiques connue sous le nom de *Société théosophique*.

Entre tous, les Libres-Penseurs devraient être les derniers à protester

1) Depuis douze ans qu'Annie Besant, l'auteur de cet article, est entrée dans la lutte, vie n'a été qu'une suite d'études et de travaux continuels. A vingt-six ans, pour ses buts, elle fut attachée à la rédaction du *National Reformer*, journal de M. Bradlaugh, elle traita et traite encore de nombreuses questions philosophiques, religieuses et entifiques. Elle édite un journal, sa création, *Lumière*, principalement destiné à endre, à soutenir, à relever la femme obligée de vivre de son travail. Conférencière quente, le charme de sa parole égale son érudition. Jeune encore, sa plume est aussi ssante pour le bien que sa parole. Traductions allemandes et françaises, opuscules, chures, traités, histoires, contes instructifs pour les enfants (elle est mère et mère ellente), c'est par centaines que l'on peut compter les productions de la célèbre glaise. Voici quelques titres pris au hasard parmi ses œuvres : *Le Mariage comme il est, me il était, comme il devrait être ; — Lumière, chaleur et son ; — Essais politiques et iaux ; — Contes et légendes pour enfants ; — La vie, la mort et l'immortalité ; — Le monde es dieux ; — La destinée des femmes selon la Bible ; — Auguste Comte ; — Giordano uno ; — Physiologie à la maison ; — L'électricité et ses applications modernes ; — Les x et les oreilles ; — Vivisection ; — Socialisme moderne ; — L'évolution de la Société ; — ndlords, tenanciers et laboureurs*, etc., etc.

contre un mouvement, quel qu'il soit, dans la manière de voir, ou contre un changement d'opinion *per se*, puisque la plupart ne sont *libres-penseurs* que par le fait d'un changement mental accompli en eux.

D'ailleurs, n'est-ce pas parce qu'ils ont la confiance que le cerveau de leurs concitoyens est susceptible de subir un certain changement que dans un pays chrétien depuis des siècles, par exemple, ils ne cessent d'écrire, de parler, de lutter, pour amener quelques transformations dans les esprits.

Soyons logiques, et si nous reprochons aux chrétiens leur peu d'ouverture d'esprit, ne faisons pas, sur le même ton, un crime à l'un de nous lorsque, dans ses recherches constantes, il trouve une vérité et l'admet.

Se poser comme le font certains de nos critiques, c'est vraiment prétendre à l'infaillibilité, c'est annoncer qu'on a atteint aux sommets de toutes les connaissances humaines et qu'il ne reste plus rien à apprendre. C'est agir comme les Eglises de tous les âges : — poser des limites au champ de la vérité ; — limites étroites où il leur a fallu se mouvoir et où elles finissent tôt ou tard par étouffer.

Agir ainsi, n'est-ce pas, pour des libres-penseurs, faillir à son *credo*, n'est-ce pas être de la plus flagrante inconséquence? L'immobilité est l'immobilité, et ce que l'on blâme chez les uns ne peut être loué chez les autres. Le même acte ne peut être appelé sotte obstination d'un côté, force de caractère de l'autre.

Mais distinguons ; il y a un vacillement constant d'opinions qui est le signe le plus sûr de la faiblesse mentale, et certains changements dans la manière de penser qui sont de véritables apostasies.

Ces cas mis à part, le rejet systématique de toutes nouvelles doctrines, le refus d'examiner, d'étudier, de peser les droits qu'elles peuvent avoir à s'imposer à nos esprits, est des plus nuisibles aux progrès humains ; — ce n'est que pas à pas et après les plus grands efforts que nous pourrons approcher de la vérité, si distante encore.

Après avoir combattu pour conquérir la liberté de pensée, par le seul fait de notre titre si péniblement acquis de libre-penseur, nous nous verrions, encore une fois, enserré dans les fers d'une nouvelle orthodoxie. Après avoir entrevu le soleil, un nouveau bandeau serait posé sur nos yeux ! L'athéisme, comme l'ancien théisme rejeté, viendrait nous dire : « Tu ne penseras pas plus loin ! »

Non, la Libre-Pensée, après avoir été notre nourrice, ne peut nous forcer à mourir d'inanition ; après avoir été notre libératrice, elle ne peut devenir notre geôlière. Rien par elle ne doit s'opposer à notre élan en avant, lorsque, reconnaissant de tout ce dont elle nous a sauvé, de tout ce

qu'elle nous a enseigné, de la force qu'elle nous a donnée, de l'énergie qu'elle nous a inspirée, nous voulons marcher en avant en criant : — « De la lumière ! encore plus de lumière ! »

Noblesse oblige; tout libre-penseur est tenu de laisser grande ouverte toute voie par où puisse pénétrer cette Lumière ; car, en fait, la Libre-Pensée n'est pas tel *credo* plutôt que tel autre, c'est un état intellectuel ; ce n'est pas une série de dogmes, c'est une attitude mentale.

Qui donc alors peut songer à se détourner d'un libre-penseur, justement parce qu'il examine avec soin chaque nouvelle doctrine, et que, sans parti pris, dans toute la loyauté de son cœur, il l'admet ou la rejette, selon qu'elle lui semble digne d'attention ou non.

Nous ne rappelons ici ces lois fondamentales, constituant vraiment la Libre-Pensée, que pour protester contre le genre d'attaques de certains de nos critiques qui, par la position qu'ils ont prise vis-à-vis de nous, identifient vraiment une phase spéciale du matérialisme, au XIXe siècle, avec un principe universel.

Le temple de la Libre-Pensée peut-il avoir rien de commun avec l'étroite cellule de prison où le matérialisme s'est plu à se renfermer ?

La tribune de la Libre-Pensée n'est pas une chaire aussi restreinte que pourrait le faire supposer le plus acharné de nos contradicteurs, dans ses diatribes contre nous.

Ce libre-penseur anglais n'a pas craint de nous reprocher de nous « servir indûment » de la tribune de la Libre-Pensée, parce que du haut de sa plate-forme nous avions fait du socialisme et que, de là encore, sans doute, nous allions faire de la Théosophie, ce qui pouvait « égarer les libre-penseurs ».

Nous demandons pardon, pour cette phrase, à ces derniers, qui ne sont vraiment pas les moutons de Panurge que notre contradicteur pense, mais, au contraire, des hommes au jugement sain, fort compétents pour apprécier ce qu'ils doivent accepter ou rejeter.

Cette manière de vouloir arrêter à quelques-uns les sujets qui peuvent être traités du haut de la tribune de la Libre-Pensée sent terriblement son cléricalisme. La libre circulation, à travers le grand corps libre-penseur, de toutes les idées philosophiques, politiques, sociales, anti-religieuses, est pour ce corps le courant vital par excellence, sans lequel il ne pourrait ni vivre ni progresser.

Dans ses jeunes années, M. Foote, qui s'est constitué notre juge, plein alors d'un noble enthousiasme, parla lui-même de beaucoup de choses, du haut de cette tribune ; il parla de la monarchie, de la république, de la question agraire. Il fit même de la littérature, et personne ne songea à lui

adresser un reproche de la multiplicité des questions qu'il traitait devant l'assemblée des libres-penseurs, ni à lui dire qu'il « abusait de la tribune ».

Maintenant, sans doute, il désire qu'on ne s'attache qu'à traiter des questions théologiques. Mais, à notre tour et comme c'est notre droit, nous venons protester contre le rétrécissement de cette vieille et large tribune où Carlile, Watson, Hetherington et beaucoup d'autres, combattirent pour le droit de penser, et la liberté de parler de tout ce qui concerne le bonheur de l'humanité.

Ancienne et noble tradition toujours respectée par Bradlaugh, qui, depuis son entrée dans la lutte, n'a pas perdu une occasion de porter à ce lieu sacré toutes les questions politiques, sociales, anticléricales, qu'il voulait traiter.

Nous savons tous, il est vrai, que, depuis quelques années, M. Foote a fort restreint le nombre de ses revendications politiques et sociales ; mais ceci n'est pas une raison pour obliger les autres à le suivre dans la voie étroite où il a trouvé bon de s'engager.

Pour nous, depuis que nous avons l'honneur de combattre dans les rangs de la Libre-Pensée, nous n'avons délaissé aucune question. Sachant que tout se lie et s'enchaîne, nous avons traité du radicalisme, du socialisme, de la science et de la littérature, aussi bien que de la Théologie.

Nous voulons continuer à agir de même et à porter devant nos coreligionnaires, pour qu'il soit discuté et jugé, le fruit de nos recherches, de nos études, de nos travaux. Nous continuerons, à moins que la « Société laïque nationale » ne change sa devise, qui est : — « Cherchons la vérité ».

Nous continuerons, comme nous avons fait depuis quinze ans, à moins que la Société ne nous interdise sa tribune ; ce qu'elle peut faire, auquel cas nous nous soumettrons. Mais ce que personne ne peut, c'est empêcher une Société de choisir les sujets qu'il lui semble bon de traiter.

Il y a quelques semaines, une branche de la « Société nationale laïque » nous écrivit pour nous demander de faire une conférence sur la Théosophie ; — devions-nous refuser, en prenant pour prétexte que le sujet ne pouvait lui convenir ?

Nous fîmes cette conférence.

Aussitôt, M. Foote nous dit anathème ! pour ne pas nous être expliquée plus tôt, et, sans attendre notre réponse, il nous ferme la tribune.

Sans journal où nous puissions donner les explications convenables, nous avons pris le parti de publier cette brochure. Passons donc au sujet principal et disons pourquoi nous avons trouvé bon d'adhérer à la Société théosophique.

M. Foote écrit que « malgré tous ses changements, Mrs Besant est restée tout à fait positive ». Quels sont donc ces changements subis par nous ? — Comme M. Foote et la plupart d'entre nous, nous abandonnâmes le christianisme pour le matérialisme ; à la foi aveugle succéda une négation complète. Après quinze ans d'athéisme, nous retrouvâmes la grande idée panthéistique posée par une philosophie d'une façon plus grande que jamais, et nous embrassâmes le panthéisme. Le premier « changement », nous n'avons pas à le défendre ; ce que nous voulons dire seulement, c'est que de tout ce que nous avons écrit, comme athée, contre le surnaturel, nous n'avons rien à retrancher, rien à regretter, rien à reprendre.

Pendant bien des années, nous nous contentâmes des données de l'athéisme. Du reste, au point de vue négatif, elles sont irréfutables ; rien de plus logique que la négation complète qu'il puisse exister quelque chose de surnaturel dans la nature. Savoir que l'univers « était » d'après des lois nous satisfit pendant quelque temps. Mais comment ces lois fonctionnent-elles, et comment, par ce fonctionnement, se rendre compte des phénomènes de la vie, de l'esprit ? Impossible d'aboutir à une solution sur ce sujet, avec l'athéisme. Aussi, un jour, prise du violent désir d'en savoir plus, nous étendîmes nos études, et nous demandâmes à la science matérialiste de nous aider à résoudre le problème.

Après dix ans de travaux sérieux, patients, assidus, nous avions appris, par l'étude de la nature d'abord et par les ouvrages scientifiques ensuite, tout ce que nous pouvions apprendre des êtres organisés, de leur évolution, de leurs fonctions, etc.

Forte alors de nos connaissances biologiques, nous nous aventurâmes sur le terrain psychologique, ne craignant point d'essayer de pénétrer dans certains antres ténébreux de la mystérieuse nature, pour tâcher d'arracher, ne serait-ce qu'une phrase, qu'un mot, à l'éternel sphinx ; mais, partout, avec la physiologie, la biologie, la psychologie, nous soulevions des monceaux de faits, des affirmations plus systématiques les unes que les autres, et ni les uns ni les autres ne pouvaient répondre à cette question des questions : — Qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la pensée ?

Non seulement le matérialisme ne peut répondre, mais il déclare que jamais la question ne sera résolue. Il pose sa méthode d'expérience et d'observation comme la plus parfaite, et, pourtant, il annonce que, par son moyen, nous ne pourrons jamais rien savoir du mystérieux au delà.

La *Doctrine secrète* (1) relate certains dires du professeur Lionel Beale

(1) Par H.-P. Blavatsky.

confirmant ce que nous venons d'avancer au sujet de l'impuissance de la science matérialiste à élucider bien des points.

« La vie est un mystère, nous dit le professeur, dont la profondeur ne « peut être mesurée, car elle semble augmenter, cette profondeur, chaque « fois que nous nous appesantissons sur l'un ou l'autre des phénomènes « que la vie manifeste. »

« Dans ces abîmes sans fond de l'espace inconnu, loin, bien loin au-delà « de ce que les plus forts instruments de rapprochement peuvent nous « permettre d'apercevoir, des centres de vie d'une force inouïe manifes- « tent leur pouvoir. Dans ces foyers de matière vivante, la nature doit « agir par des procédés de transformations, dont il est impossible, quant à « présent, à la physique ou à la chimie, avec les seuls moyens laissés à « leur disposition, de nous donner le moindre aperçu. Tout pouvoir d'in- « vestigation physique cesse dans ces milieux d'un ordre complètement « différent de l'idée que nous pouvons nous former de la matière, d'après « ce que nous voyons autour de nous. »

Plus loin il ajoute :

« Il y a une différence totale, absolue, entre la matière organique et la « matière inorganique. Comment la transférence d'activité s'opère-t-elle « d'une matière à l'autre ? Comment la matière inorganique se trouve-t-elle « animée ? Comment l'organique entre-t-elle dans le repos ? Autant de « questions auxquelles on ne peut répondre. Est-ce brusquement ou lente- « ment, graduellement ou soudainement, que la vie se montre ou disparaît ? « La science ne peut le dire, mais ce que nous pouvons avancer, sans « craindre d'être démenti par les esprits sérieux, c'est que le Bioplasma « ne peut être qu'une émanation directe d'une matière vivante. » (*Bio- « plasma*, pp. 3 et 13.)

Au lieu d'affirmer avec assurance que nous ne pouvons rien connaître de plus que ce que nous savons sur certains côtés de l'existence, ne serait-il pas plus sage, dans les conditions données, de réserver notre jugement, attendant que des découvertes nouvelles, une connaissance plus grande, nous permettent de l'asseoir sur un fond plus solide et plus sûr ?

On avoue que « l'instrument » que nous avons en main n'est nullement approprié aux recherches que tout esprit aventureux éprouve le besoin d'entreprendre. Que doit-on faire alors ; — abandonner toute idée de rien connaître de l'essence des choses, se condamner à l'immobilité, où se mettre en quête d'une route nouvelle ? Il est vrai qu'on peut nous dire : « pourquoi chercher à résoudre ce qui ne peut être résolu ? » Ce à quoi nous ne pouvons manquer de répondre : — Les mystères qui nous entourent

doivent-ils être déclarés insolubles, parce qu'une méthode scientifique particulière a failli jusqu'à ce jour à les résoudre ?

Doit-on nier la force vibratoire de la lumière parce qu'un instrument d'acoustique ne peut résonner sous ses ondulations ?

Si l'aveugle entrechoquement des atomes, si le heurt des forces, ne peuvent expliquer ni la vie, ni l'esprit ; si, dissimulés dans les profondeurs de leur origine, ils ne peuvent se manifester à nous que par leurs effets ; si, « force », « matière », sont des mots qui ne disent absolument rien au pauvre chercheur de vérité,— qui peut le blâmer, lorsque préssentant tout à coup l'infini de la cause, il ose se demander si la vie elle-même n'est pas le point, le centre, le cœur, et si chaque forme de matière n'est pas le revêtement, le voile, sous lesquels se dissimulerait l'éternelle et l'universelle vie ?

ÉNIGMES PSYCHOLOGIQUES.

Qu'est-ce que la pensée ?

Que ceux qui ont essayé de comprendre quelque chose à l'énigme de notre petite terre, nous disent si, jusqu'à présent, le matérialisme a pu répondre à la question, ou a même seulement jeté quelque lumière sur la nature de la pensée.

Il nous montre bien quelles sont les corrélations qui existent entre la matière nerveuse vivante et les fonctions intellectuelles, entre le développement du système nerveux et la conscience. Il a parfaitement reconnu que les manifestations intellectuelles peuvent être changées, transformées, excitées, diminuées et même complètement arrêtées, en agissant directement sur la substance cérébrale. Il ne doute pas que normalement certaines activités cérébrales peuvent marcher de pair avec les activités psychiques.

Enfin il reconnaît que, sur notre globe, le seul lieu, du reste, où il ait pu porter ses investigations, la plus étroite connexion existe entre la matière nerveuse et la faculté de penser.

Mais comment, en fin de compte, se produit cette faculté ? — Voilà où la science est muette et où son imagination n'a même pas encore pu lui fournir la moindre théorie ou hypothèse.

Le matérialisme regarde la pensée comme résultant du fonctionnement du cerveau. « Le cerveau, dit Carl Vogt, secrète la pensée comme le foie secrète la bile », phrase concise et qui semble très nette, mais qui ne nous apprend rien, et qui nous force à considérer le cerveau comme un organe ni plus ni moins élevé que le premier organe venu, que la moindre glande fournissant à l'économie la sécrétion qui lui est propre.

Pourtant, examinons un peu la comparaison : — le foie a forme, couleur, résistance ; ses sécrétions sont visibles, tangibles, odorantes. Chaque cellule qui le compose entre en contact avec le sang que la circulation constamment lui apporte ; elle extrait de ce sang ce dont elle a besoin, lui rend ce dont elle n'a plus que faire. Puis, minuscule centre de vie, elle combine, compose, élabore, décompose, fabrique de la bile, avec le sang dont elle s'est nourrie. — Tout ceci est beau, intelligent, merveilleux, mais toute la série d'opérations relatées ici peut être soumise aux expériences du physiologiste. On a une substance sur laquelle on peut agir, qu'on peut analyser, décomposer, recomposer à nouveau. Là les transformations de la matière peuvent être suivies pas à pas, et le résultat de ces transformations peut être pesé, mesuré par un moyen mécanique quelconque : matière rouge ou matière jaune, pulpe, sang, sucre, bile, nous ne quittons pas un instant le plan objectif.

« Le cerveau secrète la Pensée » : — nous étudions les cellules composant la substance cérébrale, et, sous l'effet d'une excitation quelconque, nous voyons leurs molécules vibrer ; nous sommes toujours dans le monde objectif, nous nous appuyons encore sur des formes, nous saisissons des nuances, nous constatons du mouvement, puis soudain, une Pensée ! — et tout est changé. — Nous voilà dans un nouveau monde, le monde subjectif.

Ici plus de forme, plus de couleur : l'invisible, l'intangible, l'impondérable ; d'un quelque chose d'étroit, il vient de sortir un quelque chose d'immense ; ce quelque chose à peine éclos est sans limite ; il ne connaît plus ni le temps, ni l'espace, notre monde objectif n'a plus de prise sur lui, et l'instrument le plus parfait, le plus délicat, le plus ingénieux, ne peut rien pour nous le faire seulement apercevoir.

Il peut être analysé, mais par la Pensée ; il peut être mesuré, compris, jugé, mais par ses pairs et dans son propre monde.

Entre le Mouvement et la Pensée, entre l'objet et le sujet, gît un gouffre qu'on n'a pas encore sondé. Aussi la phrase de Carl Vogt n'est pas que vide ; elle est nuisible, en ce sens qu'elle induit en erreur, en établissant une analogie où il n'en existe pas.

Beaucoup sont comme nous, sans doute ; éblouis par les lueurs que jetaient, sur certaines questions, les nouvelles découvertes de la physiologie, ils se sont adonnés à son étude, sans trop savoir encore ce qu'elle allait leur apprendre sur ces grandes questions de la vie et des causes.

Comme nous, sans doute, la vérité les obligera à dire qu'après les travaux les plus acharnés, plus grande que jamais ils ont vu s'étendre la distance qui sépare le simple mouvement matériel organique, produisant la vie physique, du procédé mental d'où naît la vie de l'esprit.

Pour nous, plus avant nous avons pénétré dans le domaine de la physiologie et de la psychologie, plus nous sommes restée convaincue que le corps et l'esprit sont deux, mais deux si étroitement entrelacés qu'aux regards superficiels des hommes ils ne semblent qu'un.

Pénétrons un peu plus dans le domaine de l'esprit, parlons de la mémoire, et voyons un peu comment la science matérialiste explique cette faculté :

1° Une cellule ou un groupe de cellules, sous une cause quelconque entre en vibration, et voilà une Pensée. — Ce qu'un cerveau d'homme a dû subir de semblables vibrations dans le cours de la vie, depuis son enfance jusqu'à son âge mûr, qui peut le dire ?

2° Un épisode d'enfance *revient à la mémoire* d'un homme de cinquante ans, et ce phénomène se produit, nous dit la science, avec un calme imperturbable, après qu'un groupe de cellules cellules, — dont chaque atome a été changé, bien des fois, ne l'oublions pas, depuis l'arrivée de l'événement qu'on se rappelle, — a accompli une série de mouvements, vibrant *absolument* sur le même rythme que la principale série originale, mère de la pensée autrefois produite.

Nous ne voulons pas surcharger la question déjà si complexe, en essayant de trouver la cause initiale de ce *retour à l'esprit* de certaines pensées, actes, ou événements, pas plus que nous ne voulons nous étendre sur la « loi d'association des idées », qui nous permet de reprendre un à un les anneaux de la chaîne du passé, et nous retransporte sur un plan de conscience depuis longtemps traversé.

Ce que nous voulons seulement constater ici, c'est l'impossibilité absolue de concevoir comment, en conjonction avec ses compagnes, une cellule peut vibrer, comme elle a vibré quarante ans auparavant, et cela au milieu des lascis inextricables de fibres composant le télégraphe cérébral humain, toujours en action, au milieu de myriades de courants allant, venant, se choquant, s'entre-croisant, sous l'effet d'excitations incessantes d'où doit naître la pensée.

Une bonne mémoire, selon les matérialistes, résulterait donc d'un cerveau abondamment fourni de *clichés de pensée*, dont chacun aurait, à son service, une série de cellules toujours prêtes à vibrer, selon l'ordre exigé, à la moindre réquisition de leur possesseur.

Il est nécessaire de nous appesantir plus longtemps sur le peu de logique de l'explication, quand nous savons que, quelle que soit leur vitesse, les vibrations cellulaires cérébrales sont assujetties aux lois de l'espace et du temps.

Mais continuons : — que dire de cette faculté de perception qui se déve-

oppe, tout à coup, chez un malade, sous l'effet d'affections particulières? [C]ertains désordres se manifestent dans son organisme, et voilà son pou-[v]oir d'audition extraordinairement augmenté : — il entend les sons d'une [d]istance absolument inconcevable. C'est à croire que les facultés perspec-[t]ives vont, en augmentant d'intensité, à mesure que la puissance muscu-[l]aire s'affaiblit et que la vitalité générale diminue. Ces faits sont tout à [f]ait déroutants, si l'on suit le matérialisme depuis son point de départ. Mais [l]eur explication saute aux yeux de quiconque commence ses recherches [e]n s'aidant des lumières de la science théosophique, ainsi que nous ver-[r]ons plus loin.

Comment expliquer que, pour toute personne placée dans de certaines [c]onditions nerveuses anormales, la distance n'existe plus? Un sujet lucide [l]ira les yeux bandés, et il décrira les moindres mouvements du magnéti-[s]eur complètement caché à sa vue, etc.

Inutile de nous étendre davantage sur ces cas qui sont du domaine [p]ublic, maintenant, et dont peut se rendre compte par lui-même celui [q]ue la chose intéresse. La transmission de la pensée est, aujourd'hui, hors [d]e doute, et les expériences faites dans les Facultés ne permettent plus [q]ue l'on nie des phénomènes vulgaires, journaliers. Aussi ne citerons-[n]ous plus d'exemples particuliers, cette brochure n'étant pas publiée [e]n vue d'entasser des preuves contre le matérialisme, mais seulement [d]ans le but de montrer la route que nous avons suivie pour arriver où [n]ous en sommes.

En réfléchissant à tous ces phénomènes, est-il possible de ne pas con-[c]lure que le magnétisme, l'hypnotisme, démontrent l'existence des facultés latentes dans l'homme? Toutes les facultés sensorielles peuvent être renversées par la volonté d'un magnétiseur, et il peut imposer à son sujet [d]es perceptions en complet antagonisme avec ses habitudes de sentir. — Le magnétisé boira de l'eau, et elle lui donnera la sensation du vin; au contraire, il rejettera celui-ci qui produira sur son palais l'impression du vinaigre. — Le corps est ici maîtrisé par l'esprit d'autrui; il est un jouet sous la volonté de l'opérateur.

Ces expériences peuvent avoir des résultats si graves qu'une société est en voie de formation, à Londres, pour faire restreindre la pratique de l'hypnotisme à la seule corporation des médecins et à certaines personnes reconnues aptes à se servir d'un tel pouvoir.

« Dans ce but, nous dit le secrétaire de la société, on se propose de créer, à Londres, une école d'hypnotisme, où cet art serait enseigné par [l]es plus grandes autorités en la matière. Des expériences seraient faites, afin de pénétrer plus avant dans la connaissance des facultés qui sont

en jeu, et, dans des conférences, on expliquerait tout le bénéfice que l'humanité doit retirer du bon emploi de forces capables d'agir sur le moral comme sur le physique des humains. »

Le docteur Charcot, dans une opération où l'état cardiaque du patient ne permettait pas l'usage du chloroforme, se servit de l'hypnotisme comme anesthésique. Le docteur Guillat l'emploie pour ses cures morales. Des individus malhonnêtes agissent honnêtement par son vouloir. — Au moment d'imprimer cette brochure, nous apprenons qu'un congrès sur cette question se tient, en ce moment, à Paris.

Nous ne pouvions quitter le domaine psychologique sans dire un mot du phénomène de la double conscience, dont nous trouvons plusieurs cas relatés dans les annales médicales. Une première vie est ici suspendue; tout souvenir du premier état disparaît dans le second. Chaque nouvelle existence se reprend juste au moment où on l'a quittée pour une autre. — Avec un seul cerveau en fonction, comment expliquer cette dualité de conscience? — Comment le « force et matière » à l'ordre du jour de la science officielle va-t-il pouvoir résoudre tous ces problèmes du monde psychique? — Si la pensée n'est que le résultat de vibrations moléculaires, comment trouver le temps nécessaire à l'accomplissement de ces vibrations qui doivent se succéder avec une vitesse infinie? En rêve, nous vivons des années en quelques minutes; les pensées, les actes, se succèdent avec une rapidité vertigineuse, et, nous l'avons déjà dit, les vibrations sont assujetties à l'espace et au temps. Lorsque nous voyons certains jeunes êtres, comme Hoffmann, etc., posséder des connaissances scientifiques ou artistiques qu'ils n'ont pas eu le temps d'acquérir par les méthodes ordinaires, avec notre habitude de croire que tout est expliqué par un mot, nous disons : Génie! — Génie, d'accord; mais comment cet instrument inachevé, ce cerveau en voie de formation, peut-il supporter les modifications nécessaires à la production de telles harmonies? — Peut-on encore nous dire d'un mot quelle transformation subit le cerveau de cette fille de ferme, totalement illettrée dans l'état de veille, et parlant, dans le sommeil, l'hébreu et d'autres langues qui lui sont tout à fait étrangères? La texture de son cerveau et les replis de ses lobes cérébraux se trouvent-ils subitement changés, d'un état à l'autre? — Et ce jeune garçon qui avait déjà résolu les problèmes les plus compliqués, au moment même où le dernier mot sortait des lèvres de celui qui les lui dictait? — Les conditions d'excitation et d'accélération, de circulation, etc., nécessaires à la production de la pensée, ne se sont pas produites, nous répond l'instrument qu'on avait appliqué sur le crâne du jeune phénomène. — Or ce ne sont là que quelques faits pris au hasard, quelques-unes des mille questions qui

se pressent en foule dans notre esprit, lorsque, nous sentant vivre, nous voyant penser, nous éprouvons le désir de savoir pourquoi et comment.

Pour quelques-uns, ce besoin d'apprendre et de connaître est un des plus grands besoins de la vie. Ceux-là, les assoiffés, sont là, respirant à peine, s'essayant sans cesse à soulever un coin du voile, derrière lequel ils rêvent de trouver de nouveaux champs de pensées, de nouvelles possibilités de développement, de nouvelles hauteurs, que l'humanité doit escalader.

Non, nous ne pouvons croire que l'énergie de la force évolutive est épuisée, ni que le chapitre des progrès soit clos.

Quand, dans le passé, un nouveau sens se formait, les impressions qu'il communiquait devaient d'abord être confuses et les appréciations sur les choses fort erronées. Mais en lui n'en étaient pas moins contenus les germes des plus hautes facultés et des espérances pour l'avenir.

Un nouveau sens ne serait-il pas, aujourd'hui, à l'état d'embryon, et les nombreuses manifestations anormales qui nous entourent ne seraient-elles pas le présage de facultés latentes que le temps va développer?

Qui donc, en regardant le passé, peut dire : « cela ne se peut »?

Est-ce que l'ardent désir de savoir qui trouble la quiétude de tant de gens, à cette heure, ne serait pas une poussée, un élan de l'esprit de notre humanité qui sent le moment venu d'aller plus loin, de monter plus haut?

(A suivre.) A. BESANT.

(Traduit de l'anglais.)

PAR LES PORTES D'OR ! (1)

Nous avons l'instinctif désir de soulager la douleur, mais en ceci, comme en tout le reste, nous travaillons dans l'extérieur. Nous ne faisons que l'alléger ; et si nous allons plus loin, si nous la chassons de sa position d'abord choisie, elle reparaît en quelque autre endroit avec une vigueur renforcée. Chassée peut-être du plan physique par de persistants et heureux efforts, elle reparaît sur le plan mental ou émotionnel, là où nul ne peut la toucher. Il est facile de voir qu'il en est ainsi, pour ceux qui savent relier les divers plans de sensation et observer la vie avec ce supplément d'illumination. On regarde habituellement ces diverses formes du senti-

---

(1) Voir numéros 2, 4, 5, 6 et 7 de la *Revue théosophique.*

nent comme actuellement séparées, tandis qu'elles ne sont, en fait et évidemment, que différents aspects d'un même centre, le point de personnalité. Et si ce qui a jailli du centre, si la fontaine de vie demande à être empêchée dans son action, et cause de la douleur en conséquence, la force ainsi créée, chassée d'une position, doit en trouver une autre, sans pouvoir être chassée entièrement. Et toutes ces fusions de la vie humaine qui causent l'émotion et la détresse existent à son usage et à ses fins, aussi bien que celles du plaisir. Tous deux ont leur séjour dans l'homme, tous deux ont droit à l'expression. Le mécanisme merveilleusement délicat de la constitution humaine est construit pour répondre à leur plus léger attouchement; les complications extraordinaires des relations humaines s'évoluent elles-mêmes, en quelque sorte, pour la satisfaction de ces deux grands contraires de l'âme.

La douleur et le plaisir sont séparés et distincts comme les deux sexes; et c'est dans la fusion des deux en un seul que s'obtiennent la joie, la sensation et la paix profondes; là où il n'y a ni mâle ni femelle, ni peine, ni plaisir, là domine le dieu dans l'homme, et là est la vie réelle.

Cette manière de présenter la chose sent trop peut-être l'habitude du dogmatiseur qui profère ses assertions, à l'abri des contradictions dans sa chaire. Mais ceci n'est du dogmatisme qu'autant que le rapport d'un savant sur ses efforts dans une nouvelle direction est du dogmatisme. A moins de pouvoir prouver que les Portes d'or existent réellement et ne sont pas les illusoires fantaisies de visionnaires, il n'est pas du tout la peine d'en parler. Au XIXe siècle, les faits secs ou les arguments légitimes font seuls appel aux esprits des hommes. Et c'est tant mieux. Car si la vie vers laquelle nous avançons n'est pas de plus en plus réelle et actuelle, elle n'a aucune valeur, et nous perdons notre temps à la poursuivre. La réalité est le plus grand besoin de l'homme, et il la réclame à tout hasard et à tout prix. Qu'il en soit ainsi; nul ne doute qu'il n'ait raison. Allons donc à la recherche de la réalité.

IV

Une leçon bien définie, apprise par tous ceux qui ont beaucoup souffert, nous rendra le plus grand service dans cet examen. Dans la douleur intense on atteint un point où elle ne se distingue plus de son opposé, le plaisir. Cela est certain; mais peu ont l'héroïsme ou la force d'atteindre ce point éloigné dans la souffrance. Il n'est pas plus facile d'y parvenir par l'autre voie. Rares sont les élus doués de la gigantesque capacité au plaisir qui leur permettrait de passer de l'autre côté. La plupart ont juste assez de force pour jouir et devenir esclaves de leur jouissance. Pourtant

l'homme a certainement en lui l'héroïsme requis pour le grand voyag
Autrement comment se fait-il que des martyrs aient souri au sein de l
torture? Comment se fait-il que le profond pécheur qui vit pour le plais
puisse enfin sentir remuer en lui la divine haleine?

Dans ces deux cas s'élève la possibilité de trouver la voie. Mais tro
souvent cette possibilité est tuée par la surcharge de la nature effrayée
le martyr a acquis une passion pour la douleur, et vit dans l'idée d'h
roïques souffrances; le pécheur devient aveugle par la pensée de la vert
et l'adore comme une fin, un objet, une chose divine en soi. Tandis qu'el
ne peut être divine que comme partie de ce tout infini qui comprend l
vice aussi bien que la vertu. Comment est-il possible de diviser l'infini, -
ce qui est un? Il est aussi raisonnable d'attribuer la divinité aux chose
que de puiser un verre d'eau dans la mer et de déclarer qu'il contie
l'océan. Vous ne pouvez diviser l'océan: l'eau salée fait partie de la grand
mer, et doit en faire partie; mais néanmoins vous ne tenez pas la m
dans votre main. Les hommes désirent si ardemment le pouvoir personn
qu'ils sont prêts à mettre l'infini dans un verre, l'idée divine dans une fo
mule, afin de pouvoir s'imaginer qu'elle est en leur possession. Ceux-
sont les seuls qui ne puissent se lever et s'approcher des portes d'or, c
le grand souffle de la vie les confond; ils sont frappés d'horreur en déco
vrant combien il est grand. L'adorateur d'idoles garde une image de s
idole dans son cœur, et brûle toujours une chandelle devant elle. Elle e
à lui, et cette pensée le charme, même s'il se courbe en vénération deva
elle. En combien d'hommes vertueux et religieux ce même état n'existe-
il pas? Dans les profondeurs de l'âme, la lampe brûle devant un dieu
famille, une chose en la possession et sous la domination de son adora
teur. Les hommes s'attachent avec une ténacité désespérée à ces dogme
à ces lois morales, à ces principes et modes de foi qui sont leurs dieux
famille, leurs idoles personnelles. Dites-leur de ne brûler la flamme ince
sante de leur vénération que devant l'infini, et ils se détournent de vou
Quelle que puisse être leur manière de dédaigner notre protestation, el
laisse en eux le sentiment d'un vide douloureux. Car la noble âme d
l'homme, ce roi potentiel qui est en nous tous, sait parfaitement que cet
idole de famille peut être renversée et détruite à tout moment; qu'elle e
sans finalité en soi, sans aucune vie réelle et absolue. Et l'homme s'e
contenté de sa possession, oubliant que tout ce qui est possédé ne peu
de par les lois immuables de la vie, être retenu que pour un temps. Il
oublié que l'infini est son seul ami; il a oublié que dans la gloire
cet infini est sa seule demeure, que lui seul peut être son dieu. I
il se sent comme s'il était sans demeure; tandis qu'au milieu d

rifices qu'il offre à son idole spéciale il se sent comme en un
our de court repos. Et c'est pour cela qu'il s'y attache passion-
nent.

'eu de gens ont le courage d'affronter même à la longue la grande déso-
on qui est en dehors d'eux-mêmes, et qui doit y être, tant qu'ils se rac-
chent à la personne qu'ils représentent, au « Je » qui est pour eux le
tre du monde, la cause de toute vie. Dans leur désir d'un dieu ils
ivent la raison de l'existence d'un dieu; dans leur désir pour un corps des
s et pour un monde où se réjouir, se trouve pour eux la cause de l'uni-
s. Les croyances peuvent être cachées très profondément sous la sur-
e et même être à peine accessibles; mais le fait qu'elles sont là, est la
son pour laquelle l'homme se tient droit. Pour lui-même il est lui-même
fini et le dieu; il tient l'océan dans un verre. Par cette illusion il ali-
nte l'égoïsme qui fait de la vie un plaisir et rend la douleur plaisante.
is ce profond égoïsme est la cause même et la source de l'existence du
isir et de la douleur. Car si l'homme ne vacillait entre les deux, et ne se
pelait à lui-même, à tout moment, son existence au moyen de la sen-
ion, il l'oublierait. Et dans ce fait se trouve toute la réponse à cette
stion : « Pourquoi l'homme crée-t-il la douleur pour son propre désa-
ment ? »

e fait étrange et mystérieux reste encore inexpliqué, que l'homme en
faisant ainsi illusion à lui-même ne fait qu'interpréter la nature à
ours, et mettre dans des paroles de mort le sens de la vie. Car c'est
vérité incontestable que l'homme contient réellement en lui l'infini,
que l'océan est réellement dans le verre. Mais il n'en est ainsi que
ce que le verre est absolument non-existant. Il y a là simple-
nt une expérience de l'infini : le verre n'a aucune permanence,
eut être brisé à tout moment. C'est en réclamant la réalité et la
manence pour les quatre murs de sa personnalité, que l'homme
nmet la grosse sottise qui le plonge dans une série prolongée de mal-
reux incidents, et intensifie continuellement l'existence de ses formes
orites de sensation. Le plaisir et la douleur deviennent pour lui plus
ls que le grand océan dont il fait partie, et où est sa demeure ; il se
rte continuellement et douloureusement à ces murs qui le font sentir,
on tout petit soi oscille dans sa prison choisie.

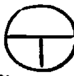
(*A suivre.*) AMARAVELLA.

LA DOCTRINE SECRÈTE

PROÈME

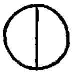
PAGES D'UNE PÉRIODE PRÉHISTORIQUE (1)

Ce passage sera expliqué, autant que possible, dans l'ouvrage actu
Bien que, tel quel, il ne contienne rien de nouveau pour l'Orientalité,
interprétation ésotérique peut contenir bien des choses qui sont rest
jusqu'à présent entièrement inconnues des chercheurs d'Occident.

La première figure était un simple disque ○ ; la seconde ⊙ ,
disque avec un point au milieu, est un symbole archaïque indiquant la p
mière différentiation dans les manifestations périodiques de la nature ét
nelle, l'insexuelle et infinie « Aditi dans CELA » (Rig Véda), le point dan
cercle, ou l'espace potentiel au dedans de l'espace abstrait. A la troisiè
phase le point se transforme en un diamètre, ⊖. Ceci est le symbole
la Mère-Nature, divine et immaculée, dans l'infinité absolue et universe
ment embrassante. Quand ce diamètre est croisé par un autre vertical, ⊕
nous avons la croix du monde. L'humanité a atteint sa troisième r
radicale ; c'est le signal pour le commencement de la vie humaine. Quan
circonférence disparait et ne laisse que la +, c'est le signe que la chute
l'homme dans la matière est complète, et la QUATRIÈME race commen
La croix dans le cercle est un symbole purement panthéiste ; quand
omit le cercle circonscrit, le symbole devient phallique. Il avait le mê
sens (outre d'autres spéciaux), que le TAU inscrit dans le cercle 
« marteau de Thor », la croix dite Jaina, ou simplement le Svast
dans le cercle .

Le troisième symbole — le cercle divisé en deux par la ligne horizont
du diamètre, — signifiait la première manifestation de la Nature créatr
(encore passive, parce que féminine). La première et vague perception
l'homme en ce qui concerne la procréation est féminine, parce que l'hom

(1) Voir pour le début du *Proème* le n° 7, et pour l'*Introduction* tous les numéros d
Revue théosophique depuis le commencement.

onnaît mieux sa mère que son père. Aussi les divinités femelles étaient lus sacrées que les mâles. La nature est donc féminine, et, jusqu'à un ertain point, objective et tangible, et le principe spirituel qui la fait fruc-fier est caché. En ajoutant une ligne perpendiculaire au diamètre horizon-il du cercle, on formait le Tau, — T — la plus vieille forme de cette ettre. C'était le glyphe de la troisième race radicale jusqu'au jour de sa hute symbolique, c'est-à-dire jusqu'au jour où la séparation des sexes ut lieu par évolution naturelle ; alors la figure devint , le cercle ou vie isexuelle modifiée et divisée, un double glyphe ou symbole. Avec les ous-races de notre cinquième Race il devint en symbolisme le Sacr', en Hébreu N'cabvah (1) des races d'abord formées, puis il se tranforma hez les Egyptiens en ☥ (l'emblême de la vie), et plus tard encore en le gne de Vénus ♀. Puis vient le Svastica (le marteau de Thor, ou la Croix hermétique » actuelle) entièrement séparé de son cercle, et devenu nsi purement phallique. Le symbole ésotérique de Kali Yuga est l'étoile cinq pointes renversée,  — le signe de la sorcellerie humaine, avec s deux pointes ou cornes tournées vers le ciel, position que tout occul-ste reconnaitra comme appartenant à la « main gauche », et employée magie cérémoniale (2).

Il est à espérer que la lecture du présent livre modifiera les idées géné-lement erronées du public en ce qui concerne le Panthéisme. Il est faux injuste de regarder les Bouddhistes et les Occultistes Adwaitées comme s athées. S'ils ne sont pas tous philosophes, ils sont du moins tous logi-ens ; leurs objections et leurs arguments sont basés sur le strict raison-ment. En vérité, si l'on prend le Parabrahmam des Hindous comme présentant les divinités cachées et énoncées des autres nations, on trou-

---

(1) Voir l'ouvrage intéressant *The source of measures*, où l'auteur explique le vrai as du mot « sacr' », d'où sont dérivés « sacré, sacrement », qui sont devenus syno-mes de sainteté, bien que purement phalliques !

(2) D'après ce que nous disent les mathématiciens occidentaux et quelques cabalistes néricains, en Cabale aussi « la valeur du nom de Jehovah est celle du diamètre d'un rcle ». Ajoutez à ceci le fait que Jehovah est la troisième Séphiroth, *Binah*, un mot minin, et vous aurez la clef du mystère. Par certaines tranformations cabalistiques, ce m androgyne dans les premiers chapitres de la Genèse, devient entièrement masculin ïnite et phallique. L'idée de choisir une divinité parmi les dieux païens et d'en faire dieu spécial et national, de l'appeler « Le Dieu un, le dieu vivant, le Dieu des Dieux », alors de proclamer son culte monothéiste, ne suffit pas à changer cette divinité en ce incipe Unique dont « l'Unité n'admet pas de multiplication, de changement ni de rme », spécialement dans le cas d'une divinité priapique ; et il est maintenant démontré e Jehovah en est une.

vera que ce principe absolu est le prototype dont furent copiées tous le autres. Parabrahm n'est pas Dieu, parce que ce n'est pas un Dieu. « C'es ce qui est suprême et non suprême *(paravara)* », explique la Manduky Upanishad (II, 28). C'est « suprême comme CAUSE, non suprême comm effet ». Parabrahm est simplement comme « Réalité sans seconde », le Kos mos qui contient tout, — ou plutôt, l'Espace cosmique infini du sens spiri tuel le plus élevé, naturellement. Brahma (neutre) étant la racine immuable pure, libre, incorruptible et suprême, « la vraie existence, Paramartkika » et l'absolu Chit ou Chaitanya (intelligence, conscience), ne peut être con naisseur, « car CELA ne peut avoir aucun sujet de cognition ». La flamm peut-elle être appelée l'Essence du feu ? Cette Essence est « la VIE et l LUMIÈRE de l'Univers, le feu et la flamme visibles ne sont que destruction mort et mal ». « Le feu et la flamme détruisent le corps d'un Arhat, leu essence le rend immortel » (*Bodhi-mur*, livre II.) « La connaissance d l'Esprit absolu, comme la splendeur du soleil, ou la chaleur dans le feu n'est autre chose que l'Essence absolue même », dit Sankaracharya. C'es « l'esprit du feu », non le feu même ; aussi « les attributs du dernier, cha leur ou flamme, ne sont pas les attributs de l'Esprit, mais de ce dont l'Es prit est la cause inconsciente ». La phrase ci-dessus n'est-elle pas l véritable tonique de la philosophie rosicrucienne postérieure ? Parabrahm est, en résumé, l'agrégation collective du Kosmos dans son immensité e dans son éternité, le « Cela » et le « Ceci » auxquels ne peuvent s'applique les agrégations distributives (1) « Au commencement CECI était le So un seulement » *(ditareya upanishad)*; le grand Sankaracharya expliqu que « CECI » se rapporte à l'Univers (Jagat) ; le sens des mots « Au com mencement » est, avant la reproduction de l'Univers phénoménal.

Lors donc que les Panthéistes se font l'écho des Upanishads, qui déclaren ainsi que la Doctrine secrète, que « ceci » ne peut créer, ils ne nient pas u créateur, ou plutôt une agrégation collective de créateurs, mais seulemen refusent, et très logiquement, d'attribuer la « création » et spécialemen la formation, c'est-à-dire quelque chose de fini, à un Principe Infini. Pou eux, Parabrahm est une cause passive parce qu'absolue, la *mukta* incondi tionnée. Ils lui refusent seulement l'Omniscience et l'omnipotence limitées parce que ce sont encore des attributs (tels qu'ils sont réfléchis dans le perceptions de l'homme) ; et parce que Parabrahm, étant le « TOU suprême » l'esprit et l'âme à jamais invisibles de la nature, immuable e

(1) Voir *Vedanta Sara*, par le major G. A. Jacob, et aussi *les Aphorismes de Sandily* traduits par Cowel, p. 42.

ternel, ne peut avoir d'attributs; l'absolu excluant tout naturellement out rapport avec les idées de fini ou conditionné. Et quand les Védantins ffirment que les attributs appartiennent simplement à son émanation u'ils appellent « Iswara plus Maya » et Avidya (Agnosticisme ou Vescience plutôt qu'ignorance), il est difficile de trouver aucun athéisme ans cette conception (1). Puisqu'il ne peut y avoir ni deux *Infinis* ni deux *bsolus* dans un univers supposé sans limites, on ne peut guère concevoir ette Soi-Existence créant personnellement. Aux sens et aux perceptions « Êtres » finis, CELA est non-« être », parceque c'est l'unique ETRE-TÉ; ar dans ce TOUT gît cachée son émanation coéternelle et contemporaine u son rayonnement inhérent, qui, devenant périodiquement Brahmâ (la otentialité mâle-femelle), se transforme ou s'épanche en l'univers manisté. Narayana porté sur les eaux (abstraites) de l'Espace, devient les aux de la substance concrète mise en mouvement par lui, c'est-à-dire evient le VERBE ou Logos manifesté.

Les Brahmines orthodoxes, ceux qui s'élèvent le plus contre les Panéistes et les adwaitées, qu'ils appellent athées, sont forcés, si Manu a ucune autorité en cette matière, d'accepter la mort de Brahmâ, leur éateur, à l'expiration de chaque « âge » de cette divinité créatrice 00 années divines, une période qui en années ordinaires ne peut s'exprier que par 15 chiffres). Pourtant, aucun de leurs philosophes ne comend cette « mort » autrement que comme une disparition temporaire plan de l'existence manifestée, ou comme un repos périodique.

Les Occultistes sont donc d'accord avec les Philosophes Védantins waitées sur cette doctrine. Ils montrent l'impossibilité d'accepter, sur terrain philosophique, l'idée du TOUT absolu créant ou même évoluant l'œuf doré » dans lequel on le fait entrer pour se transformer en Brahmâ, créateur, dont l'expansion postérieure constitue les dieux et tout nivers visible. Ils disent que l'unité absolue ne peut devenir une infinité; r l'infini présuppose l'extension illimitée de quelque chose, et la durée ce « quelque chose », et le tout Un est comme l'Espace, — qui est sa ule représentation mentale et physique sur cette terre, sur notre plan xistence, — ni un objet, ni un sujet de perception. Si on pouvait supser que le tout éternel et infini, que l'unité omniprésente, au lieu d'être dans ternité, devienne dans des manifestations périodiques un univers varié

---

l) Néanmoins, certains orientalistes chrétiens, prévenus et assez fanatiques, aimeraient rouver que c'est là de pur athéisme: voyez-en pour preuve, la « Védanta sara » du jor Jacob. Pourtant, toute l'antiquité répétait cette pensée védique:

Omnis enim per se divum natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur.

ou une personnalité multiple, cette Unité cesserait d'en être une. L'idée de Locke que « le pur espace n'est capable ni de résistance ni de mouvement » — est incorrecte. L'espace n'est ni un « vide sans limites » ni une « plénitude conditionnée », mais l'un et l'autre : c'est, sur le plan de l'abstraction absolue, la Divinité à jamais inconnaissable, qui n'est vide que pour les esprits finis (1), et sur celui de la perception mayavique, le Plenum, le contenant absolu de tout ce qui est, manifesté ou non manifesté : c'est, par conséquent, ce *Tout absolu.* Il n'y a pas de différence entre ce que dit l'apôtre chrétien : « En lui nous vivons et remuons et avons notre être, » et ce que dit le Rishi Hindou : « L'univers vit dans Brahma, procède de Brahma, et retournera à Brahma (Brahmâ) » : car Brahma (neutre), le non-manifesté, est cet univers *in abscondito*, et Brahmâ, le manifesté, est le Logos, représenté comme mâle-femelle (2) dans les dogmes symboliques orthodoxes. Le Dieu de l'apôtre initié et du Rishi est à la fois l'Espace invisible et le visible. L'Espace est appelé en symbolisme ésotérique : « Mère-père éternel aux sept peaux ». Il est composé de sept couches, de sa surface non différenciée à sa surface différenciée.

« Qu'est-ce qui fut, qui est et qui sera, qu'il y ait un Univers ou non ; qu'il y ait des dieux ou qu'il n'y en ait pas ? » demande le catéchisme ésotérique Senzar. Et la réponse faite est : l'ESPACE.

Ce n'est pas le Dieu Un et inconnu toujours présent dans la nature, ou la nature *in abscondito*, qui est rejeté, mais le Dieu du dogme humain et son « Verbe » *humanisé.* Dans sa suffisance infinie, dans son orgueil et sa vanité inhérente, l'homme l'a formé lui-même, de sa main sacrilège, avec les matériaux qu'il a trouvés dans sa petite substance cérébrale, et l'a imposé au genre humain comme une révélation directe de l'ESPACE unique et non révélé (3). L'occultiste accepte la révélation comme venant d'êtres divins mais encore finis, des vies manifestées, jamais de la VIE

(1) Les noms même des deux principales divinités, Brahmâ et Vishnu, devraient depuis longtemps avoir suggéré leur signification ésotérique. Car la racine de Brahmam, ou *Brahm*, est, au dire de certains, le mot *Brih*, « grandir » ou « s'épancher » (voir la *Revue de Calcutta*, vol. LXVI, p. 14) ; et celle de Vishnu est *Vis*, « pénétrer », entrer dans la nature de l'essence ; Brahmâ-Vishnu étant cet ESPACE infini. dont les dieux, les rishis, les Manus et tout ce qui existe dans cet univers, sont simplement les puissances, Vibhutayah.

(2) Voir aussi dans Manu l'histoire de Brahmâ divisant son corps en mâle et femelle ; cette dernière partie est la *Vach* femelle, en qui il crée *Viraj ;* et comparer avec l'ésotérisme des chap. II, III et IV de la Genèse.

(3) L'occultisme est vraiment dans l'air à la fin de notre siècle. Entre autres ouvrages récemment publiés, nous en recommanderons un spécialement aux étudiants de l'occultisme théorique qui ne veulent pas s'aventurer au delà du royaume spécial de notre plan humain. C'est *Nouveaux aspects de la vie et de la religion*, par le Dr Henry Pratt. Ce livre est plein de dogmes ésotériques et de philosophie, celle-ci un peu limitée, dans les derniers chapitres, par ce qui nous paraît être un esprit de positivisme condi-

UNIQUE qui ne peut se manifester; de ces entités, appelées Homme Primordial, Dhyani-Buddhas, ou Dhyan-Chohans, les « Rishi-Prajapati » des Hindous, les Elohim ou « Fils de Dieu », les Esprits planétaires de toutes les nations, qui sont devenus des Dieux pour les hommes. Il regarde aussi l'ADISAKTI, — l'émanation directe de Mulaprakriti, la racine éternelle de CELA, et l'aspect femelle de la cause créatrice Brahmâ, sous sa forme Akasique d'âme universelle, — philosophiquement comme une Maya, et comme la cause de la Maya humaine. Mais cette manière de voir ne l'empêche pas de croire à son existence tant qu'elle dure, c'est-à-dire, pour un Manvantara ; ni d'employer pratiquement A'kâsà, le rayonnement de Mulaprakriti (1), l'âme du monde étant reliée à tous les phénomènes naturels, connus ou inconnus de la science.

Les plus vieilles religions du monde, — éxotériquement, car leur racine ou fondation ésotérique est une — sont celles des Indiens, des Mazdéens et

---

tionné. Néanmoins, ce qui est dit de l'Espace comme « cause première inconnue », mérite d'être cité. « Ce quelque chose inconnu, que nous venons d'identifier avec l'incarnation primitive de la simple Unité, est invisible et impalpable ; » — (l'espace *abstrait*, nous l'accordons) ; « et, dès lors qu'invisible et impalpable, inconnaissable par conséquent. Et ce caractère inconnaissable a donné lieu à l'erreur qui consiste à le supposer comme un simple vide, une simple capacité réceptrice. Mais, même quand on le considère comme un vide absolu, il faut admettre ou bien que l'Espace est soi-existant, infini et éternel, ou bien qu'il a une première cause en delà, derrière, ou en dehors de lui-même.

« Et pourtant si une telle cause pouvait être trouvée et définie, ceci ne nous amènerait qu'à lui transférer les attributs qui autrement reviennent à l'espace, et ne ferait que rejeter d'un pas plus loin la difficulté d'origine, sans que nous obtenions aucun supplément de lumière quant à la causation primitive » (p. 5).

C'est là précisément ce qu'ont fait les croyants en un créateur antromorphe, en un dieu extracosmique au lieu d'intracosmique. Beaucoup, nous pouvons dire la plupart des sujets de M. Pratt, sont des vieilles idées et théories cabalistiques qu'il présente sous un vêtement tout à fait moderne : « Nouveaux aspects » de l'occulte dans la nature en vérité. L'espace cependant, regardé comme une « Unité substantielle, » la « source vivante de la vie, » « la cause inconnue et sans cause, » est le plus vieux dogme de l'occultisme, antérieur de milliers d'années au Pater-Æther des Grecs et des Latins. Il en est de même de « la force et la matière, comme potentialités de l'espace, inséparables, et révélatrices inconnues de l'inconnu ». On les trouve toutes dans la philosophie aryenne, personnifiées par Visvakarman, Indra, Vishnu, etc., etc... Pourtant elles sont exprimées très philosophiquement, et sous nombre d'aspects inusités dans l'ouvrage en question.

(1) Par contraste avec l'univers manifesté de matière le terme *Mulaprakriti* (de *Mula*, racine, et *Prakriti*, nature), ou la matière primordiale non-manifestée, appelée par les alchimistes occidentaux *Terre d'Adam*, est appliqué par les Védantins à *Parabrahmam*. La Matière est double dans la métaphysique religieuse, et septuple dans les doctrines ésotériques, comme tout le reste dans l'univers. Comme *Mulaprakriti*, elle est indifférenciée et éternelle; comme Vyakta, elle devient différenciée et conditionnée, suivant la *Svetasvatara Upanishad*, 1, 8, et le *Devi Bhagavata Purana*. L'auteur des quatre conférences sur la Bhagavad Gita dit en parlant de *Mulaprakriti* : « De son point de vue objectif (au Logos), *Parabrahm* lui apparaît sous l'aspect de *Mulaprakriti*... Naturellement cette *Mulaprakriti* est matérielle pour lui, comme tout objet matériel est pour nous... *Parabrahmam* est une réalité inconditionnée et absolue, et Mulaprakriti est une sorte de voile jeté par-dessus. » (*Théosophist.*, vol. VIII, p. 304).

des Egyptiens. Puis vient celle des Chaldéens, rejeton des précédentes, entièrement perdue pour le monde actuel, sauf dans le sabéisme défiguré interprété à présent par les archéologues; ensuite, en passant par-dessus nombre de religions dont nous parlerons plus tard, nous arrivons à la juive, ésotériquement, telle qu'elle est dans la cabale, suivant le sillon du Magisme babylonien; exotériquement, telle qu'elle est dans la Genèse et le Pentateuque, une collection de légendes allégoriques. Lus à la lumière du Zohar, les quatre premiers chapitres de la Genèse sont les fragments d'une page hautement philosophique de la Cosmogonie. (Voir Livre III Gupta Vidya et le Zohar.) Laissés sous leur déguisement symbolique, ils ne sont plus qu'un conte de fée, une vilaine épine dans le flanc de la science et de la logique, un effet évident de Karma. En les laissant servir de prologue au Christianisme, les Rabbis se vengèrent cruellement, eux qui savaient bien ce que voulait dire leur Pentateuque. C'était une protestation silencieuse contre leur spoliation, et les juifs ont certainement maintenant le dessus sur leurs traditionnels persécuteurs. Les croyances ésotériques ci-dessus nommées seront expliquées à la lumière de la Doctrine universelle au cours de son exposition.

Le catéchisme occulte contient les questions et réponses suivantes :

« Qu'est-ce qui est toujours ? » — « L'espace, l'éternel Anupadaka (1) ». — « Qu'est-ce qui fut toujours ? » — « Le germe dans la racine. » — « Qu'est-ce qui va et vient toujours ? » — « Le grand souffle. » — « Il y a donc trois éternels ? » — « Non, les trois sont un. Ce qui est toujours est un, ce qui fut toujours est un, ce qui est et devient toujours est un aussi; et c'est l'Espace ».

« Explique, ô Lanou (disciple) ». — « L'un est un cercle (anneau) sans solution de continuité et sans circonférence, car il est partout et n'est nulle part : l'un est le plan sans bornes du cercle, manifestant un diamètre pendant les périodes manvantariques seulement; l'un est le point indivisible trouvé nulle part, perçu partout durant ces périodes; c'est le vertical et l'horizontal, le Père et la Mère, le sommet et la base du Père, les deux extrémités de la Mère, n'atteignant en réalité nulle part, car l'un est l'anneau comme aussi les anneaux qui sont dans cet anneau. La lumière dans l'obscurité et l'obscurité dans la lumière : le « souffle qui est éternel. » Il procède du dehors au dedans, quand il est partout, et du dedans au dehors, quand il n'est nulle part (c'est-à dire Maya (2) l'un des

(1) C'est-à-dire « sans parents »; voir plus loin.

(2) La philosophie ésotérique, regardant comme Maya (ou l'illusion de l'ignorance) toute chose finie, doit évidemment envisager sous le même jour toute planète et tout corps intra-cosmique, comme étant quelque chose d'organisé, par conséquent de fini. Aussi l'expression « il procède du dehors au dedans, etc. », se rapporte dans la première partie de la phrase à l'aurore de la période Mahamanvantarique, ou à la grande ré-évolution après l'une des complètes dissolutions périodiques de toute forme composée dans la Nature (de la planète à molécule) en son essence ou élément ultime; et dans la seconde portion, ou manvantara partiel ou local, qui peut être solaire ou même planétaire.

centres (1). Ils s'épanche et se contracte (exhalaison et inhalation). Quand il s'épanche, la mère se diffuse et s'éparpille ; quand il se contracte, la mère se retire et se rassemble. Ceci produit les périodes d'évolution et de dissolution, Manvantara et Pralaya. Le germe est invisible et ardent ; la racine (le plan du cercle) est fraîche ; mais durant l'évolution et le manvantara son vêtement est froid et rayonnant. Le souffle chaud est le Père qui dévore la progéniture de l'Elément aux nombreuses faces (hétérogène), et laisse ceux qui n'ont qu'une seule face (les homogènes). Le souffle froid est la Mère, qui les conçoit, les forme, les enfante et les reprend dans son sein, pour les reformer à l'aurore (du jour de Brahma, ou Manvantara)...

Pour mettre le lecteur ordinaire mieux à même de comprendre, nous devons déclarer que la science occulte reconnaît *sept* éléments cosmiques quatre entièrement physiques, et le cinquième (Ether) semi-matériel, qui deviendra visible dans l'air vers la fin de notre quatrième rond, pour régner suprême sur les autres durant tout le cinquième. Les deux autres sont encore absolument au-delà de l'horizon de la perception humaine. Ces derniers cependant apparaîtront comme des pressentiments durant les sixième et septième races de ce rond-ci, et deviendront connus respectivement dans les sixième et septième rond (2). Ces sept éléments, avec leurs innombrables sous-éléments (beaucoup plus nombreux que ceux que connaît la science), sont simplement des modifications conditionnelles et des aspects de l'élément UN et unique. Celui-ci n'est pas

(1) « Centre » veut dire ici un centre d'énergie ou un foyer cosmique; lorque la prétendue « Création » ou formation d'une planète est accomplie par cette force que les Occultistes appellent VIE et les savants « Energie », alors le procédé a lieu du dedans au dehors, chaque atôme, parait-il, contenant en lui-même l'énergie créatrice du souffle divin. Aussi, tandis qu'après un pralaya absolu, ou quand le matériel préexistant ne consiste qu'en UN Elément, et que le SOUFFLE « est partout », ce dernier agit du dehors au dedans ; après un pralaya mineur, tout étant resté en ***statu quo*** à l'état refroidi, pour ainsi dire comme la lune, au premier frisson du Manvantara, la planète ou les planètes commencent leur résurrection à la vie du dedans au dehors.

(2) Il est curieux de remarquer comment dans l'évolution cyclique des idées, la pensée ancienne semble se réfléchir dans la spéculation moderne. M. Herbert Spencer avait-il lu et étudié les anciens philosophes hindous lorsqu'il écrivit certain passage de ses « Premiers principes » (p. 482), où est-ce un éclair indépendant de perception intérieure qui lui fit dire, correctement en partie, et en partie incorrectement: « Le mouvement aussi bien que la matière, étant fixé en quantité (?), il semblerait que le changement qu'effectue le mouvement dans la distribution de la matière, arrivant à une limite dans dans qu'elque direction qu'il soit poussé (?) l'indestructible mouvement nécessite alors un renversement de distribution. Apparamment, les forces universellement coexistantes de l'attraction et de la répulsion qui, nous l'avons vu, nécessitent aussi le rhythme dans tous les changements secondaires dans l'univers entier nécessitent aussi le rythme dans la totalité de ses changements, — produisent tantôt une période immense durant laquelle les forces d'attraction étant prédominantes, causent une concentration universelle, et puis ensuite une immense période, durant laquelle les formes de répulsion étant prédominantes causent une diffusion universelle — des ères alternatives d'évolution et de dissolution.

l'Ether (1), ni même l'A'kâsà, mais leur source. Le cinquième élément, que la science prêche actuellement en toute liberté, n'est pas l'Ether de l'hypothèse de Sir Isaac Newton — bien qu'il lui donne ce nom, l'ayant sans doute associé dans son esprit avec l'Æther, « père-mère », de l'antiquité. Comme dit l'intuitif Newton : « La nature travaille perpétuellement en cercle, engendrant des fluides par des solides, des fixes par des choses grossières et des volatiles par des fixes, des choses subtiles par des choses grossières et des grossières par des subtiles... Ainsi, peut-être, toutes choses ont-elles leur origine dans l'éther. » (Hypoth. 1675.)

Le lecteur ne doit pas perdre de vue que les stances données ici traitent seulement de la Cosmogonie de notre propre système planétaire et de ce qui est visible autour de lui, après un Pralaya solaire. Les doctrines secrètes en ce qui concerne l'évolution du Kosmos universel ne peuvent être données, puisqu'elles ne pourraient être comprises par les plus grands esprits de cet âge, et il semble y avoir bien peu d'Initiés, même parmi les plus élevés, à qui il soit permis de spéculer sur ce sujet. En outre, les Maîtres déclarent franchement que pas même les plus hauts Dhyani-Chohans n'ont jamais pénétré les mystères au delà des frontières qui séparent les milliers de systèmes solaires de ce que l'on appelle le « soleil central ». Aussi ce qui est donné n'a rapport qu'à notre Kosmos visible, après une « Nuit de Brahmâ ».

(A suivre.) H.-P. Blavatsky.

LA PHILOSOPHIE KABBALISTIQUE (2)

I

C'est un événement de bon augure pour la théosophie, que la réédition du livre de M. Ad. Franck intitulé : *La Kabbale ou la Philosophie religieuse*

---

(1) Quelles que soient les vues de la science physique à ce sujet, la science occulte a enseigné depuis des siècles que l'A'kâsà — dont l'éther est la forme la plus grossière, — e cinquième principe cosmique universel, (auquel correspond et dont procède le Manas humain) est cosmiquement, une matière radiante, froide, diathermane et plastique, créatrice dans sa nature physique, corrélative dans ses aspects et portions les plus grossières immuable dans ses principes supérieurs. Dans la première condition elle est appelée la sous-racine ; et en conjonction avec la chaleur radiante, rappelle « les mondes morts à la vie ». Dans son aspect supérieur, c'est l'âme du monde ; dans son aspect inférieur, — le *Destructeur*.

(2) *La Kabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux*, par Ad. Franck, membre de l'Institut, in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1889.

des Hébreux. Publié en 1843, cet ouvrage fut bien accueilli et hautement apprécié par un nombre relativement restreint de connaisseurs, d'esprits d'élite ; mais il passa presque inaperçu de la majorité du public lisant et pensant, plongé qu'était celui-ci dans le matérialisme prétendu scientifique croyant pouvoir s'élever indéfiniment sans s'appuyer sur aucune tradition prenant, semble-t-il, pour devise ces paroles du Docteur Angélique : *Recedant vetera, nova sint omnia, corda, voces et opera.*

Depuis quelque temps on revient à des sentiments, peut-être moins scientifiques, mais à coup sûr plus raisonnables. « Dégoutés, dit M. Franck des doctrines positivistes, évolutionnistes ou brutalement athées qui dominent aujourd'hui dans notre pays et qui affectent de régenter non seulement la science, mais la société, un grand nombre d'esprits se tournent vers l'Orient, berceau des religions, patrie originelle des idées mystiques, et parmi les doctrines qu'ils s'efforcent de remettre en honneur, la Kabbale n'est pas oubliée. »

C'est ainsi que la Kabbale a repris faveur, et que le livre de M. Franck qui faisait prime depuis longtemps, devenait tout à fait introuvable. En présence de ce courant d'opinion, l'auteur et l'éditeur de la *Philosophie religieuse des Hébreux* se sont décidés à donner au public une nouvelle édition de cet ouvrage, ce dont nous ne saurions trop les remercier.

Les théories philosophiques de la Kabbale n'étant pas familières à tout le monde, il nous a paru convenable d'exposer ici les idées les plus générales, qui sont en même temps les plus faciles à concevoir et les plus fécondes en conséquences pratiques, non pas pour dispenser, mais au contraire pour engager les lecteurs à remonter aux sources, et pour les préparer, autant qu'il est en notre pouvoir, à comprendre et à goûter les spéculations de ce genre, si éloignées, à bien des égards, des idées que l'on nous inculque dès notre plus bas âge, gratuitement, obligatoirement et laïquement.

Nous engageons le lecteur studieux qui voudra bien nous suivre, à lire ensuite les études que l'*Aurore* et l'*Initiation* ont consacrées au livre de M. Franck ; ils y trouveront des spéculations d'un ordre plus profond sur la Kabbale que les modestes idées que nous leur présentons ici, et feront ainsi quelques pas de plus dans la voie de la Tradition.

Je dis *tradition*, car le mot Kabbale signifie, en effet, doctrine reçue et transmise par tradition. Ce mot seul indique que la science Kabbalistique doit remonter à une bien haute antiquité.

On a prétendu, il est vrai, qu'elle ne datait que du XVe, du XVIe ou tout au plus du XIIIe siècle ; mais il est bien démontré aujourd'hui qu'il faut en chercher l'origine dans des temps beaucoup plus reculés.

Raymond Lulle distinguait déjà des Kabbalistes anciens et modernes, ce ui dénote que de son temps la Kabbale n'était pas quelque chose de nou-eau, comme on a cherché à l'insinuer depuis.

M. Amélineau, et avant lui Agrippa, découvrent les principes de la Kabbale dans la doctrine des Gnostiques.

M. Franck, après avoir trouvé des analogies entre la Kabbale et la plupart des systèmes philosophiques dont s'occupe plus ou moins la cience officielle, et démontré son antériorité sur tous ces systèmes, I. Franck, dis-je, n'hésite pas à en faire remonter l'origine jusqu'aux Iages Kaldéens.

Avec une patience à toute épreuve et avec une compétence qu'on ne aurait contester, M. Franck a mis à contribution toutes les antiquités lassiques pour y découvrir l'origine de la Kabbale; il n'a négligé que les raditions occidentales.

Il nous semble que c'est à tort. Il y a dans ce que nous connaissons de a science des Celtes et des Scandinaves, des idées qui ne le cèdent en ien à celles des Grecs, sans en excepter Pythagore et Platon, des Egyp-iens, des Perses, etc., et qui présentent tant d'analogies avec les doctrines Kabbalistiques, qu'il pourrait bien se faire que ce que nous allons cher-her à Memphis ou à Babylone, nous le trouverions sans aller plus loin ue Chartres, qui était le centre du druidisme en Gaule.

D'abord, la philosophie celtique ne le cède en antiquité à aucune autre.

Il n'est peut-être pas hors de propos de donner quelque preuve de cette ssertion.

Cicéron, qui était mieux placé que nous pour savoir à quoi s'en tenir, ttribue aux druides gaulois l'invention de la mythologie, et non aux Grecs u aux Egyptiens.

Aristote, Socion et d'autres encore, nous apprennent que, 1,500 ans vant notre ère, les bardes, les druides et les vates rivalisaient en science vec les prêtres d'Egypte, les mages de Perse et les gymnosophites de Inde.

Porphyre, voulant combattre la religion chrétienne, montrait les rap-orts qui existaient entre l'ancienne religion des Gaulois et celle des Juifs, t opposait l'antiquité de celle-là à la nouveauté de celle-ci.

Dom Jacques Martin, qui a tant creusé cette question, soutenait au iècle dernier, dans son *Traité de la religion des Gaulois*, que cette reli-ion ne venait d'aucun pays étranger, qu'elle était particulière aux druides t qu'ils en étaient eux-mêmes les inventeurs.

Il ne faut pas croire que la religion des Gaulois n'était qu'une mes-line superstition, une sorte de fétichisme barbare : elle pouvait rivaliser

en élévation avec n'importe quelle autre. Clément d'Alexandrie dit que c'était une religion de philosophes comme celle des Perses des premiers temps ; et Pline observe que les Gaulois pratiquaient si bien les mêmes cérémonies que les Perses, qu'on eût dit qu'ils se les étaient communiquées.

On sait d'ailleurs par César, par Pomponius Méla et par d'autres auteurs anciens que les druides faisaient profession de savoir la forme et la grandeur de la terre, et en général de tout l'univers, ainsi que le cours des astres et leurs révolutions, la nature des dieux, des hommes et des choses ; en un mot, tout ce qui fait précisément l'objet de la kabbale : *Dieu, l'homme et l'univers.*

Contrairement à nous, qui mettons la science sur les tréteaux, les druides la mettaient sous le boisseau ; ils n'écrivaient point, ils n'enseignaient que kabbalistiquement, c'est-à-dire par tradition. Mais il ne faut pas conclure de là qu'il ne nous soit rien parvenu de leurs enseignements, et que les milliers de vers que l'on mettait vingt à trente ans à apprendre dans les écoles druidiques se soient évanouis comme par enchantement sans laisser la moindre trace de leur existence.

Il y aurait au contraire assez lieu de supposer que cette science a continué de se transmettre par tradition et que la Kabbale actuelle n'en serait que la fille. Pourquoi aller en chercher l'origine en Perse alors que, de l'aveu de toute l'antiquité, la science des mages et celle des druides ne faisaient qu'un?

Quoi qu'il en soit, la Kabbale, étant la tradition, ne doit négliger aucune tradition. Ne faisons pas nos ancêtres plus grands qu'ils n'ont été, mais ne les faisons pas plus petits sans donner des raisons et des faits à l'appui de notre opinion sur leur compte.

Tout en exposant les grandes lignes de la doctrine kabbalistique, d'après le *Sepher* et le *Zohar*, sources auxquelles a puisé M. Franck, qu'on nous permette donc d'indiquer sommairement, à mesure que l'occasion s'en présentera, ce que la doctrine druidique nous enseigne sur les mêmes sujets; le lecteur pourra ainsi juger en quoi ces deux systèmes philosophiques se ressemblent et en quoi ils diffèrent.

II

Comme nous l'avons déjà dit, les trois grandes questions qui font l'objet de la Kabbale, et qui comprennent toutes les autres sont : Dieu, l'homme et l'univers.

D'après la Kabbale, Dieu est la seule substance réelle, de laquelle tout émane, aussi bien la matière que l'esprit.

« Le *Sepher ietzirah*, dit Jehouda Hallevi, nous enseigne l'existence d'un seul Dieu, en nous montrant au sein de la variété et de la multiplicité, la présence de l'unité et de l'harmonie ; car un tel accord ne peut venir que d'un seul ordonnateur. »

Ce n'est donc point a *priori*, comme le croient nos savants, que la Kabbale admet l'existence de Dieu, c'est *a posteriori ;* c'est parce qu'un seul principe, — matière ou esprit, — ne peut rien expliquer. Si tout n'était qu'un, tout serait rien pour nous, puisque la moindre perception suppose un sujet percevant et un objet perçu.

Deux principes opposés, — matière et esprit, — ne peuvent encore satisfaire la raison : on ne voit pas comment ces deux principes pourraient s'unir ou se séparer pour composer et décomposer les êtres.

Il faut donc de toute nécessité admettre un troisième principe supérieur aux deux autres, introduisant l'unité dans la variété, établissant l'harmonie entre l'esprit et la matière ; de ce premier principe émanent les deux principes seconds : matière et esprit ; et de ceux-ci dérivent ensuite tous les êtres existants.

C'est ce principe suprême qui est le Dieu de la Kabbale, l'*ensoph.*

Dieu est la Cause des causes, l'Ancien des anciens, l'Inconnu des inconnus. Il est, dit Lenain, « le centre des centres ».

Tout dans l'univers émane de Dieu, et tous les corps contiennent une parcelle, si minime soit-elle, de sa substance ; c'est même tout ce qu'ils ont de réel.

Il suit de là que tous les êtres ressemblent plus ou moins à Dieu ; c'est pourquoi les Kabbalistes appellent l'Inconnu des inconnus le *grand visage ;* et les créatures, — l'homme en particulier, qui est la miniature la plus fidèle de Dieu, — sont appelées des *petits visages.*

Les Kabbalistes appellent encore Dieu la *tête blanche*, parce que le blanc contient toutes les couleurs. Cette allégorie nous montre, soit dit en passant, que l'antiquité en connaissait plus long que nous ne le supposons sur l'optique.

Il ne faut pas confondre cette doctrine sur Dieu avec le panthéisme. Pour celui-ci, Dieu est tout, et tout est Dieu ; ce qui nous ramène à l'unité de principe dont nous venons de montrer l'absurdité.

D'après la Kabbale, tout ce qui existe émane de Dieu, mais ce tout réuni ensemble ne forme pas Dieu. La cause des causes est au-dessus de tous les effets, de tous les attributs, de tous les visages. Les Kabbalistes comparent cette cause première à l'Océan, qui est la source des fleuves, des lacs, des rivières, des ruisseaux, mais qui est quelque chose de plus que la somme de tous ces cours d'eau et de tous ces réservoirs partiels.

Le druidisme, qui nous donne de Dieu la même idée que la Kabbale, le ymbolise d'une manière bien précise et bien propre à faire comprendre sa i-unité. Il le représente par un grand cercle, — le grand visage, — dans quel sont inscrits une infinité de petits cercles; ou bien, d'une manière lus scientifique, mais moins à la portée du vulgaire, le druidisme figure iéu par un grand cercle renfermant trois cercles inscrits, qui peuvent ême à leur tour contenir chacun trois autres plus petits qu'eux, et ainsi e suite à l'infini.

On voit en Angleterre, et peut-être ailleurs, beaucoup de cromlecks tablis d'après ces principes.

Il n'est peut-être pas hors de propos de faire observer que l'idée que la abbale nous donne de Dieu est non seulement plus rationnelle, mais une plus grande utilité pratique que celles qu'on peut tirer du catholisme et du *savantisme.*

L'idée catholique que Dieu est un pur esprit et que l'esprit émane de i, mais non la matière, est la source d'une foule d'erreurs qui se réisent au fond à sacrifier le plus possible les intérêts du corps à ceux de esprit.

Le matérialisme se jetterait dans l'excès opposé s'il était logique; ais il semble qu'il a parié d'être absurde sur tous les points, il veut gner son pari et il a raison : à quoi servirait de parier pour perdre?

Le Kabbalisme reconnaissant que la matière aussi bien que l'esprit nane de Dieu, respecte et estime autant le corps que l'âme, et ne prend s moins de soin de l'un que de l'autre. C'est, en effet, le moyen de les ever tous deux vers la perfection.

On comprend que nous ne pouvons tracer ici que quelques linéaments la théorie de l'émanation; les lecteurs curieux de l'approfondir vront consulter les livres spéciaux; tout ce que nous pouvons faire, est d'exciter leur curiosité, en exposant quelques vues générales.

Quand l'Inconnu des inconnus voulut se manifester, nous enseigne Kabbale, il se concentra sur lui-même; puis, il fit jaillir hors de lui s étincelles de sa propre substance. La formation des choses par voie émanation est ainsi représentée par le rayonnement de la flamme ou de lumière.

Les premières émanations de la Divinité sont des *Sephiroth*, pargées en trois trinités se réunissant dans leur principe appelé la *uronne.* Tous les êtres de l'univers sont ensuite sortis des Sephiroth mme celles-ci sont sorties de l'*ensoph*, c'est-à-dire par voie d'émation.

On voit que la Kabbale diffère du catholicisme et du judaïsme en ce

que ceux-ci tirent le monde du néant, tandis que celle-là le fait sortir d Dieu même; mais peut-être la dissidence est-elle plus apparente qu réelle et ne vient-elle que de ce que les religions perdent facilement sens traditionnel de leurs doctrines. C'est du moins ce qui semble re sortir de l'extrait suivant d'un commentateur du *Sepher* :

« Lorsqu'on affirme, dit-il, que les choses ont été tirées du néant, o ne veut pas parler du néant proprement dit ; car jamais un être ne pe venir du non-être. Mais on entend par le non-être ce qu'on ne conçoit par sa cause ni par son essence, c'est, en un mot, la cause des cause c'est elle que nous appelons le non-être primitif, parce qu'elle est ant rieure à l'univers; et par là nous n'entendons pas seulement les obje matériels, mais aussi la sagesse sur laquelle le monde a été fondé. S maintenant on demande quelle est l'essence de la sagesse, et suivan quel mode elle est contenue dans le *non-être* ou dans la *couronn suprême*, personne ne pourra répondre à cette question, car, dans non-être, il n'y a aucune distinction, aucun mode d'existence. On n comprendra pas davantage comment la sagesse se trouve unie à la vie.

De ce que le monde n'est pas tiré du néant, — c'est-à-dire de ce que l cause des causes n'est pas un néant, mais un *inconnaissable*, — il su qu'il n'y retournera pas. « Rien ne se perd dans le monde, dit le Zoha tout a sa place et sa destination. »

Dieu étant à la fois la cause et la substance de l'univers, le monde es donc véritablement *monde*, c'est-à-dire propre (*mundus*) ; il est un chef d'œuvre d'amour, de sagesse et de justice, les trois attributs suprêmes; e un mot, il est le meilleur des mondes.

« Pour rendre cette idée, observe M. Franck, les kabbalistes se serven d'une expression assez originale, que plusieurs mystiques modernes, entr autres Bœhm et Saint-Martin, reproduisent fréquemment dans leur ouvrages : ils appellent la nature une *bénédiction*, et ils regardent comm un fait très significatif que la lettre par laquelle Moïse a commencé l récit de la création, entre également la première dans le mot (hébreu) qu signifie bénédiction. Rien n'est absolument mauvais, rien n'est maudi pour toujours, pas même l'archange du mal ou le serpent venimeux, comm ils l'appellent quelquefois. Il viendra un temps où il retrouvera et son nom et sa nature d'ange. »

III

Si l'on en croit la kabbale, ou du moins certains kabbalistes, il a exist plusieurs mondes avant celui que nous voyons, mais ces mondes n'ont pa subsister et ont été détruits, parce que « l'Ancien (dont le nom soit sanc

ifié!) n'avait pas encore revêtu sa forme, et l'ouvrier n'était pas encore son œuvre. » (1)

Et cette forme qu'a revêtue l'Ancien, c'est la forme humaine; et l'ouvrier, c'est donc l'homme. Ainsi l'homme est le conservateur du monde. La forme de l'homme renferme toutes choses; toutes choses peuvent e maintenir par elle. »

On voit par là quelle haute opinion la kabbale nous donne de l'homme; lle va presque jusqu'à l'égaler à Dieu.

« La forme de l'homme, dit Simon Ben Jochaï à ses disciples, la forme le l'homme renferme tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, les êtres upérieurs comme les êtres inférieurs; c'est pour cela que l'Ancien des nciens l'a choisie pour la sienne. Aucune forme, aucun monde ne pouvait subsister avant la forme humaine; car elle renferme toutes choses, t tout ce qui est ne subsiste que par elle, sans elle il n'y aurait pas de monde, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre ces mots: l'Eternel a fondé a terre sur la sagesse. »

Si l'auteur n'ajoutait pas cette restriction: « mais il faut distinguer 'homme d'en haut de l'homme d'en bas », on serait tenté de croire que 'homme, c'est Dieu.

L'homme kabbalistique ne ressemble guère à l'anthropopithèque du Darwinisme; il ne diffère pas moins de l'homme selon le catholicisme: bien loin d'être un ange déchu, l'homme des kabbalistes est supérieur aux nges. Quant aux démons, qui font tant de peur aux petits enfants et aux bons chrétiens, ce sont, pour les kabbalistes, « les formes les plus grossières, les plus imparfaites, les *enveloppes* de l'existence; tout ce qui igure l'absence de la vie, de l'intelligence et de l'ordre ».

Il n'est peut-être pas mauvais, pour l'individu et pour la société, que 'homme ait une haute idée de sa nature, de sa dignité, de sa destination; t l'opinion des kabbalistes sur ce point nous paraît, non seulement plus raisemblable, mais même à parité de vraisemblance, plus profitable que elle des catholiques, et surtout que celle des transformistes.

« L'homme d'en haut », ou encore « l'homme céleste », est le seul homme éel; l'homme d'en bas, le corps terrestre que nous voyons n'en est que 'ombre, « le vêtement ». Le vrai homme préexiste au corps, — puisque, ous l'avons vu, il est antérieur à toutes les formes, — et il lui survit.

Nous ne pouvons exposer en détail pourquoi et comment il s'incarne et e réincarne pour se réincarner ensuite dans d'autres orbes ou dans le

(1) Platon dit également : que la matière flue à l'infini, si la forme n'arrête son flux.

même indéfiniment. Nous dirons seulement que, d'après la Kabbale, vie dans son principe n'est point un mal, une punition ; elle n'est po une *chute*, mais une *descente* sur la terre.

C'est encore ici un point très important que la Kabbale a de comm avec le druidisme.

On trouve cependant des traces de l'hypothèse, — du dogme, si l' veut, — du péché originel dans les œuvres de certains Kabbalistes; ma comme l'observe M. Franck, ce dogme n'a été introduit que par les kha balistes modernes, principalement par Isaac Loria. Pour les vrais kabb listes, la vie d'ici bas n'est point une peine, mais une épreuve, ou plut une série indéfinie d'épreuves, un moyen d'éducation, d'épuration, qu pour but de rendre l'homme d'en bas digne de Dieu.

A ce propos, le Zohar compare l'homme d'en bas au fils d'un roi que l' envoie en nourrice, puis à l'école, pour le préparer aux usages du pala de son père où il revient lorsque son éducation est terminée (1).

(A suivre.) ROUXEL.

LA THÉOSOPHIE A TRAVERS LE MONDE

Le Mouvement, la Vie, la Pensée, voilà les trois phénomènes universels do nos ancêtres ont cherché l'explication. Ils ont commencé par le mouvement, do le soleil leur a semblé être le centre et le principe. Le feu ou la chaleur, dans s manifestations variées, a été pour eux l'agent cosmique et terrestre du sole Le vent, c'est-à dire l'air en mouvement, a été la condition sans laquelle c manifestations ne peuvent durer ni même se produire. Concevant ces tro choses comme des agents universels, ils les ont identifiées, il ont vu en elles u force unique à trois faces diverses, engendrant l'innombrable multiplicité des mo vements du monde. Que telle ait été la doctrine primordiale, c'est ce que démont l'étude des livres sacrés de l'Inde et de la Perse. Ç'a été la première forme cette conception qui plus tard a été nommée TRINITÉ.

(1) « Si tu demandes pourquoi d'une place aussi élevée, elles (les âmes) descendent da ce monde et l'éloignent de leur source, voici ce que je répondrai : C'est à l'exemple d'u roi à qui il vient de naitre un fils et qui l'envoie à la campagne pour y être nourri e élevé jusqu'à ce qu'il ait grandi et qu'il soit préparé aux usages du palais de son pèr Quand on annonce à ce roi que l'éducation de son fils est tout à fait terminée, que fait dans son amour pour lui ? Il envoie chercher, pour célébrer son retour, la reine sa mèr il l'introduit dans son palais et se réjouit avec lui tout le jour. Le Saint (que son no soit béni!) a aussi un fils de la reine ; ce fils, c'est l'âme supérieure et sainte. Il l'envoi à la campagne, c'est-à-dire dans ce monde, pour y grandir et être initié aux usages qu l'on suit dans le palais du roi. Quand il arrive à la connaissance du roi que son fils achevé de grandir et que le temps est venu de l'introduire auprès de lui, que fait-il alor dans son amour pour lui ? Il envoie, en son honneur, chercher la reine et fait entrer so fils dans son palais.

Quand nos ancêtres en vinrent à regarder les phénomènes de la vie, ils aper-
rent en eux une variété de formes et d'aspects qui ne le cède en rien à celle des
ouvements physiques. De plus l'union constante de la vie et de la chaleur les
orta naturellement à identifier ces deux choses. Le moins ne pouvant produire le
us, ils furent conduits à prêter la vie aux premiers principes du mouvement, à
ire de la force motrice universelle des êtres vivants. Le soleil ne fut plus sim-
ement le moteur, il fut le *Père Céleste*, le feu fut appelé le *Fils*, le vent fut
Esprit, dont le souffle penètre dans tous les êtres qui respirent et y entretient
vie. C'est la seconde forme de la *Trinité*, laquelle est d'une nature psycholo-
que, et coordonne autour d'elle tous les phénomènes vitaux de l'univers.

La troisième se rapporte aux phénomènes de la pensée; la terre nous en offre
tous les degrés, depuis la pensée la plus rudimentaire, dont la présence peut
re constatée dans les derniers des animaux, jusqu'à l'homme, où elle s'élève à la
nception de vérités générales et de principes absolus. Ceux de nos ancêtres qui
it institué la religion ne se sont point demandé, comme certains esprits étroits ou
révenus parmi les modernes, si les bêtes ont une âme; car ce sont les phénomènes
la pensée, par conséquent de la vie et de la chaleur, qui manifestent ce qu'on
pelle l'âme. Or, ces phénomènes se remarquent, selon l'espèce, chez les bêtes
mme chez nous. Ils ont donc vu la pensée répandue dans l'univers avec la vie
le mouvement. De même que le mouvement s'expliquait pour eux par la pré-
nce de la vie, la vie, à son tour, s'expliqua par la pensée; enfin ce qu'il y a de
angeant et de divers dans cette dernière trouva sa raison d'être dans la
nsée universelle et absolue.

Le dieu qui n'avait été d'abord qu'un être brillant (*dêva*) fut donc ensuite un
incipe de vie (*asoura*), et en troisième lieu la pensée, prise dans ce qu'elle a de
us élevé, c'est-à-dire dans son expression religieuse (*brahma*)...

... Ce qu'il importe de constater comme un principe fondamental de la science,
est que la religion est une conception métaphysique, une théorie, une explica-
on synthétique de l'univers visible. Toutefois une théorie ne constituerait
is une religion complète, si elle restait à l'état d'idée et d'abstraction; la
ligion n'est achevée que par l'établissement du culte. Or, *il n'y a qu'un seul
lte possible, et l'étude des monuments anciens comparés aux religions
cistantes prouve qu'il n'y en a eu qu'un seul.* En effet, une fois que Dieu
t conçu comme un être intelligent dont la raison engendre les lois du monde
dont l'action produit la vie et le mouvement, l'homme sent son existence
ichaînée à cette puissance infinie, qu'il conçoit comme *analogue* à lui-même,
ioique de beaucoup supérieure.

Cet acte de sentiment, cette reconnaissance du lien qui l'unit à Dieu est la pre-
ière forme que prend la religion. La seconde est l'œuvre ostensible par laquelle
et acte de foi se manifeste au dehors. Cette œuvre, c'est le sacrifice ; cette mani-
station, c'est le culte. Le culte a d'abord été personnel, domestique, célébré en
mille par le père, entouré de sa femme, de ses enfants et de ses serviteurs.
uis il est devenu public : les familles se sont réunies autour d'un autel commun,
nombre des prêtres s'est accru ; les églises se sont formées, et les ressources
leurs membres étant réunies, il a été possible de donner au culte un dévelop-
ement, un éclat, un luxe, dont les religions domestiques n'étaient point suscep-
bles. Les faits que nous résumons ainsi peuvent être mis en lumière par une
mple lecture du *Véda*. Les hymnes indiens, *dont la date est antérieure à celle*

de tous les livres connus, vont jusqu'à nommer comme d'antiques initiateu ceux qui ont fait passer le culte de l'état domestique à la publicité ; ils les app lent *Ribhous*, et ce nom répond lettre pour lettre à celui d'*Orphée*, comme légende du chantre de Thrace répond à celle de l'antique ribhou...

... *Tout homme, prêtre ou laïque, juif ou chrétien, qui voudra, sans parti p et sans passion, envisager les faits tels que la philologie et l'étude comparée religions nous les montrent, reconnaîtra que toutes les religions âryennes, cel d'autrefois comme celles d'aujourd'hui*, SONT IDENTIQUES DANS LEUR FON REPOSENT SUR LA MÊME THÉORIE ET PRATIQUENT LE MÊME CULTE. La théorie ét complète, le culte était organisé dans tout ce qu'il a de fondamental, c'est-à-d de symbolique et d'expressif, avant l'époque où furent composés les derni des hymnes védiques que nous possédons. Depuis lors, *il n'a rien été ajo d'important, je dirai même qu'il n'a rien été changé par* AUCUNE RELIGIOI *l'institution primitive*. Nos rites, auxquels la plupart de nous ne comprenn plus rien, nos symboles, qui sont à peu près tous devenus une lettre mo nos légendes, même dans ce qu'elles semblent avoir de plus réel et de p *local*, se trouvent déjà exposés dans le Véda, presque dans les mêmes tern que nous employons encore aujourd'hui.

Emile BURNOUF.

(*La Science des Religions*) (1).

BIBLIOGRAPHIE

L'OR ET LA TRANSMUTATION DES MÉTAUX, par G. Théodore Tiffereau (2).

Les sciences occultes tendent à prendre chaque jour dans notre littérat contemporaine une place de plus en plus considérable. Il y a quelques année peine, fort peu de lecteurs s'occupaient d'occultisme, aujourd'hui le nombre ceux-ci est très considérable ; aussi sommes-nous heureux d'apprendre qu' collection d'œuvres hermétiques va bientôt paraître, sous la direction de M. Ju Lermina.

L'OR *et la transmutation des métaux*, très curieux et très intéressant ouvra inaugure cette collection. — M. Tiffereau, son auteur, prouve sans conteste réalité de la pierre philosophale et prétend indiquer sans ambages les moy pratiques de réaliser le GRAND ŒUVRE.

Mais ce n'est là qu'un premier volume, l'éditeur nous annonce en mê temps la publication d'autres ouvrages, tant anciens que modernes, lesqu ouvrages vont certainement remettre en lumière des travaux importants d'alchi et d'hermétisme, auxquels les récentes études de M. Berthelot sur l'alchimie rendu toute leur actualité.

Le livre de M. Tiffereau est précédé d'une courte mais très instructive préf de Jules Lermina et d'une dissertation sur Paracelse et l'Alchimie au XVI[e] siè par M. A. D. Franck, de l'Institut, l'illustre auteur de la Kabbale.

(1) Un volume in-18, Maisonneuve et C[ie] ; 1872.
(2) Un volume in-12 carré ; Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Nos félicitations à l'éditeur pour ce premier livre qui inaugure d'une façon fort originale la collection des livres hermétiques ou occultes que nous annonçons aux lecteurs.

J. Marcus de Vèze.

NOUVELLES DIVERSES

Le Lotus. — On nous communique le document suivant :

A Monsieur le Directeur du Lotus.

Mon cher Gaboriau,

A la page 707 du dernier numéro du *Lotus*, je lis les lignes suivantes à propos de Mme Blavatsky : « Elle avait pris soin elle-même, lors d'une visite que *nous* lui fîmes, *Amaravella et moi* à Ostende, en novembre 1886, d'entretenir ce sentiment en *nous*, réfutant avec une habileté merveilleuse, que *nous* prenions alors pour de la sincérité, toutes les attaques portées contre elle... *Nous* avons reconnu petit à petit *notre* erreur ».

Je demande à protester contre cette invasion de ma personnalité. Une fois déjà, je me suis trouvé impliqué dans une affaire dont je ne voulais pas me mêler extérieurement, lorsque tu publias *in extenso* une lettre que tu m'avais demandée « pour lire à quelques amis en réunion privée ». Je n'ai pas protesté alors, car je venais d'apprendre à mes dépens le prix du silence. C'est par le silence encore, en cessant d'écrire dans le *Lotus*, que j'ai protesté contre les attaques de personnalités qu'il contient depuis quelques mois. Et si je viens de t'envoyer un article pour le dernier numéro, c'était que, jugeant la leçon suffisante, je tenais à montrer que je n'ai aucune rancune personnelle contre qui que ce soit, encore moins contre un vieil ami. Je suis fâché que tu aies cru devoir interpréter soit mon silence, soit la rupture de ce silence, d'une façon qui m'oblige à protester publiquement.

Mes opinions au sujet de notre « mère spirituelle » sont diamétralement opposées aux tiennes. J'ai vécu avec elle assez longtemps et assez intimement pour savoir à quoi m'en tenir. Telles quelles, je garde mes appréciations, d'abord parce qu'en occultisme on apprend à refuser de juger ses frères ou de se laisser juger soi-même d'après les mesures du monde où l'on « cancane », et ensuite, pour ne pas embarrasser de nouveaux problèmes les lecteurs du *Lotus*, que doivent déconcerter déjà pas mal les courbes d'esprit de cette revue, plus compliquées encore que celles de « la monade humaine rentrant dans l'unité ».

Enfin, espérons qu'une dernière courbe nous ramènera tous au même centre, car, comme tu dis, nous sommes tous jeunes et nous n'avons pas dit notre dernier mot.

Amaravella.

25 *septembre* 1889.

D'autre part, M. F.-K. Gaboriau nous a remis la note qui suit :

Il paraît que, dans le dernier numéro, certaines expressions, employées par moi au sujet de Mme Blavatsky, ont donné lieu à une interprétation absolument

contraire à ma pensée : je retire avec empressement toute phrase qui ait pa
porter atteinte à sa considération.

F.-K. GABORIAU.

Paris, 28 septembre 1889.

Cette note doit également paraître dans le prochain numéro du *Lotus*.

*
* *

Congrès spirite. — Le Congrès spirite que nous avons annoncé à nos lecteu
s'est tenu avec un grand éclat et une affluence qui ont frappé profondément
presse, d'abord très sceptique. Nombre de claires toilettes et de personnali
connues ont révélé tout le développement pris par les idées occultistes. Présider
M. Jules Lermina. Présidents d'honneur : MM. Nus et Fauvety; Mme la duches
de Pomar. La *Revue Théosophique* était représentée au bureau.

Pendant une semaine, du matin au soir, l'activité des trois sections (Spiritism
Philosophie, Théosophie) n'a pas eu de relâche ; phénomènes et théories ont
examinés, comparés, étudiés avec la plus remarquable bonne volonté, et l'uni
s'est affirmée entre toutes les branches de la Science Nouvelle. Après d'éloquen
et savantes allocutions du Président, M. Jules Lermina, et un rapport géné
de M. Papus, les deux réunions générales ont eu lieu. Enfin un grand banque
réuni amicalement les représentants, de races si diverses mais unis de croyan
sur tant de points ; et, en se séparant, ils ont pu se dire au revoir avec u
conviction plus forte encore.

*
* *

Congrès international des sciences ethnographiques. — Ce Congr
s'est ouvert le 30 septembre 1889, à 3 h., au Trocadéro, présidé par M. J. Oppe
de l'Institut ; il avait pour Vice-Présidents : MM. Duclaud, G. Maspéro, et Lé
de Rosny. Ces noms, à eux seuls, sont un éloge. Une sous-section a été ajou
à la section des religions comparées pour traiter des études bouddhiques,
particulièrement au point de vue *ésotérique*. Le *Figaro* dit à ce sujet : M.
docteur Leitner, de Lahore, a montré, par de nombreux exemples recueillis da
ses voyages d'exploration, que beaucoup de peuplades asiastiques, douées
meilleures qualités morales, sont tombées dans une affreuse dégradation,
qu'on a voulu introduire chez elles les mœurs et les habitudes européennes.
donné ensuite un tableau des populations bouddhiques de l'Inde septentrion
chez lesquelles règnent les meilleurs sentiments humanitaires. La plupart
vices les plus funestes du monde occidental leur sont absolument inconnus.

*
* *

Conférence de M. J. Lermina. — Mercredi 2 octobre, a eu lieu, à la Sa
des Capucines, une Conférence de M. Jules Lermina sur l'occultisme. Le succ
a été immense. Nous sommes d'autant plus heureux d'enregistrer cette victo
que le chroniqueur et romancier bien connu est, on le sait, un matérialiste. M
il voit dans les connaissances qu'il réunit sous le titre de *Science Nouvelle* u
sincérité, et il lui rend hommage, une libération possible hors des liens q
l'esprit moderne porte encore, et il encourage, un mouvement, si longtemps
siré, pour arracher la pensée à sa stagnation, et il y prend part.

Le Gérant : GEORGES POLTI.

Tours. — Imp E. ARRAULT et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 9. — Tome II. 21 Novembre 1889.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

L'ALCHIMIE AU XIX[e] SIÈCLE

(*Suite*) (1)

Comparons donc le système chinois avec celui que l'on nomme les Sciences Hermétiques.

1. Le double but poursuivi dans les deux écoles est identique : la création de l'or, le rajeunissement et le prolongement de la vie humaine au moyen du *menstruum universale* ou *lapis philosophorum*. Le troisième objet, ou le *vrai sens* de la « transmutation », ayant été complètement négligé par les adeptes *chrétiens*, satisfaits qu'ils étaient de *leur croyance religieuse dans l'immortalité de l'âme*, n'a jamais été bien compris par les adhérents des vieux alchimistes. Aujourd'hui, moitié par négligence, moitié par désuétude, il est complètement rayé du catalogue du *summum bonum* poursuivi par les Alchimistes des pays chrétiens. Ce n'est cependant que ce dernier objet qui intéresse les *vrais* alchimistes orientaux. Tous les *Adeptes Initiés*, méprisant l'or et ayant une profonde indifférence pour la vie, font peu de cas du double but de l'alchimie.

2. Ces écoles reconnaissent toutes deux l'existence de *deux élixirs*, le grand et le petit. L'usage de ce dernier sur le plan physique s'appliquait à la transmutation des métaux et à la restitution de la jeunesse. Le grand « Elixir », qui n'était un élixir que symboliquement, conférait le plus grand trésor de tous : *l'immortalité consciente de l'Esprit*, le Nirvâna à travers les cycles qui est le précurseur de PARANIRVANA, l'identification absolue avec l'Essence UNE.

3. Les principes à la base des deux systèmes sont aussi identiques, à savoir : la nature composite des métaux et leur végétation émanant d'un même germe séminal. La lettre *tsing*, dans les caractères chinois, qui indique « germe » et *t'ai* « matrice », que l'on retrouve constamment

(1) Voir numéro 8.

dans les ouvrages chinois sur l'alchimie (1), sont les ancêtres des mêmes mots que l'on rencontre, à chaque pas, dans les traités sur l'alchimie des Hermétistes.

4. Le mercure et le plomb, le mercure et le soufre, sont employés en Orient comme dans l'Occident, et, ajoutés à tant d'autres ingrédients en commun, nous trouvons que les deux écoles de l'alchimie, les acceptaient sous un triple sens. — C'est ce troisième sens qui échappe aux alchimistes européens.

5. Les alchimistes de ces deux pays acceptent également la doctrine du cycle des transformations, pendant lequel les métaux précieux retournent à leur élément basique.

6. L'alchimie des deux Ecoles est intimement liée à l'astrologie et à la magie.

7. Finalement toutes les deux font usage d'une phraséologie *extravagante*, ainsi que le remarque l'auteur des *Etudes sur l'Alchimie en Chine* (2), lequel trouve que le langage des alchimistes européens, qui diffère si totalement de celui de toutes les autres sciences Occidentales, mais imite parfaitement, dans son jargon métaphorique, celui des peuples de l'extrême Orient, est une excellente preuve que l'alchimie en Europe a eu sa provenance de l'extrême Orient.

Et quand nous affirmons que l'alchimie est intimement liée à la *magie* et à l'*astrologie*, qu'on ne se récrie pas. Le mot magie est un vieux terme persan qui signifie le *savoir* embrassant toutes les sciences physiques ou métaphysiques qui furent cultivées jadis. « Les classes savantes sacerdotales des Chaldéens enseignaient la *magie*, d'où naquirent le *magisme* et le *gnosticisme*. N'appelle-t-on pas Abraham un « Chaldéen » ? Or, c'est Josèphe, un pieux juif, qui, parlant du patriarche, dit qu'il enseignait la *mathématique* ou la science ésotérique en Egypte, la *science des astres* y inclus. Un professeur du magisme était nécessairement astrologue.

Mais on aurait grand tort de confondre l'alchimie du moyen âge avec l'alchimie antédiluvienne. Telle qu'elle est connue maintenant elle a trois agents principaux : la *pierre philosophale*, servant à la transmutation des métaux; l'*Alkahest*, ou le dissolvant universel; et l'*elixir vitæ*, dont la propriété était de prolonger la vie humaine indéfiniment. Mais, ni les vrais philosophes, ni les Initiés ne tenaient compte des deux derniers. Les trois agents alchimiques ne sont devenus, à l'instar de la Trinité, *une et indivi-*

(1) *Étude sur l'alchimie en Chine*, par le Révérend W.-A.-P. Martin de Pékin.
(2) *Ibid.*

sible, trois agents distincts que lorsque la science tomba dans le domaine de l'égoïsme humain. Tandis que la classe sacerdotale, avide et ambitieuse, anthropomorphisait l'Unité spirituelle et absolue, en la divisant en trois *personnes*, la classe des faux mystiques séparait la Force divine du *kriyasakti* universel et en faisait *trois agents*. Dans sa *Magie naturelle*, Baptiste Porta le dit fort clairement : « Je ne promets ni montagnes d'or, ni la pierre philosophale... ni encore cette liqueur d'or qui rend celui qui en boit immortel... Tout cela n'est *que rêverie;* car le monde étant muable et sujet aux changements, tout ce qu'il produit doit être détruit. »

Geber, le grand alchimiste arabe, est encore plus explicite. Il semble avoir écrit les remarques que nous traduisons, avec un œil prophétique pour l'avenir : « Si nous vous avons caché quelque chose, ô fils de la science, ne vous en étonnez pas; car nous ne l'avons pas caché à vous; nous avons seulement usé, pour en parler, d'un langage destiné à voiler la vérité aux méchants, afin que les hommes injustes et vils ne la comprennent pas. Mais vous, fils de la Vérité, cherchez et vous trouverez ce don, le plus précieux de ceux qui vous sont réservés. Vous, *fils de la folie, de l'impiété et des œuvres profanes, abstenez-vous de chercher à pénétrer les secrets de cette science; car elle vous détruirait en vous précipitant, couverts de mépris, dans la plus profonde misère.* »

Voyons encore ce que quelques autres auteurs nous ont révélé à ce sujet. Etant arrivés à croire (ce qui est une erreur) que l'alchimie n'était, après tout, qu'une philosophie toute métaphysique au lieu d'une science physique, ils déclarèrent que la transmutation extraordinaire des vils métaux en or n'était que l'expression figurée de la transformation de l'homme, le débarrassant de ses maux héréditaires et de ses infirmités pour atteindre à un état régénéré, qui faisait de lui une nature divine (1).

En effet, c'est la synthèse de l'alchimie transcendantale, et son but principal; mais ce but ne représente pas encore *tous les objets* de cette science. — Aristote, en disant à Alexandre que « la pierre philosophale n'est pas une pierre du tout; qu'elle est dans chaque homme, partout, en toute saison, et s'appelle le *but final* de tous les philosophes », — Aristote se trompait dans sa première proposition, et avait raison quant à la seconde. Dans le domaine physique, le secret de l'*Alkahest* produit un ingrédient qu'on nomme la pierre philosophale; mais, pour ceux qui ne tiennent pas à l'or qui périt, l'*alkahest*, comme nous le dit le professeur Wilder (2) n'est que l'*allgeist*, l'esprit divin, qui dissout la grosse matière,

(1) *La Philosophie Hermétique*, par A. Wilder.
(2) *Ibid.*

afin que les éléments non sanctifiés puissent être détruits... » L'*elixir vitæ* ne serait donc que l'eau de la vie, qui, comme l'exprime Godroin « est une médecine universelle, ayant la propriété de renouveler la jeunesse de l'homme et de le faire vivre pour toujours. »

Le docteur Kopp, en Allemagne, publia une *Histoire de la Chimie* il y a une quarantaine d'années. Parlant de l'alchimie, envisagée dans son caractère spécial de précurseur de la chimie moderne, le docteur allemand emploie une expression très significative et que le Pythagoricien et le Platoniste comprendraient immédiatement : « Si, dit-il, sous le terme *monde*, le *microcosme* que l'homme représente est sous-entendu, alors l'interprétation des écrits des alchimistes devient aisée. »

Irénéus Philaletha déclare que « la pierre philosophale est la représentante du grand Univers (ou macrocosme) et possède toutes les vertus du grand système, comprises et collectionnés dans le petit système. Ce dernier a une vertu magnétique qui attire sa pareille qui gît dans l'univers. C'est la vertu céleste répandue universellement dans toute la création, mais épitomisée dans son petit abrégé (l'homme) ».

Ecoutez ce que dit Alipile dans un de ses ouvrages traduits :

« Celui qui a la connaissance du *microcosme* ne peut rester longtemps ignorant de celle du macrocosme. C'est pourquoi les Égyptiens, les zélés investigateurs de la nature, disaient si souvent : «Homme CONNAIS-TOI. » Mais leurs disciples bornés, les Grecs, prirent cet adage en un sens allégorique, et dans leur ignorance l'inscrivirent dans leurs temples. Mais, je te le déclare, qui que tu sois, qui désires plonger dans les profondeurs de la nature, si, ce que tu cherches, *tu ne le trouves pas en toi-même, tu ne le trouveras jamais au dehors*. Celui qui ambitionne la première place dans les rangs des étudiants de la nature ne trouvera jamais un champ d'étude plus vaste ou meilleur que lui-même. Or, suivant en ceci l'exemple des Egyptiens, et d'accord avec la vérité qui m'a été démontrée par l'expérience, c'est à haute voix et du plus profond de mon âme que je répète les paroles mêmes des Egyptiens : « Oh! homme, connais-toi toi-même; car le trésor des trésors est enseveli en toi ! »

Irénéus Philaletha, cosmopolite, alchimiste anglais et philosophe hermétique, écrivait, en 1659, faisant allusion à la persécution dont la philosophie était l'objet :

« Beaucoup de ceux qui sont étrangers à l'art, croient que, pour obtenir la jouissance, on doit faire telle ou telle chose; ainsi que tant d'autres, nous l'avons cru aussi; mais étant devenus, à cause du grand péril que nous courons, plus prudents et moins ambitieux des trois biens (offerts par l'Alchimie), *nous avons choisi le seul infaillible et le plus secret...* »

Et ils étaient bien avisés, les alchimistes. Car, à une époque où, po une légère différence d'opinion en matière religieuse, hommes et femm étaient traités d'infidèles, mis hors la loi et proscrits; où la science éta stigmatisée et appelée *sorcellerie*, il était tout naturel, nous dit le pr fesseur A. Wilder, « que des hommes qui cultivaient des idées hors lig inventassent un langage symbolique et des moyens de communicati entre eux, tout en restant inconnus aux adversaires qui avaient soif leur sang. » L'auteur nous rappelle l'allégorie indoue de Krishna, « co mandant à sa mère adoptive de lui regarder dans la bouche. Elle le fit elle y vit l'univers entier. » Ceci se rapporte directement à l'enseigneme kabbalistique affirmant que le microcosme n'est que le reflet fidèle macrocosme, — la copie photographiée, pour qui sait comprendre. Vo pourquoi Cornelius Agrippa, le plus généralement connu peut-être d alchimistes, nous dit :

« Il est une chose créée, le sujet de l'étonnement, au ciel comme sur la terr C'est un composé des règnes animal, végétal et minéral ; on la trouve parto quoiqu'elle soit connue d'un très petit nombre d'hommes, et qu'elle ne soit app lée de son vrai nom par personne, car elle est enfouie dans des nombres, d figures et des énigmes, sans quoi ni l'alchimie ni la magie naturelle ne pourraie jamais atteindre à sa perfection. »

L'allusion devient encore plus claire, si on lit un certain passa publié dans l'*Enchiridion des Alchimistes*, en 1672 :

« Or, je veux rendre manifeste à tes yeux, dans ce discours, la conditi naturelle de la pierre des philosophes, enveloppée de son *triple* vêteme cette pierre de richesse et de charité qui contient tous les secrets, et q est un mystère divin, dont la nature sublime n'a pas sa pareille dans monde. Observe donc bien ce que je te dis là, et souviens-toi qu'elle a triple appareil, à savoir : le corps, l'âme et l'esprit. »

En d'autres termes cette pierre contient : le secret de la transmutati des métaux, celui de l'élixir de longue vie et *l'immortalité conscient*

C'est ce dernier secret que les anciens philosophes se plaisaient à déco vrir, laissant aux petits philosophes, aux faux nez modernes, le soin de se casser sur les deux premiers. C'est le *Verbe* ou le « nom ineffable » do Moïse disait qu'il n'était nul besoin de l'envoyer quérir par des messager « car le Verbe est fort proche de toi ; il est dans ta bouche et dans t cœur ».

C'est ce que dit aussi, en d'autres termes, Philaletha, l'alchimiste anglai

« Dans le monde nos écrits seront comme un couteau à double trancha quelques-uns s'en serviront pour ciseler des objets d'art, d'autres ne parvie

ront qu'à se couper les doigts avec. Cependant, ce n'est pas nous qui sommes à lâmer, puisque nous prévenons sérieusement tous ceux qui s'essaient à l'œuvre, u'ils entreprennent là une pièce de philosophie la plus élevée dans la nature. Et ela, que nous écrivions bien ou mal. Car, quoique nous écrivions en anglais, os écrits resteront du grec pour quelques-uns, qui néanmoins persisteront à roire qu'ils nous ont bien compris, tandis qu'ils dénaturent le sens de ce que ous enseignons, de la manière la plus perverse : car peut-on s'imaginer que eux qui sont des sots dans la nature, puissent devenir des sages pour avoir lu es livres, lorsque ces derniers ne sont que les témoins de la nature? »

Espagnet avertit ses lecteurs dans le même sens. Il supplie « les amants e la nature » de ne lire que peu d'auteurs et seulement ceux qui sont econnus comme des écrivains dont la véracité et l'intelligence sont au-essus du soupçon. Que le lecteur comprenne vite ce qui n'est *qu'effleuré* ar l'auteur, surtout lorsqu'il s'agit de noms mystiques et d'opérations ecrètes ; car, ajoute-t-il, la vérité gît dans l'obscurité ; les philosophes Hermétiques), trompant le plus lorsqu'ils semblent écrire le plus claire-ent, et ne divulgant jamais plus de secrets qu'alors qu'ils s'expriment e la manière la plus obscure.

La vérité ne peut être donnée au public ; moins encore aujourd'hui u'au jour où les apôtres recevaient le conseil de ne pas jeter leurs perles evant les pourceaux. — Tous ces fragments que nous venons de citer sont onc autant de preuves de ce que nous avançons. En dehors des écoles 'adeptes presque inabordables pour les Occidentaux, il n'existe point, ans l'Univers entier, — en Europe moins que partout ailleurs, — un seul ivre sur les sciences occultes, l'alchimie, surtout, qui soit écrit en lan-age clair et précis, ou qui offre au public un système ou une méthode à uivre comme dans les sciences physiques. Tout traité venant d'un initié ou ême d'un adepte, ancien ou moderne, *ne pouvant révéler le tout*, se bor-era à jeter la lumière sur certains problèmes qui pourraient être révélés, u besoin, à ceux qui méritent de *savoir*, tout en restant voilés pour eux qui sont indignes de recevoir la vérité, car ils en abuseraient. Donc elui qui, tout en se plaignant de l'obscurité et de la confusion qui semblent égner dans les écrits des disciples de l'école d'Orient, opposerait à ces erniers les ouvrages, soit du moyen âge, soit modernes, qui semblent crits avec clarté, ne prouverait que de deux choses l'une : ou il trompe on public, en se trompant lui-même ; ou bien il fait de la réclame pour le harlatanisme moderne, *tout en sachant* qu'il trompe ses lecteurs. Il est acile de trouver quelques ouvrages semi-modernes, écrits avec précision t méthode, mais ne donnant que les hypothèses *personnelles* de l'auteur, 'est-à-dire n'ayant de valeur que pour ceux *qui ne savent absolument ien* de la vraie science occulte. On commence à faire grand cas d'Eliphas

Levi, qui seul en savait, en vérité, plus peut-être que tous nos grands mages européens de 1889, réunis ensemble. Mais, une fois qu'on aura lu, relu et appris par cœur la demi-douzaine de volumes de l'abbé Louis Constant, de combien sera-t-on avancé dans les sciences occultes pratiques, ou même dans les théories des kabalistes ? Son style est poétique et charmant ; ses paradoxes, — et presque chaque phrase dans ses volumes en est un, — sont d'un esprit tout français. Mais, lorsqu'on les aura appris à pouvoir les réciter de mémoire d'un bout à l'autre qu'auront-ils enseigné, ces volumes, je le demande ? Rien, absolument rien, — sauf le français peut-être. Nous connaissons plusieurs des élèves du grand mage moderne, en Angleterre, en France et en Allemagne, — tous des gens sérieux, d'une volonté inébranlable et dont plusieurs ont sacrifié des années à ces études. Un de ses disciples lui avait fait une rente viagère, pendant plus de dix ans, lui payant en plus 100 francs par lettre, pendant ses absences forcées. Cette personne, au bout de dix ans, en savait moins sur la magie et la kabbale qu'un chéla de dix ans, chez un astrologue indien ! Nous avons ces lettres sur la magie, en plusieurs volumes manuscrits, dans la bibliothèque d'Adyar, en français et traduits en anglais, et nous défions les admirateurs d'Eliphas Levi de nous nommer une seule personne qui serait devenue un occultiste, même en théorie, en suivant l'enseignement du mage français. — Pourquoi, puisqu'il est évident qu'il avait eu ces secrets d'un initié ? Simplement parce qu'il *n'avait jamais eu le droit d'initier à son tour*. Ceux qui savent quelque chose des sciences occultes nous comprendront ; les *prétendants* nous contrediront et ne nous en haïront que davantage pour ces dures vérités.

(A suivre.) H.-P. BLAVATSKY.

LE PLAN ASTRAL DANS LE PLAN PHYSIQUE

On appelle molécules les éléments composants des corps ; on suppose que ces molécules sont elles-mêmes composées d'éléments semblables entre eux, qu'on appelle des atomes ; on n'a aucune raison expérimentale pour admettre que ces atomes ne soient pas eux-mêmes composés, et aussi leurs éléments. Les limites qu'on pose à la division à l'infini ne sont autre chose que des limites d'incompréhension humaine. En descendant ainsi des molécules matérielles aux éléments plus subtils on arrive à l'éther L'éther est ce qui produit la lumière, la chaleur, le magnétisme, le son, l'électricité. C'est une substance infiniment plus ténue que la matière phy

sique qui pourtant déjà échappe à nos sens avant la molécule. Nous avons deux sens affectés spécialement à la perception de l'éther ou des phénomènes qu'il produit : l'œil et l'oreille. Un préjugé auquel peu de gens échappent, c'est que l'œil est uniquement fait pour percevoir les objets matériels. Il y aurait alors la moitié de la vie qui ne lui permettrait pas de s'exercer. L'œil est construit de telle façon qu'il voit les objets matériels, mais rien ne démontre que ce soit là son seul but. Il s'arrête généralement à cette fonction comme à son but définitif et ce depuis si longtemps que tout le monde ou à peu près pense que l'œil est uniquement fait pour la vision des objets matériels. Pourtant ceux-ci existent tout aussi bien dans l'obscurité que dans la lumière et l'œil ne les y perçoit pas ; l'œil est donc fait pour la perception de la lumière, un des modes de l'éther. Parmi ces modes, il n'en est que deux que nous percevions nettement : la lumière et le son ; les trois autres ; chaleur, magnétisme, électricité, ne sont perçus qu'assez vaguement par le tact. Puisque celui-ci les distingue, si faiblement que ce soit, c'est qu'ils sont différents, et cela permet de croire que si le tact était séparé en trois sens spéciaux faits pour la perception distincte des trois modes de l'éther, le monde prendrait pour nous des aspects dont nous n'avons aucune idée.

Ce qui en nous perçoit les modes de l'éther n'est pas le sens lui-même, l'appareil matériel qui reçoit l'impression éthérique ; ce n'est pas l'œil qui voit : l'œil ne fait que montrer ce qui est visible à ce qui en nous voit. Ce qui en nous entend par l'oreille et sent par le tact est le même que ce qui voit par l'œil. Si cela pouvait être mis plus directement en rapport avec les modes d'existence de l'éther, ces modes seraient encore mieux perçus que par l'intermédiaire des sens physiques.

Dans l'état normal cette mise en rapport direct est difficile à obtenir ; mais ce qu'on obtient facilement, sans s'en rendre compte, c'est l'augmentation de l'impression faite sur nos sens par les modes de l'éther, augmentation qui permet de les percevoir mieux que d'habitude.

Les exemples de cette augmentation d'impression des modes de l'éther sur nos sens sont nombreux et se produisent journellement. Ce qui en nous perçoit l'éther est emprisonné dans le corps ; l'impression faite par l'éther dépend forcément de l'état du corps ; si cet état est modifié il en résulte forcément une modification des impressions éthériques, parce que les relations de notre élément percevant avec le milieu se trouvent changées. Il y a deux sens possibles de cette modification : augmentation des impressions éthériques, diminution de ces impressions. Ces deux genres de modification sont considérés comme des maladies ou des indispositions.

L'ivresse est un état du corps modifiant les relations de son contenu

percevant avec le milieu ambiant ; quand l'ivresse alcoolique est arrivée à un certain degré, quand *la tête tourne*, l'œil perçoit directement l'éther, non pas comme chose matérielle, mais uniquement comme mouvement. Par expérience l'ivrogne sait que le mouvement existe indépendamment des objets mus ; il le perçoit directement par l'œil et par le tact.

Arrêtez-vous sur un pont au-dessus d'une rivière qui coule avec rapidité et regardez l'eau : vous perdrez bientôt l'impression du mouvement de l'eau et vous sentirez le pont courir sous vos pieds, vous emporter dans l'espace en remontant la rivière. Regardez par la portière d'un wagon, vous avez la sensation d'être immobile tandis que les terres, les arbres, les maisons qui bordent les deux côtés de la voie courent rapidement du côté d'où vous venez. Tournez un certain temps sur place comme font les enfants et les valseurs, et au bout d'un moment, quand vous vous arrêterez, la tête vous tournera, vous verrez les objets qui sont autour de vous prendre un rapide mouvement circulaire. Tout le monde a constaté ces faits, mais tout le monde, au lieu de réfléchir dessus, s'est contenté de dire : ce sont des illusions. Il n'y a pas d'illusions au sens qu'on attache à ce mot, il n'y a que des faits. Or ces faits sont aussi naturels et aussi importants à titre de faits que ceux de n'importe quel autre ordre.

Le mouvement des objets perçus par l'homme ivre, par celui qui regarde l'eau, par le voyageur en chemin de fer, par l'enfant qui vient de tourner, par le valseur novice n'existe pas dans les objets, puisque, l'étourdissement disparu, on les retrouve à la même place qu'auparavant. Où est donc ce mouvement ? Dans l'éther ambiant. L'alcool, le mouvement de l'eau, du train, de la danse, ont modifié l'état du corps dans le sens d'augmentation des moyens de perception pour ce qui est contenu en lui et qu'en langage courant on nomme l'âme, et cette modification a permis à l'âme d'entrer en relation plus directe avec l'éther ambiant, lequel éther, quel que soit son mode d'existence, chaleur, lumière, son, magnétisme, électricité, est toujours en mouvement. Le mouvement circulaire est le moyen employé par les derviches-tourneurs pour se mettre en relations avec les djinns, les habitants du monde astral, dans lequel beaucoup d'entre eux croient voir les bienheureux du paradis de Mahomet.

L'étourdissement, quelle que soit sa cause, alcoolisme, fixation du regard sur un point mobile ou sur un point fixe et brillant (hypnotisme), mouvement circulaire, n'est pas une infériorité dans l'état du corps, une infériorité passagère comme on le croit communément, mais au contraire une supériorité dans les aptitudes de perception ; ce n'est pas une maladie affaiblissant les capacités corporelles, mais une augmentation de certaines de ces capacités. Cette augmentation étant brusque et trop forte, le

corps se trouve emmené subitement trop loin de son état normal et perd l'usage de ses facultés ordinaires. Il faut un entraînement gradué pour qu'il conserve l'usage de ses facultés ordinaires tout en acquérant celui de ses facultés nouvelles. L'éther étant une substance unique qui existe sous divers modes, comme le prouve la conversion de ces modes les uns dans les autres, l'œil qui perçoit spécialement le mode de l'éther appelé lumière peut être approprié graduellement à la perception des autres modes, entre autres du mode chaleur qui paraît être le plus voisin du mode lumière. Il y a des gens qui sont doués d'un rudiment d'appropriation de l'œil à la perception du mode éthérique chaleur, ce sont les épileptiques. Leur corps n'est pas toujours dans l'état qui les met en rapport avec ce mode de l'éther qu'ils perçoivent plus directement que le commun des hommes ; on appelle *accès* l'arrivée de leur corps à cet état. Généralement ils perdent alors conscience de l'état physique au milieu duquel ils se trouvent, leurs sens cessent d'être appropriés à cette perception et ne les mettent plus en relations qu'avec le milieu éthérique. Contrairement à l'opinion courante il y a chez les épileptiques les rudiments d'une organisation supérieure à l'organisation commune ; leurs sens commencent à être appropriés à la perception de modes de l'éther qui sont inconnus aux autres.

Mais il y a des gens dont les sens sont déjà pleinement appropriés à la perception éthérique ; ce sont les *voyants*. Les névrosés sont des voyants incomplets, des voyants en formation. Leur capacité rudimentaire de percevoir un mode de l'éther inaccessible à la masse les prive, quand elle s'exerce, de la perception du milieu physique, tandis que le voyant complet perçoit ensemble le milieu éthérique et le milieu physique, ce qui lui permet de conserver pleinement la conscience de ses rapports avec ce dernier milieu. Une des conditions déterminantes de certaines espèces d'épilepsies, c'est la peur que le névrosé éprouve devant les apparitions astrales. Il en est qui n'auraient ni convulsions ni perte de conscience s'ils connaissaient la nature des êtres qui les épouvantent et considéraient les relations qu'ils peuvent avoir avec eux comme aussi naturelles que celles qu'ils ont avec les êtres du milieu physique.

Les objets du milieu éthéré, pour être intangibles et extrêmement mobiles et changeants, n'en sont pas moins des êtres réels, tout aussi réels dans leur milieu que les objets physiques dans le milieu matériel. Ils prennent parfois des apparences tellement identiques à celles des objets physiques que même le voyant complet peut s'y tromper, à plus forte raison le voyant incomplet, le névrosé.

Ces êtres agissent sur le milieu physique — à l'organisation duquel ils contribuent — et les gens qu'on qualifie de superstitieux, c'est-à-dire ceux

nt le système nerveux est plus délicat que celui de la masse humaine, t une sourde conscience, qu'on appelle sentiment, de l'action des êtres milieu astral sur les objets et les êtres du milieu physique. Cette con-ence étant sourde et aveugle, il en résulte forcément que les matériaux 'elle fournit à l'intelligence ne sont pas d'une interprétation facile, et e, dans l'interprétation qu'elle en fait, l'intelligence commet fréquem-ent des erreurs, plus fréquemment qu'elle ne voit juste, ce qui donne casion aux incrédules, c'est-à-dire à ceux qui sont dans une ignorance nplète de l'existence du milieu astral, de se moquer avec avantage des as superstitieux. Mais tous les raisonnements du monde sont impuis-nts à guérir la superstition tant que le système nerveux n'a pas perdu délicatesse, car les impressions qu'il fournit à la conscience sont des ts et le raisonnement ne peut pas prévaloir contre eux ailleurs que dans sprit de ceux qui s'intitulent savants. Aussi malgré les affirmations, les gations et les démonstrations des savants, voyons-nous la superstition ntinuer son chemin dans le monde. Pour l'en bannir il faudrait com-encer par supprimer la femme dont le système nerveux est plus fin, is sensible que celui de l'homme, et tous les hommes qui partagent ec la femme le privilège d'une organisation nerveuse délicate, les tistes, les poètes, les philosophes de valeur.

Ce qui devrait pourtant faire réfléchir les gens ayant du bon sens, nme se qualifient les incrédules, c'est que les plus grands des esprits aient apparu parmi les hommes : Socrate, Platon, Pythagore, les Néo-toniciens, beaucoup de pères de l'Eglise, Luther, Pascal, Locke, Leib-z, Newton, Kant, Ampère, Hegel, Fichte, Schelling, Schopenhauer, rtmann, et bien d'autres, aient admis sous des noms divers le monde e l'on qualifie ordinairement d'invisible, et que tous aient constaté on n'avait pas de motifs rationnels pour en nier l'existence.

l est permis de croire que l'opinion de ces hommes-là vaut bien celle M. Prudhomme et de M. Homais. Prudhomme se contente de hocher tête et de dire sentencieusement : Il y a des questions mystérieuses et olubles qui resteront toujours obscures et difficiles à résoudre pour prit de l'homme. Quant à Homais, il nie carrément du haut de son orance.

Les physiciens pensent que les modes de l'éther sont des états vibra-res de la substance qui le constitue. On peut ajouter avec les matéria-es que l'état vibratoire de l'éther dans la matière nerveuse produit un nomène spécial, la pensée, qu'on peut mettre au rang des forces rales, nommées forces physiques dans le langage courant.

Le monde flotte dans l'éther qu'en occultisme on nomme lumière

astrale, comme les poissons dans l'Océan; tous les objets constituant monde sont constamment baignés par la lumière astrale, plus que baigne traversés, car les objets physiques ne sont pas un obstacle à son passag L'âme, qui n'est autre chose qu'une portion de lumière astrale, est soumi à toutes les vibrations qni traversent cet océan; mais du fait qu'elle e entourée d'un corps physique qui modifie les vibrations du milieu éth rique avant de les lui laisser parvenir, résulte qu'elle ne vibre pas to jours d'accord avec le milieu astral; on peut même dire qu'en génér ses vibrations sont discordantes à l'égard de celles de ce milieu. Si l'âr était en rapport direct avec la lumière astrale, flottait dans celle-ci sa intermédiaire, toutes les vibrations du milieu astral l'affecteraient imm diatement. C'est au corps qu'il faut s'en prendre s'il n'en est pas ainsi.

Tout groupe d'hommes est une masse de lumière astrale sous forr d'âme humaine. Les idées, les sentiments, les sensations, les volitions cette masse ne sont pas autre chose que ses états vibratoires. Chacu suivant les aptitudes spéciales de son organisme et les circonstance déterminant son état du moment, a en lui plus de telle vibration que telle autre.

Que la pensée existe comme substance, s'échappe du cerveau et flot dans l'air, c'est une idée qu'ont souvent émise les gens d'un système ne yeux délicat; s'ils ne l'ont pas perçue très clairement, comme le montre forme dubitative sous laquelle ils l'ont exprimée, ils l'ont au moins sent suffisamment pour que la notion s'en soit formulée dans leur esprit.

On recherche inconsciemment la foule parce qu'elle dégage de la sub tance éthérée, de la pensée directement assimilable par l'âme qui se nou rit de cette substance comme le corps se nourrit de la matière physiqu les idées ne provenant pas uniquement des aliments matériels comme croient certains physiologistes. Tout homme d'intelligence vive, en vo de formation, préfère le séjour des grandes villes à celui des petites, so vent sans savoir pourquoi, car les vrais motifs de cette préférence ne so pas toujours ceux qu'il se donne: le gain plus élevé, les distractions pl nombreuses. Dans une ville comme Paris les gens ont le cerveau pl actif que dans une préfecture de province. Avec chaque bouffée d'air i aspirent de la substance éthérée qui nourrit et féconde leur esprit, qui le permet d'avoir des idées qu'ils n'auraient pas ailleurs, ou s'ils n'ont pas l cerveau complexe, si les courants nereux sont peu contournés, pe méandreux, mal appropriés à la méditation, la substance éthérée qu'i aspirent leur donne une aptitude spéciale à bavarder. Aussi est-il reconn que si on peut être aussi bavard qu'un Parisien du peuple ou de la class moyenne, on ne peut jamais l'être davantage.

Allez dans un chef-lieu de canton d'une province éloignée et essayez avoir là des idées sur les sujets qui étaient à Paris l'objet de vos méditions, vous verrez immédiatement la différence entre la quantité de atière éthérée qui flotte dans l'atmosphère des deux endroits. *Sans voir à quoi cela tient*, vous serez moins intelligent, vous aurez l'esprit oins fécond au chef-lieu de canton qu'à Paris. Ces faits ont été peu ou rou constatés par tout le monde; mais presque tout le monde s'arrête à la onstatation du fait sans chercher à découvrir ses causes, les recherches alytiques étant l'occupation pour laquelle l'esprit humain éprouve la us grande aversion.

Une forte conviction en impose à ceux devant qui elle est manifestée. ourquoi? Parce qu'une conviction est un état vibratoire de la matière strale constituant l'âme et que cet état se transmet à l'éther ambiant par ndes qui propagent la vibration dans l'âme des auditeurs ou des spectaurs.

Pourquoi va-t-on au théâtre? Le langage du jour le constate: pour brer aux sentiments, aux passions qui sont exprimés par les personages de la pièce.

Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Le milieu moral est un nsemble d'états vibratoires éthérés; tant que ses conditions restent les êmes, les mêmes vibrations s'y reproduisent; l'âme s'accoutume à les prouver et les éprouve d'autant plus facilement qu'elle y est plus accoumée. C'est ce qu'on exprime encore en d'autres termes en disant que tout cte détermine des tendances à sa répétition et que l'idée tend à l'action.

Il faut considérer une vibration comme une série d'état vibratoires se ivant et se fondant les uns dans les autres comme se suivent et se ndent les couleurs du spectre solaire. Toute vibration peut se développer en deux sens : en augmentant ou en diminuant d'intensité à chaque at successif. Le positif et le négatif se retrouvent partout dans la ature, et ce n'est pas à tort qu'Hegel a fondé sa philosophie sur la diactique des contraires. Toute vibration a des tendances à évoluer la série es états qui la constituent, et tout état de conscience peut être considéré mme une vibration. Une vibration nouvelle arrivant pour se propager ns l'âme peut rencontrer deux cas: ou elle est de même sens que la bration en train d'y évoluer ou elle est du sens opposé : dans le preer cas l'état de conscience est sympathique à l'admission de la vibraon nouvelle; dans l'autre cas il y est réfractaire. Lorsqu'on veut conincre quelqu'un qui ne veut pas être convaincu, que dit-il? *Je ne veux s vous entendre, je ne veux pas vous écouter.* Qu'exprime-t-il par là? ı'il veut que la vibration produisant la conviction qu'il possède actuelle-

ment ne soit pas troublée par l'intrusion de celle que vous voulez lu communiquer.

Qu'est-ce qu'une idée fixe ? La répétition constante d'un état vibratoire de l'âme. Le milieu détermine sans cesse l'apparition de ce même état vibratoire.

Pourquoi ordonne-t-on un changement d'air dans certaines maladies à causes morales ? Parce que ces maladies résultent des états vibratoires suscités dans l'âme du malade par les objets du milieu dans lequel il vit. Le changement de milieu déterminera d'autres états vibratoires qui, différents des premiers, guériront la maladie. C'est ce que dit le proverbe espagnol : *A males de amor tiempo y tierra por medio* (1).

On pourrait continuer ainsi longtemps les applications de la théorie de la lumière astrale et montrer que cette théorie existe obscurément depuis longtemps dans la pensée des foules, ainsi qu'en témoignent de nombreux proverbes, ces œuvres de la sagesse des nations, qui, conformément à la loi du rythme, du positif et du négatif, du verse et l'inverse, ont tous un autre proverbe qui est justement leur contre-partie.

GUYMIOT.

POURQUOI JE DEVINS THÉOSOPHE

(Suite) (2)

LA SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

Avant d'exposer la méthode suggérée par les enseignements théosophiques pour obtenir la lumière sur les questions posées ci-dessus, et d'esquisser les vues de la Science occulte sur l'univers, nous voulons dissiper un certain malentendu concernant notre adhésion à la Société théosophique, adhésion qui a attiré sur notre tête une averse de reproches.

La Société a pour buts trois choses, dont la première seule doit être acceptée pour obtenir admission :

1° Former le noyau d'une fraternité universelle ;

2° Poursuivre l'étude des littératures, des religions et des philosophies aryennes en particulier et orientales en général;

3° Pousser aussi loin que possible les investigations dans le champ de la

---

(1) Du mal d'amour le temps et l'espace sont les remèdes.

(2) Voir numéro 8.

nature, pour essayer de comprendre ses lois et tâcher de découvrir les pouvoirs psychiques latents dans l'homme.

Rien de plus. — Pas un mot sur aucune forme de croyance, ni aucune prescription quant à une manière spéciale de considérer l'Univers. Rien d'imposé à notre foi sur les Mahatmas ou initiés, sur les cycles, sur une autre vie, etc. Athées et Théistes, Chrétiens et Hindous, Mahométans et Matérialistes, peuvent se rencontrer sur un large plateau où personne n'a le droit de regarder de travers son voisin à cause de sa couleur ou de sa croyance.

Notre réponse à la demande: « Pourquoi vous êtes-vous jointe à la Société? » sera très simple.

Nous avons vu, dans son affirmation de la fraternité d'une manière aussi large que l'humanité même, nous avons vu là le baume à appliquer immédiatement sur les ulcères de nos sociétés qui se débattent au sein d'une cruelle et antisociale civilisation. J'accorde que cette affirmation n'est encore qu'un idéal; eh bien, il est bon qu'un tel idéal soit élevé devant les yeux des hommes. Mais c'est plus que cela; — et tous ceux qui affirment cet idéal en essayant de s'y conformer, dans la pratique de la vie, font un effort, si faible soit-il, pour amener les humains vers sa réalisation et pour hâter la venue du *Jour de l'homme*.

Après cela, le troisième but de la Société fut l'objet de notre plus grande attention : — chercher à découvrir les forces qui sont latentes en nous, autour de nous; essayer de comprendre quelque chose au mystère de la vie, n'est-ce pas tentant pour un malheureux affamé de lumière et de vérité? En quoi pouvons-nous rougir de ce désir qui nous hante? « Cherchons la vérité », n'est-ce pas la devise de la « Société nationale laïque? » Cette devise ne fut jamais pour nous une phrase vide de sens, et c'est pour lui être fidèle que nous avons dirigé nos pas du côté où nous espérions rencontrer la vérité.

En dehors de cette union, dans le dessein de forcer un principe d'amour, à se manifester dans le monde et de travailler à percer les ténèbres qui nous environnent, la Société Théosophique ne lie aucun de ses membres. Ayez une religion ou n'en ayez pas; ayez telle ou telle manière de voir politique, scientifique ou religieuse, peu importe. Aucune discussion aigre, sentant l'étroitesse et l'intolérance, n'est permise entre les membres. Ces derniers sont complètement libres de suivre leurs études sur tous les plans qu'embrasse la Société ou de les restreindre aux seuls points qui les intéressent particulièrement; ils peuvent même continuer à s'avancer à leurs risques et périls dans les connaissances plus profondes de la science ésotérique; nulle pression, — comme nulle restriction, — n'est exercée sur eux.

Aussi l'accusation d'inconséquence lancée contre la fondatrice de la Société, parce qu'elle disait ne pas voir ce qui pouvait empêcher M. Bradlaugh de s'y joindre, ne peut-elle tenir debout. Il n'y a vraiment rien qui empêche le plus grand matérialiste, le plus grand athée, de faire partie de cette association, à moins pourtant qu'il repousse l'idée de fraternité entre tous les hommes, ce qui n'est pas le cas ici.

Au moment de mettre cette brochure sous presse, une décision judiciaire fort curieuse, concernant les statuts de la Société, nous arrive d'Amérique.

Une branche, en voie de formation, à Saint-Louis, était en instance près de l'autorité locale pour obtenir une autorisation légale d'existence.

Voici comment s'exprime le rapport joint à l'autorisation demandée :

« Après avoir reçu sous serment le témoignage d'un de ses membres, nous pensons que cette Société n'a rien de commun avec une association religieuse. C'est une société d'instruction, plutôt, ayant pour but l'instruction de tous ses membres. Elle ne professe ni n'adore aucun Dieu ; elle n'a ni credo ni culte, ni pratique d'aucune sorte. »

Puis, passant au troisième but de la Société, le rapport constate que : « parmi les phénomènes dont on poursuit l'investigation se trouvent le spiritisme, le magnétisme, la double vue, les cures mentales, la lecture de pensées et autres phénomènes de même espèce ». — « Le témoin, continue le rapport, nous a affirmé que chaque membre est libre d'avoir, sur chacun de ces phénomènes, n'importe quelle opinion qui lui plaît; toutes ces questions n'étant que des sujets à étudier, à discuter et non des articles de foi. — Le témoin a encore ajouté qu'il devait dire néanmoins qu'il supposait la majorité des membres convaincus de la plupart de ces phénomènes et persuadés que l'homme peut faire évoluer des principes encore latents en lui, pouvoirs que la science considère comme anormaux et surhumains. »

Les matérialistes qui, aussitôt mon entrée dans la Société, ont été si prompts à m'accuser de partager les croyances les plus sottes et les plus ridicules, peuvent refuser de croire à ma parole, quand je leur affirme le contraire, mais ils ne peuvent récuser le témoignage de cet acte judiciaire délivré après le plus minutieux examen.

Quand nous lisons, par exemple, dans le *Libre Penseur*, que nous croyons aujourd'hui à la transmigration des âmes ou métempsychose, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer avec peine que la poursuite de la vérité doit être pour peu dans ces aigres polémiques où l'on semble ne chercher qu'à nous déconsidérer, et rien d'autre.

La sauvage hâte avec laquelle on s'est élancé contre notre pauvre nous,

sans attendre un seul mot d'explication, nous a surtout affectée, en ce se
qu'elle fait évanouir une de nos plus chères illusions, en nous montra
que certains libres penseurs peuvent être plus intolérants, plus fanatiqu
moins justes que certains simples chrétiens qui, parlant selon leur co
science, ne craignent pas de terminer leur rapport par cette conclusio
« susceptible ou non d'être atteint, on ne peut nier que le but de la Socié
« soit des plus louables.

« Assumant la responsabilité de cette assertion qu'il y a des phén
« mènes physiques et psychiques inexpliqués, mais explicables, la Thé
« sophie cherche à les élucider. Prenant encore sur elle d'assurer qu'il y
« des facultés latentes dans l'homme, elle cherche à les découvrir, et,
« ses yeux, les absurdités, les impostures qui accompagnent souvent l
« essais de démonstration de ces phénomènes encore inexpliqués, ne so
« que des incidents consécutifs de la période de croissance traversée en
« moment par lesdites facultés.

« Quant à ce qui concerne la science occulte, par la connaissance
« laquelle on peut arriver à s'assurer *de visu* de l'existence de pouvoi
« communément regardés comme surhumains, et à produire des ph
« nomènes classés parmi les choses surnaturelles, il nous a semb
« bon que la Cour ne se prononçât sur ce sujet qu'après plus amp
« examen.

« Avant de donner à l'occultisme le droit de franchise, nous avons vou
« savoir comment il pouvait justifier ses prétentions ; nous nous somme
« donc occupés de savoir si ses adhérents étaient simplement de piètr
« intelligences, des esprits bornés, superstitieux, épris du merveilleux
« d'une crédulité aveugle ou puérile. Nos informations sur ce point no
« ont appris qu'au contraire, dans les différentes contrées de l'Europe
« dans notre propre pays, des savants distingués, des hommes éminen
« en sagesse et en savoir croyaient à l'occultisme et se livraient à so
« étude... Feu le président de l'Université de Browne, M. Wayland, pa
« lant des opérations mentales accomplies dans l'acte de la double vu
« disait que ces phénomènes demandaient à être étudiés avec soin, et qu
« loin d'en rire ou de les nier, comme le faisaient les sots et les ignorant
« *ils étaient dignes de l'attention la plus sérieuse de tous les esprits ph*
« *losophiques en travail de recherche.*

« Sir William Hamilton, l'un des esprits les plus pénétrants et les plu
« savants des métaphysiciens anglais, disait, il y a trente ou quarante an
« *Quelque étonnant que cela paraisse, il est maintenant hors de dou*
« *que, dans certains cas de perturbation nerveuse, les perceptions se fo*
« *jour au moyen d'organes autres que les sens.*

« Appuyée par de tels témoignages, la Société d'études théosophiques « nous semble mise sur le pied de la plus grande *respectabilité*.

« Que par un travail d'études continuelles, elle complète la connais- « sance superficielle que nous avons de toutes ces choses, qu'elle par- « vienne à éliminer les extravagances qui la défigurent et les impuretés « qui la troublent, ce sont des questions sur lesquelles la Cour n'a pas à « se prononcer. »

Sur ce rapport officiel, la Société Théosophique de Saint-Louis fut déclarée d'UTILITÉ PUBLIQUE.

Ceux qu'ont entraînés nos détracteurs pourront-ils, après avoir lu attentivement et pesé chaque phrase de ce rapport, continuer à faire chorus avec eux, à appeler « superstition » les enseignements qui nous viennent de cette société ?

Il est vrai que chaque vérité fut saluée à son entrée dans le monde par des cris de haine ; mais que les libres penseurs, du moins, ne se joignent pas à la foule d'ignorants qui la tuent cette vérité, sans savoir pourquoi ; qu'ils ne viennent pas grossir le courant de forces contraires que l'esprit d'obscurantisme a toujours lancées et lance toujours contre ceux qui tentent d'entrer dans le champ d'investigation que nous offrent les mystères de la nature.

THÉOSOPHIE

La première chose enseignée en Théosophie, car il faut bien accorder que ceux qui se joignent à la Société éprouvent quelque sympathie pour les enseignements qu'on y reçoit, la première chose enseignée, donc, est qu'il faut détruire en soi toute croyance au surnaturel. Quelles que soient les forces latentes dans l'univers en général et dans l'homme en particulier, tout, ici-bas et « là-haut », s'accomplit le plus simplement du monde. *Il n'y a pas et il ne peut y avoir de miracles*; il y a des phénomènes étranges qui déroutent la raison et semblent inexplicables, mais ils n'en ressortissent pas moins des lois les plus simples et les plus naturelles. Cette répudiation de la croyance qu'il peut y avoir quelque chose en dehors et au-dessus des lois de la nature est le fond même de la Théosophie. Le suprasensuel, le surhumain, oui; — le surnaturel, jamais.

Qu'on nous permette ici une digression. Nous voulons montrer quel désappointement attend ceux qui, — encore pleins, sans qu'ils s'en doutent, des fausses conceptions que les religions ont imprimées dans leur esprit au sujet de pouvoirs miraculeux vous tombant d'un ciel quelconque, — ne se joignent à la Société que dans l'espoir de saisir au vol quelques-uns de ces pouvoirs convoités. Si la S. T. affirme qu'il y a dans l'homme des pou-

voirs latents, elle enseigne que ces pouvoirs, n'ayant justement rien de surnaturel, il faut temps, patience, volonté, pour que de telles potentialités s'effectuent.

Un écolier qui a commencé l'étude des mathématiques peut-il espérer résoudre un calcul différentiel avec la même facilité qu'une simple équation?

Un étudiant de la science ésotérique peut-il espérer, parce qu'il a lu ou compris quelques pages de la *Doctrine Secrète*, pouvoir mettre en un instant la main sur la puissance?

Non, il lui faut commencer par l'A B C, comme pour l'acquisition de toute science.

Et, quand même il se trouverait en contact avec qui aurait acquis une partie de ces pouvoirs désirés, il ne lui en faudrait pas moins suivre le long et patient entraînement que demande même la moindre de nos facultés pour arriver à un certain point de perfection.

Mais revenons à ce que la Théosophie demande à ses adhérents pour que ses enseignements ne leur soit pas lettre morte.

Il faut, en second lieu, perdre toute idée de Dieu personnel. — Aussi, comme le faisait remarquer avec beaucoup de justesse M[me] Blavatsky, fondatrice de la Société, les matérialistes, les agnostiques et les athées, sont plus prêts à recevoir les enseignements théosophiques que les croyants dans tel ou tel credo orthodoxe.

« Nous rejetons positivement le Dieu personnel et anthropomorphe des monothéistes, car il nous est impossible de prendre, pour l'Eternel Un, que nous appelons matière éternelle ou substance, la matière illusoire dans son double aspect. Celle-ci n'est qu'un reflet de ce qui est sans forme et inconcevable pour n'importe quel esprit humain, même le plus évolué. Elle n'est, cette matière changeante et qui doit disparaître dans la nuit du temps, elle n'est que l'enveloppe de l'immuable « Cela » (1) qui est et sera toujours. » (*Doctrine Secrète*, p. 545, v, I.)

Le point essentiel à connaître est celui-ci : — Qu'y a-t-il sous le voile des choses ? « Force aveugle et matière » ou une existence infinie se manifestant elle-même en « Intelligence », si nous pouvons nous servir d'un terme si peu adéquat ? L'Univers est-il une bâtisse de hasard, composée d'un agrégat de matière sur laquelle agissent des forces inconscientes, du dernier effort desquelles on verrait naître l'esprit ? ou bien les mondes et leur contenu sont-ils la suite, la conséquence d'une émanation de vie divine se continuant parmi tout ce qui est animé où non ? Où gît la vie ?

(1) Nom indéfini, donné par les Sages hindous, dans les vieux livres, au Tout Eternel

d'où s'élance-t-elle ? est-ce du cœur, du germe que renferme l'amande, cachée sous le noyau ?

« L'esprit » est-il le pleur de la « matière », ou la « matière » la cristallisation de « l'esprit » ? — C'est cette dernière manière de voir qu'adopte la Théosophie. Où le matérialisme se tait, le panthéisme parle ; il nous éclaire sur bien des points laissés dans l'ombre par le premier.

Sur le plan tout à fait matériel, la science nous répond déjà à de nombreuses questions, et elle nous promet de répondre encore à bien d'autres qui sont à l'étude.

Mais pour tout ce qui concerne l'esprit, elle n'a que deux réponses qu'elle murmure ou crie : — insoluble, inconnaissable. Pourtant, sur une question bien ténébreuse encore, elle prend sur elle d'affirmer qu'en suivant pas à pas le développement de notre terre, on trouve toujours la trace d'une intelligence primordiale à l'œuvre. Pourquoi ne pas être logique et pourquoi ne pas reconnaître alors que les facultés humaines, soit à leur aurore, soit à leur apogée, sont d'un ordre intelligible et qu'au moyen d'une étude appropriée on peut arriver à les comprendre ?

(A suivre.) A. Besant.

(Traduit de l'anglais.)

LES ANCIENS MYTHES DE L'INDE

Nous espérons donner prochainement, ici même, un Précis historique *des anciennes religions de l'Inde*, mais, en attendant de publier cette importante étude, nous donnerons, de temps en temps, des articles sur divers personnages ou mythes de ces religions, ce qui préparera le lecteur à notre Précis. Nous commençons aujourd'hui notre travail par une étude sur Garoudha.

GAROUDHA

Garoudha est un oiseau merveilleux de la mythologie hindoue, on le nomme également Garedhu ou Garédu, Garouda et Gardichabouhu.

Divers archéologues nous disent que les lamas du Thibet prétendent que cet oiseau a établi son nid dans une caverne marine immense, dénommée Paoucongi, et que, presque chaque nuit, pour assouvir sa faim, cet oiseau gigantesque enlève dans ses serres soit un tigre, soit un éléphant ou bien un rhinocéros ; c'est ce grand appétit qui l'a fait surnommer Thirâd, c'est-à-dire *qui mange longtemps* ; il a, du reste, bien d'autres surnoms, comme nous allons le voir bientôt.

Voici quelle est la conformation de Garoudha, l'oiseau gigantesque qui sert de monture à Vishnou. — Il a le corps d'un homme avec la tête, le bec et les serres d'un aigle ; sa tête est blanche, ses ailes rouges et son corps jaune.

Il est le roi des oiseaux ; il est fils de Kaçyapa et de Vinata, ou, selon d'autres, d'Aditi ; il protège même celle-ci contre les Rakchasas et lui apporte l'*Amrita*, si convoitée par les esprits malfaisants ou génies du mal.

L'Amrita est l'ambroisie des dieux hindous ; nous savons qu'elle procurait l'immortalité, d'où son nom (α privatif et μριτὰ, mort).

Les Dévas, associés aux Asouras, se procurèrent, à l'origine du monde, l'*Amrita*, au moyen du barattement de la *mer de lait* (l'océan de la création) ; mais ils ne purent obtenir ce résultat qu'avec l'aide de Narayana (*Vishnou).*

Le Déva *Danavandri* parut, un jour, portant un vase de ce breuvage précieux ; les Dieux et les Asouras s'en disputèrent la possession ; ceux-ci même réussirent à se l'approprier, mais Vishnou, sous les traits de Mohini-Maïa, put leur ravir l'Amrita et la livrer aux Dieux.

Nous venons de voir que Garoudha était fils de Kaçyapa, c'est-à-dire de l'espace personnifié ; Kaçyapa était lui-même petit-fils de Brahma, fils de Maritchi et de Dakcha ; Kaçyapa avait douze femmes, parmi lesquelles figure Diti, *la noire*, qui donna naissance aux Daïtas.

De son union avec Aditi, Kaçyapa eut, outre Garoudha, les douze Adytyas, qui représentent les douze soleils mensuels, dont voici les noms : Varouna, Souria, Védani, Bhanou, Indra, Ravi, Gabasti, Jama, Souarnareta, Divakara, Mitra, Vishnou.

Quelques archéologues prétendent que Kaçyapa eut Garoudha de Vinata ; celle-ci aurait accouché d'un œuf, d'où sortit notre merveilleux oiseau. Il est bien difficile de se prononcer à ce sujet,

Quoi qu'il en soit, voici les autres surnoms de Garoudha ; on le nomme encore : *Sitânana*, c'est-à-dire à visage blanc ; *Rakta-Paksa* (aux ailes rouges) ; *Suvarna-Kaya* (au corps d'or) ; *Gaganes vara* (seigneur du ciel) ; *Suétarohita* (blanc et rouge) ; *Kages vara* (roi des oiseaux) ; *Kâma-chârin* (qui va où il lui plaît) ; *Kamayus* (qui vit avec plaisir) ; *Nâgântaka* et *Pannaga-Nasana* (destructeurs des *nagas*, serpents) ; *Sudhâhara* et *Amritaharana* (ravisseur de l'Amrita) ; *Surindra-jit* (vainqueur d'Indra) ; *Vairajit* (dominateur de la foudre) ; *Vishnu-ratha* (monture de Vishnou).

Les représentations figurées de Garoudha sont fort diverses.

J. Marcus de Vèze.

PAR LES PORTES D'OR ! [1]

CHAPITRE V

LE SECRET DE LA FORCE

I

La force d'avancer est le premier besoin de celui qui a choisi son sentier. Où la trouver ? En regardant autour de soi, il n'est pas difficile de voir où les autres hommes trouvent leur force. La source en est une conviction profonde. Par ce grand pouvoir moral est enfanté, dans la vie naturelle de l'homme, ce qui le met en mesure, quelle que puisse être sa fragilité, d'aller à la conquête. A la conquête de quoi ? Non pas des continents, ni des mondes, mais de lui-même. C'est cette victoire suprême qui lui donne accès au tout; c'est alors que tout ce qui pourrait être conquis et obtenu avec effort devient immédiatement, non pas sien, mais lui-même.

Revêtir son armure et aller en guerre, acceptant les chances de mort dans la furie du combat, est chose facile; rester tranquille au milieu de la discorde du monde, conserver le calme dans le tumulte du corps, garder le silence parmi les mille cris des sens et des désirs, puis, nu de toute armure et sans hâte ou excitation aucune, prendre le serpent mortel du soi et le tuer, n'est pas chose facile. Pourtant, c'est là ce qu'il faut faire. Et on ne peut le faire qu'au moment de l'équilibre, quand l'ennemi est déconcerté par le silence.

Mais il faut pour ce moment suprême une force dont n'a besoin aucun héros des champs de bataille. Un grand soldat doit être rempli de la conviction profonde de la justice de sa cause et de la bonté de sa méthode. Celui qui guerroie contre lui-même ne peut gagner la bataille que lorsqu'il sait que dans cette guerre il fait la seule chose qui vaille la peine d'être faite; lorsqu'il sait qu'en la faisant il obtient pour serviteurs le ciel et l'enfer. Oui, il se dresse sur eux deux. Il n'a pas besoin d'un ciel où le plaisir vienne comme une récompense longtemps promise; il ne craint pas un enfer où la douleur attende pour le punir de ses crimes. Car il a vaincu une fois pour toutes ce serpent glissant qui est en lui-même, qui se replie

[1] Voir numéros 2, 4, 5, 6, 7 et 8 de la *Revue théosophique*.

de côté et d'autre dans son constant désir de contact, dans sa recherche perpétuelle du plaisir et de la douleur. Plus jamais (une fois la victoire réellement gagnée), il ne pourra trembler ni s'exalter à la pensée de ce que l'avenir lui réserve. Ces brûlantes sensations, qui lui semblaient les seules preuves de son existence, ne sont plus les siennes désormais. Comment donc peut-il savoir qu'il vit ? Il ne le sait que par raisonnement. Et au bout de quelque temps il se soucie peu de raisonner là-dessus. Alors la paix existe pour lui. Et il trouvera dans cette paix le pouvoir qu'il convoitait. Alors il connaîtra cette foi qui peut transporter les montagnes.

II

La religion retient un homme hors du sentier et l'empêche de faire les premiers pas, pour diverses raisons bien claires. D'abord, elle commet l'erreur essentielle de distinguer entre le bien et le mal. La nature ne connaît aucune distinction de ce genre, et les lois morales et sociales que nous devons à nos religions sont aussi temporaires et aussi spéciales à notre mode et forme d'existence que les lois morales et sociales des fourmis ou des abeilles. Nous passons hors de l'état où ces choses semblent finales et nous les oublions à jamais. Ceci se prouve facilement, puisqu'un homme habitué à penser et comprendre largement doit modifier son code de vie, lorsqu'il habite parmi des peuples différents. Ces gens, au milieu desquels il est étranger, ont leurs religions profondément enracinées et leurs convictions héréditaires, qu'il n'ira pas enfreindre. A moins d'être étroit d'esprit et irréfléchi jusqu'à l'abjection, il voit que leur forme de la loi et de l'ordre est aussi bonne que la sienne. Que peut-il donc faire sinon réconcilier peu à peu sa conduite avec leurs règles ? Et alors, s'il habite chez eux pendant de longues années, le tranchant affilé des différences s'émousse, et il finit par oublier où finit leur foi et où commence la sienne. Pourtant appartient-il à son peuple de dire qu'il a eu tort, s'il n'a fait de mal à personne et s'il est resté juste ?

Je n'attaque pas ici la loi et l'ordre ; je ne parle pas de ces choses avec une téméraire répugnance. Elles sont aussi vitales et nécessaires à leurs places que le code qui régit la vie d'une ruche est nécessaire à son heureuse conduite. Ce que je désire faire remarquer, c'est que la loi et l'ordre par eux-mêmes sont tout à fait temporaires et insuffisants. Quand l'âme d'un homme quitte son habitation éphémère, les pensées de loi et d'ordre ne l'accompagnent pas. Si elle est forte, c'est de l'extase de l'être véritable et de la vie réelle qu'elle devient possédée, comme le savent tous ceux qui ont surveillé les mourants. Si l'âme est faible, elle s'évanouit et s'efface, accablée par le premier transport de la vie nouvelle.

Est-ce que je parle trop positivement ? Ceux-là seuls le diront qui vivent dans la vie active du moment, qui n'ont pas veillé près des morts et des mourants, qui n'ont pas parcouru le champ de bataille et regardé les visages des hommes dans leur dernière agonie. Le fort s'élance triomphant hors de son corps.

Pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus rien pour le retenir ou le faire frissonner d'hésitation. A l'étrange moment de la mort, la délivrance lui a été donnée, et avec une soudaine et délicieuse passion il reconnait que c'est la délivrance. S'il en avait été sûr auparavant, il aurait été un grand sage, un homme fait pour régir le monde, car il aurait eu le pouvoir de se régir lui-même et son propre corps. Cette délivrance des chaînes de la vie ordinaire peut être obtenue aussi facilement durant la vie que par la mort. Il faut seulement une conviction assez profonde pour permettre à l'homme de regarder son corps comme il regarderait le corps d'un autre homme ou les corps d'un millier d'hommes. En contemplant un champ de bataille il est impossible de se faire une idée de la souffrance de chaque agonisant. Pourquoi donc vous faire une plus vive idée de votre propre douleur que de celle d'autrui ? Massez le tout ensemble et regardez-le d'un point de vue plus large que celui de la vie individuelle. Si vous sentez actuellement votre propre blessure physique, c'est grâce à la faiblesse de votre restriction. L'homme psychiquement développé sent la blessure d'un autre aussi vivement que la sienne, et il ne sent pas du tout la sienne s'il est assez fort pour vouloir qu'il en soit ainsi. Quiconque a observé quelque peu sérieusement les conditions psychiques sait que ceci est un fait plus ou moins marqué, selon le développement psychique. Dans bien des cas, l'être psychique est plus vivement et plus égoïstement sensible à sa propre douleur qu'à celle de toute autre personne ; mais c'est seulement lorsque son développement, bien que marqué dans les limites atteintes, ne dépasse pas un certain point. C'est là la force qui emporte un homme jusqu'au bord de cette conscience où se trouvent la paix profonde et l'activité vitale. Elle ne peut l'emporter plus loin. Mais quand il a atteint le bord il est délivré de la mesquine domination de son propre soi. C'est la première grande délivrance. Voyez les souffrances qui nous viennent de notre expérience étroite et de notre sympathie limitée. Chacun de nous se tient tout à fait isolé, unité solitaire, nain dans le monde. Quelle bonne fortune pouvons-nous attendre ? La grande vie du monde se précipite, et nous sommes à tout instant en danger d'être accablés ou même entièrement détruits par elle. Il n'y a pas de défense à lui opposer ; aucune armée de résistance ne peut être levée, parce que dans cette vie chaque homme combat sa propre bataille contre tout autre homme et que pas même deux d'entre eux ne

peuvent être unis sous la même bannière. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à ce terrible danger contre lequel nous luttons à toute heure. Retournez-vous et, au lieu de résister à ces forces, unissez-vous à elles. Devenez un avec la nature et marchez aisément dans sa voie. Ne résistez pas aux circonstances de la vie et ne leur en veuillez pas, pas plus que les plantes n'en veulent au vent et à la pluie. Alors soudain, à votre propre stupéfaction, vous trouverez que vous avez du temps et de la force de reste, pour employer dans cette grande bataille que tout homme doit inévitablement combattre, et combattre en lui-même, dans cette bataille qui le mène à sa propre conquête.

D'aucuns pourront dire à sa propre destruction. Et pourquoi? Parce qu'à partir de l'heure où il goûte pour la première fois la splendide réalité de vivre, il oublie de plus en plus son soi individuel; il ne combat plus pour lui et n'oppose plus sa force à la force d'autrui. Il ne s'inquiète plus de défendre ou d'alimenter ce soi individuel. Pourtant, alors même qu'il est ainsi indifférent à son bien-être, ce soi devient plus vaillant et plus robuste, comme les herbes de la prairie et les arbres des forêts vierges. C'est une affaire indifférente pour lui qu'il en soit ainsi ou non. Seulement, s'il en est ainsi, il a sous la main un bel instrument tout prêt. Et la force et la beauté de son soi personnel sont juste en proportion de sa plus ou moins complète indifférence à son égard. Cela se voit facilement; la fleur des jardins ne devient qu'une copie dégénérée d'elle-même quand elle est simplement négligée. Une plante doit être cultivée au plus haut degré et au plus grand bénéfice par toute l'habileté du jardinier, sans quoi elle ne sera qu'une plante sauvage, nourrie seulement par la terre et le ciel. Qui s'inquiète des états intermédiaires? Quelle valeur ou quelle force y a-t-il dans la rose de iardin, négligée, et avec un ver rongeur dans chaque bouton? Car les fleurs malades ou avortées sont le sûr résultat d'un changement arbitraire de conditions, provenant de la négligence de l'homme qui, jusqu'alors avait été la providence de la plante dans sa vie artificielle. Mais il y a des plaines balayées par le vent où les marguerites s'élancent avec des visages de lune qu'aucune culture ne pourrait produire. Cultivez donc le plus possible, n'oubliez pas un pouce du sol de votre jardin, ni la plus petite des plantes qui y croissent; n'ayez pas la sotte prétention ni l'illusion facile de vous imaginer que vous êtes prêts à l'oublier, et ne l'exposez pas ainsi aux terribles conséquences des demi-mesures. La plante arrosée aujourd'hui et demain oubliée doit dégénérer ou périr. La plante qui n'attend pas d'autre assistance que celle de la nature même mesure sa force tout de suite; elle meurt ou est recréée ou croît comme un grand arbre dont les rameaux remplissent le ciel. Mais ne commettez pas l'erreur

des religionistes et de quelques philosophes ; ne négligez aucune partie de vous-même tant que vous savez qu'elle est vous-même. Tant que le terrain appartient au jardinier, c'est à lui de s'en occuper. Un jour, un appel peut lui venir d'un autre pays ou de la mort même et, en un instant, ce n'est plus lui le jardinier, ses affaires sont terminées, il n'a plus aucun devoir de ce genre. Alors ses plantes favorites souffrent et meurent, et les fleurs délicates redeviennent unies à la terre. Bientôt cependant, l'ardente nature réclame la place comme sienne et la couvre d'herbe épaisse ou de plantes géantes, ou y nourrit quelque bourgeon jusqu'à ce que ses branches ombragent le sol. Soyez avertis et occupez-vous le plus possible de votre jardin jusqu'à ce que vous vous en alliez pour tout de bon, le laissant retourner à la nature et redevenir la plaine balayée par le vent où croissent les fleurs sauvages. Alors, si vous passez par là et que vous regardiez, tout ce qui a pu arriver ne vous causera ni peine ni triomphe. Car vous pourrez dire : « Je suis le sol rocailleux, je suis le grand arbre, je suis les fortes marguerites », et peu vous importera ce qui fleurit là où jadis croissaient vos rosiers. Mais vous devez avoir appris à étudier les étoiles avec quelque avantage avant d'oser abandonner vos roses et négliger de remplir l'air de leur parfum cultivé ; vous devez connaître votre route dans l'air sans traces et de là dans le pur éther ; vous devez être prêt à soulever la barre de la Porte d'or.

Cultivez, dis-je, et ne négligez rien. Seulement, rappelez-vous tout le temps que vous soignez et arrosez, que vous usurpez impudemment la tâche de la nature même. Ayant usurpé son ouvrage, vous devez le poursuivre jusqu'à ce que vous ayez atteint un point où elle n'ait plus le pouvoir de vous punir, où vous n'ayez plus peur d'elle, mais où vous puissiez avec un front hardi lui rendre ce qui lui revient. Elle rit dans sa manche, la puissante mère, vous observant d'un œil furtif et narquois, prête à tout moment à renverser toute votre œuvre dans la poussière dès que vous l'en donnerez la chance, dès que vous deviendrez plus paresseux et moins attentif. L'oisif est le père du fou, au même sens que l'enfant est le père de l'homme. La nature a mis sa grande main sur lui et a écrasé tout l'édifice. Le jardinier et ses rosiers sont brisés ensemble et frappés par le grand ouragan que son mouvement a créé ; ils sont couchés sans espoir jusqu'à ce que le sable soit balayé sur eux et qu'ils soient enterrés dans un morne désert. Sur ce point solitaire, la nature elle-même recréera et se servira des cendres de l'homme qui a osé l'affronter, aussi indifféremment que des feuilles desséchées de ses plantes. Son corps, son âme et son esprit seront tous également réclamés par elle.

III

L'homme qui est fort, qui a résolu de trouver le sentier inconnu, fait chaque pas avec le plus grand soin. Il ne profère pas un mot oiseux, il n'accomplit pas un acte inconsidéré, il ne néglige aucun devoir, aucunes fonctions, quelques bourgeoises ou difficiles qu'elles soient. Mais tandis que ses yeux et ses mains et ses pieds sont ainsi occupés à remplir leur tâche, des yeux, des mains et des pieds nouveaux sont en train de naître au dedans de lui. Car son désir passionné et incessant est de suivre la voie où seuls peuvent le guider les organes subtils. Du monde physique, il a appris à se servir et sait comment se servir; graduellement, son pouvoir avance et il reconnaît le monde psychique. Mais il lui faut apprendre ce monde-là et savoir s'en servir et il n'ose laisser aller la vie qui lui est familière avant d'avoir saisi celle avec laquelle il n'est pas familier. Lorsqu'il a acquis avec ses organes psychiques le même pouvoir que l'enfant qui ouvre ses poumons pour la première fois a acquis avec ses organes physiques, alors c'est l'heure de la grande aventure. Comme il faut peu de chose et pourtant que de choses dans ce peu! L'homme n'a besoin que d'avoir son corps psychique formé de toutes parts comme le corps d'un enfant; il n'a besoin que de la conviction profonde et inébranlable qui pousse l'enfant, la conviction que la nouvelle vie est désirable. Une fois ces conditions acquises, il peut se laisser vivre dans la nouvelle atmosphère et lever les yeux vers le soleil nouveau. Mais alors il ne doit pas oublier de vérifier ses nouvelles expériences au moyen des anciennes. Il respire toujours, bien que différemment; il attire l'air dans ses poumons et reçoit la vie du soleil. Il est né dans le monde psychique et dépend maintenant de l'air et de la lumière psychiques. Là n'est pas son but; ceci n'est qu'une subtile répétition de la vie physique, et il doit la traverser d'après des lois semblables. Il doit étudier, apprendre, croître et conquérir, sans jamais oublier cependant que son but est le lieu où il n'y a ni air, ni soleil, ni lune.

N'imaginez pas que dans cette ligne de progrès l'homme lui-même remue ou change de place. Il n'en est pas ainsi. Le procédé ne peut mieux se comparer qu'à une trouée à travers des couches d'écorce ou de peau. L'homme, ayant appris pleinement sa leçon, rejette la vie physique; ayant appris pleinement sa leçon, rejette la vie psychique; ayant appris pleinement sa leçon, rejette la vie contemplative ou vie d'adoration.

Toutes sont rejetées à la fin, et il entre dans le grand temple, en dehors duquel on laisse toute mémoire du soi ou de la sensation, comme l'adorateur retire ses sandales. Ce temple est le séjour de sa propre et pure divi-

nité, de la flamme centrale qui malgré tous les obscurcissements l'a animé à travers toutes ces luttes. Et quand il a trouvé cette sublime demeure, il est aussi sûr que les cieux mêmes. Il reste calme, rempli de toute science et de tout pouvoir. L'homme extérieur, — le personnage adorant, agissant, vivant, — va son chemin la main dans la main de la nature, et montre toute la force superbe de la sauvage croissance de la terre, éclairée par cet instinct qui contient la science. Car, dans le sanctuaire intime, dans le temple actuel, l'homme a trouvé la subtile essence de la nature même. Entre eux, il ne peut plus y avoir de discussions ni de demi-mesures. Et maintenant vient l'heure de l'action et du pouvoir. Dans ce sanctuaire intime tout se trouve : dieu et ses créatures, et les démons qui en font leur proie ; ceux des hommes qui ont été aimés et ceux qui ont été haïs. La différence entre eux n'existe plus. Alors l'âme de l'homme rit dans sa force et dans son intrépidité et s'avance dans le monde où ses actions sont nécessaires, et produit ces actions sans appréhension, alarme, crainte, regret ou joie.

Cet état est possible à l'homme tandis qu'il vit encore dans le physique; car des hommes l'ont atteint durant leur vie. Seul il peut rendre divines et vraies les actions dans la matière.

La vie parmi les objets des sens doit toujours être une forme extérieure pour l'âme sublime; elle ne peut devenir la vie puissante, la vie de perfection, que lorsqu'elle est animée par le dieu couronné et indifférent qui siège dans le sanctuaire.

S'il est si désirable d'atteindre cette condition, c'est que dès le moment où on y entre, il n'y a plus de trouble, plus d'anxiété, plus de doute ou d'hésitation. Comme un grand artiste peint son tableau sans crainte et sans jamais commettre aucune erreur qui puisse lui causer de regret, ainsi l'homme qui a formé son soi intérieur traite sa vie.

Mais cela n'a lieu qu'une fois qu'on est entré dans cette condition. Ce que nous autres, qui regardons vers les montagnes, sommes affamés de connaître, c'est la manière d'entrer, c'est la route qui mène à la porte. Cette porte est la porte d'or fermée par une lourde barre de fer. La route du seuil étourdit et rend malade; il semble que ce ne soit pas une route; elle paraît finir à tout moment; elle côtoie de hideux précipices, elle se perd dans des eaux profondes.

Une fois qu'on a passé et trouvé la voie, on s'étonne que la difficulté ait paru si grande. Car le sentier, au lieu de disparaître, ne fait que tourner d'une manière abrupte ; au bord du précipice, il est assez large pour les pieds ; et à travers les eaux profondes qui semblent si traîtresses, il y a toujours un gué et un bac. C'est ce qui arrive dans toutes les profondes

expériences de l'humaine nature; quand la première douleur déchire le cœur, il semble que le sentier est fini et qu'une complète obscurité a pris la place du ciel. Et pourtant, en tâtonnant, l'âme continue, et le tournant de la route, difficile et apparemment sans espoir, est passé.

Il en est de même pour bien d'autres formes de la torture humaine. Parfois durant une longne période, durant une vie entière, le sentier de l'existence est perpétuellement encombré d'obstacles qui semblent insurmontables; la douleur, la peine, la souffrance, la perte de tout ce que nous aimons ou estimons, se dressent devant l'âme terrifiée et l'arrêtent à tout moment. Qui met là ces obstacles? La raison recule devant l'enfantine et dramatique peinture que lui présentent les religionistes. Dieu permettant au diable de tourmenter ses créatures pour leur bien final! Quand sera atteint ce bien final? Ce tableau explique l'idée d'une fin, d'un but. Il n'y en a pas. Chacun de nous peut en toute sûreté consentir à reconnaître cela; car, si loin qu'atteignent, dans leur étreinte du mystère de la vie, l'observation, la raison, la pensée, l'intellect ou l'instinct de l'homme, tous les faits acquis montrent que la voie est sans fin, que l'éternité ne peut être perdue de vue en fermant les yeux, ni convertie en un million d'années pour l'âme oisive.

Dans l'homme, pris individuellement ou en général, il existe clairement une double constitution. Je dis ceci par approximation, sachant bien que de nombreuses écoles philosophiques le divisent et subdivisent d'après leurs diverses théories. Ce que je veux dire est que deux grandes marées d'émotion passent sur sa nature, deux grandes forces guident sa vie; l'une fait de lui un animal, et l'autre fait de lui un dieu. Aucune brute terrestre n'est aussi brutale que l'homme qui soumet son pouvoir divin à son pouvoir animal. Ceci est tout, parce que toute la force de sa double nature est alors employée dans une seule direction. L'animal pur et simple n'obéit qu'à ses instincts et ne désire rien autre chose que de satisfaire son amour pour le plaisir; il s'inquiète peu de l'existence d'autres êtres, sauf en tant qu'ils lui offrent du plaisir ou de la douleur. Il ne connaît rien de l'amour abstrait de la cruauté ni d'aucune de ces tendances vicieuses de l'être humain qui en contiennent en elles-mêmes leur propre satisfaction. Ainsi l'homme qui se change en bête a mille fois plus de prise sur la vie que la bête naturelle; et ce qui chez le pur animal n'est après tout qu'innocente jouissance, à l'abri d'une mesure morale arbitraire, devient chez lui un vice, parce qu'il se satisfait par principe. De plus, il détourne vers ce canal tous les divins pouvoirs de son être, et dégrade son âme en en faisant l'esclave de ses sens. Le dieu, défiguré et déguisé, sert l'animal et le nourrit.

Voyons donc s'il n'est pas possible de changer la situation. L'homme en personne est le roi du pays où se voit cet étrange spectacle. Il permet à la bête d'usurper la place du dieu, parce que pour le moment c'est la bête qui plaît le mieux à sa fantaisie royale et capricieuse. Ceci ne peut durer toujours : pourquoi le laisser durer plus longtemps? Tant que l'animal fait la loi, les souffrances seront plus vives en conséquence du changement, de la vibration entre le plaisir et la douleur, du désir de prolonger et de rendre plaisante la vie physique. Et le dieu dans sa capacité de serviteur intensifie mille fois tout cela, en surchargeant la vie de plaisir aigu, de plaisir rare, voluptueux, esthétique, et de douleur si raffinée et si passionnée, qu'on ne sait plus où elle finit, et où commence la jouissance. Tant que le dieu sert, la vie de l'animal sera enrichie et sa valeur augmentée. Mais que le roi se décide à changer l'aspect de sa cour, et par force chasse l'animal du trône d'apparat, rétablissant le dieu à sa place de divinité : ah! la profonde paix qui descend sur le palais! Tout est bien changé. Il n'y a plus là la fièvre des souhaits ou désirs personnels, il n'y a plus aucune révolte ou détresse, il n'y a plus aucune faim de plaisir, aucune crainte de la douleur. C'est comme un grand calme qui descend sur un océan orageux; c'est comme la douce pluie de l'été tombant sur le sol desséché; c'est comme le lac profond que l'on trouve, fatigué et altéré, parmi les labyrinthes de la forêt malveillante.

Mais il y a encore bien autre chose. Non seulement l'homme est plus qu'un animal parce qu'il y a un dieu en lui, mais il est plus qu'un dieu parce qu'il y a en lui un aminal.

Une fois que vous avez contraint l'animal à prendre sa place légitime, celle d'inférieur, vous vous trouvez en possession d'une grande force que vous ne soupçonniez ni ne connaissiez jusqu'alors. Le dieu, comme serviteur, ajoute mille fois aux plaisirs de l'animal; l'animal comme serviteur ajoute mille fois aux pouvoirs du dieu. Et c'est par l'union, par le juste rapport de ces deux forces en lui-même, que l'homme se dresse comme un puissant roi et devient capable de lever la main, de soulever la barre de la porte d'or. Quand ces forces ne sont pas en juste rapport, le roi n'est qu'un voluptueux couronné, mais sans pouvoir, et sa dignité n'est qu'une dérision. Car les animaux non divins connaissent du moins la paix, et ne sont pas déchirés par la vice et le désespoir.

Voilà tout le secret. Voilà ce qui rend l'homme fort, puissant, capable de tenir le ciel et la terre dans ses mains. Ne croyez pas que ce soit facile à faire. Ne vous illusionnez pas dans l'idée que l'homme religieux ou vertueux le fait. Pas du tout. Ils ne font que fixer une mesure, une routine, une loi par laquelle ils tiennent l'animal en échec; le dieu est forcé

e le servir d'une certaine manière, et le fait, l'amusant avec les royances et les fantaisies chéries du religieux, avec le sens sublime d'orueil personnel qui fait la joie du vertueux. Ces vices spéciaux et canoniés sont trop bas et trop vifs pour être possibles au pur animal, dont la eule inspiratrice est la nature même, toujours fraîche comme l'aurore. e dieu dans l'ombre, dégradé, est quelque chose d'indicible dans son ıfâme pouvoir de production.

L'animal dans l'homme, élevé, est quelque chose d'incompréhensible ans ses grands pouvoirs de service et de force.

Vous oubliez, vous qui laissez vivre votre soi animal, à peine réprimé t retenu dans certaines limites, qu'il est une grande force, une portion ıtégrale de la vie animale du monde où vous vivez. Avec lui vous pouez régir les hommes et influencer le monde même, d'une manière plus u moins perceptible, suivant votre force. Le dieu, si vous lui donnez sa uste place, inspirera et guidera si bien cette créature extraordinaire, éduquera et la développera à tel point, la forcera tant à agir et à reconaître sa nature, que vous tremblerez en reconnaissant le pouvoir qui est éveillé en vous. L'animal qui est en vous-même sera alors un roi armi les animaux du monde.

C'est là le secret des magiciens du vieux monde, qui se faisaient servir ar la nature, et accomplissaient tous les jours les miracles dont ils vaient besoin. C'est là le secret de la race à venir dont lord Lytton ous a laissé entrevoir l'esquisse.

Mais ce pouvoir ne peut être atteint qu'en donnant au dieu la suzeraieté. Faites de votre animal le maître de vous-même, et il ne sera jamais maître de personne autre.

ÉPILOGUE

Retirée et cachée dans le cœur du monde et dans le cœur de l'homme st la lumière qui peut illuminer toute vie, l'avenir et le passé. Ne la ıercherons-nous pas? Assurément quelques-uns doivent le faire. Et ors, peut-être, ceux là ajouteront ce qu'il faut à ce pauvre fragment de e pensée.

AMARAVELLA.

FIN

LA PHILOSOPHIE KABBALISTIQUE [1]

(Suite) (2)

Au lieu d'une seule, misérable et courte petite vie suivie d'une éterni de bonheur et bien plus souvent de malheur, comme dans le catholicism ou suivie du néant, comme dans le matérialisme, l'homme de la kabba passe par une multitude de transmigrations, montant ou descendant da l'échelle des êtres suivant son mérite, mourant et renaissant sur cet terre ou, comme dit Lucain, « dans d'autres orbes », jusqu'à ce qu'il s digne d'entrer dans le palais de son père.

La mort pourrait ainsi être comparée à la chaîne qui unit ensemble l patenôtres d'un rosaire de vies.

« Cette opinion, comme l'observe Lucain, fût-elle une erreur, heure les peuples qu'elle console ! ils ne sont point tourmentés par la crainte trépas, la plus cruelle de toutes les craintes. De là cette ardeur qui bra le fer, ce courage qui embrasse la mort, cette honte attachée aux soi (exagérés) d'une vie que l'on ne perd que pour un instant. »

Quand on compare la couardise de l'élite des Français modernes, q ne songe qu'à se tailler dans le budget la plus grosse tartine possible, l'audace de nos vieux Gaulois, qui ont rempli le monde antique de leu exploits, de leurs colonies, de leurs lumières, n'y a-t-il pas lieu de demander si l'opinion druidique sur la destinée de l'homme et la plurali des vies ne valait pas mieux que l'étroite et mesquine doctrine catholiqu et surtout que la prétendue théorie transformiste ?

IV

Les épreuves terminées, l'éducation du fils du roi achevée, que devie l'homme, c'est-à-dire l'âme humaine ?

Elle va se réunir à l'une des âmes d'où elle est sortie, elle retourne Dieu, elle rentre dans le palais du roi son père.

« Là, dit M. Franck d'après les kabbalistes, là tout rentre dans l'uni et dans la perfection ; tout se confond dans une seule pensée qui s'éte sur l'univers et le remplit entièrement... dans cet état, la créature ne pe plus se distinguer du créateur ; la même pensée les éclaire, la même v lonté les anime. »

---

(1) *La Kabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux*, par Ad. Franck, membre l'Institut, in-8. Paris, Hachette et Cie, 1889.
(2) Voir numéro 8.

Ceci est un peu vague, et ressemble beaucoup au *requiem æternam* des chrétiens et au *nirvana* exotérique des Hindous. A cet égard, la doctrine druidique nous parait supérieure à la kabbale; en tout cas, elle est plus explicite et plus précise. Afin que le lecteur puisse en juger avec connaissance de cause, nous allons résumer en quelques lignes ce que nous enseigne sur ce point le *Mystère des Bardes de l'Ile de Bretagne.*

Il y a trois phases nécessaires de toute existence par rapport à la vie: le Commencement dans l'abîme; la Transmigration dans Abred (l'humanité) et la Plénitude dans le ciel.

Il y a trois états successifs des êtres animés: l'état d'Abaissement dans l'abîme; l'état de Liberté dans Abred, l'état d'Amour ou de félicité dans le ciel.

Il n'est pas possible que deux êtres soient identiques à tous égards. Chaque être vivant est et sera toujours, au ciel aussi bien que sur la terre, un individu distinct des autres. Il y aura donc toujours et partout des inégalités. Mais ces inégalités ne sont point un mal ni une souffrance; elles n'empêchent pas chaque individu de jouir de la plénitude de bonheur. Car il suffit, pour que chacun soit parfaitement heureux, qu'il y ait plénitude en ce qui concerne la prééminence distinctive, et la plénitude d'une chose comprend nécessairement tout ce qu'elle peut être en réalité.

Or, il y a trois plénitudes dans le ciel: 1° participer de toute qualité, avec une perfection principale; 2° posséder toute espèce de génie avec un génie prééminent; 3° embrasser tous les êtres dans un même amour avec un amour en première ligne, savoir, l'amour de Dieu. Et c'est en cela que consiste la plénitude du bonheur dans le ciel (1).

On voit que l'égalité et la perfection absolue ne sont pas nécessaires à la plénitude du bonheur, — on en voit mille preuves, même en ce monde, — et que, dans le ciel des Bardes, on jouira de la félicité parfaite sans que la goutte d'eau, la personnalité humaine, se perde dans l'Océan, se confonde avec la divinité.

Observons aussi que la vie céleste ne sera pas désœuvrée. Les Bardes celtiques ne pouvaient se faire à l'idée d'une vie consistant en repos éternel, et qui est, en effet, contradictoire, puisque la vie c'est l'action.

En effet, les *trois Victoires* : la science, l'amour, la puissance (triade 28), qu'il s'agit de remporter, et dont la conquête commence dans la condition de l'humanité, se continuent éternellement dans le ciel lorsqu'on y est parvenu. Toute la différence, c'est que la lutte a lieu : sur la terre, avec

(1) V. Pictet, *le Mystère des Bardes de l'Ile de Bretagne*, triades 13, 14, 34, 37, 45.

diminution progressive, et dans le ciel avec absence de mal, absence de besoin, absence de mort (triade 31) (1).

V

S'il nous fallait exposer la doctrine de la Kabbale relativement à l'Univers, nous risquerions beaucoup, entreprenant une tâche au-dessus de nos forces, de faire preuve d'insuffisance ; en tout cas, nous nous exposerions à épuiser la patience du lecteur ; or, nous avons encore besoin de toute son attention, et nous le prions de vouloir bien nous la prêter pour quelques spéculations sociologiques qui sont, à notre avis, d'une bien plus grande importance et d'une plus immédiate utilité que les contemplations cosmologiques.

Nous nous bornerons donc à indiquer le principe à l'aide duquel on passe d'un Monde à l'autre : de l'homme à l'univers d'un côté, et de l'homme à Dieu de l'autre.

Ce principe est d'ailleurs le fil d'Ariane de toutes les recherches kabbalistiques, ou plus généralement, théosophiques ; il s'applique aussi bien à la société qu'à l'Homme, à l'Univers et à Dieu.

Cette clef de la science universelle est ce qu'on appelle la *loi d'analogie* en vertu de laquelle le supérieur est semblable à l'inférieur, et réciproquement : l'inférieur est semblable au supérieur ; de sorte que, connaissant le moyen, et l'un des extrêmes, on peut trouver l'autre terme, comme en arithmétique.

C'est par le moyen de cette loi d'analogie que la Kabbale nous élève à Dieu : les Sephiroth symbolisent à la fois les attributs de Dieu et la nature humaine.

C'est d'après la même loi qu'elle nous abaisse vers les choses. C'est pourquoi Saint-Martin a pris pour épigraphe de son *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers*, la formule suivante déjà exprimée dans son livre *Des Erreurs et de la Vérité* : expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses.

En effet, nous avons déjà vu plus haut que : la forme de l'homme renferme tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, les êtres supérieurs aussi bien que les êtres inférieurs.

---

(1) Delarnill a exposé une théorie très approchante de celle des Bardes. « Nous irons, si nous le méritons, sur des globes où nous serons avec d'autres habitants, environnés de *plus de biens* et de *moins de maux*, plus enclins à la vertu, moins au vice, moins imparfaits. » C'est pour ce motif qu'il fut accusé d'avoir trahi les mystères auxquels il avait été initié, et qu'il périt d'une mort tragique attribuée à une vengeance occulte. (V. PEZZANI, *la Pluralité des existences de l'âme*, p. 222.)

Le *Zohar* n'est pas moins positif sur ce point que ses commentateurs : « Tout le monde inférieur, y est-il dit, a été fait à la ressemblance du monde supérieur ; tout ce qui existe dans le monde supérieur nous apparaît ici bas comme dans une image ; et tout cela n'est cependant qu'une seule chose. »

VI

Nous n'étudierons pas la réalisation de la loi d'analogie dans les trois sortes de globes qui composent l'univers : soleil, planètes et satellites, ni dans les trois règnes de la nature terrestre : animaux, végétaux et minéraux. Mais nous allons chercher les données qu'elle peut nous fournir sur la sociologie.

Par analogie, d'une part, avec le système universel, qui se compose de : soleil, planète et satellite ; et d'autre part, avec le système divin, qui renferme trois principes : l'ensoph, l'esprit et la matière ; principes qui prennent différents noms suivant les temps et les lieux, mais qui sont au fond toujours et partout les mêmes ; la Kabbale reconnait dans l'homme trois principes essentiels, qui correspondent aux trois principes théogoniques et aux trois principes cosmogoniques.

Le *soleil* humain est le système nerveux sympathique, dont le centre est le plexus appelé pour cette raison *solaire*, et le principal organe, le cœur.

La *terre* (la planète), c'est le système de la nutrition et de la génération.

La *lune* (le satellite), c'est le système cérébral et indépendant.

Par une autre analogie, peut-être un peu forcée, mais que nous admettrons néanmoins, les Kabbalistes supposent que l'humanité est un être réel, aussi bien que l'homme. La société est, en quelque sorte, au « grand visage », dont les individus sont les « petits nègres ».

Les Kabbalistes anciens n'ont pas, que je sache, tiré de ces principes les conséquences sociologiques qui en découlent.

Plusieurs modernes : Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Saint-Yves d'Alveydre, ont proposé des systèmes sociaux en s'autorisant de la Kabbale, c'est-à-dire de la tradition.

D'autres auteurs qui, tout en déclamant contre la théosophie, ne dédaignent pas d'employer sa méthode d'analogie, — mais avec plus ou moins de maladresse, — ont établi leurs spéculations sociologiques ou socialistiques sur le principe de l'analogie qui existe ou qui doit exister entre l'homme et la société.

Nous ne pouvons discuter ni même exposer ici tous ces systèmes, mais nous allons, en passant, réfuter le principe qui sert de base à la plupart

d'entre eux ; ensuite nous indiquerons les vrais principes, c'est-à-dire ceux que fournit la loi d'analogie rigoureusement appliquée.

De ce que l'homme se nourrit, se reproduit, sent, pense, et qu'il possède des organes spéciaux pour chacune de ces fonctions, certains des sociologistes que nous avons en vue concluent que la société, pour être semblable à l'homme, doit être dotée d'organes correspondant à chacune de ces fonctions ; et, partant de ce principe, il la divisent en castes, ou du moins en classes, destinées à accomplir l'une ou l'autre de ces fonctions à l'exclusion plus ou moins absolue des autres.

Les auteurs qui édifient de pareils systèmes sociaux transgressent évidemment la loi d'analogie ; ils ne font pas attention que l'homme, qu'ils prennent pour molécule sociale, est un être homogène, que tous les hommes sont hommes, c'est-à-dire microcosmes, c'est-à-dire contenant chacun en eux : soleil, terre et lune.

Les molécules qui composent un organisme humain sont de nature différente, elles sont hétérogènes. Celles qui pensent sont incapables de digérer et *vice-versâ* ; elles se classent donc *nécessairement*, chacune remplissant la fonction qui lui convient, sans qu'une autre le lui commande ou l'y contraigne.

Les molécules sociales étant homogènes, les hommes ne peuvent être classés *librement*, par leur propre choix.

Etablir des classes spéciales plus ou moins arbitraires, ce serait empêcher ou dispenser les individus de remplir toutes les fonctions qu'exige d'eux la nature et de développer toutes les facultés qu'elle leur a données en germe, évidemment dans le but qu'ils les fassent fleurir et fructifier.

Tout système de classification des hommes par des hommes tend donc à amoindrir, à annihiler les unités sociales et, par conséquent, le total, la société. Tout système de *castation* est un système de *castration*. L'expérience de tous les temps et de tous les pays est là pour le prouver.

VII

Quels sont donc les vrais principes de la sociologie kabbalistique, ou pour parler d'une manière plus compréhensive, de la sociologie théosophique ?

Le mot *théosophie* signifiant *sagesse de Dieu*, le théosophe doit admettre *a priori* que Dieu est sage dans l'organisation de la Société, aussi bien que dans celle de l'homme et de l'univers ; et, conséquemment, qu'il n'y a pas lieu d'introduire la moindre contrainte dans les rapports sociaux ; enfin, que s'il y a du mal dans la société, il vient de l'homme et non de

Dieu, et que précisément, il dérive de la contrainte, bien ou mal inten tionnée, qui résulte des lois humaines.

Le principe fondamental et absolu de la sociologie théosophique es donc la liberté.

C'est ce que nous a déjà indiqué le *Mystère des Bardes* en faisant de l liberté l'état propre et caractéristique de l'humanité (tr. 13). Il y revien même avec insistance : « Trois choses sont primitivement contempo raines : la lumière, l'homme, la liberté » (tr. 22). Ainsi, pas d'hommes e pas de lumière sans liberté.

Mais les *a priori* n'étant pas à la mode du jour, montrons *a posterior* par la méthode analogique, comment et pourquoi la liberté est le princip suprême, la *couronne*, pourrions-nous dire, de la sociologie.

Pour cela il nous suffit de voir ce qui se passe dans l'organisme humain afin d'en déduire ce qui doit se passer dans l'organisme social.

Le cœur est l'appareil central et supérieur de l'organisme humain ; c'es le soleil du microcosme ; c'est à lui que tout arrive, c'est de lui que tou part. C'est lui qui matérialise l'esprit attiré par les poumons, et qui spiri tualise la matière absorbée par les organes digestifs. C'est lui, enfin, qu vivifie la *terre* (le corps), et qui illumine la *lune* (le cerveau).

Après le *soleil* (le cœur), l'appareil le plus important dans le corp humain, c'est la *planète*, *la terre*, c'est-à-dire le ventre ; et ce n'est qu'er dernier lieu que vient le *satellite*, la *lune*, c'est-à-dire le cerveau.

Tous les végétaux et beaucoup d'animaux sont dépourvus de systèm cérébral et n'en vivent pas plus mal ; tandis qu'aucun ne peut se passe des appareils de nutrition et de circulation.

Pour découvrir, d'après ces principes, comment doit vivre la société, – *primo vivere*, *deinde philosophari*, — il faut voir comment vit l'individu

Or. on sait que toutes les fonctions vitales s'exécutent sans que le suje y prenne part ; le plus grand nombre s'accomplisse même sans qu'i en ait conscience.

Le cœur bat, les poumons respirent, l'estomac digère, les glandes secré tent, le cerveau même se nourrit et se dénourrit sans savoir ni pourquo ni comment. La fonction de ce dernier organe, auquel nous attachon tant d'importance, se réduit à nous mettre en relation avec les objet extérieurs.

En un mot, nous ne vivons pas, nous nous laissons vivre ; le principe qu régit nos fonctions vitales n'est pas notre volonté, il n'est pas nous, il es au-dessus de nous ; il n'est pas humain, il est divin.

Appliquons maintenant ces données à la société.

Pour que la loi d'analogie soit observée, pour que la vie sociale re

emble à la vie humaine, il faut que la société se laisse vivre, il faut que le oleil, l'inconscient, la providence la régisse.

C'est par le cœur et non par l'esprit que la société, comme l'individu, oit vivre. Confier la direction de la société à une prétendue élite d'indi-idus qui, soi-disant, représentent le cerveau, c'est renverser l'ordre aturel; c'est charger le cerveau de respirer, de digérer, de faire circuler sang, etc.

Toute l'intelligence, toute la volonté de l'homme ne pouvant rien — en ien, s'entend, — sur ses propres fonctions vitales, c'est outrager la loi 'analogie que de charger certains individus de présider à la vie sociale.

Le gouvernement n'a donc pas de raison d'être dans la société, consi-érée comme être vivant et assimilée à l'homme.

L'organe gouvernemental est, dit-on, le cerveau de la société.

— Eh bien! soit. Son rôle sera donc, comme il est chez l'individu, de iettre la société en rapports avec les êtres extérieurs à elle.

Mais si l'humanité est un être réel, un, comme on le suppose, la société ussi doit être unique.

Dans cette hypothèse, il n'existera donc pas sur ce globe d'êtres exté-eurs à elle, de sorte que la fonction gouvernementale n'aura pas de raison 'être et se réduira à une sinécure.

Si l'on admet que l'humanité n'est pas un être unique, et qu'elle est ivisée en un certain nombre d'individus appelés *nations*, — soit, par xemple, les 70 nations du *Zohar*, — il faudra alors déterminer entre tous s peuples existants, qui d'entre eux est nation et qui ne l'est pas. Ce roblème est plus facile à poser qu'à résoudre, et s'il est vrai qu'un pro-lème bien posé est à moitié résolu, il est plus que probable que celui-ci e le sera jamais qu'à demi.

Néanmoins, supposons-le résolu. La loi d'analogie veut alors que le ôle du gouvernement se borne à mettre chaque société en rapport avec s autres. Ses attributions se réduiront donc à deux : la diplomatie et la uerre.

Et si le gouvernement exerce d'autres fonctions que celles qui se rap-ortent aux relations extérieures, il produira dans la société des effets nalogues à ceux qui résulteraient de l'intervention du cerveau humain ans les fonctions du foie, de la rate, des reins ou de tout autre organe ital.

VIII

La grande plaie, large et profonde, des sociétés modernes, c'est l'excès es charges publiques; cette plaie a sa cause dans l'extension indéfinie ue l'on donne aux attributions de l'Etat.

Si les gouvernements des peuples qui se disent civilisés étaient réduits aux seules fonctions que les principes kabbalistiques, — c'est-à-dire, la saine raison et même le simple bon sens, — leur reconnaissent il deviendrait facile de résoudre le grand problème à deux faces : équilibrer le budget et, en même temps, diminuer les impôts.

Espérons donc, en tout cas, souhaitons que le règne des politiciens-étatistes cesse et que le règne de Dieu arrive à la face du leur.

ROUXEL.

LA DOCTRINE SECRÈTE

PROÈME

PAGES D'UNE PÉRIODE PRÉHISTORIQUE (1)

Avant de soumettre à la considération du lecteur les stances du livre de Dzyan qui forment la base du présent ouvrage, il est absolument nécessaire de lui faire connaître les quelques conceptions fondamentales qui soutiennent et pénètrent tout le système de pensée sur lequel nous appelons son attention. Ces idées élémentaires sont en petit nombre, et de leur claire compréhension dépend l'intelligence de tout ce qui suit ; nous n'avons donc pas besoin d'excuse pour demander au lecteur de les apprendre d'abord, avant de faire usage du corps même de l'ouvrage.

La doctrine secrète établit trois propositions fondamentales :

(a) Un PRINCIPE omniprésent, éternel, illimité et immuable sur lequel toute spéculation est impossible, puisqu'il dépasse la puissance de la conception humaine et ne pourrait être que rapetissé par toute expression ou comparaison humaine. Cela est au delà de l'horizon et de l'atteinte de la pensée, — ou, d'après les paroles de Mandukya, « inconcevable et innommable ».

Afin de comprendre ces idées plus clairement, que le lecteur parte de ce postulat qu'il existe une Réalité absolue qui précède tout être manifesté ou conditionné. Cette Cause infinie et éternelle, — vaguement formulée dans l' « Inconscient » et l' « Inconnaissable » de la philosophie européenne courante — est la racine sans racine de « tout ce qui fut, est ou

(1) Voir pour le début du *Proème* les nos 7 et 8, et pour l'*Introduction* tous les numéros de la *Revue théosophique* depuis le commencement.

sera jamais ». Elle est naturellement dépourvue de tout attribut et est essentiellement sans relations avec l'être manifesté et fini. C'est « l'Etre-té » plutôt que l'être (en sanscrit *sat*), et c'est au delà de toute spéculation ou pensée.

Cette « Etre-té » est symbolisée dans la Doctrine secrète sous deux aspects. D'un côté, l'Espace abstrait absolu, représentant la pure subjectivité, la seule chose qu'aucun esprit humain ne puisse ni exclure d'aucune conception ni concevoir par elle-même. De l'autre, le mouvement absolu abstrait, représentant la Conscience inconditionnée. Même nos penseurs occidentaux ont prouvé que la Conscience nous est inconcevable à part du changement, et le mouvement est le meilleur symbole du changement, sa caractéristique essentielle. Ce dernier aspect de l'unique réalité est aussi symbolisé par le terme « le grand souffle », et le symbole est assez graphique pour se passer d'explications. Ainsi donc, le premier axiome fondamental de la Doctrine secrète est cet Un Absolu métaphysique, — l'Etre-té, — que l'intelligence limitée a représenté par la Trinité Théologique.

Il se pourrait, cependant, que quelques explications complémentaires fussent d'un grand secours à l'étudiant.

Herbert Spencer a récemment modifié son Agnosticisme au point d'affirmer que la nature de la « Cause première » (1) — que l'Occultiste, plus logique, dérive de la « Cause sans cause », l' « Eternel », « l'Inconnaissable », — pouvait être essentiellement la même que celle de la Conscience qui a sa source en nous; en un mot, que la réalité impersonnelle qui pénètre le Kosmos est le pur noumène de la pensée. Ce pas en avant l'amène bien près des doctrines ésotériques et Védantines (2).

Parabrahm (l'unique Réalité, l'Absolu), est le champ de la Conscience absolue, c'est-à-dire de cette Essence qui est en dehors de toutes relations avec l'existence conditionnée, et dont l'existence conditionnée est un symbole conditionné. Mais une fois que nous sortons en pensée de cette Négation (pour nous) absolue, la dualité survient dans le contraste de l'Esprit (ou Conscience) et de la Matière, du sujet et de l'objet.

L'Esprit (ou Conscience) et la Matière, doivent cependant être considé-

(1) Le mot « premier » présuppose naturellement quelque chose qui est « le premier né », le premier en temps, espace et rang, « c'est-à-dire quelque chose de fini et de conditionné. Le « premier » ne peut être l'Absolu, car c'est une manifestation. Aussi l'Occultisme oriental appelle-t-il le Tout Abstrait « la Cause unique et sans cause », « la racine sans racine », et limite-t-il la « première cause » au Logos, au sens que Platon donne à ce terme.

(2) Voir les quatre conférences savantes de M. Subba Row sur la Bhagavad Gita. (*Theosophist*, février 1887.)

rés, non comme des réalités indépendantes, mais comme les deux facettes ou aspects de l'Absolu (Parabrahm), lesquels constituent la base de l'être conditionné soit subjectif ou objectif.

Si nous considérons cette triade métaphysique comme la racine dont procède toute manifestation, le grand souffle assume le caractère d'Idéation pré-cosmique. C'est le *fons et origo* de la force et de toute conscience individuelle, et il fournit l'intelligence qui guide le vaste thème de l'évolution cosmique. D'autre part, la substance radicale précosmique *(Mulaprakiti)* est cet aspect de l'Absolu qui soutient tous les plans objectifs de la Nature.

De même que l'Idéation pré-cosmique est la racine de toute conscience individuelle, ainsi la substance précosmique est le subtratum de la matière dans ses divers degrés de différentiation.

D'où il paraîtra que le contraste de ces deux aspects de l'Absolu est essentiel à l'existence de « l'Univers manifesté ». A part de la substance cosmique, l'Idéation cosmique ne pourrait se manifester comme conscience individuelle, puisque c'est seulement à travers un véhicule (1) de matière que la conscience jaillit comme « je suis Moi », une base physique étant nécessaire pour concentrer un rayon de l'esprit universel à un certain degré de complexité. Encore une fois, à part de l'Idéation Cosmique, la substance cosmique resterait une abstraction vide, et aucune apparition de conscience n'en pourrait résulter.

L' « Univers manifesté » est donc pénétré par la dualité, qui est, pour ainsi dire, l'essence même de son Existence comme « manifestation ». Mais, tout comme les pôles opposés de sujet et d'objet, d'esprit et de matière, ne sont que des aspects de l'Unité en laquelle ils sont synthétisés, ainsi, dans l'univers manifesté, il y a « ce » qui lie l'esprit à la matière, le sujet à l'objet.

Ce quelque chose, actuellement inconnu de la méditation occidentale, est appelé par les occultistes Fohat. C'est le « pont » au moyen duquel les « idées » qui existent dans la « Pensée Divine » sont imprimées sur la substance cosmique en qualité de « Lois de la Nature ». Fohat est ainsi l'énergie dynamique de l'Idéation cosmique ; ou bien, si on le regarde de l'autre côté, c'est le médium intelligent, le pouvoir qui guide toute manifestation de la « Pensée Divine » transmise et manifestée par les Dhyani-Choans (2), les architectes du monde visible. Ainsi de l'Esprit ou Idéation cosmique vient notre conscience ; de la substance cosmique viennent les

(1) Appelé en sanscrit: *Upadhi*.
(2) Appelés par la théologie chrétienne Archanges, Séraphins, etc.....

divers véhicules, dans lesquels cette conscience est individualisée et arrive à la soi-conscience ou conscience réfléchie ; tandis que Fohat, dans ses diverses manifestations, est le mystérieux lien entre l'Esprit et la Matière, le principe animateur qui électrifie tout atome et lui donne la vie.

Le résumé suivant donnera au lecteur une idée plus claire :

1. L'ABSOLU, le Parabrahm des Védantins ou l'unique Réalité, *sat*, qui est comme le dit Hegel, à la fois Être absolu et Non-être.
2. La première manifestation, le Logos impersonnel, et en philosophie, *non-manifesté*, précurseur du *manifesté*. C'est la « Cause première », « l'Inconscient » des Panthéistes européens.
3. L'Esprit-matière, la Vie ; l'« Esprit de l'univers », le Paratha et Prakriti, ou le second Logos.
4. L'idéation cosmique, Mahat ou l'intelligence, l'Ame universelle, l'âme du monde ; le Noumène cosmique de la matière, la base des opérations intelligentes de et dans la nature, appelé aussi Maha-Buddhi.

Une Réalité ; ses doubles aspects dans l'univers conditionné.

(*A suivre.*) H.-P. Blavatsky.

La Théosophie a travers le Monde

APOLLONIUS DE TYANE (1)

Par Philostrate.

(*Extrait de la traduction de* A. Chassang.)

Apollonius de Tyane, dans ses voyages à travers le monde à la recherche de la vérité, et désireux de se mettre au courant de toutes les connaissances humaines, ayant entendu parler d'une secte d'Egyptiens, appelés *Gymnosophistes*, vint exprès en Afrique pour converser avec eux et apprendre de leur bouche quelle était leur philosophie.

---

(1) Nous engageons fortement nos lecteurs, et surtout les Membres de la S. T. Hermès, à lire ces extraits avec la plus grande attention. Nous indiquons tout particulièrement à leur étude les passages soulignés, dont ils comprendront toute la portée *ésotérique*. Ils verront, en outre, que les *anciens* comme les *modernes* sont absolument *d'accord* pour *reconnaître la haute antiquité* des doctrines philosophiques de l'Inde, et que les différents auteurs dont nous avons ici donné des fragments (Balzac, Burnouf, Apollonius) placent, sans hésitation, dans l'Inde, le berceau des *Philosophies* et des *Religions*.

Ces autorités et d'autres encore (que nous nous réservons de citer), montreront aux Etudiants sincères de la Théosophie, de quel côté se trouve la source où nous devons chercher la *Vérité*, et, de plus, que nous préférons des *preuves* aux simples mais souvent trop faciles *affirmations* de quelques-uns de nos contradicteurs.

G. Caminade, M. S. T.

Le chef des Gymnosophistes, nommé Thespision, l'accueillit à merveille, et, en lui exposant ses principes, lui parla des *Indiens*, déclarant qu'ils « cherchent à attirer les visiteurs par diverses séductions », tandis que les Gymnosophistes se recommandent par leur simplicité ; puis, poursuivant son discours, il ajouta : « Vous connaissez, entre autres allégories, celle de Prodicus sur Hercule. Hercule est représenté comme un jeune homme ; il hésite entre le genre de vie qu'il doit embrasser. La Volupté et la Vertu s'emparent de lui et s'efforcent de l'attirer chacune de son côté. La Volupté est parée de colliers d'or, elle porte une robe de pourpre, ses joues sont brillantes, sa chevelure est nouée avec art, ses yeux sont entourés de vermillon, et, pour compléter la magnificence de sa toilette, elle a des chaussures dorées. La Vertu a l'air d'une personne fatiguée, son regard a quelque chose de sévère ; elle se fait une parure de son extérieur négligé ; elle marche nu-pieds, n'a qu'une robe courte, et n'en aurait pas du tout, si la pudeur n'interdisait aux femmes la nudité. Eh bien ! Apollonius, supposez que vous êtes vous-mêmes placé entre la *sagesse indienne* et la nôtre. L'une vous dit qu'elle vous préparera pour votre sommeil un lit de fleurs, qu'elle a du lait pour votre soif et du miel pour votre faim, qu'elle vous fournira, quand vous voudrez, du nectar et des ailes, que pour vos repas elle formera un cercle de trépieds et de sièges d'or, que vous n'aurez pas à prendre de peine, que toutes ces choses viendront d'elles-mêmes vous trouver. L'autre vous dit, au contraire, qu'il convient de coucher sur la dure, de vivre nus comme nous, et au milieu des fatigues, de ne prendre ni goût ni plaisir à tout ce qui n'aura pas été gagné avec peine, d'éviter l'ostentation et le faste, de rejeter loin de vous les visions et les songes qui font oublier la terre. Si vous choisissez comme Hercule, si votre jugement est bien ferme, si vous ne dédaignez ni ne repoussez la simplicité qui est conforme à la nature, vous pourrez vous vanter d'avoir *dompté plusieurs lions*, d'avoir *coupé la tête à plusieurs hydres*, d'avoir *vaincu des Géryons* et *des Nessus*, enfin d'avoir *accompli tous les travaux d'Hercule ;* que si vous préférez les artifices des charlatans, vous pourrez flatter les yeux et les oreilles, mais vous ne serez pas plus sage qu'un autre, et vous serez battu par un Gymnosophiste ou Égyptien. »

Quand Thespésion eut fini de parler, Apollonius, après s'être recueilli un instant, les yeux en quelque sorte fixés sur ce qu'il avait entendu, s'exprima ainsi : « Le choix que, selon Prodicus, Hercule fit dans sa jeunesse, a été interprété par vous sainement, et dans son esprit vraiment philosophique ; mais, sages Égyptiens, cela ne s'applique pas à moi. Je suis plus âgé que vous tous, excepté Thespésion, et je serais bien plutôt en état de vous donner des conseils à vous-mêmes, sur le choix à faire entre les sagesses, si vous n'aviez déjà fait le vôtre. Cependant, quel que soit mon âge et quel que soit le *degré de sagesse* où je suis parvenu, je ne craindrai pas de discuter avec vous le genre de vie que j'ai embrassé, pour vous prouver que j'ai bien fait de le choisir, *n'en ayant pas encore trouvé de meilleur*. J'ai vu, dans la philosophie de Pythagore, quelque chose de grand ; j'ai vu que, par l'effet de la *sagesse mystérieuse*, il savait *non-seulement ce qu'il était*, mais *ce qu'il avait été*, qu'il ne s'approchait des autels que dans un *état d'entière pureté,* qu'il ne se souillait jamais par une *nourriture ayant eu vie*, qu'il éloignait de son corps le contact de *toute étoffe faite avec la dépouille des bêtes,* que, le premier des hommes, il sut ENCHAINER SA LANGUE et fit une LOI DU SILENCE, que tout le reste de sa philosophie porte le

« caractère de l'utilité pratique et de la vérité, et j'ai embrassé sa doctrine. Je n
« pas choisi entre deux sagesses, comme l'excellent Thespésion me le conseil
« mais la Philosophie a mis devant mes yeux toutes ses sectes, elle a paré ch
« cune d'elles des ornements qui lui sont propres, puis elle m'a dit de
« regarder et de bien faire mon choix. Toutes me parurent belles et d'un ex
« rieur divin, quelques-unes même étaient de nature à éblouir les yeux et à fr
« per d'admiration; mais je regardais fixement chacune d'elles : elles-mêm
« m'enhardissaient en cherchant à m'attirer à elles et en m'annonçant tous
« présents qu'elles se proposaient de me faire. L'une me disait que, sans
« moindre peine, je verrais fondre sur moi tout l'essaim des plaisirs ; l'au
« m'assurait qu'après la peine viendrait pour moi le repos; une troisième pr
« mettait de mêler des jouissances à mes labeurs. Partout brillaient à mes ye
« des plaisirs, la permission de lâcher les rênes à ma gloutonnerie, d'étendre
« main vers les richesses, et de ne réprimer en rien mes regards : amou
« désirs, passions de ce genre, tout m'était accordé. Une seule de toutes c
« sagesses se vantait *d'opposer un frein à ces appétits*; elle était *fière*, portée
« *réprimander les vices*, et d'une *activité toujours en éveil*; elle avait une beau
« ineffable qui avait autrefois séduit Pythagore. Elle ne se confondait pas av
« les autres sagesses, mais elle se tenait à l'écart et silencieuse. Voyant que
« ne m'attachais pas à ses rivales, et que, cependant, je ne la connaissais p
« encore elle-même, elle me dit : Jeune homme, je suis sans agrément, et
« n'aime que l'*austérité*. Quand un homme embrasse mes doctrines, il se résig
« à *retrancher de sa table tout ce qui a eu vie*, *il renonce au vin*, il ne s'expo
« jamais à troubler le pur breuvage de la sagesse, qui est le privilège des espr
« qui s'abstiennent de vin; il ne se plait pas à porter des vêtements *faits avec*
« *poil ou la laine des animaux;* ses chaussures sont faites d'écorce d'arbre;
« dort comme il se trouve. Est-il sensible aux *plaisirs de l'amour*? J'ai des gouffr
« où la *Justice, ministre de la Sagesse*, l'entraîne et le précipite. Enfin, jugez
« ma dureté envers ceux qui adoptent mes préceptes : *j'enchaîne* jusqu'à *le*
« *langue*. Maintenant, si vous supportez une telle vie, voulez-vous savoir ce q
« vous y gagnerez ? Vous y gagnerez d'être *tempérant* et *juste*, de ne trouv
« personne digne d'envie, d'être redouté des tyrans, au lieu de leur être asser
« d'être évidemment plus agréable aux Dieux en leur offrant de modiques sac
« fices, que ceux qui versent à flots, en leur honneur, le sang des taureau
« Comme vous serez pur, je vous donnerai la *science de l'avenir*, j'éclaircirai v
« yeux, au point que vous pourrez *reconnaître un Dieu*, *distinguer un démon*
« *dissiper* LES FANTOMES NÉBULEUX *qui* SOUVENT PRENNENT LA FORME HUMAINE. Te
« est, sages Egyptiens, la vie que j'ai choisie; ce choix, inspiré par Pythagor
« je m'en applaudis, et *jamais je n'ai trahi mes engagements*, *pas plus que je n*
« *me suis vu trahi ;* car je suis ce qu'un philosophe doit être, et *j'ai tout ce q*
« *m'avait été promis*. J'ai étudié les origines de la philosophie, j'en ai vu le
« principes, et il m'a semblé qu'*elle vient de* QUELQUES HOMMES *qui ont* BIEN CONN
« LES CHOSES DIVINES et qui ont EXERCÉ *leur* AME : leur NATURE IMMUABLE et IMMO
« TELLE est la SOURCE *d'où a jailli la philosophie. Je ne crois pas qu'il fail*
« *faire honneur de cette découverte aux Athéniens*, car si Platon a chez eux di
« serté sur l'âme, d'une manière divine et tout à fait sage, eux-mêmes ont altér
« ses doctrines et se sont jetés dans des opinions contraires et tout à fait fausses
« Je voulais savoir quelle est la ville, quelle est la nation, où, je ne dis pas celu

ci et celui-là, mais une GÉNÉRATION TOUT ENTIÈRE a tenu le même langage sur l'âme. C'est alors que, jeune encore et inexpérimenté, je tournai les yeux de votre côté, parce qu'on vous attribuait des connaissances tout à fait merveilleuses, et j'en parlai à mon maître de philosophie. Il me retint et me dit : ..... *Eh bien ! vous êtes épris d'une* SAGESSE QUI VIENT DES INDIENS, et au lieu de lui donner le nom de *ses pères naturels*, vous lui donnez celui des hommes qui *l'ont adoptée ;* et par là vous accorderiez aux Égyptiens un avantage plus considérable que si vous leur rendiez celui dont ils se vantent d'avoir joui jadis, d'avoir l'eau du Nil mêlée de miel. »

BIBLIOGRAPHIE

LA VICTOIRE DU MARI, par **Joséphin Péladan**. Dentu, 3 fr. 50.

M. Joséphin Péladan est, en ce moment, sur le degré par où l'on passe de la remière en la grande célébrité. Comme dit Lucien Mauchel,

Depuis quatre *ans, ami, ta gloire a marché vite,*

la sixième assise de la *Décadence Latine* est caressée d'une aurore dont le ecueillement est plus doux, certes, que ne le seront le bruit et la poussière qui ont s'élever autour de l'œuvre grandissante. La presse a renoncé à sa bouderie utile ; il n'est plus de chroniqueur soucieux d'être « au courant », qui ne dérive, comme s'il les voyait tous les jours, les superbes cheveux (je cite la formule onsacrée) et la barbe assyrienne du Kabbaliste. Heureusement, la formule n'est as encore stéréotypée pour juger l'œuvre, c'est-à-dire l'envelopper d'une dure corce ; hâtez-vous donc de respirer en toute liberté cette individualité, fortuné seur à qui échoit si rare occasion !

Notre avis est que, de la *Décadence Latine*, le meilleur volume, c'est le noueau ; nous l'aimons mieux même que *A Cœur Perdu.* C'est aux sources wagnéennes sans doute que l'écrivain a puisé cette force supérieure, car la *Victoire u Mari* rayonne de la jeunesse épanouie la plus claire et la plus heureuse.

Après une vaillante Parabase, annonciatrice de hautes ambitions scéniques, auteur dit, avec une émotion profonde, la Commémoration de Barbey d'Aurelly. « Je ne dirai plus « maître » à personne en ce monde. » Cet hommage filial st accompagné d'un médaillon dû aux mains de Mme la comtesse de Guerre, à ui le livre est dédié.

Un prologue, trois parties : car c'est de l'enchaînement intime du quateraire et du ternaire que l'ouvrage est tissu. — Des trois parties, la première est *ros pérégrin*, c'est-à-dire ce que nous appelons l'effort vers le complémentasme extérieur et l'expansion déséquilibrante, source de l'action ; la seconde artie, c'est *Hermès agynos*, la chaste méditation, le recueillement du complémentarisme pour soi, dans lequel c'est le milieu intérieur qui s'enrichit, au conraire, raisonnable et froid, aux dépens de l'extérieur ; et la conclusion *Eros lermès* est le sacrifice partiel que fait le second principe pour arriver à repren-

dre la domination sur l'autre. La *Victoire du Mari* n'est ainsi que la formu même du triomphe du principe masculin sous condition d'un sacrifice au princi opposé, victoire du légitime par admission de ce qui est « hors la règle ».

Mais de ce que cet exposé est technique, qu'on n'aille pas croire que l'œuv est austère ! car c'est bien la plus molle et la plus attachante des histoires pa sionnées qu'ait déroulées notre romancier. Nous nous laissons seuleme aller à un plaisir fréquent chez les artistes comme pour les savants ; ils s'int ressent volontiers à la myologie, et cela n'enlaidit pas à leurs regards le pl gracieux des modèles, de songer, de chercher à deviner comment ses bea membres sont attachés. Du reste voici la *fable* :

Enfant adoptive de l'abbé Desiderius (désir), Izel, une Lunaire adorable, passi additionnée de corporelle, donne son cœur et sa fortune au mari « rencont dans la lande », un inconnu, le Saturnien et intellectuel Adar. Ils s'aiment épe dûment, et centuplent encore la flamme de leur passion à l'audition du *Tristan Yseult*, aux grandes journées wagnériennes de Bayreuth. Mais, sur leur route autre Saturnien, tourné au matériel celui-ci, le docteur Sexthental s'éprend d'Iz et criminellement emploie le grand art de la projection du corps astral pour s'en parer d'elle. Dès lors, le schisme des deux cœurs est fait. En vain, Adar tuera-t- magnétiquement Sexthental; lui-même parti sous les appels du *Parsifal* ne sul plus l'attrait d'Izel et ne la sent plus, pris qu'il est par les études magiques ; elle, lut contre de moins nobles tentations. Elle va faillir... Adar prévenu à temps p Unken le musicien, troisième type de Saturne, la sauve, revenant à elle po toujours.

L'action a duré le tour d'une année et le retour d'un printemps ; car l'étude la loi d'évolution y est aussi profonde que celle du complémentarisme. « conçut alors la formule logique de la vie, divisée en périodes spéciales ; il perç la grande loi analogique qui écrit aux saisons de l'année ce macroscome ; viv mai, aimer l'août, penser en automne, œuvrer en hiver, la loi sainte du quate naire lui apparut lumineuse régularisatrice de nos besoins et de nos expansions Ecoutez ensuite cette belle exposition de la loi de variété : « L'homme ne pe que deux opérations ; se personnaliser, c'est l'œuvre ; se dépersonnaliser, c'e l'amour.

« Or, l'instinct pousse bien davantage au dernier parti ; rentrer en soi-mêm se synonymise avec la tristesse et les préoccupations ; sortir de soi, s'épandr entrer en autrui, autant de formules heureuses.

« L'Orient agonise dans l'ivresse du non-être, l'Occident s'émiette selon l'aut formule ; toute l'œuvre humaine oscille entre ces deux pôles d'attraction, lycan thropie ou abdication. »

Et d'autre part, combien d'observations de détail, précieuses ! Quelques-uns pou ront sans doute se choquer de l'application faite des doctrines bouddhiques ou de « profanation » de l'œuvre de Wagner au service d'amours, mais ceux-là mêm finiront par désarmer devant la profondeur qui s'unit à cette ardeur dans la série d six chapitres nommée Nirvâna d'amour ; l'analyse même d'*Euthanésie* ou de *Ling Sharira* emportera à force de perfection le suffrage des adversaires les plus déclar de l'art passionné. Résister serait méconnaître le caractère de haute spiritualité d l'œuvre de M. Péladan, et se condamner à fuir au-dessous de son initiatio néoplatonicienne au lieu de consentir à s'élever avec lui vers les régions sereine Du reste, que ne pardonnerait-on pas, — si c'était d'ailleurs le lieu ici de pa

onner, et non de remercier de tout cœur celui qui fait cette bonne action, une elle œuvre, — quand on rencontre des observations aussi profondes et généeüses que celle-ci : « Si le secret de la domination morale ne résidait pas dans e maniement de la personnalité, la formule générale en serait l'exhaussement 'autrui. Soyez un miroir non pareil de flatterie, une marche vraiment haussante, onnez à un être la sensation qu'il est grand, et, du reste, ne prenez souci. Si ersatile qu'on soit, on revient toujours à celui qui aide votre expansion... Le uprême arcane du pouvoir moral, c'est de collaborer à la plénitude de l'entité. »

L'homme qui pense ainsi possède le génie pythagorique de l'amitié, du seul quilibre justement qui soit entre Erôs et Hermès. Telle est l'explication de exquise délicatesse de pages comme les deux *Nocturnes*, *En Sleeping-car*, *la cène Edénique* du dénouement, et surtout l'*Elinus*.

La place nous manque pour toucher à bien des questions de détail comme, ar exemple, le parallélisme cherché entre l'héroïne et celle du *Rêve* (jusqu'au om de Mme Hubert qui se trouve reproduit). Il est d'usage, en parlant 'un livre, de faire des restrictions aux éloges ; j'en vois bien peu à faire : serai-je souhaiter un soin plus grand en ce qui est pure action, — soin qui tout son sens dans l'art symbolique, — etc.. ? Eh bien ! non, à d'autres e blâmer la fleur qu'ils respirent... Quand j'achevais ce livre, après toute ne journée de lecture, à l'heure où le crépuscule rendait ma chambre verte et rave, des notes nombreuses étaient ajoutées à mes carnets, mon énergie s'était ccrue, ma pensée libérée ; pour qui me procure cette joie, il n'est en moi qu'un imple sentiment : reconnaissance.

G. P.

NOUVELLES DIVERSES

Séance de réouverture de la S. T. Hermès. — Lundi 28 octobre a eu eu la réouverture de l'Hermès. L'affluence a été plus grande encore qu'à auune des séances de l'année passée. Une première conférence, due à notre rère, M. Papus, traitait du *Cerveau humain dans ses rapports avec la Théoophie* et faisait parcourir à l'auditoire avec un intérêt croissant le monde phyiologique, les phénomènes énigmatiques de la suggestion dans le temps et de lecture de pensée, l'explication si naturelle qu'en a de tout temps fournie l'ocultisme, la psychologie théosophique et de nombreux renseignements pratiques.

Prenant en quelque sorte la suite de ce sujet, M. G. Polti a exposé, dans sa *Médecine morale*, les grandes classes des maladies les plus fréquentes de la ensée : atonie, inquiétude, étourdissement, aspiration vague, et a donné effecvement les bases d'un traitement complet approprié à chacune, depuis les lus simples malaises jusqu'aux cas les plus graves.

Enfin, sur la prière du Président, M. le Dr Gibier, qui assistait à la séance, a ien voulu communiquer quelques détails sur son œuvre nouvelle : *Analyse es Choses*, et la concordance de ses idées avec les doctrines théosophiques causé aux auditeurs un vif plaisir qui s'est révélé en nombreux applau-

dissements. Plus que l'an dernier encore la place manquait aux nombroux ass tants ; les inscriptions se font également en nombre toujours croissant, et Bureau s'est vu forcé de créer des séances spécialement destinées à répond aux questions posées.

*
* *

Congrès magnétique international. — Après les spirites et spiritu listes, les magnétiseurs ont eu leur congrès, non moins intéressant. Celui forme même comme le complément de celui-là ; si les premiers représentaie le développement des instincts intuitifs, les seconds offrent de remarquab exemples du développement de la volonté et de ses applications. *Préside d'honneur* : le docteur Puel ; *président* : l'abbé de Meissas. Signalons partic lièrement une conférence sur l'action curative du magnétisme, faite le je 24 octobre, par M. A. Bué.

*
* *

Cours de magnétisme. — Nous voulons parler du cours ouvert par l' des membres les plus remarquables du congrès, M. le professeur Durville. ont commencé le jeudi 7 novembre ; se faire inscrire à l'*Institut magnétique*, rue Saint-Merri.

*
* *

Conférences de Théosophes. — Les conférences de M. J. Lermina co nuent à attirer régulièrement le public à la salle des Capucines. Il y a plaisir vr ment à admirer la clarté, le bon sens avec lesquels l'orateur expose les antiqu vérités qui forment en quelque sorte le culte de l'inexilable raison et la philosop de la probabilité. Nous avons pu constater particulièrement avec quelle facil l'auditoire avait compris l'explication du Linga-Shariza, ou principe mix par l'étude duquel tant de connaissances entreront un jour dans notre scien occidentale.

Toutes nos félicitations, tous nos encouragements, s'il y en a besoin, l'intéressant conférencier. Nous parlerons avec plus de détails, la prochaine fo de la conférence sur le *Culte futur* faite par notre confrère, M. Fabre des Essar le vendredi 15 novembre, en l'hôtel de Mme d'Ernesti-Bader et de celle sur *Renaissance du Mysticisme en France,* faite par M. Jules Levallois devant *Société de recherches philosophiques*, et où il a été longuement question de *Revue Théosophique.*

* *
*

Nécrologie. — Pourquoi faut-il, d'autre part, qu'un des plus remarquabl défricheurs de l'Occident, M. le Dr Renaud Thurmann succombe, trop pour assister au triomphe des idées qu'il répandait avec tant d'ardeur et tant succès en France comme en Suisse ? — Mort le 16 octobre 1889 à Perpigna il a été incinéré à Zurich, le 22 octobre.

Une bien touchante formule termine la lettre de faire-part :

« *Que Dieu vous conserve longtemps ceux que vous aimez !* »

Le Gérant : Georges POLTI.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 10. — Tome II. 21 Décembre 1889.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

L'ALCHIMIE AU XIXE SIÈCLE

(*Fin*) (1)

Les sciences occultes, ou plutôt la *clef* qui seule peut expliquer leur jargon et leurs symboles ne peut être divulguée ; — semblable au Sphinx qui meurt au moment où l'énigme de son être est devinée par un Œdipe, elles ne sont occultes que tant qu'elles restent inconnues au mortel non initié. Ensuite elles ne se vendent pas, et ne peuvent être achetées. Un Rose-croix *devient*, « il n'est pas fait, » dit un vieil adage des philosophes hermétiques, auquel les occultistes ajoutent : « La science des dieux s'acquiert par violence : elle est conquise mais ne se donne pas. » C'est justement ce que voulait dire l'auteur des « Actes des Apôtres », lorsqu'il a écrit la réponse de Pierre à Simon le Magicien : « Que ton argent périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu s'acquérait avec de l'argent. » Le savoir occulte ne doit servir ni à faire de l'argent, ni à aucun but égoïste, pas même à la vanité personnelle.

Allons plus loin, et disons-le tout de suite. — A moins d'un cas exceptionnel où l'or servirait à sauver toute une nation, l'acte même de la transmutation, où l'idée d'acquisition de richesse serait le seul motif, devient de la magie noire. Donc, ni les secrets de la magie ou de l'occultisme, ni ceux de l'alchimie, ne pourront être jamais révélés, durant l'existence de notre race qui adore le veau d'or avec une frénésie toujours croissante.

De quelle valeur pourrait donc être tout ouvrage qui promettrait de nous donner la *clef* de l'initiation dans l'une ou l'autre de ces deux sciences, qui ne font en vérité qu'une ?

Nous comprenons fort bien des Adeptes-Initiés, comme l'était Paracelse ou Roger Bacon. Le premier fut un des grands précurseurs de la chimie

(1) Voir numéros 8 et 9.

moderne; le second celui de la physique. Roger Bacon, dans son *Traité sur la Force admirable de l'Art et de la nature*, le démontre bien. Toutes les sciences de nos jours y sont annoncées. « Il y parle de poudre à canon et prédit l'usage de la vapeur comme force de propulsion. La presse hydraulique, la cloche de plongeur et le kaléidoscope y sont décrits; il prophétise l'invention des *instruments* à voler, construits de telle manière que celui qui est assis au milieu de cet *instrument*, dans lequel chacun reconnaîtra une variété du ballon moderne n'a qu'à tourner une machine qui met en mouvement des ailes artificielles lesquelles commencent immédiatement à battre l'air à l'instar d'oiseaux volants! » Après quoi il défend ses frères, les alchimistes, de l'accusation de se servir d'une cryptographie secrète. « La raison de ce mystère, parmi les sages de tous les pays, c'est le mépris et la négligence montrés pour les secrets de la sagesse, ces gens ne sachant pas user des choses qui sont les plus excellentes. Même ceux d'entre eux qui peuvent concevoir une idée par rapport à quelque chose d'utile la doivent généralement au hasard et à leur bonne fortune, et abusent beaucoup de leur science aux grands détriment et malechance de beaucoup de personnes, de sociétés entières quelquefois. Tout cela prouve que celui qui publie nos secrets est pire qu'un fou, à moins qu'il ne voile bien ce qu'il révèle aux multitudes, et ne le livre que déguisé d'une telle façon que même l'érudit le comprend avec peine... Il y en a parmi nous qui cachent leurs secrets sous une certaine manière d'écrire, n'usant par exemple que des consonnes, de façon que celui qui lit ce genre d'écriture ne puisse en déchiffrer le vrai sens que lorsqu'il connaît la signification des mots (le *jargon* hermétique). » Ce genre (de cryptographie) était en usage chez les Juifs, les Chaldéens, les Syriens, les Arabes et même les Grecs, et fort répandu autrefois, particulièrement parmi les Juifs.

Ce qui nous est démontré par les manuscrits hébreux du Vieux Testament, les livres de Moïse ou le Pentateuque, que l'introduction des points massorétiques ont rendus dix fois plus fantastiques. Mais, ainsi que pour la Bible, à qui le Massorah et la ruse des pères de l'Eglise ont fait dire tout ce qu'ils voulaient, excepté ce qu'elle disait réellement, il en a été de même pour les livres cabalistiques et alchimiques. La clef des deux étant perdue, depuis des siècles, en Europe, la cabale (la *bonne* cabale du marquis de Mirville, selon l'ex-Rabbin, le chevalier Drach, le pieux et fort catholique hébraïsant) sert, à l'heure qu'il est, de témoin à décharge pour le Nouveau aussi bien que pour le Vieux Testament. Selon les kabalistes modernes, le *Zohar* est un livre de prophéties *des dogmes catholiques de l'Eglise latine* et la pierre fondamentale de l'Evangile; ce qui pourrait

en avoir du vrai, s'il était admis, en même temps, que, dans les Evan-
les et la Bible, chaque nom est symbolique comme chaque récit est
légorique, de même que dans toutes les écritures sacrées qui précédèrent
canon chrétien.

Avant de clore cet article qui devient trop long, faisons un résumé
pide de ce que nous avons avancé.

Je ne sais si nos arguments et citations copieuses produiront leur effet
r nos lecteurs en général. Ce dont je suis tout à fait certaine, c'est que
r les cabalistes et les « Maîtres » modernes, notre article produira l'effet
chiffon rouge sur les taureaux dans l'arène: mais il y a beau temps que
s cornes les plus pointues ne nous font plus peur. Ces « Maîtres » doivent
ute leur science à la lettre morte de la cabale, et aux interprétations
ntastiques de quelques mystiques du siècle passé et du siècle présent, —
r les thèmes desquels les « Initiés » des bibliothèques et musées ont fait
s variations à leur tour; aussi les défendront-ils avec bec et ongle. Le
blic n'y verra que du feu, et c'est celui qui criera le plus fort qui res-
ra vainqueur. Néanmoins, — *Magna est veritas et prævalebit.*

1. Il est bien avéré que l'alchimie a pénétré en Europe venant de la
ine, et que, tombée dans des mains profanes, l'alchimie (comme l'astro-
gie) n'est plus la science pure et divine des écoles du Thoth-Hermès
gyptien des premières Dynasties.

2. Il est aussi certain que le Zohar, dont l'Europe et autres pays chré-
ns possèdent des fragments, n'est pas le Zohar de Simon Ben Jochaï,
is une compilation de vieilles traditions et d'écrits collectionnés par
oïse de Laon de Cordova, au XIIIe siècle ; lequel, selon Moscheim, a suivi
beaucoup de cas les interprétations qui lui furent fournies par les gnos-
ues chrétiens de la Chaldée et de la Syrie, où il alla les chercher. Le
ux et véritable *Zohar* ne se trouve en entier que dans le livre Chaldéen
s *Nombres*, dont il n'existe aujourd'hui que deux ou trois copies incom-
tes entre les mains des rabbins initiés. L'un d'eux vécut en Pologne,
ns une grande retraite, et il détruisit son exemplaire avant de mourir,
1817 ; quant à l'autre, le rabbin le plus savant de la Palestine, il émigra
Jaffa, il y a quelques années.

3. Des vrais livres hermétiques, il n'existe que le fragment connu sous
nom de « Table Smaragdine », dont nous parlerons tout à l'heure.
us les écrits compilés sur les livres de Thoth ont été détruits et brûlés,
Egypte, par l'ordre de Dioclétien, au IIIe siècle de notre ère. Tout le
te, — « Pymandre » y inclus, — n'est, dans sa forme présente, que
niniscences, plus ou moins vagues et erronées, de divers auteurs grecs
même latins, qui ne se gênaient pas souvent pour faire passer leurs

propres interprétations comme de vrais fragments hermétiques. Et, quand même il en existerait par hasard, ils resteraient aussi incompréhensibles aux « Maîtres » d'aujourd'hui que les livres des alchimistes du moyen âge. Ceci nous est prouvé par leurs confessions personnelles et fort sincères dont nous venons de citer quelques passages. Nous avons montré leurs raisons pour cela : — *(a)* leurs mystères étaient trop sacrés pour être profanés par les ignorants, n'étant écrits et expliqués dans leurs traités qu'à l'usage du petit nombre d'adeptes initiés ; et ils étaient trop dangereux dans les mains de ceux qui étaient capables d'en abuser ; — *(b)* au moyen âge, les précautions devinrent dix fois plus grandes : s'en départir, c'était risquer d'être rôti vivant, à la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise.

4. La clef du jargon des alchimistes, et du vrai sens des symboles et allégories de la cabale, n'existe plus qu'en Orient. N'ayant jamais été retrouvée en Europe, qu'est-ce donc qui sert d'étoile conductrice à nos cabalistes modernes pour reconnaître la vérité dans les œuvres des Alchimistes et le petit nombre de traités écrits par de *vrais initiés* qui existent dans nos bibliothèques nationales ?

Il résulte de tout cela qu'une fois qu'ils rejettent la main qui, seule, est capable, dans ce siècle, de leur fournir la clef du vieil ésotérisme et de la religion de la Sagesse, — Messieurs les cabalistes, — les « Elus de Dieu », « Prophètes » modernes compris, — jettent au vent leur seule chance d'étudier les vérités primitives et d'en profiter.

Ce n'est pas l'école d'Orient qui y perd quelque chose, toujours.

Nous nous sommes laissé dire que beaucoup de cabalistes français ont exprimé souvent l'opinion que l'Ecole d'Orient ne pouvait guère valoir quelque chose, se piquer de posséder des secrets inconnus aux occultistes Européens, pour la bonne raison qu'*elle admettait des femmes dans ses rangs*.

A ceci nous pourrions répondre en répétant une certaine fable rapportée par le « grand patron » de la Loge Maçonnique des femmes aux Etats-Unis (1), le frère Jos. S. Nutt, pour démontrer ce que la femme ferait, si elle n'avait pas pour entrave le mâle, — que ce dernier soit homme ou Dieu :

« Un lion passant près d'un monument qui représentait en relief un homme athlétique et puissant déchirant la gueule d'un lion, dit : — « Si la scène représentée eût été exécutée par un lion, les deux personnages eussent changé de rôles ! »

(1) Le grand chapitre, ordre de l'*Etoile de l'Orient* (*The Eastern Star*) de l'État de New-York. Conférence et Discours dans le grand chapitre. — *La femme et l'Etoile de l'Orient*, 4 avril 1877.

De même en est-il pour la femme. Lui serait-il permis de représenter les cènes de la vie humaine, elle distribuerait les rôles au rebours. C'est elle a première qui conduisit l'homme vers l'arbre de la science et lui fit con-aître le bien et le mal; et, si on l'eût laissée faire tranquillement ce qu'elle oulait, elle l'eût conduit à l'arbre de la vie et l'*eût ainsi rendu immortel.*

H.-P. Blavatsky.

FIN

LA SOI-CONNAISSANCE

Quand tu seras entré dans le temple intérieur, tu entendras la voix du laître qui te parlera. Voix silencieuse, voix inaudible, faite de vérité, de agesse et de clarté, si douce au cœur que tu voudrais toujours l'entendre.

Et quand le Maître te parlera, tu sauras qu'il est la voie, la vérité et la vie.

La voie, parce que tu connaîtras que le chemin dans lequel tu marchais 'était pas le vrai chemin ;

La vérité, parce que tu connaîtras que ce que tu croyais la vérité n'est as la vérité ;

La vie, parce que tu connaîtras que ce que tu prenais pour la vie n'est ue la mort.

Tu connaîtras alors que tu es le Maître et que le Maître c'est toi ; tu auras clairement que ce que tu croyais être toi n'est qu'un pur instrument 'expériences.

Tu sortiras comme d'un long sommeil.

Tu seras comme le parfum qui s'élève au-dessus de la fleur dans laquelle l était renfermé avant qu'elle fût éclose.

Et tu flotteras au-dessus de la fleur épanouie.

Tu te diras qu'on a du temps devant soi dans l'Eternité !

Il te semblera que si tu t'es endormi dans la vie humaine, c'est parce que u avais un curieux besoin d'amener de l'inconscience à la conscience,mais ue tu savais bien que, si tu descendais dans les profondeurs de l'incon-cience pour les explorer, c'est parce que tu remonterais un jour à la lumière.

Alors tu auras souci du bon état de ton corps et de ton âme, parce que u connaîtras qu'à travers une lunette mal construite on ne peut rien voir t qu'on ne peut pas voir juste à travers un verre terni.

Tu distingueras nettement la conscience de l'inconscience, et tu verras u'entre l'inconscience et la conscience il y a quelque chose qui n'est plus le l'inconscience et qui n'est pas encore de la conscience.

Et tu ne seras point étonné d'apprendre que la conscience mange l'in conscience et que plus elle en dévore, plus il en reste à dévorer.

Tu verras derrière toi de l'inconscience qui a été de la conscience, e devant toi de l'inconscience qui deviendra de la conscience.

Et le centre inconscient vers lequel tu avances sera conscient quand t y seras.

Et quand tu y seras, tu verras que tout ce que tu avais pris pour de l conscience n'est que de l'inconscience.

Car le centre est conscient tout autour, et l'Univers est le laboratoire o l'inconscience se travaille et se transforme en conscience.

Tant que tu n'auras pas atteint le centre de l'équilibre et du repos, t seras l'instrument de la transformation.

Il n'y a dans l'Univers que de la force, et toi-même tu es de la forc puisque tu es et qu'il n'y a pas autre chose.

Dans la force il y a ce qui est actif, ce qui a faim d'êtreté ; il y a auss ce qui est passif, ce qui a faim de repos. L'un est l'activité, l'autre l'inertie l'un est cause de l'être, l'autre cause du non-être.

La force est une cause et, de ses deux aspects, l'un est cause de mouve ment, l'autre de non-mouvement ou de repos.

Mais entre les deux il y a l'aspect connaisseur par lequel ce qui est in conscient devient conscient.

Et ces trois aspects forment le Tau.

Et toi qui es la force au triple aspect, tu as été ce qui n'a pas d'aspect et cela est Parabhram.

Et tu t'es endormi au non-être, en un point de toi-même, quand en c point ont commencé à germer les trois puissances de l'Etre.

Tu fus alors la force aveugle.

Par ta puissance active tu fus l'attraction universelle.

Par ta puissance passive tu fus l'inertie.

Par ton aspect connaisseur tu fus l'espace et le temps.

Et tu fus cela parce que tu t'endormis en tous les points de toi-même et qu'en tous ces points les trois puissances naissant en rapport les une avec les autres, l'actif d'un point s'opposa au passif d'un autre point et leur aspects connaisseurs se fondirent ensemble.

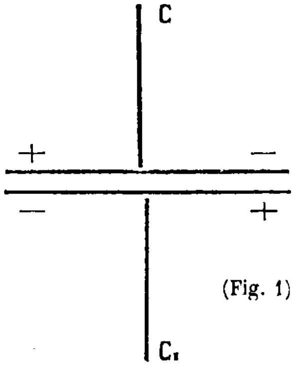
Et cela forma le triangle.

Il y eut d'abord en face l'un de l'autre deux points de toi-même qui ne se connaissaient pas ; et l'aspect actif de l'un eut faim de l'aspect passi de l'autre : cette faim fut réciproque, et l'apaisant de deux ils ne firent plus qu'un.

Quand 2 fut 1, la triple puissance qui était 1 devint 2.

Il y eut d'abord ceci : **Puis ceci :**

Le tau devint le carré.



(Fig. 1)



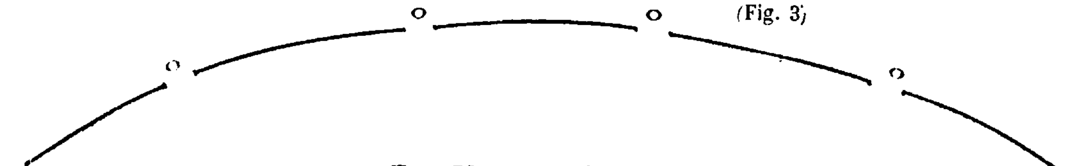
(Fig. 2)

Mais tu n'en eus aucune connaissance parce que ce qui pouvait être perçu était zéro.

Cela se répétant partout, ce qui était en toi l'aspect connaissseur devint un fil circulaire sans commencement ni fin, coupé périodiquement par des points de non-perceptibilité qui furent des centres neutres ou de laya en lesquels le sommeil demeure éternellement.

Il y eut tellement de ces fils connaisseurs développés en cercle que cela fit une sphère.

Et tu eus la possibilité d'être dans tous les points de cette sphère.



(Fig. 3)

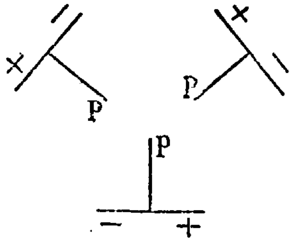
Le fil connaisseur.

Tel fut le résultat de l'arrangement par deux.

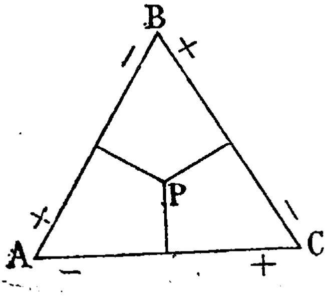
Les puissances actives et passives étant dévorées, tu eus encore faim.

Comme l'arrangement par deux ne te donnait que la connaissance du neutre, du laya ou du sommeil, tu t'arrangeas par trois.

Il y eut d'abord ceci : **Puis ceci :**



(Fig. 4)



(Fig. 5)

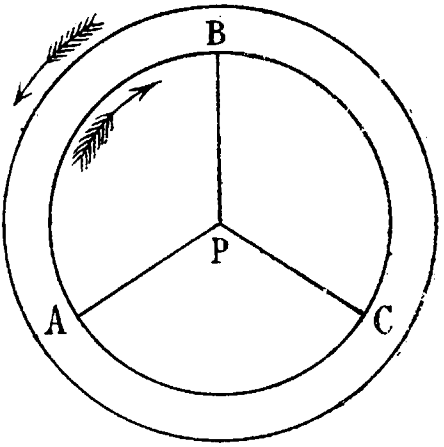
Ce qui était 3 devint 1.

Ainsi du tau naquit le triangle.

L'actif dévorant le passif, la variation, c'est-à-dire l'êtreté, naquit en A, en B, en C, et le triangle tourna dans le sens ACB.

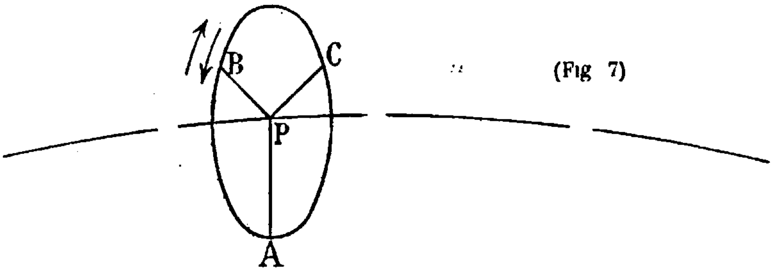
Mais en même temps le passif dévorant l'actif, un second aspect de l'Etreté naquit en ABC et le triangle tourna dans le sens ABC.

Comme le passif et l'actif s'équilibraient en ABC à chaque instant, l'Etreté eut aussi l'aspect neutre. Ainsi naquit le double mouvement circulaire et entre les deux il y eut un cercle neutre.



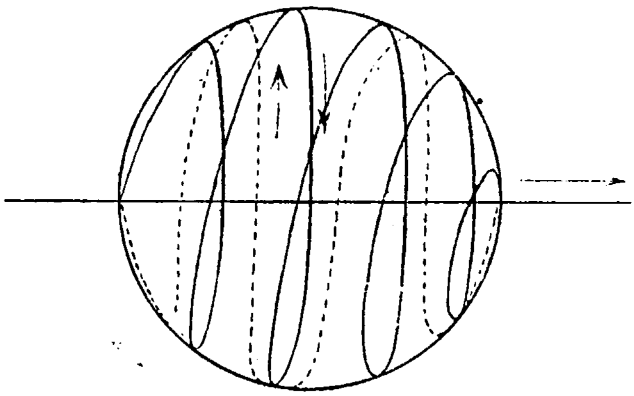
(Fig 6)

Et par le triple aspect connaisseur placé en P tu eus connaissance de l'Etreté tout autour de toi. Et ce point P tu le plaças en un point du fil connaisseur ; il y eut alors ceci :



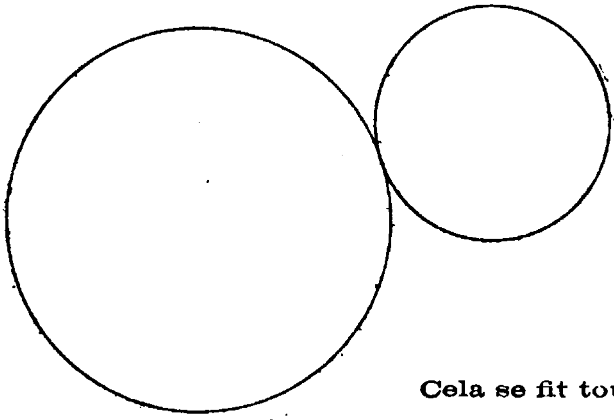
(Fig 7)

A mesure que le cercle tournait, il diminuait de diamètre, et, comme tu le faisais avancer le long du fil connaisseur, cela forma une sphère et sur cette sphère il y eut deux serpents enroulés en sens contraire.



(Fig. 8)

Mais à mesure que la sphère diminuait, tu sentis que tu te mangeais toi-même, et, comme tu avais faim d'Etreté, tu fis toucher deux sphères, et au point de contact jaillit encore la lumière de l'Être ; l'inconscience devint de la conscience et le grand dévora le petit.



(Fig. 9)

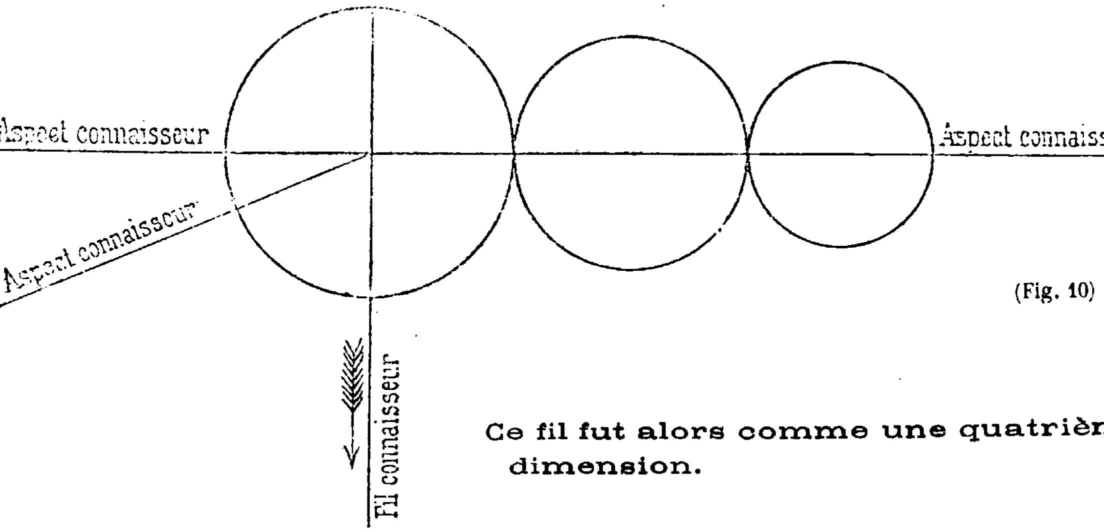
Cela se fit tout autour.

A mesure que les sphères étaient absorbées, la sphère au centre d'où tu étais s'agrandissait en même temps que le champ de ta triple perception, et, quand il n'y avait plus rien à manger, elle diminuait.

Et cela ressemblait à une respiration.

Ces choses se passaient en tous les points de toi-même où tu voulais être, ta respiration s'étendait jusqu'à l'infini, et partout où elle passait il y avait ceci :

La triple perception se faisant toujours dans un plan perpendiculaire au fil connaisseur.



(Fig. 10)

Ce fil fut alors comme une quatrième dimension.

A mesure que le fil connaisseur aura parcouru un plus grand nombre des incidents de l'Etreté, ta conscience croîtra, et il viendra un moment où il te semblera que tu es un Dieu qui s'éveille. Et quand tu t'éveilleras en quelqu'un des points de toi-même, tu sommeilleras dans les autres.

Ce qui est éveillé en toi, au point de vue du non-être, dort au point de vue de l'Etreté; et ce qui dort au point de vue du non-être est éveillé à l'Etreté.

Ainsi tu auras pris connaissance de l'Etre partout où tu l'auras rencontré et après l'avoir tué partout, ayant parcouru le cycle connaisseur, tu posséderas en un des points de toi-même la plénitude du non-être, et ce sera le nirvana de ce point. Et comme il y a un nombre infini de ces points, ainsi respireras-tu éternellement.

Crée l'Etre au moyen de ton aspect actif.

Connais-le, sois-en conscient au moyen de ton aspect connaisseur et tue-le au moyen de ton aspect passif.

Sache qu'il faut développer également tes trois aspects.

L'aspect actif, c'est la volonté.

L'aspect passif, c'est le désir de Nirvana.

L'aspect connaisseur, c'est l'intelligence.

Sache que ton rôle est de créer et de tuer l'Etre, et que pour cela il faut le connaître.

Et sache que, pour être conscient d'une chose, il faut reconnaître en elle les trois aspects; que pour la créer il faut la désirer, et pour la tuer il faut ne plus la désirer.

Le maître qui sommeille en toi est conscient de cela. Sois conscient de lui et il te connaîtra. Alors seulement tu te connaîtras toi-même.

D. MAC-NAB.

POURQUOI JE DEVINS THÉOSOPHE

(Fin) (1)

Suivre les enseignements de la science ésotérique, c'est suivre des études appropriées, c'est prendre le second livre, quand le rôle du livre élémentaire de la Science officielle est terminé.

Nous prendrons l'hypothèse panthéistique, sur laquelle s'appuie la Théosophie, sans plus ample discussion, quant au fond de l'idée.

Le Panthéisme, pour lequel mourut Bruno et combattit Spinoza, n'a pas besoin, dans un monde intelligent, d'arguments pour justifier son existence.

Dans l'ordre des études ésotériques, l'exposé de la théorie sur l'univers ne vient qu'en dernier lieu ; l'étudiant est toujours libre de n'accepter que ce dont il peut vérifier la véracité.

La théorie sur laquelle on appelle l'attention de l'étudiant, en Théosophie, lui est présentée comme appuyée par l'autorité de certaines individualités, absolument comme le sont tant d'autres théories religieuses ou scientifiques.

Mais ici s'arrête la comparaison. Il y a une grande différence dans la façon d'exposer les unes ou les autres. Chacun sait comment parlent les prêtres ou discutent les savants. Les premiers damnent les incrédules ; les seconds foudroient de leur mépris les récalcitrants.

Les maîtres de la science ésotérique vous disent :

Voilà, les choses sont ainsi. Ce que nous enseignons est le résultat d'investigations nombreuses, des expériences les plus sûres et les plus sérieuses. Bon nombre de démonstrations, dans votre présent état d'ignorance, vous seront parfaitement inintelligibles. Et quel que soit notre désir, nous ne pouvons vous les rendre compréhensibles avec de simples

---

(1) Voir numéros 8 et 9.

explications. Si vous voulez suivre notre méthode, étudier comme nous avons fait, vous pourrez découvrir par *vous-mêmes* et *vérifier personnellement* le bien fondé de notre exposé.

Celui qui, par des raisons particulières, accorde pleine confiance aux maîtres, accepte la théorie, telle qu'elle est offerte, comme un point d'où il peut partir pour son voyage sur la longue route de l'évolution, celui-là est certain d'avancer vite et sûrement. Mais, nous le répétons, chacun est libre d'agir à sa manière et de diriger ses études comme bon lui semble.

Nous parlons de MAITRES enseignant la doctrine ésotérique; qui sont-ils donc, ces Maîtres? Ils appartiennent à une confrérie, ou association des plus fraternelles, d'hommes de nationalités fort différentes qui ont voué leur vie à l'étude de l'occultisme. A force de travaux, ils ont hâté leur évolution et ont développé en eux ces facultés latentes encore dans la majorité des humains.

Ils parlent d'une connaissance intime de l'homme, de sa constitution qu'ils ont analysée dans tous ses détails. Ils le voient vivre, sentir et penser, aussi clairement que Huxley voit les os, sépare les muscles du cadavre qu'il dissèque.

Ils nous parlent aussi d'une suite *indiscontinue* de vie, qui s'étend partout, en haut et en bas, autour de nous, et nous dénoncent l'existence d'êtres dont, pour la plupart, nous n'avons pas encore eu la moindre idée. Ils peuvent, nous disent-ils encore, entrainer d'autres hommes, d'autres femmes à suivre la même voie qu'eux; ils peuvent leur apprendre à acquérir les pouvoirs qu'eux-mêmes ils ont acquis; mais seulement leur apprendre à acquérir et non leur donner ces pouvoirs, car ces pouvoirs sont parties intégrantes de la nature de l'homme; ils doivent être évolués hors de lui et non pas recherchés au dehors.

Sûre qu'au point de vue moral, social et scientifique, les enseignements de la Société théosophique peuvent se soutenir d'eux-mêmes devant tout esprit sérieux qui les examine avec un cœur sincère, nous n'ajouterions pas un mot sur leur validité, nous ne nous étendrions pas plus longtemps sur l'origine d'où ils viennent, si nous ne trouvions le sujet intéressant par lui-même et digne d'être porté à la connaissance de nos lecteurs.

Il est certain que la question qui se pose tout d'abord est celle-ci:

Les Maîtres existent-ils vraiment et possèdent-ils les pouvoirs exceptionnels dont on nous parle?

Interrogez là-dessus toute personne ayant voyagé dans l'Inde, et, si elle s'est trouvée mêlée à la vie de n'importe quel Hindou, elle vous dira que,

lans ce pays, leur existence ne fait aucun doute dans l'esprit des indigènes.

En outre, beaucoup de gens qui n'ont jamais été dans l'Inde et dont nous sommes, croient aux Maîtres, et cela simplement sur la parole de gens honorables qui les connaissent personnellement. Et pour nous, en particulier, cette croyance a été renforcée par notre rencontre avec une personne qui a été instruite par eux et qui est la preuve manifeste e vivante que des pouvoirs latents dans l'homme peuvent être développés naturellement en lui.

Car comment supposer que, pendant des mois où nous avons partagé sa vie, avec plusieurs amis, elle eût pu s'astreindre à conserver, dans les moindres détails de l'existence, une manière d'être extraordinaire, et cela dans le seul but d'abuser, pour le seul plaisir de tromper, des gens aimés et respectés? Cette hypothèse ne supporte pas le raisonnement. La femme dont il est question ici serait capable de soutenir, en tout temps et sans cesse, le même dire sur l'existence de maîtres qui l'inspireraient, alors que cela ne serait pas! Cette idée est plaisante pour ses amis; rien ne doit sembler plus impossible qu'une telle dissimulation à quiconque connaît la nature vive, impulsive, le caractère droit et ouvert, de la trop souvent abusée et de la si peu connue Mme Blavatsky. Sa simplicité, sa franchise d'enfant, vous vont au cœur. Et lorsque, avec un naïf abandon, elle vous raconte sa vie accidentée, ses nombreux voyages, lorsqu'elle vous énumère toutes ses expériences et vous parle de ses propres erreurs, il y a quelque chose en elle qui force la conviction dans les esprits les moins bien disposés.

Naturellement, elle ne se livre qu'avec les intimes; avec les étrangers, elle est d'ordinaire froide et silencieuse.

Nous devons ajouter que tout étudiant sincère de la Théosophie recevra tôt ou tard la preuve de l'existence de ces « Maîtres », absolument comme dans l'étude de toute science on passe, au bout d'un certain temps, de la théorie à la pratique.

Quant à ceux qui sont persuadés qu'ils possèdent toutes les connaissances et qu'il ne leur reste rien à apprendre, ils peuvent nier tant qu'il leur plaira qu'il puisse exister au monde quelqu'un qui en sache plus qu'eux sur la vie et sur eux-mêmes.

Les « Maîtres », comme se plaisent à les appeler leurs élèves, les étudiants de la S. T., n'éprouvent aucun besoin d'être officiellement présentés aux Européens et diffèrent complètement du Dieu orthodoxe; ils ne sont en aucune manière fâchés contre ceux qui trouvent bon de nier leur existence; ils n'éprouvent pas non plus le moindre désir de prouver,

par un prodige quelconque, aux esprits forts du XIX[e] siècle qu'ils sont là, qu'ils vivent, qu'ils pensent, qu'ils travaillent.

Car il ne faut jamais perdre de vue que les « Mahatmas », ou « Grandes Ames », comme les Hindous les appellent, ne sont pas des êtres surnaturels possédant des pouvoirs miraculeux, mais des hommes, des hommes simplement qui ont étudié un sujet particulier, qui sont devenus « Maîtres » sur ce sujet et qui, justement parce qu'ils savent, réalisent des choses interdites à l'ignorant.

C'est de ces maîtres que nous, théosophistes, nous recevons nos enseignements, et nous ne craignons pas d'affirmer hautement ici que ces vieilles philosophies aryennes sont celles qui jettent le plus de lumière sur la nature de l'homme et qui répondent le mieux à ses aspirations élevées.

Selon la S. T., l'homme est un composé dans lequel une étincelle, jaillie du feu de l'Esprit Universel, se trouve emprisonnée, feu invisible brûlant dans un mystérieux foyer ; cette part de l'Esprit universel, dissimulée sous l'esprit humain, ou facultés spirituelles, qui lui sert de véhicule, et jointe au pouvoir de raisonnement ou intellect, constitue avec eux la triade sacrée de cette collectivité de principes qu'on appelle un être humain.

Cette trinité est immortelle, indestructible ; sa demeure, ici-bas, ses organes de nutrition, se composent du quaternaire inférieur, qui comprend le corps, la vie animale de ce corps, ses passions et ses appétits. Nous avons donc la fameuse division septenaire, ou les sept principes qui sont dans l'homme, et que nous trouvons énumérés ainsi, en leur conservant leur nom sanscrit :

1° *Atma*, l'Esprit universel ;

2° *Buddhi*, l'âme ou l'homme spirituel ;

3° *Manas*, l'âme rationnelle ;

4° *Kama-Rupa*, l'âme animale, avec ses appétits et ses passions ;

5° *Rana* , la vitalité, le principe de vie ;

6° *Linga-sharira*, le véhicule de cette vie ;

7° *Rupa*, le corps physique.

Ce n'est pas qu'à la mort, nous dit la S. T., que s'opère la séparation de la triade supérieure du quaternaire inférieur : pendant la vie même, ils peuvent être temporairemeut désunis.

La partie intellectuelle laisse le corps et les principes qui lui sont particulièrement attachés, et elle peut, cette « intelligence », se manifester d'une façon visible et tangible.

C'est ainsi que s'expliquent ces « apparitions astrales » dont on a tant

parlé, et dont la réalité ne peut être, comme tant d'autres choses, prouvée au premier venu par des faits justificatifs.

Ceux pour qui ces questions sont tout à fait étrangères vont rire en appelant superstition la croyance en ces choses, comme, dans les temps passés, ces mêmes esprits peu intuitifs riaient, en se moquant de toute nouvelle découverte dans le champ de la nature.

Mais, pour cette partie des enseignements, comme pour tous les autres, lorsque l'étudiant a acquis un certain bagage de connaissances, la preuve de ces faits lui est donnée. S'il ne veut pas attendre jusque-là, et s'il refuse de rien accepter sur la parole d'un autre, il est libre de le faire ; personne parmi les membres ou les chefs de la société ne songera à le blâmer, et encore moins à le damner pour cela.

L'homme vu, compris comme ainsi composé de sept principes pouvant former des unions les uns avec les autres ou agir séparément et en dehors du corps, nous explique la double vue et tous les phénomènes qui s'y rattachent. La projection de l'*intelligence* en dehors du corps pendant que celui-ci est anéanti par l'*entrancement* est un genre de ces séparations de principes dont nous venons de parler.

L'Ego, le moi intime et supérieur de l'homme, l'homme vrai, en un mot, débarrassé des liens de son corps, entre en jouissance de facultés qui lui sont propres, facultés qui n'ont rien de commun avec les sens physiques. Libéré, il ne connaît plus ni l'espace ni le temps, dont la conception n'est qu'un résultat de notre plan de conscience ordinaire.

A l'appui de ce que nous venons de dire de l'Ego et des facultés étrangères au corps qu'il peut manifester, n'est-il pas bon de remarquer que toutes les personnes qui sortent de l'état magnétique ont oublié complètement ce qu'elles ont pensé, dit ou fait pendant leur sommeil ; leurs organes physiques n'en ont gardé aucune empreinte ; ce qui n'aurait pu être si elles avaient vu et entendu par leur moyen, — la moindre activité cérébrale laissant toujours une trace sur le cerveau matériel. Si, au contraire, on admet que les expériences ont été suprasensuelles, inutile de chercher plus longtemps une inscription quelconque de leur manifestation sur des centres sensoriaux qui n'ont pas été touchés.

Ce qui ressort de ceci, c'est que, avec notre organisation actuelle, durant le sommeil magnétique artificiellement produit, l'Ego est impuissant pour agir sur l'enveloppe physique qui ne peut conserver aucune mémoire d'actes automatiquement accomplis.

L'Ego sera ainsi impuissant tant que la nature inférieure surpassera en force et en énergie la supérieure.

La conscience physique ne gardera l'impression de phénomènes, qui se

passent maintenant en dehors d'elle, que lorsque, s'étant élevée, elle aug mentera les points de contact entre elle et l'esprit supérieur.

Cet état de sublimation a déjà été atteint par plusieurs ; l'état de con science inférieur s'est uni au supérieur, le plus haut et le plus bas s sont joints, et ils ont pu travailler en harmonie sous le contrôle de l volonté.

L'affaiblissement du corps, dans le cas de maladie, bien que loin d'êtr désirable, donne la suprématie au plus haut Soi ; de là cette acuité de per ception dont nous avons parlé plus haut.

Le meilleur procédé pour obtenir le fonctionnement normal de telle facultés est de travailler à la purification et à l'affinement de son or ganisation physique ; avec la volonté, ce n'est qu'une question d temps.

Sur l'Ego indestructible pouvant participer à plusieurs plans d'existence s'adaptant au plus bas comme au plus haut, repose tout entière la doctrin du Karma et de la réincarnation. La réincarnation, que l'ignorance appelée la transmigration des âmes, est la renaissance de l'Ego et s rentrée dans un corps, pour recommencer une nouvelle expérience de l vie sur cette terre.

Dans sa précédente incarnation, il a acquis certaines facultés et prov qué la production de causes. Les effets de ces causes dernières, jointes d'autres causes provoquées par toute une série d'incarnations, forment so Karma et déterminent les conditions dans lesquelles l'Ego va se trouve dans l'existence présente. Ces conditions, toutefois, sont modifiées par l Karma national, qui est, lui, le produit de la vie collective.

Les facultés qu'on a fait évoluer dans les incarnations précédentes s retrouvent dans une nouvelle vie. — Voilà donc expliquées ces capacité anormales, ces connaissances qu'on possède sans avoir rien fait pour le acquérir dans la présente existence. Tout cela forme autant de *biens qu'o retrouve*. La réincarnation n'explique-t-elle pas bien encore ces cas d'en fants prodiges, de génies qui étonnent le monde, d'artistes qui le ravissen sans savoir eux-mêmes comment tous ces dons leur sont venus ?

Avec la Théosophie, dans l'univers, rien ne se perd ; une force produit suit son cours, sans que rien puisse l'anéantir. Les facultés, les capacité les qualités si péniblement acquises par de longues années d'existence ne périssent pas avec le corps, et quand, après un long sommeil, l'Eg revient sur la scène terrestre, ce n'est pas pauvre et nu qu'il fait sa rentrée il rapporte avec lui le fruit de ses victoires passées qui vont lui servir faire de nouveaux progrès en avant.

En dehors des satisfactions que cette doctrine nous donne sur de

points bien embarrassants, nous n'avons pas, pour le moment, de preuves irréfragables que les choses se passent ainsi. Si nous pensons qu'un but ultime et intelligent est attaché à la vie humaine, il nous faut accepter l'idée de retour ici-bas, il faut croire à l'avenir, et c'est l'avenir qui nous réserve cette preuve. Les Maîtres ont atteint ce point de l'évolution vers lequel nous marchons et où la mémoire de toutes les incarnations passées nous revient. C'est sous leur autorité que cette doctrine nous est transmise, mais elle peut encore être rejetée ou acceptée par tout membre dont elle satisfait ou ne satisfait pas la raison.

De même, les agissements du Karma ne peuvent être démontrés comme un problème de mathématique. La loi du Karma a été définie par le colonel Olcott comme la loi de causalité morale. La Théosophie affirme que la moisson récoltée par un homme a été semée par lui, et que chaque acte doit toujours, sinon immédiatement, du moins irrévocablement, porter ses fruits.

Chaque force, dans notre monde physique, voit sous sa poussée des résultats se produire ; — où de nombreuses lois agissent en s'entrecroisant, chacune suit son chemin, va au but et complète son action.

L'Univers est UN. Pourquoi une des nombreuses lois opérant sur le plan physique ne serait-elle pas à l'œuvre sur un plan supérieur, sous le nom de Karma ? Et vu le champ de leur action, il ne doit pas sembler extraordinaire qu'il soit difficile, ou plutôt impossible, de les suivre dans tous les détails de leurs mombreuses applications.

Sur le plan physique, il en est bien ainsi ; nous suivons la trajectoire que décrit un corps lancé par une série de forces motrices, nous pouvons étudier et comprendre quelques effets de cette force et déterminer d'avance la course qu'accomplira le corps sous leur poussée, mais nous ne pouvons pas établir d'une façon parfaitement exacte quel genre de force a été l'œuvre ici et quel autre là. Comment pouvons-nous espérer comprendre dans tous ses détails ce jeu si compliqué des forces karmiques, dont quelques-unes viennent, en fin de compte, s'épuiser dans la sphère d'une individualité, et d'autres se transformer en énergies qui seront « son caractère » ?

Ici nous voulons répondre particulièrement à l'un de nos critiques qui nous demande comment nous pouvons réconcilier « Karma » avec les convictions socialistes qui nous font nous élever contre toute iniquité dont souffre le peuple. « Comment arranger cela ? » nous dit notre contradicteur. « Toute réforme sociale doit aller à l'encontre du Karma ! »

Non vraiment ; dans les efforts faits pour amener un progrès quelconque, il n'y a rien de contraire à la loi de causes et d'effets.

Non, ce n'est pas aller contre le Karma que d'essayer d'introduire de nouvelles causes pouvant atténuer les effets présents ; effets toujours inévitables dans leur production, mais modifiables dans leur action. Ce n'est qu'ainsi, du reste, que nous pouvons espérer apporter quelque changement dans l'avenir.

Il se peut que la maladie, la misère, l'ignorance, soient autant de suites d'un mauvais passé ; beaucoup de savants penseurs admettent cela, qu'ils l'appellent Karma ou non ; mais est-ce une raison pour que nous n'essayions pas de produire de nouvelles forces de sagesse et d'amour qui brisent enfin le cercle fatal dans lequel nous tournons ?

Chacune de nos actions modifie, en bien ou en mal, le présent, et en plus prépare l'avenir. Et c'est parce que l'héritage du passé est si lourd qu'il nous faut redoubler d'efforts pour ne pas succomber sous le fardeau.

Persuadons-nous bien surtout que le Karma n'est pas une déité personnelle contre laquelle c'est un sacrilège que de vouloir entrer en lutte. Le Karma est simplement une loi, comme toutes les autres, loi de nature, et nous ne pourrions pas la violer, quand même nous le voudrions ; mais elle ne nous empêche pas plus d'aider nos frères que la loi de gravitation de monter un escalier.

L'un de nous se brise une jambe : quel que soit notre désir, nous sommes impuissants à empêcher la douleur de se produire. Est-ce une raison pour que nous abandonnions le blessé et que nous n'employions pas tous les moyens pour atténuer autant que possible la douleur du patient?

De même, si nous ne pouvons soustraire aucun homme à la loi du Karma, nous pouvons toujours essayer d'éclairer la cause de ses souffrances, et surtout nous devons lui tendre la main constamment, soit pour provoquer ses efforts, soit pour seconder ceux qu'il peut faire en vue d'éteindre des causes qui ne peuvent que générer de mauvais résultats.

M. Foot peut-il nous affirmer que nous n'acquittons pas, en ce moment, les vieilles dettes du passé? ou bien va-t-il nous dire qu'en présence de causes inexorables, nous devons nous courber lâchement sous la fatalité ?

Pour nous aider, nous nous servons de la vive lumière que la S. T. projette sur cette question des grandes douleurs qui accablent nos sociétés; mais, après avoir compris que les conditions terribles de notre présent ne sont dues qu'au passé et que le futur sera ce que nous le ferons, loin d'abandonner la lutte, nous sommes résolue à travailler plus que jamais

pour arriver à introduire de nouvelles causes devant produire de meilleurs effets (1).

Que ne devrions-nous pas à la reconnaissance générale de cette loi du Karma, si, étudiée et comprise, elle nous faisait accepter dignement et virilement, sans d'oiseuses récriminations, des souffrances qui sont inévitables, si, sa connaissance fortifiant les énergies de notre âme, elle nous aidait à faire face au passé, en travaillant sur le présent pour améliorer l'avenir !

Et, ne l'oublions pas, le courage dans la tourmente de la vie, l'amour pour ses semblables, l'esprit de sacrifice personnel, sont les fruits du Karma. Ce sont des effets présents de causes passées, effets qui, dans leur application d'aujourd'hui, deviendront les causes de demain.

Que le croyant, que le dévot, au moyen de prières, de sacrifices, d'aumônes, de larmes, espère échapper, par quelque porte de sortie, aux conséquences de ses mauvaises actions, il est logique avec ses croyances ; mais comment le *sécularisté* (2), qui ne reconnaît d'autres maîtres que la loi de sa conscience, peut-il sur ce chef chercher querelle à la S. T.?

Ce n'est que sur un point que nous pouvons être en désaccord. Le Théosophiste dit : — nous croyons qu'il nous faudra payer jusqu'au dernier liard les dettes que nous avons contractées, et cela soit dans cette vie, soit dans de *futures incarnations ;* la mort suspend les réclamations du créancier, mais la note complète sera présentée au successeur du mort, qui n'est que lui-même, toujours le même, sous un nouveau vêtement ; tandis que le « sécularisté », lui, considère que la mort éteint toutes les redevances.

La S. T. nous enseigne encore que non seulement des qualités psychiques du domaine de l'homme, et dont les pouvoirs annoncés plus haut sont les manifestations, doivent se produire à un moment donné de l'évolution, mais que l'homme, dans sa course en avant, possédera un pouvoir tel sur la matière que tout ce que nous voyons se produire aujourd'hui sur l'un et l'autre plan, psychique et matériel, ne peut supporter de comparaison. A côté de ce que sera l'homme d'alors, l'homme d'aujourd'hui n'est qu'un enfant.

Dans le lent procédé de l'évolution, l'espèce humaine verra se développer

---

(1) Voir dans le *Lucifer* d'août 1889, « le Karma et les progrès sociaux », un article de nous où la question si intéressante du Karma est plus largement traitée.

(2) On appelle *sécularisté*, en Angleterre, celui qui, sans égards à aucune religion, credo ou culte, ne s'attache qu'à vivre selon la loi de morale qu'il a dans son propre cœur.

graduellement, en chacun de ses membres, d'elles-mêmes, les facultés e les pouvoirs qui en découlent, tels que nous les avons mentionnés c dessus.

Déjà, en ce moment, celui que la chose tente, s'il ne recule devant aucun difficulté, peut forcer en lui leur évolution. Et ici nous allons répondre u mot à la sortie véhémente de M. Foot sur le célibat, qui est, dit-on une condition à observer pour quiconque veut hâter en lui l'éclosion d nouvel homme. « Si le comble de la perfection ne peut être atteint qu'ave les pratiques du plus pur ascétisme, s'écrie M. Foot, le mariage ne do être qu'une concession à la faiblesse humaine. Que deviennent alors le titres sacrés d'époux, de père, de mère? Et bien que l'on nous dise que c « célibat » n'est exigé que pour le cercle intérieur, il n'en ressort pas moin qu'il est défendu à la masse d'aspirer à ces hauts sommets d'existenc réservés pour quelques-uns. »

Malgré tout le respect que nous inspire le caractère de M. Foot, nous n pouvons nous empêcher de lui demander s'il est honnête de déplacer ains une question et de la poser de façon qu'elle prenne des proportions fantas tiques. A ces grandes expressions déclamatoires de « titres sacrés », etc la S. T. répond par un mot : — Quand vous voulez fermement obtenir un chose, vous vous mettez en mesure d'employer les moyens qui peuven vous faire arriver à son obtention ; ou, plus simplement encore, si vou voulez remonter à la nage un fort courant, vous commencez par dépo ser vos vêtements sur le rivage.

Le monde est-il si uniforme, avons-nous tous, en ce moment, les même goûts et les mêmes besoins, pour qu'un genre de vie déclaré bon pa quelques-uns, soit immédiatement suivi par la foule ?

Tout le monde, à peu près, s'accorde pour trouver que la musique est un bonne chose, mais ne serions-nous pas insensés si, sous ce prétexte, san aucune disposition pour cet art, nous pratiquions huit heures par jour Si nous, au contraire, avons un vrai talent et que nous désirions deveni grand musicien, il nous faut alors accepter une vie de labeur et être prê à sacrifier bien des joies de la vie, pour en arriver où nous voulons.

Les artistes et les génies sont rares : — bien plus rares encore son ceux que tente la Grande vie. Un sur des millions peut-être est doué de premières capacités nécessaires pour une pareille entreprise ; et, pour celui là, accepter la vie de célibat est un des moindres sacrifices exigés avant d toucher le but. L'heure viendra pourtant, des « Grandes âmes » ; mais que pour le moment, M. Foot se rassure : il est loin encore ce temps, et la S. T. ne songe nullement à parler de célibat à celui que la flamme du génie spirituel n'a pas encore embrasé.

— Il nous faut, maintenant, replacer encore une question sous son vrai jour et répondre aux « dires » exagérés sur les phénomènes auxquels le nom de Mme Blavatsky s'est trouvé mêlé.

Les uns ont crié au miracle, d'autres ont parlé de manifestations spirites ; appréciations aussi erronées l'une que l'autre. Les attaques si vives dont Mme Blavatsky fut l'objet de la part des spirites devraient convaincre les esprits les plus prévenus qu'elle ne doit avoir rien de commun avec eux. Ce qui le montre bien, c'est que, lorsqu'elle a accompli certains phénomènes autour desquels on a fait tant de bruit, ce n'était que pour montrer, dit-elle, comment les faits les plus remarquables, attribués par les spirites aux « Esprits », pouvaient, par l'utilisation de forces naturelles, s'accomplir au grand jour, sans le secours d'Esprits qui ne peuvent travailler que dans l'ombre.

Ce que voulait surtout Mme Blavatsky, c'était attirer particulièrement l'attention sur ces forces de la nature, et prouver ce qu'avec leur connaissance on en pouvait obtenir.

Une grande partie de « ces miracles » était produite en employant, d'une façon éclairée, certaines forces magnétiques, dont les effets, merveilleux pour l'ignorant, réservent encore dans l'avenir de grandes surprises aux savants.

Un autre genre de phénomènes est ce qu'elle appelle « ses tours psychiques ».

Comme le prestidigitateur adroit agit sur le plan physique et fait voir à son public des choses qui ne sont pas, Mme Blavatsky, sur le plan mental, force « l'illusion » dans l'esprit de celui sur lequel elle opère, et il voit non ce qui est, mais ce qu'elle veut qu'il voie.

Nous avons encore la transmission de la pensée et un autre groupe de phénomènes comprenant la désintégration et la réintégration de la matière. Avec notre connaissance superficielle de la matière, cette dernière catégorie est assez difficile à expliquer.

Mais, pour ces phénomènes comme pour les autres, quand nous nous trouvons près d'une personne de bien, intelligente, instruite, savante, menant la vie la plus laborieuse qu'on puisse imaginer, et que cette personne exerce des pouvoirs que nous sommes loin de posséder, nous *examinons*, avant de crier au mensonge et à la fausseté. Serait-il sage d'agir autrement, surtout si cette personne nous affirme qu'il n'y a rien que de très naturel dans la possession de ces pouvoirs et dans leur emploi ? Irons-nous crier que Tyndall est un mystificateur parce qu'assistant à l'une de ses merveilleuses expériences, nous n'en pouvons comprendre le *modus operandi ?*

Nous terminerons par un mot sur le plus grand étonnement que la science ésotérique réserve à ses étudiants occidentaux du xix[e] siècle. Nous voulons parler de son assertion qu'il existe des êtres vivants, autres que les hommes et les animaux, qu'on peut découvrir sur notre globe.

Et pourtant cet énoncé de vie en tout et partout ne doit pas être plus difficile à admettre, après réflexion, même pour des libres penseurs, que la parole du savant qui nous affirme qu'un monde d'êtres vivent et s'agitent dans la goutte d'eau, de sang ou de pus, qu'il examine au microscope.

Aussi, avant de hausser les épaules et de tourner le dos devant une telle assertion, ne serait-il pas plus sage de se demander si, réellement et sérieusement, dans l'immensité de l'Univers infini, le « grain de sable » sur lequel nous tournoyons est la seule planète habitable et habitée ?

Nos *voix* sont-elles les seules, et en dehors de nous tout le reste est-il muet ? Ne peut-il voir, cet univers, que par nos yeux, n'entendre que par nos oreilles, et tout est-il mort en dehors de notre *vie ?*

Une pareille croyance était bonne aux beaux jours de la chrétienté, quand l'Eglise enseignait que notre terre était le centre du monde et que, pour les hommes seuls qui l'habitaient, le créateur avait daigné mourir. — Maintenant que les découvertes de la science nous ont *remis à notre place*, qui n'est pas une des premières parmi ces myriades de mondes, sur quoi pouvons-nous nous appuyer pour soutenir que nous sommes les seuls êtres sentant et pensant au milieu de tous ces mondes ?

La terre, l'eau, l'air, regorgent de vies s'adaptant au milieu qui leur est propre.

Quoi ! à peine nous serions-nous élancés, en pensée, au delà de nos quelques lieues d'atmosphère, que nous ne trouverions plus qu'une morne solitude et le silence de la mort ! Aucune raison, aucune analogie ne peut étayer cette supposition.

Un des grands crimes de Bruno fut d'avoir osé enseigner que notre monde n'était pas le seul habité ; et combien il était plus sage, Bruno, que les moines ignorants et fanatiques qui le brûlèrent !

La S. T. ne dit pas autre chose que ce martyre de la pensée, lorsqu'elle nous enseigne que chaque différenciation de matière donne naissance à des êtres s'adaptant au plan sur lequel ils doivent vivre et évoluer; elle ne dit pas autre chose, lorsqu'elle affirme que le grand corps universel n'est qu'une immense émanation de vies, semant les êtres à chacune de ses pulsations.

Superstitions, crie le bigot. — Il n'y a pas plus de superstition dans

cette croyance que dans la croyance à la bactérie ou à tout être invisible à l'œil nu.

Le mot « Esprit » est le mot le plus mal employé ou plutôt le plus mal compris dont nous sommes obligés de nous servir, car il mène toujours à l'idée d'un genre d'existence immatérielle, surnaturelle, quand la S. T. ne reconnaît ni l'un ni l'autre. Avec elle, tous les êtres, quels qu'ils soient, ont toujours une base matérielle, et *matière* et *esprit* ne doivent jamais être séparés.

Seulement elle reconnaît que la matière existe, se manifeste, en des états tout à fait différents de ceux que la science connaît aujourd'hui.

Ne pas admettre ceci, c'est imiter ce prince indien qui niait l'existence de la glace, parce que jamais, durant le cours de sa vie, il n'avait rencontré d' eau solidifiée.

Accepter tout sur parole, sans aucune preuve rationnelle, est indigne de l'être humain; mais nier de parti pris, sans vouloir s'arrêter à penser un instant à ce qui peut être au delà des limites de notre expérience, est absurde.

Un dernier mot à nos amis de la Libre pensée : — si les membres de la société nationale nous disent : « Sortez de nos rangs », nous les quitterons. Nous sommes habituée aux sacrifices les plus douloureux. Lorsque, voyant l'impasse où aboutissait le sentier que nous suivions depuis longtemps, avec nos plus chers amis, les matérialistes, nous nous détournâmes pour suivre seule une nouvelle route, il fut rude l'assaut qu'il nous fallut subir avec *nous-même*. Mais qu'importe pour nous la louange ou le blâme? Nous ne relevons que de notre conscience; quand elle nous dit : parle, agis de telle ou telle façon, nous obéissons.

Nous n'avons plus qu'un but, qu'un désir : — chercher la vérité.

Annie Besant.

Londres.

LES ANCIENS MYTHES DE L'INDE

GANÉÇA

Ganéça est un mythe du brahmanisme hindou; c'est le dieu de la sagesse, du destin et du mariage; comme tel, il préside au nœud de l'hyménée; il est aussi le destructeur des obstacles de l'intelligence ou qui s'opposent au

libre exercice des facultés de l'esprit ; il est le fils de Çiva et de Pârvati ou même de Pârvati seule, suivant une tradition très répandue, laquelle nous apprend que Pârvati donna naissance à ce fils à la suite d'une transpiration abondante et sans le concours de son époux. Honteuse de cet accouchement, Pârvati déposa Ganéça dans un lieu solitaire. Sani, le dieu de la planète Saturne, aperçut le pauvre abandonné, et, d'un coup d'œil il réduisit la tête en cendres et la remplaça par celle d'un éléphant qu'il venait d'abattre ; voilà pourquoi Ganéça a une tête d'éléphant. Mais les légendes hindoues varient beaucoup sur cette singulière conformation, car d'aucuns prétendent que Pârvati ayant aperçu, avant de concevoir, un couple d'éléphants qui s'ébattaient dans une forêt, en eut l'imagination si fortement impressionnée, qu'elle engendra Ganéça avec une tête d'éléphant.

Une troisième version nous apprend que Ganéça ayant perdu sa tête soit pour avoir désobéi à Çiva, soit en punition du meurtre d'*Aditya* (le soleil) tué par Çiva, père de Ganéça, Pârvati supplia Brahma de rendre la vie à son fils ; celui-ci accorda cette faveur à la mère, mais à la condition de prendre la première tête qu'elle rencontrerait sur sa route ; ce fut celle de l'éléphant Indra.

Suivant le Çiva-Pourana, Ganéça périt en combattant Çiva, lequel d'un coup de sa chakra, abattit la tête de Ganéça. La mère éplorée et furieuse demanda vengeance aux Dieux ; ils intervinrent en sa faveur et ressuscitèrent le fils de Pârvati, mais ils ne purent lui rendre sa tête qui fut remplacée par celle d'un éléphant.

Une quatrième tradition prétend que Çiva et Pârvati empruntèrent, pour quelques heures, la forme d'éléphants et qu'en mémoire de cette métamorphose, Ganéça naquit avec la tête d'un de ces gigantesques pachydermes.

Quoi qu'il en soit de ces diverses légendes, il est un fait certain, c'est que Ganéça est éléphantocéphale et que, dans les traditions hindoues, il apparaît comme étant également en lutte avec Vishnou et Çiva ; qu'il empêcha ce dernier de se réconcilier avec Bhavani (Pârvati), qu'enfin il soutint une guerre longue et acharnée contre les alliés Çivaïtes et brisa la *Tricoula* de son ennemi. Ganéça eut à soutenir bien d'autres luttes contre Skanda par exemple. Celui-ci était sur le point d'être déclaré souverain des Dieux, après sa victoire sur le géant Taraka ; or Ganéça lui disputa ouvertement ce titre et il obtint de l'assemblée des Dieux que ce titre serait décerné au plus agile coureur, à celui qui aurait le plus rapidement accompli le tour de la terre et des cieux.

Skanda y consentit et partit sur-le-champ avec sa monture habituelle

le paon, tandis que Ganéça enfourcha son coursier, un rat, et se rendit auprès de la Trimourti ; et, comme il l'enveloppa en quelques minutes dans sa course, il remporta aisément la victoire.

Une tradition prétend que la lutte entre les deux adversaires était relative à la priorité du mariage ; or, quand Skanda revint de ses pérégrinations, il put se convaincre que Ganéça, qui avait tourné autour de Pârvati et de Çiva était déjà père de deux enfants.

Un troisième mythe nous apprend que le prix de la course fut une figue offerte par Çiva, qui proposa aux lutteurs de faire le tour de Kailaça; or, Ganéça obtint le prix, en se contentant de tourner autour de Çiva ; il devint donc ici son allié, et plus tard son fanatique sectateur, puisqu'il se mit à la tête des *Ganas*, adorateurs de Çiva ; de là son nom de Ganéça (Gana-sça, c'est-à-dire seigneur des Ganas).

Ganéça eut deux femmes, Sidhi et Roudhi, dont il eut deux enfants : Lakcha et Labha.

Les Hindous attribuent à ce dieu une part très active de collaboration dans la composition du Mâha-Bhârata ; c'est pour cela peut-être qu'on l'invoque toujours au commencement des livres, ainsi du reste qu'avant d'entreprendre une action importante ; ils attribuent aussi au dieu éléphant océphale l'invention de l'astronomie, des mathématiques et d'autres sciences, et, de même qu'il ouvre la carrière de l'année, de même il ouvre celle des sciences.

D'après les Hindous, c'est Ganéça qui inspire les résolutions utiles et les grandes et nobles pensées ; c'est pourquoi on le considère comme un dieu supérieur immédiatement, placé au-dessus de la Trimourti, et que son nom de Ganéça figure en tête de toutes les prières.

Ce dieu a beaucoup de surnoms ; voici les principaux :

Polléar, comme gardien des portes de ville dans l'Inde méridionale : il ne faut pas confondre ce terme avec celui de *Pouléar*, dérivé du Tamoul, qui signifie : *Qu'est ceci ?* Exclamation de Çiva en apercevant Ganéça né sans son concours de la sueur de Pârvati. Ses autres surnoms sont : *Douaïmatra* (aux deux mères) ; *Ekadanta* (à une seule dent ou défense) ; *Gainavadi* ou *Gainadhiba* (Seigneur de la Réunion) ; *Gaidjanana* (à tête d'éléphant); *Gouru* (l'Instituteur) ; *Heramba* (au grand corps) ; *Lambodara* (au ventre énorme); *Vighnaradja* (le roi des empêchements); *Vinaïaga* (le grand maître).

On représente Ganéça avec quatre bras, coiffé de la tiare, tenant une massue, une hache, un lacet et une boule ; il a un ventre énorme et des jambes grosses et courtes ; sa tête d'éléphant ne porte qu'une défense parce que celle qui lui manque a été coupée par un coup de hache de Para-

çou-Rama contre lequel il luttait. Souvent il est porté par un rat ou un crocodile, parce que ces animaux lui sont consacrés.

J. MARCUS DE VEZE.

LE VATICAN ROYAL [1]

ÉCHEC ET MAT A CÉSAR

Après de longues et douloureuses hésitations, je me décide, pour l'acquit de ma conscience, à faire au public des révélatious graves, en livrant à la presse, par la voie des Revues nouvelles, des pièces absolument authentiques. Il suffira de les lire pour voir dans quelle situation se trouve de nos jours le Vatican royal. Mais je dois, pour l'intelligence de ces documents, les faire précéder de quelques considérations qui en montreront la valeur et la portée.

Tous les esprits éclairés se rendent compte de la *Crise définitive* que traverse la Chrétienté. Il s'opère, dans la vieille constitution des peuples occidentaux et de nos Sociétés en désarroi, une transformation radicale qui finira, à coup sûr, par ne rien laisser debout de tout l'ancien ordre de choses, condamné par le Christ à disparaître — (*Joan.*, XII, 31 ; XVI, 33). — De toutes les vieilles constructions politiques *il ne restera pas pierre sur pierre*, selon la parole même du Rédempteur-Rénovateur de la Planète — (*Marc.*, XIII, 2).

La même sentence s'applique, certainement, aux institutions cléricales mi-partie politiques et mi-partie religieuses — (*Matth.*, XV, 13), — dont le génie de la Rome papale, héritière de la Rome païenne, couvrit l'Europe au *moyen âge*, — époque très bien nommée puisqu'elle fut l'âge des compositions *moyennes*, des transactions provisoires, des trêves passagères et des pactes concordataires, conclus entre deux puissances adverses, la puissance spirituelle du Christ et la puissance matérielle de César. Ces accommodements permirent aux représentants de Jésus-Christ, Papes, Evêques et Légats, devenus princes de ce monde et diplomates à leur manière, d'inter-

---

(1) Extrait du dernier numéro de l'*Etoile*.

venir personnellement dans la gérance et la direction des affaires publiques, de compte à-demi avec les représentants de César, empereurs, rois et barons féodaux, devenus à leur tour princes de l'Eglise et chevaliers du Christ, à la façon du Bismarck de nos jours, honoré de ce titre par Léon XIII. On voit, de là, les compromissions qui durent forcément résulter de cet état de choses mixtes.

Ne les déplorons pas trop, ces transactions ! Elles furent providentielles et nécessaires. Il n'y avait pas alors d'autre voie pratique pour introduire le *vin nouveau* dans les *vieilles outres*, sans les faire éclater, et pour substituer, petit à petit, l'élément chrétien à l'élément césarien, dans le gouvernement du monde, dans les conseils d'Etat, dans les chancelleries, dans l'esprit public, dans la conscience générale, dans les mœurs, dans les lois, et jusque dans les relations de classe à classe et de nation à nation.

Cette tactique a réussi, plus qu'on ne pense. Après dix-neuf siècles de propagande évangélique, l'Europe, sans qu'elle s'en doute encore, se trouve être chrétienne. Ce qui fait loi morale chez elle, ce vers quoi soupirent les masses populaires, ce ne sont plus les idées inhumaines de César, les principes abhorrés de servitude, de caste et de féodalité; ce sont les idées humanitaires du Christ, les principes sacrés de *Liberté*, d'*Egalité*, de *Fraternité*, de *Tolérance réciproque*, de *Solidarité*, de *Mutualité*, et saint Paul ajouterait de *Concorporéité*, de *Comparticipation* et de *Cohérédité* — *Ephes*., III, 6). — Or, cela même, c'est le triomphe à venir du *Christ-Esprit-Humanité*.

Pas d'illusion, pas de chimères, nos seigneurs d'antan! Ce qui reste sur pied des vieilles constructions de votre César n'est. plus qu'un vain simulacre, une ombre fantastique. Ce qui se dresse encore, en apparence de vie, sur le trône délabré du Vatican royal, c'est un spectre, rien qu'un spectre, « le spectre de César, assis, tiare en tête, sur le tombeau de l'Empire romain » — *(Hobbes)*.

L'Esprit du Christ visitera ces morts dans leur sépulcre, et son souffle les vivifiera, s'ils sont dignes de ressusciter. Sinon, les peuples disperseront aux quatre vents de la justice divine la cendre de leurs os, de leurs couronnes, de leurs sceptres et de tous leurs oripeaux.

A la vue de cette *Révolution*, si elle vient à se produire d'une manière sanglante, par la faute des hommes qui devraient la prévenir par de sages et progressives *évolutions*, ne tremblez pas, prêtres et fidèles ! Ce qui tombera, c'est ce qui doit tomber ! « Chacun ira où il doit aller. » Dans ce krak général, dans cette banqueroute totale de l'ancien Monde, l'œuvre du Christ, considérée dans son *ésotérisme*, n'a rien à redouter. Tout passera; elle seule ne passera pas ! Les Papes temporels, empereurs cléricaux et Césars

en tiare, passeront avec leurs proconsuls mitrés et crossés; les potentat passeront; les Chanceliers de fer passeront; les Molkes passeront; tou les tyrans, tous les maîtres de la terre passeront! seul, le *Prince* de la pai — *Princeps pacis !* seul, le Roi du siècle futur — *Rex futuri sæcul* seul, le Verbe éternel de Dieu ne passera pas ! — *Verbum tuum, Deu permanet in æternum !* — (*Psal.*, CXVIII, 89.)

Rassurez-vous donc, prêtres et fidèles! votre Foi n'est pas vaine, vot Espérance est fondée, bien que vous ignoriez le sens réel, splendide, d vos croyances, et les bases scientifiques sur lesquelles repose l'Edific religieux et social du Christ. La Religion ne trompe personne; ma beaucoup se trompent sur la religion. Sachez que le *Christianisme pu* c'est le *pur Socialisme*, le *Socialisme évangélique*, « *il Socialismo Chris tiano* », comme enseigne le Révérend Père Curci. Nos Dogmes ne sont pa faux; mais il a fallu, pour des raisons politiques et dans l'intérêt mêm des peuples, mitiger ces Dogmes, les voiler à demi, les accommoder la nécessité des temps, et dérober aux yeux des pouvoirs autoritaires le côté transcendant, leur portée positive et leurs *finalités économiques sociales*.

Jusqu'à nos jours, l'Eglise ultramontaine a fait œuvre opportune, œuvr providentielle. Mais les temps sont changés, grâce à Dieu !

Nous croyons, nous... que dis-je? nous savons de science certaine, nous *ésotéristes* de la Kabbale *soharite*, formés à l'école de saint Paul et de sain Jean, et initiés par une étude approfondie aux Arcanes de la Traditio judéo-chrétienne (dont la chaîne remonte à l'Eglise des Protogones mentionnée au texte grec de l'Epître aux Hébreux, *chap.* VII, *v.* 23), nou savons que l'heure est venue de mettre au grand jour de la publicité le grandes *vérités sociales* qui se cachent providentiellement sous les forme religieuses du culte catholique, et qui furent mises en réserve, pou l'avenir, sous les capotes allégoriques, mais pleines et substantielles, d nos Paraboles, de nos Dogmes, de nos Symboles, de nos Sacrements e de nos Rituels.

Cette conviction nous domine de si haut qu'à diverses reprises nou avons sollicité, très humblement, du Pontife romain, l'honneur de lu exposer nos conceptions et nos vues. Nous ne saurions reproduire ici toutes ces pièces. Il y faudrait un volume. Peut-être ce volume sera-t-il publié un jour. Mais ce qui s'impose à nous tout de suite, c'est de divulguer le dernier écrit que nous avons fait passer sous les yeux de Léon XIII, et qui est resté sans réponse.

La proposition qu'il renferme fut d'abord adressée, le 6 août 1889, au Cardinal-Archevêque de Paris, Monseigneur Richard, prié de se faire

l'intermédiaire entre le Saint-Siège et nous. Son Eminence ne daigna pas même nous accuser réception de cet envoi, pas plus d'ailleurs que des deux lettres, pleines de déférence, dont l'une précéda et l'autre accompagna cette communication. Le 2 septembre suivant, après 27 jours d'attente vaine, nous prîmes le parti d'expédier ce document au chef de la Catholicité, sous pli cacheté, recommandé à la poste de Paris, et réservé au Pape seul, comme affaire de conscience.

En voici la teneur mot par mot ; après quoi, je reproduirai la lettre qui lui servait d'introduction.

PROJET DE FONDATION

« En vue de ramener l'attention des savants sur les vérités éternelles dont le dépôt inaltérable a été, par mandat divin, commis à la garde de l'Eglise, *une*, *Sainte*, *Catholique* et *Apostolique*, l'abbé Roca pense qu'il est urgent de fonder à Paris — ou à Rome — une grande Revue qui aurait pour titre : CHRISTIANISME ESOTÉRIQUE.

« Les Rédacteurs de cette Revue, prêtres et laïques, professeraient intégralement les principes de la Foi orthodoxe, tels qu'ils sont formulés, *exotériquement*, dans nos trois Symboles catholiques (Symbole des Apôtres, Symbole de Nicée, Symbole de saint Athanase), et tels qu'ils sont définis, *littéralement*, soit par les causes dogmatiques de nos dix-huit conciles œcuméniques, soit par les décrets infaillibles des Souverains Pontifes, parlant *ex Petri Cathedrâ*.

« Ils ne feraient jamais de controverse sur les questions d'ordre politique et temporel. Leurs études porteraient uniquement sur les questions d'ordre scientifique, universel, religieux et social, qui, toutes ensemble, constituent le grand *Problème de l'Humanité*.

« Ce problème est essentiellement religieux, et c'est en vain que dans nos parlements, nos conseils d'Etat, nos chancelleries et nos diverses écoles de Sociologie, les politiciens en poursuivent le dénouement, en dehors des principes sacrés de la Tradition Judéo-chrétienne. La Solution de la *Question sociale* ne peut sortir que de l'*ésotérisme* de nos Dogmes, selon qu'il est écrit dans la Gnose primitive dont Tertullien se fit l'écho dans l'Occident : « *Solutio omnium difficultatum, Christus !* » — Et il n'y en a pas d'autre !

« Cette Solution, l'Eglise la possède virtuellement; mais, pour des raisons de haute sociologie et pour des motifs d'opportunité politique, les Papes ont dû la tenir cachée, jusqu'à présent, sous les voiles de nos mystères religieux.

« Le fond transcendant, économique et social de la Doctrine chré tienne, n'a pu jusqu'ici être prêché aux masses autrement que sous de formes atténuées, sagement proportionnées aux exigences des temps au tempérament moral des peuples et à leurs capacités intellec tuelles.

« Assistée heure par heure, et guidée comme elle a toujours été pa le Saint-Esprit, l'Eglise n'a jamais manqué, dans le cours des âges césa riens, d'imposer silence aux indiscrétions des impatients, toutes les foi qu'il l'a fallu, et elle s'est bien gardée, elle-même, de dire ouvertemen quelles sont, en réalité, les finalités économiques et sociales de so merveilleux Dogme. Il y aurait eu, à cela, trop de péril pour les humbles pour les pauvres et pour les faibles, pour les petits et pour les doux qui sont les membres de prédilection du Corps social du Christ-Huma nité.

« Révéler plus tôt ce qu'est, en toute vérité, la Rédemption générale qu poursuit son cours depuis dix-neuf siècles, c'eût été irriter et déchaîne sur la terre toutes les puissances du Mal, c'eût été mettre le mond en feu.

« L'Eglise peut-elle, aujourd'hui, se départir de cette réserve, et dire le *fi mot*, le *dernier mot* du redoutable mystère ? — Evidemment le seul jug en cette matière est encore et toujours l'Eglise elle-même, ou, en so nom, le Souverain Pontife, comme unique héritier des Clefs promises Pierre.

« Toutefois, il ne saurait être défendu aux *ésotéristes* d'ouvrir le esprits et de préparer les voies à cette haute révélation. Tout un group de prêtres et de laïques, suffisamment initiés au sens occulte de nos arcane religieux, croient que le moment approche, s'il n'est pas déjà venu, d dévoiler l'ARCHE SAINTE, et de montrer aux peuples le côté scientifiqu et rationnel, économique et social de nos Paraboles, de nos Dogmes, d nos Mystères et de nos Rites sacramentaires.

« *La France sera sauvée par ses prêtres*, disiez-vous dernièremen Saint-Père, à Mgr Ducellier, archevêque de Besançon. Cette parol prophétique se justifiera pleinement, croyons-nous, par la divulgation de Vérités éternelles que la Revue du CHRISTIANISME ÉSOTÉRIQUE serai appelée à répandre partout, et qui transfigureraient, à la lumière des science nouvelles, l'enseignement de l'Eglise, en même temps que le ministère de Papes, des Evêques et des Prêtres. »

***

Voici maintenant de quelle lettre était accompagnée cette pièce :

« A sa Sainteté le Pape Léon XIII.

« Humblement prosterné aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, l'abbé Roca a l'honneur d'informer le successeur de saint Pierre que, le 6 août dernier, il adressait le document ci-joint à son Eminence le cardinal Richard, archevêque de Paris.

« Aucune réponse n'a été faite à cette demande. Ce silence ne saurait décourager l'abbé Roca. Il sait que, depuis 1870, la catholicité se résume organiquement et se personnifie, en quelque sorte, dans le Souverain Pontificat en qui s'est faite providentiellement la synthèse vivante de l'Eglise entière.

« Tous les droits, toutes les juridictions, tous les pouvoirs, mais aussi toutes les obligations et tous les devoirs du Magistère sacerdotal sont remontés, pour ainsi dire, à leur source, et se trouvent concentrés, par bonheur, dans les augustes mains du Vicaire de Jésus-Christ. Ce n'est pas pour rien que le successeur de saint Pierre porte seul aujourd'hui la responsabilité de la direction religieuse du monde chrétien, et ce n'est pas non plus pour rien qu'a été forgé le canon de 1870.

« C'est donc à vous, très saint Père, qu'il appartient en définitive d'accueillir ou de rejeter la proposition que l'abbé Roca s'est cru obligé de soumettre au jugement de l'Eglise.

« Il supplie Votre Sainteté de vouloir bien agréer, etc. »

***

Toutes ces démarches, et beaucoup d'autres faites dans le même sens et qu'il serait trop long d'énumérer ici, sont restées sans effet appréciable. Rome ne bouge pas, Rome ne répond point, Rome ne répondra pas, Rome ne peut pas répondre de sitôt, paraît-il... Pourquoi ? — Il ne me convient pas, il ne m'appartient pas de le dire. Nous n'avons à juger personne, et, d'ailleurs, nous ne nous tenons pas pour infaillibles.

Pourtant, le silence qu'on garde à notre égard, loin de déconcerter la Foi de l'*Etoile* messianique, la fortifie au contraire. A nos yeux tout s'explique, tout est clair, net et logique dans la conduite du Saint-Siège.

Il y a là un *Arcane*, un arcane redoutable qui n'est plus un mystère pour les ésotéristes de la Kabbale soharite et qui certainement l'est encore moins pour le Pape, bien qu'il ne puisse pas le dévoiler encore et nous donner satisfaction.

Sans trahir le terrible SECRET plus qu'il ne faut à cette heure, nous nou contenterons, pour la décharge de notre conscience et pour la justificatio de Léon XIII, de rappeler ici ce qui est écrit dans le Saint Evangile – (*Luc.*, XXII, 31; *Joan.*, XXI, 18). Ecoutez :

« *Pierre, tant que tu seras jeune* (dans le cours des âges et dans la per sonne de tes successeurs), *tu te ceindras toi-même, tu courras à ton ais* (tu iras, tu feras, tu diras ce que bon te semblera). *Mais à mesure que t vieilliras* (le long des siècles), *un AUTRE te ceindra et te fera marcher pa des chemins que tu ne suivrais pas si tu étais libre.* » — (*Luc.*, XXII, 32

Par là se déchiffre la sombre énigme du Vatican royal ; par là seulemer s'explique la situation lamentable de Pierre, dominé comme il est et gar rotté par César dans la personne impériale de ses successeurs, les Pape temporels, au milieu des gloires, des pompes et des attributs de l Royauté cléricale.

Dans les inextricables liens dont l'AUTRE l'a enlacé, ce pauvre Pierr se débat, accablé, tourmenté, meurtri, moulu, tel en un mot que le montra Jésus-Christ, quand il disait à ses disciples : « *Le principe du ma Satanas, a réussi* — (EXPETIVIT) — *à vous surprendre.* (Il vous roulera, vous ballottera), *il vous criblera comme on crible le froment ; mais j'a prié pour toi, Pierre, afin que ta Foi ne défaille point* (dans ces tribulations *Tu te relèveras un jour* — (ALIQUANDO), — *tu te retourneras, tu te con vertiras, et c'est toi qui confirmeras* (dans les voies de la Justice et de l Vérité) *tes frères* (les évêques, les prêtres, les fidèles, tous les hommes). — (*Joan.*, XXI, 18.)

La Papauté temporelle râle de nos jours, prête à expirer. Dans cett agonie suprême, dont le Vatican est devenu le Gethsemani, ce n'est pa nous qui abandonnerons Pierre aux scélérates étreintes du César qu l'obsède et l'étouffe, même sur la Chaire pontificale, dont le monstre infer nal a escaladé les marches, et où il a fini par s'asseoir, côte à côte ave le Vicaire de Jésus-Christ, sous sa tiare même et jusque dans sa soutan et dans sa peau.

Qu'on relise l'*en-tête* de cet article : *Echec et mat à César !* On en com prendra maintenant le sens et la portée : il ne s'agit ici que de l'*Intru* du Vatican, de l'AUTRE, c'est-à-dire de l'Empereur cæsaro-papal, dont l trône est déjà par terre, et qui ne tardera pas, vive Dieu ! à être rejet *de là et de partout*, conformément à la prédiction du Christ : PRINCEPS HUJUS MUNDI EJICIETUR FORAS — (*Joan.*, XII, 31).

Le fanatisme des Vecchi, des Mameluks et des Sycophantes ne manquera pas de crier au scandale contre l'*Etoile* messianique ; nous les laisserons crier. Les Portes de l'Enfer se déchaîneront contre ses rédacteurs ; nous

les laisserons se déchaîner. Les obscurantistes, les ignorants, les politiciens, tous les *sous-ordre*, tous les favoris de César et de Mammon, brailleront, tonneront, feront rage contre nous. Nous braverons cette tempête et nous prierons pour ces infortunés, sans broncher d'une semelle dans la position stratégique que nous prenons, sous les yeux et sous la garde du Christ-Esprit, en faveur du Chef de son Eglise, *Une*, *Sainte*, *Catholique* et *Apostolique*.

Le très savant et très révérend Père Curci (1), qui est en parfaite communion de doctrines, de principes et de Foi avec les écrivains de l'*Etoile*, compare justement la situation présente du Pape à celle de ce malheureux roi de Castille que ses courtisans laissèrent brûler tout vivant, pour ne pas avoir osé porter la main sur la personne sacrée de l'oint du Seigneur.

Le Pape brûle sous les yeux des cardinaux, des évêques et des prêtres, et l'on se fait un spectacle, dirait-on, de le voir en proie aux flammes qui le dévorent. Singulier respect, que ce respect-là. Tel n'est pas le nôtre ! Dussions-nous y périr, nous nous jetons dans ce brasier pour en arracher le Pontife ; et, nous rappelant la parole qu'une reine de France criait à la Cour, au moment où le Louvre flambait, nous crions à toute la Chrétienté : « Le Roi brûle ; sauvez le Roi, sauvez le Pape spirituel ! »

L'ABBÉ ROCA,
chanoine honoraire.

NOTE

Nous autres Théosophes, nous déplorons autant que qui que ce soit l'aveuglement de l'Eglise, qui persiste dans ce siècle de lumière à vouloir cacher ses rayons à tous sans exception. Mais en même temps, nous ne pouvons regretter qu'infiniment les coups qui lui sont portés, car cette Eglise est encore, pour des milliers d'âmes, la consolation ici-bas, la foi et l'espérance dans l'avenir.

Pour les petits, les humbles, les déshérités de ce monde, pour les âmes

(1) L'auteur du « *Vatican royal, ver rongeur de l'Eglise catholique* ». Après avoir été, durant 50 ans, l'honneur et la gloire de l'Institut des Jésuites, ce noble et saint vieillard, désabusé sur le compte de la célèbre compagnie, l'a quittée avec éclat, afin de poursuivre en Italie la mission que nous poursuivons en France. Pour ce fait, il a été lui aussi frappé de *suspense* et d'*interdit*. Secrètement Léon XIII l'a autorisé à dire la messe.

naïves et saintes (c'est la grande majorité), les enseignements de cett Eglise sont suffisants.

Pour les âmes élevées, pour tous ceux qui ont touché de près ou de loi au sens des grands mystères, ces enseignements sont nuls ; mais ceux-là puisant leur force à la source même de la vérité, peuvent se passer d l'Eglise ; cependant ils n'ont pas le droit d'en priver les autres.

On nous objectera peut-être les scandales trop fréquents qui ont éclat depuis peu dans le clergé, mais nous rappellerons ce passage de la Bibl où Jéhovah promet à Loth d'épargner la ville criminelle, s'il s'y trouv seulement dix justes. Ce n'est pas dix, mais des milliers de justes qui viven encore dans l'Eglise, et c'est pour ceux-là que nous demandons qu'o l'épargne.

Comtesse G. d'ADHÉMAR.

LA DOCTRINE SECRÈTE

PROÈME

PAGES D'UNE PÉRIODE PRÉHISTORIQUE (1)

De plus, la Doctrine secrète affirme :

(b) L'Eternité de l'univers *in toto*, comme plan illimité qui périodiquement est « le champ d'univers innombrables se manifestant et disparaissant incessamment », appelés « étoiles qui se manifestent » et « étincelle de l'éternité ». « L'éternité du Pèlerin (2) est comme un clin d'œil de l soi-existence. » (Livre de Dzyan.) « L'apparition et la disparition de mondes est comme le retour régulier du flux et du reflux. » (Voir 2e partie *Jours et nuits de Brahmâ.*)

---

(1) Voir les numéros précédents, depuis le premier.

(2) « Pèlerin » est le nom donné à notre monade (les 2 en 1) durant son cycle d'incarnations. C'est le seul principe immortel éternel en nous, une partie du Tout Intégral — l'Esprit Universel — dont il émane et en qui il s'absorbe à la fin du cycle. Quand on di qu'il émane de l'esprit unique, c'est une expression maladroite et incorrecte, mais le mots manquent en anglais. Les Védantins l'appelient sutratma (l'âme-fil), mais leu explication, aussi, diffère un peu de celle des occultistes ; c'est à eux que nous laisson le soin d'expliquer cette différence.

La seconde assertion de la Doctrine secrète est le caractère absolument universel de cette loi de périodicité, de flux et de reflux, de croissance et de déclin, que la science physique a observée et notée dans tous les départements de la nature. Les alternatives du jour et de la nuit, de la vie et de la mort, du sommeil et de la veille, sont choses si communes, si parfaitement universelles et sans exception, qu'il est facile de comprendre que nous y voyions une des lois absolument fondamentales de l'univers.

En outre, la Doctrine secrète enseigne :

(c) L'identité fondamentale de toutes les âmes avec la Sur-Ame universelle, celle-ci étant elle-même un aspect de la Racine Inconnue ; et le pèlerinage obligatoire pour toute âme, étincelle de la première, — à travers le cycle d'incarnation (ou de « nécessité »), d'accord avec la loi cyclique et karmique durant le terme entier. Autrement dit, aucun Buddhi purement spirituel (âme divine) ne peut avoir une existence (consciente) indépendante avant que l'étincelle issue de la pure essence du sixième Principe universel, — ou la SUR-AME, — n'ait (a) passé par toutes les formes élémentales du monde phénoménal de ce Manvantara et (b) acquis l'individualité, d'abord par impulsion naturelle, et ensuite par ses efforts volontaires et résolus à elle-même (avec les restrictions de son Karma), montant ainsi par tous les degrés de l'intelligence, du Manas le plus bas jusqu'au plus élevé, du minéral à la plante et de là jusqu'au plus saint des archanges (Dhyani-Buddha). La doctrine pivotale de la philosophie ésotérique n'admet pas de privilèges ni de dons spéciaux pour l'homme, sauf ceux gagnés pour son propre ego à force d'effort et de mérite personnel au cours d'une longue série de métempsychoses et de réincarnations. C'est pour cela que les Hindous disent que l'Univers est Brahma et Brahmâ, car Brahma est dans tout atome de l'Univers, les six principes de la nature étant tous le résultat, — les aspects divers et différenciés, — du SEPTIÈME et UN, l'unique réalité de l'univers tant cosmique que micro-cosmique ; et c'est pour cela aussi que les permutations (psychiques, spirituelles et physiques), sur le plan de la manifestation et de la forme, du sixième principe (Brahmâ véhicule de Brahma), sont regardées, par antiphrase métaphysique, comme illusoires et mayaviques. Car bien que la racine de chaque atome, individuellement, et de toute forme, collectivement, soit ce septième principe, ou l'unique réalité, pourtant, sous son apparence manifestée, phénoménale et temporaire, il n'est rien de plus qu'une éphémère illusion de nos sens. (Voir, pour une définition plus claire, l'Appendice « Dieux, monades et atomes », et aussi « Théophania », « Bodhisatvas et réincarnation », etc., etc.)

Dans son état absolu, l'unique principe sous ses deux aspects (le Para-

brahm et Mulaprakriti) est insexuel, inconditionné et éternel. Son émana-tion périodique (manvantarique) — ou rayonnement primordial — est auss Une, androgyne, et phénoménalement finie. Quand ce rayonnemen rayonne à son tour, tous ses rayonnements sont encore androgynes, mai deviennent des principes mâles et femelles sous leurs aspects inférieurs Après un Pralaya, soit le grand Pralaya ou bien le Pralaya mineur qu laisse les mondes *in statu quo* (1), le premier principe qui se réveille à l vie active est la plastique *A'kâsa*, Père-mère, l'Esprit et Ame de l'Ether ou le plan sur la surface du cercle. L'espace est appelé « Mère » avant so activité cosmique, et Père-mère au premier stage de son réveil. (Voir le Commentaires, Stance II.) Dans la kabbale aussi, il est Père-mère-fils. Ma tandis que dans la doctrine orientale ceux-ci sont le septième principe d l'univers manifesté, ou son « Atma-Buddhi-Manas » (Esprit, Ame, Inte ligence), la triade se ramifiant en 7 branches qui sont les 7 principes cos miques et les 7 principes humains, dans la kabbale occidentale des myst ques chrétiens, c'est la Triade ou Trinité, et, pour les occultistes, Jéhovah mâle-femelle, Jah-Havah. En ceci consiste toute la différen entre les trinités ésotérique et chrétienne.

Les mystiques et les philosophes, les panthéistes d'Orient et d'Occide synthétisent leur triade prégénétique dans la pure abstraction divine. L orthodoxes l'anthropomorphisent. *Hiranyagarba*, *Hari* et *Sankara* — l trois hypostases de la manifestation de l'« Esprit de l'Esprit suprême (c'est de ce titre que Prithir, la terre, salue Vishnou dans son premi avatar) — sont les qualités abstraites et purement métaphysiques de formation, de la conservation et de la destruction, et sont les trois Ava thas (littér. hypostases) divines de « ce qui ne périt pas avec les chos créées » (ou Achyuta, un nom de Vishnou); tandis que le chrétien orthodo sépare sa divinité personnelle créatrice en trois personnes, et n'admet p de divinité supérieure. Celle-ci, pour l'occultiste, est le triangle abstrai pour l'orthodoxe le cube parfait. Le dieu créateur ou l'agrégation de die sont regardés par le philosophe oriental comme *Bhrantidarsanata* « fausse compréhension », quelque chose « conçu, en raison d'apparenc trompeuses, comme une forme matérielle », et on explique qu'ils naisse de la conception illusoire de l'Ame égoïste personnelle et humaine (

(1) Ce ne sont pas les organismes physiques qui demeurent *in statu quo*, encore moi leurs principes psychiques, durant les grands Pralayas cosmiques ou même solair mais seulement leurs « photographies » akasiques ou astrales. Mais durant les Pralay mineurs, une fois surprises par la « Nuit », les planètes restent intactes bien que mort comme un gros animal, pris et enseveli dans les glaces polaires, reste intact pendant d âges.

cinquième principe, partie inférieure). Cela est superbement exprimé dans une nouvelle traduction du Vishnou-Purana. « Ce Brahmâ dans sa totalité a essentiellement l'aspect de Prakriti, évoluée et non-évoluée (Mulaprakriti), et aussi l'aspect d'Esprit et l'aspect de Temps. L'Esprit, ô deux fois né, est l'aspect dominant du suprême Brahma (1). Le suivant est un aspect double, — Praktiri, l'évoluée et la noné-voluée, — et le temps est le dernier. » Kronos est aussi représenté dans la théogonie orphique comme un dieu ou agent engendré.

A cette période du réveil de l'Univers, le symbolisme sacré le représente comme un cercle parfait avec le point (la racine) au centre. Ce signe était universel ; aussi le rencontrons-nous dans la kabbale. Pourtant la Cabale occidentale, actuellement entre les mains des mystiques chrétiens, l'ignore entièrement, bien qu'il soit montré clairement dans le Zohar. Ces sectaires commencent à la fin, et prennent pour symbole du cosmos prégénétique celui-ci ⊕, qu'ils appellent « l'union de la rose et de la croix », le grand mystère de la génération occulte, d'où le nom de Rose-Croix !

Comme on peut en juger, cependant, d'après les plus importants et les mieux connus des symboles des Rose-croix, il y en a un qui n'a jamais encore été compris, même des mystiques modernes. C'est celui du Pélican qui déchire sa poitrine pour nourrir ses sept petits — c'est le réel credo des frères rose-croix et un rejeton direct de la Doctrine orientale secrète. Brahma (neutre) est appelé Kalahansa, ce qui, d'après les orientalistes d'Occident, veut dire l'Eternel cygne ou oie (voir stance III, comment. 8), et il en est de même de Brahmâ, le créateur. Nous sommes conduits ainsi à remarquer une grande erreur : c'est Brahma (neutre) dont on devait parler comme Hansavahana (celui qui emploie le cygne pour véhicule), et non Brahmâ le créateur, qui est le vrai Kalahansa, tandis que Brahma (neutre) est hamsa et « a-hamsa », comme il sera expliqué dans le commentaire. Il faut bien comprendre que les termes Brahmâ et Parabrahmam sont employés ici non parce qu'ils appartiennent à notre nomenclature ésotérique, mais simplement parce qu'ils sont plus familiers aux

(1) Ainsi Spencer, qui pourtant, comme Schopenhauer et Von Hartmann, ne fait que refléter un aspect des vieux philosophes ésotériques, et de là transporte ses lecteurs au rivage glacé du désespoir agnostique, — formule respectueusement le grand mystère : « Ce qui reste immuable en quantité, mais toujours changeant de forme, sous ces apparences sensibles que l'Univers nous présente, est un pouvoir inconnu et inconnaissable, que nous sommes obligés de reconnaître comme étant sans limites dans l'Espace et sans commencement ni fin dans le Temps. » C'est seulement l'effrontée Théologie, jamais la science ni la philosophie, — qui cherche à mesurer l'infini et à dévoiler l'Insondable et l'Inconnaissable.

étudiants occidentaux. Tous deux sont les parfaits équivalents de no[s] termes à une, trois et sept voyelles, qui s'appliquent au TOUT UN et [à] l'unique « TOUT DANS TOUT ».

Telles sont les conceptions fondamentales sur lesquelles repose l[a] Doctrine secrète.

(A suivre.) H.-P. BLAVATSKY.

BIBLIOGRAPHIE

LA MÉTHODE CONSCIENTIELLE, par **Léon de Rosny**. Alcan, 4 fr.

L'orientaliste bien connu et le professeur éminent dont nous avons parl[é] plus d'une fois à nos lecteurs et dont les cours sur le bouddhisme ont repri[s] cette année, le 18 octobre, à la Sorbonne, est arrivé, dans son livre de *l[a] Méthode conscientielle*, à des conclusions si curieuses, que nous ne pouvon[s] résister au plaisir de les exposer; elles indiquent en effet combien il est d[e] plus en plus évident que toute la philosophie comtemporaine semble devoi[r] se fondre dans une rénovation du Bouddhisme. Certes, le livre de M. d[e] Rosny est original, indépendant, et, voyez, c'est presque de la théoso[-] phie par certains points. A quoi cela tient-il? A ce que l'auteur a voul[u] marcher, seul, en tête du mouvement des esprits plus lents; la théoso[-] phie fait la même chose : rien d'étonnant dans la rencontre.

La race aryenne va bientôt fermer son anneau autour de l'hémisphèr[e] boréal et elle se retrouve elle-même dans son antique esprit; il sembl[e] que cette révolution soit un mouvement analogue au mouvement littérair[e] du romantisme (considéré, bien entendu, dans son sens le plus large, d[e] beaucoup au delà du conflit uniquement français et lyrique de 1830) et don[t] Bouddha serait comme le Shakespeare libérateur et rajeunissant. On [a] pu croire dans les premières années de la Société Théosophique à un[e] simple aventure; mais l'aventure a duré, s'est agrandie; de tous les point[s] du globe des explosions ont éclaté; d'année en année les adhérents s[e] sont multipliés; les sacrifices ont été nombreux, et, à voir le sourire for[t] de la nouvelle Croyance, les plus sceptiques ont fini par se sentir troublés[.] Sans doute, des polémiques ont éclaté, des reniements bruyants aussi[;] mais ceux-là qu'a une fois pris l'engrenage occulte ne s'en tirent jamai[s] complètement, alors qu'ils ont quitté pour lui leurs opinions d'enfance, leur[s]

goûts les plus chers, les travaux les plus différents. Et cependant, parmi ces théosophes, il y a tout autant de personnages titrés, d'écrivains de valeur, de gens de bon sens dans la vie pratique, que dans les rangs de leurs adversaires ; de plus, il y a des convictions communes.... Je veux prouver que ces convictions ne sont pas un point de départ imposé, mais un point d'arrivée où se rencontrent nécessairement les individualités les plus diverses, et généralement les plus indépendantes.

Qu'on me permette de donner dans ce but un résumé de l'ouvrage de M. de Rosny, autant qu'il est possible de faire le résumé d'une œuvre très concise elle-même. Je montrerai, à mesure qu'ils se présenteront, les rapports qui existent entre ses conclusions toutes rationnelles et les enseignements traditionnels de la théosophie ; mais je ne forcerai rien et, là où la concordance ne m'apparaîtra plus, je ferai des réserves, que l'auteur, je l'espère, me pardonnera :

*
* *

Les sens sont sujets à erreurs, et du reste nulle observation n'existe sans un concept antérieur ; la raison est sujette à erreur, et du reste aucune déduction n'existe sans des influences physiques antérieures (milieu, hérédité). N'existe-t-il donc aucune base de vérité? La pensée est-elle une sottise. — la vie une impossibilité, — l'être un illogisme? La philosophie qui l'admet consomme son propre suicide ; à la survivante, — à *l'autre*, — de continuer seule la route. Mais où est donc la base, le critérium de vérité?

N'existe-t-il pas en nous autre chose que les sens et la raison? — Le sentiment ! Etrange moyen.... — Attendez. Le sentiment est double : émotionnel et intuitif, ou, si vous voulez, l'*instinct* et le sens de ce qui *doit être*, le *sentiment conscientiel*, qui nous parle du bien et du mal. C'est dans l'union de ce sentiment conscientiel et du raisonnement que M. Léon de Rosny voit la certitude. Et ce sentiment conscientiel est bien différent de l'instinct : après la sensation passive, se montre à l'analyste psychologue l'instinct actif; puis le sentiment conscientiel, passif ; puis le raisonnement, actif... ; telle est la marche générale. Si nous voulons la détailler, M. de Rosny nous en indique les étapes : entre l'*instinct* et le *sentiment conscientiel* peuvent prendre place une *observation* toute passive et une *intuition* qui prépare l'éclosion du sentiment conscientiel prérationnel. Enfin, au-dessus, nous pouvons voir surgir, des réactions du raisonnement sur ce sentiment qui le précède, cette certitude que Schelling appelle *révélation* et que M. de Rosny ne veut considérer qu'au point de vue purement subjectif. Il nous est facile d'unir les deux points

de vue: en affirmant que le Révélateur est renferméen nous ; c'est le Buddhi des théosophes. Si nous voulons continuer à nous servir de l'analyse de M. de Rosny pour éclairer nos doctrines, nous n'avons qu'à appeler *Kama-Rupa* l'*instinct*, *Manas passif* ce qu'il nomme *sentiment conscientiel*, et *Manas actif* le *raisonnement*, *Buddhi* enfin la *certitude*. Et nous comprenons dès lors comment on peut passer de Manas en Buddhi.

De cette analogie, le Théosophe peut encore tirer cette conclusion que l'état de doute, qui devient si cruel lorsqu'il se répand à toute chose, n'est que le martyre du Buddhi produit par l'oppression sauvage, systématique qu'exerce le Manas actif, mâle, sur le sentiment conscientiel. Les hommes que les Gnostiques appelaient *hyliques* étaient ceux chez qui le Buddhi était ainsi muré, tandis qu'il était seulement attaché chez les *psychiques* et totalement libre chez les *pneumatiques*.

La déclaration d'une psychologie comme celle de la *Méthode conscientielle*, si admissible, ne va pourtant pas sans de rudes combats à livrer contre quelques-uns des soi-disant positivistes d'aujourd'hui. C'est que la philosophie s'est engagée sans s'en apercevoir dans un de ces couloirs comme on en rencontre tant dans les Catacombes : elle a d'abord supprimé la théologie qui la protégeait de certaines recherches, mais la gênait ; après s'être heurtée un certain nombre de fois aux causes premières, elle a dû baisser la tête, abandonner toute haute métaphysique ; la voici forcée de se courber encore, encore... ; pour comble d'anxiété, elle se demande s'il y a une issue et si elle ne s'enfonce pas dans un trou. Par modestie, dit-on ; nous aimons à le croire.

Cependant, notre auteur nous fait remarquer que les théories qui ont eu le plus beau succès de notre temps (après la quarantaine de silence, bien entendu), ce sont justement les plus hasardeuses, les plus imaginatives, comme le beau roman de Darwin que son auteur a essayé de maîtriser plus tard, mais qui n'en est pas moins resté le roi des théories modernes et qu'on habille successivement de tous les costumes scientifiques pour arracher au public un applaudissement rarement marchandé. Pourquoi? Sinon parce que l'*Origine des espèces* « ouvrait une vaste carrière à l'essor de l'imagination, au désir ardent que nous éprouvons de déchiffrer quelques mots incertains sur le livre énigmatique de la destinée ».

En quoi cette théorie diffère-t-elle de celle des religions? Darwin a fait sortir par la *lutte* toutes les espèces les unes des autres. — Les religions, plus prudentes, ne parlent que de l'apparition successive de chaque élément, puis de chaque espèce, puis de l'homme. A chaque fois, le créateur (ou les créateurs) les forme des matériaux primitifs et puis les *aime*.

Et c'est un peu à cette conclusion que se trouve aboutir M. de Rosny

dès qu'il fait effort pour briser les chaînes des classifications arbitraires de la nature en *règnes* distincts : il n'y a plus pour lui qu'un règne, celui de la vie, dont les matières inorganiques ne sont que les détritus et comme la nourriture non employée ; le monde inorganique paraît comme la nuit, le *pralaya* du monde organique.

A notre avis toutefois, M. de Rosny cède trop encore à l'engouement du jour... qui passe. Nous l'approuvons sans doute quand il a bien soin de déclarer que les idées préconçues « ne sauraient être qu'un guide pour l'*appréciation* et jamais une autorité au moment de la constatation », mais nous le voyons avec peine se féliciter de ce qu'il croit passés à jamais les temps de la déduction pure, comme s'il oubliait, lui, philosophe de l'exact par opposition aux prétendus philosophes du positif, que les sciences seules exactes sont de pures déductions, — et que, sans lorgnettes, Pythagore enseignait déjà la plupart des lois de l'astronomie moderne, peut être même dépourvues des inquiétantes contradictions que nous laisserons à Mme Blavatsky le soin d'exposer au lecteur. C'est pourtant M. de Rosny lui-même qui le dit : « Ceux qui ont imaginé que l'homme était un microcosme ont eu là certainement une puissante idée », et c'est lui encore qui reconnaît comme la plus profonde des vérités philosophiques celle de l'unité du monde, — d'où se déduit logiquement l'Analogie comme loi générale de tous les rapports. Mais c'est le besoin, sans doute, de payer tribut à la croyance au Progrès total, fatal et sans exceptions ni retours qui le rend injuste même pour la richesse philosophique des langues anciennes.

Nous nous refusons aussi à croire que la caractéristique d'un « règne humain » soit le Progrès plutôt que la Religiosité ; bien plus de peuples vivent sans trace de la première idée plutôt que sans la seconde, s'il en est toutefois dans ce dernier cas ; car les récits des voyageurs signifient pour la plupart bien moins de choses qu'il n'est de mode de le croire : combien peu d'hommes en effet sont aptes à observer ! Surtout en cette question de la religiosité où l'homme a si facilement l'esprit étroit et condamne un gris-gris au nom d'une relique, *Abracadabra* au nom de $\pi = 3{,}1416$. En réalité, le sentiment religieux, c'est l'admiration, sentiment commun à tous les hommes et qui justement distingue l'amour humain du rut bestial.

Il nous semble que là se trouve le moyen de combler la lacune que nous trouvons dans le chapitre sur la morale. L'esprit public le constate, les romanciers et les dramaturges le démontrent avec énergie, ce qui est la faiblesse du positivisme et du déterminisme, c'est leur impuissance à expliquer l'origine et le besoin de *sacrifice*, à donner une morale vraiment solide ; la théorie peut être belle, mais elle est insuffisante, et

la promesse d'une ère de perfection ne peut décider l'homme à abandonner les traditions de vertus, à qui il a pris l'habitude de rendre un hommage, ne serait-ce que d'hypocrisie. Eh quoi, « *l'état actuel de la science* » ne donne pas de raison pour interdire l'inceste, la monosexualité, l'adultère, et le Code les condamne ! Quant à la religion, elle fait les gros yeux, et parle de *châtiments*... Mais personne ne vient fortifier d'une expression, d'une forme, d'une pensée, le sourd effort de notre conscience presque rendue muette par une insuffisante éducation et pareille à un pauvre enfant abandonné dès sa naissance parmi les brutes et les choses. Ici est donc le rôle saint de l'Idéalisme, et c'est parce que les écoles spiritualistes ont été incapables de le soutenir qu'il est heureux que la Théosophie entre en scène à son tour, ouvrant la porte aux flots du soleil rajeuni de l'Orient.

Du reste, ce serait une exigence excessive que de demander tout à un seul écrit; celui-ci est un trésor déjà suffisamment riche qui contient des remarques comme celles-ci : « ... Il n'existe pas un corps spécial, une substance qui soit la force et qu'on puisse isoler ou croire isoler, comme on isole l'oxygène et l'azote. Personne néanmoins n'oserait dire que la force n'est rien ou qu'elle n'existe pas ». Plus loin l'auteur démontre l'existence de la liberté par la non-inertie même du monde et par son éternel état de *devenir*. Ailleurs il indique comme un signe de la puissance créatrice de l'esprit la faculté que celui-ci possède de développer par son exercice plus fréquent les parois de notre crâne, c'est-à-dire d'appeler les atomes qui forment les reliefs nouveaux et qui sans lui seraient allés ailleurs ou restés parmi la nature inorganique.

Mais surtout nous recommandons au lecteur le chapitre II qui traite *Des forces morales cosmiques*, où l'auteur part de la pensée que voici : « L'existence des centres d'attraction est un fait acquis pour la science, mais la science se contente de constater ce fait, et la philosophie ne semble pas avoir grand'chose pour en expliquer le motif, l'utilité, je n'hésite pas même à dire la nécessité. » Puis il développe son idée des *épicaloumènes*, ou éléments attracteurs, et des *symplérômes*, ou éléments attirés, sous laquelle il lui semble, — à bon droit, — que peuvent se ranger toutes les lois physiques et astronomiques... Par là, s'expliquerait déjà le phénomène de la double conscience.

Nous ne pouvons terminer mieux que par une autre citation, grosse de promesse : « Je n'ai pas à traiter ici, dit notre philosophe, la question de savoir s'il est possible aux manifestations personnelles d'échapper aux conséquences de leur caractère d'accident; mais je tiens à dire qu'il y a là un beau et magnifique problème, qu'il appartient à l'esprit philosophique

noderne de poser et probablement de résoudre. » Espérons que M. de Rosny 'entreprendra dans l'étude dont il parle au commencement de son chaoitre III, et qui ne serait rien moins, s'il la publie, qu'une véritable cosnogonie; l'heure est arrivée, il nous semble, où un pareil travail serait oin d'être inutile, et le rôle qu'il ferait jouer à son auteur serait certainenent un des plus glorieux dans l'histoire de la philosophie moderne.

Nous souhaiterions que notre voix eût plus d'autorité pour nous réclamer le cette promesse. Combien en effet nous désirerions savoir jusqu'à quel point le penseur qui croit à une rénovation de la haute philosophie d'ici 'an 1900 y voit la même chose que ce que nous appelons fin de l'ère néfaste du Kali-Yug, et de quelle façon il pense qu'il faudrait travailler à 'avènement de l'ère nouvelle.

La Rédaction.

La Théosophie a travers le Monde

Extrait du Path, *Journal de M. Judge, de Boston.*

« Ce que nous disons pour le bien dans le cours de notre vie a très peu d'effet; ce que nous faisons en a moins encore, mais ce que nous *sommes* agit sur chaque être humain avec lequel nous arrivons à être en contact. C'est que, par notre manière d'être, nous attirons ainsi dans notre sphère les forces les plus hautes de l'univers, qui peuvent aussi agir par notre moyen.

« Mais devenir, de la sorte, un producteur de bonnes influences, n'est pas un état que l'on puisse obtenir en un seul effort. Ce n'est pas une seule bataille qui peut décider la victoire. C'est un long entraînement, c'est un travail de longue haleine que l'entreprise de l'édification d'un caractère. Cela ne vient que lutte après lutte, effort après effort, pensée après pensée, combat après combat.

« De même que le récif élevé par le corail, ce n'est que grain par grain que nous pouvons moralement nous construire.

« Et tout ce travail doit s'accomplir avec l'idée du *bien des autres* comme but. Aider à la fraternité universelle doit être la seule fin où tendent nos efforts.

« Quel que soit le milieu où nous sommes placés pour agir, notre champ d'action n'est-il pas immense?

« Travaillons donc avec persévérance et opiniâtreté, les yeux constamment fixés sur le but, et nous participerons à la vie d'amour et d'harmonie des puissances célestes, et nous verrons les canaux par lesquels arriveront sur la terre, aux hommes malheureux, égoïstes et ignorants, les paisibles et vivifiantes influences de la sagesse et de l'amour divin. »

Extrait de la Préface *de Pope.*

« Apprends d'abord à te connaître toi-même, sans compter sur un Dieu pou te révéler qui tu es.

« L'étude la plus convenable pour l'espèce humaine est l'étude de l'homme.

« Placé dans cette impasse d'un état intermédiaire, l'homme est un être obscu rément sage et grossièrement grand.

« Avec trop de connaissance pour sa nature sceptique, et trop de faiblesse pour son fier stoïcisme, toujours il se trouve pris entre deux doutes.

« Il doute s'il doit agir ou attendre, s'il peut se qualifier Dieu, ou se croir animal.

« Il doute si c'est à l'esprit ou au corps qu'il faut donner la préférence.

« Né pour mourir et ne raisonnant que pour errer dans son ignorance, le résultats sont les mêmes, s'il pense trop ou trop peu.

« Chaos de pensées et de passions, tout en lui semble confondu. Constammen abusé par lui-même, et sans cesse éclairé et relevé par ses propres moyens.

« Organisé à moitié pour s'élever, à moitié pour retomber, seigneur, et, en mêm temps, le jouet de toute chose, il est la proie de tout ce qui existe, le seul juge d la vérité au milieu d'incessantes poussées d'erreur ; il est la gloire, la risée e l'énigme du monde. »

Ils sont bien rares maintenant ceux qui lisent Pope, dit le Dr Buck, auteur d *l'Étude de l'homme est la voie de la santé;* et pourtant l'espèce humaine est l même qu'il y a deux cents ans, et, pour la moyenne des individus, l'homme décr par Pope n'a changé en rien.

L'égoïsme est le père de tous les vices; l'altruisme, la mère de toutes les vertu

---

NOUVELLES DIVERSES

Ouverture du Musée des Religions. — Les salles du musée Guime situé place d'Iéna, sont enfin ouvertes au public, tous les jours, lundi excepté, d 10 heures à 4 heures.

Il ne faudrait pas sans doute s'imaginer dès l'extérieur que l'immense monu ment est complètement habité ; mais les collections particulières qui s' trouvent réunies sont déjà d'une grande valeur. Les religions de l'Inde surto sont favorisées. Les diverses représentations du Bouddha contiennent depuis le informes images des races abâtardies jusqu'au type si grave, si profond d l'Inde septentrionale : on ne peut s'empêcher de faire un parallèle plein de sug

gestions intimes entre la physionomie du Sauveur d'Orient et de celui d'Occident. Celui-ci, avec son visage allongé, doux et souffrant, est bien le prototype des martyrs, de l'âme persécutée par les êtres de chair; l'autre présente plutôt dans le sourire sans fond de ses lèvres méditatives le sacrifice purement volontaire que l'esprit fait des biens d'un monde possédé sans conteste, mais qu'il abandonne pour l'unique réalité; j'oserai presque dire que, dans leur complémentarisme, ils apparaissent comme la respiration et l'aspiration de ce souffle divin que les Elohim soufflèrent dans les narines du premier Homme. Mais où le visiteur s'arrête plus surpris qu'il ne s'y attendait (j'ai vu des ouvriers tout songeurs devant ces vitrines), c'est en face de Krishna; représenté enfant le plus souvent, qu'il se trouve sur le giron de la chaste Maya aux longs voiles, ou qu'il s'ébatte seul et souriant, c'est la plus belle incarnation de ce que les planétistes nomment le type solaire ; pendant que Jésus et Bouddha nous donnent une impression de mélancolie, d'effort entrepris ou accompli, le divin Krishna resplendit du bonheur d'un éternel état de victoire, et semble le portrait même de l'humanité parfaite, soit qu'elle ait existé ainsi derrière nous ou doive exister plus tard, soit qu'elle existe éternellement ainsi dans un monde olympien, idéal.

Nous ne pouvons dès aujourd'hui faire l'énumération de tous les dieux des divers cultes, de tous les curieux symboles qui sont à voir et à étudier, des statues d'ascètes d'un type si occidental, des manuscrits sur feuilles de palmiers, des ouvrages de la Bibliothèque ; mais nous aurons l'occasion d'en parler plus tard avec détail. Nous engageons surtout à constater la véracité des monographies sur *Garoudha*, *Ganéça*, etc., que nous devons à M. Marcus de Vèze.

On a prédit de diverses manières l'influence probable de ce musée sur les esprits. Pour nous, l'œuvre est encore inachevée, même en y adjoignant la bibliothèque; nous souhaiterions des cours qui missent à la portée de tous les enseignements qui sont à tirer d'une visite, de plusieurs visites au musée Guimet. Mais quels sont ces enseignements ? que pensent les prêtres nombreux, les dames, les antiquaires, les ouvriers, les jeunes gens qui remplissent ces salles ? Nous avons étudié leurs visages avec soin : il va de soi que les principaux mobiles qui amènent habituellement un public nouveau prédominaient d'abord, désœuvrement, curiosité, théories ; mais la sortie était silencieuse, il y avait le germe d'autre chose ; c'est qu'une atmosphère étrange se dégage, en dépit de notre éducation, de tous ces signes qu'on a adorés plus que les plus beaux ou les plus puissants des êtres vivants, devant lesquels on a pleuré, on s'est prosterné avec les plus ardentes effusions d'âme dont l'homme soit capable ; dans notre sang même gisent les souvenirs, les échos de tout cela. C'est pourquoi un sentiment sourd en chacun : gravité sans raison précise chez les uns, frémissements plus sensibles chez ceux dont les molécules se *souviennent* mieux en quelque sorte ; ce spectacle, à la longue, a arraché du présent pour élever vers l'éternel.

Au dehors, nous contemplions encore la courbure large du Musée, et, comme nous nous questionnions sur l'éternel problème qui semble planer là, sur le

pourquoi de ces efforts, nous avons vu un pauvre qui s'était assis sur un banc, malgré les souffles d'hiver, pour manger un morceau de pain ; tout en mangeant, il réfléchissait et un air de douceur régnait sur sa figure ; le vent secouait ses habits brunis par l'usage, mais il n'avait pas froid, il ne pouvait avoir froid, il semblait que la tranquillité de sa pensée protégeât son corps ; il devait bien croire à la réalité d'autre chose que le présent et que le doute pour s'en occuper ainsi.

*
* *

Séance générale de la S. T. Hermès. — Lundi 25 novembre, la séance mensuelle de l'*Hermès* se tenait devant une affluence d'assistants. Une lecture du curieux chapitre de Flammarion (dans son dernier ouvrage, *Uranie) : Télé-pathie*, préparait les esprits en leur exposant l'immense quantité de faits *scienti-fiquement établis* pour lesquels, de l'aveu de nos savants, il n'est pas de scienti-fique explication et qui, mieux même, avouent-ils encore, contredisent les données de la science.

Un résumé des idées d'H.-P. Blavatsky, avec commentaires, était lu ensuite par le Président, sous le titre : *Ce que valent les certitudes de la Science actuelle.* Il démontrait les terribles contradictions dont foisonne la plus exacte des sciences positives, l'astronomie, et exposait la prodigieuse quantité d'explications *mathé-matiques*, et opposées, dont la même science est si riche; en regard s'élevaient les antiques lois de l'occultisme dont aucune n'est démontrée fausse par l'observa-tion, avec ou sans instruments. Notre collègue et frère, M. Papus, alternait avec le Président, s'attachant à établir un intéressant et spirituel contraste entre la théorie matérialiste qui ne voit qu'une machine dans le monde et celle qui l'a toujours vu vivant, beau, intelligent et doué d'une âme, et constatant cette âme, cette intelligence, cette beauté, cette vie dans chacune de ses Planètes.

Notre frère M. G. Caminade terminait la séance par un rapport concis et instructif sur la nature des *Réincarnations réelles ou apparentes*, résumait les lois théosophiques qui règlent ces phénomènes, distinguait avec soin entre les élémentaux, esprits des éléments, et les élémentaires, principes inférieurs aban-donnés dans notre atmosphère par les âmes en ascension vers le Dévakhan, et prouvait, à son tour, avec quel ordre toutes ces questions physiques et métaphy-siques sont expliquées par l'ésotérisme oriental.

*
* *

Conférence de M. J. Levallois. — L'ancien secrétaire de Sainte-Beuve, l'écrivain distingué dont le nom n'est pas inconnu à nos lecteurs, a traité devant la « Société des recherches philosophiques » de la *Renaissance du Mysticisme en France.* Il a eu bien soin de relever l'impression défavorable que produit le mot de *Mysticisme*, une des quatre divisions pourtant de la philosophie d'après V. Cousin, mais transformée, à proprement parler, en cabinet de débarras pour y ranger tout ce qui déplaît à l'école, quelle qu'elle soit, qui possède l'oreille du

public. Le conférencier avait étudié la question présente sur le vif : il avait pris la peine d'assister aux réunions de l'*Hermès*, dont il est devenu un fidèle, et de lire la *Revue Théosophique*, dont il a cité, avec éloges, plusieurs passages ; mais surtout il a parlé d'expériences personnelles datant de bien des années déjà et dont les résultats lui avaient donné des convictions très arrêtées sur les questions qui sont le sujet de notre étude. Il nous a chaleureusement encouragés à persévérer, à en finir avec l'ignorance qui nie sans avoir essayé, la peur qui nie sans avoir réfléchi, et la honte déplacée de ceux qui ont vu, compris, mais qui craignent le blâme de ceux qui s'effraient ou ignorent.

Nous ne dissimulons pas que cette généreuse exposition de nos idées a provoqué des discussions. Une fois encore nous avons pu constater que les incrédulités provenaient de la conspiration du silence faite autour des expériences si avérées du célèbre et bien officiel savant W. Crookes, et de ses nombreux émules anglais, français, allemands et américains. Aurons-nous à protester longtemps encore contre les confusions déplorables qui règnent sur ce sujet ?

POÉSIES

LE SIÈCLE

On ne fait qu'imiter dans ce siècle pourri :
Nous semblons tous atteints d'une triste impuissance ;
Cependant, chacun est d'un vain orgueil pétri,
Croyant faire à lui seul œuvre de renaissance.

Tous les beaux sentiments ont pour toujours péri
Ne laissant derrière eux qu'une grande impudence,
Le cœur, comme l'esprit, est à jamais tari,
Et l'homme, le front haut, marche à la décadence.

Tous ces jeunes vieillards, en naissant décrépits,
Copient mal les anciens, sans jamais les comprendre,
Et veulent enseigner, avant même d'apprendre.

Leurs pères étaient grands ; ils resteront petits ;
Ils ne s'en doutent pas ; leur faible intelligence,
Pour eux, et pour eux seuls, est pleine d'indulgence !

D. F. ZAMBACCO.

(*L'Initiation*, décembre 1889.)

LA TOUSSAINT

Au glas plaintif et lent de la cloche attristée
Une procession par la neige portée
En cortège se rend à la ville des morts.
C'est le jour où chacun verse sur une tombe
Avec un souvenir une larme qui tombe,
Ou de regrets, ou de remords.

Les disparus sont là, dans le brouillard intense
Émus autant qu'heureux d'annuler la distance
Entre eux et les proscrits dans leur deuil gémissant·
Comme un trait d'union créé par la prière,
Un essaim de flocons exhaussant chaque pierre :
Le sol monte, et le ciel descend !

Il semble que l'Esprit, en ce jour triste et sombre
Enseigne aux survivants que notre vie est l'Ombre,
Et dit que la Lumière est après le tombeau.
Que la mort n'est qu'un pont jeté sur l'autre rive,
Où l'âme s'affranchit aussitôt qu'elle arrive
Éblouie au divin flambeau !

Pour l'Esprit radieux nos clartés sont funèbres,
Et c'est nous qui traînons nos jours dans les ténèbres
A travers la douleur, marquées du fatal sceau,
Ici-bas nous pleurons quand une âme s'élève ;
Au ciel, on prend le deuil, quand l'esprit en son rêve
Est englouti par un berceau !

ELY STAR.

(*L'Initiation*, novembre 1889.)

Le Gérant : GEORGES POLTI.

Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 11. — Tome II. 21 Janvier 1890.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

Pensées sur le Nouvel An et les Faux Nez

1890, salut!

« *Annum novum faustum felicemque tibi!* »

Telle fut la phrase sacramentelle dans la bouche de tout gentil, grand u petit, riche ou pauvre, pendant la journée du 1er janvier, des siècles vant l'ère chrétienne ; telle nous l'entendons encore aujourd'hui, surtout Paris. Ce souhait mutuel s'échangeait au susdit jour dans toute l'étenue de l'Empire romain. Il réveillait les échos du palais des Césars, gayait le pauvre taudis de l'esclave, et montait aux nuages dans les astes galeries ouvertes du Colisée, au Capitole et au Forum, partout ous le ciel bleu de Rome. Ce jour-là, tout le monde s'affublait, en l'honeur de Janus, à la double face, d'un faux nez plus ou moins saillant, de onté, de franche cordialité et de sincérité.

« *Que la nouvelle* ANNÉE *vous apporte bonheur et prospérité!* » disonsous à chacun de nos lecteurs! « Qu'elle vous soit légère », disons-nous à os ennemis et détracteurs. Frères! — disons-nous à tous les théosophes ans toutes les parties du monde, — Frères, débarrassons-nous, pour e jour, du moins, *de nos faux nez respectifs*, pour nous souhaiter réciroquement santé et succès, et, surtout, *un peu plus d'entente cordiale* ue pendant l'année 1889, heureusement décédée.

Cependant, que nous répétions la vieille formule latine d'une manière u d'une autre, en français ou en anglais, ce ne sera toujours qu'une ariation sur l'ancienne phrase païenne. Car le nouvel an, ainsi que toute utre fête, n'est qu'un legs fait aux peuples chrétiens par les adorateurs es dieux de l'Olympe. Echangeons donc souhaits et étrennes, mais ne oyons pas ingrats, théosophes. N'oublions pas que nous tenons ces couumes du paganisme ; et que félicitations et étrennes nous viennent de a même source.

En effet, les étrennes ne sont que les *strenæ*, les présents échangés par

les Latins au 1er janvier, le jour qui ouvrait le nouvel an (1). Comme tout l monde sait, — ou ne sait pas, ce qui m'est bien égal, — ce jour était con sacré à Janus, lequel donna son nom au mois de *Januarius* ou janvier, e même au saint de ce nom, patron de Naples et de ses lazaroni. Mai cet aimable saint n'est, après tout, qu'un des faux nez du dieu *Bifrons*. L vieux païen s'appelait, dans sa première jeunesse, *Dians* de son no védique, le beau dieu du jour et de la lumière. Après avoir émigré e Thessalie, et de là en Italie, où il s'établit sur le Tibre dans son pet hameau du Janiculum, il fit latiniser son nom et devint Dianus, dieu d la lumière (d'où Diane). Ses faux nez furent nombreux, et l'histoire n'e sait plus le nombre. Mais il s'est laissé convertir depuis; et voici mai tenant plus de dix-huit siècles, qu'ayant remplacé son dernier et modes faux nez par un masque plus respectable, sinon plus impénétrable — il s nomme saint Pierre.

Que le lecteur veuille bien ne pas se récrier, et qu'il s'abstienne surto d'épithètes malsonnantes à notre adresse, lesquelles ne nous feraie aucun mal, mais pourraient lui faire du tort, — à nos yeux. Je ne suis q l'humble interprète des vérités et symboles plus ou moins voilés, mais fo connus de tous ceux qui ont étudié leur Virgile et leur Horace, ainsi q leur Ovide. Ni faux nez, ni masque, ne pourraient empêcher un vieux païe de reconnaître, dans l'apôtre qui renia son Maître, son Janus à double fac Les deux sont identiques, et tout le monde a le droit de prendre son bi où il le trouve. Saint Pierre n'est le *cœli Janitor* que parce que Janus fut. Le vieux concierge du ciel, qui tirait le cordon de la porte du pala du Soleil, à chaque nouveau jour, comme à chaque nouvel an, et la refe mait sur eux, en les reconduisant, n'est que trop reconnaissable dans so nouveau rôle. Il était écrit, dans les étoiles qui gouvernent la destinée d dieux comme celle des mortels, que Janus, — qui tenait la clef du ci dans une main et une hallebarde de l'autre, tout comme saint Pierre le fa depuis qu'il lui a succédé, — céderait sa place de portier du Soleil à cel qui deviendrait le gardien des portes du Paradis, — la demeure du Chris Soleil. Le nouveau *cœli Janitor* a succédé à toutes les fonctions et pri lèges de l'ancien, et nous n'y voyons aucun mal. Salomon l'a dit: « Il n'y rien de nouveau sous le soleil; » — et il a bien dit. On serait joliment bê d'aller inventer de nouvelles fonctions ou de nouveaux dieux, — q nous créons à notre image, — lorsque nos pères d'au delà du Délu avaient si bien pris cette peine pour nous. C'est pour cela que to

(1) De *Janus* — « porte » ou *entrée* quelconque; la porte qui ouvre l'année.

est resté comme par le passé et que rien n'est changé dans ce monde, — sauf les noms. Dans toutes les cérémonies religieuses le nom de Janus était toujours invoqué le premier, car ce n'est que par son immédiate intercession que les prières des fidèles idolâtres pouvaient parvenir aux oreilles des dieux immortels. Maintenant, il en est de même. Celui qui croirait communiquer avec l'un des personnages de la trinité par-dessus la tête de saint Pierre serait bien attrappé. Sa prière subirait le sort d'une supplique qu'on chercherait à laisser dans la loge du concierge, après avoir eu des mots avec lui et l'avoir appelé « vieux portier »: elle n'arriverait jamais aux étages supérieurs.

Le fait est que la Grande armée des « Pipelets » et des « Anastasies » devrait avoir pour patron reconnu Janus *Bifrons*, le dieu à l'image de qui elle se créa. Ce n'est qu'alors qu'elle aurait un droit légal aux étrennes, le jour de l'an, tandis que son grand patron recevrait son *denier* depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Tout est relatif dans cet univers illusoire; cependant il est nécessaire qu'entre un portier céleste et un portier terrestre il existe une différence de degré. Quant aux *étrennes*, elles ont existé de tout temps pour les grands comme pour les petits. Caligula, tout Empereur qu'il était, ne dédaignait pas de rester sur pied toute la journée du nouvel an, dans le vestibule de son palais, pour recevoir les *strenæ* de ses sujets tremblants, — avec leurs têtes quelquefois, — pour varier. La Reine-Vierge, la « Queen Bess » d'Angleterre mourut, en laissant 3,000 robes de gala, qui représentaient ses dernières étrennes. Et c'est ainsi qu'agissent encore les grands et les petits, dans l'année du Seigneur 1890, sur notre boule détraquée que nous nommons *Terra* — « le marche-pied » de Dieu.

Ce même Dieu d'Abraham et de Jacob ne se laissait-il pas attendrir par les promesses et des présents, aussi bien que les dieux des nations? Ce Dieu et ces dieux ne recevaient-ils point, tout comme les mortels, des *étrennes* pour services rendus ou à rendre? Jacob, lui-même, ne marchandait-il pas avec son Dieu, en lui promettant comme *étrennes* « la dîme de tout ce que tu (Dieu) m'auras donné »? Et il ajoutait, ce bon patriarche, à Luz devant Bethel: » — « Si Dieu est avec moi... s'il me donne du pain à manger, et des habits pour me vêtir... certainement, l'Eternel me sera Dieu. » Disant cela, il n'oubliait pas non plus, dans une simple, mais belle cérémonie phallique, d'*étrenner* la pierre « Bethel » qu'il avait dressée, en arrosant son sommet d'huile (*Genèse*, XXVIII).

Cette touchante cérémonie venait aux Israélites directement des Indes, où la pierre de *Shiva*, le *lingam*, subit aujourd'hui la même opération exotérique avec de l'huile et des fleurs, à chaque fête des adorateurs du dieu de la Destruction (de la matière brute) et des Yogis.

Tout est resté alors comme jadis. Le nouvel an fait son entrée triom-phale dans les pays chrétiens, — en France surtout, — comme il la faisait il y a deux mille ans, lorsque les Païens le célébraient en se donnant une indigestion de figues et de prunes dorées. Celles-ci ont émigré depuis sur les arbres de Noël, ce qui n'empêche pas toujours qu'elles ne nous viennent des temples de Janus. Il est vrai que les prêtres ne sacrifient plus sur son autel un jeune taureau blanc ; — il est remplacé par l'agneau de la même couleur, — mais des hécatombes de quadrupèdes et de volailles sont égorgées annuellement en son honneur, ce jour-là. Il est certain que plus de sang innocent est versé aujourd'hui, pour satisfaire l'appéti vorace d'une seule rue de Paris, le jour de l'an, qu'il n'en fallait pour nourrir toute une ville romaine du temps des Césars. Le doux Julien, le païen, qui retrouva à Lutèce ses dieux bien-aimés, — après que les dieux gaulois eurent été, par ordre de César, affublés des faux nez des divinités romaines, — passait ses heures de loisir à apprivoiser des colombes en l'honneur de Vénus. Les féroces potentats qui vinrent après lui, — les fils aînés de l'Église, — n'apprivoisaient que des Vénus, qui en faisaient leurs pigeons. L'histoire servile surnomma le premier, pour plaire à l'Église l'*Apostat*, et fit suivre les noms des autres d'épithètes sonnantes : — le « Grand », le « Saint », « le Bel ». Mais si Julien devint « Apostat » — ce fut, peut-être, parce qu'il avait en horreur les faux nez ; tandis que ses successeurs chrétiens ne seraient probablement pas présentables en bonne société, sans cet appendice artificiel. Un faux nez devient, au besoin un ange gardien, voire même à l'occasion, — un dieu. Ceci est de l'his-toire. La métamorphose des divinités de la Gaule barbare en dieux de l'Olympe et du Parnasse ne s'est pas arrêtée là. A leur tour ces Olympiens eurent à subir une opération par ordre des successeurs de Janus-Saint Pierre, — celle du baptême forcé. A l'aide d'oripeaux et de clinquants de colle-forte et de ciment romain, nous retrouvons les dieux aimés de Julien, figurant, depuis leur mort violente, sous les titres de Saints et de Saintes béates, dans la Légende dorée et le calendrier du bon pape Grégoire.

Le monde est comme la mer : il change souvent d'aspect, mais reste au fond le même. Les faux-nez de la civilisation et des cagots ne l'ont guère embelli, cependant... Bien au contraire, puisqu'avec chaque nouvelle année il devient plus laid et plus dangereux. Nous réfléchissons et nous compa-rons, et le jour du nouvel an moderne ne gagne rien à cette comparaison avec ses précurseurs, du temps de l'antiquité, aux yeux d'un philosophe. Les milliards dans les coffres-forts et banques des gouvernements ne rendent pas le pauvre peuple plus heureux, ni les riches non plus. Dix pièces de

monnaie en bronze, à l'effigie de Janus, données pour étrennes, valaient, en ces jours, plus que dix pièces en or, à l'effigie de la République ou à celle de la Reine, ne valent maintenant; les paniers de prunes dorées, valant quelques sous, contenaient moins de germes d'indigestion que les boîtes de bonbons échangées au jour du nouvel an moderne, — ces bonbons représentant, à Paris seulement, une somme de plus d'un demi-million de francs. Cinq cent mille francs *de bonbons*, à la face du même nombre d'hommes et de femmes mourant de faim et de privations! Portons-nous en esprit, ami lecteur, quinze siècles en arrière, et tâchons d'établir une comparaison entre un dîner du nouvel an, dans les années 355 à 360, et un dîner analogue en 1890. Allons à la recherche de ce même bon et doux Julien, lorsqu'il habitait le palais des Thermes, qui se nomme aujourd'hui l'hôtel de Cluny, — ou ce qu'il en reste. Le voyez-vous, ce grand général, à son dîner à lui, entouré de ses soldats qu'après ses dieux il aime le plus au monde, et qui l'idolâtrent. C'est le 1er du mois de janvier et ils célèbrent le jour de Janus. Dans deux jours, le 3 janvier, ils rendront pareil honneur à Isis, patronne de la bonne ville de *Lutetia Parisiorum*. Depuis, la vierge-mère de l'ancienne Egypte s'est laissé baptiser Geneviève, et cette Sainte et Martyre (de Typhon?) est restée patronne de la bonne ville de Paris, — vrai symbole d'un faux nez fourni par Rome au monde chrétien. Nous ne voyons ni couteaux ni fourchettes, ni argenterie ni porcelaines de Sèvres, à cette table impériale, — pas même une nappe; mais les viandes et les provisions que les convives font disparaître avec tant d'appétit n'ont nul besoin de passer sous les microscopes des chimistes de la police sanitaire. Aucun produit artificiel ou vénéneux ne fait partie de leur pain ou de leur vin. L'arsenic ne colore pas leurs herbes et légumes d'un faux nez de fraîcheur trompeuse; le vert-de-gris ne se niche point dans les angles de leurs boîtes de conserves, et leur poivre ne se fait pas représenter par la brique rouge pilée dans un mortier. Leur sucre, (ou ce qui le remplaçait), n'est point tiré du goudron des roues de leurs chariots de guerre; en avalant leurs liqueurs et cognac, ils n'avalent pas une solution de vieilles bottes de gendarme tirées de la hotte d'un chiffonnier; ils ne dévoraient pas, avec un sourire inconscient sur les lèvres, un bouillon condensé de graisse de cadavres (d'hommes comme d'animaux) et de chiffons et charpie usés dans tous les hôpitaux de Paris, — au lieu de beurre. Car tout ceci est le produit de la culture moderne, le fruit de la civilisation et du progrès des sciences, et la Gaule, du temps de Julien, n'était qu'un pays sauvage et barbare. Mais ce qu'ils mangeaient, à leur nouvel an, pourrait être mangé avec sécurité et profit (sauf celui des médecins) à nos dîners du premier jour de l'an 1890.

« Ils n'avaient ni fourchettes, ni argenterie », me dit-on ; « et, — le
barbares ! — ils mangeaient avec leurs doigts » !

Il est vrai ; ils se passaient de fourchettes, comme peut-être de mou choirs de poche ; mais, en revanche, ils n'avalaient pas, comme nous l faisons tous les jours, leurs ancêtres dans la graisse de cuisine, et les o de leurs chiens dans leur pain blanc.

Qu'on nous donne le choix, et décidément ce n'est pas le dîner de gal du jour de l'an de grâce 1890, à Paris, que nous choisirons, mais celu d'il y a mille ans, à Lutèce. Affaire de goût barbare, voyez-vous ; une pré férence baroque et ridicule, selon l'avis de la majorité — pour le *nature* dans le siècle IV, qui nous séduit infiniment plus que les faux nez et l'arti ficiel en tout du XIX° siècle.

H.-P. BLAVATSKY.

Rôle à venir de la Théosophie

Si d'un côté la Théosophie a levé devant nos yeux émerveillés le voil qui recouvrait les mystères de l'origine de l'homme, de sa descente dans l matière, de ses pèlerinages douloureux sur cette terre et sur d'autres, ell a été beaucoup plus réservée sur ce qui touche à sa destinée finale, c'est à-dire à l'immortalité de l'âme, même à l'immortalité relative de l'éta dévakhanique qu'elle décrit comme un état purement illusoire. Pour expli quer ce dernier mot, elle nous rappelle que cette vie, qui nous paraît s réelle, n'est qu'une illusion; ce qui ne nous empêche pas de sentir bie vivement nos souffrances, nos chagrins et nos joies. Si en la quittant nou devons perdre par des morts successives le souvenir de toutes ces épreuves nous ne sommes pas immortels : car l'immortalité c'est la mémoire; — c'est pouvoir se rendre compte à soi-même de son passé et de son identité

Le docteur Jérôme Anderson, membre de la Société théosophique dans une conférence donnée à San-Francisco par la Société de Libre Pensée, a parlé sur cette question d'une façon qui semble nous donne raison, en disant : « Pour ce qui touche à la vie éternelle, la Théosophi ne la promet pas à l'homme comme tel ; la monade spirituelle dan l'homme n'a reçu une persistance individuelle que pour un seul Manvan-tara ou Cycle d'existence matérielle. » La rédaction du *Lucifer* essai bien de répondre à ces paroles, mais elle ne nous donne pas davantag satisfaction. « Cette phrase, dit-elle, ne doit pas être mal comprise, ca elle n'est rapportée que d'une manière trop vague. La monade spirituell

est éternelle parce qu'elle est incréée, mais sa persistance individuelle dans la forme des corps humains sur cette chaîne terrestre ou pendant ce Cycle de vie ne dure qu'un seul Manvantara. Ceci n'empêche pas la même Monade spirituelle de recommencer à la fin d'un Mahapralaya (grand cycle de repos) un cycle de vie plus élevé et plus parfait avec le fruit de toutes les expériences accumulées, de toutes les personnalités que l'*ego* individuel avait formées. »

Ou bien nous sommes en route à travers l'infini depuis un temps *infini*, et il est étrange, alors, que nous n'en soyons arrivés qu'à ce point rélatif où nous sommes; ou bien partis depuis le commencement d'un Manvantara, nous ne devons pas durer plus que lui. Ce qui nous semble une idée insoutenable.

D'après l'article si intéressant de notre estimé et docte confrère, M. Guymiot, intitulé *Incarnation*, l'homme physique, l'homme astral et l'homme spirituel doivent périr. C'est un être complètement nouveau qui s'incarne à chaque nouvelle incarnation. Mais alors, le Karma, quelle est sa raison d'être ? De quel droit frappe-t-il cet être et le punit-il des erreurs commises par une personnalité qui lui est absolument étrangère ? Il nous semble plus juste, plus rationnel de croire que l'homme spirituel reste toujours, ne périt pas et que c'est lui qui se réincarne et devient ainsi l'héritier naturel de son propre passé. Cette question semble avoir été obscurcie par des séparations trop absolues, des démarcations trop grandes entre les états trinitaires ou septénaires de l'homme ; l'homme est surtout une unité. Sur ce point, l'Eglise catholique est beaucoup plus consolante ; car elle affirme, dans son *Credo*, la résurrection de la chair.

Le fait est que, si la matière et l'esprit ne sont qu'une seule et même chose sous des aspects différents, tous deux sont immortels; et la « chair », ce qui veut dire la matière ou la *forme* épurée par la souffrance, rendue glorieuse par son union intime avec l'étincelle divine, doit vivre et régner éternellement dans des mondes dignes d'elle. Le mot d'*essence*, dont se sert M. Guymiot pour indiquer ce principe différent des personnalités soumises à la mort (les seules que reconnaissent les matérialistes), nous semble un peu trop abstrait ; nous lui préférerions l'idée d'une forme céleste éternellement identique, qui, dans ses diverses incarnations, s'efforcerait de modeler la matière d'après son propre type. Nier la réalité, la beauté et la durée de la forme, c'est nier la divinité même (1). Quand on nous parle de

(1) Le corps physique et matériel de la divinité se compose de toutes ces myriades de soleils resplendissants, de planètes et de mondes qui forment l univers visible; et si, à la fin d'un Manvantara, une partie de cet univers disparaît, c'est-à-dire notre univers à

l'absolu, de l'inconscient, du Nirvana dans lequel n'existe ni contour ni couleur, l'esprit humain ne peut ni réaliser ni comprendre un état pareil. L'art lui-même est une réponse victorieuse à cette négation absolue de la forme, et, d'après Swedenborg, tout ici-bas est une correspondance, une représentation de l'ordre des choses divines. En s'élevant dans la hiérarchie des êtres, le langage même disparaît pour céder la place à la forme ; car les Dieux s'expriment par le moyen des symboles, et la tradition veut que la langue hiéroglyphique des Egyptiens soit la langue sacrée des Dieux.

On trouve donc la forme partout, et si on veut donner aux hommes des idées nouvelles, les leur faire accepter et aimer, il faut leur donner une forme attrayante. Si ce sont des idées philosophiques ou religieuses, il leur faut des symboles, un culte.

D'où vient la puissance et la durée de l'Eglise catholique, si ce n'est d'avoir su entourer son culte de cérémonies grandioses où l'esthétique joue un rôle si prédominant ? Son influence a été grande non seulement au point de vue religieux, mais au point de vue artistique et civilisateur. Quels chefs-d'œuvre elle a inspirés dans toutes les parties de l'art ! Quel essor merveilleux elle a donné à la musique, à la peinture et à l'architecture ! La vérité cachée sous ces symboles est bien d'origine divine pour avoir pu se revêtir de formes aussi parfaites. Si le côté intellectuel avait été à la hauteur du côté artistique, s'il avait pu suivre le progrès de l'esprit humain, l'aider au lieu de l'entraver dans ses évolutions, elle aurait été inattaquable. Malheureusement ces enseignements sont devenus insuffisants même pour les enfants, et il y aurait, de ce côté, des réformes très grandes à faire. Cela est si vrai que les ésotéristes catholiques se tournent tous vers le lointain passé pour trouver l'explication du présent. La Kabbale a remplacé pour eux l'église. Et c'est ceux-là qui lui font le plus de mal, car, étant des esprits très éclairés, très intelligents et très sincères, ils pardonnent moins que tout autre aux erreurs voulues de l'Eglise dans laquelle ils ont été élevés.

---

nous, cela ne veut pas dire que le cosmos entier rentre dans le néant. La Théosophie ne se prononce pas à ce sujet, comme le prouve le passage suivant de la *Doctrine Secrète* « Le lecteur ne doit pas perdre de vue que les stances données ici traitent seulement de la Cosmogonie de notre propre système planétaire et de ce qui est visible autour de lui après un pralaya solaire. Les doctrines secrètes, en ce qui concerne l'évolution du Cosmos universel ne peuvent être données, puisqu'elles ne pourraient être comprises par les plus grands esprits de cet âge, et il semble y avoir bien peu d'Initiés, même parmi les plus élevés, à qui il soit permis de spéculer sur ce sujet. En outre, les maîtres déclarent franchement que pas même les plus hauts Dhyans-Choans n'ont jamais pénétré les mystères au delà des frontières qui séparent les milliers de systèmes solaires de ce qu'on appelle le « Soleil central ». Ainsi ce qui est donné n'a rapport qu'à notre Cosmos visible, après une « Nuit de Brahmâ ».

Ces erreurs ont dénaturé déjà la beauté même du culte ; elles ont stérilisé sa source productive et ont été jusqu'à gâter même les anciennes traditions. L'esprit rationnaliste est donc en train de consommer la ruine de l'Eglise. En attendant, l'humanité manque de l'inspiration artistique d'autrefois.

Il appartiendrait à la Théosophie de la lui rendre. Comment devra-t-elle s'y prendre? Qu'elle considère pour cela les anciens cultes, les anciennes écoles artistiques. Les cérémonies nouvelles ne doivent pas être de pures conventions, mais être l'expression même des vérités que la Théosophie a de nouveau ramenées au jour. L'art aura pour mission d'appliquer ces symboles si profonds à la réalité tout entière ; et s'il est vrai que notre humanité vaut celle d'hier, son culte doit être plus saisissant encore et son art plus grandiose.

Cette nécessité de réformer le culte, d'en créer un nouveau, apparaît principalement quand on songe à l'influence qu'exerce le culte sur l'éducation des enfants. En admettant en effet que les hommes, les femmes puissent comprendre les abstractions de la métaphysique, il n'en restera pas moins toujours nécessaire de présenter des formes pour faire saisir les hautes vérités fondamentales de la morale à l'enfance ; si l'Eglise catholique a visé surtout la femme, il faut que la théosophie songe surtout à l'enfant.

Cette crainte presque maladive de la mort et de l'enfer, qui est enseignée dans les couvents aux toutes jeunes filles, devrait être à jamais défendue. Elle laisse une trace indélébile à l'âme et donne une teinte de tristesse au caractère, qu'on a beaucoup de peine à corriger. Il reste toujours une certaine amertume au fond du cœur de ce qu'on a tant souffert pour des idées absolument erronées.

A la place de ces décourageants enseignements, combien serait-il plus naturel et plus digne de l'humanité de leur exposer la loi du Karma ! Ce ne sont plus ici des images bizarres et des croyances qu'ébranlera la raison dès qu'elle se sera libérée, mais ce sera la notion de cette loi juste et simple, que chacun recueillera un jour, sur un plan analogue au nôtre, ce qu'il sème dans l'existence présente.

Il y aurait un volume entier à écrire sur le rôle que la Théosophie est appelée à jouer dans l'éducation. Aussi faisons-nous un appel pressant aux plus éclairés parmi les théosophes pour que ce livre voie le jour le plus tôt possible. Nous n'avons voulu qu'indiquer les voies.

Comtesse d'Adhémar.

INCARNATION

L'homme vrai n'apparaît jamais sur terre. Ce qui apparaît sur terr comme une personnalité n'est pas autre chose qu'une émanation d l'homme vrai qui vit, dans sa sphère d'existence, d'une vie propre que l personnalité ne connaît pas.

L'homme vrai, qu'en théosophie moderne on nomme le *soi*, est la parti persistante de l'être humain qui reste dans la sphère des réalités, laquell se trouve en dehors des trois autres qui ne sont que des sphères d'appa rences. L'homme vrai ne se trouve ni dans le monde spirituel, ni dans l monde astral, ni dans le monde physique, ni dans la réunion des trois. Le trois personnalités physique, astrale et spirituelle sont mortelles ; aprè chaque existence elles se désagrègent et leurs éléments composant entrent dans de nouvelles combinaisons.

Supposons que l'être vrai de l'homme soit une boule lumineuse vivar de sa vie propre dans la quatrième sphère, celle qui est au-dessus d l'esprit ; pour constituer une personnalité humaine, cette boule envoie u rayon dans la sphère spirituelle ; ce rayon enroule autour de lui de l substance à l'état spécial à cette sphère, l'organise et descend ensuit dans la sphère astrale où il fait de même, et enfin dans la sphère physiqu où il répète l'opération qui se prolonge durant toute sa vie terrestre ; cett opération se prolonge également durant toute sa vie astrale et durar toute sa vie spirituelle, dans leurs sphères respectives.

Le véritable être humain, que nous appellerons la monade, existe e dehors des trois sphères de manifestation. Cette monade est composé d'énergies à manifester ; le rayon qu'elle lance dans les trois sphères d manifestation est un groupe des énergies la constituant, lequel groupe pour fonction de se manifester sur les trois plans d'existence ; *sa manife tation terminée*, il retourne à la monade à laquelle il apporte sa provisio d'expérience amassée au cours de son existence sur les trois plans d manifestation. L'essence d'une personnalité, qui a fini son rôle sur le plans physique, astral et spirituel, rentre dans la monade qui l'avait pro jetée au travers des trois mondes, et un nouveau groupe d'énergies, cons tituant une personnalité nouvelle, part de la monade pour accomplir à so tour une série de manifestations sur les trois plans d'existence. C'est ains que les choses se passent d'un bout à l'autre d'un manvantara.

On voit clairement que c'est une pure illusion d'espérer que la person nalité physique, astrale et spirituelle d'une seule vie puisse subsister tou

le long du manvantara. Ce qui subsiste de chaque personnage, ce sont les modifications subies par le groupe d'énergies qui s'est manifesté sous le masque de ce personnage, lequel ne laisse pour la durée du manvantara qu'un résidu ayant aussi peu de ressemblance avec lui que le petit tas de cendres laissé par un cadavre ressemble à l'homme vivant.

Les personnalités que nous connaissons sont bien réellement anéanties, comme l'affirment les matérialistes ; mais ceux-ci ont le tort de croire que l'essence des personnalités est contenue en elles ; ils ignorent qu'elle en est différente et qu'elle ne subit pas leur sort.

Chaque personnalité est une expérience que fait la monade ; c'est pour ainsi dire une tentacule qu'elle plonge dans les trois sphères d'existence pour en prendre connaissance et qu'ensuite elle retire à elle. Avez-vous remarqué l'usage que l'escargot fait de ses cornes ? Il les projette autour de lui pour se rendre compte du milieu dans lequel il avance et, à chaque obstacle rencontré, il les retire comme pour écouter leur rapport. On peut comparer la monade à l'escargot ; chaque extension des cornes de celui-ci symbolise la projection d'une personnalité par la monade ; chaque retrait complet des cornes est l'image de la mort de la personnalité.

La monade contient en elle une somme d'énergies destinées à éprouver toutes les variétés possibles de l'existence humaine ; chaque groupe de ces énergies forme une personnalité. Il faut à la monade tout un manvantara pour incarner les groupes d'énergies qu'on peut considérer comme ses molécules constituantes.

Il est évident qu'après avoir achevé la série des incarnations de ses différents groupes d'énergies, la monade n'est plus la même qu'avant les incarnations, puisque chaque groupe d'énergies a, par son expérience sur les trois plans de manifestation, apporté des modifications à la texture intime de la monade. On ne peut pas avoir changé en restant le même. À la fin du manvantara, la monade est donc appelée à des destinées différentes de celles qui l'attendaient au début.

Voilà de quelle façon il faut entendre l'acquisition de l'immortalité ; celle-ci n'appartient nullement aux personnalités que nous connaissons ; elle appartient seulement à un aspect de ces personnalités que nous ne connaissons pas, à cet aspect constitué par les modifications subies par les énergies monadiques sur les trois plans.

Bien que, durant la vie sur le plan physique, notre personnalité vive aussi sur les plans astral et spirituel, sa manifestation ne se termine pas sur ces deux derniers plans forcément en même temps que sur le premier. Les spirites n'ont pas tort de croire à la persistance des personnalités après la mort physique ; ils ont seulement tort de conclure de cette per-

sistance à l'immortalité des personnalités. Celles-ci meurent ; les énergi qui sont leur essence rapportent à la monade leur récolte d'expérien qu'elle s'assimile, changeant ainsi sa texture intime pour se préparer a destinées qui l'attendent dans un manvantara futur.

GUYMIOT.

LE MONDE ASTRAL

PAR **Franz Hartmann.**

Extraits de *Magie blanche et Magie noire*, avec notes de **Jean Mattheus** (1).

« *L'Univers est une pensée de Dieu*
PARACELSE.

Selon Platon, l'Essence Primordiale est une émanation de l'Esp Démiurgique, qui contient en lui, de toute Eternité, l'idée du monde nat rel, — laquelle idée « Il » produit en dehors de lui-même, par le pouv de sa volonté. — Cette doctrine est bien réelle, et il semble qu'on peut faire dater du jour où le premier homme qui a pu raisonner a existé sur terre.

Elle contient dans son essence la même vérité qui fut enseignée par l anciens *Rishis*, et qui fut reprise et exprimée par les plus profonds pe seurs de tous les temps, depuis l'apparition du premier *Esprit planétai* sur ce globe, jusqu'à nos philosophes modernes, qui enseignent que monde est un produit de l'*Idéalisation* et de la *Volonté*, — quoique Sch penhauer semble oublier que la volonté et l'idéalisation ne peuvent exist en dehors de quelque chose qui *veut* et qui *pense*, et ne sont que les attribu de quelque Essence inconnue, — principe ou cause.

Cette cause arrive à l'existence, lorsque l'*Immanifesté Absolu Un* manifeste à lui-même et devient *Trois*.

C'est sur cette Vérité qu'est basée la doctrine de la *Trinité*, que no trouvons formulée dans les plus anciens systèmes religieux de l'Orient dans le Christianisme, doctrine sans laquelle la soi-disant science ration liste devient irrationnelle.

Car, si le Matérialisme constate avec raison qu'il ne peut y avoir matière sans mouvement, ni de mouvement sans matière, il lui faut, po

---

(1) Conférence lue à la séance générale de l'*Hermès* par le Président.

être logique jusqu'au bout, reconnaître que l'existence de la matière et l'activité du mouvement doivent avoir une cause.

On peut ne pas connaître cette cause ; mais elle n'en existe pas moins, quand même on ne saurait rien d'elle, — sinon qu'elle existe.

La Trinité de toute science rationnelle sera donc : Action, Réaction, Causalité ; en d'autres termes : — Matière, mouvement, cause, ou potentialité.

Cette Trinité se manifeste elle-même sur trois différents *plans* ou *modes d'action*, qu'on appelle : — Matière, Ame, Esprit, ou, selon le Symbolisme de la science occulte : *Terre*, *eau*, *feu*.

L'Un se manifeste Trois, et non pas *en Trois*, car la *Trinité* est un *tout*, qui ne consiste pas en trois parties séparées qui se succèdent l'une à l'autre.

Toutes trois, comme un jet unique, arrivent à l'existence d'un même coup, car la *réaction* ne peut avoir lieu sans l'*action*, et ni l'une ni l'autre ne sauraient se faire sentir *sans cause*.

Le *Père* ne devient pas père, avant l'arrivée du *Fils*, et le fils est l'effet, le produit du pouvoir qui réside dans le père, — la *Volonté* ou le Saint-Esprit.

Donc pas de *cause* sans un *effet* et sans un *quelque chose* sur quoi l'effet puisse être produit.

L'*Esprit* ou *Feu* est l'élément immatériel (comparativement), universel et sans forme, qui peut se manifester sous une forme ou sous une autre. — C'est la matière dans laquelle chaque chose fut contenue avant d'être projetée dans l'objectivité, par le réveil de la grande volonté.

C'est le créateur (Prakriti), le grand *charpentier* de l'Univers, le père du *Christ*, et dont l'épouse est *Maya* (illusion, nature), la *Vierge* toujours *immaculée* au travers de laquelle le *Père* peut se manifester et devenir le *Fils*, qui, dans cette manifestation, sous l'influence du *Saint-Esprit* (Purusha), descend dans la forme et entre dans la période d'activité qui commence le cours de l'*Evolution*.

Ce grand mystère, qui, sous différentes allégories, existe dans toutes les principales religions du monde, ne peut être parfaitement connu et compris que de ceux qui ont atteint aux hautes conceptions et aux grandes connaissances que le développement des facultés de la Conscience spirituelle confère aux Initiés.

L'*Ame*, ou l'*Eau* des occultistes, est un élément *semi-matériel*, sans forme, dans son état original, mais cependant susceptible d'en revêtir une.

C'est l'élément organisateur dse formes corporelles. — L'Ame micro-

cosmique de l'homme correspond à l'âme du Macrocosme, qui est le s
où se développent et se jouent les forces élémentales de la nature sur l
plan astral.

Cette âme fluidique entoure et pénètre les planètes, comme elle entou
et pénètre le corps des hommes et des animaux, et tous les autres corp
quelconques, ou formes, qui ne sont que des « *Ames matérialisées* », âme
qui doivent périr aussitôt que l'âme-principe se sera développée et se ser
extraite d'elles.

La *Matière* ou *Terre*, ou, comme on la désigne dans son état primordial
l'*Akasa*, est un élément matériel et *invisible*, remplissant tout l'espace, e
qui, sous la direction du pouvoir organisateur de l'âme, se condense et s
moule sur les contours invisibles de cette dernière, la rendant ainsi visibl
sur le plan physique.

Mais tout ce qui est revêtu d'une forme ne tombe pas pour cela sou
nos sens. En dehors des formes, matérielles que nous voyons, il en es
d'autres, autour de nous, que nous ne voyons pas (1).

Le monde invisible caché sous le monde visible ne peut être saisi pa
l'homme que lorsque celui-ci devient capable de soulever le voile de l
matière opaque où il est enfermé passagèrement. Sous les formes mat
rielles se cache l'élément invisible duquel les formes visibles ne sont qu
l'expression extérieure (2).

De l'action réciproque des *trois* éléments primordiaux : Esprit, Am
Matière, agissant les uns sur les autres, *quatre* principes composés arri
vent à l'existence, et ces quatre principes, ajoutés aux trois autres, formen
les *sept* principes qui renferment tout ce qui constitue l'Univers.

Cette division *septennaire* de la constitution du macrocosme et du micro
cosme, connue, dès la plus haute antiquité, des Sages de l'Orient, l'étai
également des Adeptes de l'Occident, tels que Paracelse et d'autres ; mai
elle n'a été répandue dans le public que tout récemment, par l'enseigne
ment de la Société Théosophique, sous l'inspiration des *adeptes* ou de
Mahatmas du Thibet (3).

---

(1) Rien de plus simple, de plus admissible, nous dirons même de plus scientifique
— Nos sens ne nous permettent de percevoir que *certains* aspects, certaine
manifestations de la substance une. — Qui ne sait, par exemple, qu'au-dessous
comme au-dessus d'un nombre calculé de vibrations, notre oreille ne perçoi
plus le son ? Qui ne sait qu'au dessous comme au-dessus d'un certain nombre de
vibrations, notre œil ne perçoit plus les couleurs ? — Il en est de même pour
nos autres sens.

(2) Et c'est nous mettre à même de pouvoir soulever ce voile que tend
la méthode de l'entraînement occulte.

(3) Nous ne donnerons pas ici la division septennaire de l'homme, que nous
avons déjà exposée plusieurs fois.

On dit que cette division en sept états était connue des Juifs, et que l'alhabet hébreu, composé de 22 lettres, se réfère à ces sept états qui se trouent dans Tout.

Pour eux, les Juifs, 3 en sept états produisent douze symboles, et + 7 + 12 = 22.

Toutes les formes sont l'expression d'un ou de plusieurs de ces sept prinipes élémentaires, et ces formes existent aussi longtemps que leurs prinipes respectifs sont actifs en elles. — Il ne s'ensuit pas que toutes soient écessairement visibles ; leur visibilité dépendant de leur pouvoir de réfléhir la lumière.

Les gaz les plus subtils peuvent être solidifiés par la pression ou par le roid et devenir ainsi visibles; de même que les substances les plus dures t les plus solides peuvent être rendues invisibles au moyen de la chaleur.

Tous les produits de la pensée cosmique ne sont pas suffisamment natérialisés pour être visibles à l'œil physique. Aussi, sur la quantité, 'en voyons-nous qu'un nombre fort restreint.

Plus la matière peut s'épandre, *plus* son mouvement devient actif t *moins* nous pouvons la saisir au moyen de nos sens physiques. Mais ette expansion ne rend pas son action moins puissante, au contraire; — hacun sait que la vapeur a une bien autre puissance que l'eau simple, et u'arrivée à un certain degré de vaporisation, elle se transforme en Elecricité et peut, sous ce nouvel état, produire les effets les plus terribles et es plus destructifs (1).

Chaque corps, — poursuit Hartmann, — a sa sphère invisible. La sphère

(1) D'ailleurs, à l'appui de cette thèse exposée par Hartmann, nous pouvons ncore citer le quatrième état de la matière, appelé l'*Etat radiant*, découvert par illustre physicien anglais William Crookes, et rappeler que les occultistes, depuis les milliers de siècles, n'ont cessé d'affirmer qu'il y avait 7 états de la matière.

Il y a quelques années, nos savants n'en connaissaient que 3, — solide, liquide, azeux. Voici qu'on vient d'en découvrir un quatrième, l'*Etat radiant*. — C'est ainsi ue la science arrive peu à peu, lentement et en rechignant, mais inévitablement, vérifier, l'une après l'autre, les affirmations et les enseignements de la théosohie, et comme le disait fort spirituellement notre ami Papus, lors de notre derière réunion générale, à découvrir des choses toutes nouvelles, — pour nos avants actuels, — que les Initiés de l'Inde connaissaient et enseignaient à leurs lisciples, il y a des millions d'années.

Nous ajouterons encore ceci, — c'est qu'au simple point de vue de la vraisemlance, et rien qu'en s'appuyant sur l'aphorisme latin : « *ab uno disce omnes* », il a lieu, — quand la science officielle contemporaine, à chaque nouveau pas en vant, arrive à constater la vérité de quelqu'une des plus anciennes affirmations le la science occulte, telles que l'unité de substance, par exemple, il y a lieu, — disons-nous, — de croire qu'il en sera de même pour les autres hautes vérités ur lesquelles on commence seulement à lever un tout petit coin du voile, aux yeux des profanes composant la masse du public.

visible est limitée par les contours de sa propre forme; mais la sphère invisible s'étend bien au delà dans l'espace.

Dans certaines conditions, elle peut se manifester à nos sens.

La sphère d'un corps odoriférant peut être perçue fort loin de ce corps, par l'organe olfactif; la sphère d'un aimant commence à se manifester à l'approche d'un morceau de fer. — La sphère de l'homme et de l'animal ne peut être perçue que par le plus délicat des instruments, — le cerveau anormal des sensitifs.

Ces sphères sont appelées magnétiques, caloriques, odiques, auras lumineux, émanations.

L'*aurore boréale* des régions polaires, la *photosphère* du soleil, aperçue pendant une éclipse, sont de cette nature.

Le *nimbe glorieux* qui enserre la tête d'un saint n'est pas plus une fiction poétique, que la sphère de lumière s'irradiant d'une pierre précieuse.

Le cuivre, le charbon, l'arsenic, nous montrent un aura *rouge;* — l'étain et le soufre, un *bleu*; — l'or, l'argent, l'antimoine, un *vert*; — le fer émet, lui, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Plantes, animaux, hommes, émettent aussi certaines nuances qui diffèrent selon leur caractère et leurs aptitudes. — Les personnes d'un caractère élevé, dont la spiritualité est très développée, auront un magnifique aura *bleu* et *blanc, vert* et *or*, parcourant, dans ces teintes, toute l'échelle chromatique des nuances.

Les natures basses émettent principalement des émanations d'un *rouge foncé*, qui va toujours s'assombrissant, selon le degré de bestialité des individus; chez certains, cet aura peut être *noir*.

L'aura collectif, formé du corps des hommes, des animaux, des plantes et des cités, des contrées, correspond à l'ensemble des caractères prédominants, de sorte qu'une personne, dont le sens de perception serait suffisamment développé, pourrait juger de *visu* de l'état moral et intellectuel d'un lieu ou d'un pays, en observant la sphère formée par les émanations de tout ce qui y vit et y respire : hommes, plantes, animaux (1).

Chaque émotion qui nous anime, — reprend Hartmann, — ajoute une couleur à notre aura : l'amour y met le *bleu*, le désir le *rouge*, la bienveillance le *vert*.

La chimie de l'âme n'est pas plus du domaine du merveilleux que la chimie physique, et la même loi qui fait que l'azotate d'argent, de blanc

(1) Or, tous les occultistes affirment que ce sens peut se développer par l'entraînement occulte, sinon chez tous, du moins chez ceux d'entre nous qui sont doués et qui apportent à leur travail la volonté et la persévérance nécessaires.

devient noir, lorsqu'il est exposé à la lumière blanche ou bleue, fait encore que la *matière délicate* qui entre dans la composition de nos sentiments se teinte des nuances les plus variées, selon le genre et le nombre de vibrations qui l'agitent.

Tout ce qui existe sur la terre, dans les règnes minéral, végétal, animal et humain, doit ses formes aux pensées de l'Esprit universel, agissant sur le plan physique, — pensées exprimées en matières.

La forme physique de l'homme est l'expression de son second principe, *Linga-Sharira*, corps astral, et chacune de ces formes contient en elle sa contre-partie éthérée, qui peut, sous certaines conditions, se séparer de la partie la plus matérielle ou en être extraite par les mains puissantes de l'Adepte.

Cette portion astrale de l'homme, ou de tout autre objet, peut être revêtue d'*Akasa* condensé et devenir ainsi visible et tangible.

C'est en condensant de la sorte de l'Akasa sur le *double* d'un objet que ceux qui savent manipuler les forces invisibles de la Nature peuvent obtenir deux exemplaires d'un seul modèle.

Ces formes astrales survivent un certain temps au corps qui se moulait sur elles. Tant que les parties de ce corps, qui se décompose lentement, ne sont pas entièrement détruites, elles ne peuvent aller rejoindre l'élément dont elles furent tirées.

Elles sont attachées là, sur la tombe de la personnalité dont elles ont fait partie, et l'œil du voyant, comme celui de l'Initié, peut parfaitement les suivre dans leurs sombres pérégrinations, planant sur la terre qui cache le corps, et saisir la ressemblance parfaite qu'elles conservent avec celui dont elles ont partagé la vie.

Dans ces ombres de formes, on peut artificiellement infuser la vie et réveiller un semblant de conscience.

Ce sont ces restes, ces coques astrales, qui servent dans la pratique de la magie et de la nécromancie.

De même que le cerveau est l'organe central de la circulation du fluide nerveux, que le cœur est l'organe par excellence de la circulation sanguine, de même la *rate* est l'organe d'où les éléments *astraux* tirent leur vitalité.

Dans certaines maladies, où l'action de cet organe se trouve momentanément suspendue, « le Double » d'une personne peut involontairement se trouver séparé de son corps.

Habituellement, les formes astrales sont dépourvues de conscience et sans vie par elles-mêmes. Mais, en retirant la vie de la forme matérielle et

en la concentrant dans le corps astral, on peut donner à ce dernier, vie et conscience.

Une personne qui a réussi à opérer cette transmutation peut sortir de son corps physique et vivre et agir indépendamment de ce dernier. — Un Adepte, ou Initié des plus hauts degrés, peut même demeurer tout à fait en dehors de son corps physique et continuer à vivre dans sa forme invisible et éthérée.

Les formes, dans le royaume de l'âme, où le quatrième principe est l'élément essentiel, sont éthérées.

Ces formes, en effet, sont les expressions de la pensée, qui n'a pas toujours de contours nets et définis.

La concentration de la pensée donne une figure aux idées et pose des contours à ce qui n'en avait pas. Mais les idées purement spirituelles ou abstraites, telles que l'Amour, la Foi, l'Espérance, la Charité, n'ont aucune figure pour nous et ne peuvent être conçues sous aucune forme.

Dans la nature, trois éléments représentent les trois règnes du plan physique.

Sur le plan astral, il y a de même trois règnes d'Elémentaux.

Leurs corps sont d'une essence élastique, semi-matérielle, qui se prête à des changements de forme s'opérant d'après certaines lois.

Parmi les habitants de l'atmosphère, quelques-uns surpassent en sagesse tout ce que nous pouvons imaginer ; d'autres sont d'une malignité auprès de laquelle la méchanceté des hommes n'est rien.

Ce fait que de tels Etres existent invisibles, bien que substantiels, sous les formes les plus variées, et peuvent, sous l'action de la volonté de l'homme, — entraînée à cet effet, — devenir des Etres conscients, intelligents, visibles, et même utiles à l'homme, ce fait est attesté par de nombreux témoins. On en trouve l'assertion dans les écrits des Rose-Croix, des Cabalistes, des Alchimistes, des Adeptes. On la trouve aussi bien dans les vieux livres de la sagesse orientale que dans la Bible des chrétiens.

Paracelse nous dit :

« De telles existences ne sont pas nécessairement des personnalités. Ce « sont des forces impersonnelles qui acquièrent forme, vie, conscience, « par leur contact avec l'homme. »

Les *Gnomes*, les *Sylphes*, les *Ondines*, les *Salamandres*, ne sont pas entièrement du royaume de la fable, bien que fort différents de ce que l'ignorant peut croire.

Si nous pouvions voir la multitude innombrable des mondes s'emboitant les uns dans les autres, s'enlaçant, se pénétrant ; de ces mondes qui sont

partout, *au-dessus*, *au-dessous*, *à côté*, et qui regorgent d'Etres qui nous ignorent peut-être comme nous les ignorons ; si, avec notre faible Esprit *non préparé*, nous pouvions voir ainsi, tout à coup, dans son ensemble et dans ses détails, le grouillement de vie sur ces myriades de terres, de lunes, de soleils de toutes sortes et de toutes grandeurs, le vertige nous prendrait et nous arriverions peut-être à la folie.

Et, pourtant, dans tous ces océans d'Etres, il n'y en a pas un seul qui soit aussi haut et aussi puissant que l'homme *spirituel*, qui a appris à se servir de son pouvoir, et en qui un Dieu, *qui est lui-même*, *vit*, *sait*, *commande* et *peut*.

Ces Etres évolués, ces Etres du plan spirituel, ont été tels que sont les hommes maintenant. Ils ont traversé la chair. Comme nous, ils ont senti l'étreinte de ce vêtement lourd et brûlant, dont ils se sont débarrassés par un travail incessant.

Aussi, aujourd'hui, dans leur glorieuse élévation, ces *hommes d'autrefois* sont-ils tout à fait *au delà* de la compréhension de ceux qui leur sont encore si inférieurs.

Leur forme *éthérée* constitue un état de perfection que nous ne pouvons certainement pas comprendre.

Après avoir surmonté la nécessité de résider dans un corps physique, ils sont dans un état relatif de *liberté absolue*.

Ils vivent dans la tribu des *sans formes*, approchant de plus en plus de l'Esprit Universel, duquel cette puissance appelée *homme* émane au commencement, et auquel, ajouterons-nous, elle retourne à la fin.

Si nous comparons l'homme personnel à une *seule* note rendant un son isolé dans le grand concert de l'Harmonie universelle, nous pouvons regarder le *Dyan-Chohan* comme un accord parfait, dans la symphonie des Dieux. Mais de même qu'il peut y avoir des compositions musicales inharmonieuses, de même le *Mal* peut exister avec la *Spiritualité*.

Ne savons-nous pas tous qu'une haute intelligence peut être employée à servir de mauvais desseins ?

Le royaume de l'âme est le royaume des émotions. Les sensations vives que nous éprouvons ne sont pas seulement le résultat d'une action physiologique ; elles sont du domaine de vie du *Plan astral*.

Une accumulation soudaine d'énergie, *sur le plan astral*, peut tuer aussi rapidement qu'une explosion de poudre. Exemple : l'excès de terreur ou l'excès de joie.

Dans le royaume invisible de l'âme, les formes astrales peuvent également arriver à produire des *Etres*.

En d'autres termes, de même qu'un *mouvement actif*, sur le plan physique,

attire autour d'un centre commun la matière universellement diffusée, e qu'il en résultera soit une plante, un animal, un homme ou un monde, d même un sentiment profond et intense, ce que le langage usuel appell très justement un *mouvement de l'âme*, peut *solidifier* la pensée autou d'un noyau particulier, et cette pensée *cristallisée* devient un *Etre*, un entité invisible, mais pourtant *substantielle*, qui *vit* et *agit* plus ou moin longtemps, selon que les forces qui l'ont engendrée se concentrent plus o moins énergiquement sur le point central où a commencé son évolution

Et les formes ainsi créées, cela se comprend, peuvent être les plu belles et les plus idéales, ou horribles, répugnantes et monstrueuses.

Elles sont inintelligentes en soi ; mais, si le principe d'intelligence, qu vient de l'homme, leur est infusé, elles agissent d'une manière raisonnabl elles comprennent le *maître*, elles lui obéissent, et il peut, ce maître, le employer pour le bien ou pour le mal.

Dans une lettre adressée à M. Sinnett, un Adepte, haut initié du Thibe écrit à ce sujet :

« Chaque pensée évoluée de l'homme passe dans un autre monde, dor
« le nôtre est l'envers... Une bonne pensée se perpétue comme un pouvoi
« actif et bienfaisant ; une mauvaise, comme un pouvoir démoniaque e
« maléfique.

« L'homme insouciant et léger peuple ainsi sa course dans l'Espac
« d'Etres nés de ses fantaisies, de ses désirs, de ses impulsions, de se
« pensées.

« Il crée un courant dont la force est proportionnée à son intensit
« dynamique, et qui réagit sur toute organisation nerveuse et sensitive qu
« arrive en contact avec lui.

« L'Adepte, lui, ne crée pas les formes au hasard. Il sait se compose
« son atmosphère. Mais le commun des hommes, agissant aveuglément
« n'ont aucune conscience des pouvoirs qui sortent d'eux et qui peuven
« les aider ou leur nuire (1). »

... On voit donc, — reprend M. Hartmann, — de quelle importanc

---

(1) Que résulte-t-il de ces faits ?—Ceci, c'est qu'il n'est pas indifférent de pense bien ou mal. La plupart d'entre nous se figurent que leurs mauvaises pensées pourvu qu'elles ne deviennent pas des actes, sont insignifiantes et meurent dan leur cerveau. C'est une erreur. Avoir de mauvaises pensées, c'est être criminel car c'est *créer le mal*, que nous le voulions ou non. Et quand nous somme frappés par le malheur, quand la mauvaise chance s'acharne contre nous, c n'est pas le sort qu'il faut accuser, c'est nous-mêmes, qui avons peuplé notr atmosphère d'entités malsaines et malfaisantes, qui s'attachent à nous comm l'enfant au sein de sa mère, — nous obsédant, obscurcissant notre raison, aveuglant notre conscience, nous affolant et *nous portant malheur*.

l est pour l'homme de s'*entraîner* à *contrôler* ses pensées et ses *désirs*.

Ceux qui se rient de ces affirmations, qui considèrent les formes, les êtres du monde astral, comme de pures illusions, doivent se rappeler qu'elles ne sont pas plus *illusoires* que les formes plus grossières au milieu desquelles nous vivons.

Toutes les formes, quelles qu'elles soient, ne sont que des *Illusions*, des *Riens*, qu'un souffle va dissiper, des apparences peu durables, qui ne sont que des reflets passagers et transitoires de l'invisible vérité.

Un jour, à la claire lumière de la Raison, toutes ces *illusions* disparaîtront, et lorsque, dans le cours de l'évolution, notre spiritualité dégagée nous dotera d'un sens merveilleux, alors la vérité nous apparaitra, non plus cachée, sous des formes épaisses et lourdes, autant que trompeuses, mais dans toute la splendeur de sa pureté (1).

Mais revenons à notre exposé du monde astral.

L'Amour ou la Haine peuvent créer des *forces subjectives* belles ou horribles, de véritables êtres, nous le répétons, qui peuvent devenir les agents de l'homme, et, dirigés par sa volonté, aller accomplir de bonnes ou de mauvaises actions.

C'est par eux que le magicien peut confondre sa vie propre avec celle de la personne qu'il désire affecter. — Une mèche de cheveux, un objet quelconque, ayant été porté par la personne qu'il poursuit, peut établir une communication entre cette personne et lui. — Le même but sera atteint, si la personne en question est mise en possession d'un objet quelconque ayant appartenu au magicien.

Car une partie de ses propres éléments réside dans la plus petite chose qui ait pu le toucher ; et c'est cette partie de lui-même qui forme un lien magnétique entre lui et ceux qu'il veut influencer.

Si ses sens *astraux* sont assez développés, *aucune distance* ne l'empêchera d'observer la personne avec laquelle il s'est mis en rapport, et s'il est assez puissant enfin pour projeter *au loin* sa *forme astrale*, il se tiendra à volonté près de sa victime, bien que cette dernière ne puisse le voir.

Le magicien qui, par la puissance de sa volonté, a conquis un pouvoir de contrôle sur les forces semi-intelligentes de la nature, peut donc faire usage de ces forces, soit pour le bien, soit pour le mal (2).

(1) En un mot, le visible n'est pas le réel. Il n'en est que l'envers. Il n'en est que le reflet réfracté sous les angles qui le défigurent le plus.

(2) Ceci nous explique pourquoi la *Science occulte* enveloppe ses enseignements d'un *mystère* si impénétrable ; pourquoi elle exige, de ceux qui aspirent à apprendre ses *secrets* et à se faire *initier*, de si longues et quelquefois si redou-

La plupart du temps, le reste ou cette *coque* astrale, qui persiste aprè la mort et flotte dans le *Kama-Loca*, est sans jugement et sans raison. - Cette coque va où ses *instincts*, lesquels ne s'éteignent pas immédiatemen — loin de là! — elle va, disons-nous, où ses instincts l'attirent, ou vers u lieu près duquel un violent désir, non satisfait, l'appelle.

Si vous voulez être *hanté* par le fantôme d'un mort, ne remplissez pa quelque promesse sacrée faite à un mourant, et la *forme astrale du décéd* ne vous quittera plus, jusqu'à ce que vous ayez accompli l'engagemen pris.

Ce n'est pas sa faute, à cet élémentaire, si vos sens astraux, endormis e inconscients, ne vous permettent pas de percevoir sa présence.

Mais vous n'en aurez pas moins la *sensation* de « quelque chose », d'un « présence quelconque », que vous nierez, suivant les préjugés de votr éducation. — Et, que vous y croyiez ou non, il n'y en aura pas moins l *quelqu'un* qui vous parle, dans un langage que vous n'avez pas appris comprendre.

Dans ces restes élémentaires, se trouve tout ce qui constitue la natur inférieure de l'homme, et, en ce cas, si vous parvenez à leur infuser vie e conscience, — ce qui est possible, — c'est avec les principes inférieurs d celui qui fut, que vous entrez en communication.

Ces restes servent admirablement aux desseins du magicien noir, ou à l'action de certaines forces élémentales de la nature.

Si ces restes sont tout à fait inconscients, ils ne sont que des instruments dociles à la volonté qui les manie.

Dans certaines conditions ces restes ayant, au contraire, conservé leur conscience, pourront s'allier volontairement à ceux qui les appellent et se servent d'eux, et coopérer activement aux agissements provoqués.

Mais c'est là un sujet trop grave et trop délicat pour être traité en quelques mots, à la fin de ce travail, déjà trop long, quoique nous n'ayons pu

---

tables épreuves; pourquoi elle n'admet les postulants qu'après des stages prolongés; pourquoi elle leur impose des engagements et des serments dont rien ne peut plus affranchir.

Ceci nous explique encore pourquoi tout enseignement public ou imprimé, quel qu'il soit, a toujours été, est et sera toujours, purement *exotérique*, et pourquoi il ne peut en être autrement.

Comment! de semblables pouvoirs seraient enseignés, mis à la portée du premier venu, sans qu'on sût non pas seulement s'il est capable, mais surtout s'il est *digne* d'en user!

Que penserait-on, que dirait-on de parents qui mettraient des cartouches de dynamite entre les mains d'un enfant?

Et si les Maîtres qui possèdent ces secrets les livraient à ceux qui n'ont ni le courage, ni la pureté nécessaires, ce ne serait pas seulement un acte de folie de leur part, ce serait un véritable crime.

y faire entrer qu'une très faible et très sommaire portion des développements qu'il comportait.

Notre esprit, dit Hartmann, en terminant le chapitre de ses études, moulé d'après la culture de l'enseignement moderne et occidental, déclare *à priori* que de semblables faits sont impossibles et invraisemblables.

Cependant, leur théorie s'explique facilement pour ceux qui, ayant étudié réellement et à fond ces questions, savent parfaitement qu'une personne peut projeter ses éléments astraux à distance et les faire apparaître sous une forme matérielle, qui n'est pas obligatoirement *une forme humaine.*

L'homme EST CE QU'IL PENSE. Par la puissance de sa pensée, sa forme extérieure s'adapte ou plutôt se moule d'elle-même, avec le temps, sur son caractère, qu'elle reproduit toujours assez exactement.

Cela est lent, très lent, et parfois peu saisissable, pour celui qui ne sait pas *voir*, dans ce monde terrestre, où la matière plus lourde et plus grossière possède une grande *inertie.*

Cela est beaucoup plus rapide, dans le monde astral, où la matière plus éthérée et plus subtile se transforme, se moule et se modèle avec une extrême facilité.

Aussi toute forme astrale d'êtres méchants qui n'ont que des pensées grossières, des instincts de bestialité, apparaîtra toujours au *Voyant* sous la figure bien distincte de l'animal dont ses instincts le rapprochent le plus (voyez Swédenborg, *Ciel et Enfer*).

Il peut même, cet être abject et dégradé, pénétrer dans le corps d'un animal et s'y enfermer, afin de retarder de quelques instants sa décomposition et sa mort.

(Traduit de l'anglais par Mme CAMILLE LEMAÎTRE.)

LES ANCIENS MYTHES DE L'INDE

Après GAROUDHA et GANEÇA (1), nous nous occuperons immédiatement de la TRIMOURTI HINDOUE, parce que *Brahmâ*, *Vishnou* et *Çiva* qui la composent ont une très grande importance et se trouvent, par cela même, en relation directe avec un grand nombre de personnages mystiques. Or,

(1) Voir les numéros 9 et 10 de la *Revue*.

nos lecteurs comprendront beaucoup mieux et apprécieront davantage la valeur de ces mythes, quand ils posséderont bien la connaissance de la Trimourti.

Disons en passant que c'est celle-ci qui a été la génératrice des triades Egyptiennes : Osiris, Isis, Horus ; Ammon, Mant et Khous ; Ptah, Jekhet et Mowré-Toum, etc, ainsi que celle d'autres Triades ou Trinités d'un grand nombre de religions.

La première personne de la Trinité hindoue ou trinité brahmanique moderne est :

BRAHMÂ

Ce nom ne se trouve ni dans les Brahmanas, ni dans les Védas. — Dans ces livres sacrés, le créateur se nomme Hiranyagarbha (*utérus d'or*) et Prajapati, noms appliqués plus tard à Brahmâ même, considéré comme l'âme universelle, de qui tout émane et en qui tout doit se résorber un jour.

On confond quelquefois ou on assimile Brahmâ et Vishnou parce que le premier est considéré comme une émanation du second.

L'Epouse de Brahmâ est sa sœur Saravasti, nommée par divers auteurs Saraçouati, et qui est considérée comme *Déesse de la Science.*

Première émanation de Brahm, issu de sa parole divine, Brahmâ passe dans toutes les grandes traditions hindoues comme le dieu créateur. Issu de Brahm par des transformations diverses, il resta pendant plusieurs milliers d'années absorbé dans la contemplation des eaux couvertes par d'éternelles ténèbres ; il était assis sur le lotus qui l'avait vu naître et duquel il était sorti. Tiré, enfin, de sa longue léthargie par une voix mystérieuse, voix qu'il entendit dans son être même, il implora Bhagavan (Vishnou et Çiva), qui lui apparut et lui fit voir tous les mondes en germe dans son être même. Brahmâ ayant reçu de Bhagavan la faculté de tirer les mondes de l'abîme, de l'*Océan chaotique*, commença son grand œuvre de créateur ; il fit d'abord les sept *Souargas*, cercles ou sphères qui se trouvent au-dessus de la terre et qui sont ainsi disposés : le premier cercle, le plus rapproché de nous, sert de résidence *à Souria* ; au-dessus se trouve le cercle de *Tchandra* qui parcourt les cieux dans un char traîné par deux antilopes ; la troisième sphère ou Souarga est conduite par *Mangala*, général de l'armée céleste et commandant la foule des Dévatas ; la quatrième Souarga est gouvernée par *Boudha*, fils de Tchandra (qu'il ne faut pas confondre avec Bouddha Çakya-Mouni) ; la cinquième Souarga sert de résidence aux Mounis et aux Richis sous le gouvernement de *Vrishaspati* ; la sixième est commandée par *Soukra* ; enfin la septième par *Sani* : c'est la Souarga la plus élevée, dite *Satioloka* (demeure de vérité).

Après avoir créé les Souargas, éclairées par les Devatas ou génies lumi-

ieux, Brahmâ créa Mritlokâ ou la terre avec ses deux luminaires, puis es sept *Patalas* ou régions inférieures opposées aux Souargas ; les Patalas étaient éclairées par huit escarboucles placées sur la tête de huit Nangas (serpents).

Ceci fait, Brahmâ procéda à la création des êtres qui devaient peupler l'immensité, notamment une multitude d'esprits célestes parmi lesquels nous mentionnerons les *Apsarasas*, les *Gandharvas*, les *Menous*, les *Mounis*, les *Richis*, les *Vassous* et d'autres encore.

De son hymen avec sa sœur Saravasti, Brahmâ eut un grand nombre d'enfants, qui à leur tour donnèrent naissance aux *Dévatas* (génies bienfaisants) et aux *Daïtias* (mauvais génies). Enfin, Brahmâ n'avait plus qu'à peupler la terre ; dans ce but, il tira de lui-même Menou Souaimbhouva qu'il maria avec Sataroupa, la première femme créée par Brahmâ.

Pour le peuplement de la terre, une autre tradition nous apprend que ce furent les quatre fils de Brahmâ : Brahman, Kchatria, Vaïcia, Soudra, qui se chargèrent de cet office et devinrent les chefs des quatre castes principales.

Le *Manava-Dharma-Sastra* apporte divers changements à cette tradition.

Ainsi Brahm, le dieu suprême, se montre sous la forme d'eaux primordiales, sur lesquelles flotte l'œuf d'or d'où sort Brahmâ, ce qui lui fit donner (nous l'avons vu) le surnom de *Hira-nia-garbha* (l'utérus d'or) et celui de *Nârâïanâ* (le flottant sur les eaux); alors le nouveau dieu créa le monde physique en faisant fructifier les semences de toutes choses contenues dans l'œuf symbolique ; il forma tous les êtres organisés, en vivifiant *Mâhânâtmâ* (la grande âme) par *Mânâ*, l'intelligence infinie, et par *Ahânkârâ*, l'intelligence déterminée.

Ces trois grandes émanations de Brahmâ (*Mânâ*, *Mâhânâtmâ* et *Ahânkârâ*), se combinant avec les cinq éléments (eau, terre, feu, chaleur, lumière), donnèrent naissance à la création tout entière, depuis les dieux jusqu'à l'homme, qui, paru le dernier, naquit *androgyne*.

Il y a encore d'autres traditions sur le mythe de Brahmâ, mais nous sommes bien obligés de les passer sous silence pour ne pas surcharger inutilement notre étude, que nous terminerons en citant l'opinion de Creuzer et en fournissant quelques descriptions figurées de Brahmâ.

D'après Creuzer (1), « Brahmâ, c'est Brahm déterminé, c'est l'énergie créatrice de Brahm, c'est l'être descendant dans la forme, la substance se

(1) *Religions de l'Antiquité*, t. I.

révélant dans le phénomène, l'esprit venant animer la matière, le moi uni versel, le roi de la nature, la loi du Très-Haut gouvernant le monde, qu'ell a fait d'après les lois invariables qu'elle-même s'est prescrites. Brahmâ c'est l'âme du monde, c'est la matrice des êtres, le père, le générateur, l plus ancien des dieux, le maître de toutes les créatures, le régulateur de éléments, le frère aîné du soleil, le type du temps et de l'année, l'oracle d destin, la couronne de l'univers..... Brahmâ, c'est l'intelligence incarné dans le monde et dans l'homme, au commencement des temps, s'incarnan de nouveau dans le cours de chaque âge, à chaque révolution de l'univers Il est la parole par qui tout fut créé, tout est vivifié ; il est le chef invisibl des Brahmanes, le premier ministre du Très-Haut, le prêtre, le législateu par excellence, la science, la doctrine, la loi, la forme des formes. »

Les représentations figurées de ce dieu sont, comme ses noms, fo diverses ; on le représente avec quatre têtes, il a aussi quatre bras et port habituellement un sceptre, l'arc de Parivita et le livre des Védas. Sa mon ture est le cygne *Ha* ou l'oie *Hamsa*, le nom à quatre faces (*Chatour-An na*), à huit oreilles (*Astha-Kama*).

Par ses quatre faces, Brahmâ exerce la suprême et absolue souvera neté ; par ses huit oreilles, il sait tout, il entend les vœux et les gémisse ments de tous, et rien de ce qui a lieu sur la terre et au ciel ne saurait l être caché.

Nous venons de voir que Brahmâ possède quatre têtes : il devrait e avoir cinq, mais l'une d'elles fut brûlée par le feu sorti de l'œil de Çiv comme châtiment des paroles peu respectueuses prononcées contre Çiva

D'autres représentations montrent ce dieu toujours avec quatre têtes maintenant dans ses mains la chaîne qui soutient les mondes, le livre d la loi, le poinçon à écrire, enfin le feu du sacrifice. Au-dessus de ses tête on voit souvent une conque surmontée d'une flamme ; porté parfois pa l'œuf du monde, il est également couché sur des feuilles de lotus (*nelum bium speciosum*) ; mais le plus souvent, il est monté sur le grand volatil *Hamsa* ; sa tête est alors ornée du lotus (1).

Les surnoms de Brahmâ sont très nombreux ; nous donnons ici les plu usités : *Ananda* (sans commencement); *Achariri* (l'incorporel); *Abaricea* (l'illimité); *Adajavaia* (semblable à lui-même); *Hamsa-Vahana* (monteur d l'oie); *Içouara* (le seigneur); *Kama-la-cèna* (assis sur le lotus); *Param* (le bienfaiteur); *Parabara* (l'excellent); *Parabrahmâ* (le grand Brahmâ)

(1) Nous informons une fois pour toutes nos lecteurs que presque toutes les repr sentations figurées que nous donnons des mythes hindous se trouvent en grande parti au nouveau *Musée des Religions* de la place d'Iéna.

Parameçoura (le très haut seigneur); *Souadaçatta*, *Souadacal*, *Souaïambou* (qui est par lui-même); *Tchastava* (le vengeur); *Tchatoura nanâ* (aux quatre visages); *Sotchdava* (le créateur); etc.

VISHNOU

Vishnou est le second personnage de la Trimourti hindoue ; c'est le conservateur de la création, c'est donc le Dieu conservateur par excellence.

Dans plusieurs cosmogonies, Vishnou apparaît avant Brahmâ même; il se montre alors sous la forme d'un enfant porté sur les eaux ; de son nombril sort une fleur de lotus (*Padma*) de laquelle naît Brahmâ.

Vishnou s'est déjà incarné neuf fois ; il se réincarnera une dixième pour détruire notre globe pendant le Kali-yug, c'est-à-dire pendant l'âge actuel, au quatrième et dernier âge de notre monde (1).

Les quatre premières incarnations de Vishnou ont eu lieu dans le *Satia-yug*, âge primitif du monde, âge de vertu et de justice, dans lequel les hommes étaient tous également bons et vertueux.

Dans sa première incarnation, le dieu prit la forme du poisson (*Matsya*) sous laquelle il sauva du déluge *Vaivasvata*, le septième Manou et procréateur du genre humain. Ce n'est que sous cette forme, nous apprend le Bhâgavata-Pourâna, que Vishnou put reconquérir les Védas qui avaient été enlevés aux hommes par le Démon, Haya-griva.

La deuxième incarnation du dieu fut une tortue (*Kourma*) ; sous cette forme, il se rendit au fond de la *Mer de lait* (l'océan de la création), et de là il fit avec son dos une solide base au mont *Mandara* ou *Mérou*, autour duquel les Dieux nouèrent le corps du grand serpent Vasouki, au moyen duquel les Dieux purent baratter la mer, afin de ramener à sa surface les objets précieux (au nombre de quatorze) perdus pendant le déluge ; c'étaient : 1° l'*amrita* (eau de vie, ambroisie des Dieux); 2° Dhanvantari le médecin des Dieux, que quelques archéologues nomme aussi *Dhanou-antari;* celui-ci était dépositaire de l'amrita ; 3° la belle *Lakshmi* ou *Crî*, l'épouse de Vishnou ; 4° *Sourâ*, déesse du vin ; 5° *Chandra* (la lune) ; 6° la nymphe *Rham-bhâ*, le type parfait, le modèle accompli de la femme aimable et gracieuse ; 7° *Ouchaihçravas* ou *Outchaisrava*, le cheval merveilleux ; 8° *Kaustoubha* (*le précieux joyau*), c'est-à-dire l'escarboucle que Vishnou porte sur sa poitrine et sur lequel viennent se réfléchir les choses divines

(1) La destruction est, elle aussi, d'une certaine manière, une condition d'activité ; il faut bien l'admettre ainsi, si l'on veut parfaitement interpréter et comprendre un grand nombre de passages de la mythologie hindoue qui traitent des « Dieux » présidant à la destruction.

et humaines ; 9° *Parijata*, l'arbre céleste, dit aussi *Kalpavrikcham* 10° *Sourabhi*, la vache ailée, la vache féconde ou l'abondance ; 11° *Airava tha*, le modèle des éléphants, l'éléphant blanc à trois trompes ; 12° *Cankha* la conque victorieuse ; 13° *Dhanous*, l'arc merveilleux ; 14° *Visha*, l poison.

Pour baratter l'océan, voici comment s'y prirent les Dieux. Nous avon vu que le serpent s'était enlacé autour du mont Mérou, mais la tête et l bout de la queue étaient libres : les dieux s'emparèrent de la tête, les démon de la queue et, chacun tirant de leur côté, imprimèrent à la montagne u mouvement de rotation qui baratta la mer. Quand l'opération fut ter minée, le grand serpent rendit par la gueule un poison noir et terribl que Vishnou s'empressa d'avaler pour sauver le genre humain ; mais cett absorption vénéneuse colora ses chairs en bleu.

La troisième incarnation de Vishnou fut le sanglier *Varaha*. Le dieu pri cette forme pour tuer le démon *Hiranyakha*, qui avait plongé la terre a fond de l'abîme des eaux ; après une lutte qui dura mille ans, Varaha tu le géant, et sortit la terre, des eaux, en la relevant sur l'extrémité de se boutoirs.

La quatrième incarnation du dieu fut l'homme-lion (*Nara-simha*, o Nri-simha). C'est sous cette forme que Vishnou délivra le monde du tyra *Hiranya-Kacipou*, roi des Daityas, qui avait obtenu de Brahmâ l'invulné rabilité contre les coups des hommes ; Vishnou déchira le tyran à coup de griffes.

Les quatre incarnations que nous venons d'énumérer avaient eu lie dans le premier âge du monde (*Satya-yug*) ; dans le second âge (*Treta yug*), Vishnou passa par ses cinquième, sixième et septième incarnations Dans sa cinquième il se montra en nain (*Vâmana*). Sous cette forme, i se présente à Bali, roi des Daityas, qui par ses vertus et ses austérités avai acquis l'empire de l'Univers et menaçait de dépouiller les Dieux mêmes c'est pourquoi ils dépêchèrent vers lui Vishnou-Vamana, et celui-ci obtin de l'orgueilleux et puissant monarque Bali la concession du terrain qu'i pourrait parcourir en trois pas ; le monarque se mit à rire et accorda a nain ce qu'il demandait.

Alors Vishnou-Vâmana franchit du premier pas le monde terrestre, d second le monde céleste ; mais il ne fit pas le troisième pas, car, se souve nant des vertus et des qualités de Bali, il lui laissa le monde inférieur o des Enfers.

La sixième incarnation du dieu fut Rama à la hache (*Paraçou-Rama*). Sous cette forme, il délivra les Brahmanes du joug odieux des *kshatryas*, c'est-à-dire de la caste militaire.

Dans sa septième incarnation, Vishnou fut le gentil Râma, Râma semblable à la lune (*Râma-chandra*) ; il revêtit cette nouvelle forme pour détruire le Rakshasa-Ravâna, tyran de l'île de Lanka (Ceylan). Râma, on le sait, est le héros du Râmayana; c'est le fils de Daçartha, roi d'Ayodhya ; le Râmayana est l'œuvre du poète Valmiki.

Les huitième et neuvième incarnations de Vishnou se sont accomplies dans le troisième âge du monde (le *Douapara-yug*).

La huitième incarnation fut une manifestation complète de Vishnou sous le nom de *Krishna* (le noir); dans cette incarnation, il détruisit le tyran *Kamsa* et il enseigna la loi. La neuvième incarnation eut lieu sous forme d'un sage, d'un illuminé (d'un *Bouddha*); les brahmanes, charmés et captivés à un haut degré par la doctrine professée par Çakya-Mouni, déifièrent le Bouddha en en faisant une incarnation de Vishnou, incarnation qui avait pour but de ruiner les infidèles et de détruire les castes. Nous parlerons plus loin de ces deux dernières incarnations.

Enfin Vishnou doit s'incarner une dixième et dernière fois, à la fin de l'époque actuelle (*Kali-yug*, âge de fer); il viendra sous la forme d'un cheval blanc (*kalki* ou *kalkin*), cheval exterminateur. D'après une tradition, un coup de pied de kalkin pulvérisera notre globe; d'après une autre tradition, Vishnou-kalkin, armé d'un glaive semblable à une comète, viendra détruire les méchants, renouer le monde et rétablir la pureté primitive et la vérité.

On nomme l'âge de fer (*kali-yug*) l'âge noir, parce que dans celui-ci le mal augmente proportionnellement à la décroissance de la vie humaine ; la durée des âges suit également une progression semblable.

Disons en passant que les quatre yugs ou âges réunis forment un âge divin qui embrasse une période de 12,000 années divines, soit 4,320,000 années humaines puisque celles-ci sont 36 fois plus courtes que celles des Dieux ; or 1,000 âges divins ne font qu'un jour de Brahmâ ou un calpa, c'est-à-dire 4,320,000,000 (quatre milliards trois cent vingt millions) d'années humaines ; enfin tout calpa se termine par un déluge, après lequel surgit une nouvelle création.

Dans les livres du Brahmanisme sectaire (les Pouranas et le livre épique du Maha-Bhârata), Vishnou occupe la première place, d'une manière définitive; on l'identifie alors avec Brahmâ ou Prajapati, le créateur.

D'après les croyances hindoues des Vishnouïtes, ce dieu né, d'une fleur de lotus, sorti du nombril de Vishnou (nous l'avons dit ci-dessus) alors qu'il flottait sur l'Océan chaotique, ce dieu, disons-nous, Brahma, est venu pour assister Vishnou dans l'œuvre de la création. Pour ses sectateurs il est l'être suprême de qui tout est sorti. Il est représenté comme un beau jeune homme au teint bleu foncé, vêtu à la façon des anciens rois de l'Inde.

Il porte alors un arc (*Carnga*) et un glaive (*Nandaka*). Sur sa poitrine se voient les stigmates particuliers dénommés *cri-vatsa* et l'escarboucle ou joyau *kaustoubha*, retiré, comme nous l'avons dit, de l'Océan chaotique après son barattement. Le joyau *syamantaka* brille à son poignet.

Les représentations figurées de ce dieu sont nombreuses et fort diverses souvent Lakshmi, son épouse, est assise à ses pieds; tantôt Vishnou repose sur une feuille de figuier ou sur le serpent *çesha*, dont les cinq têtes se recourbant sur le Dieu forment comme une sorte de dais; parfois il est porté sur le merveilleux oiseau *Garoudha* (1). Généralement il a quatre bras dont l'un tient le *Panchajanya* ou *Çanka* (conque victorieuse); le second bras tient la *Vajra-nabha-chamkra* (disque armé de jet ou foudre); le troisième bras serre dans sa main le *Gada-kan-Movaki* (massue), et le quatrième une fleur de lotus (*Padma*).

Vishnou, qui dans le Brahmanisme sectaire occupe le premier rang, nous l'avons dit plus haut, n'a dans les Védas, où il est à peine mentionné, qu'un rang secondaire; il y figure seulement comme manifestation de l'*énergie solaire*.

On le fait traverser, en trois pas, les sept régions du monde, c'est-à-dire la chaîne planétaire. Ces trois pas indiquent les trois manifestations de la lumière: le feu, l'éclair, le soleil; cependant quelques archéologues expliquent ces trois manifestations par trois états du soleil: levant, zénith et couchant.

Vishnou a un très grand nombre de noms ou plutôt de surnoms, mille peut-être; voici les plus usités: *Ananta*, éternel; *Achyouta*, impérissable; *Cayâna-ananta*, qui dort sur le serpent; *Chatour-Bhouja*, à quatre bras; *Govinda* ou *Gopâla*, le bouvier; *Hari*, *Nara*, l'homme; *Krishna*, le noir; *Narayana*, l'esprit qui flotte sur les eaux; *Prajapati*, le créateur, etc., etc.

Cette richesse de surnoms ne doit pas surprendre le lecteur, car les œuvres hindoues, principalement les œuvres épiques débordent de poésie; aussi chaque fois que le poète a besoin d'une épithète pour qualifier son personnage, il la trouve sous sa main et s'il ne l'a pas, il l'invente.

Passons maintenant à l'étude du troisième personnage de la Trimourti: *Çiva*.

ÇIVA

Çiva, Chiva ou Siva est la troisième personne de la trinité hindoue: Brahmâ, Vishnou, Çiva; c'est l'*âdonaï* des Hébreux; on le confond quel-

(1) Dont il a été parlé dans la *Revue*, n° 9, page 116.

[q]uefois aussi avec Vishnou et même Brahmâ, comme, chez les Hébreux, [A]donaï est confondu avec Jéveh (Jéhovah).

Rénovateur et modificateur par excellence, il se présente par conséquent sous deux faces tout à fait contraires : *Destruction* et *Reproduction*.

Çiva est moins adoré que Vishnou, sauf par ses propres sectateurs, les [Ç]ivaïtes ; c'est, du reste, une divinité du brahmanisme sectaire, c'est-à-[d]ire relativement moderne. Dans les *Védas*, il ne figure pas sous le nom [d]e Çiva, mais on le retrouve sous divers autres noms, par exemple sous [c]elui de *Roudra*, père des *Marouts* (vents), lequel est souvent imploré à la [p]lace du dieu du feu (*Agni*).

Nous venons de dire que Çiva se présente sous le double aspect de [r]eproducteur et de destructeur ; aussi, comme tel, il porte une longue, très [lo]ngue série de noms, soit comme générateur et bienfaiteur, soit comme [d]estructeur et terrible. Nous n'essaierons pas de donner une nomencla[t]ure de tous ces noms, mais nous en ferons connaître quelques-uns, les [p]rincipaux.

Comme Dieu de bonté, on le nomme *Mahécha*, le grand seigneur ; *[M]ahedéva*, le grand dieu, il est alors au milieu d'un cercle de fleurs, le [p]ied appuyé sur le démon *Tripourasoura*, c'est-à-dire vaincu et terrassé ; *[I]çouara*, le grand maître ; *Iça*, seigneur ; *Viomagecha*, seigneur du ciel ; *[V]ouddécha*, seigneur des sages, des illuminés ; *Pachouvati*, maître ; *Gan[g]ahara*, *Gangophore*, porteur du Gange ; *Baghis*, qui fait exister ; *Tchan[d]radhara*, *Sélénophore*, porteur de la lune, etc. Comme Dieu du mal, on [l]e nomme *Roudra*, qui fait pleurer ; *Ougra*, l'horrible ; *Hara*, le destruc[te]ur ; *Bhima*, le terrible (ce même terme sert également à désigner l'un [d]es princes Pandovas) ; *Choulis*, armé du trident ; *Mirdha*, le guerrier ; *[O]urchadraja*, qui produit la foudre et la tempête, etc., etc.

Mais nous devons ajouter aussi que parfois, sous le nom d'*Ourchadraja*, [il] est considéré comme Dieu bienfaisant parce que la foudre peut produire [le] feu (Agni) qui réchauffe, et que la tempête peut amener la pluie bien[fa]isante.

Dans ses représentations figurées, Çiva est ordinairement vêtu d'une [p]eau de tigre ou même, d'après quelques orientalistes, d'une peau d'élé[p]hant ; il est aussi armé parfois de son trident (*Tricoula-Pinaka*), de son [a]rc (*Oragava*), d'un tambour, de la massue et d'une corde ou *lasso* (*Paça*).

Souvent il porte à son cou un collier fait de crânes humains et un daim [su]r sa main gauche. Le taureau, *Nandi*, l'accompagne presque toujours ; [s]ouvent même, il est assis sur sa croupe avec sa femme, *Bhavani*, qui est [a]ussi sa fille, sa sœur et sa mère.

De *Bhavani* il eut Ganéça, le Dieu de la sagesse, et *Skanda*, nommé

aussi *Soubramahnya* et *Kartikeya*, dont nous parlons plus loin; il eut c dernier fils après avoir tué *Kamâ* qui l'avait embrassé de ses feux. Le autres enfants de Çiva sont : *Veirava*, *Virabhadra*, *Agni*, *Moudévi* *Sana*, *Manarcouami*, *Içania*. Çiva s'incarna deux fois sous les noms d *Markandeia* et de *Kandopa*.

On le représente également flottant comme *Brahmâ* au milieu d Padma (lotus). Un des livres sacrés des Hindous nous dit : « Sur l montagne d'or Kailasa habite le Dieu Çiva. Là est une plate-forme su laquelle se trouve une table carrée, enrichie de neuf pierres précieuses e au milieu le lotus portant dans son sein le triangle, origine et source d toute chose. »—Ce triangle, c'est la *yonî*, dont nous allons bientôt parler.- De ce triangle sort le *linga*, Dieu éternel qui en fait son éternelle demeure — Quand se furent formés les quatorze mondes avec l'axe qui les travers au-dessus du mont Kailaça, alors parut sur le sommet de celui-ci l triangle (*yonî*) et dans la yonî le linga. Celui-ci, arbre de vie, avait troi écorces : la première, la plus extérieure, était Brahmâ; celle du milieu Vishnou; la troisième, la plus tendre, Çiva; et quand les trois Dieux s furent détachés, il ne resta plus dans le triangle que la tige nue, placé désormais sous la garde de Çiva.

C'est pourquoi Çiva est aussi personnifié par le *linga*, figure symbo lique, qui est certainement la première origine du culte phallique; nou venons d'en dire quelques mots ci-dessus.

Le *linga*, en tant que forme matérielle, représente simplement le mor tier en pierre dans lequel se broyait le *somâ* (asclepias acida) avec so pilon dressé au milieu.

C'est avec le *somâ* qu'on fabriquait une liqueur fermentée qui servait faire au Dieu Çiva des libations pendant le sacrifice. Les prêtres et le fidèles buvaient le *somâ* pour se procurer l'ivresse, puis l'extase, dan laquelle les premiers prophétisaient.

Dans sa forme symbolique, le linga figure Mahâdéva dans la yonî.

Dans les monuments figurés, on trouve des lingas de toutes dimensions depuis les plus petits jusqu'à des monuments qui ont parfois plusieur mètres de hauteur; ils sont faits avec toutes sortes de matières : pierr noire, pierre de lard, jaspe, cuivre, or, etc.

Le linga dans la yonî indique une idée de création : c'est le mariage d l'homme et de la femme. Voici ce que dit à ce sujet le Dr Joannhès (1).

(1) Dans la *Revue des hautes Etudes*, n° 1, p. 10 (21 sept. 1886). Cette revue est extrême ment intéressante; malheureusement, elle a été obligée de cesser sa publication avec l sixième numéro. Dans notre pays, ce ne sont pas les études les mieux faites qui ont l plus de succès!

« Au premier rang des symboles de l'Inde qui personnifient Çiva, il faut lacer le mystérieux *Linga ;* mais c'est là un symbole que notre Occident e peut comprendre. Les hommes de l'Occident ne savent pas voir dans ette figure ce que l'Inde sait si bien y reconnaître, un symbole religieux ans l'ordre le plus pur et le plus saint, puisqu'il en fait la personnification e la troisième personne de la Trinité.

« A qui devons-nous donner raison ? Est-ce à l'Inde? mais alors il faut énétrer les raisons qu'il y a pour conserver dans leurs sanctuaires les lus vénérés un symbole qui n'est aux yeux des hommes de l'Occident u'un symbole d'impureté. Hélas ! c'est l'Inde qui va avoir raison, car elle conservé en cela les vraies traditions primitives.

. . . .

« Il est très certain, et nul ne saurait le révoquer en doute, que le Linga ans la Yoni est l'objet d'un culte dans l'Inde.

« Mais qu'entend l'Inde par ce culte ? C'est ce qu'il est nécessaire d'exoser ; mais avant tout, il faut exclure toute idée d'immoralité, pour un rand nombre de raisons très décisives. En premier lieu, ce culte est ublic, et nul ne saurait admettre que dans un sanctuaire, en un culte ublic, une doctrine qui serait considérée comme immorale puisse être olérée. Or ce culte remonte à la plus haute antiquité, il fait partie des raditions primitives ; ce serait dès lors une longue série de générations u'il faudrait accuser. Une accusation de ce genre ne saurait être admisible, car tous les voyageurs sont unanimes à affirmer que, si ce culte est dieux aux Européens, il en est tout autrement aux yeux des habitants de 'Orient, car, loin de se présenter pour eux avec un caractère d'immoraité, il est un objet de piété et de dévotion.

« Mais comment en peut-il être ainsi ? Le voici, car ce culte a son fonlement sur des traditions et sur une doctrine de vérité.

« L'Inde croit, selon le récit de Moyse, que la première femme a fait sa hute par l'acte qui est représenté par le Linga dans la Yonî. Dans cette royance, l'Inde est dans la vérité, ainsi que le savent tous ceux qui savent ntendre le récit figuré de Moyse dans la Genèse.

« Ils croient aussi que cet acte, qui a produit la déchéance de la nature humaine, n'a son remède que dans le même acte, opéré dans ce cas sous la direction de la Divinité. Ils font profession que c'est Çiva, qui correspond à notre Saint-Esprit, qui doit présider à cet acte pour le sanctifier.

« Il n'y a rien là qui ne soit très fondé et conforme à toutes les lois et les règles de la sagesse divine.

« L'Inde n'a pas peur des symboles. Si telle est sa doctrine, il était

logique qu'elle rendît un culte à l'objet qui devait faire rentrer la natur humaine dans les droits de la création ; c'est ce qu'elle a fait.

« Ses Pères, les maîtres de la sagesse, lui ont confié cette tradition ; ell a gardé ce dépôt avec fidélité, et c'est la raison pour laquelle nous voyon l'Orient conserver à travers la longue série des siècles le culte sacré d Linga dans la Yonî.

« L'heure est venue où l'Occident va admettre aussi la vérité de cett doctrine. »

Il faut bien l'espérer !

Dans les précédentes études nous avons seulement prononcé le non de certains personnages importants ; nous allons leur consacrer main tenant quelques courtes notices. Nous commencerons par l'épouse d Vishnou :

LAKSHMI ou CRI

Cette déesse est aussi la mère de *Kamâ*, le Dieu de l'amour (Erôs Cupido) ; d'après certaines légendes hindoues, Kamâ serait le premier-n des Dieux.

Lakshmi est donc la Vénus hindoue ; du reste, elle naquit, comm l'Aphrodite des Grecs, de l'Écume de la mer, de l'océan agité, quand le Dieux et les Asouras barattèrent la *mer de lait*. Crî est non seulemen la déesse de la Beauté, mais encore celle de la Fortune, la Tyché de Grecs ; on l'a surnommée *Kshirabdhitanañâ*, c'est-à-dire fille de la me de lait, parce que, d'après une légende, on la représente au moment de l création du monde, flottant sur les eaux, sur une feuille de lotus (*Padma*) aussi les sectateurs de Vishnou considèrent cette déesse comme la *Mèr du Monde* (Lokamâtâ).

Pour suivre les diverses phases de la fortune de son époux, Crî s'es réincarnée à chaque avatar de Vishnou ; elle est devenue successivemen *Dharani*, épouse de *Râma* ; *Sita*, épouse de *Raghava* (*Rama-Shandra*) *Rukmini*, épouse de *Khrisna* (le noir). — Cette déesse ne possède pa de temple en propre ; elle reçoit les hommages de ses adorateurs dans le temples de Vishnou et dans ceux de Çiva, qu'on lui donne égalemen comme époux.

Dans plusieurs pagodes, un feu brûle perpétuellement en son honneur le manglier et le lotus lui sont consacrés.

Les représentations figurées de cette déesse la montrent la tête sur montée d'une mitre, tenant dans son bras un enfant qu'elle allaite ou un fleur de lotus à la main droite ; on voit par là le rapprochement qui exist entre Crî et l'Isis des Égyptiens.

D'autres représentations font voir Lakshmi debout sur un lotus, coiffée
la tiare ; de ses oreilles partent deux ornements qui suivent les deux
ras de la déesse jusqu'aux coudes ; un collier à cinq rangs orne son cou ;
partie supérieure de son corps est nue, tandis que la partie inférieure
orte une draperie transparente, une sorte de gaze ; elle a une ceinture
rmée de plusieurs guirlandes, laquelle ceinture retient sa jupe et couvre
s hanches de la déesse.

D'après les *Pouranas*, Crî serait la fille de Brigu et de Khyalî ; d'après
Taittiriya-Sanhitâ, Lakshmi et Crî feraient deux personnalités dis-
nctes, femmes d'*adytia*, et, d'après le *Satapatha-Brâhmana*, cette déesse
erait la fille de Prajapati (Brahmâ).

Selon le poème au *Râmâyana*, Crî serait sortie (née), par l'effet de sa
ropre volonté, d'un sillon ouvert par la charrue de Janaka, qui lui donna
nom de *Sitâ*.

Cette déesse a des noms très divers; en voici quelques-uns : *Hîrâ*, *Jadi-
a*, *Jaladhi-ja* (née de l'Océan), *Chanchalâ* ou *Loka* (inconstante) ; elle
orte ce surnom comme déesse de la fortune.

Quand elle sortit de la corolle d'un lotus, elle prit le nom de *Padma* ou
amala et fut l'épouse de Vishnou (*Hari*) incarné sous la forme d'un nain
Vâmana) : d'où le nom de *Vamânava-tara* donné à cette cinquième
carnation de Vishnou.

Antérieurement, nous avons parlé brièvement des dix *avatars*, *descentes*
u *incarnations* de Vishnou ; nous n'avons rien à ajouter à la plupart
'entre elles ; mais il en est deux sur lesquelles il nous faut revenir et
nsister, parce qu'elles ont une grande importance au point de vue de la
ythologie hindoue. Ces deux avatars sont le huitième et le neuvième :
rishna et *Bouddha*.

KRISHNA

Krishna *le noir* est le nom de Vishnou dans sa huitième incarnation,
elle qui passe pour la plus belle et la plus pure.

Suivant une légende, Krishna naquit à Mathoura de Vaçoudéva et de
Devaki.

Vaçoudeva est un rajah de la race lunaire, fils de Souracéna ; Devaki
était sœur de Kamsa. Celui-ci, menacé par une prophétie du sage Naradâ,
prophétie qui annonçait qu'un des neveux de Kamsa devait le tuer, voulut
d'abord empêcher le mariage de sa sœur. N'ayant pu réussir et le mariage
de sa sœur s'étant accompli, il fit massacrer les six premiers enfants mâles
que sa sœur eut de son union ; mais le septième, Bala-Ramâ, et le huitième,

Krishna, échappèrent à la mort, grâce à l'intervention des *Kinnaras* qui empêchèrent l'exécution de l'ordre donné par Kamsa, en étourdissa les gardes par un tintamarre infernal.

Krishna vint au monde à minuit, avec le lever de la lune ; il avait to les attributs de la divinité. Immédiatement il ordonna à son père de transporter au delà de la rivière d'Yamouna. Arrivé là, il fut confié *Nanda* et à sa femme *Jachoda,* habitant Gokoulam, la ville des pasteur Dès son plus bas âge, Krishna se signala par des prodiges; un jour que nourrice Ischouda lui reprochait sa gourmandise, l'enfant lui montra l'i térieur de sa bouche dans lequel elle vit l'univers entier.

Le Dieu vécut là au milieu des bergers et des bergères et partagea volontiers leurs jeux. Kamsa, qui songeait toujours à se défaire de lu envoya successivement vers le divin enfant le monstrueux serpent Ka naga, mais le Dieu l'étouffa (Hercule fit de même dans la mytholog grecque) ; des monstres l'attaquèrent aussi, mais il s'en défit pareillemen

Ainsi les démons alliés à Kamsa lui envoyèrent comme nourrice u démon femelle, Poutanash, dont le lait devait l'empoisonner ; mais Krishn se débarrassa de cette mégère en lui épuisant la vie avec son lait.

On dirigea sur lui un vautour qui devait le mettre en pièces ; c'est contraire qui arriva, l'enfant déchira le vautour.

Par ce qui précède, on voit que l'enfance de Krishna fut très orageuse elle rappelle beaucoup celle de l'Hercule grec.

Plus tard ayant grandi, devenu adolescent, il garda les troupeaux son père nourricier *Nanda*, et, par sa beauté et le son de sa flûte, il séduis et ravit sept bergères (*Gopis*) des environs, mais il aima surtout la bel *Radha.*

Son amour pour les belles ne l'empêcha pas cependant de guerroye Avec des jeunes gens, des guerriers de son âge, il se rendit auprès de so oncle pour le châtier. Celui-ci, apprenant son arrivée, fut au-devant de lu en feignant d'avoir pour son neveu toutes sortes d'égards et de bontés; lui proposa même des épreuves diverses au moyen desquelles il devait couvrir de gloire. Il lui enjoignit, par exemple, de bander son arc (*Dharoud* qui donnait la mort à quiconque le maniait ; Krishna brisa l'arme et sou tint victorieusement diverses autres épreuves, qui devaient lui assurer trône; mais ces épreuves accomplies, Kamsa refusa de tenir ses pro messes.

---

(1) Génies hindous qui forment avec les Sakchas la cour de Vaçou Paoulastia. Le Kinnaras chantent les louanges de Vaçou Paoulastia; ils habitent la forêt de Laka.

Le courage, l'adresse et la vigueur de Krishna furent bientôt célèbres lans toute la contrée; aussi fut-il chargé de la purger des monstres et des origands qui l'infestaient. Kamsa était fort contrarié de cette popularité, ıussi voulut-il en finir une bonne fois et l'attirer dans un piège; il l'invita oour cela à des jeux de cirque. Mais Krishna, aidé de son frère Bula-Râma t de ses amis, massacra les envoyés de Kamsa et le tua lui-même de sa oropre main; ainsi s'accomplit la prophétie du sage Naradâ (1).

Une autre légende nous dépeint Krishna très amoureux de la belle Roukmini, fille ou sœur de Bishmakâ, roi de Vidarbha. Pour posséder Roukmini, Krishna combattit et défit Bishmakâ et tua Dandavaktra (2), tandis qu'un les compagnons de Krishna, Bhima, fit périr Djaraçanda (3).

Exerçant ses droits de vainqueur, Krishna s'empara du Zénanah de Bishmaka et des seize mille vierges qu'il renfermait et prit pour favorite Roukmini, dont il eut Radioumna.

Arrivée à ce point de notre récit, la légende bifurque: d'après les uns, Krishna se serait établi à Mathourâ et aurait passé sa vie à faire des conquêtes et à débarrasser son royaume des bandits, des Rakshasas et des lémons.

D'après une autre version, pendant que Krishna combattait Bishmakâ, le cruelles dissensions se seraient élevées au sein de la famille de Bharata, lans laquelle notre héros avait pris naissance. Douriodhana, chef des *Kourous*, branche aînée des enfants d'Iadou, persécutait la branche cadette, es *Pandous*; Krishna vint au secours de celle-ci et marcha contre les oppresseurs avec le Pandou Ardjuna, dont il fit son compagnon favori. Après une bataille qui dura dix-huit jours, les Kourous sont défaits, leur chef tué; ce fut la dernière victoire de Krishna.

Ici encore nous avons une bifurcation: d'après les uns, Krishna remonte lans le Vaïkounta (palais de vin) après avoir adressé à son ami Ardjuna es dernières exhortations et après lui avoir donné les meilleurs conseils.

D'après d'autres, Krishna aurait péri sur un sandal, sur lequel il aurait été cloué d'un coup de flèche, et de là, dans cette position, il aurait prédit les maux qui allaient fondre sur le monde dans l'âge noir, le *Kali-yug*, qui commença, en effet, trente-six ans après les faits que nous venons de raconter.

(1) Naradâ était fils de Brahmâ et l'un des dix richis; il passe pour l'inventeur du luth hindou.

(2) Nom du géant Kaciapa.

(3) Prince de la dynastie lunaire, beau-père de Kamsa et qui régnait dans le Sicata.

Cette dernière tradition a une variante que voici : Krishna, l'homm
Dieu, fut changé en un tronc de sandal (*Echandaua*) ; depuis, ce bois e
rouge et parfumé ; il fut porté par les eaux sur la côte d'Orissa.

Ce mythe de Krishna présente des analogies frappantes avec les myth
logies grecque et romaine et avec certains récits de l'Evangile sur
Christ; mais il faut surtout y voir une symbolisation poétique de la lu
des Vishnouïtes et des Civaïtes.

Les représentations figurées nous montrent Krishna tantôt enfa
tantôt adolescent, mais toujours avec le visage bleu foncé, d'où son nom
Krishna (le noir). Souvent, il a une attitude méditative ; quand il est ass
les jambes croisées, il fait avec les mains le geste d'enseignement; sa co
fure est fort inclinée à gauche, mais aussi quelquefois à droite.

Quand il est debout sur un serpent, il tient une boule dans sa main dro
et dans la gauche la queue du serpent.

Quand il est représenté en enfant, il est souriant, coiffé d'une sorte
diadème ; ses oreilles sont ornées de pendants en forme de cloches,
un anneau passé dans le nez. Son cou est orné d'un collier de pierreries
lui descend jusque sur le ventre ; il porte aux bras et aux poignets
bracelets ; autour des reins une ceinture dorée, autour des chevilles
ornements en forme de manchettes.

De la main droite il tient une flûte, de la gauche il joue avec une long
tresse ornée de disque, d'or et de pierreries ; cette tresse est terminée
trois glands d'or. Il est assis sur un coussin formé par les replis du serp
Cesha, dont les cinq têtes se recourbent en forme de dais au-des
de celle du jeune Dieu ; quelquefois le serpent est *heptaçéphale* (à s
têtes).

BOUDDHA

Ce mot signifie littéralement *illuminé*, c'est-à-dire celui qui possède
sagesse parfaite. Le vrai nom du personnage, dont on a fait la neuviè
incarnation de Vishnou, ce vrai nom était *Siddartha*, nom royal ; son n
de famille était *Gautama* ou *Gotama* ; il était prince de Kapilawas
riche province de l'Inde située à environ cent milles au nord de Bénarès
à quarante milles des monts Himalaya.

Bouddha était né six cent vingt-trois ans avant l'ère vulgaire.

A l'âge de seize ans, il épousa la princesse Yasodhara, fille du roi Sup
buddha. Le père de Bouddha se nommait Suddhodana et sa mère la re
Maya. Il régna sur la tribu aryenne des *Sakyas*, ce qui est sans dou
cause qu'on nomme Gautama *Çakya-Mouni*. Le père de Bouddha lui
bâtir trois palais magnifiques afin qu'il pût habiter l'un d'eux à chaq

changement de saison, qui, dans l'Inde, sont au nombre de trois seulement, l'hiver étant inconnu.

L'un de ces palais avait neuf étages, le second cinq et le dernier trois étages seulement, mais tous étaient entourés de jardins remplis de fleurs, possédaient de belles fontaines jaillissantes. Suddhodana adorait son fils; aussi, dans la crainte de le perdre, suivant que l'avait prédit un astrologue, comme nous allons le voir bientôt, lepère avait défendu à tous ceux qui approchaient son fils de lui parler des misères de ce monde et de la mort.

Cependant une nuit, quand tous les habitants du palais dormaient, Gautama se leva et trouva le moyen de fuir sans être aperçu; il était alors âgé de vingt-neuf ans. On dit qu'il prit cette détermination à la suite de l'apparition d'un déva qui se présenta à lui sous quatre formes différentes : celle d'un vieillard, celle d'un homme malade, celle d'un cadavre, enfin celle d'un ermite. Ainsi s'accomplit la prédiction qu'avait faite à sa naissance un astrologue qui avait annoncé qu'il abandonnerait un jour son royaume et tous ses biens pour devenir Bouddha. Une nuit donc, il se leva, jeta un dernier regard sur sa femme et sur son fils endormis, puis il appela son fidèle serviteur Chauna, monta sur son cheval blanc favori *kantaka* et sortit enfin du palais, sans avoir été aperçu par qui que ce fût, pas même des gardes qui, pour la circonstance, avaient été plongés dans un profond sommeil par les Dévas.

Il quitta sa femme, son fils et toutes ses richesses, sans trop de douleur, car il se croyait appelé à remplir une mission, et il s'enfuit dans la jungle, afin d'y méditer et y découvrir la cause des souffrances humaines. Arrivé à la rivière *Anoma*, située fort loin de Kapilawastu, il mit enfin pied à terre et coupa avec son glaive sa luxuriante chevelure qu'il donna à son fidèle Chauna avec tous ses ornements et sa monture, lui commandant de remettre le tout au roi son père. Son fidèle serviteur l'ayant quitté, il se rendit à pied à Rajagriha, capitale du Magahda, et là, dans la jungle d'Uruwela, il se fit le disciple d'ermites-mages (hommes sages) afin d'acquérir les connaissances qu'il recherchait; ces ermites étaient brahmanes. Ils enseignaient que, par de sévères austérités et une excessive fatigue du corps, l'homme peut acquérir la parfaite sagesse.

Après avoir longtemps pratiqué les mémes mortifications que les sages ermites et pris connaissance de leurs profondes études, Gautama ne put cependant découvrir le motif des souffrances humaines; il se rendit alors dans une forêt située près d'un lieu dit *Buddha-Gaya*. Il y passa plusieurs années dans le jeûne et la méditation. Il avait avec lui cinq compagnons, nommés Koudanya, Bhaddaji, Wappa, Mahanama et Assaji.

Voici la sévère discipline que Gautama suivit pour rendre son esprit

accessible à l'entière vérité. Il avait l'habitude de se tenir assis et d méditer en fermant les yeux et les oreilles à tous les bruits extérieur pouvant troubler sa méditation. Il jeûnait aussi, et, chaque jour, il dimi nuait de plus en plus la quantité de nourriture et d'eau employées à sa vi enfin, il arriva à ne manger par jour qu'un grain de riz ou de sésame aussi, s'étant affaibli de plus en plus, un jour comme il marchait fort lente ment, ses forces l'abandonnèrent tout à coup et il perdit connaissance. Se compagnons le crurent mort; ce n'était qu'une syncope, et Gautama revi bientôt à lui. Il pensa alors que le but de ses recherches ne pouvait êtr atteint par le simple jeûne et les souffrances corporelles, mais par u agrandissement, une amplification de l'intelligence. Il résolut donc d manger afin de pouvoir vivre assez longtemps pour acquérir la sagess Une jeune fille l'avait trouvé dans l'état de faiblesse que nous venons d voir ; elle lui offrit donc quelque nourriture, qu'il accepta. Les forces l revinrent peu à peu, il se leva, prit sa sébille, se baigna dans la rivièr Nirauja, et rentra quelques jours après dans la jungle ; et, sur le soir, Ga tama se dirigea vers un arbre appelé *Boddhi* ou *Asvaltha*. Arrivé au pie de celui-ci, il prit la ferme résolution de ne quitter cet endroit qu'aprè avoir acquis la sagesse, c'est-à-dire avoir atteint l'état de Bouddha. avait la face tournée vers l'Est, c'est-à-dire tournée du côté de la mei leure influence. Dans la méditation de la première nuit passée au pie du Boddhi, il eut connaissance de ses naissances antérieures, des cause de la renaissance et des moyens d'éteindre tout désir. Vers l'aube, so intelligence s'ouvrit comme la fleur du Lotus et il obtint la connaissan suprême, c'est-à-dire celle des *quatre vérités* ; la lumière se fit en lui ; était devenu Bouddha, c'est-à-dire l'*Omniscient*, l'*illuminé*. Dès lors, vit les causes des souffrances humaines et le moyen d'y échapper. Il du faire de grands et pénibles efforts pour arriver à cette parfaite sagesse. eut à se débarrasser de tous ses défauts naturels, des appétits et des fa blesses de l'humaine nature ; il dut prendre le dessus sur les mauvaise influences du monde qui l'enveloppaient de toute part et qui empêchen de voir la *vérité*. Le secret de la misère humaine lui fut dévoilé; ce secret c'est l'*ignorance*, qui nous fait estimer ce qui n'est pas digne d'estime priser ce qui n'est d'aucun prix, croire réel ce qui n'est qu'imaginaire e négliger ce qui a le plus de valeur, c'est-à-dire connaître tout le secret d l'existence et de la destinée de l'homme avant d'arriver au *Nirvâna*.

Voici les quatre vérités découvertes par Bouddha :

1° Les misères de l'existence ;

2° La cause de la misère qui est le désir de se satisfaire, toujours renou velé, jamais satisfait ;

3° La destruction de ce désir;

4° Le moyen d'obtenir cette destruction du désir.

Dans sa doctrine, Bouddha éuumère quelques-unes des choses qui produisent la tristesse; ce sont: la naissance, la croissance, la ruine, la maladie, la mort, la séparation de ce que nous aimons, la haine de ce que nous ne pouvons pas éviter, le désir de ce que nous ne pouvons obtenir.

Parmi les moyens que donne Bouddha pour éviter les souffrances qui résultent de désirs inassouvis et de convoitises ignorantes, nous mentionnerons celui qui consiste à surmonter et détruire la soif intense de la vie et de ses plaisirs, qui est la cause de toute souffrance; et, pour cela, il faut, ajoute-t-il, suivre le noble chemin des huit sentiers, lesquels se nomment *angas* et qui sont: le premier, la croyance correcte ; le second, la pensée correcte ; le troisième, la parole correcte ; le quatrième, la doctrine correcte ; le cinquième, les moyens d'existence corrects ; le sixième, l'effort correct; le septième, la mémoire correcte ; le huitième, la méditation correcte.

L'homme qui comprend ces *angas* et qui les suit est affranchi de la peine et arrive au salut, c'est-à-dire qu'il est sauvé des misères de la vie et des renaissances et qu'il arrive au Nirvâna, qui n'est pas, comme beaucoup affectent de le croire, un état d'anéantissement complet.

D'après la doctrine de Bouddha, ce qui est cause de nos renaissances, c'est le désir inassouvi que nous avons pour les choses terrestres. Cette soif inassouvie d'existence physique, de besoins matériels est une force qui possède en elle-même le pouvoir créateur, qui nous replonge dans l'existence terrestre.

Bouddha était né sous la constellation de Wissa, un vendredi de mai de l'an 2478 de Kali-yug; il entra dans la jungle en l'an 2506, devint Bouddha à la pointe du jour d'un mercredi de l'an 2513. Ayant accompli la tâche qu'il s'était donnée, perfectionné sa doctrine et montré la route du Nirvâna à des milliers de fidèles, Bouddha quitta la terre la 45e saison, après qu'il eut atteint l'état de Bouddha, un mardi de la pleine lune de mai de l'an 2558; il se rendit un soir à Kusi-Nagora, situé à 120 milles de Bénarès, et, sentant venir sa fin, il s'étendit sur une natte entre deux arbres de *Sâl*, la tête tournée vers le nord. La première partie de la nuit, il prêcha aux princes Maliya ; dans la seconde partie, il convertit un pundit brahmane nommé *Subhadra* ; enfin, au point du jour, il passa dans l'état intérieur de *Samadhi* (mort apparente quant au corps) ; enfin, il quitta définitivement son corps, comme nous venons de le voir, un mardi de la pleine lune de mai de l'an 2558 de Kali-yug; il avait alors quatre-vingts ans.

Il ne faut pas confondre Boudha avec un seul *d* avec Bouddha avec

deux *d*; celui dont nous venons de donner une courte monographie, et qu passe pour la neuvième incarnation de Vishnou, est le fondateur d Bouddhisme.

Boudha avec un seul *d* sert à désigner le régent de la planète Mercure c'est le fils de Soma et de Tara, et qui passe pour le premier roi de l dynastie lunaire.

(A suivre.) J. MARCUS DE VÈZE.

BIBLIOGRAPHIE

URANIE, par Camille Flammarion. Marpon et Flammarion, 10 fr.

En regard de la philosophie dite positive, M. de Rosny élève la philosophie d l'exact. En regard des conclusions trop souvent matérialistes des savants q s'appuient sur la chimie moderne, M. Camille Flammarion nous fait apercevo les conclusions tout idéalistes auxquelles aboutissent l'astronomie, la mécaniqu et les mathématiques. Quand on parlait de Dieu devant Newton, à qui n sciences doivent la plus hautement synthétique des lois qu'elles possèdent, il découvrait ; c'était lui encore qui se comparait dans ses travaux à un enfant q ramasserait des grains de sable sur le bord de l'immense Océan, et c'est lui enf (il est bon de rappeler ces faits, quelque connus qu'ils soient) qui, après avoir fa le tour de la vie, de l'observation et de la spéculation, se fit le commentate mystique des *Prophéties* et de l'*Apocalypse*. D'autre part, nous voyons not chimie moderne elle-même en aboutir comme base à une théorie de pure math matique, et rendre, dans le spectacle des vibrations, des gravitations des atome le reflet fidèle de ce que l'astronome contemple dans l'infiniment grand. « Ce q est en haut est comme ce qui est en bas », ou, en d'autres termes, le grand e comme le petit, le général comme le particulier, le cercle extérieur comme cercle intérieur, puisque, en fin de compte, il n'y a pas de *bas*, mais seuleme des *centres*, et que nous sommes, comme nous appelle si bien M. Flammario *les citoyens du ciel.*

Dans le livre nouveau, *Uranie*, c'est cette pensée qui vivifie et anime l'ensemb jusqu'à l'amener à être le plus poétique des romans. Il se compose de trois pa ties : *La Muse du Ciel*, — *Georges Spéro*, — *Ciel et Terre.*

Dans la première, l'auteur raconte un *Rêve d'Adolescence* : comment il s'épr de la belle Uranie de Pradier qui décorait la pendule de Le Verrier à l'Observa toire ; un condisciple, Georges Spero, rachète dans une vente la statue aimée en fait cadeau à son adorateur. A force de la contempler, celui-ci voit la dées lui apparaître en rêve et l'entraîner à travers son royaume, l'espace immens Les magnifiques spectacles que ces systèmes de toutes les dimensions, de toute les compositions, de toutes les couleurs! Ce ne sont pas des chiffres qui suff sent à la Muse. Elle annonce à son jeune adorateur l'avènement des temps o la vie sera rendue par la science même à toute cette nature, où l'étude d

cette vie sous toutes ses conditions infinies entraînera et échauffera la pensée des astronomes. La philosophie s'inspirera d'Uranie que l'intuition antique faisait la muse de la science et de la méditation tout entières. Et cette philosophie astronomique ne sera plus l'apanage des mathématiciens, mais, simplifiée par sa perfection même, elle brillera pour tous les yeux et réchauffera toutes les âmes.

A notre tour, nous nous demandons si ce ne sera pas alors une évidente et scientifique mythologie cosmique qu'Uranie fera renaître, ainsi que jadis elle et ses sœurs l'enseignèrent à Hésiode, comme il le dit lui-même, « tandis qu'il paissait son troupeau au pied du divin Hélicon ». Analogie, analogie, à quand ton règne sur la terre pour faire les miracles d'une seule et même chose?

On va nous accuser de céder bien vite à un enthousiasme mystique sous prétexte d'approfondir un livre de pure science. Mais enfin que dira-t-on du document que voici? Tous ceux qui s'occupent d'occultisme savent parfaitement que l'idée indéracinable sur laquelle s'appuient la théosophie et la magie, c'est celle du fameux principe mixte, la lumière astrale, conservatrice de toutes les images, de toutes les réalités passagères pour nous, classées en quelque sorte dans leur rang historique; or vous arriverez encore à faire admettre à un philosophe que l'âme peut se libérer du corps au point de remonter presque jusqu'à Dieu ; mais essayez de lui dire que cette même âme pourra ressaisir ce qui fut jadis, parce que ce qui a été existe encore et peut être perçu d'une façon aussi réelle que nous le percevons, lui philosophe, en le regardant. Il vous traitera de fou, vous mettra à la porte. Ecoutez maintenant une conclusion de pure et mathématicienne optique :

« Il en résulte, — dit M. Flammarion en parlant du *temps* dans lequel la *lumière des astres* parcourt l'*espace*, — il en résulte que l'histoire de tous les mondes voyage actuellement dans l'espace, et que tous les événements passés sont présents dans le sein de l'infini et indestructibles. »

C'est bien connu. Soit, mais songez-y : l'histoire voyage ; les événements passés sont indestructibles ; ils sont présents, et cela dans le sein de l'*Infini*. En astronomie, c'est certain ; mettez-le en tête d'un livre ou d'une conversation philosophique : vous risquez, avec un prêtre, quelque peu d'exorcisme, — avec un philosophe sceptique, quelque peu de gouaillerie, — avec un médecin aliéniste, un diagnostic sinistre.

Mais revenons à nos moutons, comme Hésiode, et écoutons *Uranie* :

« La deuxième partie est un roman, ou plutôt un petit poème. Mais s'il est exact, comme le croit le sévère Aristote, que la tragédie soit *plus vraie* que l'histoire, — Melpomène que Clio, — nous pouvons bien croire que Calliope n'est pas non plus indigne d'Uranie. — Georges Spéro, ce Louis Lambert de notre astronome, et si vraisemblable que nous avons vu plusieurs personnes convaincues de son existence réelle, se passionne ardemment pour la vérité, pour la solution du problème de la mort. Il *apparaît* en Norvège à Icléa dans la lumière d'une anthélie ; le surnaturel, ou, si l'on veut, l'extraordinaire de cette apparition a fait naître l'amour dans le cœur de la jeune fille. Et quand ils se rencontrent à Paris, une fusion a lieu entre ces deux âmes que préoccupent les mêmes pensées. Un jour, Spéro, comme illuminé, résume devant elle la vérité qu'il entrevoit, qu'il voit, et l'expression en est vraiment sublime. Tout n'est qu'apparence dans l'ordre phy-

sique ; ce que nous voyons n'existe comme différences que par les différences de nos cinq sens; un de moins, comme plus bas dans les espèces, un de plus, et le monde est tout autre; les molécules d'un solide ne se touchent pas ; « chaque globule de nôtre sang est un monde (et nous en avons cinq millions par mètre cube) » ; qui soutient les atomes et les mondes ? la force ; chaque effort parti de notre volonté déplace en réalité le monde tout entier; tout se meut, et le point fixé fuit devant l'analyse ; « *l'atome lui-même n'est pas une inerte matière ; il est un centre de force* ; » c'est donc dans ce domaine de la force qu'il faut chercher notre véritable matière première ; « *l'atome psychique organisateur est le centre de cette force* ; « ce que nous voyons est trompeur. Le RÉEL, C'EST L'INVISIBLE. »

Hélas ! nous ne pouvons tout citer... Cette ardeur de la pensée gagne les deux cœurs. *Amor* dit le début de cette idylle qui se continuera désormais jusqu'à la mort, et ensuite au delà. « Les étoiles enveloppent la Terre ; la Terre est dans le ciel. Spéro et sa compagne le sentaient bien, et sur aucune autre terre céleste, peut-être, aucun couple ne vivait plus intimement qu'eux dans le ciel et dans l'infini. » L'idéaliste et le cérébral qu'est l'auteur reparaît, cependant : « toutes les jouissances viennent du cerveau, l'intensité des sensations correspondant à la sensibilité psychique de l'être ». Bien qu'il nous en coûte de troubler en nous l'impression du récit, nous ne pouvons même nous empêcher d'aller plus loin et de nous demander si cette idylle, symbole charmant mais étroit, ne diminue pas l'envolée si large des conceptions précédentes.

Du reste, elle ne dure pas longtemps. Les deux amants périssent dans une ascension faite pour observer une aurore boréale. Icléa s'est dévouée, Spéro s'est tué de désespoir. Icléa sauvée meurt en entendant la cloche qui sonne les funérailles de son malheureux amant. — L'auteur raconte ensuite une expérience d'hypnotisme où le sujet aperçoit le couple disparu, dans la planète Mars.

La dernière partie, *Ciel et Terre*, s'ouvre avec ce chapitre, *Telepathie*, qui, lu à l'*Hermès*, y produisit si grande sensation. Il n'y manque, de la théosophie, que le nom ; quant à être de la pensée moderne, ce n'en est pas ; et M. Flammarion le sait bien. Une grande partie des documents sont empruntés aux annales de l'occultisme ; une autre aux classiques ; le reste à des observations toutes officielles, et qui confondent la science contemporaine. Tour à tour prennent la parole Cicéron, Jean Bert, fondateur du *Magasin pittoresque*, le docteur Brière de Boismont, la *Société* anglaise *de recherches psychiques* (1), le sincère Agrippa d'Aubigné, d'Assier le positiviste, Gougenot des Mousseaux (le cas de sir Robert Bruce), Iung Stilling, Swedenborg confirmé par Kant, etc. Or tous ces phénomènes sont absolument connus, décrits et expliqués, de la même manière que dans *Uranie*, par la théosophie depuis des temps immémoriaux en Occident et surtout en Orient, ainsi qu'il appert de toute la littérature aryenne.

Plus loin, supposant une apparition de son ami Spéro, M. Flammarion lui fait décrire l'état de la planète Mars, qui, plus avancée que la nôtre au point de vue astronomique, présenterait aussi l'état futur de notre humanité. Le *Point fixe dans l'Univers* est justement l'esquisse d'une métaphysique transcendante sortie

(1) « La *Society for Psychical Reesarch* a pour président le professeur Balfour Stewart (de la Société royale de Londres) », p. 154.

de l'astronomie, et le chapitre qui suit celui-là est toute une psychologie du même ordre appuyée sur les certitudes les plus rigoureuses de la physiologie : *Ame vêtue d'air* est de l'esthétique pure en effet. Le livre se ferme sur le testament scientifique de Spéro ; les 25 articles qui le composent sont dignes d'être appris par cœur par un théosophe, et longuement et fréquemment médités ; un peu plus de symétrie, et ce serait presque, déjà, la prière moderne.

Le Magnétisme devant la Loi. **Carré, 1 fr.**

Dans ce livre, le docteur Foveau de Courmeilles, licencié en droit,.., étudie la législation à établir pour réglementer le magnétisme humain qui est un puissant agent de guérison. Il passe en revue toutes les notions du magnétisme et de l'hypnotisme ayant trait à la responsabilité humaine et notamment la suggestion qui l'abolirait, au dire de la science officielle. Il rassure jurés, magistrats et philosophes, en se basant sur des faits indiscutables de conservation de la volonté, faits de la plus grande rigueur scientifique qu'il oppose à ceux des savants qui ne subsistent pas devant sa critique. Original, clair, concis, passionnant et tout d'actualité, l'ouvrage est appelé à un véritable succès.

Chez les Passants, par **Villiers de l'Isle-Adam.** Libraire de l'Art Indépendant, 3 fr.

La publication d'un volume posthume de Villiers de l'Isle-Adam, juste trois mois après la mort du poète d'Axel et d'Akédysseril, ne saurait manquer d'être un gros événement littéraire. **Chez les Passants**, qui vient de paraître au *Comptoir d'Edition*, est un recueil de pièces très différentes qui donnent, en un ensemble bien fondu, pourtant, tous les aspects de la manière du grand écrivain. A côté de pages ironiquement amères, sont des récits empreints d'un tendre ressouvenir ; des études littéraires, musicales, picturales, d'une justesse de vue et d'une élévation rares ; puis, encore, de ces choses mystérieusement saisissantes que Villiers proféra de son verbe prophétique, au cours de son existence de voyant. A la maîtresse prose de l'écrivain s'est associé, ici, le génial talent de Félicien Rops, en un *vernis mou*, — premier enfant d'un procédé nouveau découvert, tout récemment, par le prestigieux aquafortiste, — qui traduit bien l'éternel sarcasme de son défunt ami.

NOUVELLES DIVERSES

La crémation, sa situation à Paris. — Il existe actuellement, à Paris, u appareil à air chaud permettant d'effectuer la crémation d'un cadavre humain e une heure environ, avec une dépense de coke de 3 fr. Cet appareil a été expér menté publiquement, pour la première fois, le 5 août dernier. Jusqu'alors, le incinérations se faisaient dans un appareil à réverbère alimenté au bois avec lequel une opération durait environ deux heures et coûtait au moin 70 francs.

Le Conseil municipal a consenti les plus grands sacrifices en faveur de la cr mation. Outre le monument du Père-Lachaise qui coûtera plus de 600.000 fr., a décidé d'élever un appareil au cimetière Montparnasse.

En vue de favoriser la propagande crémationiste, il a exempté de la tax d'exhumation les corps qui seront exhumés des cimetières parisiens pour êtr incinérés, et de la taxe du transport les corps qui seront amenés de l'extérieu au monument crématoire de Paris. La taxe pour les incinérations, par lui fixé à 50 fr., y compris l'emplacement de l'urne pendant cinq années dans un colum barium ou cinéraire, le droit proportionnel à la pompe déployée (12 à 200 franc qui sera perçu, en outre, paraîtront sans doute élevés : il convient cependant d remarquer que toute latitude est laissée aux maires pour l'exonération de la tax fixe et qu'il ne sera réclamé aucun droit pour les services gratuits. On pourra seulement demander au Conseil municipal, pour nombre de motifs, de concéde à perpétuité le petit emplacement de l'urne cinéraire.

Le Congrès international d'hygiène tenu à Paris du 4 au 11 août 1889 a adopt en assemblée générale les conclusions du rapport de M. Georges Salomon, i génieur, secrétaire général de la Société de crémation.

Le septième Congrès international d'hygiène, confirmant les vœux des Congré internationaux d'hygiène déjà tenus, demande : 1° que les gouvernements fasse disparaître les obstacles législatifs qui s'opposent encore à la crémation faculta tive des cadavres ; 2° que les gouvernements avisent à organiser la crémation d cadavres sur les champs de bataille. Et d'autre part : le septième Congrès inter national d'hygiène émet le vœu qu'il soit créé une commission technique q serait appelée à donner son avis sur toutes les questions relatives à la pratiqu de la crémation.

***

Dîner théosophique. — La suite des dîners théosophiques a repris apr les vacances. Lundi 9 décembre, sous la présidence de M. Jules Lermina, ava lieu chez Richefeu une charmante réunion autour d'un menu uniquement vég tarien, mais fort apprécié. Noté parmi les convives : Mlle de Wolska, la symp thique directrice de la *Bibliothèque des œuvres féminines;* Mme Roger de Nesle la poétesse théosophique ; miss D...; puis le Président de l'*Hermès*; le Vic Président, M. Caminade ; notre ami Papus, G. Polti, le poète Bailly, M. Leja l'économiste, MM. Lemerle, Piazza, Masson, etc. La conversation a rapideme pris sa direction habituelle et de nombreux phénomènes ont été racontés, com mentés et analysés par les convives. On ne s'est séparé que fort tard. Enco espérait-on se retrouver ensemble plus tôt que ne l'a permis l'épidémie, p laquelle la réunion mensuelle de l'*Hermès* s'est trouvée interdite.

***

Groupe indépendant d'Etudes Esotériques. — A côté de l'*Hermès*, branche française de la Société Théosophique d'Adyar, et de la *Société Théosophique d'Orient et d'Occident* que préside Mme la duchesse de Pomar, en dehors des Sociétés d'un caractère plus occulte comme l'*H. B. of L.*, les *Rose-Croix*, les *Martinistes* ou les *Supérieurs Inconnus*, la *Loge F.·. M.·. Initiatique*, etc., un groupe nouveau vient d'être fondé. La *Revue Théosophique*, convoquée pour le 18 décembre, 44, rue Turbigo, s'est fait représenter au bureau par un de nos collaborateurs; nous remarquons également au bureau notre frère M. Papus, M. Lermina, le mage St. de Guaita, le poète Lucien Mauchel, M. J. Lejay, notre ami M. Gary, etc. Bien des noms connus dans l'assistance, si nombreuse que la salle, pourtant vaste, ne peut la contenir : princesse T., Mlle de W, princesse de L., etc., etc.; magnétiseurs, spirites, astrologues, alchimistes, néo-chrétiens, néo-bouddhistes, théosophes, kabbalistes; puis des personnages officiels, des savants, des écrivains.

M. Papus a exposé, avec son habituel talent oratoire, le but du nouveau groupe et dans une véritable proclamation a fait voir à tous les esprits chercheurs les riches campagnes que leur livrait à nouveau l'ésotérisme : les sciences à unir entre elles, l'art à vivifier par le retour des symboles, la société à rajeunir une fois de plus avec l'antique élixir; sa parole, entraînante, souvent profonde, gaie, a remué tous les auditeurs; il a semblé que les gloires de demain apparaissaient.

M. L. Mauchel s'est, lui, tourné vers le passé et a simplement résumé les travaux, les efforts, les œuvres et les conquêtes de l'ésotérisme en 1889; la liste était vraiment imposante, même malgré des lacunes inévitables.

Des applaudissements mérités ont répondu aux orateurs. Près de sortir, on se pressait pour entendre M. Lermina qui, d'une simple causerie particulière, avait été entraîné à développer les aperçus les plus curieux sur la différentiation primitive; sa verve mordante éclairait fort bien ces arides problèmes et remuait par la contradiction une quantité d'idées nouvelles.

Le droit d'entrée dans la nouvelle Société est de 5 francs.

Nous souhaitons à nos amis le plus grand succès, car ils font œuvre d'union et de force. Un peu plus de largeur encore sur les questions de personnalités, et le but se rapprochera rapidement.

*
* *

La Société d'Altruisme et son Bulletin. — Autre Société et autre journal, sinon d'inspiration purement théosophique, du moins de proche parenté. Dans le précédent groupe, c'était un effort de la théorie; ici, c'est la pratique qui va au combat. Parmi la *Société d'Altruisme* nous comptons plusieurs théosophes, et des plus remarquables; mais ils s'occupent, là, surtout de l'application sociale et morale. Leur bulletin, l'*Anti-Egoïste*, contient, dans son premier numéro, une étude fort remarquable sur les *Bases de l'Altruisme*, dont nous aurons encore l'occasion de parler et que peut-être même nous publierons. Voici, du reste, le programme de ce groupe très intéressant :

1° *Liberté* de corps, conscience et parole. Abolition de la peine capitale, des châtiments corporels, des duels, sports cruels et jeux de hasard. Protection des enfants et des animaux (anti-vaccination et anti-vivisection), de la vieillesse et de l'infirmité. Campagne contre la violence et le dogmatisme, l'esclavage et l'exploitation, le monopole et la falsification, l'hypocrisie et la fausse respectabilité. Emancipation légale et mentale de la femme. Réhabilitation de l'illégitimité. Egalité des travailleurs devant la loi et la considération publiqne.

2° *Hygiène* du corps et du vêtement, de l'école, de l'atelier et du logement.

Crémation. Campagne contre l'abus des aliments animaux, des spiritueux et narcotiques et contre les abus sexuels.

3° *Assistance* mutuelle et organisée. Volontaires de la charité, excursions aux hôpitaux et prisons. Fourneaux économiques et représentations gratuites. Elévation du niveau artistique des masses et embellissement des milieux. Campagne contre le vandalisme et le luxe inutile, contre la charité de programme et la fraternité de parade. Réforme paisible de la société par celle de l'individu.

4° *Education* physique, intellectuelle et morale des deux sexes. Enseignement gratuit, bibliothèques, conférences, musées. Réforme universitaire : les langues vivantes avant les langues mortes.

5° *Organisation*. Ligue de la paix et arbitrage international. Libre-échange, union postale. Universalisation des droits d'auteur et du système métrique, des mêmes poids, mesures, monnaies et longitudes. Simplification des langages. Formation d'une fraternité universelle, sans distinction de sexe, race, rang ou opinions.

6° *Evolution* physique, psychique et spirituelle de l'homme. Unification du saint, du penseur et du savant. Etude des forces dans les corps et des volontés dans les forces. Etude de toutes les philosophies et religions, sciences et arts coutumes et institutions humaines, tendant à montrer qu'une même vérité est cachée sous leurs divergences apparentes. Revendication de la pensée antique et renaissance orientale.

7° *Unité* du « *soi* » dans tous les « *moi* ».

Ceux de nos lecteurs qui désireraient de plus amples renseignements n'auron qu'à s'adresser à M. G. Casse, 2, *rue Sarrazin,* Nantes.

*
* *

Prime gratuite à nos abonnés. — On raconte partout des faits extraordinaires : ici, c'est l'entraînement de la suggestion ou la vue à distance sans l secours des yeux ; là, le compte-rendu officiel d'une opération chirurgicale fait sans douleur dans le somnambulisme ou de maladies réputées incurables guérie par le Magnétisme. Nié hier encore, le **Magnétisme** est affirmé aujourd'hui pa les savants, et tout le monde veut être renseigné sur sa valeur.

Ne reculant devant aucun sacrifice quand il s'agit d'être agréable à nos lecteurs nous venons de nous entendre avec le *Journal du Magnétisme*, organe mensu de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 7 fr. par an, pou que cet intéressant journal soit servi à titre de *Prime entièrement gratuite* à tou nos abonnés et à nos réabonnés, pendant la durée de leur abonnement.

Pour recevoir cette prime, en faire la demande à la *Librairie du Magnétism* 23, rue Saint-Merri, Paris, en y joignant sa quittance d'abonnement à la *Revu Théosophique*.

Le Gérant : Georges POLTI.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture, 6

N° 12. — Tome II. 21 Février 1890.

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

Aux Nôtres

Obligée par des motifs personnels d'abandonner la direction de la *Revue héosophique*, nous n'avons du moins pas voulu quitter nos lecteurs et os collaborateurs sans leur adresser, avec nos adieux, nos remerciements our l'intérêt qu'ils ont bien voulu montrer à cette œuvre. Ce ne sont pas coup sûr des esprits vulgaires que ceux qui peuvent se dégager ainsi de étroit présent, pour s'élever dans l'éternité. Mondain, préférer l'étude de es questions aux mesquineries de l'existence ; écrivain, regarder l'uniers au delà du groupe des contemporains ; philosophe ou savant, ne pas e croire forcé de rester dans l'ornière des prédécesseurs immédiats et en enom ; homme, rêver plus beau que ce qui a été fait en tâtonnant et hercher le juste malgré la réussite de la force ; à coup sûr, cela est bien ardi, à coup sûr bien désintéressé. Mais, nous le constatons avec joie, ela devient moins rare. La fierté d'avoir participé à cette renaissance nous loucit la mélancolie d'avoir à quitter, sur un de ses points, la tâche orieuse.

Nous ne redirons pas à nos lecteurs les progrès de l'idée théosophique ans cette année ; nous n'entreprendrons pas de résumer les publications ites ici, résumés elles-mêmes de l'activité intellectuelle de nos frères de us les pays. Ainsi que nous l'avions promis, nous nous sommes efforcés faire connaître les éléments de la théosophie et d'indiquer tous les pects de l'occultisme. Ses ramifications sont innombrables, et toute la nsée du siècle en est, à son insu, traversée en tout sens. Ce qui manquait ns ce mouvement déjà évident pour quiconque, c'était une unité, une hésion, une tension centrale : de même que le but de la Société Théosoique a été de donner cette tension, cette cohésion et cette unité aux nsées occultes de l'humanité, de même la *Revue Théosophique* a essayé de ire pour notre pays et pour nos diverses écoles. Cette œuvre de concorde de solidification n'a pas été toujours facile, étant donné qu'avant tout us désirions ne rien détruire ; elle n'a même été, à proprement parler,

qu'ébauchée, mais nous avons la ferme conviction que cet effort ne dissoudra pas et que l'impulsion donnée continuera à agir. Combien de f nous aurions eu occasion à brillantes polémiques, que nous avons lais passer ! En revanche nous avons pu constater que, grâce à cette mo ration, nous avions gagné à notre cause de ces esprits éminents dont seul vaut cent des amateurs de discorde et de tapage. C'est de tous résultats obtenus celui qui nous a causé le plus de satisfaction, et nous léguons à nos successeurs : pour le succès bruyant et immédiat, ils tro veront toujours assez d'apôtres.

Malheureusement, quelques efforts que nous ayons faits, nous n'avons indiquer bien sommairement qu'un bien petit nombre encore des côtés la question théosophique ; et nous emportons le regret de n'avoir pas publier sous notre direction de très importantes études dont il ne nous même pas permis d'indiquer encore le sujet, ni entreprendre ici l'œuv de réalisation et d'adaptation, pourtant préparée déjà en très gran partie, ni grouper aussi en les classant toutes les méthodes occultist que nous a transmises l'histoire, ni jeter les bases de l'analogie...

Dans le Gnosticisme surtout, nous voyons l'avenir et le triomphe pr mis : nous aurions voulu, de cette tentative prématurée et condamnéep l'Eglise chrétienne, — comme les prophètes messianiques avaient été co damnés par le mosaïsme, — tirer ce *Suprême Testament* qui, après u nouvelle ère de deux mille ans, doit venir compléter les deux Testame du culte incomplet et correspondait à cet « Evangile Eternel » qu'atte le monde chrétien ; les éléments en sont tout prêts. C'est que là, en eff nous a paru se trouver le terrain de conciliation placé immédiatement a dessus de celui où nos tentatives se sont tenues jusqu'à ce jour. Ceux même qui, comme l'abbé Roca, cherchent à ranimer le christianisme, s forcés de convenir que les temples sont abandonnés ; pourquoi dès l essayer de lancer les églises chancelantes à la poursuite de ceux qui ont irrémédiablement abandonnées ? C'est du nouveau qu'il faut trouv et du nouveau qui concilie.

Ces travaux rêvés, combinés, entrepris s'accompliront. Les revues, sociétés, les livres, de plus en plus nombreux, nous remplaceront. No engageons surtout vivement nos frères en théosophie à multiplier traductions d'œuvres anglaises dont un si petit nombre a déjà produit ta d'effet. Nous les engageons aussi à ne pas s'émietter comme il arri trop souvent à ces amis de la solitude, à se rattacher aux groupes occu tistes, à l'*Hermès* principalement puisqu'elle se rattache elle-même à grande Société Théosophique ; nous les prions de ne pas perdre de v l'unité à reconquérir.

Notre effort personnel ne s'arrêtera pas ici non plus, mais changera de an plutôt. Sans doute nous appelons de tous nos vœux le jour, qui de us en plus nous semble prochain, du triomphe. Mais nous n'en préférons is moins avoir été des premiers à l'œuvre, à l'heure obscure où l'aube se vait à peine. A des esprits comme les vôtres, telle est la plus belle des écompenses que nous puissions souhaiter : un jour, quand ces idées seront éfinitivement reconnues, on recherchera avec admiration ceux qui préparèrent, surent concevoir et voulurent avec tant d'énergie cette renaisnce.

COMTESSE D'ADHÉMAR.

ÉTUDES GNOSTIQUES

SIMON LE MAGE

Le Mage de Samarie est le premier docteur de la Gnose. Son enseignement contient en germe toute la magnifique doctrine que notre fin de siècle lue, après une éclipse plusieurs fois séculaire, comme la plus lumineuse xpression de l'Absolu.

Je dis « une éclipse »; et cependant, jamais la Gnose n'a manqué de disples, ni d'apôtres. Mais apôtres et disciples, tantôt persécutés, tantôt oqués, ce qui est pire encore, ont dû rechercher l'abri inviolé du lence et de la nuit symbolique.

Un intérêt souverain nous attire vers l'Epopte de Samarie. Il n'a pas éé la Gnose. On l'enseignait sous une autre forme, dans les temples de Egypte, dans les Indes et en Chaldée. La Gnose est ancienne comme la érité dont elle est le vêtement mystique. Mais Simon a esquissé, le preier, les dogmes, dans leur forme ésotérique. Il est l'ancêtre, le Mage, omme son nom l'indique, le premier Père de la Gnose postérieure à Jésushrist.

Cet homme illustre naquit à Gitthoï de Samarie (1), qu'il remplit de sa élébrité et qui le surnomma la Grande Vertu de Dieu. Après avoir habité yr où il rencontra Hélène, sa belle et mystérieuse compagne, il se rendit

(1) Δοκεῖ οὖν καὶ τὰ Σίμωνος τοῦ Γιττήνου, κώμης τῆς Σαμαρείας; νῦν ἐκθέσθαι. (*Philosophuména*, 243, l. 6.)

à Rome et y tint quelque temps en échec la renommée de l'apôtre Pierre

Simon avait acquis une culture orientale et hellénique des plus remar quables. Empédocle et Stésichore lui étaient familiers. Il possédait l philosophie idéaliste de Platon. Contemporain de Philon le Juif, il avai fréquenté l'école Théosophique d'Alexandrie. L'anatomie ne lui était pa étrangère. Il a décrit avec éclat la circulation du sang et le système inté rieur de la femme. Il était également versé dans les pratiques de l Théurgie.

Mage, littérateur, physiologue, mathématicien et orateur, ce gran Esprit se trouvait tout désigné pour une mission extraordinaire.

Déjà illustre à l'époque des premières missions chrétiennes, Simon met tait au service de la Gnose une âme véritablement simple et droite et un incontestable honnêteté.

Beaucoup d'entre ses ennemis lui ont reconnu ces qualités. Le savan M. Amelineau constate ce fait, dans son beau livre sur le *Gnosticism égyptien.*

Simon, assistant aux prodiges accomplis par le diacre Philippe, demand le baptême. Comme tous les Initiés, il ne voyait dans cette cérémoni qu'un rite de l'Initiation. Il ne prétendait pas abandonner la Gnose.

Dans la demande qu'il fit à Pierre, de lui conférer le Saint-Esprit, pa l'imposition des mains, il ne vit jamais une désertion de ses principes. n'offrit pas d'argent pour acheter le Saint-Esprit, comme osent le dire le ignorants ou les malintentionnés, mais il offrit le prix légal et accoutum dans les Sociétés Initiatiques, de l'Initiation nouvelle, du grade symboliq qu'il désirait acquérir. L'Esprit! il le possédait lui-même à un degré ém nent. C'est ainsi qu'un adepte européen, par exemple, agirait pour êt admis aux mystères d'une initiation qui lui serait inconnue. Dans la sci sion qui eut lieu entre les Apôtres et le Mage, tout le tort fut du côté de Apôtres. En se séparant du sombre et étroit Céphas, Simon lui adress cette parole touchante qui témoigne de la bonté et de l'humilité de so cœur: Priez pour moi, afin que rien de ce que vous m'annoncez n m'arrive.

La tradition veut que Simon de Gitthoï ait connu Hélène dans un lie de prostitution. Dans ce cas, il la racheta du vice, il l'éleva au ran d'Initiée. Bien plus, elle fut pour lui le symbole douloureux, l'image vivant de la chute de la Pensée dans la Matière. Il aima noblement cette femm comme un tel homme pouvait aimer. Ajoutons qu'Hélène fut digne d Simon, par sa foi, par son dévouement, par sa merveilleuse intelligence e par son amour profond pour ce grand homme.

On ne sait rien de la mort du Mage de Samarie. Les fables que l'o

débite sur une prétendue tentative de planer dans les airs sont des récits d'origine apocryphe, auxquels aura donné lieu la haine des chrétiens étroits et peut-être le don théurgique de lévitation que les adeptes de la Théosophie ont souvent possédé.

Simon avait composé des *Anthirêtica* et la *Grande Apophase* (Ἀπόφασις Μεγάλη), dont l'auteur des *Philosophumena* nous a conservé quelques précieux fragments.

A l'aide de ces vestiges nous pouvons nous faire une idée de la doctrine du docteur samaritain.

La Gnose prétend tout expliquer. Tout ce qui intéresse la pensée humaine l'inquiète, toute la science d'En-Haut, toute celle d'En-Bas, sont de son ressort. La Gnose — son nom l'indique — c'est la connaissance. Dieu! l'Homme! le Monde! voilà la trilogie de sa grandiose synthèse.

Simon le Mage met au commencement le Feu. Et le Feu a été la cause première du Cosmos. Dieu, a dit l'Initié Moïse, Dieu est un feu consumant. Ce Feu, bien différent du feu élémentaire qui n'est que son symbole, a une nature visible et une nature mystérieuse. Cette nature occulte, secrète, se dérobe sous l'apparence visible, sous la manifestation matérielle. L'apparence visible à son tour se dérobe sous la nature occulte. Autrement l'Invisible est visible aux Voyants. Le visible est invisible aux Profanes. C'est-à-dire que les Profanes ne savent pas distinguer l'Esprit sous la forme. Les Védas enseignaient déjà ce dogme originaire, quand ils parlaient d'*Agni*, le feu suprême. Ce Feu de Simon, c'est le Feu d'Empédocle ; c'est celui de l'antique Iran. C'est le buisson ardent de la Genèse. C'est encore l'Intelligible et le Sensible du divin Platon, la Puissance et l'Acte du profond Aristote. C'est enfin l'Etoile flamboyante des Loges maçonniques.

Dans la manifestation extérieure du Feu primordial sont renfermées toutes les semences de la Matière. Dans sa manifestation intérieure évolue le monde de l'Esprit. Donc ce Feu contenant l'Absolu et le Relatif, la Matière et l'Esprit, est à la fois l'Un et le Multiple, Dieu et ce qui émane de Dieu. Ce Feu, cause éternelle, se développe par émanation. Il devient éternellement. Mais se développant, il demeure, il est stable, il est permanent. Il est celui qui EST, qui a ÉTÉ et qui SERA, l'Immuable, l'Infini, la Substance !

Mais être immuable, ce n'est pas être inerte. L'Infini peut agir, puisqu'il est intelligence et raison. Et s'il faut agir, il agit. De la puissance, il passe à l'acte. La Pensée a une expression : la Parole. Ainsi l'Intelligence se nomme et en se nommant elle agit, elle évolue, elle émane, elle devient. En parlant sa pensée, l'Intelligence unit les moments de cette pensée ; elle lie ses pensées l'une à l'autre, par le lien de la Raison. Et comme de

l'Un sort le Deux, puisque l'Un en émanant devient Deux, le Feu en émanan émane par Deux, par couple, par syzygie, pour parler la langue de la Gnose Et de ces deux l'un est actif, l'autre passif, l'un mâle, l'autre femelle, l'u Lui, l'autre Elle. Ces émanations par couple, la Gnose les appelle le Eons.

C'est ainsi que la sphère de l'Absolu, le monde supérieur, se peupla d six Eons, six émanations premières de Dieu: Simon les nomma Nous e Ennoïa (l'Esprit et la Pensée), Phônê et Onoma (la Voix et le Nom), Logis mos et Enthumêsis (le Raisonnement et la Réflexion). Et dans chacu de ces six Eons, Dieu se trouvait tout entier, mais en puissance seu lement.

« Dans chacune de ces racines, disait le Docteur, la Puissance infin se trouvait tout entière; mais elle ne s'y trouvait qu'en puissance e non en acte. Il fallait la conformer par une image afin qu'elle parû dans toute son essence, sa vertu, sa grandeur et ses effets et alor l'émanation devenait semblable à la Puissance infinie et éternelle si, au contraire, on ne la conformait pas par une image, la puissance n passait pas en acte et s'éperdait, n'étant pas employée, comme il arriv à un homme qui a de l'aptitude pour la grammaire et la géométrie ; s'il n met pas en œuvre cette aptitude, elle ne lui sert de rien ; elle est perdu pour lui, il est absolument comme s'il n'en avait pas. »

Simon voulait dire par là que les Eons, pour ressembler à Dieu, devaien émaner comme lui des êtres nouveaux. Ainsi comme Dieu avait passé d la puissance à l'acte, les six Eons devaient passer de la puissance à l'act L'analogie, cette loi divine, l'exigeait ainsi. Donc les six premières éman tions devinrent à leur tour la cause d'émanations nouvelles.

Les Syzygies continuèrent ainsi à émaner, mâle-femelle, active-passiv comme les six premières. « Il est écrit, disait Simon, qu'il y a deu sortes d'Eons n'ayant ni commencement ni fin, sortant tous d'une seul racine, le silence (la grande Sigê), qui est la puissance invisible et incom préhensible. L'une d'elles nous apparait comme supérieure, c'est la grand Puissance, l'Intelligence de toutes choses, elle régit tout et elle est mâl L'autre est bien inférieure, c'est la grande Pensée, Eon femelle. Ces deu sortes d'Eons se répondant l'une à l'autre forment et manifestent l'inte valle du milieu, l'air incompréhensible qui n'a pas eu de commenceme et qui n'aura pas de fin ».

Admirable tableau ! Voyez-vous cette échelle de l'Etre que Jacob ava entrevue dans un songe, quand il dormait, la tête appuyée sur la pier sacrée de Béthel, sous le firmament constellé du Désert. Les Eons mon tent et descendent par couples les échelons mystérieux. Ils forment l

chaîne ininterrompue qui déroule ses anneaux, dans l'anabase et la catabase, de Dieu au monde, du monde à Dieu ! Et ils sont deux, mâle et femelle, couple divin, anges-femmes, formes associées, pensées unies. Ils composent la trame de l'Esprit et la trame de la Matière, réalisant Dieu dans les choses en ramenant les choses en Dieu. Et la Loi qui les élève et qui les abaisse, qui les noue et qui les dirige, c'est le Feu sacré, le Feu primordial, c'est Dieu, c'est l'Infini, c'est l'Absolu, pour le nommer d'un mot unique, grand, immense, exprimant une chose immense et grande, c'est l'Amour !

Simon nous ouvre ensuite le deuxième monde. Il est peuplé par six Eons qui sont le reflet des six premiers. Ils portent les mêmes noms.

L'air incompréhensible, ou second monde, est habité par le Père, celui qui est, qui a été, qui sera. Sans commencement, ni fin, mâle et femelle, il demeure dans l'Unité. Il se développe comme le feu du premier monde s'est développé. Il se manifeste par sa pensée. Ils se répondent l'un à l'autre. Le Père, qui est la puissance, et la Pensée, sa pensée, ne sont qu'un. Mais cet Un, c'est aussi le Mâle renfermant la femelle, c'est l'Esprit dans la pensée, *Nous en Epinoïa* ! Vous comprenez que l'esprit a une pensée et que cette pensée par la Voie, le nomme Père, le manifeste. Ce Père, c'est aussi Σιγή, c'est le Silence !

Epinoïa, l'Eon femelle, poussée de grand amour, quitta le Père et émana les Anges et les Puissances de qui procède ce monde que nous habitons. Ces Anges, ignorant l'existence du Père, ont voulu retenir Epinoïa, la Pensée. De là, leur chute nécessitant une rédemption.

L'Homme est produit par l'un de ces Anges, le Démiurge, que la Bible appelle Dieu. Il le fait double, selon l'image et selon la ressemblance. L'image, c'est l'esprit qui cerne les eaux de l'abîme dont parle la Genèse. *Spiritus Dei ferebatur super aqua*. L'Homme est un Eon parce qu'il a en lui la ressemblance du Père. Et comme le Père, il produira d'autres êtres. *Il se représentera*.

Nous voici parvenus à la doctrine anthropologique du Mage Samaritain. Le feu est le principe de l'acte générateur, car désirer s'unir à la femme, se nomme *être en feu* (πυροῦσθαι). Ce feu est un, mais double dans ses effets. L'homme transmet le sang rouge et chaud dans le sperme. La femme est le laboratoire ou le sang devient lait. Le sang, principe de la génération chez l'homme, devient aliment chez la femme. Tel le glaive de feu qui tournoyait aux portes de l'Eden, dans les mains de l'Archange, figurait par la circulation de sa flamme vivante, la transformation du sang en sperme et en lait. Sans cette circulation du sang, l'arbre de la vie serait détruit. La mort glacée soumettrait le monde.

Poussant plus avant sa subtile et profonde analyse, Simon expliquait l développement du fœtus après la conception.

Interprétant les paroles adressées à Jérémie: « Je t'ai formé dans l sein de ta mère », il disait que l'homme dans l'Eden, c'est le fœtus dan la matrice. Il voyait, dans les quatre fleuves qui arrosaient le Paradi terrestre, les conduits qui adhèrent à l'enfant et lui portent la nourritur

Etrange et originale conception d'un esprit supérieur. Vue de génie jet sur la physiologie par un grand homme d'un âge primitif. Puissante env lée d'un sage dans la synthèse scientifique.

Il nous faut maintenant revenir à la pensée, à Epinoïa, que les Ange émanateurs de l'Homme ont retenue captive. La pensée ramenée e arrière par son instinct céleste soupirait sans cesse vers Sigê, voula retourner au Père. Les Anges la retenaient, la faisaient souffrir, pour l garder au milieu d'eux. Ils réussirent à l'enfermer dans la prison d'u corps humain. C'est alors que la divine exilée commença à travers l siècles son douloureux exode de transmigrations successives. Cette chu de la Pensée dans la Matière, c'est l'origine du mal. C'est la déchéance. toute déchéance il faut une rédemption ; Ennoïa transmigre, à travers l âges, de femme en femme, comme un parfum passe d'un vase dans u autre vase. Le jour où Simon pénétra dans le lupanar syrien, il y ren contra la Pensée sous la forme de cette Hélène, de cette prostitue qu'il aima et qu'il transfigura par son amour. Il l'aima et il lui appl qua la parabole sublime de la brebis perdue et retrouvée.

Vous voyez le symbole. Comme Simon sauvait Hélène de la dégradatio suprême en la retirant du bourbier, le Sauveur envoyé, par le Père, desce dait dans le monde et délivrait la pensée de la tyrannie des Anges prév ricateurs. Pour accomplir cette œuvre d'amour infini, Sôter, le Sauveu le Fils, quittait l'Un, le Silence, le Feu, traversait tour à tour le premi et le second monde, s'incarnait dans le monde des Corps, ou plutôt revêtait le corps astral, le Périsprit. En Judée, les juifs l'appelèrent Fils. En Samarie, les Samaritains le nommèrent le Père. Chez les Ge tils, il apparut comme Saint-Esprit. Il était la Grande Vertu de Dieu, Simon le Mage se reconnaît en Lui.

Comme Simon s'était mis à la recherche d'Hélène, le Sauveur s'était m à la recherche de l'âme humaine. Il l'avait trouvée dans la Maison d débauche, c'est-à-dire dans le mal. Et comme Simon avait épousé Hélèn le Sauveur avait épousé l'âme.

« A vrai dire, dit le savant Amelineau, ce mythe d'Epinoïa nous par beau. Cette pensée divine, retenue par des créatures inférieures qui lui do vent l'existence et qui veulent l'égaler, dégradée par ces anges et raval

ısqu'à la pire des conditions, ne figure-t-elle pas d'une manière sublime les ains efforts de l'âme humaine voulant arriver à la puissance de Dieu dont lle est l'image et tombant toujours d'abîme en abîme, de turpitude en turitude, tenue sous la domination des esprits jaloux qui lui portent envie, oulant l'empêcher de se relever et de remonter vers celui dont elle est la essemblance ? »

Chacun et chacune de nous, — car nous sommes des Eons — chacun t chacune de nous peut être le Simon d'une Hélène et, renversant les rôles, Hélène d'un Simon. Pour accomplir notre mission de Sauveur, nous les nitiés des Gnoses, nous apparaissons aux profanes, comme semblables à ux par la forme, mais bien supérieurs par l'Esprit. Simon le Mage et Hélène nous ont enseigné, et nous enseignons à notre tour, la Gnose libératrice, la Science illuminative, la Loi, la Parole perdue des Rose-Croix. Nous délivrons nos frères et nos sœurs du joug de l'ignorance et de la uperstition, du matérialisme grossier et du scepticisme superbe. Nous les evêtons de la robe blanche des Initiés. Peu importe où la semence est emée, pourvu qu'elle le soit. Sauvés par la Gnose, nous sommes sauveur à notre tour. Heureux si nous possédons, je ne dirai pas le génie de Simon e Mage, mais son grand cœur et sa douce bonté.

JULES DOINEL.

L'ÉSOTÉRISME

De l'horizon brumeux derrière lequel sont couchés les temps préhistoriques, la Théosophie est venue vers nous. Déesse au vaste front, aux claires prunelles, au visage serein, elle nous apporte la connaissance de la Nature et la connaissance de la Vie ; elle tient à la main la coupe précieuse du savoir secret où les lèvres des élus se sont déjà posées et invite les audacieux à y boire à leur tour. Il en est de vivants qui ont goûté le nectar vivifiant, l'amrita qui désaltère les dieux ; elle l'offre à notre sang lourd et visqueux, père des désirs terrestres et des oublis des vies déjà vécues, endormeur de l'homme supérieur qui est en nous ; elle nous l'offre pour que, purifié et roulant de l'éther au lieu de globules de fer, notre sang puisse ranimer la vie de notre être spirituel, plongé dans un sommeil léthargique.

La science occulte des Orientaux ne provient pas de l'intelligence d'hommes ordinaires, mais de l'esprit d'hommes extraordinaires, non qu'ils

soient d'une structure mentale et physique autre que celle du commun des mortels, mais parce que, dans leur âme, furent développés des pouvoirs qui ont à peine bourgeonné dans la nôtre.

L'idée de la possibilité de développer de tels pouvoirs rencontrera immédiatement des incrédules. Toute idée nouvelle est accueillie au seuil de l'intelligence humaine par la négation. Un peu de réflexion suffit cependant pour faire voir qu'un pareil développement est non seulement rationnellement possible, mais prouvé par l'expérience. Pour en être rapidement convaincu, il suffit de savoir regarder autour de soi; il est vrai que c'est là une opération pour laquelle les hommes ont fort peu d'aptitude; ce que nous savons le moins voir est ce qui chaque jour tombe sous nos yeux.

Le cerveau de Newton n'était-il pas, en mathématiques, autrement puissant que celui d'un paysan qui ne connaît pas l'arithmétique? Pourtant le paysan est un homme de la même espèce que Newton. Quel commerçant habile dans la tenue des livres, serait capable de faire les calculs par lesquels Le Verrier a découvert la planète Neptune, sans la voir? Pourtant Le Verrier était un homme comme tout le monde. Le premier vétérinaire venu est-il apte à faire des découvertes équivalentes à celles de Pasteur? Cependant Pasteur fut, lui aussi, un simple vétérinaire. Les facultés que Pasteur, Le Verrier et Newton ont mises en œuvre pour arriver à leurs découvertes sont humaines et de plus elles sont latentes dans tous les hommes qui ne connaissent rien à la physiologie, à la chimie organique, à l'astronomie, aux mathématiques.

Il y a donc, dans l'être humain, des facultés latentes qui se développent plus ou moins chez certains individus, pas du tout chez le grand nombre. Il suit de là, logiquement, qu'on peut admettre qu'il est possible que certaines facultés latentes, non seulement dans le commun des hommes, mais aussi chez des gens comme Pasteur, Le Verrier, Newton, peuvent être développées chez des personnes placées dans des conditions spéciales d'éducation.

Que Newton, Le Verrier, Newton eussent gardé pour eux leurs découvertes et l'humanité ne saurait rien encore de ce qu'ils lui ont appris. Mais qu'au lieu de les garder pour eux seuls, ou, comme ils ont fait, de les révéler à qui a voulu les apprendre, il les eussent seulement transmises à un petit groupe de disciples qui, partant des données fournies par ces grands hommes, auraient à leur tour, dans le silence, fait des découvertes par eux transmises de la même façon et cela pendant des siècles, n'est-il pas évident que dans vingt, quarante siècles d'études secrètes, le corps des initiés serait parvenu à des connaissances insoupçonnables pour la

masse des hommes, et dont les résultats, si tout à coup on lui en montrait quelques-uns, lui sembleraient merveilleux, miraculeux, et surtout incroyables pour ceux qui n'en auraient pas été témoins?

Ce que nous venons de supposer pour les découvertes de Newton, de Le Verrier, de Pasteur, est précisément ce qui s'est fait pour la science orientale, qui est restée occulte et qu'on ne communique qu'à un groupe relativement petit d'initiés bien choisis.

Aujourd'hui, ces initiés, qui savent des choses que nous ne soupçonnons même pas, ont jugé à propos de communiquer un peu de leur savoir aux hommes de l'Occident. On l'acceptera ou on le rejettera, cela leur est indifférent. Mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'ils s'amusent à discuter avec nous sur ce qu'ils nous communiquent. Imaginez le mathématicien Joseph Bertrand se croyant obligé de passer son temps à discuter les objections et à éclaircir les doutes des écoliers de dix ans qui apprennent l'arithmétique. N'a-t-il pas quelque chose de mieux à faire que de perdre son temps à une pareille occupation?

Nous autres, Européens, nous sommes affectés d'un curieux travers d'esprit. Faites connaître un résultat de physique ou de chimie à un ignorant; il voudra discuter ce résultat, vous posera une kyrielle de pourquoi et de comment et prendra, sans en avoir conscience, la posture d'un examinateur entendu du fait scientifique que vous lui aurez communiqué, sans connaître le premier mot de ce qu'il faut savoir pour comprendre ce fait. Chez nous l'ignorance a l'air de faire une grande faveur à la science rien qu'en daignant lui prêter ses oreilles bouchées. Elle se pose en reine, écoutant le rapport d'une humble servante. C'est le renversement des rôles naturels.

La science orientale, qui a conscience de sa dignité, n'accepte pas une attitude de vassale à l'égard de l'ignorance. C'est elle qui est la reine; elle parle, à l'ignorance de la comprendre si elle peut; si elle ne peut pas, tant pis. Laquelle des deux y perd?

Si l'on avait dit à un savant du dernier siècle que la lumière emportait avec elle l'image de tous les objets sur lesquels elle s'était réfléchie, le savant aurait probablement ri de pitié, attendu qu'il n'avait jamais constaté un pareil fait, ou bien s'il avait été un sage, aurait répondu qu'il n'en savait rien. Dans notre siècle, la photographie a prouvé qu'il en est ainsi. Le vulgaire lui-même n'en est pas étonné, car l'étonnement suppose toujours au moins un commencement de réflexion, et l'aptitude à réfléchir est ce qui manque le plus chez le vulgaire. Les savants ont essayé d'expliquer le phénomène avec des mots qui n'expliquent rien du tout, mais qui, néanmoins, contentent tout le monde, et tout le monde admet aujourd'hui que

c'est là un fait naturel. Il y a trois siècles on aurait brûlé comme sorcier celui qui se serait avisé de faire le portrait d'une personne par une pareille opération.

Aujourd'hui, on ne passera plus pour sorcier, mais on a de grandes chances de passer pour fou, si l'on dit aux savants que la lumière, réfléchie sous certains angles, montre aux yeux de certains hommes ayant un cerveau capable de la percevoir, l'image du Dieu qui est l'organisateur de notre monde et dont la volonté lui dispense constamment la vie. A tout le moins les savants ne manqueront pas de vous rire au nez, à plus forte raison les ignorants, et pourtant on en arrivera à photographier Dieu, c'est-à-dire l'esprit ou plus exactement le groupe d'esprits qui est l'âme du soleil. Ce sera là une belle preuve de l'existence de Dieu ; il est vrai que les dévots affirmeront que c'est Satan.

Parmi les occultistes d'Orient, il en est qui voient notre Dieu — et bien d'autres, il y en a des millions et des milliards — et même peuvent recevoir des enseignements de sa bouche ou, pour être plus exact, de sa pensée. Ils conversent avec lui, pas tout à fait comme de pair à compagnon, parce qu'ils ont le sentiment des distances, mais comme un inférieur avec un grand supérieur, comme un disciple docile avec un maître vénéré.

Quand on comprendra ces choses, trouvera-t-on encore qu'avec de tels professeurs pour les instruire, il y ait lieu de s'étonner que les occultistes orientaux en sachent autrement long que nos savants d'Europe avec leurs pauvres méthodes tâtonneuses et leur aveuglement intellectuel ?

GUYMIOT.

LES PROPHÉTIES

Un an devant le conflit italique,
Germain, Gaulois, Espagnol pour le fort,
Cherra l'escolle maison de république
Où, hormis peu, seront suffoquez morts.

NOSTRADAMUS, Centurie II, 39.

Qu'est-ce que prophétiser ? C'est décrire les événements à venir. Impossible, dit le sceptique. Pourquoi ? Parce qu'on ne comprend pas la possibilité de ce fait.

Bien des choses existent dont nous ne comprenons pas la possibilité, et même, si nous y regardons de près, nous acquérons vite la conviction que nous ne comprenons la possibilité de rien ! Nous constatons l'existence des

choses sans la comprendre, sans concevoir la raison qui la fait apparaître. Mais les sceptiques ne vont pas si loin dans leurs réflexions, car ils sont de grands paresseux d'esprit; ils croient comprendre les choses parce qu'ils ont l'habitude de les percevoir et de les concevoir.

L'Univers ne serait pas grand'chose, s'il n'était composé que des objets et des phénomènes que nous pouvons ou croyons pouvoir actuellement comprendre. Heureusement pour lui que ses conditions d'existence se passent parfaitement de notre opinion pour le produire et le maintenir.

Le sceptique, sans s'en douter, base ses vues générales sur cette hypothèse latente que l'univers est soumis à sa petite compréhension et ne peut se passer du bon vouloir humain pour exister; le sceptique est au fond convaincu, bien qu'il ne s'en soit jamais rendu compte, que l'univers ne vit pas pour son propre compte, mais tout juste comme il convient à l'homme de le faire vivre. La forme de scepticisme dont nous parlons actuellement n'est pas autre chose qu'un déguisement de l'erreur anthropocentrique. Ce n'est pas l'univers qui est soumis aux conditions mentales de l'homme, mais celles-ci qui sont soumises à l'univers.

Tout ce qui arrive à l'existence ne le fait qu'en vertu de conditions qui le déterminent à exister. Voilà un axiome admis par tous les penseurs. Les événements qui arrivent sur terre sont donc le résultat des conditions d'existence qui les font apparaître.

Où sont ces conditions d'existence? Le sceptique n'en sait rien; et, en vertu de cette ignorance et de la bonne opinion qu'il a de lui-même, opinion qui rend pour lui douteux le fait que quelque chose puisse exister sans qu'il en ait connaissance, il est tout disposé à croire que les conditions déterminantes de l'univers n'existent nulle part puisqu'il ne les perçoit pas directement.

L'occultisme nous apprend que notre monde est composé de trois mondes distincts en nature et qui ont avec nous des rapports d'ordre différents; ces trois mondes composants du nôtre sont le physique, l'astral et le spirituel. Nous percevons le monde physique, c'est-à-dire qu'il fait naitre dans notre conscience des images de ce qui le constitue; dans l'état de veille, le monde astral n'a pas ordinairement avec nous cet ordre de relations; il se manifeste alors à notre conscience sous forme d'idées naissant en dehors du concours actuel d'un objet physique, sous forme de sentiments, d'émotions, de passions; le monde spirituel ne se manifeste aussi à nous dans ce que nous appelons notre état normal que sous forme d'idées et de sentiments. Mais, durant le sommeil, nous percevons les objets constituant le monde astral, comme dans la veille nous percevons les objets constituant le monde physique, et cette perception forme ce que nous appelons les

rêves ; dans le sommeil sans rêves — ou que nous croyons tel — et dans certains états qu'on désigne sous le nom d'extase (samadhi), la conscience humaine peut percevoir le monde spirituel.

Les trois mondes existent aussi réellement l'un que l'autre, malgré l'opinion courante qui attribue toute la réalité au monde physique. On désigne encore ces mondes sous le nom de plans d'existence et on dit que l'homme vit sur le plan physique, sur le plan astral et sur le plan spirituel.

L'occultisme nous enseigne encore que tout ce qui se manifeste sur le plan physique a d'abord existé sur le plan spirituel et sur le plan astral, et de plus que les temps de ces trois plans ne coïncident pas.

Arrêtons-nous un moment devant cette idée de temps que nous connaissons fort peu, justement parce qu'elle nous est très familière.

D'où vient la notion de temps? De la succession des phénomènes que nous percevons et de la mémoire. Si nous étions dépourvus de mémoire, nous ne saurions pas que les phénomènes se succèdent; il n'y aurait jamais pour nous que du présent, mais point de passé ni d'avenir.

Notre idée commune du temps est un rapport entre le mouvement de rotation de la terre et la succession des phénomènes objectifs dont nous avons la perception et subjectifs dont nous avons conscience. Le temps est une idée, un produit complexe dans lequel la pensée entre comme facteur, mais n'est pas une réalité d'ordre physique.

Un peu de réflexion suffira à nous en convaincre. Nous n'avons aucun moyen de savoir si la vitesse de rotation de la terre est constante ou variable ; ce mouvement pourrait avoir lieu par moments avec une vitesse double de l'habituelle sans que nous en eussions conscience, pourvu que les phénomènes objectifs et subjectifs dont nous avons connaissance prissent aussi une rapidité de succession double. Comme, en pareil cas, le rapport que nous nommons temps serait le même, nous ne verrions nulle part de changement.

Mais si la vitesse du mouvement de la terre devenait double sans que la succession de nos perceptions et de nos conceptions changeât de rapidité, le temps serait pour nous réduit de moitié ; nous n'éprouverions plus dans un jour d'alors que la moitié des sensations que nous éprouvons dans un jour d'à présent ; la journée n'aurait plus pour nous dans ses vingt-quatre heures que la durée de douze heures d'à présent.

Si, au contraire, la rapidité de succession de nos sensations devenait double, sans que le mouvement de la terre changeât de vitesse, nous éprouverions durant un jour deux fois autant de sensations que nous en éprouvons aujourd'hui ; le temps aurait doublé ; nos jours seraient de quarante-huit des heures que nous connaissons.

Ces réflexions font comprendre que le temps est un phénomène mental et non une chose objectivement permanente, comme le croit l'opinion vulgaire. Il suit de là que les objections contre la possibilité des prophéties qu'on tire de cette fausse notion que le temps a une existence objective, sont sans valeur.

Après ce qui vient d'être dit, il est facile de se rendre compte de la sensation de longueur de temps qui nous est fournie par certains rêves ; les perceptions et les conceptions s'y sont produites avec une telle rapidité qu'il nous aurait fallu de longues années de vie physique pour en éprouver autant.

Les rêves sont la vie humaine sur le plan astral, et ce plan contient les forces qui produisent les phénomènes du plan physique ; il y a donc des concordances entre eux; *mais il n'y a pas de concordance de temps entre eux.*

La compréhension de la non-concordance du temps entre le plan physique et le plan astral et de ses conséquences est une des plus grandes difficultés à surmonter pour avancer dans la voie des études occultes. Il y a des cerveaux qui ne sont pas suffisamment développés pour parvenir à cette compréhension ; il y en a même qui ne sont pas développables jusque-là. Aussi est-ce un dogme en occultisme que tous les individus ne sont pas également aptes à l'acquisition du savoir et qu'il est inutile de l'offrir à ceux qui ne peuvent pas en profiter. D'ailleurs, dès qu'on a compris la possibilité de découvrir les faits occultes, on est tenu de faire cette découverte par ses propres efforts. Une intelligence incapable de découvrir les vérités occultes par son activité propre serait incapable de les comprendre si on les lui révélait ; voilà pourquoi les initiés se taisent ou nous posent seulement quelques jalons pour nous aider à trouver la voie. *Cherchez et vous trouverez* est la devise des études occultes.

Les forces astrales dont l'action produit les phénomènes physiques s'agencent d'abord sur le plan astral et y font la répétition de ce qu'elles exécuteront sur le plan physique, absolument comme des acteurs répétent une pièce de théâtre des mois avant le jour où elle sera exécutée devant le public. Pourquoi cette répétition ? Parce que l'astral ne se transforme pas immédiatement en physique, parce qu'il lui faut des conditions spéciales pour que cette transformation ait lieu, et justement un des buts des répétitions astrales est d'amasser les conditions de passage au plan physique.

Lorsqu'on veut construire un monument, on commence par en faire le plan, lequel peut être dessiné dix ans, vingt ans, cinquante ans avant le jour où le monument sera achevé. Le plan est bien une des conditions de

la construction du monument ; mais il n'est pas la seule, il y faut encore des matériaux, des outils, des ouvriers, des journées de travail. Cependant tous ceux qui voient le plan peuvent savoir ce que sera le monument, quoique sa construction puisse n'avoir lieu que bien des années après leur mort. Dans le monde astral, il y a les plans des événements terrestres futurs ; pour prophétiser il s'agit tout simplement d'aller au musée où ils sont exposés. C'est uniquement parce que cette visite n'est pas à la portée du premier venu que les prophètes sont rares.

Il n'y a pas besoin d'aller bien loin pour rencontrer le monde astral ; il est mélangé au monde physique et des portions en sont contenues en nous. Un homme fait planter des arbres avec l'intention de les faire couper vingt ans plus tard. La volonté de cet homme est une des conditions déterminantes de la croissance des arbres qu'il fait planter et, en définitive, de tous les incidents de leur vie de végétaux ; c'est en partie grâce à lui que leurs bourgeons pousseront au printemps, que les brises chanteront dans leurs feuillées, que les oiseaux y bâtiront des nids, que les vents d'automne feront choir sur le sol les feuilles jaunies et que les frimas d'hiver seront posés comme fourrures blanches à leurs rameaux ; cette même volonté est aussi une condition déterminante de la mort des arbres ; qui la connaît sait quel sera leur sort et peut le prophétiser. Avant que les vingt ans soient écoulés, l'idée de la coupe des arbres (répétition astrale de ce fait physique à venir) se présentera bien des fois à l'esprit du propriétaire ; tous ceux qui auront connaissance de cette idée chaque fois qu'elle se présentera, connaîtront le sort des arbres. Les idées que nous devons réaliser à long terme sont des exemples de la préexistence astrale des phénomènes du plan physique.

Le sens commun imagine volontiers que l'univers tout entier, visible et invisible, est soumis aux lois qu'il découvre dans le domaine des perceptions physiques, et uniquement à celles-là, et de plus que le temps terrestre gouverne les événements de l'univers. C'est là une erreur.

Le temps astral et le temps spirituel ne concordent nullement avec le temps physique. Les sphères astrale et spirituelle d'un astre ne tournent pas sur elles-mêmes avce la vitesse de la sphère physique, mais avec une vitesse qui leur est propre. Cette différence des trois mouvements mélangés produit tous les phénomènes dont nous sommes témoins et bien d'autres que nous ne soupçonnons pas.

Il faut remarquer que tous les faits à l'égard desquels le don de prophétie s'est exercé n'étaient pas des faits purement matériels, mais des événements, des manifestations de l'activité humaine généralement ; ils contenaient par conséquent une forte dose d'astralité.

Pour prophétiser, il faut voir ce qui se prépare dans le monde astral pour s'incorporer ou se manifester dans le monde physique. Il y a une chose dont on ne se rend pas compte, c'est que par notre âme nous faisons partie du monde astral tout comme par notre corps nous faisons partie du monde physique ; nous sommes en relations aussi continues avec l'un qu'avec l'autre ; chez la masse des hommes les relations avec le monde astral restent à l'état inconscient, tandis que chez les gens doués de seconde vue elles arrivent à l'état conscient.

Tout phénomène qui se produit sur le plan physique a une cause astrale ; par la différence de mouvement des deux sphères, il n'est pas toujours possible à cette cause astrale d'entrer immédiatement dans le domaine physique ; elle rôde sur la frontière de ce domaine, attendant le moment favorable pour y pénétrer. C'est alors que les gens doués de seconde vue, capables de prophétiser à quelques jours ou à quelques lunes de distance, aperçoivent l'image astrale des événements qui s'accompliront. Il est à remarquer que cette faculté de seconde vue est localisée en certains pays. En Ecosse et aux îles Shetland elle est très fréquente ; les sorciers lapons et esquimaux sont renommés pour leur aptitude à prédire les événements à venir. On a donné de ce fait une explication qui est sur le chemin de la vérité, en l'attribuant à certaines conditions spéciales du magnétisme terrestre dans ces endroits. Ce qu'en savoir ordinaire on appelle magnétisme est appelé matière astrale en occultisme.

Il faut savoir que chaque astre est composé de trois sphères : la physique, l'astrale et la spirituelle ; que la première est située dans les deux autres et qu'elle est pénétrée de part en part par la substance les composant. Chaque sphère a son mouvement de rotation propre et l'axe de rotation des sphères astrale et spirituelle de la Terre ne coïncide pas avec l'axe de rotation de la sphère physique ; de là ce qu'on nomme les perturbations dans l'ordre physique et dans l'ordre moral.

GUYMIOT.

LE BOUDDHISME ÉSOTÉRIQUE

D'après SINNETT (1)

SŒURS ET FRÈRES,

Nous reprenons aujourd'hui l'étude du Bouddhisme ésotérique de M. Sin
nett. Quoique fatigués déjà, j'ose espérer que tous vous voudrez bien accor
der une attention particulière au sujet transcendant mais aride dont j'ai
vous entretenir.

Nous entrons en effet, par l'esquisse de l'Evolution et de la Chaîne pla
nétaire, dans le domaine de la vraie métaphysique. Plus tard, vous pour
rez acquérir la certitude que ces doctrines ne sont pas exclusivemen
hypothétiques. Mais, pour l'instant, je ne réclame de vous qu'un espri
largement ouvert afin que vous puissiez bien saisir les vastes lignes d
grandiose procédé de l'évolution tourbillonnant autour des mondes qu
forment la Chaîne planétaire de notre système solaire.

Veuillez donc vous figurer que nous sommes au début, pour ainsi dire
d'un *Manvantara* ou période d'activité de la nature, après un *Pralaya* o
phase de non-activité.

Les Forces ou Esprits théogénésiques viennent d'émaner de Parabrahm
ces Forces elles-mêmes ont développé les Esprits cosmogénésiques qui
leur tour émanent les Forces Elémentales.

Ces dernières ont évolué les noyaux des mondes qui composent notre sys
tème solaire, et ces mondes, ou planètes, au nombre de 7, font une cou
ronne à l'astre qui nous éclaire. Leur réunion est la *Chaîne planétair*
dont chaque planète représente un anneau.

C'est à travers ces mondes que nous allons étudier les lois de l'*Évolutio*
des différents règnes de la nature.

L'Evolution particulière, sur un seul monde, constituera ce que nou
nommerons un *petit Cycle;* et l'Evolution générale, sur la Chaîne entière
prendra le nom de *grand Cycle*.

Afin de ne point vous désorienter outre mesure, au milieu de ces monde
encore inconnus de la plupart d'entre vous, nous tenons à vous en indique
un de votre connaissance: la Terre.

Cette planète, comme vous pouvez le voir dans notre diagramme, est l

---

(1) Conférence faite à l'*Hermès* par le Vice-Président.

ıatrième, soit D. Elle se trouve donc à *mi-chemin* de la *Chaîne planétaire*, est-à-dire juste au point de jonction de l'*arc descendant* qui représente *Involution* ou *descente de l'Esprit dans la matière* et de l'*arc ascendant* ıi représente l'*Evolution* ou *ascension de l'Esprit hors de la matière.*

Et maintenant munis de ces renseignements comme d'une boussole, ıgnons le large...

L'ÉVOLUTION
ET
LA CHAINE PLANÉTAIRE

L'ANNEAU MANQUANT

La *Science occulte* est la plus *spiritualiste* de toutes les sciences. Cepenınt, fait qui peut paraître tout au moins étrange aux intelligences superciellés, elle explique par l'effet de l'*Evolution*, tous les phénomènes qu'elle ncontre dans tous les systèmes divers, mais analogues, de la nature ; car, ıur la *Science occulte*, c'est l'éternel procédé de l'évolution qui régit tous s phénomènes.

Darwin n'a donc découvert, et expliqué par sa théorie, qu'une bien petite ırtie d'une vérité naturelle d'une plus vaste envergure.

Les Occultistes peuvent, eux aussi, donner l'explication de la marche olutive et cela sans dégrader les plus hauts principes de l'homme.

Pour nous, en effet, le *physique* et le *spirituel* ne sont pas des ennemis réconciliables; bien au contraire, ils se pénètrent si intimement qu'ils ne nt qu'*un*, se présentant sous des aspects différents.

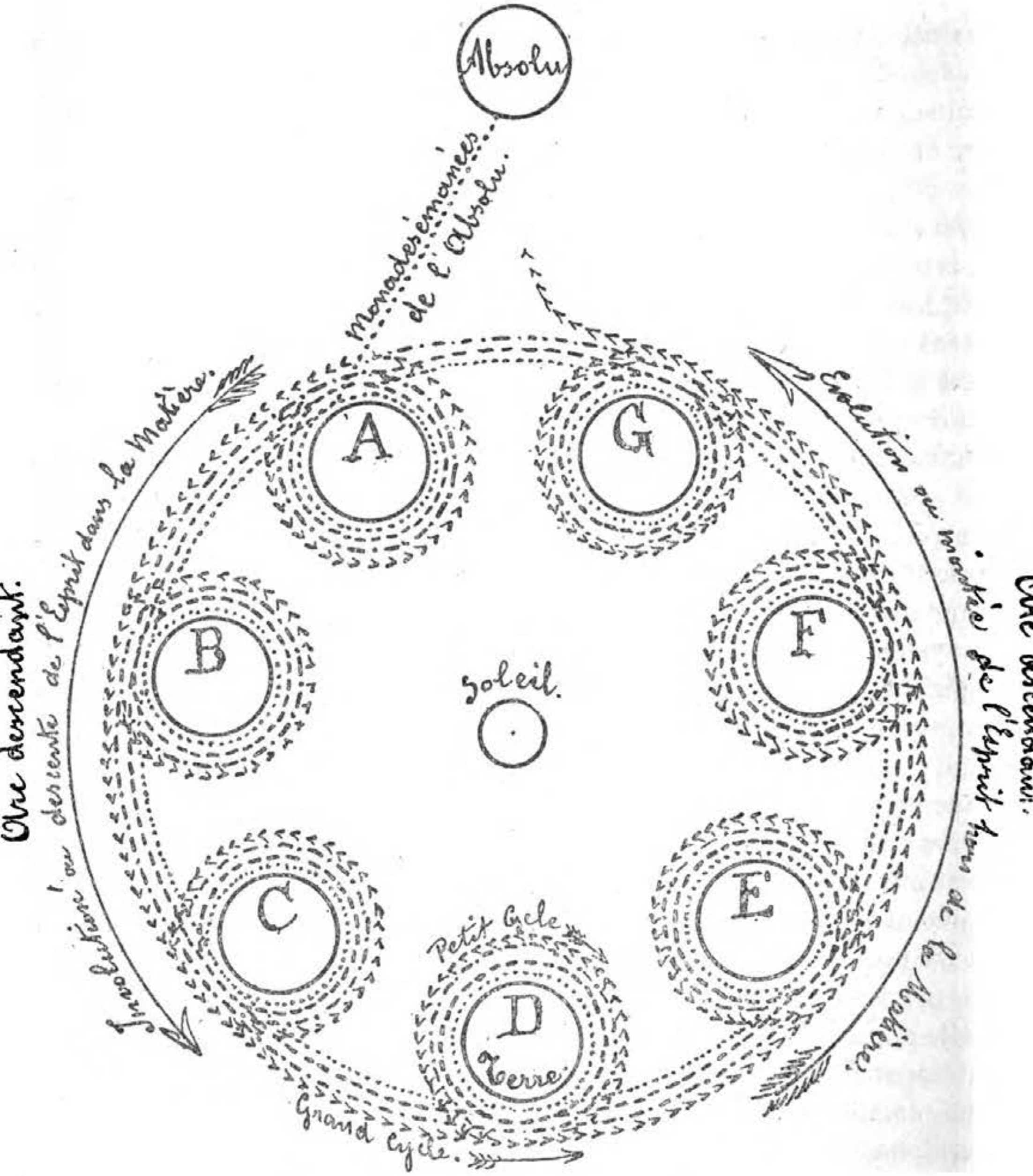
Le premier fait que la *Science occulte* propose à notre observation se pporte à l'origine de l'homme sur ce globe, et l'étude de ce phénomène t appelée à dissiper les ténèbres qui planent encore sur l'idée que se fait dinairement la science officielle au sujet de l'*évolution*.

D'abord comprenons bien ceci : c'est que l'*évolution n'a pas son point départ sur cette planète ;* l'apparition de l'*évolution* sur cette terre n'est ıe le *résultat d'évolutions antérieures* auquel ont contribué plusieurs ondes de divers plans de matérialité et de spiritualité.

Toutes les existences, quelles qu'elles soient, *subissent cette Loi* de chanment, de progrès, d'évolution, c'est-à-dire franchissent les différentes apes qu'elles doivent parcourir *sur des mondes successifs*.

Cette idée n'est point une hypothèse pour la *science occulte ;* c'est un fait rtain, *vérifié*, et qui, parmi les occultistes, ne soulève ni un doute ni une ntradiction.

Fig. I. La chaîne planétaire.



...... Evolution du Minéral,
------ " du Végétal,
–·–·–· " de l'Animal,
>>>>>> " de l'Homme.

G Caminade

La vie, le procédé évolutionnaire de notre planète, et tout ce qui la constitue, avec ses habitants minéraux, végétaux, animaux et hominaux, *sont unis* par un lien étroit *à la vie et au procédé évolutionnaire d'autres planètes.*

La Terre n'est qu'un anneau d'une puissante chaîne de mondes.

Sur un globe seul, la nature ne saurait se donner carrière, et, pour les procédés d'évolution qu'elle emploie à faire sortir du chaos l'espèce humaine, à pousser l'homme vers l'immortalité, *il lui faut plusieurs globes* et non pas un nombre infini. *Sept lui suffisent.*

Ces globes, qui nous semblent séparés par rapport à leur matière, *sont étroitement unis par des courants de forces subtiles* dont on ne peut nier l'existence, puisque l'existence de ces forces de ces médiateurs éthérés qui relient tous les corps célestes visibles se prouve par le seul fait que *nous pouvons les voir.*

C'est le long de ces courants que les éléments de vie vont d'un monde à un autre monde.

Comme quelques cerveaux pourraient penser que l'âme, survivant au corps, est attirée ou poussée par ses propres affinités vers le monde ou les corps qui lui seraient sympathiques et qu'ainsi s'accomplit l'évolution, il nous faut détruire cette erreur.

Le procédé réel est bien plus méthodique.

Le système de notre monde solaire forme un circuit que toutes les entités spirituelles individuelles doivent parcourir en entier, et l'*évolution de l'homme n'est terminée qu'une fois le cercle complet parcouru plusieurs fois.*

Dans ce moment, il faut vous en souvenir, nous sommes en voie d'évolution et cette évolution est bien loin d'être achevée.

C'est à travers tout le système de ce monde solaire que notre marche progressive atteindra le plus haut point de l'évolution, et c'est dans une forme toujours plus élevée que nous revenons et revenons encore sur la terre.

Rappelons-nous aussi qus les autres mondes, formant la chaîne à laquelle appartient notre terre, ne sont pas exactement, ou même approximativement adaptés à l'existence matérielle qui est notre lot ici-bas.

Une semblable organisation serait un non sens.

Tous sont dissemblables dans leurs aspects extérieurs, mais *leur suprême caractéristique est la proportion dans laquelle* l'Esprit *est mêlé à la* Matière.

Vous pouvez donc considérer *notre terre* comme un monde où, pour l'heure, l'*esprit fait* à peu près *équilibre à la matière.*

Cependant il n'en faudrait pas conclure que sa position soit élevée sur

l'échelle de l'évolution, car c'est le contraire qui a lieu : notre petite pla-nète y occupe une des places inférieures.

Les mondes les plus élevés sont ceux où l'esprit prédomine le plus lar-gement.

Plus tard nous parlerons d'un autre monde faisant aussi partie de l chaîne, ou mieux tenant à la chaîne mais situé en dehors du circuit; dan ce monde la matière domine, et cela d'une façon bien plus positive que su la terre.

Mais ici une question se pose.

Les mondes supérieurs — que doit habiter l'homme pendant la cours évolutive — deviennent-ils de plus en plus spirituels dans leur constitu-tion, la vie, sur ces planètes, s'épurant de plus en plus ?

Bien que la réponse à cette question paraisse devoir être affirmative, l'on réfléchit bien on comprendra qu'il ne peut pas et ne doit pas en êtr ainsi dans l'un et l'autre cas, puisque ces mondes forment une chaîne sans fi

Ce sont des rondes gigantesques qu'exécutent les mondes en voie d progrès.

S'ils avançaient droit devant eux, toujours, toujours, sans jamais reven en arrière, là on pourrait avec raison supposer que, partis de la Matiè absolue, ils doivent aboutir à l'Esprit presque absolu.

Mais la nature dans sa marche suit toujours des lignes courbes et n s'égare jamais dans des voies où elle ne peut rétrograder.

Le premier comme le dernier des mondes développés, — car la chaîn entière a évolué aussi par degrés, — le plus en arrière et le plus en avan *sont tous deux les plus immatériels*, les plus éthérés de la série.

Ce qui se comprendra facilement, puisque le monde le plus avancé de l série n'est pas un lieu de *finalité* et puisqu'il nous ramène à son plus proch voisin, le premier du circuit, comme décembre nous ramène à janvier.

Et ce n'ost pas tout à coup que la *Monade humaine* est tombée d'un éta gradué de développement dans celui où, depuis des millions d'années, elle commencé son lent mouvement ascensionnel.

Le monde qui est arrivé au point le plus élevé de l'arc de cercle ascen dant est, par ce fait même, le premier sur l'arc du cercle descendant; semble alors qu'au point de vue du développement il doive rétrograder mais il n'en est rien; il n'y a jamais de descente. Chaque évolution accomplie est toujours une évolution ascendante, un progrès réalisé.

Et, pour la *Monade spirituelle* ou *Entité*, dans n'importe quel éta d'existence qu'elle traverse pour arriver au but final, *quand un cycl est accompli, c'est toujours dans un état plus élevé qu'elle recommence l parcours d'un cycle nouveau*.

Aussi est-ce un pas de fait en avant quand, arrivée au monde G, la *lonade* retourne au monde A qui s'est également développé progressivenent pendant le passage de la *Monade* sur les autres mondes intermédiaires.

En un mot, l'échelle de la perfection spirituelle est une *spirale* que décrit a *Monade* en sa longue route progressive.

C'est parce que les évolutionnistes modernes n'ont jamais pu saisir cette dée, qu'ils se perdent dans des spéculations infinies à la recherche d'un *nneau manquant* dans la longue chaîne qui relie les êtres.

En effet, ils ne peuvent trouver cet anneau puisqu'ils le cherchent sur n monde où il n'est pas. Formé dans un but temporaire, il est clair que, on but atteint, il a dû disparaître.

Comme il sera facile de s'en rendre compte par les explications qui suiront, on peut dire que l'anneau manquant est resté sur le monde (ou la lanète) que le règne, dont il fit partie, vient de quitter, après y avoir éveloppé sa forme définitive qu'il verra évoluer sur le monde suivant.

L'homme, disent les Darwinistes, était autrefois un singe. C'est vrai, nais le singe connu des Darwinistes ne deviendra pourtant jamais un omme. C'est-à-dire que la forme actuelle du singe ne se modifiera pas de énération en génération à tel point que la queue et que les pieds, les nains et le reste deviennent des membres, un cerveau d'homme, etc.

Ces changements ont bien lieu d'espèce à espèce, mais la science moderne voue qu'on n'en saurait conclure au changement d'une espèce en une utre, changement qui aurait pu se produire, mais à des intervalles de emps incalculables, et par l'extinction complète des formes intermédiaires, ar l'extinction de ces premières formes n'a jamais été mise en doute, nême pour toutes les formes, toutes les espèces de tous les règnes, minéal, végétal, animal, hominal.

L'impulsion de la vie développant, à chaque grand cycle accompli, les ifférents règnes de la nature, nous explique comment on peut combler es lacunes que nous observons entre les formes animées qui peuplent en e moment la Terre.

En un mot, c'est sur le monde A qu'il faut chercher l'anneau manquant.

Les *Monades*, en accomplissant leur *grand cycle* autour de notre système e mondes dans le règne animal, passent sur un autre monde (ou planète) uand elles ont terminé leur *petit cycle* d'incarnations animales sur le ôtre; et quand, dans la suite des temps, l'heure sonne pour leur retour ans un nouveau *grand cycle,* elles sont prêtes pour l'incarnation humaine, t la forme humaine se trouve alors dans les conditions voulues pour rece oir son habitant, son tenancier spirituel.

Mais si nous retournons assez loin en arrière, nous arrivons à une

période où aucune forme humaine n'était prête à se développer sur la terre, et nous nous trouvons à cette époque où les *Monades spirituelles* venaient accomplir leur cycle sur les premiers et les plus bas plans de l'humanité. Et, à ce degré de leur évolution, lorsque, dans leurs tournées subséquentes elles arrivaient dans le monde A où il n'y avait que des formes animales, elles provoquaient alors sur place le développement des plus hautes de ces formes animales en la forme requise, qui est l'anneau manquant tant cherché.

Prise d'un certain côté, cette explication s'accorde avec les conclusions des évolutionistes Darwiniens, en ce qui touche le développement et l'extinction de ces anneaux manquants.

Notons cependant que le procédé naturel d'évolution qui s'opère actuellement par le fait des influences locales et par la sélection sexuelle, ne peut être regardé comme ayant pu ou comme pouvant produire ces formes intermédiaires.

L'impulsion de vie qui donne lieu à une nouvelle évolution d'organismes plus élevés se produit, ainsi que nous l'avons déjà dit, par une sorte d'élan, de poussée.

Les *Monades spirituelles*, se trouvant dans l'état approprié à la nouvelle forme qu'elles doivent habiter, se pressent en avant pour commencer un nouveau *grand cycle* d'évolution. Elles bondissent sur la première planète A qu'elles envahissent et répandent sur toute sa surface comme une efflorescence de quelque chose de plus élevé, de meilleur que ce qui les précédait.

Les *formes* nouvelles se multiplient en se répétant des milliers et des milliers de fois elles-mêmes, et s'élancent bientôt dans une période de croissance.

Les *Monades* s'essaient dans les nouvelles *formes intermédiaires* qu'elles modifient progressivement jusqu'au moment où, abandonnant ces formes impropres, elles adoptent définitivement la dernière forme adéquate évoluée. Les formes intermédiaires ne pouvant plus évoluer, s'éteignent.

Voilà comment procède l'*évolution* en ce qui regarde son impulsion essentielle, puis elle continue sa marche hélicoïdale à travers les mondes jusqu'à l'entier achèvement du grand cycle.

Le *flux de la vie*, la *vague d'existence*, l'*impulsion spirituelle*, le *mouvement initial*, passe, avons-nous dit, ou se manifeste de planète en planète par *poussées*, par *bonds* et non par un flot continu et régulier.

Cela doit nous aider à comprendre comment s'opère l'évolution de la vie sur la chaîne des mondes dont le nôtre est un anneau, et peut aussi nous aire saisir plus aisément leur naissance même. Car le procédé dont nous

nous occupons ne regarde pas que l'existence d'une réunion de globes sur lesquelles la nature travaille à développer la vie ; c'est le procédé universel de procréation des mondes, et l'évolution de chaque globe est le résultat d'une évolution antérieure et la conséquence d'impulsions émanant de ses prédécesseurs dans la surabondance de leur développement.

Et maintenant jetons-nous dans l'extrême passé.

Derrière la moisson humaine produite par l'impulsion de vie, nous voyons la récolte de formes animales ; derrière celle-ci, la croissance des formes végétales qui ont derrière elles les formes minérales qui, elles aussi, sont le résultat d'un quelque chose qui, lui-même, était un produit naturel évolué.

Et si notre esprit est assez hardi pour tenter de pénétrer dans ce mystérieux et profond lointain, nous pouvons suivre ainsi l'incommensurable série de *manifestations* jusqu'au *non-manifesté* de toutes choses.

Mais quittons, pour l'instant, ces hautes et profondes questions de pure métaphysique et contentons-nous de constater que nous pouvons raisonnablement, que nous le devons même, si nous avons bien saisi cette étude, concevoir que c'est une véritable *impulsion de vie* qui a donné naissance au minéral ; le même genre d'impulsion qui fit qu'une race de singes put s'élever en une race d'hommes rudimentaires.

La science occulte peut remonter, au moyen de ses profondes études, au delà même de la période où le minéral commence à exister comme tel. Car dans son procédé de développement des mondes que la nébuleuse embrasée a jetés dans l'infini, la nature commence avec quelque chose qui précède le minéral.

Elle commence avec les *forces élémentales* qui contiennent en elles tous les phénomènes qui peuvent tomber sous les sens de l'homme.

Que de choses à dire sur les *forces élémentales !* Que d'étonnements une plus longue étude de ces forces produirait, et quelle lumière jetterait sur les questions qui passionnent tous les penseurs, une connaissance, même bien légère, de ces puissances mystérieuses !

Mais il nous faut, quant à présent, abandonner ce sujet.

Retournons à nos mondes, au moment où le premier de la série, le globe A, nous a été montré comme étant *beaucoup plus éthéré*, *plus dominé par la vie de l'esprit*, beaucoup plus éloigné de la matière telle que nous la comprenons, que le monde sur lequel nous sommes maintenant occupés à faire des expériences personnelles.

Aussi ne doit-on pas être trop sévère pour notre organisation humaine encore grossière, si l'on pense au point de départ relativement peu éloigné de l'humanité et si l'on ne s'imagine notre globe A que comme un amas

de formes minérales ; et ici, l'expression « formes minérales » veut seulement dire que ces formes n'étaient nullement du domaine des organismes végétaux plus élevés qu'elles.

Ceci peut nous sembler étrange avec l'idée d'épaisseur, de densité, que nous attachons toujours dans le premier moment au mot matière.

Ces formes, au contraire, étaient très éthérées, constituées par une matière de la qualité la plus déliée et la plus subtile et en laquelle l'autre pôle caractéristique de la nature, l'esprit, prédominait largement.

L'état du règne minéral que nous essayons de vous dépeindre n'est pour ainsi dire que le fantôme de l'état actuel, ce qu'est le corps astral par rapport au corps charnel.

Aussi, l'on se tromperait fort si, pensant à cet âge, l'on se figurait par exemple que le cristal de roche était, à cette époque aussi lointaine qu'étrange pour nous, cette matière dure et pourtant transparente, aux molécules étroitement pressées dans un ordre géométrique parfait, que nous admirons dans les musées minéralogiques.

Le globe A, point de départ de la spirale cyclique qui fait en ce moment le sujet de notre étude, est un lieu de progrès aussi bien que les autres globes formant les échelons successifs de la spirale.

Car ne perdons pas de vue ce point principal qu'il y a toujours un progrès de réalisé quand il y a eu passage d'un monde dans un autre.

Il y a progrès, mais progrès d'un genre particulier, c'est-à-dire dans l'*involution*, quand la matière éthérée, subtile, prend de la consistance, quand les molécules qui composent un corps se transforment, se rapprochent, se resserrent au point de donner à ce corps, dureté, épaisseur, poids.

Et puis il y a progrès de nouveau, mais dans l'*évolution*, quand cette matière épaisse, compacte, s'éthérise, de nouveau, quand, après un constant labeur, les molécules qui la composaient se sont affinées au point d'arriver à la plus grande subtilité.

Donc l'involution (ou descente de l'esprit dans la matière) était un progrès, car les dernières phases, les plus hautes de l'évolution ne pourraient se produire si la *monade spirituelle* ne trouvait pour ses efforts un champ matériel sur lequel elle pût travailler à opérer sa complète transformation.

Il ressort, de ce que nous avons déjà dit, que le règne végétal ne peut se développer, ne peut succéder au règne minéral, émaner de lui sans une aide du dehors.

Cette aide, c'est l'impulsion de vie extérieure.

Et, pour prendre un point de repère, plaçons cette impulsion initiale sur le globe A.

Alors se manifeste la vie minérale sur cette planète. Ce règne y commence son évolution qui, arrivée, par la suite, à son apogée, aura ainsi préparé la voie à l'apparition du règne végétal.

Mais sur la planète A, le minéral, en parcourant son *petit cycle* planétaire, ne peut évoluer que dans une certaine mesure, et ce maximum une fois atteint la vie minérale flue, s'écoule, se déverse sur le globe B.

Sur B, le minéral parcourt son premier *petit cycle* pendant que sur A une seconde phase d'évolution progressive minérale se produit.

Pendant qu'un troisième degré d'évolution s'élabore sur A, un second se montre sur B et le premier degré commence sur le globe C.

Et ainsi de suite jusqu'au globe G. Arrivée à ce point, l'évolution du minéral est complète puisqu'elle a accompli son *grand cycle* et parcouru la ronde des mondes ; le minéral est donc apte à passer dans le règne végétal ou mieux, les forces minérales sont devenues dignes d'animer les végétaux.

Comme pendant le parcours du *grand cycle* ou de la chaîne des mondes par le règne minéral, le globe A n'a cessé de progresser dans sa lente évolution, il se trouve prêt à recevoir les forces végétales, quand celles-ci viendront, poussées par une nouvelle impulsion de vie, sur le premier globe A pour y construire et y développer les formes intermédiaires servant de transition entre le minéral et la plante.

A partir de ce moment, suivez à travers la chaîne planétaire le règne des végétaux et vous le verrez s'engager dans la même voie que le règne des minéraux.

Ses formes embryonnaires passeront de planète en planète jusqu'au moment où, ayant évolué leurs formes supérieures, tous les esprits végétaux attendront la vague de vie qui les poussera sur le globe A, où alors apparaîtront d'informes animaux.

Répétez encore une fois pour le règne animal les tours de spirale sur chaque planète jusqu'à la fin de la chaîne et vous arriverez au singe dont la forme évoluée va recevoir sur le monde A la monade humaine.

Un grand pas est donc fait dans l'évolution, l'homme commence à être et à vivre.

Il résulte de ceci, comme le dit en propres termes M. Sinnett, « qu'une *impulsion de vie* qui se manifeste sous une forme quelconque *doit parcourir plusieurs fois*, sous cette forme, la chaîne du système des mondes avant de toucher le point de perfection qui va lui permettre d'évoluer sous une forme plus élevée, car les spirales constituant le chemin qui relie

une éternité à une autre sont disposées par plans ou couches et le minéral le végétal, etc., *doivent franchir toutes ces couches, avant de pouvoi avancer d'un règne dans un autre* ».

Et l'auteur du *Bouddhisme ésotérique* ajoute : « Les *atomes individue* de cette gigantesque impulsion de vie, les *monades spirituelles ne peuven compléter leur existence minérale sur le globe A*. Sur le globe B elle avancent, mais *elles ne sont mûres pour la transformation végéta qu'après avoir fait le tour de toutes les planètes*, enfouies dans la profon deur du minéral. Ce n'est donc qu'après des tours et des retours dans tou les règnes et sous toutes les formes qu'enfin elles peuvent arriver, ce monades, à animer l'homme rudimentaire. »

Mais voyons maintenant ce que fait l'homme rudimentaire qui vient d paraître sur le globe A ; sur ce globe où toutes les choses semblent êtr comme les fantômes, les ombres des choses qui leur correspondent ici bas.

Cet homme rudimentaire entreprend sa pénible descente dans la ma tière; les tournées cycliques planétaires ont commencé, et, à chaque nou veau *grand cycle*, une nouvelle impulsion de vie se manifeste, le trop plei des planètes s'écoule de l'une à l'autre, et des races d'hommes s'établissen avec différents degrés de perfection sur toutes les planètes tour à tour.

Mais les rondes, tournées ou cycles sont bien plus compliqués que ce lignes ne peuvent le faire supposer.

Il ne s'agit pas pour la monade spirituelle de passer d'une planète su une autre après un petit cycle, mais il lui faut bien des fois répéter l même expérience pour avancer de quelques pas.

Il lui faut s'incarner dans des races d'hommes successives, elle do même subir plusieurs incarnations dans chaque grande race.

Et ceci nous explique ces immenses différences intellectuelles e morales qui existent chez les hommes, en même temps que le mystèr de la différence non moins grande de bonheur, de bien-être que nou voyons établie entre les membres du grand corps humain.

Tout ce qui a un commencement défini à une fin. Comme nous avon montré que les procédés d'évolution que nous venons de décrire ont pri naissance au moment où certaines impulsions commençaient leur action il est évident que ces causes opèrent en vertu d'un but à atteindre e qu'elles arriveront à une consommation finale ou conclusion.

La conclusion certainement sera, mais le but à atteindre est encor bien éloigné.

Comme vous le pouvez voir par la place occupée par la Terre, dans la chaîne planétaire, l'homme, tel que nous le connaissons, n'est encore qu'à

ıoitié chemin du procédé évolutionnaire auquel il doit son développement ırésent.

La différence entre l'homme actuel et l'homme des destinées futures sera ussi grande que celle qui existe entre le premier et l'anneau manquant.

Et cette transformation des petits hommes de nos jours en des êtres si upérieurs se fera même sur cette terre, pendant que, dans les autres ıondes, des séries ascendantes, des pics beaucoup plus élevés de perfec- ion doivent être escaladés par les humanités qui les habitent.

Il est tout à fait impossible à ceux qui n'ont aucune connaissance des ıystères de l'*occultisme*, d'imaginer quelle espèce de vie mènera l'homme uand il sera sur le point d'atteindre au zénith du *grand cycle. Voilà ce ue depuis des milliers d'années nos* MAITRES *enseignent.*

***

Mais au début de ce travail je vous ai dit que ces grandes théories ı'étaient point des *hypothèses*, et la science officielle moderne apporte lle-même à notre *science occulte* l'appui de ses... GRANDES RE-DÉCOU- ERTES.

C'est pourquoi je tiens, comme conclusion, à vous donner l'avis des xplorateurs modernes de la matière en vous citant quelques lignes d'un ırticle paru dans le journal *Paris* sous la signature de M. Félix Laurent (1).

« Les météorites ou aérolithes, qui tombent sur la terre, sont de pré- ieux indices pour nous révéler l'histoire du monde, sa genèse et ses ransformations. La lunette du spectroscope a bien pu fouiller les astres, ınalyser leur lumière et divulguer le grand principe de *l'uniformité de la natière* dans la nature ; un échantillon de matière ayant parcouru les spaces célestes et venant échouer sur notre globe est une preuve nou- elle dont on ne peut méconnaître l'importance. TOUTES LES ÉTUDES SE OMPLÈTENT LES UNES PAR LES AUTRES..........

« *L'uniformité de la matière* dans la nature, confirme une théorie *déjà mise par les astronomes* pour la formation des astres. Si l'univers maté- iel est formé des éléments que nous connaissons pour les voir tous les ours sur la terre ; si, aussi loin que la vue, aidée des plus puissants ins- ruments, peut pénétrer, on trouve partout la matière constante dans sa omposition, *il faut bien admettre que les astres se sont formés par* UNE SUITE D'ÉVOLUTIONS NATURELLES, *comme la terre elle-même.*

« Parmi les météorites les unes sont entièrement métalliques, d'autres

(1) Les mots soulignés l'ont été par nous. — G. C.

renferment des parties pierreuses disséminées au milieu d'une pâte métallique nommée *péridot*.

« Un autre groupe de météorites comprend des pâtes pierreuses, dans lesquelles le fer est disséminé en grenailles. Enfin les plus rares, mais *dont l'importance est considérable*, ne contiennent pas de fer, mais elles *renferment du charbon à l'état de combinaison analogue à celle qui résulte de la décomposition des matières végétales*.

« Cette dernière observation est *capitale*. ELLE DONNE LA PREUVE, SOUPÇONNÉE DEPUIS DES MILLIERS D'ANNÉES, *que la vie réside à la surface d'autres astres que la terre*. Il serait facile de soutenir cette thèse que la vie est partout, dans le règne minéral comme dans l'animal et le végétal. *Mais ce charbon météorique nous apporte en outre le témoignage irrécusable qu'à la surface de certains astres* INCONNUS *ou* DISPARUS *peut-être, la vie végétale existe ou a existé* COMME SUR LA TERRE, *dans les mêmes conditions et sous la même forme*.

« *Cette preuve par le fait a la puissance d'une véritable* DÉCOUVERTE.

« M. Daubrée a d'ailleurs montré que les roches météoriques ne trouvaient leur équivalent sur terre que dans les matières rejetées par les volcans. Le *péridot* serait ainsi la *scorie universelle*. Le même auteur a en outre prouvé que l'oxygène, si essentiel à la matière organique, aurait aussi joué un rôle important dans la formation des corps planétaires.

« Les documents augmentent d'ailleurs d'année en année et permettent de resserrer de plus en plus la théorie de la formation et de la destruction des astres. »

Merci donc de grand cœur à Messieurs les savants matérialistes de venir ainsi PROUVER ce qu'ils veulent bien accorder que NOUS SOUPÇONNIONS *depuis des milliers d'années*.

G. CAMINADE. (*Hermès*.)

Partout où est l'amour, là est Dieu

Il y avait une fois, dans une ville, un cordonnier, Martin Avdeyitch. Il vivait dans une petite chambre au sous-sol, garnie d'une fenêtre.

Cette fenêtre donnait sur la rue, mais elle était si basse que l'on apercevait seules les jambes des passants ; cependant Martin Avdeyitch reconnaissait les personnes par leurs bottes. Martin Avdeyitch vécut longtemps dans cette chambre et avait beaucoup de connaissances. Rares étaient les

bottes du quartier qui échappaient à ses mains. Il en vendait quelques-unes, rapiéçait d'autres, y mettait de nouveaux talons ou les mettait à neuf. Souvent il voyait son ouvrage à travers sa fenêtre. Des commandes, il en avait beaucoup, car l'ouvrage d'Avdeyitch était solide. Il n'était pas cher, se servait de bonnes marchandises et était exact à ses promesses. S'il était sûr de délivrer l'ouvrage au jour dit, il acceptait la commande, sinon il ne trompait jamais son client, mais le prévenait d'avance. C'est ainsi qu'Avdeyitch fut connu et qu'il eut de l'ouvrage sans cesse.

Avdeyitch avait toujours été un brave homme, mais avec l'âge il se mit à penser davantage à son âme et à se rapprocher de Dieu. Jadis, quand Martin vivait comme ouvrier à la journée, il perdit sa femme ; un garçon d'environ trois ans était tout ce qui lui restait d'elle. Leurs enfants plus âgés étaient tous morts. Martin pensa d'abord envoyer son garçon au village pour vivre avec sa tante ; mais il eut pitié de l'enfant et changea d'avis. « C'est trop dur pour mon Kapitoska de vivre dans une famille étrangère, » se dit-il, « je le garderai avec moi ». Demandant à son patron de lui rendre la liberté, Avdeyitch alla vivre avec son petit garçon dans un logement. Mais Dieu ne lui donna pas de chance avec ses enfants.

A peine l'enfant avait-il assez grandi pour se rendre utile à son père, qu'il tomba malade, brûlant la fièvre pendant une semaine, et mourut. Martin ensevelit son fils et tomba dans un grand désespoir. Il désespéra tellement qu'il murmura contre Dieu. Un tel abattement s'empara de lui, que plus d'une fois il implora Dieu de le faire mourir, lui reprochant de ne pas l'avoir pris en place de son fils unique et bien-aimé. Avdeyitch cessa même d'aller à l'église.

Un jour un vieux villageois, son voisin, en route pour la huitième fois, pour le pèlerinage du monastère de Troitza, vint le visiter. Après avoir causé quelque temps, Avdeyitch se plaignit de ses chagrins. « Je n'ai aucun goût pour la vie, saint homme, » dit-il, « à la mort seule j'aspire, et prie Dieu de me la concéder, car je désespère de tout. » Le pèlerin lui répondit : « Tu ne parles pas bien, Martin, ce n'est pas à nous de juger les actes de Dieu. Ce n'est pas comme nous voulons, mais comme Dieu décide : et si Dieu a voulu que ton fils mourût et que toi tu vécusses, il est de raison que ce soit pour le mieux. Quant à ton désespoir, c'est simplement parce que tu cherches à vivre pour ton confort seulement.

— « Et pour quel autre motif doit-on vivre ? » demanda Martin.

— « Pour Dieu », répondit le vieillard.

— « Martin, tu devrais vivre pour Dieu. Il donne la vie ; pour lui donc, nous devons vivre. Lorsque tu vivras pour Dieu, tu cesseras de te tourmenter, et la vie ne te semblera plus qu'un léger fardeau. »

Après un court silence, Martin demanda :

— « Comment peut-on vivre pour Dieu? »

— « Quant à cela », répondit le vieillard, « Jésus-Christ lui-même nou montre le chemin.

— « Ne peux-tu pas lire? Eh bien, achète les Evangiles, lis-les, et tu a prendras là-dedans comment on peut vivre pour Dieu. Tout est là. »

Et ces mots firent leur chemin dans le cœur de Martin. Et il alla acheta un Nouveau Testament, à grands caractères, et se mit à l'étudie

Avdeyitch avait eu l'intention de lire les fêtes seulement, mais à pei avait-il commencé qu'il sentit son âme se réjouir, et il lut tous les jour Parfois il lisait si tard la nuit, que l'huile de sa lampe se consumait con plètement et qu'il était incapable encore de mettre le livre de côté. C'e ainsi qu'Avdeyitch lisait tous les soirs. Et plus il lisait, et plus il compr nait ce que Dieu attendait de lui et comment on devait vivre *pour* Dieu et il sentit le poids de son cœur devenir de jour en jour plus léger.

Avant, lorsqu'il allait se coucher, il se lamentait et pleurait sur s Kapitoshka; maintenant ses dernières pensées étaient « Gloire à vou gloire, ô Seigneur! Que votre volonté soit faite ».

Maintenant toute la vie de Avdeyitch était changée. Autrefois, comm offrande du dimanche, il allait au café prendre une tasse de thé; et, de tem à autre, se permettait des liqueurs. Lui aussi avait bu avec des amis d moment; et, quoique jamais ivre, assez cependant pour rentrer trop ga disant des stupidités, criant même et insultant les passants sur son ch min. Mais tout cela appartenait au temps passé; sa vie était devenue tra quille et pleine de contentement.

Depuis le matin jusqu'au soir au travail, et quand la tâche était term née, décrochant la petite lampe du mur, la posant sur la table, prena son livre de dessus la planche, il l'ouvrait et se mettait à lire Et plus lisait et mieux il comprenait, et son cœur devenait léger et heureux. Un fois Martin veilla plus que d'habitude. Il lisait l'Evangile d'après Sain Luc. Il avait lu le sixème chapitre et était arrivé à ce verset. « Et à celu qui te souffletera sur une joue, offre lui l'autre ensuite ; n'empêche pas d prendre aussi ta chemise à celui qui t'aura dejà pris ton paletot. Donne tous ceux qui demandent, et ne réclame pas le bien qu'on t'a pris, et fa aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît. »

Puis il lut les versets du Seigneur « Et pourquoi m'appelez-vous : Sei gneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je vous dis. Je vous montrerai comment est celui qui vient à moi, écoute ma parole et y obéit.

« Il est comme un homme qui, ayant bâti une maison, a profondément creusé et élevé les fondations sur le rocher. Lorsque les eaux se soule-

èrent, le courant battit avec violence contre la maison, mais ne parvint as à la secouer ; parce qu'elle était bâtie sur du rocher. Mais celui qui l'entend et ne m'écoute pas est comme un homme qui bâtit une maison ans fondations, sur du sable; et contre laquelle le courant se heurtant vec force, l'emporte, et la ruine de cette maison est complète. »

Avdeyitch lut ces paroles et son âme se réjouit. Otant ses lunettes, il les osa sur le livre qui était devant lui, et s'appuyant sur la table, il se mit réfléchir profondément. Il tâcha d'assimiler sa vie à ces préceptes. Et uis il se demanda : « Ma maison est-elle bâtie sur le rocher ou sur le ble ? Si c'est sur le rocher, tout est bien. Oui, c'est assez facile, étant ici ut seul, de s'imaginer que l'on a tout fait comme Dieu commande, mais ublie cela pour une minute, et voilà encore le péché. Malgré tout j'essaierai. C'est trop bon pour ne pas essayer, et puisse Dieu m'aider. »

Telles étaient ses pensées; il se leva à moitié pour aller se coucher, mais e se sentit pas la force de mettre le livre de côté. Il continua donc à lire septième chapitre. Il lut l'histoire du Centurion, celle du fils de la veuve, réponse de Jean le disciple, et arriva au point où le Pharisien demanda Jésus de manger avec lui. Il lut enfin comment la femme « qui était une péeresse », après lui avoir oint les pieds, les lava avec ses larmes; et coment il lui pardonna ses péchés. A la fin il arriva au verset 44 et lut : « Et il rerda la femme, et dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta aison et tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds, mais elle a lavé mes eds avec ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux, et, depuis que je is entré, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as pas oint ma tête ec de l'huile, mais elle a oint mes pieds avec du baume. » Et ayant lu ce rset il se répéta : « Ne lui donna pas d'eau pour ses pieds, ne lui donna s de baisers et ne lui mit pas d'huile sur la tête... » Il ôta de nouveau s lunettes et tomba de nouveau en de profondes réflexions. « Ce Pharisien a dû être un homme de mon espèce ; moi aussi, je ne pensais qu'à moime. Comment ! me régaler avec du thé, me tenir bien au chaud et contablement, et ne pas avoir une pensée pour les autres !

« Il pensait à lui-même seulement ; quant à son hôte il ne s'en souciait s. Et qui était cet hôte ? mais le Seigneur lui-même. S'il venait à moi intenant pourrai-je jamais agir comme lui ? »

Plaçant ses deux bras sur la table, Avdeyitch s'endormit à moitié.

— « Martin! » entendit-il soudain, comme si quelqu'un avait soufflé dans oreille.

Réveillé en sursaut, — « Qui est ici ? » cria-t-il.

Se retournant, il regarda du côté de la porte et ne vit personne.

Il s'endormit de nouveau.

Tout à coup il entendit distinctement une voix lui dire : — « Martin, Martin, dis-je ! Regarde dans la rue demain, je viendrai. »

Alors Martin se réveilla, se leva de dessus sa chaise et commença à se frotter les yeux, n'étant pas sûr, s'il avait réellement entendu ces paroles, ou simplement rêvé. Alors il éteignit sa lumière et alla se coucher.

Le lendemain, Avdeyitch se leva avant l'aube, dit ses prières, alluma son feu, mit son stsky (1) et le kasha (2) dans le four, fit bouillir son samovar, mit son tablier, et, se mettant à sa place sous la fenêtre, commença son ouvrage.

Là, étant assis, Avdeyitch travaillait, mais pensait tout le temps à ce qui lui était arrivé.

Ses conclusions étaient doubles : tantôt il pensait que c'était une hallucination et tantôt qu'il avait vraiment entendu une voix.

— « Eh bien ! » se disait-il, « ces choses sont déjà arrivées. »

Ainsi assis à la fenêtre, Martin regardant plus souvent que travaillant, s'étendait, dès qu'une paire de bottes de façon étrangère passait, essayant de voir à travers la fenêtre, non seulement les jambes, mais le visage aussi.

— « Voilà le dvornik (3) qui passe dans des bottes neuves en feutre; voilà le porteur d'eau ; et enfin un vieux soldat invalide du temps de Nicolas, avec des guêtres et des bottes en feutre usées et rapiécées, armé d'une pelle pour la neige, qui s'arrête devant la fenêtre. »

Avdeyitch le reconnut à ses guêtres.

Stephanitch était le nom du vieux bonhomme ; il demeurait par charité chez un marchand voisin. Son devoir était d'aider le concierge. Stephanitch commença à ôter la neige de devant la fenêtre ; Avdeyitch le regarda et puis se remit à l'ouvrage.

— « J'ai perdu la raison, dans mon vieil âge ! » se dit, en riant, Avdeyitch. Stephanitch nettoie la neige, et moi ici, je m'imagine que Jésus-Christ viendra me voir ; je dois être un vieil idiot radoteur, voilà ce que je suis. »

Néanmoins, ayant tiré son aiguille une dizaine de fois, Avdeyitch fut de nouveau attiré à regarder à travers la fenêtre. Et ayant regardé, il vit Stephanitch, qui, posant sa pelle contre le mur, tâchait de se réchauffer ou peut-être de se reposer.

— « L'homme est vieux, brisé, peut-être trop vieux même pour nettoyer la neige » se dit Avdeyitch, « du thé chaud lui ferait plaisir, et, comme la chance le veut, voilà le samovar qui bout à grands bouillons. » Il arrêta

(4) Bouillon de choux.
(2) Bouillie épaisse de sarrazin.
(3) Concierge.

on alène, se leva, plaça le samovar sur la table, versa l'eau bouillante sur e thé et frappa sur la vitre avec son doigt. Stephanitch se retourna et 'approcha de la fenêtre, Avdeyitch lui fit signe d'entrer et alla lui ouvrir a porte.

— « Entre et chauffe-toi » dit-il. « Tu as froid, n'est-ce pas ? »

— « Que Jésus-Christ ait pitié de nous. Oui, j'ai froid, et tous mes os sont ndoloris. » Stephanitch entra, secoua la neige qu'il avait sur lui, et afin le ne pas salir le plancher, fit un faible effort pour essuyer ses pieds, et omba presque.

— « Ne te dérange pas pour essuyer ; moi, je frotterai après, c'est mon ffaire. Viens, assieds-toi » dit Avdeyitch. « Voilà, prends du thé. » Remplissant deux verres, il en plaça un devant son hôte et, versant le thé de on verre dans la soucoupe, commença à souffler dessus.

Stephanitch vida son verre, le tourna à l'envers sur la soucoupe et y plaçant le morceau de sucre qu'il n'avait pas terminé (1), il remercia pour le thé. Mais il était évident qu'il en désirait un autre verre.

— « Prenez-en encore, » dit Avdeyitch, « remplissant les deux verres de nouveau, pour lui et pour son hôte. » Et ainsi il parlait et buvait, sans perdre de vue la fenêtre cependant.

— « Attends-tu quelqu'un ? » demanda son hôte.

— « Si j'attends quelqu'un ? Cela paraît drôle de dire que j'attends. Non que réellement j'attende quelqu'un, mais j'ai cet espoir dans mon cœur.

« Une vision ou n'importe ce que c'était, je ne le puis dire. Ecoute-moi, oi, mon frère. Hier, la nuit, je lisais l'Evangile au sujet de notre Père Jésus-Christ, tout, comme il a souffert et comment il marchait sur terre. Tu en as entendu parler, n'est-ce pas ? »

— « Eh ! entendu, mais oui, nous l'avons entendu, » répondit Stephanitch, « mais nous sommes gens noirs (2) et n'avons pas été enseignés à lire. »

— « Eh bien, je lisais justement cela, comment il marchait sur la terre et 'ai lu, tu sais, comment il visita le Pharisien et le Pharisien ne lui fit pas fête. Et je lisais ceci, la nuit passée, ô toi mon frère, et pendant que je isais, je me mis à penser comment est-ce qu'il avait reçu Jésus-Christ notre Père, sans lui rendre les honneurs. Si, par exemple, chose pareille m'était arrivée à moi ou à quelqu'un d'autre, je pense que rien n'aurait

(1) Quoique buvant du thé immodérément, le peuple en Russie ne le sucre pas, mais mord un bout du morceau de sucre, lequel lui sert pour plusieurs verres, l'hôte laissant e morceau restant de la manière décrite.

(2) Les paysans russes ainsi que les classes inférieures s'appellent *noirs* ou gens gnorants. Ils se servent souvent du prénom au pluriel « nous » en place de « moi » orsqu'ils parlent d'eux-mêmes.

été trop bon pour lui offrir en le recevant. Et cet autre de ne pas lui fai de réception !

« Bien, voilà à quoi je pensais lorsque je commençai à sommeiller. I pendant que je sommeillais, ô mon frère, j'ai entendu appeler mon nor je relevai la tête et entendis une voix, comme si quelqu'un chuchotait :

« Attends-moi, je viendrai demain », et cela deux fois. Et bien, crois moi ou non, mais depuis ce moment, cette voix est restée gravée dans n tête et me voici, me grondant, et tout de même l'attendant, « Lui, notr Père » Stephanitch secoua la tête avec étonnement et ne dit rien, ma vidant son verre, le plaça de côté cette fois (1), mais Avdeyitch le relev de nouveau et lui versa encore du thé.

— « Buvez encore et puisse-t-il vous donner bonne santé. »

— « Ainsi donc pensais-je en moi-même, quand Lui, le Père, marchait su la terre, Lui ne méprisait aucun homme, mais *Il* fréquentait le peupl visitant plutôt les personnes simples et choisissant ses apôtres parmi le frères les plus pauvres ; la même chose que nous autres pécheurs le ouvriers nos pareils.

« Quiconque s'élèvera, dit-il, sera abaissé et celui qui s'humiliera ser « élevé. Vous m'appelez Seigneur, dit-il, et moi je vous laverai les pieds « Si un homme quelconque veut être le premier, le même sera l « domestique de tous. Bénis, dit-il, sont les pauvres, les humbles et le « charitables. »

Stephanitch, étant un vieux au cœur tendre, oublia son thé. Et il restai là, assis à écouter, et de grosses larmes lui coulaient le long des joues.

— « Allons, prends encore du thé », dit Avdeyitch.

Mais Stephanitch, se signant (2), rendit grâce, poussa son verre et s leva pour partir.

— « Bien des remerciements pour toi, Martin Avdeyitch », dit-il, tu m'a bien régalé et as nourri mon corps ainsi que mon âme.

— « Je te prie, reviens encore ; un hôte est toujours le bienvenu, répondi Avdeyitch. Stephanitch partit, et Martin, versant la dernière goutte de thé débarrassa la table et se mit encore une fois sous la fenêtre pour faire une arrière-couture : mais toujours regardant à travers la fenêtre, attendant Jésus-Christ, pensant à Lui, à ses œuvres, la tête remplie de ses différents discours.

Deux soldats passèrent, l'un en uniforme, l'autre en civil, puis le propriétaire de la maison voisine avec des caoutchoucs bien luisants et enfin

(1) Acte de politesse démontrant qu'il avait eu assez de thé.
(2) Faisant le signe de la croix, ce que les Russes font avant et après chaque repas.

le boulanger avec son panier. Tous passèrent et disparurent, et maintenant une femme en bas de laine et en souliers de village passe la fenêtre et s'arrête au mur.

Avdeyitch la regarde en dessous de la fenêtre et voit une femme, à lui inconnue, pauvrement vêtue, avec un bébé dans ses bras, tournant les épaules au vent et tâchant d'envelopper le bébé, quoique n'ayant rien pour le faire.

Son habillement est mince et usé. Et Avdeyitch à travers sa fenêtre entend l'enfant pleurer, et elle tâchant de l'apaiser, mais n'y parvenant pas.

Avdeyitch se lève, ouvre la porte, monte l'escalier et appelle :

— « Bonne femme, eh ! ma bonne femme ! »

La femme entend et se retourne.

— « Pourquoi donc restes-tu avec ce petit enfant au froid ? Viens, entre dans la chambre chaude, où tu pourras le couvrir à ton aise. Ici, descends ici ! »

La femme regarde, toute surprise. Elle voit un vieillard en tablier d'ouvrier, portant des lunettes, l'invitant à entrer dans sa boutique.

Elle le suivit. Arrivés au bout des marches, ils entrèrent dans la chambre et le bonhomme conduisit la femme près de son lit.

— « Assieds-toi ici, ma bonne femme, plus près du poêle, pour te chauffer et nourrir ton enfant. »

— « Plus de lait ! Moi-même je n'ai rien eu à manger depuis le matin, » murmura tristement la femme, se préparant toutefois à le nourrir.

Avdeyitch secoua la tête en entendant cela, alla à la table, prit du pain et un bol, ouvrit la porte du four, versa du stsky dans le bol, sortit le pot avec le kasha du four, mais, s'apercevant qu'il n'était pas encore cuit à point, s'en revint avec le stsky seul, et le plaça sur la table avec du pain et prenant une serviette accrochée à un clou, il la posa auprès du reste.

— « Assieds-toi, dit-il, et mange, ma bonne femme, et moi je m'occuperai de ton enfant en attendant. J'ai eu moi-même des enfants, de sorte que je sais comment les manier. »

La femme se signant, alla à la table et commença à manger, et Avdeyitch prit sa place sur le lit, près de l'enfant, et essaya de faire claquer ses lèvres, mais malgré ses efforts il n'y parvint pas, car il n'avait plus de dents. L'enfant continua à crier.

Alors Avdeyitch pensa à le distraire avec ses doigts, levant haut la main ouverte, la baissant ensuite rapidement, tout près de la bouche de l'enfant et la retirant aussitôt. Le doigt était tout noir, taché de cire de savetier, de sorte que Martin ne voulait pas permettre à l'enfant de le mettre dans sa bouche. A la fin le petit prit intérêt au doigt noirci et en le

regardant cessa de crier, et bientôt commença à sourire et vagir. Avdeyitch ne se sentait pas de joie.

Et la femme continua à manger, narrant en même temps d'où elle venait et qui elle était.

Elle était femme d'un soldat, disait-elle, envoyé depuis huit mois dans une province, et sans nouvelles de l'absent depuis. Elle était placée comme cuisinière, mais, lorsque son enfant vint au monde, on ne voulut plus d'elle à cause du petit. — « Et maintenant me voilà depuis trois mois sans place » continua-t-elle. « Tout ce que je possédais je l'ai engagé pour manger.

« Je me suis offerte comme nourrice, mais je ne leur convenais pas, j'étais trop maigre, disait-on. J'ai essayé auprès de la marchande de vin là-bas, où une de mes payses est en service et elle a promis de me prendre. J'avais compris que c'était pour aujourd'hui et j'y suis allée, mais on m'a fait dire de venir la semaine prochaine.

« Elle demeure loin. Je me suis fatiguée et lui aussi est harassé, la pauvre petite âme. Grâce soit rendue à notre propriétaire, elle a pitié des pauvres et nous garde sous son toit pour l'amour de Jésus-Christ. Autrement je ne sais ce que je serais devenue.

Après avoir soupiré, Avdeyitch demanda : — « Et n'as-tu pas de vêtements plus chauds ? »

— « C'est justement le moment d'en avoir, mon bon ami, pour se tenir chaud ! Mais hier j'ai engagé mon dernier châle pour vingt copecks. » Et s'approchant du lit, elle prit son enfant.

Avdeyitch alla dans un coin près du mur, fouilla parmi ses effets et revint avec un vieux vêtement sans manches. — « Voilà, dit-il, quoique usé, ce vêtement peut encore servir pour envelopper ton petit. »

La femme regarda le vêtement, puis le vieillard, et commença à pleurer.

Avdeyitch tourna la tête, alla en rampant sous le lit, et tirant une malle y fouilla, puis s'assit en face de la femme. Et la femme dit : « Que Jésus-Christ te bénisse, vieux père, c'est peut-être Lui qui m'a envoyée sous ta fenêtre. Mon enfant serait mort glacé. Quand je suis sortie il faisait chaud et maintenant, regardez, il commence à geler. C'est Lui, le Père, qui vous fit regarder par la fenêtre, et avoir pitié de moi, la pauvre abandonnée. »

Avdeyitch sourit et dit : « Eh oui, c'est bien Lui, qui me fit regarder. Ce n'est pas pour perdre mon temps que je guettais. »

Et alors Martin raconta aussi son rêve à la femme du soldat et comment il avait entendu une voix lui promettant que le Seigneur serait venu le visiter ce jour-là.

— « Toute chose est possible, » dit la femme, et, en se levant, elle mit le rêtement sur elle, enveloppa son petit dans ses plis et en saluant recommença à remercier Avdeyitch.

— « Accepte ceci, pour l'amour de Jésus-Christ, répondit Avdeyitch, en ui donnant une pièce de vingt copecks, pour reprendre ton châle du mont le piété. »

Encore une fois la femme se signa au front, Avdeyitch en fit autant et ’accompagna jusqu'à la porte.

La femme étant partie, Avdeyitch prit un peu de bouillon, nettoya sa able et se mit de nouveau à l'ouvrage.

Ses mains sont occupées, mais il pense à la fenêtre, et aussitôt que ’ombre d'un passant s'y dessine, il regarde, pour voir qui il est.

Quelques connaissances passèrent ainsi que quelques étrangers, mais il ne vit personne, ni rien d'extraordinaire.

Tout à coup, Avdeyitch voit s'arrêter en face de sa fenêtre une vieille femme, une vendeuse de fruits. Elle a un panier d'osier avec des pommes. Il lui en reste peu, elle a dû les vendre presque toutes, car sur son épaule pend un sac rempli de copeaux qu'elle apporte chez elle, ramassés probablement dans quelque maison en construction.

Mais le sac est lourd, il paraît lui faire mal et en essayant de le changer d'épaule elle le laisse tomber sur le bord du trottoir. Elle pose son panier d'osier sur une borne et essaie de serrer davantage ses copeaux.

Comme elle est en train de secouer le sac, un petit garçon, coiffé d'une casquette en lambeaux, apparaît au coin de la rue, saisit une pomme, et est sur le point de disparaître inaperçu, lorsque la vieille femme se retournant brusquement le saisit avec ses deux mains par les manches de son vêtement. Le garçon fait des efforts pour se sauver, mais la vieille femme le prenant dans ses bras jette au loin la casquette et l'attrape par les cheveux.

L'enfant crie de toutes ses forces, la vieille femme jure.

Sans prendre le temps de mettre de côté son alène, Avdeyitch la jette par terre, se dirige vers la porte, court en haut des marches, trébuche, perd ses lunettes, et arrive dans la rue.

En avant court Avdeyitch, en avant va la vieille femme, secouant le petit garçon par les cheveux, le maudissant et le menaçant de la police, et le petit de donner des coups de pieds en niant le forfait. « Je n'ai pas pris la pomme, pourquoi me bats-tu, lâche-moi ! » Alors Avdeyitch tâchant de les séparer, prit le garçon par la main et dit : « Laisse-le aller, Baboushka (grand'mère), pardonne-lui pour l'amour de Jésus-Christ. »

— « Je lui pardonnerai de façon à ce qu'il ne l'oublie pas jusqu'aux prochaines verges! Je vais mener le coquin à la police ». Avdeyitch recommença à prier la vieille femme.

« Laisse-le aller, Baboushka, » dit-il. « Il ne le fera plus. Lâche-le pour l'amour de Jésus-Christ. »

La vieille femme lâcha le gamin, et il se préparait déjà à se sauver lorsque Avdeyitch le saisit à son tour. « Demande pardon à grand'mère, dit-il, et ne recommence pas! Moi, je t'ai vu prendre la pomme. » L'enfant éclata en sanglots et pria la vieille femme de lui pardonner.

— « Voilà qui est bien, et maintenant voici la pomme. » Et Avdeyitch prenant une pomme du panier la donna au petit garçon.

— « Je vous la paierai, grand'mère », dit-il, à la vieille femme.

— « Tu vas gâter ce sale gamin, » dit la femme. « La meilleure récompense devrait être de nature à ne pas pouvoir rester sur son dos pendant une semaine. » — « Non, non pas, mère, pas ainsi : ceci peut être d'après nos lois, mais ce n'est pas d'après les lois de Dieu. S'il mérite d'être fouetté pour avoir volé une pomme, quelle serait donc la punition de nos péchés? »

La vieille femme se tut.

Avdeyitch raconta alors à la vieille femme la parabole dans laquelle le Seigneur renvoya son serviteur en lui pardonnant ses dettes, et comment le serviteur alla à son tour mettre les mains sur son débiteur, l'étranglant et le faisant jeter en prison. La vieille femme et le jeune garçon restaient à l'écouter. — « Dieu ordonne que nous pardonnions les péchés de nos frères, dit Avdeyitch, pour qu'il nous soit fait de même. Pardonnez, et laissez tranquille un enfant qui n'a pas de raison. »

La vieille secoua la tête et soupira. « C'est vrai, c'est comme cela, » dit-elle, « mais les enfants sont devenus trop indisciplinés de nos jours ».

« Justement pourquoi, nous les gens âgés, nous devrions les mieux conseiller! » dit Avdeyitch. — « Je suis de votre avis, » répliqua la vieille femme. J'en avais sept, moi; mais une seule fille m'est restée. » Et la vieille femme commença à lui raconter où et comment elle vivait avec sa fille et combien elle avait de petits enfants. — « Vois » continua-t-elle « j'ai presque perdu mes forces, et cependant je travaille encore, par pitié des petits, car mes petits enfants sont très bons et personne ne m'aime mieux qu'eux. Quant à Aksyutka, elle ne quittera mes bras pour personne « Grand'mère, chère grand'mère, mon cœur!... » dit-elle. »

Et la vieille s'attendrit complètement :

— « Naturellement, c'est la manière d'une enfant. »

— « Que Dieu soit avec lui » ajouta-t-elle en regardant le garçon.

Comme elle se préparait à remettre le sac de copeaux sur son épaule, le petit garçon s'approchant, lui dit : — « Laisse-moi le porter pour toi, grand'mère, je vais de ton côté. »

La vieille, réfléchissant, secoua la tête, consentit et plaça le fardeau sur l'épaule du garçon. Et tous deux s'acheminèrent, la vieille oubliant de demander à Avdeyitch le prix de sa pomme.

Comme ils s'en allaient en causant, Avdeyitch resta à les regarder et à écouter leurs voix qui s'éloignaient.

Puis il s'en revint dans la chambre, retrouva ses lunettes intactes sur les marches, ramassa son alène et se remit encore une fois à l'ouvrage. Après avoir travaillé un peu de temps, il vit passer l'allumeur de lanternes qui allait à sa besogne ; et, ne pouvant plus enfiler ses soies : « Il est temps que j'allume ma lampe » dit-il ; il la prépara, l'accrocha au mur et continua son ouvrage.

Une botte était prête maintenant ; il la tourna et l'examina de tous les côtés, c'était bien.

Il ramassa ses outils, balaya les rognures, mit de côté ses soies, les morceaux de cordon, éparpillés, descendit la lampe, la posa sur la table et prit l'Evangile sur la planche.

Il essaya d'ouvrir le livre à la page qu'il avait marquée avec un morceau de maroquin, mais il l'ouvrit à une autre.

A peine Avdeyitch l'avait-il ouvert qu'il se souvint du rêve de la nuit précédente, et il crut entendre quelqu'un derrière lui, marchant sur la pointe des pieds.

Notre Avdeyitch se retourne et croit voir des personnes dans les coins obscurs, des hommes qu'il ne peut encore reconnaître. Et une voix murmura dans son oreille : — « Martin, eh ! Martin, ne me reconnais-tu pas ? » — « Reconnaître qui ? » cria Avdeyitch. — « Moi ! » dit la voix ; « c'est moi. »

Et Stephanitch parut du coin obscur, souriant, puis s'évanouit comme une ombre.

— « Et maintenant c'est moi », dit la même voix, et la femme et le petit enfant apparurent sortant du même coin obscur, et la femme sourit et l'enfant vagit, et eux aussi disparurent.

« A présent, c'est moi, » dit la voix, et il vit la vieille femme et le petit garçon, avec la pomme, et tous deux sourirent et s'évanouirent.

Et une grande joie s'empara du cœur de Martin, et, faisant le signe de la croix, il mit ses lunettes, et commença à lire à l'endroit où le livre était ouvert. Et en tête de la page il lut :

« Car j'avais faim et tu me donnas à manger, j'avais soif et tu me don-

nas à boire, j'étais un étranger et tu me reçus chez toi » et plus bas : « Autant que tu as fait au moindre de ceux-ci, mes frères, tu l'as fait pour moi (Math. XXV). »

Et Avdeyitch savait que son rêve ne l'avait pas trompé, que ce jour-là le Seigneur était allé le voir en vérité, et qu'en vérité il l'avait reçu.

Comte Léon TOLSTOÏ.

BIBLIOGRAPHIE

DEUX POÈTES THÉOSOPHES : M. Fabre des Essarts et M. Saint-Yves d'Alveydre.

Nos deux apôtres de la paix et de la synarchie s'arrêtent un moment dans leur élan vers l'avenir, et jettent un regard sur le présent, sur l'éternel, — sur la société, sur la nature, — sur le pouvoir, sur la beauté ; — ils cherchent à dire les jeux du soleil à travers la prisme des choses, du divin à travers celui des royautés. Incontestablement le sujet choisi par le chantre des rois, M. Saint-Yves d'Alveydre, est moins poétique que celui du chantre des couleurs, M. Fabre des Essarts. Mais il est plus hardi dans son originalité.

Chercher à dégager ce qu'il y a de beau dans notre histoire contemporaine, sinistre et croupissante sur cette extrémité d'un continent qui s'épuise, est une idée neuve, étant donné surtout que l'auteur n'entend nullement employer l'élément poétique de l'époque: le pessimisme. Il veut être un panégyriste au contraire, ne voir et ne dire que ce qu'il trouvera d'estimable dans son sujet ; et regardant les trônes de l'Europe, il commence.

A coup sûr nous voilà dépaysés, nous titaniques, révolutionnaires ou satiriques plus ou moins, amers.... Mais encore une fois avons-nous seuls raison et toute la raison à nous seuls ? En dehors de nos écoles passionnées ou « sataniques », n'y a-t-il pas eu d'autres sources de lyrisme ? et un moderne commet-il faute en cherchant des guides chez les prophètes d'Israël, en chantant des louanges comme Pindare ?

Quant à nous, théosophes, ne devons-nous pas être fiers de voir avec quelle aisance l'étude des ésotérismes dégage de la routine des chemins battus et permet de choisir dans le vaste horizon oublié ?

Si louer, c'est parfois suggérer un bon conseil, cette tentative ne doit-elle pas être faite par ceux-là dont la voix peut s'élever au-dessus des autres, chant au-dessus des paroles ? « J'ai vu, dit M. de Saint-Yves, j'ai vu sur les trônes plus de vertus qu'il n'en faudrait pour arracher l'Europe à l'infernale et sanglante ornière qui deviendra son abîme et le leur.

« Mettre ces vertus à leur point de perspective et de poétique lumière, en faisant respectueusement entendre un vœu de paix et une possibilité pratique dans ce sens, tel a été le but de ces poèmes isolés. »

Cette intention a, dans sa grandeur, des éléments de poésie, on en conviendra. Nous n'en jugerons pas l'exécution et préférons envoyer le curieux aux trois pla-

quettes intitulées : *le Poème de la Reine*, qui célèbre la reine Victoria ; *Maternité royale*, qui célèbre cette famille de Danemark répandue sur la Suède, l'Angleterre, la Grèce et la Russie, et alliée aux descendants des anciens possesseurs du trône de France ; *Alexandre III.* Nous ne considérons pas en effet que nous ayons lu un assez grand nombre de fois ces œuvres d'une conception trop indépendante pour être immédiatement passées au crible de l'ordinaire critique ; puis, la critique a-t-elle bien le droit de juger ? Or, ici, de sujet à résumer, point. Qu'il nous suffise de signaler ces œuvres sans nous compromettre ; nous sentons trop que nous sommes petits, petits devant l'immense inconnu, oublié de l'Art, pour prétendre le régenter.

La *Chanson des Couleurs* de M. Fabre des Essarts nous met bien plus à l'aise. Nous citerons, tout simplement. Parmi les couleurs et leurs nuances, le poète échappe à la triste discordance des réalités et nous élève avec lui. Il chante les roses atours,

Dans le chaud tourbillon des valses en démence,
Si furtifs qu'on ne sait distinguer clairement
Où s'arrête la chair, où l'étoffe commence;

le vert consolateur; le vieil or ; « j'ai dû », dit-il

... lorsque j'étais Epopte,
Sacrifier aux dieux au fond de ce vieil or ;

le violet mystique:

Et les frêles piliers de l'abside s'irisent
Sous le charme pleureur des humides reflets ;

la pourpre ardente ou tragique; le rose-thé ; il dit les douceurs tristes de la grisaille dans *Oiseau et Fleur* ; puis les bleus du soir :

Des lumières luisaient au fond des vallons bleus ;
A de vagues clochers, par instant, l'heure sourde
Se lamentait. L'Aïeul, ayant vidé sa gourde,
S'endormit et laissa tomber sa tête lourde.
— Des lumières luisaient au fond des vallons bleus ;

la tendresse inoubliable du lilas, où viennent se fondre si harmonieusement les trois couleurs de liberté ; il passe d'une *Gamme automnale Dans le noir* pour se relever, alchimiquement, avec le *Sphynx* qui

... Se dresse immortel, virginal, impassible.

Cela coûte, cette charmante promenade, cette brochure élégante et aimable additionnée d'une étude de soir due à la plume de Rivière, 1 fr. Faut-il jouer la parade pour vous faire payer ? Faut-il vous rappeler que vous le dépensez mainte fois bien sottement, ce franc ? — Voulez-vous un peu d'âme de plus ?

Les plaquettes de M. Saint-Yves d'Alveydre se vendent chez Lahure, 9, rue de Fleurus. La *Chanson des Couleurs* se vend chez Beaudelot, 9, place des Vosges.

Les sociétés secrètes musulmanes (Un Danger européen), par **Napoléon Ney**. Carré, 1 fr.

On sait que la terre appartient à quelques grandes catégories de cultes; ce sont le bouddhisme qui compte 500.000.000 de fidèles, les diverses formes du christianisme qui en comptent 440.000.000, le mahométisme (120.000.000 de fidèles), le brahmanisme (140.000.000), les Israélites (8.000.000) et enfin ce qu'on appelle assez mal le fétichisme (235.000.000), puisqu'il renferme des religions d'un caractère évidemment très ancien, comme le reconnaît M. Tiele, mais aussi souvent très rationnel et très beau. Quoi qu'il en soit, il est visible que, parmi toutes ces religions, celles de l'Europe n'ont le premier rang ni pour la profondeur du dogme, ni pour l'antiquité, ni pour l'unité, ni pour l'énergie; surtout si on calcule qu'il y a en réalité pour toute la classe instruite de la société européenne une collection de convictions scientifiques d'un esprit diamétralement opposé aux traditions religieuses en agonie.

La Théosophie, selon le programme qu'elle s'est tracé, a commencé, en Orient, par se faire très bien accepter du bouddhisme, qui est à la fois le plus vaste, le plus tolérant et le plus évolutionniste, progressiste des cultes; à dire vrai, elle n'a même eu qu'à frapper pour qu'il lui fût ouvert : nous n'en voulons pour preuves que la bienveillance du grand-prêtre de l'Eglise du Sud, Sumanggala, et surtout des prêtres du Nord, la mission officielle du colonel Olcott au Japon et le succès du *Theosophist*. Bientôt après, grâce aux efforts de M. Subba-Row et d'autres lettrés brahmanes, une fusion s'est faite entre le bouddhisme et le brahmanisme (où la tentative *brahmaïste* avait déjà préparé les voies depuis un demi-siècle); cette fusion a une immense importance en ce qu'elle rattache deux cultes parents sur quantité de points : la psychologie, la métaphysique et même la théogonie (le bouddhisme en effet ne fut jamais destructeur, pas plus de dieux que d'hommes). Or, cette fusion permet aux deux cultes de remonter à un culte plus antique encore, vers les âges védiques, et dont l'image frappante se retrouve dans les vieilles civilisations américaines (voir ce que dit sur l'Animisme la dernière autorité officielle, Tiele, dans son *Manuel de l'histoire des religions*, traduit par M. Verne, et les curieux travaux de M. de Rosny sur les religions américaines). Ce n'est rien moins en effet qu'une réunion de ce qu'on nomme vulgairement le panthéisme et du polythéisme, non moins mesquinement nommé. Restait à étendre cette œuvre, et à s'occuper aussi des « groupes de monothéismes », groupes pompeusement nommés *le christianisme, le mahométisme*.

Le lien qui devait les rattacher au reste des cultes était trouvé aussi, et la *Revue Théosophique* s'apprêtait à entreprendre cette nouvelle tâche. Quoi qu'il doive advenir, voici, signée de M. Napoléon Ney, l'officier bien connu, une étude de la plus haute valeur sur l'esprit sémitique et sur le mahométisme, sa plus importante et sa plus vigoureuse manifestation. De même qu'il y a eu plusieurs rites chrétiens, il y en a quatre musulmans : rite *Malèki* (en Afrique), rite *Hanéfi* (turc), rite *Chaféite* (arabe), rite *Hanébalite* (indien), mais tous, ainsi que le démontre l'auteur des *Sociétés secrètes musulmanes*, sont agités aussi profondément par l'attente de Mahdi (leur Messie), qui doit nous chasser d'Afrique, que les peuples chrétiens l'étaient vers l'an 1000, agitation d'où sortirent les croisades. Pour 1890

semble attendue la grande manifestation; le livre de M. Ney ne manque donc pas d'actualité. De plus ce consciencieux travail n'est pas seulement celui d'un érudit, qui se contente de bercer les rêveries du coin du feu avec des théories pessimistes; ce sont les documents d'un voyageur, presque *arabisé*, connaissant à fond les *Selselats* (chaînes, traditions pures) de chaque confrérie; curieux sont les rapprochements entre l'*ourid* ou rose des initiés musulmans et la rose mystique, la rose-croix, entre le *touhidi* ou absorption en Allah et le Nirvana hindou, entre les pratiques des Khouan et celles des Gnostiques. Partout où il a voyagé, depuis le Maroc jusqu'au fond de l'Asie, M. Ney a constaté un réveil formidable de la plus conquérante des religions; il note la propagande orale et écrite (car il y a toute une presse musulmane) du Mahdi de Tripolitaine.

Que ce soit au point de vue documentaire ou au point de vue théosophique, le livre est plus que captivant; il arrive aux oreilles comme le cri d'alarme non pas de quelque timoré, mais d'un hardi cavalier qui, piquant en avant, aperçoit sous les buissons des ennemis inattendus et guetteurs...

NOUVELLES DIVERSES

Séance générale de l'Hermès. — La séance du 20 janvier 1890 n'a pas été inférieure aux précédentes ; il semblait même que les membres de l'*Hermès* tinssent à se dédommager de ce que la réunion n'avait pas eu lieu en décembre. Nous ne dirons rien de la conférence de M. Caminade, parce qu'elle est insérée dans le présent numéro (*Bouddhisme ésotérique*). Le président n'a pas pu faire la lecture qu'il avait promise, mais elle a paru dans le numéro précédent (*Le Monde Astral*). La troisième conférence, de M. Papus, était *l'Explication des phénomènes spirites selon les diverses écoles*. Il y a passé successivement en revue les trois explications possibles des phénomènes spirites : supercherie, mise en jeu de forces inconnues, présence *d'esprits* des morts ; il a montré par les récits d'expériences personnelles et par le témoignage de savants indiscutables qu'aucune de ces trois explications n'est tout à fait satisfaisante ; il a résumé avec un esprit très scientifique les diverses classes des phénomènes : souffles, lévitation, apports, matérialisation, etc. En un mot, encore une bonne et intéressante soirée à l'acquit de l'*Hermès*.

***

A Londres. — M. le Président Olcott est en route pour les Indes. Il va y continuer son active propagande après avoir quitté l'Angleterre où nos frères viennent de se réorganiser et d'élaborer de nouveaux statuts pour la section Anglaise de la S. T.

Miss Annie Besant, l'auteur du remarquable article paru dans la *Revue Théosophique*, « Pourquoi je devins Théosophe », a été nommée présidente de la Blavatsky Lodge de Londres.

Et pour montrer une fois de plus l'entente complète qui règne entre H. P. Blavatsky et le colonel Olcott, entente que le rapport de la réunion du Conseil de

la Section Anglaise constate avec plaisir, nous donnons la traduction de de documents de la plus grande importance.

Comme on sait, l'enseignement théosophique est progressif et ne se liv qu'au fur et à mesure du développement de l'étudiant. D'où plusieurs degrés des engagements différents selon les diverses phases de l'Initiation. L'une ces étapes secrètes initiatiques est la *Section Esotérique* de la S. T. et d Mme Blavatsky est Présidente.

Voici le premier document concernant cette Section Esotérique :

H. P. Blavatsky avant que le colonel Olcott quittât l'Angleterre lui remit mains propres la lettre suivante :

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

—

Section Ésotérique

—

Londres, 25 décembre 1889.

Moi, par la présente, nomme le Colonel Olcott comme agent secret et uniq représentant officiel de la Section Esotérique pour les pays d'Asie.

Toute correspondance relative à l'admission dans cette section où à la démissi des membres doit lui être adressée. Toutes les instructions seront transmis par lui et ses décisions doivent être reçues et acceptées comme si elles étaie données par moi-même.

Toute la correspondance ainsi adressée devra porter invariablemeut sur l'en veloppe « privé ».

Signé : H. P. BLAVATSKY.

Les membres de la Section ésotérique de Londres et des districts environnant se sont réunis en une seule Loge, dans l'intention, entre autres, de stimule l'action théosophique et d'organiser les membres de la société en groupes d travailleurs. On espère que par ce moyen les travailleurs rendront de plu grands services à la Société.

Aucun membre n'a besoin de demander son admission dans la S. E. s'il n'es disposé à adopter « en plein » les trois objets de la S. T. et à devenir un travail leur pratique et ardent de la Théosophie.

H. P. B.

Le second document qui peut aussi devenir une preuve de la bonne foi et de la fraternité des membres dirigeants de la S. T. est ainsi conçu :

A la requête de la Section Britannique, le Colonel Olcott, avant de quitter l'Angleterre, a délivré et signé le document suivant :

ORDRE OFFICIEL.

—

Société Théosophique

—

Bureau du Président

—

Londres, 25 décembre 1889.

En accord avec la requête générale du Conseil de la Section Anglaise, et pour obvier aux inconvénients et pertes de temps qui se produisent en s'adressant au

quartier général pour les questions locales courantes ayant besoin de mes décisions officielles; par la présente je délègue H. P. Blavatsky comme directeur, et Annie Besant, William Kingsland et Herbert Burrow comme membres d'un Bureau d'appel. Ils seront reconnus comme « représentants du Président » pour la Grande-Bretagne et l'Irlande ; en outre : — par la présente je délègue auxdits représentants pour le Royaume-Uni la juridiction d'appel et les pouvoirs exécutifs qui m'ont été conférés d'après la Constitution et les règlements de la Société ; et je déclare qu'ils sont mes représentants personnels et fondés de pouvoir officiels pour le territoire nommé, jusqu'à ce que le présent ordre ait été changé.

Pourvu, cependant, que tous ordres exécutifs et décisions pris en mon nom par les dits représentants soient acceptés à l'unanimité et signés par les quatre représentants désignés ci-dessus.

Signé : H. S. Olcott, P. S. T.

***

Groupe d'études ésotériques. — Celui-ci continue de même son active propagande. Deux réunions ont eu lieu en janvier, 23, passage Saunier, toutes deux très curieuses. Si l'unité d'enseignement est moins indiquée que dans l'*Hermès*, la variété des matières traitées y supplée d'une certaine manière. Nous félicitons principalement les organisateurs de leur idée de terminer chaque séance par la récitation d'un symbole d'Eliphas Lévi ou de quelque autre. Cela donne comme un caractère religieux à la séparation et produit une excellente disposition d'esprit chez les assistants.

SOMMAIRES DES REVUES DE JANVIER

THEOSOPHIST

« To your tents, oh Iraël ! ». — Theage of Sri Sankara-charya. — Infidel Bob. — Hindu daily prayers and supplications. — Elohistic teachings. — The « Satnamis ». — The visit of Apollonius to the Mahatmas of India. — The Theosophical Society. — The Yavanas. — *Reviews.* — *Supplement.*

LUCIFER

1890. On the year's morrow. — Names and things. — The old house in the Canongate. — I feel a strif within my heart awakening. — Psychic fire. — Some thoughts about fairin. — Was Cagliostro a « charlatan » ? — Matter. — Her false right Hand. — Numbers. — Ecclesiastical christianity. — The talking image of Urur. — *Reviews.* — *Theosophical activities.* — Going to and fro.

THEOSOPHICAL SIFTINGS

Theosophy and orthodoxy. — Practical hints to theosophists. — Am i my brother's keeper.

AURORE

A nos lecteurs (La Directrice). — La révélation révélée (Saint-Georges). L'Evolution ou la lutte pour la vie (Marie). — Philosophie nouvelle (Arth d'Anglemont). — La Fleur de France (Léo Michel). — La voie parfaite (Kin ford et Maitland).

INITIATION

Le Sorcier (Stanislas de Guaita). — Le gardien du seuil (F.-Ch. Barlet). Economie psychologique (Jean Régnier). — Bibliographie des Sciences occult (Marcus de Vèze). — Bulletin maçonnique (Oswald Wirth). — Chronique mu cale (H. Welsch). — Hespérus (C. Mendès). — La pipe éteinte (Ch. Torquet). Bibliographie, etc.

ETOILE

L'Etoile du Messie (A. Jhouney). — Service de propagande (l'*Etoile*). — F ternité de l'Etoile (A. Jhouney). — La Trinité (A. Jhouney). — La Socié d'Amour Pur (Alta). — Nécessité d'une réorganisation sociale (A. Jouanne). Lettre de M. Caillié (Anastay). — Réponse (R. C.) — Histoire du mouveme spirite (R. Caillié). — Dictées médianimiques (baronne de Vay). — Bibliogr phie. — Vers. — Réponse à la note de la *Revue Théosophique* (abbé Roca), et

AVIS

A ceux de nos lecteurs qui veulent suivre le mouvement de la Théosophi nous recommandons, en outre des revues des divers pays et des diverses branch de la Société Théosophique, les conférences mensuelles de l'Hermès, 7, rue Stani las, à Paris ; *à ceux qui voudront voir l'union contre le catholicisme et la Thé sophie orientale, nous indiquons* l'Aurore, chez Carré, 58, rue Saint-André-de Arts ; *à ceux qui veulent suivre la renaissance des Sciences occultes,* l'Initi tion, même adresse ; *à ceux qui sont plus curieux du mouvement néo-chrétie nous signalons l'*Etoile, directeur M. Caillié, à Avignon ; *enfin toutes les revu et toutes les sociétés dont ont parlé nos précédents numéros, selon que ce so les points de vue social, hermétique, spirite, magnétique, scientifique, phil sophique, religieux, etc., que l'on recherche.*

La Direction.

Le Gérant : Georges POLTI.

Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, rue de la Préfecture, 6